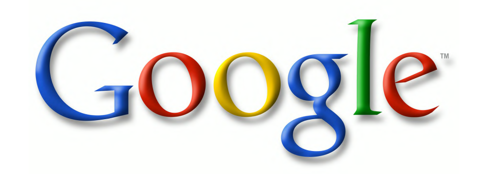
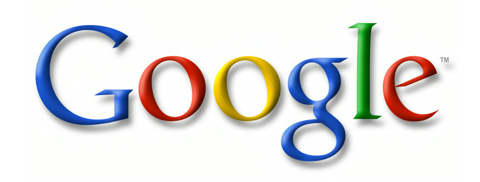
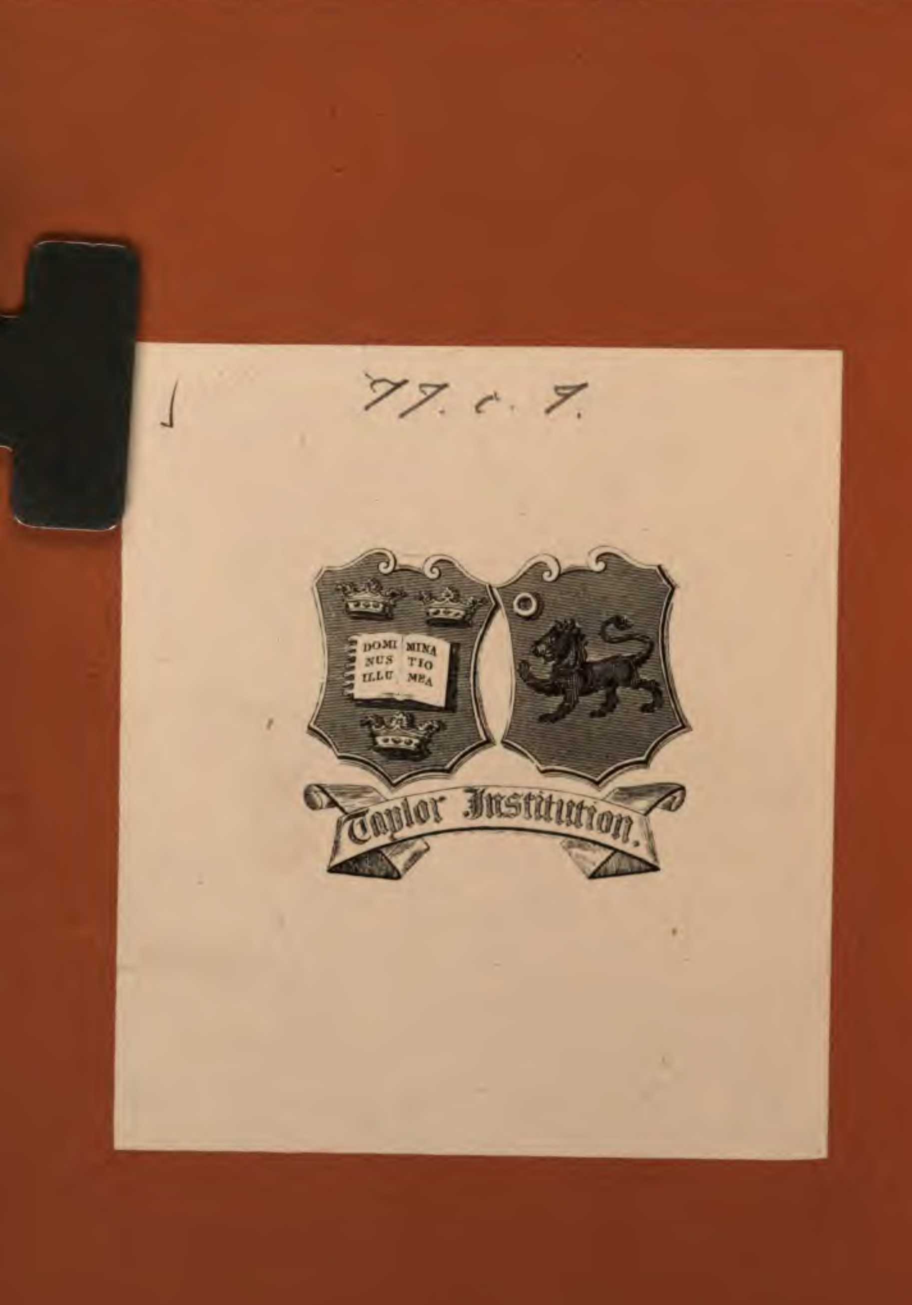



Google




DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES

PAR

LE GÉNÉRAL C^TE DE SÉGUR
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SEPTIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1873


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
10 NOV. 1943

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE I.

C'était le 11 mars, et sur Soissons, que l'armée avait commencé sa retraite. L'Empereur la devança. Il descendit à l'archevêché. Là, au milieu de tant d'anxiétés de toute nature, les écartant, il fixa sa pensée tout entière sur cette place. Et d'abord, n'y voulant plus pour gouverneur qu'un officier jeune d'âge, de grade et d'espoir, ce fut à un simple chef de bataillon qu'il la confia. Dès lors, pendant le reste du 11 et la journée du 12, il s'entoura d'officiers d'artillerie et du génie. On le vit tantôt couché sur ses cartes le compas à la main, tantôt, à pied ou à cheval, examiner et prescrire les travaux à faire : il indiquait leur degré d'urgence, n'oubliant aucun détail. On eût dit qu'il n'avait plus d'autre préoccupation que la défense de cette ville.

Ce fut avec le même calme que, dans la soirée du 12, seul avec Berthier, il resserra les cadres presque vides de ses divisions. Pourtant un autre travail montra, dans la nuit suivante, à quelle extrémité il se croyait réduit. Il songeait à sa dernière ressource : il se disposait, depuis le 2 mars, à se jeter derrière l'ennemi, au milieu des forteresses et des populations guerrières de nos provinces de l'Est. L'un de ses officiers les plus déterminés, le général d'artillerie Neigre, fut celui auquel il confia ce projet hardi, conçu quatre mois plus tôt, mais plus vaste alors, moins désespéré, et auquel Eugène et Augereau devaient concourir. Je tiens de Neigre lui-même, qu'à Soissons il écrivit, sous la dictée de Napoléon, aux commandants de nos places fortes, tous les ordres nécessaires pour les préparer à son arrivée au milieu d'elles.

Il comptait, de ce côté, sur une insurrection générale. Déjà même autour de lui nos malheureux paysans, révoltés contre les excès des Alliés, venaient de toutes parts à nos bivouacs, comme à Montereau, demander des armes. Les décrets de Fismes les avaient appelés ; ils y répondaient. On s'aperçut alors que les menaces de ces proclamations contre des dispositions contraires, n'avaient pas été inspirées par une aveugle irritation ; malheureusement plusieurs trahisons les justifièrent. Une entre autres, bien plus coupable que celle de Troyes, vint, en ce moment, indigner le Quartier Impérial.

Dans les premières heures de cette nuit on s'était aperçu qu'un officier russe, à la tête d'un fort déta-

chement, cherchait à se glisser au travers de nos avant-postes; il fut saisi; on trouva sur lui une lettre infâme; elle était signée d'un riche habitant des environs. Ce Français avertissait le général ennemi le plus voisin, que cinquante soldats Français étaient logés chez lui; il lui indiquait le chemin, le lieu, l'heure la plus favorable pour les surprendre! Le misérable, se voyant découvert, évita en se cachant le sort qu'il méritait; puis, ajoutant à son crime une lâcheté inutile, il envoya prier l'un des nôtres, le colonel C[te] de Turenne, d'intercéder pour lui près de l'Empereur. On lui fit répondre, avec horreur et mépris, de ne se fier qu'à l'obscurité de sa retraite. En même temps, non par intérêt pour ce traître, mais pour adoucir l'amertume de la trahison, Turenne calma l'Empereur en attribuant l'acte perfide de ce malheureux à un cerveau dérangé, ce qui n'était pas entièrement invraisemblable.

Néanmoins Napoléon s'en était aigri. Le malheur voulut qu'il apprît, en ce moment, que le jeune Saint-Priest, émigré depuis son enfance, et attaché à l'Empereur Alexandre, venait d'être pris par nos avant-postes. Dans son irritation il en ordonna aussitôt le jugement. Ce fut le même officier, dont l'indignation venait de repousser dans l'ombre où il se cachait l'autre coupable, qui essaya, en faveur de Saint-Priest, quelques représentations. Elles furent d'abord inutiles. Turenne connaissait trop bien l'Empereur pour croire qu'il voulût une exécution militaire; mais la justice des camps marche vite, et, au milieu de tant d'autres soins impérieux, l'exemple de

Troyes aurait pu se renouveler. Il fallait d'ailleurs épargner au malheureux prisonnier le supplice de l'attente. La bonne intention de Turenne fut ingénieuse. En insistant il supposa une conversation récente avec un autre prisonnier, le colonel Gagarin, et, feignant une entière indifférence à l'égard de Saint-Priest, il allégua pour motif de son obsession son inquiétude sur le sort d'un ami, d'un aide de camp de Napoléon, du général Corbineau, qu'on pouvait croire alors prisonnier dans Reims. Il affirma qu'il savait de Gagarin que l'Empereur Alexandre n'hésiterait pas à ordonner de cruelles représailles. Napoléon se tut, demeura pensif, et, dans la nuit même, l'ordre du jugement de Saint-Priest fut révoqué.

Le temps était venu de reporter toute sa pensée vers la Seine. C'était par Château-Thierry que, le lendemain, il voulait marcher au secours de Macdonald. Mais, dans l'instant où il ordonnait ce mouvement, on vint lui confirmer la nouvelle que Reims était ressaisie par un corps Russe, Corbineau perdu, et que désormais la communication entre les deux lignes d'opérations des Alliés était rouverte. Cette nouvelle changea sa détermination. Il ne songea plus dès lors qu'à reprendre Reims.

CHAPITRE II.

L'importance de l'expédition de Laon m'en a fait négliger une autre. Je n'ai point dit que le 7 mars, la

veille de la bataille de Craonne, au point du jour, à Berry-au-Bac, au moment où la division des Gardes d'Honneur montait à cheval pour suivre l'Empereur, Napoléon avait appris que, derrière lui, un autre Saint-Priest, frère du premier, placé en intermédiaire entre les deux Invasions, mais chassé de Reims sur Épernay par le général Corbineau, était revenu sur cette ville dont il était près de s'emparer. L'Empereur, trouvant sous sa main notre division, l'avait aussitôt envoyée au secours de Reims. Nous partîmes au trot; le bruit du combat, de noires colonnes de fumée, et bientôt les cris de plusieurs habitants fuyant éperdus, ne nous indiquaient que trop combien était pressant le danger de nos compatriotes. Le trajet parut long aux Gardes. Dans notre anxiété, à chaque redoublement du canon russe, craignant d'arriver trop tard, leurs regards dévoraient l'espace. Aussi, quoique réduits à huit cents sabres par de nombreux détachements et une foule de chevaux blessés, dès que, en vue de cette cité, nous aperçûmes, sur une hauteur à sa gauche, mille à douze cents chevaux ennemis rangés en bataille, nous attaquâmes.

Il fallait, pour se placer en face d'eux, laisser la grande route à notre droite, et nous déployer à gauche dans la plaine. La première brigade exécuta ce mouvement; la mienne, à ma grande surprise, reçut l'ordre contraire. On nous jeta à droite de ce grand chemin. Là, sans autre obstacle que le sol même, poussé dans un impasse marécageux, la Vesle à droite, un côté désert de la ville en face, et de toutes parts entourés de fossés bourbeux, nous nous trou-

vâmes pris comme dans un piége. Si notre première brigade eût été repoussée, déjà captifs du terrain, nous le fussions devenus de l'ennemi, sans pouvoir ni fuir ni nous défendre.

Je pris sur moi de désobéir. Cette position était si fautive, que, pour en sortir, pour rejoindre et soutenir l'autre brigade, il fallut que la mienne défilât par un, à portée de l'ennemi, et en travers des fossés de la grande route. La vue de la charge qui se préparait excita les Gardes : nous arrivâmes à temps. La cavalerie Russe, plus nombreuse que la nôtre, nous dominait de la hauteur qui s'étend de Cernay au moulin du Bourg. Mais là, comme ailleurs, la promptitude et la résolution firent nombre. Les Russes n'eurent pas le temps de compter : chargés sur-le-champ ils tournèrent bride, nous abandonnant la position d'où ils auraient pu juger notre faiblesse.

Échauffés par ce succès, nous achevions de couronner la colline reconquise, quand l'aspect imprévu de huit mille Russes et de vingt canons nous arrêta. Déjà leurs coureurs, aux prises avec quelques fantassins de Corbineau et de braves Rémois sortis de leurs murs, atteignaient les portes de la ville, lorsque, à la fuite de la cavalerie Russe, et aux cris de joie et de *Vive l'Empereur!* des Rémois, l'infanterie Russe, étonnée de notre apparition, passa de l'attaque à la défense.

Ce ne devait être qu'un répit; cependant, pour en profiter ainsi que du rideau protecteur qui cachait notre impuissance, il fallut ruser. J'étais en tête; je fis dédoubler et développer les rangs, afin de paraître

plus nombreux, et me couvris d'une nuée de tirailleurs, pour éblouir et ne point perdre l'offensive. Il n'y avait rien de plus à faire; et pourtant qu'espérer de ces mensonges, quand un seul pas de plus en avant les eût dévoilés? Déjà même, de peur de trop engager le combat, nous étions forcés de ralentir devant nous l'emportement de nos tirailleurs, et à notre droite l'ardeur des gardes nationaux de Reims les plus avancés. En effet, il restait quatre heures de jour, et il eût suffi d'un mouvement de l'ennemi pour nous déposter, nous compter, nous repousser d'une part jusque sur l'Aisne, et de l'autre, enfoncer les portes de la ville, que Corbineau, avec une centaine de fantassins seulement, défendait.

Mais qu'on juge de notre surprise quand, du haut de cette position que nous n'eussions pu disputer un demi quart-d'heure, nous vîmes, après quelques hésitations, le mouvement rétrograde de la cavalerie Russe se communiquer successivement à tout le reste. Ce fut un spectacle singulier que celui de ces milliers d'ennemis, reculant, trois heures durant, avec toutes les précautions de la crainte, devant deux à trois cents Gardes et bourgeois, dispersés en tirailleurs dans la plaine. Ces Russes faisaient la guerre en règle. On ne combat guère en avant d'un défilé; ils en avaient un derrière eux, et, quand Napoléon n'avait point hésité à envoyer huit cents hommes offrir le combat à plus de dix mille, eux n'avaient osé l'accepter, demeurant avant tout fidèles aux principes. Ils oublièrent, ce jour-là, cette observation de l'un des guerriers les plus renommés de notre Gas-

cogne (1), si fertile en célébrités guerrières : « Qu'il « n'est pas toujours bon d'aller si sagement à la ba« taille ! »

Pour nous, au contraire, sur cette bienheureuse colline, battant une armée de notre seul aspect, nous nous exaltions de cette gloire et des applaudissements de nos compatriotes, lorsqu'un regard jeté en arrière et la vue de nos chevaux de main entrant dans Reims nous expliquèrent ce succès invraisemblable. Nous comprîmes que, dans le lointain, cette longue colonne d'hommes, de chevaux et de bagages avait pu être prise par l'ennemi pour l'avant-garde de la colonne impériale. Cette fois encore c'était donc la puissance magique de la plus redoutable des renommées, partout présente, qui, s'imposant au général russe, lui avait fait préférer à un combat inégal, dans une position hasardée, les vins d'Aï et de Sillery, qu'il était retourné boire, ce soir-là, sur leur lieu natal.

Forcés ainsi de partager notre gloire avec nos malades et nos écloppés, et le jour disparaissant avec l'ennemi, nous allâmes, à notre tour, nous abriter dans la ville. Notre entrée fut plus triomphale qu'un vif et heureux mouvement de charge ne le méritait. Les habitants en foule accoururent au-devant de nous ; ils nous serraient les mains, ils nous félicitaient, et nous remerciaient de leurs cris et de leurs gestes les plus expressifs ! D'autres, bordant les rues sur notre passage, nous offraient leurs vins, leurs

(1) Le maréchal de Montluc.

vivres et leurs foyers! Leurs femmes, à toutes les fenêtres, agitaient leurs châles, leurs mouchoirs; elles criaient « *Vivent nos libérateurs! Vivent les Gardes* « *d'Honneur! Vivent les braves hussards du* 10me! » Nous marchâmes, entourés de ces acclamations, jusqu'à la grande place, où ces bons habitants, se disputant nos hommes et nos chevaux, s'en emparèrent et leur prodiguèrent tout ce qu'ils avaient de meilleur; ils s'offrirent même pour toutes les réparations d'armement et d'équipement, ce qui, dans une guerre aussi active, nous était le plus nécessaire.

Aujourd'hui encore ce souvenir luit à notre mémoire comme un rayon consolateur, au milieu de ces temps tout assombris de tant d'infortunes! Combien elle nous parut digne du dévouement de ses défenseurs, cette population si aimante, qui savait récompenser, aussi chaleureusement, l'accomplissement du plus sacré des devoirs, et témoigner, avec une effusion si touchante, sa reconnaissance!

L'Empereur lui-même jugea que cet heureux coup de main méritait d'être cité dans le bulletin qui parut le 14 mars.

La guerre au reste est remplie de succès pareils; nos Gascons surtout y sont passés maîtres. La colline emportée sans coup férir, le fait est que l'on n'avait combattu que des yeux : combat d'appréhensions des deux parts, où la lutte avait été plutôt en soi-même que contre l'ennemi; où le victorieux était celui qui seulement n'avait pas fui; enfin où, tournant le dos sans combattre, le vaincu ne l'avait été que par lui-même!

CHAPITRE III.

Le 11 mars nous jouissions encore de ce bon cantonnement, quand nous apprîmes que M. de Saint-Priest, renforcé d'un corps Prussien, et instruit de notre petit nombre, se rapprochait; qu'il méditait une attaque nocturne, pour enlever, avec la ville, la cavalerie qu'elle renfermait. On a écrit là-dessus deux assertions hasardées : l'une, que d'indignes Français étaient allés lui livrer le secret de notre faiblesse; l'autre, que Corbineau avait été surpris par cette agression inopinée. Ce second fait est faux; je ne crois pas plus au premier, et que, dans cette cité si vaillante et si Française, il se soit trouvé un seul habitant capable d'une infamie pareille! Ces deux jours d'inaction forcée dans cette ville, où notre division s'était ralliée et réparée, avait dû suffire pour éclairer le général Russe. Si l'on a dit plus, c'est que dans le dépit des revers on suppose trop facilement la trahison.

Cependant notre cavalerie ne pouvait ni marcher au-devant d'un ennemi aussi supérieur en nombre, ni l'attendre dans des murs qu'elle n'aurait pu défendre : il fallait donc en sortir, abandonner Reims! Mais la vue de notre retraite eût encouragé l'attaque et désespéré la défense, nous attendîmes; et, vers minuit, quand l'obscurité fut complète, quand tout sommeilla, on s'avertit mutuellement; puis, sans aucun signal de guerre, et dans le plus triste silence, nous nous dérobâmes, par une étroite poterne, à l'espoir

de l'ennemi et au désespoir de nos malheureux compatriotes!

Nous partîmes plus nombreux que nous n'étions arrivés. C'était le bruit du canon qui ralliait nos jeunes Gardes, car, du reste, tout désorganisait : les marches forcées, subites et en tous sens; le manque absolu de distributions; les excursions nocturnes et lointaines, à la fin des marches et des combats, pour se procurer les vivres et le fourrage, et l'excès de fatigue qui en résultait. Mais enfin le séjour de Reims avait fait rentrer dans nos rangs près de deux cents Gardes.

Notre division marcha le reste de la nuit et la moitié du jour suivant, remontant la Vesle. Vers midi, la faim et la lassitude nous arrêtèrent dans un village. On disait d'une part, ce qui était trop vrai, Reims enlevé, sa faible garnison dispersée ou prise, le sort de Corbineau ignoré. On ajoutait d'autre part que, vers Laon, l'Empereur avait été battu, notre armée détruite, et que l'ennemi, triomphant, s'étendait déjà entre nous et la capitale! Nous tînmes Conseil : nous songeâmes à nous faire jour, et à nous aller jeter en partisans derrière l'ennemi, au milieu de nos forteresses Lorraines. Ce projet fut incertain comme notre position, et vague comme les bruits qui y avaient donné lieu.

D'autres incertitudes, de fâcheuses suggestions travaillaient les Gardes. Le lendemain matin, au point du jour, à l'heure où, déjà sous les armes, on attend la rentrée des reconnaissances, je me trouvais seul, à quelques pas en avant de ma ligne de bataille, lors-

qu'un officier des Gardes du 3[me], le jeune Sapinaud, neveu du général Vendéen qui rendit ce nom célèbre, m'aborda. J'avais, comme on s'en souvient peut-être, donné moi-même les premières leçons à ces jeunes Gardes qu'il fallait rattacher à notre cause. Depuis, un échange continuel, de soins de ma part pour leurs intérêts, pour leurs besoins, pour obtenir les faveurs qu'ils méritaient, et de leur part, de dévouement pour moi dans des occasions périlleuses, avait resserré les liens qui nous unissaient. Celui-ci, dans sa naïve confiance, venait m'avouer ses remords de servir plus longtemps sous l'Aigle Impériale. Il savait que monsieur le Comte d'Artois et monsieur le Duc d'Angoulême suivaient Schwartzenberg et Wellington; il venait donc me confier et ses regrets de se séparer de moi, et son départ pour ses foyers, où les siens le rappelaient.

Dans un pareil corps, il n'était pas difficile de prévoir qu'une telle désertion eût été un exemple des plus fâcheux; mais ces Vendéens étaient des hommes de cœur, il y avait prise sur eux de ce côté: j'attaquai celui-ci en conséquence, sans reproches, par des conseils d'amitié, au nom du péril où il laisserait son pays, ses compagnons d'armes, enfin lui rendant confiance pour confiance, et lui promettant le secret. Quand je le vis ébranlé, j'achevai en faisant briller à ses yeux l'Étoile d'Honneur, que sa bravoure avait méritée et sans doute lui mériterait encore!

Un heureux hasard voulut que tout justement, une heure après, je reçusse de l'Empereur quatre de ces décorations. Il les mettait à ma disposition pour les

distribuer aux Gardes. Rien ne pouvait me venir plus à propos : Sapinaud eut l'une d'elles. Au reste, si je lui tins aussi promptement parole, il tint également la sienne ; car, dans cette journée même, et dans une mêlée furieuse, ce brave jeune homme se fit, à bout portant, briser son Étoile sur la poitrine par une balle russe, blessure dont il revint, mais qui le laissa pour mort sur le champ de ce combat, assez digne de mémoire.

Cette affaire fut glorieuse, mais trop sanglante. Notre situation venait de changer. Après avoir erré pendant vingt-quatre heures, ignorant le sort de notre Empereur et de l'armée, nous venions de rencontrer le Duc de Raguse. Nous apprîmes que Napoléon, venant de Soissons, marchait derrière lui ; qu'il s'agissait de faire volte-face, de lui servir d'avant-garde, et, pour la troisième fois, d'arracher Reims aux armes Russes. Cette nouvelle anima les Gardes ; ils aimaient cette ville, et, impatients de la revoir, quand pour marcher à sa délivrance il fallut des tirailleurs, tous se présentèrent.

L'ennemi, rencontré, tint mal ; il s'était laissé surprendre. Les exagérations de Blücher sur sa victoire inerte de Laon, en inquiétant notre halte de la veille, avaient endormi la prudence du général Russe. Il se reposait tranquillement dans sa conquête, après avoir dispersé ses troupes dans les villages environnants. La sécurité du chef avait été contagieuse : plusieurs de ses bataillons, aventurés vers Ormes et Rosnay, y dormaient paisiblement, couverts par quelques escadrons, que notre subite apparition repoussa,

sans coup férir, jusque sur Reims. Nous poursuivîmes cette cavalerie à travers champs, débordant son infanterie, et coupant ainsi la retraite aux bataillons qu'elle abandonnait. Nous laissâmes aux divisions Merlin et Bordesoulle, qui nous suivaient, le soin de leur faire mettre bas les armes. Un seul de ces bataillons échappa, mais, en fuyant, il passa à notre portée, et le général Piquet, avec le 1er de Gardes d'Honneur et le 10me de hussards, le sabra et le prit en plaine. Ce premier mouvement fut heureux et bien combiné, il affaiblit l'ennemi de deux mille hommes.

Cependant M. de Saint-Priest restait incrédule au rapport de ses fuyards : il persistait à nier la résurrection de l'armée Française, quand, de la colline de Sainte-Geneviève apercevant sur la grande route l'infanterie de Marmont, il vit, tout à la fois, nos escadrons déployés déboucher à droite dans la vallée de la Muire et, à gauche, couronner le plateau des Ormes. Ce dernier sommet nous montrait Reims, dont l'aspect excitait nos Gardes. Nous jouissions de la surprise du général ennemi, de la précipitation de ses mouvements : il repoussait contre nous sa cavalerie; il appelait à lui ses colonnes; elles sortirent de Reims, en toute hâte, par le faubourg qui mène à Soissons; et lui, de plus en plus étonné, mais ne croyant pourtant encore qu'à une forte reconnaissance, il cherchait à nous opposer une ligne de bataille. Tinqueux en marqua la droite; la gauche se prolongea en arrière de la haute Muire; ses réserves s'accumulèrent sur le plateau de Sainte-Geneviève, où bientôt ses canons continrent l'ardeur des Gardes.

Nos forces croissaient, mais lentement. Vers trois heures et demie l'Empereur lui-même arriva, poussant, pressant l'attaque. Inquiet, sans doute, du secours que, par Berry-au-Bac, Blücher pourrait porter à l'ennemi, il cherchait surtout à déborder Reims de ce côté. Mais la Vesle, dont les ponts de Saint-Brice étaient rompus, l'arrêtait. En ce moment ma brigade appuyait sa gauche à la grande route. Un officier d'artillerie arrivait à cette hauteur. Il me cria qu'il mettrait en batterie si je promettais de le soutenir; et, sur ma réponse, il ouvrit son feu. Il le dirigea si juste, que dès les premiers coups on aperçut, au milieu du groupe ennemi le plus remarquable, d'abord une explosion d'obus, puis un mouvement d'effroi et de dispersion, suivi d'un rapprochement précipité autour d'un cavalier renversé, dont le cheval libre venait de s'échapper dans la plaine.

Une manœuvre, qu'il me fallut alors faire à droite pour secourir la brigade Piquet, interrompit cette observation; mais bientôt Laplace, officier d'ordonnance de Napoléon, passant et me reconnaissant au milieu des feux de nos tirailleurs, m'apprit que ce cavalier abattu était le général en chef lui-même. Un éclat d'obus lui avait brisé l'épaule : M. de Saint-Priest venait d'être emporté, mourant, du champ de bataille. L'Empereur était alors sur la gauche de la grande route, dont nous occupions la droite, et, du haut de la colline de Saint-Pierre, Berthier, témoin de cet événement, lui en avait fait remarquer les détails.

Quant à notre première brigade, repoussée d'abord

et que je venais de remplacer, je trouvai son général blessé légèrement d'un coup de lance, mais sérieusement irrité contre un autre chef qui s'était refusé à le secourir. Celui-ci commandait, derrière nous, quinze cents chevaux, restes de l'échauffourée nocturne de Marmont sous les murs de Laon, et, soit découragement ou plutôt humeur des reproches amers de Napoléon, son ardeur accoutumée s'était refroidie. Ce mécontentement, qui venait d'exposer à une entière défaite notre première brigade, allait me devenir, à moi-même, plus fâcheux encore.

Trois semaines plus tard, lors de la défection à Essonne du corps de Marmont, malgré le contre-ordre de ce maréchal, on verra cette malheureuse disposition d'esprit du même général avoir des suites bien autrement déplorables!

CHAPITRE IV.

Il était quatre heures. Le feu de nos tirailleurs devenait de plus en plus vif. Des deux parts on se provoquait, et dans de chaudes mêlées on s'attaquait corps à corps. Nous remarquâmes là, entr'autres, Bousmann, brigadier du 3me de Gardes d'Honneur. Cet ancien et vaillant soldat, bien monté, perça plusieurs fois la ligne opposée; il dépassa même, derrière elle, le peloton Russe avancé pour la soutenir, en fit le tour, et, déchargeant au dos de cette troupe son pis-

tolet, il nous revint sans se presser, et sans que l'ennemi eût pu le punir de cette bravade!

Mais au travers de ces escarmouches, les généraux ennemis, émus de la chute de Saint-Priest, avaient reconnu la Garde Impériale. Ils apercevaient leur danger. Déjà même, à leur imprudent déploiement en avant d'un défilé, et devant un adversaire aussi redoutable, succédait la confusion d'une retraite précipitée. Elle s'effectuait avec embarras dans le faubourg, dont un retranchement, fait d'un triple rang de tonneaux remplis de fumier, étranglait le passage. Leur première ligne couvrait ce mouvement; c'étaient ces huit cents lanciers Russes contre lesquels nous escarmouchions, et que, du sommet du plateau de Sainte-Geneviève, douze canons et trois mille fantassins soutenaient contre nos efforts.

La journée pourtant avançait plus que le combat. L'Empereur voulut en finir. Ricard et son infanterie eurent l'ordre d'attaquer à la baïonnette, par la route de Soissons. Quant à nous, par un brusque mouvement sur notre droite, sous le feu des batteries russes, on nous envoya, par Bezannes, entre les routes d'Épernay et de Louvois. L'Empereur nous faisait ainsi tourner la gauche de l'ennemi, et prendre à revers ce plateau de Sainte-Geneviève, que deux batteries et six bataillons Russes couronnaient encore.

Arrivés sur ce nouveau terrain, nous vîmes, en arrière de ce plateau, à nu, de flanc, à mille pas de nous, l'entrée du faubourg. De notre côté un fossé de grande route seul en marquait la trace, et du côté opposé quelques maisons seulement. Mais la cavalerie

ennemie, en dedans du cercle que nous venions de parcourir, avait suivi notre mouvement; elle vint masquer à notre agression le côté ouvert de ce faubourg, pendant que derrière elle toute son artillerie s'y précipitait. Je reçus l'ordre de jeter, avec un seul escadron de ma brigade, ces huit cents chevaux dans la ville. Je partis aussitôt, ne doutant pas que le reste de notre division, soutenu par les quinze cents sabres de Bordesoulle, maintiendraient l'infanterie qu'ils avaient en face, dont j'allais couper la retraite, et qu'ils profiteraient de son premier ébranlement pour la rompre.

Nous chargeâmes donc, un contre huit; cette cavalerie s'effaroucha, elle n'osa tenir, et se rua dans le faubourg. Mais, le trouvant encombré d'artillerie, il lui fallut faire front, s'adosser aux maisons et nous attendre. Nous y fûmes presqu'aussitôt qu'elle. Là, séparés seulement par le fossé et la largeur de la route, je fis halte pour rallier, en échangeant quelques coups de feu. Cependant, n'apercevant dans la plaine rien à mon appui contre l'infanterie russe en marche pour rentrer derrière moi dans le faubourg, trois fois j'envoyai presser ce mouvement, d'où dépendait à la fois la prise de Reims et de cette arrière-garde. Enfin, trompé par l'approche de nos tirailleurs et pressé par l'occasion, j'ordonnai la charge. A ce commandement les Gardes, leur chef d'escadron d'Andlau en tête, franchissant le fossé, écrasèrent d'un seul élan, contre le mur auquel ils s'étaient adossés, les lanciers Russes. Ceux-ci, au lieu de se défendre, ne songèrent qu'à s'échapper dans le fau-

bourg; ils s'offraient de flanc à nos sabres; je fis pointer : un bon nombre périt, et le reste alla se heurter contre les canons et les caissons dont notre charge venait de précipiter la fuite.

Mais le retranchement qui traversait le faubourg avait arrêté la retraite de cette artillerie; les canons, les caissons accrochés, entassés pêle-mêle contre cet obstacle, formaient une masse confuse et sans mouvement : ils obstruaient complétement le passage. Les lanciers ennemis, poussés, culbutés sur cet encombrement, perdirent la tête; il y eut là une scène de désespoir et d'effroi difficile à décrire. Les uns abandonnaient leurs armes et, tendant les mains, demandaient grâce; d'autres se retournaient et se défendaient en désespérés. Ceux que je remarquai parmi les nôtres furent : le lieutenant Vassal, de Nantes; l'adjudant-major Montigny, Puyraveau, Érambert, de la Charente-Inférieure; Dudresnay, du Finistère; Savina, de la Mayenne; Bouhaut, des Deux-Sèvres; d'Arispe, des Basses-Pyrénées; Legouaster, des Côtes-du-Nord; Omasipp, de la Dordogne; Richard et Verdier, de Lot-et-Garonne; Pointis et Pauly, de l'Ariége; Bunel, du Morbihan; Daguères de Tardetz. D'autres noms échappent à mon souvenir, mais non celui de leur chef d'escadron comte d'Andlau. Il y eut un moment où son cheval, presqu'abattu, le livrait aux coups de plusieurs Russes; un Garde, de Lot-et-Garonne, le jeune Casabonne, para les coups qu'on lui portait. Ce fut là qu'une balle de pistolet renversa le lieutenant Sapinaud aux prises avec un officier Russe. L'un de ceux dont l'audace me frappa

le plus, fut un jeune Vendéen, le lieutenant Dulandreau. C'était l'un de nos plus beaux hommes de guerre; il avait arraché une lance à l'ennemi, et, au milieu de ces désespérés, il hâtait et ensanglantait leur déroute.

En moins de dix minutes tous ceux de ces Russes qui ne s'étaient pas jetés à terre pour fuir, avaient succombé. Nous avions atteint, au travers de la foule de ses chevaux abandonnés, l'artillerie ennemie. Elle s'efforçait encore de nous échapper; je fis couper les traits, abattre les chevaux, et tuer les canonniers sur leurs pièces. Ce fut encore là que Bousmann, ce brigadier déjà cité, mettant pied à terre, se jeta au milieu de cet encombrement; il parvint à en gagner la tête. L'un des canons russes, que les artilleurs avaient dégagé, dépassait le retranchement; Bousmann l'atteignit, tua l'un des conducteurs, et, s'élançant à la tête des chevaux, les arrêta. Mais, en dépit de ses efforts, les autres canonniers frappant l'attelage, le firent passer sur le corps du malheureux brigadier, qui se laissa écraser plutôt que de lâcher prise. Il nous revint en soutenant de ses mains ses entrailles, qu'on réussit dans la soirée à remettre en place. On le jugeait perdu, mais il se rétablit si promptement, que, deux mois après, on fut forcé de le punir, à la suite d'une trop joyeuse journée de garnison qui lui avait fait oublier l'appel.

Jusque-là tout allait au mieux. Toute la cavalerie ennemie était démontée, beaucoup de ses hommes, abattus; onze canons et tous leurs caissons, pris. Dans Reims la frayeur était si complète, qu'il y eut des

Russes que leur déroute emporta par delà cette ville et le Rhin même, jusque sous les murs d'Erfurt. Le général d'Alton, commandant de cette place, saisit plusieurs de ces débandés ; ils avaient fui aussi loin sans tourner la tête, croyant tout perdu ! D'Alton m'a souvent raconté ce fait, et que, bloqué depuis trois mois, c'était par eux qu'il avait enfin appris de nos nouvelles.

Maîtres du faubourg, il n'y avait plus qu'à s'y ouvrir un passage, à profiter de la frayeur de l'ennemi, à pousser notre chance, et reprendre Reims. Mais, depuis quelques moments, j'entendais des feux derrière moi, et passer sur nos têtes des volées de balles. Malgré leur direction, je crus tout plutôt que la vérité. Ces premières décharges portaient haut : aucun des miens d'abord n'en fut frappé. Je me figurai que c'étaient des balles françaises, et qu'on s'emparait derrière nous de l'arrière-garde ennemie : elle était attaquée en tête par Marmont et par l'Empereur sur la route de Fismes; la position où j'étais parvenu interceptait son retour dans Reims; nous avions laissé sur son flanc plus de deux mille sabres; nous savions qu'il leur suffisait d'un élan pour arrêter la retraite de cette infanterie, coupée de la ville, mutilée de son artillerie, de sa cavalerie, et pour lui faire mettre bas les armes.

Mais au contraire, pendant que, tout entiers à notre combat, nous poussions notre avantage, les bataillons russes rentrèrent derrière nous dans le faubourg, sans en être empêchés, j'ignore pourquoi. Vainement le second de mes escadrons s'était avancé de lui-

même; trop faible, il avait été repoussé par l'infanterie Russe, et forcé de rentrer en ligne.

CHAPITRE V.

Cependant les bataillons Russes, les uns en colonne par pelotons sur la route, les autres en flanqueurs des premiers, avaient regagné, derrière nous, l'entrée du faubourg. Deux braves officiers, l'un du 10ème de hussards, l'autre du 1er de Gardes d'Honneur, réunis avec quelques tirailleurs à notre attaque, se trouvaient de ce côté. Ils me crièrent de ne pas me méprendre aux feux que j'entendais.

Déjà les balles russes, de plus en plus meurtrières, m'en disaient assez là-dessus. Mais nous étions encombrés dans notre victoire. Nous nous trouvions resserrés, à gauche par le fossé de la route, à droite par l'un des bras de la Vesle, enfin empêtrés dans cette multitude de chevaux, de blessés, de canons, de caissons ennemis abandonnés, et dans notre propre désordre. Il n'y avait donc que deux partis à prendre : ou de renoncer à tout pour nous échapper à droite vers notre division, en franchissant le cours d'eau, s'il était possible ; ou, dans l'espoir d'être enfin secourus, soit par notre cavalerie, soit par l'infanterie de Ricard, de défendre notre conquête.

Je tentai ce dernier effort. Je criai donc à la queue de notre colonne de se retourner sur l'infanterie ennemie et de la charger ; et, tout à la fois, je pressai

ceux qui m'entouraient d'achever l'artillerie Russe. Mais, presqu'aussitôt, l'apparition des fantassins ennemis autour de nous força les Gardes de lâcher prise. Le commandement, je l'avoue, m'en fut impossible; je laissai faire, m'obstinant à tort sans doute. Cette opiniâtreté eut deux résultats, mais trop cher achetés : la mort de quelques ennemis de plus, et la certitude que leur artillerie, entièrement désemparée, resterait, du moins, à notre avant-garde.

En ce moment mon cheval avait les pieds pris dans une prolonge; un canonnier russe, tout effaré, se jeta à sa tête; je levai le sabre pour m'en débarrasser, mais le malheureux, sans armes et déjà plus mort que vif, me fit pitié : je lui fis signe d'aller se cacher sous sa pièce, ce qu'il fit sans hésiter.

Notre résistance, pourtant, touchait à son terme. En un instant tout avait changé. Ce n'étaient plus les débris Russes qui me retenaient, c'étaient les nôtres. Autour de moi, Desbrosses, de Périgueux, sept fois blessé, ne pouvait plus se défendre; l'aspirant de marine Lanneau, alors maréchal des logis, aujourd'hui colonel, un genou en terre, et atteint de onze coups de baïonnette, luttait encore; le capitaine Legoût Duplessis venait d'être abattu; à côté de lui expirait le lieutenant ***, qu'un remords avait, dit-on, jeté dans nos rangs, et qui peut-être, en ce moment, expiait un crime! Plus loin, c'était l'infortuné Gouffier, sous-officier instructeur, plein d'espérance, que j'avais décoré le matin, et dont le brevet d'officier devait être signé ce jour-là même; enfin, le colonel Ce de Briançon-Belmont. Son ardeur l'avait en-

traîné, sans mon ordre, dans notre charge; un coup de feu venait de le renverser, et le maréchal des logis Fresneau défendait, avec un dévouement remarquable, ses derniers moments.

Déjà plus de quarante des nôtres, sur cent, succombaient ainsi, ou périssaient dans les eaux bourbeuses de la Vesle que plusieurs n'avaient pu franchir. Quant à moi, seul encore intact, debout et désespéré, on comprendra que j'aie hésité d'abord à renoncer à notre victoire, puis, que je n'aie pu me décider à abandonner à cette fin cruelle mes malheureux compagnons d'armes.

Mais mon tour était venu. Plusiéurs grenadiers Russes, du régiment de Rezan, m'entouraient. La balle de l'un me perça le coude et le bras gauche; celle d'un autre traversa la tête de mon cheval. Le pauvre animal, en se cabrant de douleur, para le coup de baïonnette qu'un troisième me portait à la poitrine. Ce coup, sans pénétrer, me désarçonna, et me jeta sur le bord du large et profond fossé qui marquait alors, en regardant la ville, le côté gauche du faubourg. Relevé presque aussitôt, et m'appuyant à la roue d'un canon, je cherchais à me défendre, quand un autre coup de baïonnette, m'atteignant aux reins, m'abattit une seconde fois. Cette dernière atteinte me sauva : en m'étendant dans le fossé, il me fit disparaître aux yeux des Russes, que mon cheval et sa housse dorée attirèrent. Cela me donna le temps de reprendre haleine, de me relever et de me traîner vers la ville, puis, remontant sur la route, de m'abriter au milieu des caissons et canons ennemis qui la couvraient.

Un Garde, blessé d'une balle au ventre, se trouvait là; je l'encourageai à me suivre, persuadé qu'il n'y avait plus de chances de salut que de ce côté; que, entre notre combat et Reims, la terreur avait dû laisser un vide où nous trouverions peut-être un asile.

En effet, l'intervalle entre Reims et le retranchement qui traversait le faubourg était absolument désert. Cavaliers démontés, canonniers, tout avait fui au delà. Notre fortune voulut que, à notre gauche et tout près du retranchement, une maison de bois, composée d'une allée et d'une chambre basse, alors sans portes, existât encore. Nous y entrâmes sans être aperçus. Elle était vide; elle venait de servir de corps de garde aux Russes. Le plancher en était, très à propos, jonché de paille. Nous tombâmes dessus fort épuisés. Mon pauvre Garde croyait sa blessure mortelle; je le rassurai par mon exemple, portant en effet, depuis cinq ans, au même endroit du corps où il venait d'être frappé, une balle espagnole, sans en être trop gêné.

Cependant, en maudissant l'inexplicable inaction des nôtres à la vue de notre charge d'abord si heureuse, nous écoutions, espérant que notre infanterie allait arriver et nous dégager, quand nous aperçûmes, devant la fenêtre qui nous séparait seule de la route, plusieurs ombres passer rapidement. C'étaient les Russes de Rezan qui se réfugiaient dans la ville. Nous comptions qu'ils s'écouleraient sans s'arrêter, mais leurs officiers, abrités par le retranchement, voulurent y tenir. Ils réussirent même à arracher de l'encombrement une de leurs pièces. Nous les entendions

frapper leurs soldats, les forcer de se retourner, et les exciter à se défendre. Cela rendit notre position très-critique. Notre vie dépendait d'un seul de leurs regards, jeté par hasard ou autrement dans notre réduit. Plusieurs fois mon compagnon de péril s'écria : « Ils nous voyent, nous sommes perdus! » Je lui fis signe de se taire et de se traîner, comme môi, contre la cloison au-dessous de la fenêtre. Là, plus près du danger, mais moins en vue du dehors, nous serrant contre la planche qui nous protégeait, nous nous tînmes immobiles. Nous étions si proches de nos ennemis, que, en rechargeant leurs armes devant cette croisée, leurs coudes en brisaient les vitres, dont les morceaux retombaient sur nous.

La nuit, que nous invoquions, approchait, mais elle arrivait avant les nôtres; et, si ces Russes restaient maîtres de leur position, ils allaient infailliblement nous découvrir en reprenant possession de notre asile. Déjà l'obscurité était assez grande pour que chacun de leurs coups de feu l'éclairât. Ces lueurs, qui faisaient briller nos armes, nous forcèrent de les resserrer contre nous, pour n'être pas trahis par elles. Pendant plus d'une heure, que dura ce péril extrême, nous eûmes bien des moments désespérés. C'était surtout quand, ces fantassins cherchant un refuge, nous entendions leurs pas s'avancer dans l'allée qui servait d'entrée à notre réduit. Alors nous rassemblions ce qui nous restait de forces pour ne pas être égorgés sans résistance.

Je me souviens que, dans un de ces instants extrêmes, songeant à la montre d'un grand prix que je

portais et que je possède encore, je la cachai, afin de priver nos ennemis de ce butin, et de le laisser du moins à ceux des nôtres qui, trop tard pour nous mais bientôt sans doute, les remplaceraient. Mon Garde m'imita. Cette espèce de legs ainsi préservé, nous nous sentîmes plus résignés à un sort qui nous paraissait inévitable.

Le jour enfin acheva de disparaître, et peu à peu le bruit du combat s'affaiblit. Nous n'osions croire que toute l'infanterie ennemie se fût écoulée; de nouveaux bruits, d'autres coups de feu nous tenaient en défiance; mais bientôt, fatigué d'une situation si pénible et ne croyant plus qu'à la présence de quelques tirailleurs, je consultai les forces qui nous restaient, je fis bander à mon Garde sa blessure, je serrai dans mes vêtements mon bras gauche, trop blessé pour m'en servir, et, nos armes prêtes, nous relevant et marchant sans bruit, j'avançai la tête hors de notre asile. Un coup d'œil, jeté dans le couloir, m'arrêta d'abord. Un fantassin, l'arme au pied, occupait l'étroit corridor qui servait de sortie à notre retraite; il nous tournait le dos; j'hésitai; puis, me décidant, je courus sur lui en lui criant *Qui Vive!* et de se rendre. C'était un Français! C'était le premier de nos tirailleurs; il arrivait, et s'abritait des feux de la ville à l'entrée de cette cabane. Nous étions donc délivrés! Il ne s'agissait plus que de remonter le faubourg, que les balles russes sillonnaient encore, mais ce n'était plus là qu'un danger ordinaire. Pourtant il ne fallait pas rester en chemin, et mon Garde blessé m'ayant assuré qu'il pourrait me suivre, nous cou-

rûmes, nous repassâmes sur tous nos débris et nous nous retrouvâmes enfin au milieu des nôtres.

CHAPITRE VI.

Déjà leurs bivouacs étaient établis. L'un de ces feux, le plus élevé, le plus brillant, l'un des plus rapprochés du combat, nous servit de guide. Nous y arrivions quand une voix, brève, sèche et impérieuse, me fit tressaillir : c'était l'Empereur ! Ce feu était le sien. Il me reconnut et m'interpella aussitôt. Son attitude était agitée, presque convulsive ; sa figure, sévère et bronzée, comme lorsqu'elle renfermait quelqu'irritation prête à éclater.

Il était seul ; son impatience d'entrer dans Reims était extrême. Il venait de redoubler, de multiplier ses ordres d'attaque, poussant à gauche, par Saint-Brice, la cavalerie de sa Garde ; à droite, par Hirson ou Cormontreuil, celle de Bordesoulle ; et en face, sur le faubourg d'où nous sortions, l'infanterie de Ricard et l'artillerie du Duc de Raguse. Il voulait que, en dépit de la nuit, on franchît la Vesle ; qu'on enfonçât la grille de la ville ; que, en même temps, on s'emparât, par ses ailes, des routes de Berry-au-Bac et de Châlons, afin de cerner l'ennemi dans Reims et de s'en saisir.

On a blâmé ses emportements de cette soirée, dont moi-même j'eus à souffrir. On les a attribués à l'humeur d'être forcé de bivouaquer si près de Reims,

et de ne pouvoir dater de ce jour-là même, et de cette ville, le bulletin de sa victoire. Mais l'Empereur, quoiqu'il ignorât encore les détails qu'on vient de lire, n'avait, comme on l'a vu, que trop de raisons d'être mécontent de l'ensemble et du résultat de cette affaire. Il sentait que ce corps Russe et Prussien, surpris et privé de son chef, aurait dû ne point échapper à notre attaque; il s'obstinait à en ressaisir les restes; il voulait, surtout, prévenir dans Reims l'arrivée possible de Blücher, dont l'inaction n'était guère concevable; il avait hâte, enfin, d'y couper la communication des deux grandes armées ennemies, et d'y tendre la main à la division qu'il avait appelée de nos citadelles. De là son irritation; elle croissait avec la nuit, j'en fus victime..« D'où venez-vous? me « dit-il. — Du faubourg, Sire! » Et j'allais m'expliquer, quand lui, sans me laisser achever, me pressa de questions sur la position, sur les forces de l'ennemi, sur l'exécution de ses ordres d'attaque.

Hors de combat depuis deux heures, je ne pus satisfaire sa préoccupation. Elle était si vive, et le temps marche si vite à la guerre, que je crus hors de propos le récit de notre charge et du danger auquel je venais d'échapper. Je me laissai donc brusquement congédier. J'étais d'ailleurs pressé d'aller me reposer au feu voisin, où ses aides de camp m'accueillirent.

Ils m'entourèrent; j'étais l'un de leurs plus anciens compagnons; la place même de Gouverneur des Pages, que j'occupais, me donnait le droit de servir, comme eux, d'aide de camp à l'Empereur; je me trouvai

donc là comme en famille. Ils me reçurent en conséquence; et moi, à peine échappé des mains des Russes, heureux de ce changement de fortune, encore animé par le combat, par le péril, par l'indignation de la perte des miens, je m'épanchai en discours ardents sur les coups que je les avais vus porter, sur les résultats obtenus, et sur l'abandon dont nous avions été les victimes.

Tout entier à ces diverses émotions et au besoin de les exprimer, j'avais remis, à la fin de mon récit, de parler à Ywan de mes blessures, dont je souffrais peu en ce moment, quand, derrière moi, le secrétaire d'Ideville, voyant pendre à mon coude un galon de ma pelisse, que, en perçant mon bras, la balle avait entraîné au travers de cette blessure, le tira, en me demandant d'où venait cette déchirure. Un cri de douleur, qu'il m'arracha, lui répondit! « Vous êtes « donc blessé? me demanda-t-on. — Sans doute re- « pris-je, j'allais vous le dire; j'ai reçu deux coups de « baïonnette, une balle, et je crois que j'ai le bras « cassé, ou quelque chose de semblable. — Eh, que ne « parliez-vous donc? » s'écria Ywan, en accourant pour me soutenir, car la douleur que d'Ideville venait de me faire éprouver me portait au cœur, et j'allais perdre connaissance.

On se souvient peut-être que les soins d'Ywan, chirurgien de l'Empereur, m'avaient, à Sommo-Sierra, sauvé la vie; il s'y intéressait, et, s'emparant de moi, il me conduisit, près de là, dans un moulin transformé en ambulance. J'y retrouvai beaucoup de mes pauvres Gardes. Ywan, à ma prière, en pansa quelques-

uns, et d'abord celui qui venait d'échapper avec moi aux mains des Russes. Mon tour vint; les coups de baïonnette étaient peu de chose; quant à mon bras, qu'un autre eût coupé à l'instant même, il hésita, quoiqu'il le crût d'abord sans ressource; mais, bien heureusement pour moi, il remit au lendemain pour en décider.

Cette blessure était des plus singulières. Tirée à bout portant, la balle russe, par l'effet du plus heureux des hasards, avait frappé si juste sur l'intervalle des deux os qui forment la pointe du coude, que, en y pénétrant, elle les avait seulement écartés, et que, continuant ainsi, elle était ressortie de même, sans avoir brisé ni l'un ni l'autre.

En ce moment les Gardes d'Honneur, accourus de leurs bivouacs, m'entouraient. Me voyant sans force, ils arrachèrent une porte, la couvrirent de leurs manteaux, m'étendirent dessus, et, guidés par leur chef d'escadron d'Andlau, mon ami d'enfance, ils voulurent me porter au quartier qu'ils m'avaient choisi. Dans ce trajet ils passèrent près de Napoléon. Je crois voir encore cette lueur du dernier bivouac, où, presqu'évanoui, j'entrevis notre malheureux Empereur! Mais lui, surpris de ce concours, demanda au général Bertrand quel était le blessé que ces Gardes transportaient : il me nomma. « Cela « est faux! s'écria-t-il; je viens de lui parler, et il « n'était pas plus blessé que vous et moi! » Bertrand avait entendu mes récits; il affirma, mais sans rien expliquer, croyant son chef instruit comme lui-même; à quoi l'Empereur répliqua avec emporte-

ment, contrarié de cet accident de plus, qu'il faudrait annoncer le lendemain, et ne comprenant pas comment cela était arrivé. De son côté Bertrand, que mon apparent oubli de moi-même, fort naturel pourtant comme on l'a vu, avait touché, repartit avec amertume, et fit entrevoir à l'Empereur sa méprise.

Ce ne fut que vers deux heures du matin qu'il en revint complétement. A cette heure-là, Exelmans et les chevau-légers Polonais de la Garde avaient enfin franchi le pont de Saint-Brice, et coupé la route de Berry-au-Bac; ils s'étaient saisis d'un équipage de pont; dès lors l'arrière-garde ennemie, épouvantée, avait achevé de fuir en déroute. L'Empereur, debout encore et toujours impatient à son bivouac, attendait ce moment; il voulut aussitôt prendre lui-même possession de la ville. Alors seulement, et en pénétrant dans le faubourg, il comprit pourquoi son premier mouvement d'irritation contre ma blessure avait étonné son Grand Maréchal. Dans ce trajet chacun de ses pas fut arrêté par les débris de notre charge. Ce terrain, jonché de lances, d'hommes, de chevaux abattus, de canons et de caissons ennemis, que les corps de nos malheureux Gardes semblaient lui garder encore, disait assez à Napoléon quel chemin ils lui avaient ouvert, et quel eût été le résultat plus prompt et plus complet de cette journée s'ils eussent été secondés! Quel rapport eût valu de tels débris? Leur victoire, d'elle-même, se racontait!

Mais les faits ne parlèrent pas seuls à ses yeux, il put entendre un glorieux témoignage. Dans ce défilé il y eut entre les Gardes d'Honneur et la Vieille

Garde, une de ces rencontres de colonnes, assez fréquentes, surtout aux approches des riches cantonnements, où chacun se dispute le passage. En toute autre occasion ces vieux grenadiers eussent, avec raison, refusé de céder le pas à ces jeunes Gardes, mais cette fois s'arrêtant avec complaisance : « Pour « aujourd'hui, dirent-ils, laissons-les passer, ce ter« rain est bien à eux ; ils ont le droit d'y être fiers, et « de prendre la tête de la colonne ! »

Ainsi, devant Reims comme devant Hanau, la Vieille Garde rendit au troisième de Gardes d'Honneur, le plus glorieux des témoignages ! Napoléon, pour cette seconde fois aussi, s'y associa. L'affection des Gardes pour moi dont je m'honore, et que la mienne pour eux méritait, les avait conduits à me rapporter sur leurs bras dans Reims, à la suite de l'Empereur. J'étais à peine établi dans cette ville, qu'il envoya le Duc de Bassano me demander les noms des Gardes que je jugeais les plus dignes de récompense. Embarrassé du choix, mais enhardi par leur dévouement et par les promesses faites pour les attirer sous les drapeaux, je risquai d'en citer jusqu'à trente-neuf ! J'en désignai vingt pour l'Ordre d'Honneur et dix-neuf pour le grade d'officier. Une promotion aussi nombreuse, dans un seul corps, était inouïe : je n'espérais pas en obtenir le tiers ; je me trompais, l'Empereur approuva, il accorda tout, et m'en envoya aussitôt l'heureuse nouvelle. J'en avais besoin pour m'aider à supporter les pertes que j'avais faites.

Quant à moi, que déjà récompensait assez une faveur aussi grande, il m'en réservait une autre dans

le bulletin de cette journée, faveur qu'il savait m'être la plus sensible. Il s'y plut à citer : « Les Gardes « d'Honneur du troisième, et notamment leur gé- « néral ! » Il appela leur effort : « Une charge su- « perbe ! » Il dit à la France : « Qu'ils s'étaient cou- « verts de gloire ! » Et quant aux blessures de leur chef, il daigna, comme à Sommo-Sierra, rassurer nos concitoyens sur leurs suites.

Sommo-Sierra ! Reims ! Quel triste rapprochement ! Ainsi donc, après tant de conquêtes si lointaines, c'était Reims qu'il nous avait fallu reconquérir ! Aussi me semblait-il qu'entre ces deux charges sanglantes tout un siècle s'était passé, tant les situations étaient différentes ; et pourtant, le premier de ces deux combats expliquait l'autre : n'était-ce pas surtout à notre invasion en Espagne que nous devions attribuer celle de la France ?

Mais, dans d'aussi graves circonstances, c'est assez, c'est trop parler de soi ; reprenons l'histoire.

Napoléon, dans Reims, en dépit de divers avis alarmants reçus de Paris, était près de prendre un parti extrême. Il espérait que la singulière inaction, à Laon, de Blücher, encore étonné et tout ensanglanté, se prolongerait. Supposant, en même temps, que le retentissement du coup porté à Reims, la reprise de Châlons par Ney, et sa propre réapparition sur l'Aube qu'il méditait, allaient faire rétrograder Schwartzenberg sur Troyes et Chaumont, il comptait avoir le temps de rallier, vers Vitry, toute son armée. C'eût été, avec tous ses maréchaux et ses renforts accourant de Paris, soixante-dix mille hommes. Dès lors,

en se jetant tout à coup vers Nancy, au milieu de ses forteresses, dont les garnisons porteraient sa force à cent mille hommes, il se croyait sûr d'entraîner, loin de Blücher, Schwartzenberg, ainsi menacé dans sa base d'opérations; puis, que, dans la confusion d'une retraite éperdue, il l'écraserait, ou le rejetterait par morceaux au delà du Rhin. Mais on va voir que, trop resserré de l'Aisne à l'Aube, entre les deux Invasions, chacune de cent mille hommes, il fut surpris et écrasé lui-même dans Arcis; qu'alors, au lieu de se retirer sur Paris, il persévéra à marcher vers l'est, sans avoir pu ni rallier à lui toutes ses forces, ni empêcher la réunion de ses deux cent mille ennemis, entre lui et sa capitale; d'où vint que, la guerre s'étant séparée de lui, il n'en fut plus maître.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

C'était le 14 mars, à deux heures du matin, que Napoléon était entré dans Reims. Il l'avait trouvée illuminée, transportée, toute retentissante des cris de *Vive l'Empereur!* Ce fut, après ce dernier succès, son dernier triomphe!

Dans les premiers moments, quelques incidents heureux, quelques nouvelles favorables concoururent. Et d'abord, son aide de camp, le brave Corbineau, qu'on croyait perdu, ayant été caché et sauvé par les Rémois, reparut au Quartier Impérial. Puis, Janssens, sorti de Mézières, lui amena quelques mille hommes de renfort. Il apprit encore que, entre Tournay, Lille et Courtray, Maison avait, de ce côté, arrêté l'Invasion : répit moins dû toutefois aux manœuvres de ce général qu'aux ménagements ambitieux de Bernadotte pour son ancienne patrie, dont on a vu qu'il convoitait la Couronne. De ce même côté, et plus loin de nous, Carnot, préservant Anvers et notre flotte, en avait victorieusement repoussé les armes anglaises. Le général Bizannet, à Berg-op-Zoom, avait fait plus : il

avait laissé quatre mille Anglais y pénétrer furtivement, et, les renfermant avec lui, il les avait tous pris ou tués dans les murs de cette ville. Telles furent, à Reims, les dernières joies de Napoléon : tout ce qui suivit ne devait plus être qu'infortunes!

L'une des plus cruelles, celle qui bientôt devait l'accabler de son coup le plus funeste, il la provoqua, dit-on, dans cette journée du 14 mars, par l'un de ces emportements auxquels, alors surtout, il s'abandonnait. Soit débordement de tant d'amers chagrins longtemps comprimés, ou, comme il arrive aux hommes d'action, qu'il attachât trop peu d'importance aux paroles; soit aussi qu'avec un ancien aide de camp il se crût moins obligé de se contenir, Marmont, ce jour-là, en fut victime.

Ce maréchal, pour la première fois depuis son désastre devant Laon, avait osé venir s'exposer à sa colère! Napoléon l'en accabla; ses reproches furent sanglants, même outrageants; la violence en fut extrême! Fain en fut témoin. Il a depuis attribué à l'orgueil, cruellement blessé, du Duc de Raguse, cette fatale défection dont, seize jours après, il gâta une vie jusque-là si glorieuse. Pourtant, la première fougue de Napoléon épuisée, ses reproches s'étaient changés en conseils, et, s'apaisant, il avait retenu à dîner ce maréchal.

Mais alors, rompant les cachets de ses dépêches, de chacune d'elles un malheur nouveau sembla éclore. Soult, affaibli par des envois successifs de renforts à notre armée, venait de céder devant la fortune de Wellington. La bataille d'Orthès était perdue;

Bayonne et l'Adour, abandonnés; Bordeaux, restée à découvert. Toutefois ce maréchal, en reculant vers Tarbes, combattait. Il avait même mis en pièces les Portugais, trop empressés à le suivre.

Du côté d'Augereau, c'était pis encore! Celui-ci, placé à Lyon dès le 3 janvier, semblait s'être cru là plutôt pour organiser une armée que pour la mener combattre. Il y avait été d'abord, il est vrai, sans autre troupe que seize cents conscrits contre douze mille Autrichiens; mais l'habileté du général Marchand et les hésitations de Bubna, parvenu pourtant jusqu'aux portes de Lyon qui était sans défense, lui avaient donné le temps de sauver cette ville, et d'y rassembler dix-sept mille hommes. C'était alors que, au lieu de marcher à la tête de ces forces réunies, les dispersant, il avait envoyé les unes reprendre la Haute-Saône, d'autres la Savoie et repousser Bubna dans Genève.

Quant à lui, resté dans Lyon, vainement l'Empereur, dans des lettres pressantes, en avait appelé aux souvenirs de Castiglione, en lui donnant l'ordre d'attaquer au cœur l'ennemi. Augereau n'en avait tenu compte : il n'avait songé qu'à habiller ses recrues. Dix mille vieux soldats, que Suchet lui avait envoyés, n'avaient pas réveillé son ancienne audace. Napoléon avait ordonné à dix mille autres de ces vétérans de le joindre encore, mais malheureusement sans leur habile maréchal; il avait voulu que, de Turin, six mille nouveaux soldats renforçassent encore Augereau; il lui avait même envoyé, de Paris, deux vieux cadres de régiments; mais rien n'avait pu réchauffer cette inculte nature, dont jadis la première chaleur du sang avait

fait surtout le mérite : choix fatal, qui ne s'explique que par le souvenir d'une gloire surannée, et peut-être par la nécessité d'éloigner de Paris ce personnage.

C'était seulement le 2 mars que, remontant la Saône, il avait enfin obéi. Mais on apprenait que, dès le 5, quarante mille hommes, détachés par Schwartzenberg, l'avaient arrêté. L'Empereur prévit le reste. En effet Augereau, craignant d'être coupé de Lyon, rétrograda aussitôt sur cette seconde ville de l'Empire, que, après un combat sans ensemble, qu'il négligea de diriger, il abandonna le 20 mars. Ce fut pour fuir avec plus de vingt mille hommes, au loin, sur l'Isère, en dehors de toutes nos combinaisons stratégiques.

En même temps d'autres dépêches, plus alarmantes, montraient : la grande irruption de Schwartzenberg, venant de franchir une troisième fois la Seine; Provins et Montereau près d'être encore abandonnés; Paris, effrayé, l'appelant à son secours; et Macdonald pouvant à peine retarder de trois jours l'envahissement de la capitale!

CHAPITRE II.

Dans une aussi grande extrémité, cette fois encore Napoléon resta inflexible. Il ne daigna point songer à une paix humiliante; il se crut même encore assez redouté pour sauver Paris, sans aller se joindre à Macdonald. Quelqu'isolé et faible que fût le coup de main

qu'il venait de frapper à Reims, il se fia à l'effet qu'il allait produire. Il espéra que son échec devant Laon en serait effacé; que ce nouveau succès allait faire illusion sur sa détresse; qu'il suffirait pour détourner, une quatrième fois de Paris, les Coalisés; qu'enfin cette réapparition victorieuse entre leurs armées d'invasion, dont elle menaçait les flancs et interceptait les communications, maintiendrait l'une dans le nord, au delà de l'Aisne, et forcerait l'autre à rétrograder sur sa ligne d'opérations pour la défendre.

C'est pourquoi, dès son entrée dans Reims, son premier soin fut de s'affermir dans cette position, et d'en recueillir tous les avantages. Colbert et Vincent venaient d'être envoyés au sud, Ney à l'est, Marmont au nord. Ils devaient ressaisir, les uns Epernay, l'autre Châlons, et le troisième Berry-au-Bac. On ne rencontra de résistance qu'à ce dernier point : il coûta cent cinquante chevaux, trop aventurés.

Ce fut ainsi, que, sans se laisser ébranler par les cris de détresse de Paris et de Macdonald, il osa demeurer dans Reims trois jours entiers! Il s'y occupa à refaire sa faible armée, à la passer en revue, à y rallier quelques renforts, et à expédier, pour la dernière fois, les affaires de son Empire. Depuis plus de dix jours elles s'étaient amoncelées dans ses portefeuilles. Cette confiance, si hardie dans la puissance de sa Renommée, cette fois encore, mais pour la dernière aussi, l'événement d'abord la justifia.

En effet, d'une part, et depuis le combat du 10 mars, Blücher, immobile sur le sommet de sa colline de Laon, n'osait recueillir les fruits de sa victoire, se

contentant d'en fatiguer toutes les trompettes de la Renommée. Il n'avait risqué, vers Soissons, Compiègne et Berry-au-Bac, que de faibles tentatives. D'autre part, du 6 au 18 mars, Schwartzenberg, dans Troyes, tout victorieux qu'il était du Duc de Reggio, y semblait enchaîné. Il temporisait, soit politique, soit inquiétude des mouvements d'Augereau sur la Franche-Comté, des soulèvements de nos provinces de l'Est, et, sans doute aussi, attendant Blücher. Ces deux Feld-Maréchaux, au lieu d'agir, s'épuisaient en conjectures sur ce que pouvait tenter notre Empereur.

Cependant leurs avant-gardes, impatientés, les devançaient. Elles seules auraient suffi pour en finir. Déjà Macdonald, repoussé les 16 et 17 mars sur Nangis, se dévouait pour le 18 à un combat désespéré. Mortier de son côté, vers Soissons, n'espérait pas davantage, quand, devant leurs faibles corps, l'ennemi tout à coup recula et disparut! Pour la quatrième fois Paris, délivré, respira encore. La confiance de Napoléon triomphait! Sa victoire de Reims, la reprise hardie de Châlons, celle, doublement agressive, d'Épernay et de Berry-au-Bac, venaient d'opérer ce prodige! Blücher et Schwartzenberg, effrayés, avaient rappelé leurs avant-gardes; ces deux chefs, se concentrant, l'un à Laon, l'autre autour de Troyes, croyaient n'avoir pas trop de toutes leurs forces pour se défendre. Tel fut l'effet de cette dernière manœuvre audacieuse, exécutée entre ces deux masses. Une poignée d'hommes, escortant un grand nom, en fit reculer et trembler encore plus de deux cent mille!

Ce retour précipité du Généralissime Autrichien

était encore ignoré mais prévu à Reims. Il fallait à Napoléon un résultat décisif. Il ordonna à Marmont de garder l'Aisne, avec Mortier et dix-huit mille hommes, contre Blücher. Quant à lui-même, il se décide à un coup désespéré! Les rapports lui disaient Schwartzenberg encore à Pont ou Nogent-sur-Seine, et même poussant ses corps d'armée sur Paris et Macdonald. Il ne compte autour de lui que seize à dix-huit mille hommes, presque plus de sous-officiers, des recrues défigurées par les souffrances, quelques vieux soldats épars dans des cadres vides et informes; jusque dans sa Vieille Garde les différents uniformes étaient mêlés et les armes diverses confondues par des réorganisations successives : c'était évidemment sa dernière ressource. Ce fut à cette poignée d'hommes qu'il osa donner le signal de le suivre, de se précipiter par Épernay, Fère Champenoise, Plancy et Mœry, au travers de l'Aube, par delà la Seine, dans le flanc ou sur les derrières de la grande armée des Coalisés. Telle fut sa confiance, et la foi en lui fut telle, qu'on partit encore fièrement, comme pour une victoire assurée, et que lui-même ne désespéra pas du succès d'une aussi téméraire manœuvre! Il espéra qu'elle fascinerait, qu'elle déconcerterait Schwartzenberg; que, au milieu de la confusion de tant d'alliés, leur surprise les ébranlerait, et qu'il pourrait profiter d'un premier désordre.

Il est vrai que, en même temps, il venait d'appeler douze mille hommes de ses forteresses de l'Est, et qu'il comptait que, entre la Marne et l'Aube, Des Nouettes, accourant de Paris, et Macdonald, Gérard, Oudinot,

revenant de Nangis, lui en amèneraient trente mille autres. Mais il ne les attendit pas : il fallait se hâter et frapper d'abord, afin d'étonner! Ce n'était qu'après coup, et pour redoubler, que, rejoint par ces renforts, il se trouverait à la tête d'environ cinquante mille hommes.

Cette décision prise, ignorant celle de l'ennemi, Napoléon prévint le Conseil de Régence du danger que Paris allait courir. Il lui prescrivit, en cas d'insuccès, de sauver à temps l'Impératrice et le Roi de Rome.

Ces ordres donnés, dans la nuit du 16 mars, lorsqu'autour de lui tout sommeillait, lui seul, quoique déjà couché, travaillait encore. Sa pensée, qu'il déplaçait ou fixait tout entière à volonté, il venait en ce moment de la porter vers l'Aube. Il interrogeait l'officier du génie attaché à son cabinet, sur les divers chemins qui devaient l'y conduire. L'un des devoirs de cet officier était de recueillir, chaque jour, tous les renseignements possibles sur toutes les routes qui pouvaient servir aux manœuvres. Au milieu d'une dernière question, à la prononciation embarrassée, au silence qui l'interrompit, à la respiration de plus en plus forte de l'Empereur, l'ingénieur, s'apercevant qu'il venait de s'endormir, fut tenté de se retirer pour se reposer lui-même. Mais d'Albe, qu'il remplaçait, l'avait averti qu'en pareil cas il fallait attendre, Napoléon ayant cette faculté singulière d'entrecouper à son gré, par le sommeil, ses méditations et ses entretiens, sans jamais en perdre le fil. Toutefois, après trois quarts d'heure d'attente, Athalin allait se retirer, quand, à son extrême surprise, m'a-t-il dit, l'Em-

pereur, se réveillant, continua nettement sa question commencée, par l'expression juste qui suivait naturellement celle que ce long et profond sommeil venait de suspendre.

CHAPITRE III.

Le lendemain matin, 17 mars, l'audacieuse colonne d'attaque partit de Reims. Ses chefs étaient le maréchal Lefebvre, Sébastiani, Friant, Exelmans, Letort, Colbert et Berkheim. Tout ce qu'elle rencontra jusqu'à l'Aube fut culbuté; la poursuite hâta la marche. De fâcheuses nouvelles, reçues aux haltes d'Épernay le 17, et de Fère-Champenoise le 18, loin de décourager, excitèrent. A l'une, ce fut l'annonce de la défection de Bordeaux; à l'autre, un dernier retour de Rumigny du Congrès de Châtillon dont il annonça la rupture. Mais de nouveaux renseignements faisaient encore croire Schwartzenberg en avant de Troyes, les regards tournés vers la capitale, sans se douter que Napoléon arrivait derrière lui. L'ardeur et l'espoir en redoublèrent!

Le 19 mars cet espoir d'abord s'accrut, cette ardeur s'enflamma : le pont de Plancy, le gué de Charny sur les deux bras de l'Aube, l'intervalle de l'Aube à la Seine, la Seine elle-même, tout fut franchi, en dépit des feux ennemis, qu'on méprisa, et d'une vaine canonnade. Le soir même, Letort et notre avant-garde avaient gagné Châtres et les Grès; la grande route de

Troyes à Paris était reprise; le but paraissait atteint; déjà même un équipage de pont et des prisonniers étaient tombés entre nos mains; l'Empereur triomphait; et cependant son but était manqué! Les réponses de ces prisonniers le lui apprirent.

En effet, ce n'était point sa confiance dans l'effroi qu'il inspirait qui venait de le décevoir : cette terreur au contraire, encore plus rapide qu'il ne la jugeait, ne l'avait que trop devancé! Wilson dit que, dans sa frayeur, l'Empereur Alexandre s'était écrié : « Qu'il « fallait en finir! Que ses cheveux blanchissaient! « Qu'il fallait la paix sur-le-champ, telle que la de- « mandait le Duc de Vicence! » On parlait même de fuir jusqu'à Bar! La retraite précipitée de Schwartzenberg avait donc prévenu Napoléon, et cette masse énorme, qu'il avait cru surprendre à dos et enfermer entre lui et Paris, déjà toute retirée et agglomérée entre Troyes et Lesmont, au lieu de prêter son flanc ou ses derrières à notre attaque, y faisait front.

Napoléon, déconcerté, retourne à Plancy; mais, dans cette même nuit, fier de se voir encore si redouté, il n'abandonne point l'offensive : il envoie donc l'ordre à Macdonald, Oudinot, Gérard et Des Nouettes, de forcer de marche sur Arcis. Dès les premières lueurs du 20 mars, lui-même, par la rive gauche, Sébastiani en tête, Letort à l'arrière-garde, et le reste par la rive droite, il remonte l'Aube, et arrive à ce rendez-vous, où il trouve Ney venu de Châlons avec huit mille hommes.

Mais, pendant que cette marche, jusque-là si facile, et cette occupation d'Arcis trompaient Napoléon, et

qu'il ne voyait chez les Alliés que fuite et désordre, la veille au matin Wrede, n'ayant aperçu que notre cavalerie, venait de rassurer l'Empereur Alexandre et le Généralissime. Schwartzenberg avait donc rallié son armée, et il la poussait de Troyes sur Arcis, pour en chasser nos cavaliers, et les prendre ou les précipiter dans l'Aube.

De notre côté, à dix heures du matin, Sébastiani, arrivé le premier devant Arcis, s'était aperçu de ce danger. Bientôt Ney l'avait rejoint de l'autre rive. Ces deux chefs, dans leur vive inquiétude, avaient aussitôt pris position : l'un, avec l'infanterie, au grand Torcy, en travers de la route d'Arcis à Lesmont; l'autre, avec sa cavalerie, à droite et à gauche du grand chemin d'Arcis à Troyes. Dès lors tout confirma leurs appréhensions : d'abord des rapports menaçants, et bientôt leurs propres regards. De moment en moment l'orage autour d'eux grossissait. Pourtant, vers une heure après midi, tout paraissait calme encore, lorsque Napoléon, arrivant, les interrogea.

Ils lui montrèrent, devant eux, le terrain vers Troyes et Lesmont s'élevant graduellement, et tout hérissé d'ennemis qui les dominaient; tandis que, en arrière d'eux, ils n'avaient sur l'Aube qu'un pont étroit, suivi d'une chaussée sur des marais, longue et entrecoupée de trois autres ponts, pour toute retraite. Comment donc, entre ces deux dangers, oser demeurer, et risquer un combat avec moins de dix mille soldats et cavaliers contre cent mille hommes? Car on n'était réellement pas davantage. Une partie de notre cavalerie avait été, par erreur, laissée à Grès, et la Vieille

Garde, qu'on attendait, n'était point encore arrivée.

Le péril de cette position était incontestable; mais l'Empereur, soit confiance dans son Étoile, soit mépris de ses adversaires, persistait dans son incrédulité, lorsqu'un officier d'ordonnance, revenant des avant-postes, prétendit n'y avoir vu que des Cosaques. Napoléon saisit avidement cette assertion; il se retourna vers Ney et Sébastiani, s'écriant : « Qu'ils le « voyaient bien! Qu'ils se laissaient effrayer! Que l'ar« mée Alliée ne cherchait qu'à fuir! et que Schwart« zenberg ne faisait parader devant eux quelques « flanqueurs que pour leur dérober sa retraite! »

Le génie de Ney, si audacieux et si tenace devant l'ennemi, fléchissait devant le génie de l'Empereur : quelque convaincu qu'il fût, il n'insista donc point. Mais Sébastiani, que la contradiction irritait, trop certain de l'imminence du danger et désespéré d'une telle illusion, poussa sur-le-champ au galop jusqu'à ses tirailleurs. Il revint plus rapidement encore, annonçant l'attaque, et qu'on allait être écrasé sur place, ou jeté dans l'Aube! Alors seulement, Napoléon, enfin persuadé, remonta promptement à cheval, en appelant à lui ses quatre escadrons d'escorte.

Il n'y avait plus besoin de rapports ni de conjectures, les regards suffisaient. Une effroyable canonnade annonçait les charges! Les masses toutes noires de cavalerie ennemie croissaient à vue d'œil; des nuées d'escadrons se déployaient! Bientôt Colbert fut culbuté, Exelmans lui-même ébranlé; une multitude de fuyards revinrent, éperdus, sur l'Empereur, se précipitant vers le pont déjà encombré; Napoléon se

jeta au devant d'eux, les menaçant, leur criant : « Qu'il voulait voir s'ils oseraient lui passer sur le « corps, et l'abandonner! » C'étaient ses Gardes! A sa vue, à ses reproches, ils se rallièrent, et pendant quelques instants l'ennemi fut contenu.

Au milieu de cette première échauffourée, il s'était vainement efforcé de mettre l'épée à la main. Cette épée était si rouillée dans son fourreau, qu'il fallut ses deux écuyers, Foulers et Saint-Aignan, pour l'en tirer, et ce fut avec tant d'efforts, que, en l'arrachant enfin, le premier en fut blessé. Un obus tombait en ce moment devant l'Empereur; il poussa son cheval dessus; Exelmans allait s'écrier pour l'avertir et le détourner, quand Sébastiani retint ce général : « Lais« sez-le donc, lui dit-il, vous voyez bien qu'il le fait « exprès; il veut en finir! »

Sébastiani ne se trompait pas : Napoléon, là comme à Saint-Jean-d'Acre, désespérait de sa fortune. L'obus éclata, l'Empereur disparut un moment dans la fumée, mais les éclats ne blessèrent que son cheval. Il en changea, et presque aussitôt le péril, un moment suspendu, redoubla. Une masse de cavalerie Russe et Bavaroise revenait à la charge. Cette fois tout sembla perdu. Exelmans s'était reporté en avant, il fut renversé; tout alors redescendit pêle-mêle, et déjà la déroute atteignait l'Empereur, quand soudain plusieurs décharges de mitraille, partant de notre flanc, éclaircirent cette nuée, et Napoléon, chargeant à la tête de ses quatre escadrons de service, acheva de la dissiper dans la plaine.

Il devait son salut à Drouot plus qu'à lui-même.

Ce général, au plus fort de la tempête, toujours calme et clairvoyant, avait jugé l'excès du péril, et qu'il n'y avait plus rien à épargner. Apercevant, sur le flanc de la déroute, une batterie que nos artilleurs étonnés délaissaient, il s'était élancé à terre, avait abandonné son cheval, et, ralliant ces canonniers, lui-même avait pointé les pièces sur la mêlée, à bout portant, sacrifiant tout pour tout sauver, et abattant amis comme ennemis! Il avait ainsi tout arrêté, la fuite des uns, la poursuite des autres! La nuée ainsi crevée et dispersée, Sébastiani, Exelmans, Colbert et l'Empereur lui-même, avaient achevé!

L'infanterie de la Vieille Garde arrivait au pas de course, elle assura la position; bientôt même parut la tête de colonne de six mille hommes de Des Nouettes. L'Empereur alors ressaisit son premier espoir. Il traita d'échauffourée d'arrière-garde cette audacieuse agression de Schwartzenberg. La nuit était venue; la ligne ennemie, reformée, restait en présence; cela contredisait sa persuasion; il lança contre elle le maréchal Lefebvre avec Sébastiani, ses Gardes et deux mille chevaux de Des Nouettes. Cette ligne fut sabrée, enfoncée, et poursuivie jusqu'à Nozay, où la rencontre d'une grande partie de l'armée Alliée arrêta Lefebvre.

Ce maréchal revint, vers neuf heures du soir, à Arcis, rendre compte à l'Empereur du succès de cette dernière attaque; mais, soit erreur ou excès d'une ardeur jeune encore, soit que, sous l'agreste et rude écorce d'un vieux soldat, l'instinct des Cours se fût fait place, abondant dans l'illusion à laquelle s'attachait si obstinément le Chef qui l'écoutait, il exalta l'action de

Napoléon et son résultat, affirmant que tout fuyait, que tout était dissipé, qu'on n'avait plus rien senti devant soi, qu'enfin la lassitude et l'obscurité seules avaient arrêté. Et notre malheureux Empereur, dont cette illusion était le dernier espoir, accueillit cette coupe trompeuse et s'en abreuva.

Pourtant, à sa gauche, Ney, tout seul avec Janssens et huit à neuf mille hommes, avait eu successivement sur les bras une armée entière. Deux fois le grand Torcy lui avait été arraché. Ce village brûlait. Arcis même avait failli être enlevé en arrière de Napoléon. Janssens était tué; et, sans le secours de deux bataillons de gendarmerie de la Garde, l'intrépide et opiniâtre maréchal n'aurait pu ressaisir sa position. Ses canons, dont il s'aida, en ce dernier moment, avec un habile à-propos, et son héroïsme avaient enfin rebuté Wrede, et jusqu'aux réserves de Schwartzenberg. Dans cette journée glorieuse, soixante mille combattants contre douze mille d'abord, puis quinze, puis vingt et un mille, avaient été repoussés. On ne pouvait appeler cela un combat d'arrière-garde; pourtant ce succès fit persister l'Empereur dans l'espoir que la grande armée ennemie n'avait ainsi défendu que sa retraite, ou que, à force de témérité, il avait rendu vraie cette invraisemblance. Il s'obstina donc à passer la nuit au fond de cet entonnoir et acculé sur ce défilé, avec moins de vingt mille combattants harassés, contre plus de cent mille hommes!

CHAPITRE IV.

Vers deux heures après minuit il envoya l'ordre aux Ducs de Reggio et de Tarente de l'y rejoindre. Il comptait à tort que tous ces renforts arriveraient à temps, qu'il réunirait quarante mille hommes, et qu'il n'allait avoir qu'à poursuivre l'avantage obtenu la veille. Le 21 mars, à neuf heures du matin, il n'avait rallié et rangé en bataille que trente mille hommes. C'étaient, avec ses combattants de la veille : le reste de sa cavalerie, les Gardes d'Honneur, Letort, les chasseurs et les grenadiers à cheval de la Vieille Garde, attardés la veille aux Grès, et qui s'étaient fait jour, avec perte de deux cents chevaux, au travers de l'aile gauche Wurtembergeoise, enfin Oudinot, avec trois vieilles brigades, récemment arrivées d'Espagne.

Mais qu'importait cet accroissement de nombre, si faible encore? C'était un danger de plus dans cette position dominée et sans retraite! En effet, la veille au soir, la gauche des Alliés était arrivée en vue de Plancy; leur droite, repoussée par Ney, mais arrêtée à Chaudrey, venait de s'y renforcer; leur centre s'était avancé, entre ces deux ailes, sur la plaine haute qui domine Arcis. Enfin, dès le point du jour, loin de fuir, ils venaient de mettre en mouvement, et de faire converger à la fois sur Arcis toutes leurs forces!

Alors, du fond du bassin de cette ville, d'où l'horizon paraissait libre encore, importuné par les rapports alarmants de ses avant-postes, Napoléon, montant à cheval, poussa jusque par delà Torcy, et, n'a-

percevant dans le lointain que quelques cavaliers, il revint, plus que jamais persuadé que le gros de l'armée ennemie se retirait, qu'il n'avait en face qu'un corps détaché entre Troyes et lui, et aussitôt il en ordonna l'attaque.

Il était dix heures. Ney, Oudinot et Sébastiani, avec toute l'infanterie et la cavalerie, s'ébranlèrent. En peu d'instants le rideau ennemi, qui couvrait les pentes, fut déchiré; mais, parvenus sur la crête, un spectacle imposant les consterna! C'était toute l'armée Alliée, avec ses réserves et ses Souverains, plus de cent mille hommes! Ils appelèrent l'Empereur.

Derrière une nuée de troupes légères, protégées par une artillerie formidable, leurs yeux exercés lui montrèrent, autour d'eux et de toutes parts, l'horizon chargé d'ennemis. C'était, de l'est à l'ouest, sur un vaste demi-cercle, une multitude de masses noires et mouvantes, d'où jaillissait, aux rayons du jour, le reflet des armes. D'instant en instant, ces têtes de colonnes profondes, marchant à grands espaces, et se rapprochant de plus en plus entre elles et de notre position, resserraient l'enceinte. Et néanmoins Napoléon, s'opiniâtrant encore, niait l'évidence. Il leur répondait : « Que c'était une vision! Que ce qu'ils « apercevaient à droite ne pouvait être que la cava« lerie de Grouchy! Ce mouvement, s'écria-t-il, se« rait trop leste; c'est une manœuvre trop hardie « pour des Autrichiens! Je les connais; ils ne se lè« vent pas si vite, et si matin! »

C'était pourtant bien l'aile gauche de Schwartzenberg. Quant aux autres colonnes, se débattant contre

la réalité, il les traita « de troupes disloquées! de « corps en désordre! Ils se retiraient! » Puis, appelant Ney : « Vous le voyez, ajouta-t-il, c'est une déroute! « Ce sont des prisonniers! Amenez-les moi! » Ney, derrière lui, venait de dire : « Que ces points noirs « isolés, qu'on apercevait à peine, allaient devenir des « colonnes, puis une armée, et qu'on verrait bien « tout à l'heure qui, d'eux ou de nous, serait en « déroute! » Mais, toujours subjugué par l'ascendant de l'Empereur, la seule réponse qu'il osa lui faire fut : « Oui, Sire! » Et, faisant charger sans hésiter, il lui ramena bientôt plusieurs officiers autrichiens, qu'en effet il venait de prendre.

C'était, au reste, le meilleur moyen de l'éclairer. En ce moment l'Empereur avait mis pied à terre. Il fit approcher ces Allemands. Maubourg, diplomate jusque-là, mais que son patriotisme venait d'attirer dans nos rangs, et Flahault, aide de camp de Napoléon, les interrogèrent. Leurs réponses furent accablantes. « Là, dirent-ils en étendant la main vers notre gau« che, étaient les Bavarois; du côté opposé, les Wur« tembergeois; ici, les Russes, puis, les Autrichiens; « plus loin, en troisième ligne, Schwartzenberg et les « réserves; enfin le Roi de Prusse, l'Empereur « Alexandre et toutes leurs Gardes. » A chacune de ces désignations, Napoléon, les interrompant, se récriait. Il les accusait, ou d'être troublés et de ne savoir ce qu'ils disaient, ou d'imposture. Mais, intérieurement vaincu par l'évidence, par l'imminence du péril, à sa contenance, à ses regards, baissés vers la terre qu'il fouettait précipitamment de sa cravache,

geste qu'on a vu lui être habituel dans ses agitations les plus vives, on comprit qu'il n'y avait plus rien à ajouter pour le convaincre. En même temps il redemandait son cheval. Alors, se portant à gauche, puis à droite, il se rapprocha insensiblement d'Arcis, où il rentra enfin, et ordonna promptement la retraite.

Le Duc de Reggio, avec moins de sept mille hommes, fut chargé de la soutenir. Onze heures sonnaient; il fallait jeter un pont vers Villette pour la cavalerie, après quoi se retirer successivement : d'abord, l'artillerie, ses voitures, les bagages; puis, vingt-cinq mille hommes et chevaux. Il y avait à passer la rivière, à défiler dans les rues, sur les ponts, et au delà encore au travers d'un marais impraticable, sur une chaussée, longue de douze cents pas, où le moindre accident, un charriot renversé, des chevaux abattus, pouvait tout arrêter. Était-il vraisemblable, lorsque l'ennemi, déjà en présence et en plein jour, nous serrait de près, en face et sur nos flancs, quand, de ses hauteurs, il pouvait compter tous nos pas, qu'il nous laisserait le temps indispensable pour nous écouler sans désordre? Il ne restait d'espoir que dans une faute de l'ennemi et dans la lenteur autrichienne.

Heureusement le premier coup de collier, risqué vers dix heures, avait un moment, à la gauche de Schwartzenberg, ébranlé Pahlen. Le Généralissime crut à une bataille. Mais, au lieu de la donner sur-le-champ, il perdit le temps en préparatifs pour la recevoir. La bonne contenance de Sébastiani prolongea son erreur. Ce fut à deux heures après midi seulement, et quand depuis trois heures nos corps défilaient, que, s'aperce-

vant de notre mouvement rétrograde, il assembla un Conseil, et, après une longue délibération, ordonna l'attaque.

Elle fut violente. Oudinot, pressé de trois côtés à la fois, fut bientôt réduit aux maisons barricadées d'Arcis pour se défendre. Mais, dans ce gouffre où convergeaient tous les coups, les feux de l'ennemi l'écrasèrent. Leval, Montfort, Chassé, et Maulmont, étaient ses généraux. Tous furent ou blessés ou démontés, et leurs troupes renversées sur les abords du pont, qu'obstruaient les morts et les mourants. A la gauche, un bataillon Polonais se dévoua : il fut écharpé, mais il retarda la défaite. A droite, le 10me léger en fit autant. En face, ce furent les 16me et 28me.

Il y eut un moment où ces deux régiments, acculés au pont, allaient être jetés dans l'Aube. Ce fut là que le général Chassé, qu'Anvers, dix-sept ans après, a rendu célèbre, saisit un tambour, battit la charge, et que, s'élançant en tête de cent vieux soldats, il repoussa l'ennemi, et donna le temps d'achever la retraite. Mais ce brave corps d'armée venait d'être presque anéanti. On s'était fait tuer! Il n'y eut de pris, avec trois canons, que huit cents blessés.

Cependant la tête de colonne de Macdonald était parvenue dans Ormes, à l'issue du défilé. Elle recueillit Oudinot, couvrit ses restes, et contint l'ennemi dans sa conquête.

CHAPITRE V.

C'en était donc fait! Vaincu par l'énorme disproportion des forces, deux fois, en dix jours, Napoléon venait d'être contraint de reculer : d'abord à Laon, devant Blücher; puis à Arcis, devant Schwartzenberg. Son prestige s'était évanoui! On s'était mesuré : sur l'Aube et la Seine, comme sur l'Aisne et la Marne, sa force morale, son ascendant, l'effroi qu'inspirait sa renommée guerrière, étaient épuisés! La foi en son infaillibilité victorieuse était détruite! Cette retraite forcée décelait, elle avouait son impuissance! C'était contre ce fatal aveu qu'il venait de tant s'obstiner. Il n'en avait que trop calculé toute l'importance.

Cependant, avant de quitter Arcis, forcé d'y abandonner ses blessés, il s'était attendri sur eux plus que sur lui-même. Sa détresse ne lui avait point fait négliger les seuls et derniers soins qu'il pouvait donner à leur infortune. Il les avait confiés aux Sœurs de charité de cette ville, et leur avait fait distribuer deux mille francs de sa cassette. Du reste, et dans ce cruel désappointement, son maintien et ses paroles avaient conservé leur calme et leur fierté habituelles. Il était resté dans Arcis jusqu'au moment où l'ennemi avait commencé à y pénétrer; il ne s'en était retiré qu'après sa Garde.

Quelques instants avant de se résigner à cette retraite, il avait encore montré une singulière persistance. Macdonald venait de le rejoindre. Ce maréchal m'a souvent raconté que, ayant aperçu de l'autre rive

toute l'armée ennemie, il était accouru de sa personne, dans Arcis, près de l'Empereur, et qu'il cherchait encore à s'expliquer pourquoi Napoléon avait affecté devant lui, dans ce dernier moment, l'incrédulité qu'il avait montrée la veille et le matin même, sur la présence de cette grande armée, devant laquelle pourtant il se retirait. Toutefois, comme en même temps il l'avait envoyé reconnaître l'ennemi, et qu'il n'attendit pas son retour, Macdonald supposait qu'il avait voulu se débarrasser ainsi d'un témoin gênant, au moment d'un départ qui coûtait tant à sa fierté et détruisait son dernier espoir. Mais ce que Macdonald, comme Oudinot, comprenait moins, c'était pourquoi, lorsqu'il n'était plus question que de sortir vivant, et à l'instant, de ce coupe-gorge, il avait laissé, en s'en éloignant, l'ordre d'y tenir quatre jours encore!

A l'issue du défilé, au delà d'Ormes, seul avec Saint-Aignan, il s'arrêta, demanda sa lunette d'approche, et, l'appuyant sur l'épaule de son écuyer, il parcourut d'un coup d'œil toute l'armée coalisée. Personne ne pouvant l'entendre, une vive exclamation sur le danger du Duc de Reggio lui échappa; après quoi, se remettant en selle et en marche vers Vitry, il s'avança lentement et silencieusement sur la grande route. Sa méditation devint si profonde, que ses mains, pendantes à ses côtés, abandonnèrent entièrement son cheval à lui-même. Il suivait en ce moment la crête mouvante d'un ravin, et de si près, que le moindre éboulement pouvait l'y précipiter. Saint-Aignan, dans son empressement contre ce danger, sans choisir les

expressions, l'avertit de prendre garde, « qu'il n'y « avait point là de garde-fou! » Sur quoi, Napoléon, que ce dernier mot frappa sans doute par quelque analogie avec la témérité de la manœuvre si chanceuse qu'il méditait, se redressant soudainement: « Com-« ment? Quoi! s'écria-t-il, un garde-fou! Il manque, « dites-vous, ici un garde-fou! » Et sur quelques explications que Saint-Aignan balbutia : « Ah! Monsieur, « reprit-il en retombant peu à peu dans sa première « préoccupation, un garde-fou! Vous dites qu'il man-« que ici un garde-fou! »

C'est qu'en effet il est plus que vraisemblable que, en ce moment même, il se laissait entraîner à l'un de ces partis décisifs où tout est péril extrême, où l'on n'a pour juge que l'événement : grand ou insensé, selon le succès, et le meilleur ou le pire qu'on puisse prendre! Telle fut du moins la pensée de son écuyer, et ce qui suivit la confirma.

L'Empereur avait, les jours précédents, appelé tout à lui : Mortier, Marmont, ses renforts venant de Paris, et les corps dispersés en arrière de Macdonald. Forcé, dès l'écrasement de La Rothière le 1er février, de renoncer à faire tête à l'Invasion, depuis cinquante jours il l'avait victorieusement arrêtée, en attaquant ses flancs. Ces manœuvres épuisées, il se décidait à passer derrière elle, à la prendre à dos, et à la couper dans sa racine, en abandonnant à elle-même sa capitale!

Ce parti, pris avant la défaite d'Arcis, eût peut-être pu réussir; mais depuis, quand il avait sacrifié sur ce point plusieurs mille hommes d'élite et plus de trente

heures; quand ce vain effort, en attirant toute l'armée Austro-Russe, avait donné à celle-ci la mesure de notre faiblesse, et à Blücher, rassuré par notre éloignement, le temps de reprendre Reims et Châlons; lorsqu'enfin ces deux masses, maîtresses de l'Aube, de l'Aisne et même de la Marne, par leurs corps intermédiaires, s'étaient autant rapprochées, comment espérer que ce retournement subit, que cette révolution inattendue de ligne d'opérations, ne jetterait pas sur celle qu'il abandonnait l'incertitude, le trouble et le désordre; que les corps laissés vers Soissons, et sur la Vesle, que ceux venant de Paris, auraient le temps de la parcourir, et, pour se rallier à lui, de passer entre les deux armées Alliées, déjà si près l'une de l'autre? L'à-propos manquait. Toutes ces chances fâcheuses, tous ces dangers se réalisèrent; enfin ce qui, avant un revers, eût peut-être frappé d'épouvante comme un coup de génie, venant après, ne parut plus qu'un coup de désespoir. Les siens en furent déconcertés; l'ennemi s'en encouragea!

Pourtant le Duc de Reggio tint tête le soir du 21, et toute la journée du 22, au débouché d'Arcis; et le 23, Macdonald et Gérard défendirent glorieusement l'intervalle de l'Aube à la Marne. Mais leurs flancs furent débordés; mais derrière eux, les murs de Vitry, remplis de Prussiens, ne pouvant être enlevés par Ney et par l'Empereur lui-même, avec des canons de bataille, il fallut passer la Marne au gué de Vignicourt.

Le 23, un autre malheur était arrivé. Les troupes, que Macdonald, dans l'incertitude de ses premières

marches, en partant de Provins pour joindre l'Empereur, avait été forcé de jeter à sa gauche, ayant reçu, selon les événements, ordre et contre-ordre, le désordre en était résulté. Ces corps flottaient indécis dans ces vastes plaines. Une division de cavalerie avait rebroussé chemin de Plancy à Sézanne; tout un parc d'artillerie, au contraire, s'était avancé sans escorte, de Sézanne à Somme-Puis, que nous venions d'abandonner; l'ennemi s'en était saisi, et Gérard, accourant au bruit, n'avait pu lui en arracher que quelques restes.

Ce jour-là même, 23 mars, à Poivre, les coureurs de Blücher et ceux de Schwartzenberg s'étaient rencontrés. Leur cri de joie avait retenti dans les plaines de la Champagne! Il proclamait la jonction victorieuse des deux grandes armées d'invasion : celle de deux cent mille Alliés, dont l'énorme masse séparait les trente-six à quarante mille soldats épuisés de Napoléon gagnant la Lorraine, des vingt-sept mille hommes de Marmont, Mortier et Pacthod, épars de Vertus à Sézanne; il annonçait enfin que les Princes, que toutes les armées coalisées, venaient de s'interposer entre notre Empereur et sa capitale!

CHAPITRE VI.

De son côté, dans ses jours de malheur, Napoléon, en marchant vers l'Est, où il espérait attirer la guerre, s'était éloigné de Paris plus encore. Le 22 mars, il

avait gagné le château de Plessis-le-Comte; le 23, il était arrivé à Saint-Dizier. Neuf cents Prussiens et un équipage de pont y étaient tombés entre ses mains.

C'était là que le Duc de Vicence l'avait rejoint. Son retour annonçait la fin des négociations. Cette rupture, cet abandon de Paris, les nouvelles des avant-postes, tout alarmait! Alors commencèrent des murmures dans les états-majors généraux, dans ceux de quelques régiments, et autour de Napoléon lui-même! On distingua les plaintes de Kellermann. Ney, dit-on, aussi se montra rebuté, soit mécontentement du parti pris par l'Empereur, ou que, pour le quart d'heure, il fût épuisé d'héroïsme; soit peut-être parce que, en ce moment, la vue de l'ennemi n'enflammait pas son âme belliqueuse et sa complexion toute guerrière. On remarqua surtout plusieurs officiers d'armes savantes, que plus de science rend plus exigeants, accoutumés à tout raisonner et qu'étonnait cette guerre, en dehors de toutes proportions et de tous principes. Ceux d'artillerie, un colonel entre autres, s'emportèrent. « Où les menait-on? Encore se perdre! Quel « succès espérer de cette fiction continuelle de batail- « lons sans soldats et de maréchaux sans armées? « Cela pouvait-il durer? Comment n'en finissait-on « pas à tout prix? Combien de temps faudrait-il en- « core se tuer à arracher des boues les batteries, avec « leurs attelages incomplets, recrutés de chevaux en- « tiers qui y mettaient tout en désordre? Ne voyait- « on pas que ces chevaux de ferme, que chaque jour « on requérait, accoutumés à une nourriture forte et « régulière et à des écuries chaudes, s'épuisaient dès

« les premiers coups de collier, après vingt-quatre
« heures de nos rations insuffisantes, ou de quelques
« froides nuits de nos bivouacs? Et pourtant, au re-
« bours des règles, nulle proportion entre les armes :
« presque autant de voitures et de canons que de
« soldats, qui protégeaient bien moins les pièces qu'ils
« n'étaient défendus par elles! »

A ces plaintes, d'autres, placés plus haut et récriminant, ajoutaient : « Qu'on ne comprenait pas pour-
« quoi, malgré la perte de tant de garnisons françaises,
« laissées l'an dernier, au delà du Rhin jusqu'à la Vis-
« tule, nos soldats défendaient encore Milan et Bar-
« celone, quand Paris même était menacé! 1812
« n'avait donc été d'aucun enseignement à 1813, ni
« 1813 à 1814! C'était ainsi que, après avoir voulu
« la première année tout prendre, et la seconde tout
« garder, ce qui avait si mal réussi, on s'obstinait à
« vouloir encore dans la troisième tout ressaisir.
« Voilà pour quelle chimère on venait, en dépit d'eux
« et de Caulaincourt, de rompre toutes négociations,
« et pourquoi encore on allait, abandonnant Paris à
« lui-même, se jeter, éperdument, derrière la Coali-
« tion, pour tout regagner par ce coup désespéré, au
« risque de tout perdre enfin par ce coup-là même!.. »

L'avenir jugera ces reproches. J'ai dû les consigner ici, parce que ce mécontentement de guerriers, désespérant du salut de leur pays et de tant d'efforts dont une fierté trop inflexible peut-être ne leur marquait pas le terme, expliquera la catastrophe qui va suivre.

Quant à l'à-propos de ces plaintes, d'autres répondaient : « Qu'en effet, l'Empereur, en sortant d'Arcis,

« eût pu tourner vers Paris, et rallier, sous ses murs,
« tout ce qui nous restait de forces; mais qu'il y aurait
« attiré sur ses pas la Coalition entière; que c'eût été
« se placer dans une position, politique et militaire,
« sans autre issue qu'une paix forcée, ou un dernier
« combat trop disproportionné; tandis que, restée
« maîtresse de sa retraite, la Coalition, même après
« un revers invraisemblable, aurait retrouvé, derrière
« elle, ses renforts, ses ressources, cent lieues fran-
« çaises, et autant de champs de bataille : que, au
« contraire, Napoléon se jetant dans l'est de la
« France, cette combinaison hardie nous rendait maî-
« tres des lignes d'opérations des Coalisés, de leurs
« renforts, de leurs grandes réserves de munitions;
« que cette manœuvre, en les séparant de leur base,
« loin de leur livrer Paris, les en détournerait; qu'elle
« allait, sans doute, attirer l'Invasion, la forcer de
« rétrograder au milieu des monts, des forteresses et
« de l'insurrection de nos populations les plus belli-
« queuses; que là, notre armée ne serait pas dans un
« état si désespéré, puisque, avec le secours des garni-
« sons, et lorsque Pacthold, Marmont, Mortier et le
« reste auraient rejoint, l'Empereur compterait encore
« autour de lui près de cent mille hommes. Et ils
« montraient que, dans cette nouvelle position, notre
« armée aurait plus d'appuis, plus d'espace, un ter-
« rain plus favorable pour l'habileté, l'audace et la
« rapidité des mouvements; qu'ainsi les chances de-
« viendraient moins inégales; que, du moins, l'ennemi,
« comme nous, se trouverait sans retraite; que la
« guerre morale viendrait au secours de la guerre

« matérielle, et qu'enfin le sort de l'Europe, enfermée « dans la France, y pourrait encore dépendre d'un « jour, d'un instant de bonheur, ou d'un habile coup « de guerre !

« Quant à la rupture du Congrès, ils annonçaient « l'admiration de l'histoire pour la magnanimité de « l'Empereur à s'ensevelir sous les derniers débris de « l'Empire, plutôt que de consentir à la mutilation « de la France ! Ils s'écriaient qu'il ne s'agissait plus « de conquêtes, mais de subir l'infamie des anciennes « limites ! Voulait-on obtenir, au prix d'une paix hon- « teuse, un repos infâme? Qui d'eux en pourrait « jouir à ce prix? Ah ! sans doute, il valait mieux s'en « remettre au sort des armes : alors, du moins, on « n'aurait pas souscrit à l'humiliation du pays en si- « gnant la sienne, et la Fortune seule serait respon- « sable ! »

Cette conclusion, qui soutenait à Saint-Dizier le courage de ceux-ci, y contint, encore cette fois, le dépit des autres; mais, quelques jours plus tard, Paris étant perdu, on la retourna contre l'Empereur : elle acheva la perte de l'Empire !

Le 24 mars, le Quartier Impérial fut à Doulevent, la droite à Saint-Dizier, la cavalerie poussée à gauche, vers Bar, et Oudinot déjà en Lorraine. Nos garnisons s'apprêtaient; déjà même, depuis la haute Marne jusqu'au Rhin, l'insurrection levait ses milliers de têtes, et la terreur se répandait sur toutes les routes !

Quant à Napoléon, quoiqu'il prévît son sort, et que, l'avant-veille, de tristes précautions lui eussent fait distribuer une partie de l'or de sa cassette à deux de ses

serviteurs pauvres, les plus anciens et les plus fidèles, toujours inébranlable, il se roidissait contre son destin. Son danger redoublant, il redoublait d'audace et faisait honte à la Fortune. Il sentait bien, pourtant, que les plus braves s'étonnaient ; que les forces humaines étaient dépassées, que tout enfin s'épuisait ; mais sa grandeur s'isolait de ces murmures ; il en était encore hors de portée ! Il y avait tant d'habitude de commandement d'un côté, et d'obéissance de l'autre ! Et puis, on respectait son malheur, on se respectait soi-même en lui, et, à quelque amertume que, hors de sa présence, on se laissât emporter, devant lui tous se contenaient.

Et réellement, le 23 mars, rien n'était décidé encore. Peut-être même Napoléon allait-il entraîner sur ses traces les Alliés, quand un coup imprévu du sort, achevant ce que la trahison avait commencé, leur fit tourner bride vers Paris, et tout fut perdu sans ressource !

CHAPITRE VII.

Le 23 mars, les deux Invasions, maîtresses, depuis l'Aisne jusqu'à l'Aube, de Neufchâtel, Châlons, Reims, Vitry et Arcis, venaient de se réunir. Le Quartier Impérial d'Alexandre se trouvait au château de Dampierre. La marche de Napoléon vers l'Est n'était plus douteuse. Les chefs Alliés, étonnés de cet abandon de Paris, et d'autre part, de cette manœuvre menaçante sur leur

retraite, hésitaient. Placés entre Napoléon et sa capitale, où devaient-ils aller terminer la lutte?

Depuis quelques jours un traître, envoyé de Paris par deux autres traîtres, était à leur Quartier Général. « Paris, leur avait-il dit, détestait plus qu'eux son « tyran! On n'y attendait que leur présence pour y « éclater, pour y proclamer sa déchéance, et y appeler « les Bourbons! » Mais jusque-là le patriotisme de nos provinces de l'Est contredisait cette assertion. Les Chefs Alliés ne savaient à quoi se résoudre, lorsque, dans la nuit du 23 au 24, deux lettres interceptées, l'une de Marie-Louise, l'autre du ministre de la police Savary à Napoléon, ne leur confirmèrent que trop les avis de la trahison.

Cela est certain. Ce qui l'est moins, c'est le fait suivant. Un témoin me l'a pourtant attesté, mais Pozzo-di-Borgo n'a pu m'en donner la certitude. Ce témoin disait que, ce jour-là même, un second émissaire de Paris avait apporté, dans un bâton creux, à l'Empereur Russe ce peu de mots : « Vous pouvez tout, et vous « n'osez rien! Osez donc enfin! » La nécessité du secret avait imposé ce laconisme; l'émissaire devait y suppléer. Il ajouta que, à Paris comme à Bordeaux, tout était prêt; que les Alliés n'avaient qu'à paraître; mais que l'occasion pressait, sans quoi le foyer bientôt dispersé perdrait sa force.

Quoi qu'il puisse être de cet incident, ce furent surtout les deux dépêches interceptées qui nous perdirent. Toutes les passions des Coalisés s'y enflammèrent, entre autres, deux haines privées : celles de Pozzo et de Wintzingerode. L'une datait de 1793 et

de la Corse; l'autre, surtout de 1812. Pozzo, avec son langage mordant, spirituel, et plein d'images saisissantes, excita l'orgueil ambitieux d'Alexandre : « Pourquoi suivre servilement Bonaparte au milieu de ses « forteresses, s'éloigner du point décisif, accepter sa « guerre, quand, par quelques marches dérobées, il « peut, hors de portée de la redoutable épée de Na- « poléon, la lui faire tomber des mains, terminer tout, « et venger enfin, dans la capitale ennemie, les hu- « miliations de toutes celles de l'Europe entière? »

Il en dit bien plus. Wintzingerode l'appuya chaleureusement. « Paris à découvert appelait la Coalition! « On n'avait qu'à y courir! Lui s'offrait à couvrir sa « marche! Dix mille chevaux lui suffiraient pour « tromper Napoléon! Leur présence le persuaderait « qu'il entraînait derrière lui, dans l'Est, toute l'Inva- « sion, tandis que, sans coup férir, elle irait lui déro- « ber son trône et sa capitale! »

Ils l'emportèrent. Alexandre, décidé, entraîna le reste. Chez les Allemands, chez les Prussiens surtout, un cri de joie vengeresse répondit; on se débarrassa, en l'envoyant à Nancy, du Père de Marie-Louise. Ils se sentaient réunis, ils étaient deux cent mille hommes; ils allaient s'éloigner furtivement de Napoléon : ils osèrent donc aussitôt tout préparer pour courir renverser le Trône Impérial, ébranlé et vide de son grand capitaine!

Pendant qu'ils se déterminaient ainsi, non loin de là, le fatal génie de l'indécision était passé, avec les anxiétés de la défensive, d'un camp dans l'autre. On a vu que Blücher était enfin sorti de Laon et de son inaction. Le 18 mars, le lendemain du départ de

Reims de Napoléon, il avait tenté le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac. Marmont en avait fait sauter le pont. Mais bientôt, débordés à droite par Neufchâtel, et cette faible barrière franchie, lui et Mortier, alors à Reims, n'avaient plus su à quoi se décider. Ils avaient hésité entre deux nécessités à la fois diverses et impérieuses : l'une les poussait à reculer de Reims sur l'Aube, pour couvrir les derrières de son expédition ; l'autre, à se retirer par Fismes, pour défendre la capitale.

Dans cette alternative, et pendant les 19 et 20 mars, on avait vu ces deux maréchaux, qu'excusaient l'énorme disproportion du nombre et des instructions contradictoires, flotter incertains de Fismes à Reims. Trois fois ils avaient fait occuper cette dernière ville, et trois fois ils l'avaient abandonnée. Ils venaient enfin de se décider pour Fismes, quand, le 21, une dépêche de Napoléon blâma ce mouvement, et ordonna l'autre. Elle leur annonçait la fuite de l'armée Austro-Russe sur Bar et Brienne. Dans cette confiance, Napoléon leur prescrivait pour point de ralliement général Châlons, ou cette même ville de Vitry dont ils venaient d'abandonner la route, et qui était près de devenir le centre de jonction de toutes les armées étrangères.

Aussitôt Mortier et Marmont, s'empressant d'obéir, veulent ressaisir à Reims la route directe de Vitry par Châlons, mais déjà cette voie leur est fermée, et Winzingerode en est maître. Alors, se détournant au sud et à droite sur Château-Thierry, ils tentent dans le même but le grand chemin d'Épernay, qu'ils trouvent également occupé. Le 22 ils y renoncent, et, re-

descendant toujours au midi, ils gagnent Montmirail. Cette troisième route de Châlons à Vitry leur paraissant libre, ils s'avancent le 23 mars jusqu'à Bergères. Mais là, ils rencontrent de nouveau l'ennemi qu'ils chassent de Vertus, et, ne pouvant continuer, ils se décident à une quatrième tentative encore plus au sud, sur une quatrième route, celle de Fère-Champenoise à Somme-Puis. Ce fut par là qu'enfin Marmont poussa jusqu'à Soudé-Sainte-Croix, où il s'établit, tandis que Mortier, pour mieux vivre, mieux s'abriter et sonder Châlons, s'arrêta à Vitry d'un commun accord.

Ils espéraient se rallier le lendemain à Napoléon. Près d'atteindre le rendez-vous prescrit, ils ne se doutaient pas que, entre eux et l'Empereur, au lieu de quelques cavaliers de Blücher, c'étaient toutes les armées ennemies qui, d'Arcis à Somme-Puis, Vitry et Châlons, étaient réunies devant leur faible colonne. Ils ignoraient enfin que, en cet instant même et à quatre pas de là, deux cent mille Alliés se décidaient à marcher le lendemain sur Paris, par cette même route sur laquelle Marmont venait de s'établir avec sept mille huit cents hommes.

A cette fatalité divers accidents se joignirent. Les uns naquirent des circonstances, d'autres de la pluralité des chefs, un troisième, surtout de leur caractère. Cette dernière marche de flanc, en plaine et à portée de l'ennemi, était dangereuse. Déjà, dès le matin, Belliard, effrayé des bruits qui circulaient, avait proposé la position de Fère-Champenoise comme assez avancée, et moins imprudente; Mortier aussi l'avait préférée. On y eût appris des nouvelles de l'Empereur,

de l'ennemi, et rallié successivement à soi Pacthod, Compans, Souham et dix mille hommes. On se fût enfin trouvé là vingt-sept mille hommes, réunis dans une position moins défavorable à la défensive.

L'inspiration de l'habile Belliard, celle du bon sens de Mortier, étaient donc heureuses; Marmont les dédaigna. Soit confiance en lui-même ou dans ses instructions; soit qu'il crût les Austro-Russes en fuite vers Bar; soit réaction de fermeté après ses hésitations du 19, il s'était obstiné jusqu'à déclarer qu'il pousserait jusqu'à Soudé-Sainte-Croix; qu'il suivrait tout seul cette direction plutôt que de tâtonner davantage; et cette témérité, il n'avait pas manqué de la commettre. Ce maréchal avait reçu de l'Empereur le commandement en chef des deux corps, mais secrètement, à l'insu de Mortier plus ancien maréchal que lui. Dans sa confiance, pour mieux vivre et dormir plus à l'aise, et par ménagements pour son collègue, il l'avait laissé s'arrêter à Vatry, sans exiger sa réunion dans Soudé-Sainte-Croix, dès ce soir-là même.

Cependant, à peine était-il arrivé dans ce quartier général, que, de toutes parts, les avis les plus alarmants l'avaient entouré : Châlons pris; l'échec d'Arcis; la perte de Vitry; la retraite sur Saint-Dizier; la jonction menaçante des deux Invasions en une seule; jusqu'à leur marche, résolue le matin même, sur Paris, résolution que ces Alliés proclamaient hautement dans leur joie déjà triomphale! Toutes ces calamités, on les touchait au doigt; elles étaient dans toutes les bouches, elles frappaient même tous les regards!

Mais l'orgueilleux Marmont n'avait foi qu'en lui.

Convaincu que cette partie la plus difficile de la science du général, celle de deviner, d'après les événements de la journée, les projets de l'ennemi pour le lendemain, était particulièrement la sienne, dès que son opinion sur ce point était fixée, c'était comme l'arrêt du sort. Ajoutez que, par tempérament et dédain, il était de l'intrépidité la plus impassible. Il en résultait alors qu'aucun avis, que nul rapport, sur l'approche même des plus grands dangers, n'étaient capables d'ébranler sa conviction. Il y avait du grandiose dans ce caractère entier. C'était, il en faut convenir, un homme de grand cœur, de beaucoup de science et d'esprit, et quelque mal que, dans ce moment d'erreur et depuis, il nous ait fait, l'un des personnages remarquables de cette époque.

Enveloppé dans sa persistance hautaine, et persuadé que l'ennemi ne s'attaquerait point à lui, il s'était donc établi, de plus en plus, dans ce nouveau quartier général. La nuit venue, d'immenses lignes de feux rougirent l'horizon devant lui entre la Cosle et la Marne; ces feux ne l'éclairèrent point. Peut-être même y crut-il voir ceux de l'Empereur! Vainement les cris d'alarme autour de lui redoublèrent : au général Belliard, qui insistait sur ces rapports, il reprochait, en souriant, sa facilité trop crédule; à un officier, envoyé en reconnaissance et ramené à coups de sabre jusqu'aux grandes gardes, il répondait qu'il avait eu peur et vu double. Quant aux assertions des prisonniers ennemis, n'en tenant compte, c'étaient, disait-il, des gens rusés ou stupides!

Un autre officier, un Polonais, avait osé pénétrer

seul au milieu des Russes, il avait compté leurs régiments, entendu leurs projets d'attaque. Bien plus, et pour preuve, en revenant il avait audacieusement enlevé l'une de leurs vedettes. Ce rapport était incontestable, mais, loin d'ébranler Marmont, il ne lui inspira d'autre précaution que d'envoyer, à plus de deux lieues de là, prier Mortier de rapprocher le lendemain seulement, de Soudé-Sainte-Croix, ses neuf mille hommes.

Un autre incident marqua cette sécurité si imperturbable; les suites en furent cruelles. Vers trois heures du matin, un officier de Pacthod se présente; il annonce que son général, avec environ six mille hommes escortant un convoi, vient d'arriver à Bergères; qu'il est prêt à se réunir aux maréchaux, et qu'il demande leurs ordres. Dans de telles circonstances ce renfort inattendu était inappréciable. On assure qu'il fut répondu à Pacthod négligemment, et sans même l'avertir du danger commun, qu'il eût à rester où il se trouvait. Un témoin dit plus, c'est le général Ricard lui-même : il m'a dit que, le cheval de l'envoyé de Pacthod étant tombé mort de fatigue à la porte du maréchal, cet officier en demanda un autre pour que l'ordre pût arriver à temps à son général, mais qu'on le lui refusa insoucieusement, chacun ne songeant qu'à soi : égoïsme résultant de besoins, de souffrances et d'émotions trop multipliés; d'où vint que le malheureux repartit à pied, qu'il arriva trop tard, et que, dans la journée même, cette division, surprise en marche, au lieu de seconder en commun la retraite, y périt tout entière, à part, sans être utile!

Enfin, pendant toute cette nuit du 24 au 25 mars, quoique assailli par mille renseignements qui tous concordaient d'une manière effrayante, Marmont, persistant à les mépriser, s'était imperturbablement rendormi, répétant : « Qu'il connaissait sa position, et « qu'il en savait là-dessus plus que personne. »

Le jour reparut avec de nouveaux sujets d'alarme. Le dernier avertissement vint de Ricard. Ce général, voyant, m'a-t-il dit, l'avalanche prête à tout engloutir, et qu'il n'y avait plus un instant à perdre, courut chez le maréchal. Ses yeux exercés venaient d'apercevoir l'armée entière des Alliés marchant sur Marmont. Leur avant-garde était déjà même en présence, et pour ainsi dire touchant à sa porte. Ricard entre; il trouve Marmont encore désarmé, et paisiblement assis devant ses cartes; il l'entend conjecturer sur nos chances à venir, quand il n'y en avait plus d'autres pour lui que d'être écrasé à l'instant même!

Mortier venait d'arriver de sa personne; son corps était loin encore. A la première exclamation de Ricard, ce maréchal, homme de résolution, dont le bon sens s'entendait sur-le-champ avec celui des autres, se leva vivement, et courut hâter l'arrivée de sa colonne. Quant à Marmont, il demeura dans ses hauteurs contemplatives, sans s'émouvoir d'un avis qui n'y concordait pas. Il entendit Ricard sans l'écouter, et tellement, que celui-ci, désespéré, sortit en poussant violemment la porte, décidé à faire lâcher en l'air quelques coups de feu, afin d'arracher son chef, si ce n'était de son aveuglement, du moins de son quartier général.

Mais il n'en eut pas le loisir, l'ennemi se chargea de cette alerte. Il était déjà si proche, que, en ce moment, ses premières balles sifflèrent, et qu'un coup de canon brisa les vitres de la chambre même où le maréchal s'obstinait à rester encore!

CHAPITRE VIII.

Le jour était commencé, il était environ sept heures. Deux cent mille hommes s'avançaient contre vingt-trois mille, dont la dispersion en trois corps triplait la faiblesse. Autour d'eux, l'Invasion, comme un torrent débordé, n'avait plus de digues. La droite en était déjà avancée de dix-huit lieues sur la Marne. La masse, presque entière, se précipitait droit sur Marmont et Paris, tandis que ce maréchal, selon ses instructions il est vrai, et ne songeant qu'à percer ce prétendu rideau pour se joindre à l'Empereur, allait se heurter contre elle!

Déjà des flots de cavalerie ennemie inondaient la plaine. Marmont, étonné, fut enfin forcé de faire ses dispositions de résistance sous un feu ardent. Il ne comprenait rien à cette attaque. Qu'était donc devenu Napoléon? Pourquoi toute la Coalition se retournait-elle de son côté? Il voulait en douter encore; mais, devant comme derrière lui, tout lui montrait son imprudence, et combien sa situation était critique. Devant lui, un ruisseau au fond d'un pli de terrain pour toute défense. Derrière lui, pour tout refuge, des

plaines immenses, où, sans appui, son faible corps semblait comme un point perdu dans l'espace; pour comble de danger, à quelques lieues en arrière, un défilé; puis un second. Encore si, moins confiant, il eût donné rendez-vous à Mortier derrière cet obstacle! mais non, il venait de l'appeler de Vatry à Soudé même, c'est-à-dire en avant et au milieu de l'ennemi, que maintenant on ne pouvait plus éviter, qu'il fallait combattre!

On assure, néanmoins, que le premier appel de Marmont à Mortier avait encore été fait assez à temps, pour que, dès le point du jour, on fût réuni, mais que cette décision n'avait pu être envoyée d'un maréchal à un maréchal sous la forme d'un ordre; qu'ainsi, chaque décision demandant un concert, il avait fallu s'écrire, se répondre, et cela avec la déférence et les précautions indispensables à la bonne harmonie entre deux chefs égaux et dans un commandement partagé. De là des lenteurs, sans compter les accidents inhérents aux communications nocturnes. Le malheur, qui souvent se joint aux fautes, n'avait pas manqué de s'ajouter à celle du Duc de Raguse. Il avait rendu irrémédiable sa téméraire obstination. Son aide de camp avait croisé en chemin, sans l'apercevoir, le Duc de Trévise, que l'inquiétude amenait chez son collègue, et il avait fallu renvoyer une seconde fois au corps de Mortier l'ordre de ralliement enfin convenu.

Marmont, malgré le danger qui s'aggravait à chaque instant, fut donc forcé d'attendre en combattant. Cette attente dura trois heures entières. Cependant

les masses ennemies s'approchèrent de plus en plus; elles s'étendirent et gagnèrent les flancs. Dès lors, pour rétrograder, on dut se résigner au sacrifice, dans Soudé, de plusieurs compagnies de voltigeurs, puis à risquer une charge de cavalerie qui fut repoussée.

Néanmoins, vers onze heures, les deux maréchaux s'étaient rejoints; ils étaient même parvenus, presque entiers, jusqu'au delà du premier défilé, celui de Somme-Sous. Là, se retournant entre Chapelaine et Montépreux, ils s'étaient couverts de soixante canons, et, pendant deux heures, ils avaient fait respecter leur faiblesse; mais, de même qu'à Soudé-Sainte-Croix, leur position, de plus en plus débordée, devenait un piége. Il restait six heures de jour, sept lieues de plaines, un autre défilé à traverser, et derrière celui-ci d'autres plaines. Quel qu'en fût le danger, il fallut donc, sous les yeux et comme sous la main de l'ennemi, se remettre encore en retraite.

Dans ces champs tout nus, forcé de s'appuyer sur soi-même, on reculait lentement sur deux lignes, l'une traversant l'autre par ses intervalles, et protégée de ses feux, quand tout à coup d'épais nuages, accourant de l'est, et de noires colonnes d'artillerie et de cavalerie couvrirent à la fois le ciel et la terre. Ce fut vers une heure que ce double orage, s'étant amoncelé, éclata soudainement : sur terre, par des charges impétueuses; dans l'air, par une grêle violente, suivie de torrents de pluie, qu'un vent furieux fouettait au visage de nos malheureux soldats aveuglés. Bientôt le sol trempé se défonce sous nos canons, qu'on n'en peut arracher qu'à force de cris et de coups; les pieds de

nos fantassins glissent ou s'enfoncent dans une boue visqueuse; dans leurs mains engourdies leurs armes mouillées se taisent, elles leur deviennent inutiles. Forcés de lutter ainsi contre tout à la fois, ils se troublèrent, et ne cherchèrent plus leur salut que dans la fuite.

Cependant deux fois les escadrons de Bordesoulle avaient résisté, mais une troisième charge les rompit. Il fallut que Belliard, avec la division Roussel, accourût promptement pour remplir ce vide. Belliard espérait, avec ce renfort, surprendre la cavalerie ennemie dans le pêle-mêle de sa victoire et la repousser, mais de nouvelles lignes des Alliés le prirent lui-même à revers; et, renversé sur notre infanterie, il en augmenta la déroute.

Tout eût été perdu sur l'heure, sans le 8me de chasseurs, que Latour-Foissac lança à propos au milieu de ce désordre. A sa vue l'ennemi s'arrêta pour se rallier; on respira, on reprit avec la marche quelqu'ensemble, et, comme on atteignait le second défilé, celui de Conentray, on crut avoir quelques instants pour se préparer à en effectuer le passage. Bordesoulle et sa cavalerie en masquèrent l'entrée, que deux faibles brigades d'infanterie, placées à droite sur le mamelon de Vaurrefray, devaient défendre; le reste défila.

Mais l'ennemi, se renforçant à chaque pas, s'enhardissait. Le Grand-Duc Constantin, trois mille chevaux de la Garde Russe et douze canons arrivaient en cet instant; ils chargèrent aussitôt. Bordesoulle et ses cuirassiers étaient affaiblis; deux échecs venaient de les déconcerter, ils tournèrent bride. Nos deux malheu-

reuses brigades d'infanterie furent laissées à découvert : surprises dans leur formation, trempées par l'orage, et sans autres armes que leurs baïonnettes, l'une succomba tout entière; l'autre, écrasée, se releva mutilée, et ses restes, se rapprochant et se retirant, sauvèrent du moins leurs aigles et leur général.

Ainsi le défilé demeurait sans défense; la cavalerie, dispersée, fuyait; l'artillerie était culbutée et engravée au fond du ravin, un bataillon du train, vingt-cinq bouches à feu, et soixante caissons, attelés de chevaux entiers hennissant, ruant et mettant tout en désordre, y restaient abandonnés. Marmont revint sur ses pas pour les reprendre, mais, après de vains efforts, il y renonça.

Ce désastre, résultat de son obstination de la nuit précédente, n'abattait pas sa fierté : il passa sous ce joug sans courber la tête. Lui et Mortier, avec les divisions Ricard et Christiany, se couvrirent de ce défilé tout encombré de leurs pertes; ils rallièrent leurs débris derrière cet obstacle, et y tinrent ferme.

Mais là encore, de même qu'à Soudé et à Somme-Sous, s'arrêter c'était préparer sa perte, puisque des masses, toujours croissantes, de cavalerie, tournant leurs flancs, allaient gagner, avant eux, Fère-Champenoise, leur seule retraite. Il fallut donc reculer encore en plaine rase, au travers d'une pluie de boulets, et poussés par les charges redoublées des Russes. Heureusement l'orage avait cessé. Les armes firent feu, et quelques-uns de nos bataillons, maintenus par leur chef, tantôt marchant, tantôt se reformant en carrés, protégèrent une foule de blessés et d'hommes débandés fuyant en déroute. On

dit pourtant que tous eussent été coupés de Fère-Champenoise sans l'apparition imprévue de quatre cents chevaux, arrivant de Paris dans cette ville, et qui en débouchèrent à propos. A l'aspect de ce secours l'ennemi, s'arrêtant, donna le temps aux deux maréchaux d'atteindre et de franchir ce passage.

On continuait vers Sézanne, se croyant sauvés, lorsqu'un nouveau corps de cavalerie ennemie, accourant des bords de l'Aube au bruit du combat, faillit tout perdre. Il surprit en flanc nos files distendues qu'il rompit, sabra, et dont il ne ressortit qu'en entraînant des prisonniers et plusieurs canons qu'on ne put reprendre. Enfin, depuis le matin, attaqués en tête, en queue, chargés sans cesse, entamés, culbutés à plusieurs reprises, les restes de notre malheureuse colonne, harassés d'une fuite si longue et si sanglante, rencontrèrent un terrain moins défavorable : ils y prirent position en avant de Linthes.

Il était quatre heures; les Souverains Alliés étaient présents. Attirés par la victoire, artillerie, infanterie, tout s'apprêtait, un dernier et funeste choc allait commencer, lorsque, en arrière de l'aile droite ennemie, vers notre gauche, le bruit d'une fusillade soutenue, entrecoupée des détonations d'une artillerie nombreuse, détourna l'attention. Le combat en fut suspendu; des deux côtés tous écoutèrent; le bruit évidemment se rapprochait. Un cri, *l'Empereur!* cri d'alarme d'un côté, cri d'espoir du nôtre, courut dans les rangs, et telle en était la magie, que nos soldats épuisés et vaincus, ne doutant plus de la victoire, demandèrent à attaquer!

Ces échos annonçaient un autre désastre. C'étaient les derniers efforts du corps de Pacthod. La confiance de Marmont avait été contagieuse. Pacthod, sans réponse de ce maréchal, s'était, à tout hasard, avancé pour se rallier à lui, s'aventurant trop ainsi dans la plaine. Vers dix heures du matin, il reprenait haleine dans Ville-Seneux, quand il fut aperçu par l'avant-garde de Blücher. C'était Korff et cinq mille chevaux. L'attaque avait été vive, les charges multipliées; mais, pendant deux heures, Pacthod, ayant placé son convoi entre le village et ses carrés, y était demeuré impénétrable. Il ne songeait nullement à reculer, lorsqu'une seconde apparition, celle de Wassiltchikow, avec quatre autres mille chevaux, lui fit comprendre son danger, et qu'il fallait songer à la retraite. Jusqu'à Clamange il n'avait rien abandonné : son convoi de vivres, couvert par ses bataillons, avait marché en échiquier sur quatre voitures de front. Mais là, se voyant débordé, il s'était appuyé de ce village et, pendant un combat vigoureusement soutenu, il avait ajouté aux attelages de ses canons les chevaux les moins exténués du convoi qui l'appesantissait, et dont il allait débarrasser sa marche.

Vers trois heures, ainsi allégé, il avait atteint Écury-le-Repos; il s'efforçait de gagner Fère-Champenoise, dans l'espoir d'y trouver nos maréchaux, quand la cavalerie de Korff, l'ayant dépassé, se mit en travers. Un élan du général Delort eut bientôt crevé cet obstacle; mais d'autres nuées de chevaux ennemis, affluant de toutes parts, l'enveloppèrent. Delort, attaqué de trois côtés, fit face partout; et, reculant aussi bra-

vement qu'il avait chargé, il revint tout entier se rallier à Pacthod, pour tenter ensemble une autre sortie, puisque celle-là était devenue impossible.

Déjà, à droite, au delà de Petit-Aulnay et de Bannes, ils apercevaient les marais de Saint-Gond. C'était un refuge, tous s'y dirigèrent. Et d'abord leur marche, à travers champs, fut plutôt escortée qu'attaquée par les neuf mille cavaliers ennemis, rebutés de six heures d'efforts inutiles. C'était alors, vers quatre heures du soir, que, au bruit de cet autre combat, les Souverains Alliés, devenant inquiets, avaient lâché prise sur nos maréchaux. On avait vu successivement l'infanterie de Rayefski, les Gardes Russe et Prussienne et leurs canons se détourner, et marcher de Fère-Champenoise sur l'infortuné Pacthod. Bientôt toute cette infanterie, quatorze mille cavaliers, quatre-vingts bouches à feu, l'entourèrent. Dès lors toute voie de salut lui fut fermée, et un pas de plus, impossible.

Cernée ainsi, au milieu de cette plaine, la malheureuse division s'arrêta. Elle se forma en carrés s'appuyant l'un l'autre, les canons aux angles, et se hérissa de baïonnettes. C'étaient deux mille soldats et quatre mille gardes nationaux. Ils croyaient l'Empereur perdu; ils voyaient l'Invasion triompher; ils savaient qu'après eux il n'y avait plus d'obstacle entre eux et la capitale! Dans cette position désespérée, leur général les harangua : « On ne capitule pas, leur « dit-il, en rase campagne! La loi militaire le dé« fend, et surtout l'honneur! D'ailleurs, quand la « Patrie périt, qui voudrait lui survivre? Jurons donc « de mourir pour elle! » Aussitôt, l'épée haute, lui-

même prononce à haute voix ce serment, et, tous, exaltés de son héroïsme, répètent, avec acclamations et en agitant leurs armes, ce cri d'un dévouement à jamais sublime!

Ils tinrent parole! Et d'abord, inaccessibles aux charges furieuses de toute l'élite de la cavalerie alliée, leur feu roulant les entoura de morts et de mourants, dont ils jonchèrent ces plaines fatales. Au milieu de ce combat, deux frères, l'un transfuge, l'autre dans nos rangs, se trouvèrent aux prises! Le premier, naguère aide de camp de Moreau, osa sommer l'un de nos carrés de mettre bas les armes! Son frère en commandait l'artillerie : il lui répondit à coups de mitraille! La fumée dissipée laissa voir l'un debout, ferme dans son devoir, tandis que, justement atteint, le transfuge resta étendu à terre!

Les charges alors recommencèrent, le feu de Pacthod redoubla, et, la cavalerie restant impuissante, l'Empereur Alexandre fit avancer son infanterie. Mais contre ces murailles vivantes ce nouvel assaut ayant échoué encore, et l'artillerie seule pouvant les démolir, on l'appela. Bientôt quatre-vingts bouches à feu les battirent en brèche! Et cependant, nos malheureux carrés, troués, brisés en morceaux, persistaient, lorsqu'enfin, dans leurs flancs entr'ouverts, la cavalerie ennemie, suivant sa mitraille, se précipita!

Le premier carré qui succomba fut celui de Pacthod, les autres ensuite : ceux d'Amey, de Jamin, de Bonté et du général Delort. Le dernier fut celui du général Thévenet; et pourtant, les rangs rompus, les

carrés déformés, on ne se rendit point : on se défendit d'homme à homme, à la baïonnette ! Trois mille cinq cents gardes nationaux se firent tuer sur place ! Quinze cents soldats et les six généraux, la plupart blessés ou foulés aux pieds des chevaux, restèrent prisonniers ! Quelques centaines seulement, les plus rapprochés des marais de Saint-Gond, s'échappèrent.

On dit que Pacthod ne voulut livrer son épée qu'à l'Empereur Alexandre lui-même ! On ajoute que, saisi d'admiration, ce Prince, rendant au dévouement de nos malheureux compagnons d'armes le plus éclatant des témoignages, s'avoua vaincu dans sa victoire par une aussi glorieuse défaite !

Malheur illustre en effet ! Gardes vraiment nationaux ! Nobles victimes ! Puisse du moins ce récit leur survivre ! Puisse-t-il leur servir à jamais de monument funèbre ! Mais pourquoi notre Patrie n'en a-t-elle donc pas élevé un autre à leur cendre ? Combien de temps ce sol, trempé d'un sang si généreux, restera-t-il muet encore ? Garde nationale Française, l'Étranger a-t-il oublié le chemin de la France ? Et s'il se représentait cependant, quel exemple plus glorieux invoqueriez-vous ? Dans quel monument la Patrie offrirait-elle à vos descendants le souvenir d'un dévouement plus sublime ? Sur quel autre autel, enfin, iriez-vous alors jurer de mourir pour elle ?

CHAPITRE IX.

Pendant que cet immortel sacrifice s'accomplissait, les maréchaux, profitant d'une si cruelle diversion, raffermirent leurs soldats et se dirigèrent sur Allement. Ils n'y arrivèrent qu'à neuf heures du soir. La nuit précédente, s'ils eussent reculé ensemble et à temps, ils eussent pu atteindre ces défilés avec vingt-trois mille hommes; et, comme, depuis Sézanne et Nogent jusque dans Paris, douze mille autres soldats étaient réunis, leur mouvement rétrograde en eût été successivement renforcé; ces trente-cinq mille hommes, bien liés au terrain, eussent pu forcer à des déploiements, à quelques manœuvres, et faire perdre à la pesante Coalition trente heures de marche. L'Empereur alors serait arrivé à temps; les Alliés, presque épuisés de munitions, auraient pu être pris entre deux feux, et Paris eût peut-être été sauvé cette fois encore!

Mais tout le mal possible était arrivé. Cette déplorable journée de quinze heures détruisait ce dernier espoir. Nos ennemis l'ont appelée Fère-Champenoise; car c'est aux vainqueurs qu'appartiennent ces sanglants baptêmes.

On ne sait jusqu'à quel point Marmont s'en crut responsable. Les excuses ne lui manquèrent pas. Avait-il donc pu, en dépit de ses instructions, deviner, et le parti désespéré qu'avait pris l'Empereur, et la présence de tous les Coalisés ralliés, depuis la veille, entre lui et Napoléon, et leur direction nouvelle? Connaissait-il la position de nos détachements, épars entre Seine

et Marne? Ajoutez le partage apparent du commandement entre lui et le Duc de Trévise, d'où la nécessité de s'entendre et de s'attendre était résultée. Et d'ailleurs, la retraite, ainsi faite à temps sur Sézanne, eût-elle arrêté l'armée de Blücher, déjà en pleine marche sur Paris, par Château-Thierry, Montmirail, Meaux et la Marne? Non, la fortune de la France, trop de fois tentée, l'abandonnait; le miracle de notre résistance était à son terme. Assez longtemps le génie avait changé l'ordre des choses; la force matérielle, alliée à la trahison, l'emportait, et tout rentrait dans l'ordre naturel.

Quelles que fussent les considérations dont Marmont, dans son malheur alors commencé, soutint son courage, le fait est que cette fatale journée du 25 mars venait de nous coûter quarante-six canons, plus de quatre-vingts caissons, une quantité de bagages, et dix mille hommes, dont cinq mille tués, quatre mille prisonniers, et mille dispersés!

Le reste, douze à treize mille hommes harassés, consternés, hors de combat et de leur retraite, ne savait plus même où fuir. Par leur dernier mouvement à gauche sur Allement, les deux maréchaux s'étaient jetés au milieu des champs : ils avaient abandonné à l'ennemi Sézanne et son chemin, leur seule voie de salut. Leur but, on l'ignore, à moins qu'ils n'aient espéré ou se rapprocher ainsi de Pacthod, ou regagner, au travers des marais de Saint-Gond, leur route habituelle, et naguère encore si glorieuse, de Montmirail.

Enfin, vers dix heures du soir, le désastre de Pacthod étant avéré, et se sentant perdus dans ces boues, ils se

ravisèrent. Mais, soit fierté de l'un, ou pitié de l'autre, ils ne se décidèrent pas à exiger de leurs soldats exténués une nuit de marche encore. Ils ne donnèrent donc que pour le point du jour du 26 l'ordre de reprendre les armes. Compans était dans Sézanne : ils n'avaient point d'autre passage, ils le firent prier de le leur garder jusqu'au lendemain.

Heureusement Compans s'y refusa. Il répondit que l'avant-garde de la grande armée Alliée était devant lui, et déjà l'Infanterie de l'armée de Silésie, derrière sa gauche, dans Montmirail; que, embarrassé par de lourds convois, il n'avait pas mille hommes à leur opposer; que la nuit seule pouvait donc protéger sa retraite, et qu'il allait en profiter.

Cette réponse décida les maréchaux, mais trop tard encore. Le 26, à deux heures du matin, ils étaient pourtant en marche. La fatigue distendait leur colonne languissante. Elle défilait par deux hommes de front, et à tâtons, dans la fange profonde d'un mauvais chemin de traverse encaissé, et allait atteindre Sézanne, quand, dans l'obscurité, sa tête heurta l'ennemi, se renversa sur ceux qui suivaient, y propagea l'effroi, et tous s'en furent à toute bride.

On était parti deux heures trop tard : la ville, abandonnée par Compans, était déjà prise. Belliard et Roussel rallièrent ces cavaliers éperdus; la tête de colonne, reformée, se déploya; le reste rejoignit, et tout s'arrêta. Le jour vint avant qu'on se fût décidé au seul parti qui restait à prendre. Mais alors, les maréchaux ne voyant entre eux et leur seule retraite qu'un millier de chevaux Prussiens, forcèrent l'obstacle. Ils traver-

sèrent Sézanne; après quoi, ils se dirigèrent d'abord sur Courgivaux, puis à droite, par Moutis, sur La Ferté-Gaucher, centre des routes du Morin. C'était là qu'ils espéraient rejoindre Compans, et faire tête à l'orage. Ils eussent ensuite regagné, par Coulommiers, leur ligne d'opérations de la Marne, que, sur l'ordre de l'Empereur, ils avaient abandonnée le 21 mars; leur but, qu'enfin ils se croyaient maîtres d'atteindre, était d'aller se replacer à Meaux entre l'Invasion et la capitale.

Ainsi, malgré la violence des coups dont ils venaient d'être frappés, vaincus et non défaits, ces coups n'avaient point porté jusqu'à leur cœur; ils allaient le montrer, et quatre jours après, devant Paris, ils le firent voir bien plus encore!

Dans leur confiance ils s'avançaient vers La Ferté, et, en dépit de l'échauffourée de Sézanne, la nécessité d'une halte, pour manger et reprendre haleine, venait de les arrêter quatre heures, lorsque, pressés en queue par l'ennemi, ils reprirent leur marche. Mais, à l'instant où, luttant à leur arrière-garde, ils croyaient leur avant-garde dans La Ferté, ils apprennent que Compans vient d'en être chassé; que leur halte les a perdus; que déjà Blücher les a fait devancer dans ce passage; qu'ils sont enfin entre deux feux, et sans retraite!

Le péril était grand, leur détermination l'égala. Contre ce double danger, s'armant d'un double courage, Marmont se chargea de contenir l'ennemi qui suivait, et Mortier, d'attaquer dans La Ferté celui qu'on avait en tête. Mais, du côté de Marmont, l'avant-garde de Schwartzenberg, qu'il contint en face, l'assaillit tout

à la fois sur ses deux flancs; à droite, ce fut de plein pied; à gauche, en se couvrant du Morin et en canonnant impunément ce flanc de notre malheureuse colonne. D'autre part, et dans La Ferté, le corps Prussien, que Mortier en voulait chasser, s'aidant des lieux, l'écrasa de sa nombreuse artillerie retranchée dans une position inexpugnable. Deux fois Mortier se brisa contre elle. Ainsi, poussés en queue, repoussés en tête, et l'armée Coalisée accourant sans doute, le danger s'accroissait de plus en plus : le temps, les combattants, l'espoir, tout se perdait! Dans cette extrémité, les deux maréchaux se concertèrent et prirent un parti extrême. Mortier masqua la tête de la colonne de quelque cavalerie contre les Prussiens restés maîtres de La Ferté, et Marmont, son arrière-garde contre les Russes et les Bavarois, en leur opposant la brigade Joubert, qui se dévoua pour le salut général. Puis tous deux, abandonnant la Marne pour la Seine, s'en furent à travers champs, Mortier vers Chartrouges, et Marmont vers Courtraçon où la nuit les réunit, et d'où ils gagnèrent Provins, le 27 mars.

Ils y retrouvèrent Joubert. Ce général, après avoir lutté dans Moutis le reste du jour précédent, avec mille hommes contre six mille Bavarois et vingt canons, leur avait échappé. On l'avait cru perdu. Cette réunion inespérée fut une courte et dernière joie au milieu de tant d'infortunes.

Heureusement Schwartzenberg, déjà étonné de la promptitude hardie de son mouvement du 25, était retombé dans sa pesanteur méthodique et indécise. On assure que, dans cette marche dérobée à Napoléon,

où tout devait être si rapide, il sacrifia un temps précieux à des alignements de parade. Nos maréchaux, dépassés par Blücher, avaient donc pu errer impunément pendant trente-deux heures, du sud au nord, puis du nord au sud, au milieu des champs et de ses avant-gardes. Ils purent même encore, pour reprendre haleine dans Provins, perdre toute la journée du 27. Marmont, pourtant, devait craindre d'arriver trop tard et trop faible devant Paris; mais, après tant de sang et de fatigues, comment lui reprocher un repos indispensable? Ce qui l'était moins, c'était de laisser, comme il le fit, Souham et cinq mille hommes dans Nogent, sans les rallier à sa retraite. Déjà la fatalité pesait sur ce maréchal. Lui et Mortier ne repartirent de Provins que le 28. Ce fut seulement à Charenton, avec leurs débris réduits à dix mille hommes, que le 29 ils revirent enfin la Marne.

L'Invasion eut encore pu les y prévenir, et prendre Paris sans bataille. Tout entière sur la route de Meaux, Compans n'avait eu d'abord à lui opposer que quinze cents hommes! Dans Meaux, il est vrai, Ledru des Essarts, avec trois mille recrues et gardes nationaux, s'était joint à ce général. Là, ces quatre mille cinq cents hommes, protégés par la Marne et bien commandés, s'étaient défendus jusqu'au 28. Mais alors, la Marne franchie, la Coalition les avait débordés et repoussés. Toutefois Compans n'avait reculé que pied à pied, n'abandonnant chaque position qu'au moment où il y eût été culbuté, et forçant l'ennemi trop circonspect à des développements successifs, dont sa marche fut retardée. Claye, où deux mille cinq cents

hommes de renfort venaient d'arriver, avait marqué sa première halte, Grosbois la seconde. Dans Ville-Parisis ou Monsaigle, on avait eu même un faible et dernier succès; l'infanterie Prussienne en ayant débouché sans précaution, une charge de flanc l'avait entamée : le général Vincent lui avait arraché, avec ce village, deux cent cinquante prisonniers. Ce coup de main avait arrêté, quelques instants, la tête de l'Invasion, et dans Livry et Bondy la nuit du 28 au 29 avait protégé la troisième halte de nos sept mille hommes.

Mais le 29, ce n'est plus une avant-garde, ce sont toutes les armées Alliées qui s'avancent sur trois colonnes : celle de droite, par les routes d'Aunay et du Bourget; celle du centre, par Bondy; celle de gauche, par Neuilly-sur-Marne! Elles avaient laissé, à tout hasard, deux corps, Russe et Prussien, vers Meaux, en observation contre l'armée Impériale. Ces masses étaient irrésistibles. La trahison, qui redoublait chaque jour, les appelait. Néanmoins leur force rusa encore : elles n'avancèrent qu'en parlementant, et à la faveur d'une suspension d'armes.

Compans s'en aperçut. Il rompit cet accord, qu'il avait d'abord accepté. Mais, dans son impuissance, il fut forcé d'abandonner Bondy, Pantin, Romainville même, le canal de l'Ourcq, celui de Saint-Denis, et à se réfugier sur la butte de Beauregard. Paris, dans cette journée du 29, resta donc à découvert, depuis Saint-Denis jusqu'à Belleville : large espace de cinq mille six cents mètres de développement, qu'un faible rideau de cavalerie, étendu dans cette plaine, ne pouvait défendre.

Tout eût été fini ce matin-là même, si Schwartzenberg eût marché les 26, 27 et 28 mars, comme le 25. Mais toujours préoccupé de l'alignement de ses têtes de colonnes, il perdit encore ce dernier jour du 29, où nos maréchaux ne purent atteindre Charenton que vers la nuit. Leurs troupes étaient si affamées, si exténuées, qu'ils furent forcés de les cantonner sur place, entre la Marne et Vincennes, remettant au lendemain à les placer en face de l'ennemi, et n'en recevant point l'ordre.

CHAPITRE X.

Paris et l'Invasion étaient en présence : l'Invasion dans sa toute-puissance, avec ses Princes, ses chefs les plus décidés, ses corps d'élite, cent cinquante mille hommes! Paris, surpris sans garnison, sans armes, sans un retranchement ébauché, surpris enfin comme en pleine paix, quand, depuis deux mois, sans cesse menacé, il avait déjà vu l'Invasion se montrer trois fois à ses portes!

Cependant, outre sa garde nationale, trois mille anciens artilleurs s'étaient offerts. On sait que, dans la ville, dans ses faubourgs, dans la banlieue, dix mille volontaires auraient pu être organisés. Bien plus, soixante cadres de dépôts d'infanterie étaient répartis à quelques lieues de ses murailles. Les canons étaient nombreux, les abords extérieurs, faciles à rendre formidables, et rien n'était prêt. Les combattants, volon-

taires ou autres, ou refusés ou non appelés, étaient restés épars; les canons, inutilement entassés en parcs, manquaient de munitions; enfin, pas un seul pouce de terre n'avait été remué sur aucun des abords de la capitale. D'autre part, le Roi de Rome et la Cour avaient obéi aux dernières instructions de Napoléon : l'Impératrice venait de fuir vers la Loire; elle était sortie de Paris la veille, et son escorte avait encore affaibli la défense, de deux mille hommes d'élite.

Paris et l'Empereur s'étaient mutuellement redoutés. Combien pourtant on eût trouvé là de ressources, pour prolonger la résistance pendant plus d'un jour! Mais, outre la pénurie de petites armes, des instructions soupçonneuses avaient été confiées aux mains incertaines du Roi Joseph. Ces fatales instructions avaient été trop respectées par l'esprit fébrile et inquiet d'un vieux maréchal, en qui l'énergie du soldat ployait devant la responsabilité du général. Elles avaient enchaîné le patriotisme d'une population suspecte à l'autorité absolue de l'Empereur : autorité jalouse, dont le principe, se retournant contre elle-même, produisit l'isolement. De là encore l'inertie des chefs, n'osant suppléer en rien aux instructions de leur maître absent, quelque insuffisantes ou contraires aux circonstances qu'elles fussent devenues.

Cette fois, pourtant, ce reproche fut moins mérité. Quoiqu'on sût que l'inquiétude irritait Napoléon, on avait osé provoquer ses ordres. Un plan de défense, étudié mystérieusement par des officiers déguisés, avait été tracé. Les précédentes incursions, jusque sur Meaux, Melun et Fontainebleau, en avaient fait solli-

citer l'exécution; mais alors les miracles de Champ-Aubert, Nangis et Montereau, et plus tard les marches hardies sur Soissons, Laon et Reims, avaient seuls répondu. On était rentré dans la soumission habituelle, imposée par l'infaillibilité de quinze années de triomphes, et par ces récents et brillants retours de fortune. Ainsi, quelle qu'eût été l'anxiété, chacun, accoutumé à voir l'Empereur tout prévoir et tout dicter, n'osant qu'obéir, avait attendu ses ordres : il n'en était point arrivé. Napoléon, soit confiance d'un génie aventureux, ou qu'il crût toujours que tout était là où il était, soit défiance de Paris, de ce centre d'intrigues, ou crainte d'en effaroucher la population, d'y donner trop d'alarmes aux siens, trop d'espoir à ses ennemis, l'avait laissé sans défense. Il semblait n'avoir songé qu'à y maintenir l'obéissance.

Un maréchal et deux généraux, indépendants les uns des autres, y commandaient, sous un Chef sans expérience guerrière et d'un caractère indécis, le peu de forces disponibles. Elles consistaient en une garde nationale organisée dans une défiance réciproque. Aussi ne se composait-elle que de douze mille hommes effectifs, dont moitié sans armes, et le reste armé seulement depuis la veille. C'était, avec des gendarmes et des pompiers, tout ce qu'il y avait pour garder Paris et ses cinquante-six barrières, que devaient couvrir, derrière quelques palissades, soixante-seize pièces, de huit et de quatre, mal approvisionnées, attelées de chevaux de poste, de fiacres ou de halage, et servies par trois cents élèves polytechniciens et quatre cent quatre-vingts Invalides.

Quant aux dehors, même dénûment : pas un re-

tranchement, pas même une barricade dans les faubourgs extérieurs, nuls préparatifs de défense. Quelques tambours en charpente, aux ponts de Saint-Maur et de Charenton, et, derrière ces ouvrages inutiles, quelques centaines de conscrits; quelques autres encore, jetés précipitamment dans Vincennes et dans Saint-Denis; enfin, pour renforcer, depuis cette dernière ville jusqu'à Charenton, les dix-sept mille combattants harassés de Compans et des maréchaux, sur un front de bataille de treize mille six cent cinquante mètres de développement, six mille soldats seulement : sur quoi deux mille vétérans, et quatre mille recrues à demi vêtues, et armées pour la première fois ce jour-là même !

Quant aux sept mille hommes détachés sur l'Yonne et le Loing, personne n'avait songé à les rappeler en poste; on ne l'osa. C'était donc, avec ces vingt-trois mille soldats trop vieux ou trop jeunes, sans réserve et sans retranchements, que, sur un front de trois lieues, Marmont et Mortier allaient avoir à lutter contre cent cinquante mille hommes !

Ce fut dans cette journée du 29 seulement, que le Roi Joseph, guidé par son chef d'état-major, reconnut le champ de bataille. Les formes en sont prononcées. Le grand mamelon de Belleville à Rosny en était le saillant; le plateau de Romainville, le point capital; puis, en seconde ligne, celui dont les contreforts, derrière l'étranglement formé par la gorge de Bagnolet, dominent, à droite et à gauche, les routes de Bondy et de Lagny; enfin, en troisième ligne, et en désespoir de cause, le plateau de Saint-Fargeau, en avant de

Belleville. Marmont se chargea de défendre ces positions.

Au pied de ces hauteurs, à leur droite, de Bagnolet à Charenton; à leur gauche, des carrières de Pantin au canal de l'Ourcq, Bordesoulle, Chastel avec dix-huit cents chevaux, et plus loin quelques conscrits d'une part, Compans et Ornano de l'autre, durent se poster en travers des routes qui, de Lagny et de Melun d'un côté, de Meaux et du Bourget de l'autre, amenaient l'Invasion sur la capitale. Derrière ces ailes, aux barrières elles-mêmes, la garde nationale, les Polytechniciens, les Invalides et leur artillerie durent être placés en réserve.

A la gauche de cette ligne, sur les deux rives du canal de l'Ourcq, commença Mortier. Les extrémités des longs faubourgs extérieurs de La Villette et de La Chapelle, et les dernières pentes de Clignancourt, sous Montmartre, marqueront sa ligne de bataille. Elle bordera la plaine d'Aubervilliers, où la cavalerie de Belliard doit s'étendre. Enfin le sommet de Montmartre, où l'on montrera de loin à l'ennemi un rang de gardes nationales, recevra le Quartier Royal; quelques vétérans et quelques batteries en occuperont les revers; elles domineront les escadrons de Belliard et en protégeront les manœuvres.

Cependant Paris s'était ému : les plus riches, les plus dévoués fuyaient; les habitants des campagnes, au contraire, se réfugiaient dans ses murs. La population, à la fois effrayée et curieuse, debout tout entière, inondait les quais, les boulevards et jusqu'aux avenues menacées, avides de nouvelles et d'un si nouveau spectacle !

En ce moment même arriva l'annonce d'une victoire remportée le 26 à Saint-Dizier. Elle releva l'espoir de la multitude; elle ajouta même à l'illusion des chefs, ils espérèrent l'Empereur; ils crurent n'avoir à combattre qu'une des armées ennemies. Ce fut peut-être pourquoi ils remirent au lendemain à prendre rang sur le champ de bataille, et pourquoi, malheureusement, Rayefski, Pahlen et leurs Russes, purent, dès cette soirée du 29, occuper fortement et sans combat Pantin et Romainville. Au reste, ce retard des nôtres s'explique par le temps qui manqua à nos maréchaux, et par leur fatigue.

Tandis que dans Paris notre impuissance s'agitait, chez les Alliés, leurs Souverains et leurs principaux chefs, réunis en Conseil de guerre, n'étaient embarrassés que de leur nombre et de la répartition de leurs forces. Ils se décidèrent à jeter à droite, sur le Bourget, Blücher et son armée. Saint-Denis, Aubervilliers, La Villette, La Chapelle et Montmartre furent donnés pour but à son attaque. Celui de Barclay de Tolly, ainsi démasqué, fut les hauteurs de Belleville. Entre ces deux agressions, et à leur faveur ou avec leur appui, les réserves Russe et Prussienne pénétreront, par la grande route de Pantin, jusque dans la capitale.

Quant à l'attaque de gauche, le Prince Royal de Wurtemberg et Giulaï en furent chargés; la route de Lagny les dirigera. Ils achèveront, avec les corps de Sacken et de Wrede laissés vers Meaux, de s'emparer, à Lagny, Saint-Maur et Charenton, des ponts de la Marne. Ainsi les derrières de l'Invasion, couverts désormais par cette rivière, seront préservés d'un retour subit de

Napoléon. En même temps le Prince Royal de Wurtemberg s'enfoncera dans l'intervalle de Montreuil à Bercy; il se masquera de Vincennes; il menacera les barrières; et, par ce coup de main, il favorisera à gauche, comme les réserves Russe et Prussienne et plus loin Blücher à droite, Pahlen et Rayefski chargés de la principale attaque.

Ce plan fait plus d'honneur à la prudence des Alliés qu'à leur résolution. Au lieu de le discuter et d'en remettre au lendemain l'exécution, ils n'avaient qu'à pousser en avant quelques pas de plus, et Paris succombait à l'instant même. Mais Paris étonnait encore! Ils avaient d'ailleurs marché trop lentement; enfin, qui, hors Napoléon, osa jamais compter sur toutes les fautes possibles de son ennemi, et sut impétueusement pousser jusqu'au bout toute sa fortune?

De notre côté, ce fut un malheur déplorable que le plan de défense proposé et rejeté dès janvier, et reproduit en mars, eût été ajourné une seconde fois par l'Empereur. Il répondait sur tous les points à cette attaque. Mais quel regret plus poignant encore, lorsqu'on songe que ces soixante dépôts d'infanterie, les volontaires, et nos corps détachés vers l'Yonne, eussent pu porter notre armée, le 30 mars, à près de cinquante mille hommes! Avec ces renforts et nos maréchaux, derrière des retranchements bien armés, bien approvisionnés, qui peut douter que l'héroïsme qu'ils déployèrent pendant dix heures dans cette journée n'eût retardé de plus d'un jour l'envahissement? Et trente-six heures de résistance de plus eussent peut-être

suffi pour sauver l'Empire, et préserver du joug honteux de l'invasion notre capitale!

CHAPITRE XI.

Le lendemain 30 mars, avant le point du jour, tout s'ébranle, tout marche, et chacun se rend au poste qui lui a été assigné la veille. Mortier, le plus éloigné du sien, y arriva tard. Heureusement le corps de Blücher, qu'il devait avoir en tête, soit négligence, soit retard dans l'expédition des ordres, traînait encore derrière le grand Drancey, depuis le Bourget jusqu'à Ville-Pinte. Dans Paris, Moncey haranguait avec précaution la garde nationale. On s'en était trop défié. Elle fournit volontairement trois mille hommes de postes extérieurs, et des tirailleurs sur la ligne. Ainsi, chez les Alliés, Blücher à leur droite, à leur gauche le Prince de Wurtemberg, ne pouvaient arriver avant midi. Mais à leur centre, dès la première heure du jour, tout était prêt.

Un soleil pur commençait à paraître à l'horizon d'un ciel serein, et à éclairer ce dernier de nos jours de gloire! Dès ses premiers rayons, à six heures du matin, un premier coup de canon russe annonça la fin de l'Empire et sa dernière bataille!

Rayefski débouchait à la fois de Pantin et de Romainville. Six mille soldats, les trois quarts recrues, sous deux généraux blessés, Rebeval et Michel, leur droite en avant de Saint-Gervais, leur gauche à la

route de Bondy, continrent, en l'écrasant de leur mitraille, la première de ces attaques. En même temps Compans et Ledru-des-Essarts s'apprêtaient contre la seconde, sur les hauteurs des prés Saint-Gervais et dans le bois de Romainville. Marmont n'était point encore en ligne. Il accourait de ses cantonnements, et montait rapidement sur les hauteurs, par Charonne, Bagnolet et Montreuil.

Un faux rapport le persuadait que Romainville, clef de la position, était resté libre; il se hâtait pour aller s'y établir, lorsque, dans les dernières ombres de la nuit, il se heurta contre les Russes dans les bois de ce village. Ceux-ci prirent cette rencontre imprévue pour une agression; ils s'étonnèrent, ils crurent la force proportionnée à l'audace, et s'arrêtèrent incertains. Marmont fut plus surpris encore, mais il ne se déconcerta pas. L'ombre et le bois cachaient sa faiblesse, il en profita; il appela à sa gauche Ledru-des-Essarts, et, pendant qu'il poussait devant lui, il fit menacer, de sa droite, en avant du plateau de Mal-Assise, le flanc gauche de l'ennemi. L'effort bientôt devint général, et les Russes, refoulés de toutes parts, au lieu d'attaquer, perdirent trois heures à défendre les premières maisons de Pantin et de Romainville.

Mais là s'arrêta notre succès, et Rayefski que sa retraite avait concentré. Sur ce sol accidenté, à nos charges heureuses succéda un combat opiniâtre et sanglant de tirailleurs, soutenu de part et d'autre de pied ferme. Cependant l'arrivée de Mortier à notre gauche et de Langeron à la droite des Russes, en alimentant le feu, l'étendait jusqu'à Aubervilliers. Il

était déjà dix heures; on respirait, et nos maréchaux, fiers du bonheur de ce premier effort, se raffermissaient, quand Barclay de Tolly, inquiet, voyant Blücher et le Prince Royal de Wurtemberg encore en arrière, son attaque isolée, et Rayefski fléchir, appela toutes ses réserves.

Alors s'avancèrent sur plusieurs colonnes les grenadiers Russes, la Garde Prussienne, celle de Bade, toute l'élite ennemie. Les unes se précipitèrent entre le canal et les hauteurs, jusque sur Saint-Gervais; les autres montèrent de toutes parts à l'assaut des plateaux élevés de Romainville et de Mal-Assise. Déjà Montreuil tombe à la droite de Marmont, Bagnolet est menacé, et déjà, sur son flanc gauche, Saint-Gervais, prêt à succomber, va livrer passage, entre les deux maréchaux, à l'une des colonnes Russes. Au centre et tout à la fois entre Mal-Assise et Romainville, d'autres masses, vigoureusement lancées, font ployer nos conscrits épars. Tout semble perdu sur tous les points; les avenues de Paris se couvrent de la multitude de nos blessés qui se retirent; de tous côtés on crie *Au secours !* Mais Marmont, inébranlable, domine encore tous ces dangers ! C'est la plus belle journée d'une vie dont tant de jours furent remarquables !

Chabert et sa faible brigade s'éteignaient dans le bois de Romainville. Cette première position, envahie de front, était tournée par ses deux flancs; quelques poignées de recrues, bien encadrées et bien commandées il est vrai, restaient seules pour disputer la seconde; et pourtant, loin de se résigner à se défendre, Marmont répondit à cette attaque par une agression

pareille ! Il poussa en face, sur Romainville, Fournier et quelques centaines d'hommes, Ledru-des-Essarts à gauche, et Fabvier, avec un bataillon, sur Saint-Gervais. Ces faibles secours arrivèrent si à propos et l'élan fut donné si audacieusement, que tout réussit à la fois : l'ennemi, culbuté, céda ; et pour la seconde fois, rejeté dans Montreuil, Pantin et sur les pentes de Romainville, Barclay y fut contenu par les feux de nos tirailleurs et par une vive canonnade.

Ce général, rebuté, s'étonna. Il était à peine onze heures, et déjà, deux fois vaincu, il venait, dans l'élite qui lui était confiée, d'éprouver des pertes cruelles ! Il s'arrêta sanglant et tout en désordre, ne songeant plus qu'à rallier ses corps dispersés par les accidents du terrain et par leur défaite ; et, se contentant de s'affermir sur son point de départ, il se résigna à attendre, derrière un feu bien nourri, le concours simultané des attaques de Blücher et du Prince de Wurtemberg.

Marmont, de son côté, rectifia sa ligne de bataille interrompue par d'énormes vides. Son corps d'armée presqu'entier était dispersé en tirailleurs ; quelques pelotons seulement marquaient ses brigades, ses divisions même, et sept cents hommes sous Ricard, toute sa réserve ! Compans, avec une batterie de douze, placée en face de Pantin, et Mortier, par sa droite, l'appuyaient. Celui-ci disputait toujours Aubervilliers, et Belliard avec sa cavalerie, la gauche à Saint-Ouen, gardait encore la plaine.

Entre ce second et le troisième acte de cette glorieuse et cruelle journée, c'était un repos. Il trompa

le Quartier Royal. Pendant ces cinq premières heures, le Roi Joseph, embarrassé de sa double responsabilité civile et guerrière, et environné d'officiers sans commandement, attendant ses ordres, était resté fixé sur Montmartre. Hors de portée et même de vue du combat de Marmont, il n'en avait pu juger l'importance. Ce Prince, d'un esprit fin et cultivé et d'une douceur d'âme et de mœurs attrayante, ne manquait certes pas de valeur personnelle, mais il n'était nullement général. Son esprit irrésolu, au lieu de s'emparer des circonstances, se laissait dominer par elles. Il leur donnait toujours le temps de grossir, jusqu'à ce qu'il n'eût plus qu'à s'y soumettre.

Ce fut en ce moment que les rapports des deux maréchaux lui apprirent qu'il ne fallait plus s'y méprendre, et que c'était avec la Coalition tout entière qu'on était aux prises. Mais les succès de Marmont semblaient démentir cet avis; et le Roi, sur ce sommet, doutait et se flattait encore, lorsque, coup sur coup, trois de ses officiers vinrent lui confirmer l'imminence du péril. Le dernier, l'ingénieur Peyre, tenait en sa main une plus fâcheuse nouvelle. Prisonnier depuis la veille, il était renvoyé par les Souverains Alliés eux-mêmes; il rapportait leur proclamation adressée à la capitale. Elle annonçait, m'a-t-il dit, non-seulement la présence de toute l'Invasion, mais le renversement de la Dynastie Impériale ou de l'Empereur!

Dans sa perplexité, Joseph appela les ministres et les généraux qui l'environnaient, il leur demandait conseil, quand un quatrième officier accourut. Il n'était plus temps de délibérer : l'armée de Silésie en-

tière venait d'apparaître. On en montra au Roi la gauche, s'établissant sur les deux rives de l'Ourcq; le centre, se préparant contre La Villette et La Chapelle, la droite enfin masquant Saint-Denis, et l'avant-garde, attaquant déjà, dans Aubervilliers, le Duc de Trévise!

Alors, il était près de midi cinq heures avant la fin du combat, le Prince, jugeant la position désespérée, ce qui n'était que trop réel, autorisa les deux maréchaux à capituler. Puis il abandonna le champ de bataille, Paris même, où il évita de rentrer, et prit le chemin de Blois, en envoyant l'ordre aux grands fonctionnaires et aux membres du Gouvernement de suivre sa fuite.

Son plus grand tort, en ce moment, fut de ne point s'assurer de ceux dont il devait soupçonner la trahison. Quant au reste, si les jours précédents il eût peut-être pu tout sauver encore, dans ce dernier jour que pouvait-il faire? Le temps, les hommes, les armes, tout manquait! La position de Montmartre elle-même, où il se trouvait, un corps d'armée ennemi, celui de Langeron, allait l'attaquer; et, quand cinquante canons auraient pu la défendre, elle n'était armée que de sept canons mal approvisionnés, sans autres défenseurs que quelques gardes nationaux, le Prince lui-même et son escorte!

A son exemple, la foule d'officiers sans troupe qui l'entourait, sa garde aussi, tout se dispersa. Quelques chefs de la garde nationale, incertains entre plusieurs devoirs, furent entraînés, mais là s'arrêta la contagion. Moncey, de ce côté de l'enceinte, raffermit les courages. Malgré le départ du Prince, chacun tint

ferme à son poste. Au dehors, Belliard, Mortier, Marmont, sans s'embarrasser de ce qui se passait derrière eux, sans s'émouvoir de cet abandon prématuré, et comprenant le prix d'un jour, ne songèrent qu'à faire payer à l'ennemi sa victoire le plus cher possible, et à retarder de quelques heures la catastrophe!

C'est à Marmont, surtout, qu'il faut rendre hommage de cette résolution magnanime. Il était au plus fort du péril; son corps d'armée, mutilé par six heures de combat, était presque anéanti; c'était enfin à lui seul que le Prince avait envoyé l'autorisation de capituler. Il n'en tint compte! Et pourtant, à l'aspect de tant de formidables masses, et de leur développement complet, surchargé de la responsabilité qu'il prenait sur lui d'exposer aux horreurs d'une prise d'assaut la capitale, acculé à ses portes, et n'ayant pour les défendre qu'une poignée d'hommes, quel autre eût osé lutter encore? Quel général n'eût alors cédé à la nécessité? Qui de nous jamais eût songé à lui en faire un reproche?

L'orgueilleuse, la noble valeur de Marmont l'éleva au-dessus de toute appréhension. C'était l'un des plus anciens compagnons du grand Capitaine; c'était le dernier combat des restes de la Grande Armée; le dernier moment d'indépendance de la capitale de la grande Nation; il comprit que toutes ces grandeurs ne pouvaient succomber comme tant d'autres; qu'il fallait là d'autres sacrifices, de plus sanglantes funérailles, et il se dévoua! Il fit plus : ce dévouement héroïque, il sut le faire partager à tous les siens, car aucun ne l'abandonna!

Et cependant, au delà de sa droite, hors de sa portée, le Prince de Wurtemberg, avec une autre armée, tournait sa position, en même temps que contre notre gauche accourait Blücher. Déjà même, et malgré la défense désespérée de quelques centaines de conscrits et des élèves vétérinaires d'Alfort, Saint-Maur et Charenton, pris à revers, tombaient; Bercy était pris; la gauche de Pahlen, se joignant aux Wurtembergeois, avait dépassé Vincennes, et, devant la barrière du Trône, l'artillerie de réserve et les Polytechniciens, s'avançant intrépidement, étaient renversés! Vingt et un de ces élèves venaient même de payer de leur sang l'illustration que leur dévouement ajoutait à la renommée de leur École!

Heureusement la garde nationale de la huitième légion fit alors une sortie; le 30me de dragons, conduit par Ordener, chargea l'ennemi en flanc; les pièces de réserve qui restaient firent feu; plusieurs canons furent repris, et l'attaque, réprimée, recula. Ainsi, grâce à la huitième légion, aux Polytechniciens, et au 30me de dragons, cette agression, qui faillit tout perdre dans cette journée, en devint un des glorieux épisodes!

CHAPITRE XII.

Il était une heure. Après une sorte d'intermède d'une heure et demie, d'une fusillade de tirailleurs, entremêlée de coups de canon, le troisième acte de ce drame sanglant allait commencer. Marmont, du

sommet de sa position, que deux fois il avait si vaillamment reconquise, voyait s'amonceler et se préparer contre lui les plus formidables moyens d'attaque. Ce fut alors que l'autorisation de capituler lui parvint, et que, la gardant pour lui seul, il n'en appela qu'à ses armes!

Barclay était prêt. Aussitôt l'assaut recommence. La droite de l'infanterie de Marmont, sous le Duc de Padoue, défendait le plateau de Mal-Assise. Adossée à des ravins, et renversée du premier choc, elle tomba dans Bagnolet et Charonne, où plongèrent aussitôt les feux des Russes. Nos soldats s'y défendirent, et, sur la berge opposée se retournant, ils reformèrent leur ligne de bataille; mais, bientôt rappelés au centre, ces villages restèrent abandonnés. Dès lors notre cavalerie, débordée, coupée de Marmont, fut forcée de se réfugier sous le Mont-Louis, où elle devint inutile, tandis que l'ennemi, maître des deux villages, en déboucha sur les barrières de Fontarabie et de Montreuil.

Ce furent quatre canons, placés sur le Mont-Louis, et plusieurs compagnies des 7me et 8me légions de la garde nationale, qui l'arrêtèrent. Ces braves citoyens s'aidèrent habilement du terrain; bien soutenus par la batterie, leurs feux refoulèrent les Russes dans Charonne. Gortschakow y fut contenu; et, sur ses hauteurs, Marmont eut le temps de combattre encore.

Ce maréchal, assailli de toutes parts, allait enfin lui-même être écrasé par le nombre. Il n'avait eu à opposer aux masses ennemies que des tirailleurs. Ceux des Russes, plus nombreux que tout son corps d'armée, et suivis de colonnes profondes, inondaient,

débordaient tous les obstacles. Vainement les nôtres se ralliaient en pelotons à tous les débouchés, aussitôt culbutés que formés, l'ennemi les suivait au pas de course. Déjà le bois de Romainville était perdu, l'étranglement du plateau de Brières, au moment d'être forcé. Et pourtant Marmont n'abandonne rien, il songe même à vaincre encore! Il jette dans le parc de ce château Ghéneser et deux cents hommes; lui-même, avec la moitié de sa réserve, trois cent cinquante hommes seulement et son état-major, il s'avance, tête baissée et de front, contre l'ennemi, tentant un de ces efforts désespérés dont, quoi qu'il ait fait depuis, Paris ne doit jamais perdre le souvenir! Mais il avait tenté l'impossible. Pendant qu'il s'enfonce au milieu des Russes, l'infanterie, l'artillerie de Pitzchitzki le foudroyent de front; huit bataillons de grenadiers fondent sur son flanc gauche, les cuirassiers de Pahlen, sur son flanc droit; son cheval est tué sous lui, ses vêtements criblés de balles et de mitraille; son chef d'état-major, le général Clavel, la moitié des siens, tombent morts ou blessés; tout ce qui ne peut fuir demeure prisonnier, et Marmont, lui-même, est forcé de reculer sur le reste de sa réserve!

Cette réserve n'était plus que de trois cents hommes. Ce revers l'épouvanta! Dans sa déroute, elle entraîna son chef jusqu'à la butte du télégraphe. Là, un bataillon de Compans et la voix du Duc de Raguse les ralliaient, lorsque Ghéneser, avec ses deux cents hommes, sortit impétueusement du parc de Brières, et surprit, en flanc et en arrière, la colonne Russe. Ce retour offensif, que Marmont avait préparé, rétablit le combat.

L'ennemi lâcha prise, mais la seconde position, comme la première, était perdue!

Dans cette extrémité le maréchal persévéra à ne point se servir encore de l'autorisation du Roi Joseph. Il profita de cet instant de répit pour resserrer, reformer et raffermir les cinq mille hommes qui lui restaient, sur la troisième et dernière position qu'il voulait défendre. Sa faible ligne se répandit au travers du parc de Saint-Fargeau, depuis le Mont-Louis jusqu'à Saint-Gervais. Belleville en était le centre. Quant à sa gauche, qui s'étendait de Saint-Gervais jusqu'à l'Ourcq, secondée par la droite de Mortier, appuyée par une batterie de douze pièces, elle avait pu se maintenir. Les efforts des Russes et des Prussiens avaient été inutiles. Rebeval, Secretan, Michel, tous nos chefs étaient blessés, mais les têtes de colonnes ennemies, toujours foudroyées dès qu'elles dépassaient Pantin, avaient été forcées de retourner s'abriter derrière ce village. Du reste Aubervilliers était pris, le canal de Saint-Denis, alors à peine ébauché, était dépassé; et l'avant-garde de Langeron, s'avançant impunément sur le chemin de la Révolte, forçait Belliard de reculer, avec sa cavalerie, autour et au pied de Montmartre.

Alors commença le quatrième et dernier acte de ce jour fatal. Cette fois l'attaque, enhardie par le succès, redoubla. Elle eut plus d'ensemble, elle fut partout simultanée. L'ennemi s'était renforcé de plus en plus, tandis que nos rangs s'étaient éclaircis, que nos soldats étaient sur les dents, et nos batteries épuisées de munitions. Quatre canons de position seulement tiraient encore sur le Mont-Louis;

quatre autres, sur la butte de Beauregard; sept, sur Montmartre. Quant à la batterie de douze en face de Pantin, elle n'avait plus un seul boulet de calibre!

Chez l'ennemi, au contraire, artillerie, cavalerie, infanterie et réserves, tout était accouru! La Coalition fit cet honneur à Marmont, que, après neuf heures d'efforts de l'élite de son armée contre une poignée de soldats, elle crut que, pour lui arracher son dernier poste, il fallait réunir contre lui toutes ses forces!

Vers trois heures, les Princes de Wurtemberg et de Prusse, les généraux Katzler, Yermolow, Paskiewitz, Mezenzow, Pahlen, et d'autres encore, suivis de toutes leurs colonnes, s'avancèrent simultanément. Les unes gravirent d'un côté le Mont-Louis et Ménilmontant; les autres débordèrent, tournèrent et assaillirent Saint-Gervais, et couronnèrent les buttes de Chaumont, des Trois-Moulins et de Beauregard. Toutes, ainsi, se réunissaient contre Belleville, que d'autres colonnes, sous Tchoglikow, se ruant de plein-pied, attaquaient en face.

Pendant que, au sommet de ce village et à la butte du Télégraphe, Marmont contenait devant lui ce général, le bruit de tous ces combats et des cris sinistres le forcèrent à tourner la tête. Il voit ses flancs découverts, sa retraite menacée! L'infanterie ennemie, couronnant les hauteurs en arrière de sa droite et de sa gauche! Déjà même elle était maîtresse, entre lui et Paris, de la grande rue basse de Belleville, dont il défendait la crête. Dans une situation aussi désespérée, Marmont ne consentit pas encore à s'avouer vaincu;

il voulut, d'abord, reconquérir sa position, et assurer du moins sa retraite !

Ce maréchal appelle à lui les plus braves, ses officiers, les généraux Ricard, Pelleport, Baudin, Fabvier, etc. ; et ils accourent. Cette troupe d'élite redescend rapidement dans Belleville. A la vue des Russes, elle fond sur eux avec la fureur du désespoir! Dans ce combat acharné, tous, comme le maréchal, sont criblés de coups ou de blessures, mais tout cède à ce dernier élan : la grande rue, les rues latérales sont ressaisies ! Alors, sans reprendre haleine, ses flancs et sa retraite momentanément assurés, lui et ses braves compagnons, allant d'un péril à l'autre, remontent au sommet de la position, où ils arrêtent et repoussent encore Tchoglikow !

Mais l'ennemi, vaincu dans Belleville, était resté maître des hauteurs environnantes. Marmont voyait, de sa droite et des sommets de Charonne et de Ménilmontant, les Russes lancer des obus sur la capitale. Leurs avant-gardes étaient aux prises, sur les deux flancs, avec la garde nationale et les Polytechniciens ; elles allaient envahir l'enceinte ! Plus loin Mortier, assailli par tous les corps de Blücher, en tête des faubourgs de La Villette et de La Chapelle, et sur le canal de l'Ourcq, après en avoir plusieurs fois repris les abords, les ponts et les grandes rues, se trouvait tourné, par sa droite, jusqu'à la barrière Saint-Martin. Là aussi, la plupart des chefs étaient blessés. Christiany, Curial, Charpentier, La Grange, avec la Jeune Garde et cent quatre-vingts chasseurs vétérans, ne pouvaient plus lutter qu'en reculant. Les uns déjà,

environnés, s'étaient fait jour à la baïonnette; les autres contenaient encore de front la victoire de Blücher, mais l'ennemi, les repoussant jusqu'au mur d'enceinte, allait en forcer les barrières, lorsque le général Dejean, aide de camp de l'Empereur, arriva de Doulencourt en toute hâte. Il apportait au maréchal Mortier « l'ordre de ne point chercher à préserver Paris par « une bataille, mais par l'avis qu'il devait transmettre « à Schwartzenberg : Que Napoléon traitait, en ce « moment, directement et définitivement, de la paix « avec l'Empereur son Beau-Père. » Le Duc de Trévise obéit, mais Schwartzenberg, m'a-t-il dit, lui fit répondre : « Qu'il était mal informé; qu'il ignorait « sans doute la Déclaration de rupture du Congrès de « Châtillon; qu'il y verrait le serment des Souverains « Coalisés de ne point traiter séparément; et que, « pour lui prouver la réalité de cet engagement, il « lui en envoyait un exemplaire. »

En même temps l'Empereur Alexandre et le Roi de Prusse, jugeant désespérée la position de ce maréchal, lui envoyèrent Orlow le sommer de mettre bas les armes. Mortier repoussa hautement cette insulte : « Paris, répliqua-t-il fièrement, ne leur appartenait « pas encore! L'armée, plutôt que de capituler honteusement, s'ensevelirait sous ses ruines! Quant à « lui, quoi qu'il arrive, il saura bien assurer sa re- « traite en dépit des Russes! »

Ainsi, de toutes parts, tout était arrivé à son dernier terme! Et pourtant Marmont hésitait encore à capituler. Il envoya en référer au Duc de Trévise. Celui-ci ignorait l'autorisation donnée par le Roi Jo-

seph : il fit répondre que c'était au Frère de l'Empereur seul à en décider, mais qu'il le faisait vainement chercher depuis trois heures. Enfin, débordé de plus en plus, et voyant Paris près d'être emporté d'assaut, Marmont se résigna ! Il envoya demander une suspension d'armes. Schwartzenberg, aussitôt, la lui accorda. Les conditions en étaient forcées par les circonstances. On convint que le reste des hauteurs extérieures serait sur-le-champ cédé aux Coalisés ; que l'armée Française se renfermerait dans l'enceinte ; et que, dans deux heures, toutes les clauses de l'entière évacuation de Paris seraient arrêtées. Mortier ne put que se soumettre.

Ce fut dans La Villette, à cinq heures du soir, puis à Paris, chez Marmont, entre les deux maréchaux d'une part, et de l'autre Nesselrode, Orlow, le Cte de Paer, et l'Anglais Péterson, que se consomma cette catastrophe ! On accorda la nuit aux débris des deux corps d'armée, pour abandonner notre malheureuse capitale. Sa captivité devait commencer le lendemain 31 mars, à sept heures du matin. Les hostilités ne reprendraient leur cours au delà qu'après neuf heures.

Pendant ces pourparlers Montmartre, sans autre défense que la cavalerie de Belliard et deux cent quarante pompiers, fut à la fois tourné, assailli et enlevé par un corps d'armée de Blücher. Il pénétra jusqu'aux barrières de Clichy, de Monceaux et de Neuilly même ! Ce hors-d'œuvre sanglant, cette brutale surprise, à la faveur d'un armistice qu'on prétendit ensuite avoir ignoré, ne servit qu'à donner à Moncey et à nos gardes nationaux des 1re, 2me, 9me et 10me lé-

gions, l'occasion de combattre, d'abord en plaine, puis aux barrières, où leur contenance décidée arrêta les Russes. Là, et jusque dans la rue de Clichy, commencèrent des barricades. L'armistice alors intervint. Mais, un mouvement des Russes ayant paru offensif, aussitôt, dans sa juste défiance, la garde nationale recommença le feu. Il fallut que Moncey et Langeron accourussent eux-mêmes pour l'éteindre.

Le recensement des morts et des blessés vint ensuite. Son résultat fut extraordinaire : il atteste le désespoir habile et obstiné de la résistance, et ce qu'on eût pu obtenir avec les moyens qu'on n'employa pas. Sur vingt-quatre mille hommes tués ou blessés, on compta six mille soldats français, neuf cents gardes nationaux, et plus de dix-sept mille étrangers! Dans ce nombre remarquable de dix-sept à dix-huit mille ennemis abattus, les huit bataillons seulement de la Garde Prussienne figurèrent pour treize cent cinquante-cinq soldats et soixante-sept officiers d'élite!

Que de sang! Que de combats! La plume se fatigue à les décrire; comment donc s'étonner que, enfin, l'épée elle-même se soit rebutée?

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

Cependant tout obéissait encore. Nos gardes nationaux consternés, nos soldats désespérés, déploraient l'absence, invoquaient le retour et ne concevaient rien à cet abandon de leur Empereur.

C'était le 24 mars, et devant Soudé-Sainte-Croix, que la catastrophe avait commencé. Ce jour-là même, au moment où tout l'espoir, toutes les forces des Coalisés se tournaient vers Paris, Napoléon s'était hâté de s'en éloigner encore. Il n'avait songé qu'à ressaisir, à force d'audace, derrière les deux grandes armées Alliées, l'ascendant qu'il venait de perdre entre leurs flancs; à s'emparer, à la fois, de leur retraite et de la rive gauche de la Seine qu'ils avaient laissée déserte; à rétablir, de ce côté, ses communications avec la capitale; enfin, à attirer l'ennemi loin d'elle sur un nouveau terrain, où tout seconderait son génie et déconcerterait la méthode autrichienne!

Le 24 il avait donc marché sur Joinville; le 25, il avait continué; il avait poussé sa cavalerie légère vers Bar-sur-Aube, jusqu'à Chaumont; sa Garde elle-même avait occupé Brienne. Les grands parcs des ennemis,

leurs gros bagages, l'Empereur d'Autriche lui-même, séparés brusquement de Schwartzenberg, tout avait fui avec une précipitation dont tout ce qui tombait entre nos mains attestait le désordre extrême. Cette terreur avait paru à Napoléon d'un heureux présage. D'autre part le corps détaché de Wintzigerode, ce masque trompeur, laissé derrière eux par les Alliés, avait suivi sa marche jusqu'à Saint-Dizier et à Éclaron, sur les deux rives de la Marne. La poursuite de ce Russe, une vive attaque, repoussée à la hauteur de ce dernier village, avaient confirmé l'Empereur dans son illusion : à ses yeux, sa manœuvre sur la ligne d'opérations de Schwartzenberg avait réussi. Elle attirait, elle entraînait après lui, dans l'Est, les Coalisés; leur armée entière le suivait; ce corps Russe en était, sans doute, l'avant-garde!

Pourtant déjà, dans ces heureux commencements, s'était glissé un germe d'inquiétude : des prisonniers venaient de raconter la jonction des deux armées Alliées, et leur marche forcée sur la capitale. On les avait envoyés à Napoléon. Son premier mouvement fut de rejeter loin de lui une aussi fâcheuse nouvelle. Mais Macdonald, étonné de n'avoir eu à repousser, le 25, qu'une attaque de cavalerie, l'en ayant fait prévenir, l'incertitude avait commencé.

Dès lors, et dans cette anxiété, Napoléon revient sur ses pas; ce doute l'obsède, il veut l'éclaircir, et lui-même, chassant la cavalerie Russe du plateau de Valcour, il s'efforce, sur ce sommet, de deviner, au travers des rangs ennemis, s'ils lui cachent leurs Souverains et leur Généralissime. Leur gauche s'appuyait

à Saint-Dizier, leur droite s'étendait vers Vitry, la Marne l'en séparait. Dans son impatience, il jette, au travers de cet obstacle, par le gué de Ballignicourt, toute sa cavalerie, soutenue par l'infanterie de Gérard et de Macdonald. Le Duc de Reggio devait en même temps, par Joinville, ressaisir Saint-Dizier au pas de charge. Wintzigerode essaya vainement de manœuvrer pour échapper à la violence de cette attaque. Surpris dans tous ses mouvements, les charges qu'il tente ploient sous l'effort des nôtres; ses lignes sont rompues, son corps est dispersé, ses colonnes fuyent en divers sens : elles abandonnent à Napoléon neuf canons, un équipage de pont, dix-huit cents hommes, et tous ses bagages!

Mais, au travers de ces vains trophées, Napoléon n'aperçoit point ce qu'il cherche! Le fait enfin est avéré, les réponses des prisonniers sont positives. C'est un corps détaché de Blücher qu'il vient de combattre! Ce rideau déchiré, au lieu de la Coalition entière, il ne trouve au delà que vide et silence! Cette solitude menaçante, cet isolement d'ennemis redouble son anxiété. Tout entier dès lors au danger qui menaçait Paris, ses regards inquiets, sa marche précipitée, s'attachent sur cette direction et sur les débris épars de Wintzigerode. Mais, le 27, ce simulacre d'armée, achevant de se dissiper, le laisse aux prises avec les larges fossés de Vitry, dont les murs épais sont défendus par une forte garnison Prussienne. Ces remparts renfermaient le seul pont sur la Marne qui pût le conduire directement au secours de Paris, et ils lui en interdisaient le passage.

Pourtant, chaque heure de retard accroissant le péril de sa capitale, il s'irrite contre ce fatal obstacle, il s'épuise d'ordres inexécutables! Tantôt il veut qu'à l'instant Macdonald, dont les mains sont vides, comble ces fossés de fascines, dresse des échelles, et monte à l'assaut de ces murailles; tantôt il appelle l'artillerie de sa Garde, restée enfoncée dans les boues, trop faible d'ailleurs, et dont l'insuffisance était évidente. C'est ainsi que, tel qu'en un rêve cruel, lorsqu'en lui tout s'élance, tout retombe enchaîné, et que se brise contre ces remparts son impuissance!

Toutefois ces ordres trahissent seuls sa perplexité. Quant au danger de Paris, il se montre encore incrédule, soit prudence au milieu de l'inquiétude qui l'entoure, soit besoin d'espoir, ou habitude de mépris de ses adversaires. Mais, en ce moment même, un bulletin du généralissime ennemi, trouvé sur un prisonnier, tombait aux mains de Macdonald. La victoire de Fère-Champenoise y était proclamée : la prise de nos parcs; la destruction de Pacthod; la défaite, la fuite sanglante de nos maréchaux; et, sur leurs pas, toutes les forces Alliées en pleine marche sur la capitale!

Macdonald aussitôt court au bivouac de Berthier; il le presse de transmettre à l'Empereur cette désastreuse nouvelle. Mais Berthier s'y refuse; il lui répugne d'affliger son maître, de troubler sa tranquillité qui, pourtant, ne pouvait être qu'apparente; il craint ses repoussements; il n'ose affronter l'irritation que va causer, infailliblement, un désappointement aussi cruel.

Il n'y avait pourtant pas un instant à perdre. Mac-

donald se décida à braver lui-même l'orage. L'Empereur l'écouta sans émotion, il sourit même, et répondit sans hésiter : « Que cela était impossible! » Macdonald insista ; ce rapport était détaillé; le calibre des pièces, leur nombre, les noms des généraux prisonniers, tout s'y trouvait! Et cependant Napoléon, le parcourant d'un regard de mépris, en niait l'évidence, quand, triomphant soudainement : « Je vous disais « bien, s'écria-t-il, que dans cette relation tout était « faux et absurde! Voyez, leur prétendue victoire est « du 25, et ils l'ont datée du 29 mars, quand nous ne « sommes aujourd'hui que le 27! » Cette observation ferma la bouche au maréchal, il se retira confus, en s'accusant lui-même, m'a-t-il dit, d'une crédulité trop facile.

Ce fut Drouot, demeuré convaincu de la vérité de ce rapport, qui rendit à Macdonald sa première assurance. Il lui fit observer que la fausseté de cette date ne pouvait être qu'apparente : que c'était sans doute une faute d'impression, un 6 retourné; qu'il ne fallait pas s'y méprendre! Comment d'ailleurs supposer, dans un document inventé, une erreur aussi invraisemblable? Alors Macdonald, plus que jamais effrayé, revint à l'Empereur. Cette fois Napoléon demeura silencieux. Il reprit ce fatal bulletin, l'examina attentivement, puis, toujours sans s'émouvoir : « C'est juste, « répondit-il, cela change tout; il y a là un parti à « prendre! »

Macdonald proposa sur-le-champ l'abandon de Paris; d'en faire un piége à la Coalition, en hâtant la réunion de l'armée à l'insurrection, aux garnisons, et aux forteresses Lorraines. « Affermissons-nous, s'écria-

« t-il, entre l'Invasion et sa retraite; et détruisons d'a-« bord, par une guerre active, tout ce qu'elle a « laissé derrière elle! » L'Empereur, déjà absorbé dans une profonde méditation, le laissa dire; puis il répondit : « Qu'il allait y réfléchir et se décider, mais « qu'il avait besoin qu'on le laissât seul! »

Bientôt, et de toutes parts, tout confirma la triste nouvelle. Il n'y avait plus à en douter, la Coalition avait enfin pris un parti extrême! Napoléon était prévenu, devancé, gagné de vitesse! Vaincu pour la première fois en détermination, l'offensive, seule arme qui convenait à son génie, lui était arrachée; la défensive elle-même aussi! On avait séparé de lui la guerre! On la lui avait dérobée; on l'avait mise hors de sa portée, dans l'instant le plus décisif!

Alors tout ce que, jusque-là, il a repoussé, les avertissements de Metternich, les francs avis de Caulaincourt, ceux de ses autres ministres, tout lui revient, tout l'obsède! Il sent que, cette fois, l'attaque est au cœur! Il sait que, en France, Paris, centre de tout, bien autrement qu'à Vienne, Madrid, Moskou et Berlin, a le privilége des révolutions! Né de l'une d'elles, et non sur le trône, comme les Souverains qu'il chassa de ces capitales; il craint que ce trône conquis ne lui soit arraché par la conquête; que le droit, né de la victoire, ne soit annulé par elle; que désormais, Empereur errant sans capitale, il ne s'entende plus qualifier que de chef de partisans, d'aventurier même; et qu'enfin le cri d'indignation de sa grande ville, subjuguée, humiliée, livrée à ses ennemis extérieurs et intérieurs, retentissant jusque dans son armée épui-

sée, ne détruise bientôt l'ascendant, déjà ébranlé, de son génie sur cette armée même!

C'était là peut-être un motif de plus pour l'en éloigner encore, pour persévérer dans son premier projet, comme le conseillait Macdonald. Le Duc de Reggio, témoin du patriotique enthousiasme de la Lorraine, appuyait l'avis du Duc de Tarente. Mais Napoléon redoutait une déchéance : il craignait de descendre du rang d'Empereur d'un grand Empire à celui de chef d'une Vendée Impériale! Près de lui, Ney et Berthier voyaient aussi tout dans Paris. Leur chef était ébranlé, ils l'emportèrent!

Au milieu de cette anxiété, il était revenu à Saint-Dizier. Là, dévoré d'inquiétudes, il resta pendant toute la nuit du 27 au 28 les yeux fixés sur ses cartes. Il mesurait les distances; il essayait toutes les voies. Sa perplexité choisit d'abord la plus courte, celle de Sézanne à Coulommiers, route de terre, à laquelle Berthier le fit renoncer comme impraticable. Elle conduirait d'ailleurs encore à la Marne, dont, infailliblement, l'ennemi garderait tous les passages. Il se décida enfin pour celle de Troyes, quelque ruinée qu'elle dût être, et quelque grand qu'en fût le détour. La Seine, du moins, le couvrira; il n'y aura là qu'à marcher, et il espère arriver, encore à temps, au secours de sa capitale!

CHAPITRE II.

Le 28, de grand matin, à son ordre tout se retourne, tout marche dans cette direction. Lui-même était prêt à quitter Saint-Dizier, lorsque des prisonniers, ramassés entre Langres et Nancy, lui sont amenés. Weissemberg, ambassadeur de Vienne à Londres, était parmi eux. Quant à l'Empereur d'Autriche, une fuite rapide, jusqu'à Dijon, seul, et sur un drochky découvert, l'avait sauvé! C'était un malheur de plus, car tout alors tournait contre nous : la dernière manœuvre de notre Empereur, en livrant le centre du Gouvernement aux plus acharnés des Princes ses ennemis, venait d'en séparer le seul intéressé à la conservation du Trône Impérial.

Cette fâcheuse circonstance n'ébranla point, elle augmenta peut-être sa détermination. Il essaya d'en profiter en rendant la liberté à ces captifs, et en chargeant Weissemberg d'une dernière démarche près de l'Empereur son Beau-Père. Il part ensuite, et, quand la nuit du 28 au 29 l'arrête à Doulevent, loin d'y trouver quelque repos, des émissaires déguisés, venus de Paris, redoublent son inquiétude!

Le 29, avant le jour, il remonte à cheval, et vers deux heures il atteint, au pont de Doulancourt, la grande route de Troyes en Lorraine. Une troupe de courriers, chargés de nouvelles de Paris, y attendait son passage. Il y eut là une halte; elle fut critique. Elle eut lieu dans un pré, et à découvert. L'Empereur y lut ces dépêches. Il se faisait rendre compte, ques-

tionnant, allant, venant, et dans une agitation cruelle!

A quelques pas de lui, plusieurs de ses officiers les plus intimes, de qui je tiens ces détails, l'observaient avec anxiété. Qu'allait-il faire? Arrivé sur ce point stratégique, il pouvait une seconde fois choisir, se décider, et prendre la route, ou de Paris, ou de la Lorraine. Son premier pas, près de ce pont de Doulancourt, allait décider de tout. S'il le laissait à droite et tournait vers Bar, tout leur semblait sauvé! S'il le traversait au contraire, le retour sur Paris était résolu, et leur perte, alors, leur semblait certaine! Ils se demandaient pourquoi l'on irait courir trop tard, et tout éperdu, vers la capitale; pourquoi, lorsque l'ennemi profitait de son avantage, abandonner celui qui nous restait, accepter sa guerre, et renoncer à saper sa base quand il attaquait la nôtre? N'avions-nous en France, comme lui, qu'une seule base d'opérations? Maîtres de nos mouvements sur celle des Coalisés, qu'importe l'occupation momentanée de la capitale? Que l'ennemi y trouve sa perte! Qu'il y expie son audace de s'être aventuré ainsi jusqu'au centre de notre Empire! Depuis l'ouverture de la campagne on n'a cessé de prévoir cette extrémité : pourquoi donc, quand on a dû se familiariser avec les résolutions qu'elle entraîne, quand il n'est plus temps de choisir, quand il n'y a plus qu'à persister, pourquoi changer, tout abandonner, et sacrifier au danger de Paris la seule ressource qui nous reste?

Ils parlaient entre eux ainsi, et leurs regards, fixés sur chacun des mouvements de l'Empereur, semblaient vouloir l'inspirer de l'élan qui les enflammait!

Ils furent déçus. Aujourd'hui encore plusieurs d'entre eux disent leur désespoir, lorsqu'ils virent leur Chef infortuné traverser l'Aube, prendre précipitamment la route de Troyes, en ordonnant à tous ses corps d'enfouir les canons et les munitions qu'il faudrait abandonner, et de le suivre, jour et nuit, au pas de course!

C'était alors qu'il avait envoyé Dejean l'annoncer à Paris pour le lendemain. Dans Troyes, où il arrive au milieu de la nuit, pendant que ses chevaux soufflent et repaissent, il trace l'ordre général de la marche de l'armée, qui ne doit le rejoindre sous Paris que le 2 avril. Pour lui, sans repos de corps ni d'esprit, il repart avant que le fatal soleil du 30 mars l'éclaire; il court jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, et, rongé de soucis, écrasé de fatigue, il s'arrête quelques instants, seul avec Ney, dans une maison de peu d'apparence. Là, tous deux, assis près d'un foyer presqu'éteint, cherchaient à le ranimer, tout en échangeant de tristes paroles. Au milieu de cet entretien il jette un regard autour de lui, et, le ramenant sur le maréchal : « Eh bien, Ney, lui dit-il, que pensez-vous de « cette chaumière et de notre position? Ne croyez-« vous pas qu'aujourd'hui nous serions bien heureux « d'être assurés, pour nos vieux jours, d'une retraite « semblable? ».

A cinq heures après midi, à Villeneuve-sur-Vannes, il se jeta dans une carriole de poste; il traverse ainsi Moret, puis Fontainebleau. Aux divers relais, il apprend successivement, que l'Impératrice, que son Fils ont fui de Paris; qu'on se bat en vue des murs; que

l'ennemi est aux portes! Alors, et de plus en plus, dans sa perplexité, tout en lui devance la course rapide des chevaux qui l'emportent à toute bride : les roues brûlent le pavé, et, de ses cris encore, il presse leur course!

Il atteint enfin, vers dix heures du soir, les fontaines de Juvisy et Fromenteau. Là, à cinq lieues de Paris, il relayait; il n'avait point encore perdu tout espoir d'y entrer avant l'ennemi, quand, au travers des ombres et de l'empressement qui l'entourent, il aperçoit des généraux, Belliard entr'autres, le chef de la cavalerie des Ducs de Trévise et de Raguse. A cette vue il s'élance hors de sa voiture; il saisit la main de ce général, l'entraîne sur la route, et s'écrie : « Quoi! vous, Bel-« liard! Qu'est-ce que cela? Comment, vous ici, avec « votre cavalerie? Où donc est l'ennemi? — Aux « portes de Paris, Sire. — Et l'armée? — Elle me « suit. — Et qui garde la capitale? — La garde pa-« risienne, Sire. — Que sont devenus ma femme, « mon fils? Où sont Mortier et Marmont? » Belliard répondit que l'Impératrice et le Roi de Rome étaient partis le 28; quant aux maréchaux, qu'ils étaient encore à Paris, où ils terminaient la capitulation; puis, en quelques mots, il lui apprit les événements qu'on vient de lire.

Cependant l'Empereur, dans son agitation, entraînait vers Paris, à grands pas, ce général. Berthier et Caulaincourt l'avaient rejoint. « Eh bien! vous l'enten-« dez, s'écria-t-il, allons! Je veux aller à Paris! » Et il demandait sa voiture. Belliard lui représenta qu'il ne pouvait aller plus loin, qu'il n'avait plus un soldat dans Paris. « C'est égal, reprit Napoléon, j'y trouverai

« la garde nationale ! Demain, après-demain l'armée « me rejoindra, je rétablirai les affaires ! » Et, de plus en plus agité, il reprit sa marche convulsive !

Belliard s'efforçait vainement de l'arrêter, lui répétant que, d'après le traité, la garde nationale seule gardait les barrières ; qu'il se pouvait que, en dépit des conventions, les Alliés s'en fussent déjà rendus maîtres, et qu'il rencontrât des postes Russes et Prussiens aux portes et sur les boulevards. « N'importe, continua « Napoléon, je veux y aller ! Ma voiture ! Qu'on fasse « avancer ma voiture ! Suivez-moi avec votre cavale- « rie ! » Et il marchait encore, lorsque Belliard, d'une voix plus ferme, lui représenta qu'il allait s'exposer à se faire prendre, à faire saccager Paris ; que plus de cent vingt mille ennemis occupaient les hauteurs environnantes ; qu'enfin lui-même, en étant sorti par une convention, n'y pouvait rentrer sans l'enfreindre ! « Quelle est donc cette convention ? s'écria l'Empe- « reur. Qui l'a conclue ? Que fait Joseph ? Où est le « ministre de la guerre ? »

Belliard répondit : qu'il n'avait d'autre instruction que de se rendre à Fontainebleau ; qu'il ignorait le reste ; que, pendant toute la bataille, chaque maréchal avait agi pour son compte, et qu'on n'avait reçu d'ailleurs aucun ordre. « Allons ! reprit l'Empereur avec « emportement ; partons ! Il faut aller à Paris ! Partout « où je ne suis pas, on ne fait que des sottises ! » Et il ne cessait de demander sa voiture, que Caulaincourt annonçait, sans la faire approcher. Il repoussait les supplications du Prince de Neuchâtel, recommençant les mêmes interpellations à Belliard, et l'entraînant tou-

jours vers Paris, à pas de plus en plus précipités. Il s'écriait : « Qu'il eût fallu tenir plus longtemps, attendre son armée! Qu'on aurait dû remuer, soulever « Paris, qui, certes, n'aimait point les Russes! Mettre « en action la garde nationale; lui confier la garde « des fortifications, que le ministre aurait dû faire éle-« ver et hérisser d'artillerie! Que cette garde nationale « était bonne et brave; qu'elle les aurait sûrement « bien gardées, tandis que les troupes de ligne au-« raient combattu en avant, sur les hauteurs et dans « la plaine! »

A ces reproches, Belliard opposait qu'on avait fait plus qu'il n'était possible : que, depuis six heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, vingt mille hommes, tout au plus, avaient résisté à plus de cent cinquante mille; que, au bruit de son arrivée redoublant d'ardeur, on avait forcé l'ennemi à tourner Paris, par Saint-Ouen et le Bois de Boulogne; que la garde nationale s'était montrée bravement, soit aux portes, soit en tirailleurs, mais que, avec dix-huit cents chevaux dans la plaine, quelques méchantes palissades aux barrières, et sept canons seulement sur Montmartre, il avait bien fallu céder enfin à une aussi longue et aussi formidable attaque!

Ici Napoléon se récria d'étonnement. « Quoi! Mont-« martre n'a point été fortifié? Il n'était point garni « de gros canons? Il n'a point fait de résistance? Qu'a-« t-on donc fait de mon artillerie? Je devais avoir « des munitions pour un mois dans Paris, et plus de « deux cents pièces à mettre en batterie pour le dé-« fendre! » Alors, le général ayant ajouté, m'a-t-il dit

lui-même, qu'on n'avait vu que de l'artillerie de campagne, et si mal approvisionnée, qu'à deux heures il avait fallu économiser les feux pour les faire durer, l'Empereur, indigné, leva les yeux au Ciel, et, frappant du pied à terre, il prononça violemment sur son Frère et sur un autre personnage de si cruelles paroles, qu'il faut les taire. On doit d'ailleurs en convenir : c'était sa propre persistance, en dépit de sollicitations redoublées, à ne vouloir ordonner pour Paris aucun préparatif de défense, qui avait augmenté le péril en voulant trop le dissimuler. Ce fait, sans ôter à l'amertume de ses plaintes ce qu'elles n'avaient que de trop juste, ou les retourne contre lui-même, ou en diminue beaucoup l'autorité.

Au milieu de ce débordement de désespoir il marchait toujours vers Paris, lorsqu'il aperçut une tête de colonne. C'était l'infanterie du Duc de Trévise. Il le demanda aussitôt. Mais Mortier était encore dans la capitale. Alors, s'affaiblissant, on l'entendit répéter à plusieurs reprises : « Six heures trop tard! et tout « perdu! »

En ce moment il venait de s'asseoir sur le bord de la grande route, lorsque, se relevant, il demanda l'abri le plus voisin. On le ramena à la maison de poste de Fromenteau. Là, dit un autre témoin, qui ne veut point être nommé mais qu'il faut croire, seul avec lui il fit déployer ses cartes, les étudia, et, son agitation le ressaisissant, on entendit ces exclamations : « L'Em-« pereur Alexandre va s'enorgueillir dans Paris! Il va « passer en revue son armée disséminée sur les deux « rives de la Seine!.. » Et comme il se dépitait de

n'avoir point la sienne sous sa main, on lui dit que dans quatre jours elle arriverait. « Quatre jours! re- « prit-il vivement; ah! deux jours seulement, et dans « Paris que de défections! L'Impératrice elle-même! « Oui j'ai voulu son départ, car Dieu sait à quoi l'on « aurait pu entraîner son inexpérience! » Puis, retournant à ses cartes, après quelques instants d'une profonde méditation, il se redressa soudainement : « Oui, je les tiens! s'écria-t-il, Dieu me les livre! Mais « il me faut quatre jours! Ces quatre jours, vous « pouvez me les gagner en pourparlers! » Et il en indiquait la manière, quand, sur une observation de son ministre : « Non non, répond-il, plus d'humilia- « tions! Point de paix honteuse! C'est de la grandeur « de la France, c'est de son honneur qu'il s'agit ici! « L'épée seule, dans une dernière lutte, en doit dé- « cider! Je ne veux que quatre jours! Vous, vous « seul, pouvez me les gagner sur l'Empereur Alexandre « et contre les intrigues qui vont l'obséder! Partez « donc vite! Quant à moi, je vais à Fontainebleau « vous attendre, attendre l'armée, et tout préparer « pour venger la France de l'humiliation momen- « tanée qu'elle subit! »

Il était encore plein d'animation quand il envoya un courrier à l'Impératrice. Mais alors, son parti étant pris, épuisé de fatigue et d'émotions, tous les ressorts en lui, depuis trop longtemps et trop violemment tendus, se détendirent : il tomba dans un large fauteuil, qu'on voit encore à cette poste, et, s'affaissant, il s'y endormit d'un si lourd sommeil, que le lendemain, 31 mars, vers quatre heures du matin, il fallut

des efforts réitérés pour l'en arracher, pour le rappeler à lui-même, à sa position, et obtenir de lui de nouveaux ordres.

CHAPITRE III.

Un piqueur, envoyé par le Duc de Vicence, venait d'arriver. La capitulation convenue la veille, 30 mars, vers cinq heures du soir, avait été complétée et signée à deux heures du matin. Paris appartenait à la Coalition ! Les bivouacs ennemis jetaient, de la rive opposée, des lueurs menaçantes. Il n'y avait plus qu'à retourner à Fontainebleau. Napoléon s'y laissa conduire. Il y arriva à six heures du matin, après avoir ordonné aux débris des corps de Mortier et de Marmont de prendre position sur l'Essonne.

Un témoin a écrit que Napoléon rentra dans Fontainebleau accablé encore. Deux de ses officiers qui le suivaient, Canouville et Corbineau, disent que dans cette ville, à l'aspect de leur Empereur repoussé de sa capitale, les habitants accoururent sur son passage, les mains jointes, la figure consternée ; qu'on entendit des sanglots, et que, de tous ces yeux, silencieusement attachés sur cette grande infortune, il coulait des larmes !

On sait que là, dans son malheur, il évita les souvenirs de son bonheur passé, et que, refusant de rentrer dans ses grands appartements, il ne prit dans

ceux qui bordent la galerie de François I[er] qu'un logement militaire. Quelques moments de repos lui rendirent ses forces physiques, abattues par tant d'anxiétés et de fatigues.

Dans cette première journée on remarqua : au dehors, l'arrivée successive des troupes de Souham et de la Garde; au dedans, l'agitation qui ressaisit l'Empereur, son dernier entretien avec le Duc de Raguse, un dernier travail de réorganisation de ses corps d'armée; après quoi, se renfermant, on croit qu'il retomba dans une méditation laborieuse sur le parti qui lui restait à prendre, pour ressaisir aux Alliés sa capitale.

Le lendemain, 1er avril, dans un Conseil, il se refusa à porter la guerre sur la Loire, et, contre l'avis de tous, un seul excepté, il se décida à combattre devant Paris, dont il craignait la défection, et qu'il voulait contenir de sa présence.

Vers onze heures du matin, revenu devant Essonne, il en jalonna les positions avec les chasseurs de son escorte. Sa reconnaissance achevée, il dit au Duc de Raguse : « Marmont, à demain, et sur Paris, avec « quatre cents canons et cent mille hommes! » Puis, ayant ordonné au général Vincent de propager ces paroles menaçantes, il rentra dans Fontainebleau, d'où il envoya aux Ducs de Trévise et de Raguse soixante canons, complétement approvisionnés. En ce moment, et d'heure en heure, arrivaient de faibles têtes de colonnes, harassées, revenant, en toute hâte, de la Champagne. Mais, d'heure en heure aussi, chaque nouvelle de Paris aggravait sa position, ébran-

lait ses entours, et ne faisait que trop pressentir un dénoûment prompt et funeste !

Le 2 avril, à l'heure de la garde montante, il descendit dans la grande cour du château, et parcourut les rangs des chasseurs et des grenadiers de la Vieille Garde. Quelle que fût son anxiété intérieure, d'abord sa figure fut calme, et son attitude, impassible. Tous disent que, dans ce dernier moment, à sa contenance ferme et décidée, ils crurent voir encore en lui leur grand Empereur, tels qu'ils se le rappelaient à Schœnbrünn, à Postdam, au Prado, au milieu du Kremlin et dans les Tuileries, faisant défiler la parade ! De leur côté, ces vieux et inébranlables débris de tant de batailles lointaines le saluèrent d'acclamations plus vives encore qu'aux champs victorieux d'Austerlitz et de Friedland ! Mais vers la fin de cette revue, une rumeur annonçait le Duc de Vicence. L'Empereur s'émut : c'était sa destinée qu'il allait apprendre ! Il se contint pourtant ; il affecta même de continuer à ne s'occuper que de Moncey, qui lui présentait un nouveau bataillon ramassé parmi ses gendarmes.

Caulaincourt s'approchait lentement. Son extérieur était composé. Sa démarche, déjà ordinairement roide et grave, était sévère, triste, et même sinistre. En arrivant enfin près de Napoléon, alors placé au pied du grand escalier, il se découvrit, lui dit quelques mots à l'oreille, et l'Empereur, qu'on vit tressaillir, s'étant brusquement retourné, la foule des officiers qui l'entouraient s'ouvrit ; il la traversa, suivi de son grand écuyer, qui, d'un signe de tête désespéré, ne répondit que trop clairement aux regards avides qui l'inter-

rogeaient. Cependant Napoléon, après avoir monté avec précipitation, disparut dans son appartement où il s'enferma seul avec le Duc de Vicence.

C'est là qu'il apprit, dans tous leurs détails, les événements, suites de la convention, d'abord verbale, qui avait terminé la bataille : les pourparlers, dans Bondy, pendant la nuit du 30 au 31 mars, des magistrats de Paris avec Alexandre, pour régler la captivité de la capitale; l'affectation des paroles généreuses et libérales de ce Prince envers la France, en ne se déclarant l'ennemi que d'un seul homme; les vengeances, les inimitiés du dedans en libre contact avec celles du dehors, et tous ses ennemis intérieurs ralliés aux ennemis de l'Empire et de sa personne!

Pourtant, avant l'entrée des Étrangers, nos Royalistes, quelque passionnés qu'ils fussent, n'avaient osé se prononcer publiquement; le sentiment de leur faiblesse les avait contenus. Mais la nuit avait favorisé et redoublé leurs sourdes manœuvres. Depuis, l'un d'eux, justement célèbre par son esprit, un prêtre, naguère disgracié du Palais Impérial, les a divulguées dans l'aveugle ivresse du succès. Aujourd'hui le temps a changé en aveux ces vanteries, et l'histoire est forcée de s'en servir.

Pendant que les démarches de Caulaincourt auprès d'Alexandre ont été écartées par un ajournement, l'esprit de parti, l'intrigue et la trahison ont trouvé leur chef. Un grand, mais insidieux personnage, le plus habile de tous ceux qui épient, avec une attention froide et intéressée, la fortune des Princes, pour la prévenir et changer à temps, avait donné le signal. Disgracié

par Napoléon, soit intérêt personnel, soit conviction que les temps étaient venus, pour lui comme pour la France, d'accepter une autre fortune, il s'était décidé contre l'Empire. Le 30 mars, il avait paru obéir aux ordres qui l'appelaient à la suite de la Régente; mais une feinte violence, concertée entre lui et ses amis, l'avait arrêté comme il sortait des barrières; on l'avait ramené dans Paris, où son hôtel était devenu le centre de la révolution, le Quartier Impérial d'Alexandre, le lieu même où s'opérait, en ce moment, la déchéance de l'Empereur et la restauration de la Dynastie Royale!

Depuis longtemps Savary en savait beaucoup sur ce grand dignitaire. On ignore s'il n'osa s'assurer de sa personne, s'il l'oublia, ou s'il le laissa derrière lui, comme un utile intermédiaire qu'il se réservait dans ce naufrage; le dévouement des hommes politiques n'allant guère jusqu'à brûler leurs derniers vaisseaux, quelque compromis qu'ils soient, et peut-être par cela même!

Le lendemain 31, aux premiers rayons d'un soleil revenu brillant comme la veille, et dont la splendeur contrastait avec notre deuil, les Alliés, après avoir dormi du sommeil des vainqueurs, ont abandonné leurs bivouacs, et bientôt, aux accords joyeux de leur musique guerrière, ils se sont formés en colonnes. Tous portent à leurs bonnets une branche de verdure, et au bras cette même écharpe blanche que, dès le 2 février, dans la mêlée du combat de La Rothière, ils avaient prise entr'eux pour se reconnaître. C'était ainsi, vers onze heures du matin, quand toutes

les barrières leur eurent été remises, qu'ils avaient commencé leur entrée dans la capitale.

Ce signal de l'asservissement de l'Empire était devenu un signe de triomphe pour le parti Royal! Aussitôt, dans les rues, sur le boulevard, une cinquantaine de jeunes hommes, la cocarde blanche au front, et un drapeau blanc à la main, s'étaient élancés aux cris de *Vive Louis XVIII!* tandis qu'aux fenêtres quelques femmes, agitant leurs mouchoirs, leur avaient répondu par des acclamations semblables. Mais cet élan, qu'ils avaient espéré rendre contagieux, s'étant moins propagé qu'il n'avait étonné et indigné, allait peut-être tourner contre eux-mêmes, lorsque s'était montrée à leur soutien la tête de colonne de la Coalition victorieuse. Elle s'avançait triomphalement : ses Souverains, leurs généraux, leurs nombreux états-majors en tête, suivis de cent mille soldats et d'une artillerie formidable! Cette longue et lourde chaîne d'oppresseurs s'était successivement déroulée, elle avait couvert nos boulevards intérieurs jusqu'à la place de la Concorde!

Alors l'enthousiasme du parti Royal s'était changé en délire. Les uns, courant au-devant de nos ennemis, les avaient accueillis aux cris de *Vivent nos Libérateurs! Vivent les Bourbons!* et, s'indignant de la stupéfaction froide et silencieuse de la multitude, ils s'étaient inutilement efforcés de lui faire arborer leur cocarde blanche. D'autres, dans leurs transports insensés, avaient insulté follement, de leurs gestes et de leurs vociférations, la statue colossale de Napoléon debout sur sa grande colonne. Plusieurs même, l'es-

caladant, on les avait vus s'épuiser en efforts vains et ridicules pour en précipiter l'airain du sommet élevé, où, sous une autre forme et selon le vœu national, on la voit encore!

La présence des vainqueurs, et l'accord fortuit de leurs écharpes avec la couleur des Bourbons avaient contenu les citoyens, et protégé ces insensés contre l'indignation générale. Cependant la garde nationale s'agitait, s'irritait, et le malheur public allait s'accroître de nos querelles intestines, quand l'ordre survint de laisser libre toute manifestation, pourvu qu'elle fût paisible.

Toutefois trois années de désastres, tant d'épuisement, l'absence de l'Empereur, celle de la Régente et du Gouvernement, avaient ébranlé Paris. Les factions s'en emparaient, et le génie dissolvant de l'intrigue, cette plaie des Cours et des Capitales. Toute autre action sur la grande classe intermédiaire y était perdue. Cette foule, que le présent aveugle sur l'avenir, rassasiée, écrasée de guerre, la maudissait : elle en voulait la fin à tout prix! elle était composée, comme dans tous les grands centres de populations, de gens d'affaires, de faibles, de pacifiques, d'hommes de plaisirs et de repos : masse nulle au commencement et au milieu des actions, mais toute-puissante à leur fin, quand leur durée fatigue, et d'un poids si grand alors, qu'elle entraîne tout!

Avec de pareilles dispositions, soit caractère des habitants, soit que, au milieu de ces grandes agglomérations d'hommes, l'un attire l'autre, et que toute émotion entraîne les multitudes, Paris, dans cette im-

mense infortune, il en faut convenir, ne s'était pas montré aussi grave, aussi désert et silencieux que nous avions vu les autres capitales. Une foule inquiète, d'abord triste il est vrai, mais trop empressée, trop nombreuse, s'était amassée sur le passage de ces victorieux par surprise. Son insatiable besoin de sensations avait cherché dans ce malheur public, quelqu'humiliant qu'il fût, un nouveau spectacle. Elle avait, dit-on, augmenté vers cinq heures du soir; c'était alors surtout que, avide d'assouvir son indigne curiosité, elle s'était pressée sur les pas des envahisseurs. Ce scandale eut lieu depuis les Champs-Élysées, où se termina leur triomphe, jusqu'à l'hôtel de Talleyrand, où se rendirent à pied ces Souverains, et où devait s'accomplir notre abaissement!

CHAPITRE IV.

C'était là, chez cet ennemi personnel de Napoléon, d'où l'on tint soigneusement éloigné le Duc de Vicence, qu'Alexandre, ou plutôt Talleyrand lui-même, allait décider du sort de la France!

Arrêtons-nous ici, quelques instants, devant ce personnage. Sa physionomie, noble et grave, était d'un calme imposant que rien n'altérait. Il avait, en cela, de sa race la dignité et toute l'intrépidité. On n'a point à reprocher à sa mémoire des méchancetés inutiles. Ses mœurs étaient douces, son accueil et

ses entretiens, pleins d'attraits. Sous une apparence négligée, souvent même insouciante, sa repartie était vive, mordante, et sa parole, à la fois profonde, saillante et concise. Il savait, en homme supérieur, se contenter de juger, de diriger, se servant de chacun, selon son talent; au-dessus du subalterne amour-propre des petits succès, tout ce qu'il pouvait faire faire aux autres, il dédaignait de le faire lui-même. Néanmoins sa célébrité, toute de lui, brilla d'elle-même et non de reflet.

Observateur toujours impassible, quelle que fût la tempête, les hommes et les événements les plus redoutables, il les domina, parce qu'il savait, à la fois, s'y soumettre, se les approprier, et se dominer lui-même : dans le présent voyant de loin l'avenir, et s'y préparant; sachant démêler, dans chaque affaire le point capital, dans chaque époque l'homme important, s'y attacher, s'en détacher à propos, et si bien associer à l'intérêt de son ambition celui des Peuples, qu'on ignore encore qui, d'eux ou de lui, il voulut servir; du reste, pour toute conscience politique, le succès; s'imposant comme le ministre obligé des grandes fortunes naissantes; fidèle ensuite au bonheur, à l'habileté, et n'acceptant de chaque position que les avantages; puis habile à se taire, à attendre, à se laisser écarter par le flot de pouvoir qu'il sentait décroître, pour se poser de façon à être ressaisi, et porté plus loin et plus haut par le flot qui allait suivre!

Sa vie intime est trop connue pour qu'il soit besoin de l'analyser. Il y a fait des fautes inutiles.

Quant à sa vie publique, actions bonnes, actions mauvaises, tout dans cet homme a porté un certain cachet d'élévation. Orgueil de naissance, qualités, passions, vices même, tout ce qui dans les autres les domine, n'a semblé être en lui que des moyens aux ordres de sa supériorité. C'est ainsi que, méprisant le mépris, et mettant hors de portée du vulgaire, avec un cynisme imposant, ses intrigues pécuniaires et politiques, il a su leur donner un air de grandeur; et, autant qu'il est possible, il a tout justifié par la réussite.

Jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, ce caractère suivi s'est montré aussi tranquille et impassible dans l'adversité que dans le bonheur, aussi calme et calculé dans la souffrance, et jusque dans les dernières angoisses de la mort, que dans la plénitude de sa vie la plus heureuse. Jamais rôle ne fut soutenu avec une persévérance plus ferme. De même qu'à vivre habile à mourir, jusqu'à son dernier souffle il a su intéresser à sa renommée tous les Pouvoirs, celui du Clergé même qu'il avait le plus offensé.

Voilà comment, grâce aux nécessités de ces temps, où il sut se rendre si nécessaire, et à la démoralisation générale, suite de tant de bouleversements, il est parvenu à se placer et à se maintenir si haut dans le siècle, à y être un personnage à part, dont chaque mot parut un trait de génie; chaque jugement, un oracle; à qui la règle morale de chacun semblait être inapplicable; et dont la foule des ambitieux garde encore le souvenir, comme du favori le plus constant de cette inconstante divinité qui a tant d'adora-

teurs, que jusque-là nul, autant que lui, n'avait su fixer, et qu'on appelle la Fortune.

Il y avait plus de cinq ans que la prévoyante habileté de sa politique personnelle l'avait rendu suspect à l'Empereur. Pourtant, comme son intérêt le rattachait encore à l'Empire, plusieurs fois, depuis nos malheurs, il s'était offert à Napoléon; mais, toujours et aussi amèrement repoussé qu'en 1809, il s'était fait, de plus en plus, le chef de la coalition ennemie du dedans, l'avait affiliée à l'Invasion Étrangère, et venait de hâter leur jonction victorieuse jusque dans Paris, où cet ex-ministre d'une République régicide et de l'Empire, ce dernier grand Seigneur, resté seul debout en dépit de tant de révolutions, allait, en y décidant une restauration Royale, s'y rendre encore le personnage le plus nécessaire et le plus important de cette révolution nouvelle!

Talleyrand, en ce jour fatal, renfermé dans son hôtel, venait de la préparer avec Nesselrode. A peine Alexandre est-il entré dans ce Quartier Général, qu'il convoque en Conseil de Rois, de ministres, de généraux étrangers, et de transfuges français, toutes ces haines. Ce furent autour de lui : le Roi de Prusse, les Princes de Schwartzenberg et de Lichtenstein, les ministres Pozzo et Nesselrode, enfin D'Albert et Talleyrand lui-même.

Là, comme à Bondy, cet Empereur commence par des protestations généreuses, voiles de vengeance du passé, de précautions pour l'avenir, conformes d'ailleurs à l'éducation libérale qu'il a reçue, et à son exaltation présente. Il déclare: « Qu'il n'est pas venu

« pour faire la guerre aux Français, mais à leur Em-
« pereur ! Que la conquête de la paix est le seul but
« de la Coalition ! Quant à la France, qu'elle était
« libre de choisir, hors Napoléon, soit l'Empire sous
« la Régence, soit la Royauté avec Bernadotte, les
« Bourbons, ou tout autre, soit même, enfin, la
« République ! »

A ces mots, Talleyrand n'a point hésité : sa défection préméditée, d'accord avec les passions et les intérêts de ces étrangers, écarte toute autre pensée que celle de la restauration de Louis XVIII. Mais à cette proposition on objecte les dispositions, évidemment hostiles aux Bourbons, des populations qu'on a traversées, et celles de tous les rangs de l'armée, dont les efforts inouïs viennent encore de prouver le dévouement à la cause Impériale.

Cette résistance, prévue, n'a point embarrassé Talleyrand, sa trame est trop bien ourdie ; ses complices, tout prêts, sont à sa portée, et il en invoque le témoignage. Deux d'entr'eux, le Baron Louis et l'archevêque de Malines, sont introduits. Leurs discours, conformes au sien, le dépassent en violence ; ils entraînent l'Empereur Alexandre ; ils obtiennent enfin de ce Prince, la déclaration : « Que les Souverains Alliés
« accueillent le vœu de la France ; qu'ils ne traiteront
« plus avec Napoléon, ni avec aucun membre de sa
« Famille ; que les conditions de la paix, ainsi garan-
« ties, en seront meilleures ; que pour le bonheur de
« l'Europe, il faut que la France reste grande et
« forte ; qu'ils en respecteront l'intégrité, telle qu'elle
« a existé sous ses Rois légitimes ; qu'ils reconnaî-

« tront, qu'ils garantiront la Constitution qu'elle se « donnera elle-même; qu'en conséquence ils invi- « tent le Sénat à désigner un Gouvernement Provi- « soire, afin de pourvoir à l'administration, et de pré- « parer la Constitution qui conviendra le mieux à la « France! »

Cette déclaration, si fatale à l'Empereur, signée par eux et aussitôt publiée, a couvert, dans la soirée même du 31 mars, tous les murs de la capitale!

Dès le lendemain, 1er avril, le Conseil municipal de Paris avait reconnu les Bourbons pour Souverains; et, ce jour-là même, trente Sénateurs, présidés par Talleyrand et dociles à son impulsion, l'avaient nommé Chef d'un Gouvernement Provisoire, chargé de préparer une Charte, et de proclamer la déchéance de Napoléon. Au milieu de cette révolution, une seule résistance s'était élevée: la cocarde blanche, proposée au nom des Alliés, avait été refusée par la garde nationale. Le reste s'était laissé entraîner.

Caulaincourt put détailler à l'Empereur ces défections, telles qu'alors, et d'heure en heure, jusqu'à son départ de Paris, elles s'étaient accumulées : celle d'un général habile, transfuge de sa division, pour la dixième fois détruite il est vrai, et, acceptant sous un autre général, d'un mérite aussi distingué, le commandement de la garde nationale; celle des personnages nommés ministres, et de tous les autres chefs de service; celle des signataires du décret de déchéance, lancé le 3 avril contre l'Empereur et sa Famille, et de l'Adresse aux armées Françaises, le 2 avril, pour les dégager de toute obéissance à Napoléon! Il

dut lui montrer Paris, dans ce désordre, étonné, découragé, ne sachant, au milieu de ces Étrangers, à qui obéir, et qui, d'eux ou de Napoléon, on devait regarder comme l'ennemi de la France : déplorable effet de l'esprit de parti des uns, des passions intéressées des autres, et du désespoir d'un peuple désaffectionné par trois années de désastres inouïs, par tant de sang inutilement répandu, ébloui par les formes généreuses du vainqueur, et séduit enfin par l'illusion de croire échapper à l'humiliation du joug de ces Étrangers en unissant sa révolte à leur victoire!

Telles avaient été, le 3 avril au matin, les tristes nouvelles apportées par Caulaincourt. L'Empereur s'en émut peu, soit qu'il en sut déjà une partie, soit qu'il les eût prévues. Il demeura calme de même à la demande de son abdication, que lui faisait transmettre Alexandre sans s'engager à reconnaître la Régente. Il persévérait, comme le 30 mars à Fromenteau, dans l'espoir de tout regagner par une dernière bataille. Ce fut surtout de ce combat qu'il entretint le Duc de Vicence. Dans son inébranlable énergie, il en parla comme d'une victoire assurée et décisive, « l'ennemi, dit-il, s'étant placé dans une position à « tout perdre! »

Cette confiance, qu'on a peine à comprendre, se fondait sur ce que les Alliés s'étaient partagés en trois corps : l'un dans Paris, les deux autres avec la Seine entre eux deux; ceux-ci s'offrant séparément ainsi à son attaque. Il allait donc s'élancer de l'Essonne sur le corps de la rive gauche, le culbuter dans Paris, où

les habitants achèveraient sa défaite! Après quoi, se reportant sur la rive droite par les ponts dont en effet il était maître, il déboucherait sur la retraite du corps ennemi qui l'occupait, et, profitant, coup sur coup, du désordre des Coalisés, il rejetterait, il livrerait leurs débris à ses braves provinces de l'Est et à ses garnisons qui les anéantiraient!

Mais cet espoir de Napoléon, qu'il voulait faire partager, était-il sincère? N'était-ce pas plutôt dans ce dernier effort de son désespoir, qu'à tout hasard il s'était décidé à s'ensevelir avec sa fortune! Qui, mieux que lui, savait que sur l'Essonne il pourrait à peine réunir cinquante mille hommes contre quatre-vingt mille, soutenus par quarante mille autres, en réserve dans Paris, et que ces cent vingt mille ennemis pourraient être secondés par les soixante mille autres Coalisés qu'on apercevait sur la rive droite? Que pouvait-il donc espérer de nos cinquante mille combattants contre cent quatre-vingt mille? Comment enfin pouvait-il compter sur une insurrection dans Paris contre les Alliés, quand Paris était en état de révolte ouverte contre lui-même?

CHAPITRE V.

Cette révolution commencée dans Paris, cette résolution désespérée de ressaisir la capitale sur-le-champ et à tout prix, allait précipiter la chute de l'Empire! Pourtant toutes ses ressources n'étaient

point encore épuisées ; une armée de quarante mille hommes allait entourer l'Empereur ; Eugène, Augereau, Soult, Suchet et Maison en commandaient cinq autres encore ; Davout à Hambourg, s'y maintenait ; nos provinces du Centre, du Nord et de l'Est surtout, révoltées par les excès des envahisseurs, étaient restées impériales : elles ne demandaient que des armes ! Bordeaux excepté, Paris seul s'était démenti ! Car, ainsi que dans les morts violentes, les extrémités étaient encore toutes vives, quand le cœur manqua ! Dans le Quartier Impérial, quels que fussent la fatigue et le mécontentement des chefs, et quoique la paix fût leur vœu, leur espoir, leur volonté même, nul d'entre eux n'avait pensé à un autre dénoûment. Ils avaient respecté le malheur de Napoléon ; leur fidélité, bien qu'étonnée et lassée peut-être, persévérait. Mais, à la funeste nouvelle de la défection de la capitale, à la vue de cette décision de la ressaisir en l'ensanglantant, les cœurs de nos chefs s'émurent, la contagion les gagna ! Le prestige était détruit par le retour si précipité de Saint-Dizier, par cet aveu d'une fausse manœuvre, et par son fatal résultat. Dès lors, comme dans un naufrage déclaré, ces chefs se préparèrent à la catastrophe ! Pour tout dire, je tiens du maréchal Moncey, que la veille, 2 avril, au dîner de l'Empereur, où il se trouva, Napoléon y avait contribué par ces paroles imprudentes : « Que, pour « préserver la France d'une guerre civile, s'il fallait « abdiquer, il s'y résignerait ! »

Ajoutons ici que, le 3 avril, l'abattement de Caulaincourt, les récits, l'exemple, les tentations qui, de

Paris, pénétraient déjà dans le Quartier Impérial, achevèrent l'ébranlement ; que, plus que jamais alors, comme dans tous les grands revers, et quand on ne croit plus pouvoir être démenti par un retour de fortune, les récriminations s'élevèrent, et que l'amertume des reproches éclata !

Toutefois on n'imaginait encore que d'exiger la paix, ou la transmission de l'Empire au Roi de Rome.

Ce jour-là le mal resta secret ; le palais et les cœurs le renfermèrent ; l'Empereur même put l'ignorer ; il ne fermenta que dans les entretiens particuliers des chefs les plus anciens, les plus hauts en grade. C'étaient les plus dégoûtés, ayant plus de biens à conserver, moins de temps et de forces à perdre, et, à cette heure avancée de leur vie, l'avenir, comme l'ombre qui grandit le soir, les menaçant de plus noirs présages. Hors ceux-là, soldats et officiers, tous semblaient moins étonnés qu'indignés de la chute et de la défection de la capitale.

Telles étaient les dispositions le 3 avril, quand Napoléon, après être retourné sur la position de l'Essonne, rassembla dans la grande cour de son palais toute sa Garde. Là, au milieu de cette troupe dévouée, il appela en cercle, autour de lui, les plus anciens de chaque compagnie, officiers, sous-officiers, des soldats même. Un roulement de tambours commanda leur attention, et d'une voix ferme et animée : « Soldats, leur dit-il, l'ennemi nous a dérobé trois « marches, et s'est rendu maître de Paris ! Il faut l'en « chasser ! D'indignes Français, des émigrés, auxquels « nous avions pardonné, ont arboré la cocarde blan-

« che, et se sont joints à nos ennemis! Les lâches! « Ils recevront le prix de ce nouvel attentat! Jurons « de vaincre ou de mourir, et de faire respecter cette « cocarde tricolore, qui, depuis vingt ans, nous trouve « dans le chemin de la gloire et de l'honneur! »

Chacun, à l'envi, répéta ce serment; le cri fut général! Il partit du cœur; et aussitôt, cavalerie, infanterie, tout défila devant lui au pas de charge, et aux cris, plus ardents que jamais, de *Vive l'Empereur!*

Un témoin a écrit éloquemment (1): « Que, la nuit « venue, leur colonne, serrée et silencieuse, s'ébranla « sur Paris, et traversa, d'un pas ferme et résolu, la « forêt impériale. Ces chênes séculaires, ces arbres « gigantesques, au milieu desquels s'écoulaient ces « vétérans, dévoués à une mort presque certaine, le « clair de lune qui grandissait tous les objets, ajou- « taient à cette marche guerrière je ne sais quoi de « majestueux et de solennel. Une taciturnité farouche « et menaçante régnait, dit-il, dans ces colonnes. « On n'entendait que le sourd roulement des canons, « le bruit régulier des pas, et le cliquetis des sabres « et des baïonnettes. D'austères réflexions préoccu- « paient ces guerriers, échappés à tant de batailles. « On voyait leurs regards, sombres et sévères, se « fixer, par intervalles, sur plusieurs batteries d'o- « busiers qui marchaient au milieu d'eux. Il était « évident que, l'esprit frappé et le cœur plein du « terrible serment qu'ils venaient de prêter, ils s'ap-

(1) Koch.

« prêtaient, dans un recueillement héroïque, à périr, « ou à venger l'Empereur et l'Empire, et à terminer « leur carrière devant les murs ou sous les décom- « bres sanglants de leur capitale! » Dévouement sublime, mais que le désespoir de plusieurs de nos chefs, le spectre de la capitale saccagée et des proscriptions qui suivraient, et la crainte de ne jamais obtenir la paix, rendirent inutile.

En effet, partout ailleurs, devant, derrière eux, et même au Quartier Impérial, en ce moment-là même, tout se dissolvait. L'Empire, fondé sur l'armée, manquait dans sa base: il s'écroulait! ses ressorts, depuis trop longtemps trop tendus, se brisaient enfin, jusque dans les mains mêmes de l'Empereur!

En avant d'eux, à Essonne, ce fut le Duc de Raguse. Sa défection se décida, vers cinq heures du soir, ce 3 avril. Ce même 3 avril, vers la même heure, et dans Fontainebleau, une révolte intérieure, dans le palais même, imposa à l'Empereur sa première abdication. Enfin, en arrière, et sur L'Yonne, à hauteur de Montereau, le même soir de ce même 3 avril, et à la même heure, dans les corps d'Oudinot, de Gérard et de Macdonald, le cri de la paix retentit, et l'obéissance cessa.

Leurs soldats venaient de traverser, nuit et jour, un pays dévasté. Les malheureux, affamés, presque nus, couvraient la route de malades et d'hommes épuisés et débandés. Les meilleurs, au bout de leur courage, se traînaient encore, mais en maudissant l'éternité de la guerre, en murmurant que c'était trop; que toutes les forces humaines étaient dépassées; qu'il

fallait la paix; qu'il était temps de faire connaître à l'Empereur leur détresse!

Au milieu de ce découragement et d'une halte de six heures, le bruit de la prise de Paris s'était répandu. A cette nouvelle, un accès de rage ou de douleur exalta ou consterna, chacun suivant son caractère. Dans ces transports le dépit domina; il tourna contre Napoléon, qu'on accusa de ce grand revers, de cette honte nationale. Leur cause dès lors leur paraissant perdue, ils croyaient, du moins, la paix infaillible, quand on reçut au contraire l'ordre de continuer, d'avancer, en toute hâte, par Fontainebleau, sur la capitale. Mais leur dernière marche forcée pour sauver Paris, et dont le but était manqué, avait tout achevé : il n'était plus resté d'énergie que pour désobéir!

Ces chefs avaient blâmé cette tardive manœuvre. Ils n'avaient point été écoutés quand, à Saint-Dizier, ils avaient proposé de concentrer la guerre en Lorraine, et, le surlendemain, de se rallier à tout ce qui restait de forces dans le midi de la France. Il n'y eut point là trahison comme à Essonne, mais mécontentement, mais épuisement absolu, mais désespoir et irritation de la prise de la capitale. L'ordre de marcher contre elle révolta. On se refusa à la punir du malheur des armes. L'impérieux besoin de la paix était au fond de tous les cœurs. Pourtant ils n'abandonnaient pas la cause Impériale, mais le temps semblait venu, la Fortune avait prononcé, et l'on mit des conditions à l'obéissance.

Il fallait que ce découragement fût universel et in-

surmontable, puisque ce fut Gérard, jusque-là le plus ferme et le plus ardent, qui se vit forcé de le déclarer. Il vint avertir Macdonald, « qu'on n'obéis-« sait plus; que les armes tombaient des mains; qu'il « n'était plus possible de continuer; qu'il fallait dire « à l'Empereur la vérité; qu'enfin c'était au nom « des généraux des trois corps d'armée, qu'il le sup-« pliait de lui déclarer : que tous se refuseraient à « marcher contre Paris, ne voulant pas ajouter à tant « de sacrifices celui de la destruction de cette ville! » Macdonald répondit : « Eh bien, je m'en charge! « Marchons à Fontainebleau, et la guerre finira! »

CHAPITRE VI.

Il était environ six heures du soir. Vers cette même heure, dans Fontainebleau, une autre scène, bien autrement grave et décisive, éclatait chez Napoléon lui-même. Car, encore une fois, tout fut simultané : désobéissance sur l'Yonne; révolte dans le palais; défection sur l'Essonne; tout se rompit à la fois, et de toutes parts, sans que l'on se fût concerté, tant étaient universels : et l'épuisement, et le désespoir de n'avoir pu défendre la capitale, et la répugnance pour l'ordre de marcher contre elle!

La Garde seule, en ce moment, obéissait. Le château de Fontainebleau, à l'exception de plusieurs chefs, de quelques postes, et des officiers attachés à Napoléon, était resté désert. Ces chefs étaient réunis

dans un salon voisin de l'appartement de l'Empereur. Un profond découragement abattait les uns, une vive irritation exaltait les autres. Quant à ceux-ci, les nouvelles de Paris, les paroles d'abdication de la veille, et en sens tout contraire cette harangue, de ce jour même 3 avril, qui venait d'annoncer la guerre à outrance, une guerre vengeresse et désespérée, sans en indiquer le terme, tout les excitait. Il en faut convenir, dans une telle extrémité, lorsqu'au cœur de ces grands personnages, l'honneur, l'orgueil, le patriotisme humiliés, tout saignait cruellement, du moins eût-il fallu avec eux quelqu'épanchement, quelqu'explication sur le seul espoir qui restait encore, celui de forcer la Coalition à l'abandon de sa conquête, en manœuvrant sur sa ligne d'opérations. Mais, soit fierté dans son malheur, soit défiance au milieu de l'ébranlement d'une révolution commencée, Napoléon s'isola peut-être trop de ces chefs qui l'entouraient; il se renferma trop dans les hauteurs du commandement, et, continuant à exiger une trop passive obéissance, il laissa, en eux, la grande voix de Paris dominer la sienne.

Pendant que, à l'écart de ces chefs réunis, Caulaincourt, la tête entre ses mains, demeurait absorbé dans une consternation silencieuse, d'autres parlaient avec emportement : « Jusqu'où l'Empereur prétend-il « donc les conduire? Qu'espère-t-il désormais? N'a-t-il « pas assez, de ses propres mains, creusé l'abîme? « Faut-il donc joindre encore à tant de guerres « étrangères la guerre civile? Se faire de tous des en- « nemis, même de ses compatriotes? Porter le fer et le

« feu dans le sein de la capitale? Et pour quoi enfin,
« pour une cause perdue! » Alors, s'échauffant de plus en plus, l'un d'eux s'écria : « Que c'en était
« trop; qu'il en fallait finir; que se soumettre plus
« longtemps, ce serait pousser jusqu'à la servilité
« l'obéissance; qu'il s'agissait ici de tout compro-
« mettre; que l'Empereur n'avait pas le droit de
« tout entraîner ainsi dans sa chute; que, lui déchu,
« les Alliés traiteraient avec son fils; et quant à lui,
« que, ayant fait seul sa destinée, c'était à lui seul à
« la subir! »

Telle fut à Fontainebleau la première scène, dont on va voir les suites cruelles, qu'au reste allait rendre inévitable ce qui se passait dans toute l'armée, à six lieues en avant et en arrière du Quartier Impérial, en ce même et fatal moment. La violence de cette scène fut portée si loin, que l'un déclara « qu'il saurait « bien arracher à l'Empereur sa déchéance! » Un autre même en dit bien plus!... Quant au maréchal Ney, excité par de telles exclamations, et toujours fougueux, il changea en actes ces paroles; et, dans sa patriotique exaspération, entraînant plusieurs de ses interlocuteurs, il marcha précipitamment vers le cabinet de Napoléon.

L'Empereur était seul en ce moment. Revenu du premier choc du rapport de Caulaincourt, il avait repris un nouvel espoir. Son plan était arrêté : son Quartier Général, indiqué à Moulignon; l'Essonne devait marquer le front de son armée; il n'aurait pas eu là cinquante mille hommes, contre plus de cent mille; mais les Coalisés allaient être contraints de

combattre et à la fois de garder Paris ; oseraient-ils affronter un échec, en avant du plus dangereux défilé, celui d'une ville aussi grande et aussi populeuse? D'autre part, l'élan de sa Garde, à la nouvelle d'un essai de contre-révolution, semblait lui répondre du dévouement de toute l'armée à une cause commune à tous, quand, soudainement et sans son ordre, sa porte s'ouvre : ses lieutenants lui sont annoncés, et Ney en tête se présente! « Sire, lui dit-il brusque-« ment, il est temps d'en finir ! Votre situation est « celle d'un malade désespéré! Il faut faire votre tes-« tament, et abdiquer pour le Roi de Rome! »

L'Empereur d'abord, soit surprise ou ménagement, ne fit que contester : il soutint qu'on pouvait combattre encore et ressaisir la fortune, un moment contraire. Mais le maréchal répliqua rudement, « que « cela était impossible; que l'armée ne le suivrait « plus; qu'il en avait perdu la confiance! » L'Empereur, indigné, répondit dédaigneusement, « que « l'armée obéirait assez pour le punir de sa révolte ! « —Eh! si vous en aviez le pouvoir, s'écria Ney, se-« rais-je encore ici dans cet instant? » Alors, lancé comme dans une charge, la voix de plus en plus haute, ses gestes même s'animant, l'Empereur s'étonna! Cette audace jusque-là inouïe, le douloureux silence des témoins, l'éloignement de sa Garde, tout l'éclaira sur sa position! Sa surprise, muette, frappa Ney : il vit qu'il avait été trop loin, car, s'arrêtant soudainement, il ajouta : « Ne craignez rien, nous ne venons pas vous faire ici une scène de Pétersbourg! »

Mais le coup était porté! Dès lors, et comme après

un duel terminé, tout s'adoucit; le respect pour le malheur succéda à la violence; on se laissa congédier, et l'Empereur, trahi dans Paris, abandonné par les chefs de son armée, se résignant, prépara son abdication conditionnelle!

On verra bientôt que dès lors, convaincu de l'insuffisance de cette concession, frappé au cœur, ce fut dans cette cruelle nuit, du 3 au 4 avril, qu'il envoya des instructions pour préparer l'Impératrice à tout, même à sa mort, se décidant déjà à ne pas survivre à sa fortune.

Ces faits, que je tiens des témoins eux-mêmes, expliquent pourquoi l'Empereur, après sa proclamation et le départ de sa Garde, changea si subitement et si complétement de résolution. Mais ils sont si graves, qu'après les avoir consignés, je les ai relus plusieurs fois à ces témoins (1), pour m'assurer de leur entière et complète exactitude! J'aurais voulu pouvoir les taire, mais c'eût été trahir non-seulement la vérité, mais aussi Napoléon! C'eût été laisser ajouter à son malheur l'injuste accusation d'un trop

(1) Entre autres témoins de ces faits, je citerai Saint-Aignan, Fain, et le maréchal Moncey, qui maintes fois m'a certifié l'exacte vérité de toutes les paroles que renferme ce récit, assertion que les autres témoins m'ont confirmée. Quant à la part que prit à cette abdication le maréchal Macdonald, c'est sous sa propre dictée que j'en ai écrit toutes les particularités, dictée qu'après la lui avoir relue il m'a déclaré être de la plus scrupuleuse exactitude.

Ai-je besoin d'ajouter ici que, pour tout ce qu'on a lu, comme pour tout ce qui reste à lire dans ces mémoires, c'est avec le même soin et le même scrupule que j'ai procédé?

prompt abandon de lui-même et de notre cause; découragement que l'histoire, privée de ces révélations, pourrait juger défavorablement, et dont sa mémoire subirait, à tort, le blâme!

CHAPITRE VII.

Le 4 avril, vers onze heures du matin, Ney, Berthier, Caulaincourt, Moncey, le Duc de Bassano et le maréchal Lefebvre, étaient réunis dans la salle à manger de l'Empereur. Ils y attendaient ses ordres. Napoléon parut; sa figure était chargée de soucis. « Restez! » leur dit-il d'une voix brève et encore impérieuse. Puis, sans proférer une parole de plus, il déjeuna précipitamment, rentra seul dans son salon, et y fit presqu'aussitôt appeler ces mêmes personnages, acteurs ou témoins, excepté le Duc de Vicence, de la scène décisive qui avait eu lieu la veille.

Là, comme aux autres levers, on se rangea en cercle, debout, et dans une attitude immobile, attentive et silencieuse. L'Empereur, au contraire, dans une vive agitation, allait, venait, à grands pas, ses regards fixés à terre, se débattant intérieurement contre la nécessité, et ne pouvant s'arracher à lui-même le cruel aveu de sa défaite!

Cette lutte muette était douloureuse; elle dura trois minutes. Enfin, relevant brusquement la tête, il parcourut des yeux ces grands officiers, évita ceux de Ney, s'arrêta devant le maréchal Moncey, et, regar-

dant Caulaincourt : « Eh bien, oui, s'écria-t-il avec « effort, puisqu'ils ne veulent plus traiter avec moi; « puisque ma résistance serait cause d'une guerre « civile, je saurai me sacrifier au bonheur de la « France : j'abdiquerai! »

A ces mots, Moncey se précipita, saisit sa main, la baisa, et lui dit : « Ah! Sire, vous sauvez la France! « Recevez mon tribut d'admiration et de reconnais- « sance! » Puis, comme l'Empereur le regardait avec surprise, il ajouta : « Ne vous y méprenez pas; c'est « mon sentiment, Sire; mais ordonnez, et partout où « vous le voudrez, je n'en suis pas moins prêt à vous « suivre! » Ce second mouvement, digne du cœur de Moncey, frappa moins l'Empereur que le premier cri de ce maréchal. Il appela Fain, reçut de sa main le projet d'abdication, et le remit au Duc de Vicence.

Ce ministre, après l'avoir lu, déclara, d'une voix triste et ferme, que cette abdication était insuffisante, que les Alliés la rejetteraient; et il indiqua les conditions sans lesquelles il était inutile de la présenter à l'Empereur Alexandre. Napoléon les combattit; il se refusait d'y souscrire, lorsque Ney, silencieux jusque-là, mais l'œil ardent, rentra dans son agitation de la veille, et s'écria : « Que le temps pressait, qu'il fallait se hâ- « ter! Qu'il n'y avait plus un instant à perdre! » L'Empereur céda : il s'approcha d'une console, modifia de sa main l'acte fatal et le remit à Fain pour le transcrire; le Duc de Vicence, l'ayant de nouveau parcouru, s'écria avec quelqu'impatience : « Que cela encore ne terminerait rien; qu'il ne voyait « là qu'une matière à des discussions nouvelles! »

Il fallut que notre malheureux Empereur se soumît à reprendre une seconde fois ce triste papier. Alors il rentra dans son cabinet, et en ressortit bientôt, avec une troisième rédaction. « Tenez, dit-il sèche-« ment à Caulaincourt, la voici, et pour cette fois « telle qu'elle restera, je n'y changerai plus rien! » Le Duc de Vicence lut alors, à haute voix, l'acte suivant :

« Les Puissances Alliées ayant proclamé que l'Em-« pereur Napoléon était le seul obstacle au réta-« blissement de la paix en Europe, l'Empereur Na-« poléon, fidèle à son serment, déclare qu'il est prêt « à descendre du trône, à quitter la France, et « même la vie, pour le bien de la Patrie, inséparable « des droits de son Fils, de ceux de la Régence de « l'Impératrice, et du maintien des lois de l'Empire. « — Fait à Fontainebleau, le 4 avril 1814. »

Il achevait cette lecture lorsqu'on annonça les Ducs de Reggio et de Tarente. Macdonald venait d'arriver à Fontainebleau, et, sans le laisser respirer, les états majors réunis, toujours décidés à exiger la fin de la guerre, étaient venus l'assiéger dans son quartier. En même temps une lettre de Paris lui avait été remise. L'adresse portait : *Au maréchal Macdonald, Duc de Raguse*. L'erreur en était évidemment volontaire. Marmont avait ouvert cette lettre à Essonne. Elle était d'un ancien ami de Macdonald, de Beurnonville, membre du Gouvernement Provisoire. Elle annonçait la déchéance de l'Empereur et de sa Famille; le rappel des Bourbons; l'espoir de la constitution anglaise pour la France; enfin, la confirmation dans

leurs grades de tous les officiers de l'armée Française.

La chambre du maréchal était remplie de généraux et d'officiers d'état-major. Ils le pressaient de marcher au château à leur tête, et d'y accomplir sa promesse. Soit franchise qui lui était naturelle, soit précaution contre le danger qu'il allait affronter, ou qu'il ne se crût point le droit de taire la vérité à ses compagnons d'armes, il leur livra cette lettre, et en autorisa la lecture. Elle accrut la résolution universelle. Ils avaient hâte d'en finir, trop pressés de s'assurer, à tout hasard, du repos du jour, sans songer assez aux humiliations et aux regrets du lendemain!

Macdonald, cédant à leurs sollicitations, sortit enfin, et tous, fort échauffés, le suivirent. A chaque pas ce cortége grossissait et l'accompagnait en tumulte. Le maréchal voulut vainement s'en débarrasser : il arriva ainsi jusqu'au pied du grand escalier, où, se retournant, il commanda qu'on s'arrêtât, qu'on l'attendît, qu'on le laissât monter seul; ajoutant qu'il suffirait, qu'autrement cela ressemblerait à une émeute d'officiers, et il en montra l'inconvenance.

Tous, comme lui, ignoraient qu'en ce moment même, à quelques pas d'eux, tout se terminait. Ils répondirent que, puisqu'il allait s'exposer pour eux, ils ne l'abandonneraient pas dans ce péril; qu'ils voulaient le suivre jusqu'au bout, pour le soutenir. Ce fut seulement dans le palais que, s'arrêtant enfin, ils se dispersèrent dans le vestibule et dans la galerie voisine des appartements de Napoléon. Quant à lui, la tête haute, l'air déterminé, car telle était sa con-

tenance habituelle, et accompagné du Duc de Reggio, il entra sans hésiter chez l'Empereur.

Ce fut Napoléon qui le premier lui adressa la parole. Ses premiers mots furent insignifiants. Macdonald répondit : « Bien, Sire, mais bien cruellement « affecté, bien malheureux que le sort des armes nous « ait refusé le dernier honneur de combattre devant « Paris, et de nous faire tuer en défendant contre « une si grande infortune notre capitale! » L'Empereur convint de cette triste vérité. Puis il demanda où étaient ses trois corps, et dans quelles dispositions il les avait laissés. « Ils arrivent, répliqua Macdonald, « mais bien décidés, Sire, à ne point marcher contre « Paris. Je viens, en leur nom, vous le dire; je viens « vous déclarer, quel que soit le parti que la capitale « ait pu prendre, que nul de nous ne tirera son épée « contre elle, que pas un de nous ne la rougira du « sang d'un seul de nos compatriotes! »

L'Empereur se récria, protestant, « que telle n'a- « vait jamais été sa pensée! » et demandant « pour- « quoi on lui supposait un projet aussi cruel! » Le maréchal répondit : « Que c'était le bruit général; « que l'armée en était révoltée! qu'on y disait que « c'étaient assez de malheurs! Et qu'on s'y refusait « à faire de Paris une seconde Moskou! »

Ici Napoléon, se récriant plus encore, l'interrompit, s'indignant, « d'une si odieuse supposition! en « demandant la cause, et y opposant ses soins, son « amour constant pour sa capitale, et tout ce qu'il « avait fait pour elle! » « Mais, Sire, reprit Macdo- « nald, Votre Majesté sait-elle bien tout ce qui s'y

« passe? » A quoi l'Empereur ayant répondu « qu'il « savait les Alliés résolus à ne plus traiter avec sa « personne, » le maréchal, en lui présentant la lettre de Beurnonville, ajouta : « Que ce n'était pas tout, « et que malheureusement cette lettre lui en appren- « drait bien davantage! » Napoléon la reçut sans empressement, sans émotion, son sacrifice étant fait, et s'attendant à tout. Il la parcourut avec le même calme, demanda qui en était l'auteur, et si le maréchal consentait à ce qu'il la fît connaître. Alors, sur la réponse franche du Duc de Tarente, que déjà il l'avait communiquée à son quartier général; qu'évidemment, d'ailleurs, Marmont, avant lui, l'avait ouverte, l'Empereur la remit à Maret, en lui ordonnant d'en faire, tout haut, la lecture. Après quoi, interpellé par Macdonald sur le parti qu'il allait prendre, il répondit : « J'ai voulu la gloire et le bonheur de la « France! je n'ai point réussi, j'abdique, et je me « retire! » « Ah, Sire! Quelle catastrophe! » s'écria le maréchal, d'autant plus ému que, ignorant ce qui avait précédé, et n'étant venu demander que la paix et non l'abdication, il crut cette résolution soudaine, s'en prit à sa démarche, et s'en accusa.

L'Empereur, sans lui répondre, parcourut d'un regard élevé ceux qui l'entouraient. « Oui, continua- « t-il, je me décide à abdiquer! Mais vous tous, « consentez-vous à reconnaître mon Fils pour mon « successeur, et à accepter la Régence de l'Impéra- « trice? » Chacun d'eux alors, sur l'interpellation directe et successive de « Vous? Vous? et Vous en- « core? » répondit affirmativement du geste et de la

voix. Macdonald y joignit, avec effusion, la ferme protestation d'un entier dévouement, et de tous ses efforts pour le faire partager à tous ceux qui étaient sous ses ordres. L'Empereur reprit : « Les Sénateurs! « Quels ingrats! Mais vous, qui les connaissez, écri- « vez-leur donc qu'ils se perdent! » Puis il déclara qu'il choisissait les Ducs de Vicence et de Raguse, avec le Prince de la Moskowa, pour négociateurs. Alors enfin, les congédiant, il ajouta qu'il allait faire préparer leurs instructions; que ses voitures les conduiraient à Paris, et qu'ils eussent à se tenir prêts à partir.

Un quart d'heure après, soit que les accents de Macdonald l'eussent touché, soit confiance dans la loyauté de ce maréchal, il le fit rappeler et lui dit : « Qu'il s'était ravisé sur Marmont; qu'il le jugeait « indispensable en tête de son corps, puisqu'il était « aux avant-postes; » et il demanda au Duc de Tarente s'il consentait à remplacer ce maréchal dans la négociation près de s'ouvrir. Sur la réponse de Macdonald, « qu'il acceptait cette marque de confiance, « et qu'il lui prouverait qu'il en était digne, » l'Empereur le congédiait, quand, le voyant prêt à sortir, il se jeta sur un canapé en s'écriant : « Ah! « croyez-moi, marchons demain matin, et nous les « battrons encore! » Macdonald avait la main sur la porte déjà entr'ouverte; il feignit, m'a-t-il dit, de ne point entendre, acheva de sortir, et alla rejoindre les maréchaux. Il les trouva ressaisis d'une inquiétude que ces derniers mots ne lui firent trouver que trop naturelle.

Ce qu'ils redoutaient, c'était un regret, un retour d'espoir de Napoléon, et que, en leur absence, quelque mouvement guerrier ne les compromît, ainsi que la mission qu'ils allaient remplir. Dès lors, considérant le règne de l'Empereur comme terminé, ils déclarèrent formellement au Major Général : « Que dé« sormais ils représentaient seuls l'armée, et que « ce n'était plus de Napoléon, mais d'eux seuls, « qu'il devait recevoir des ordres! » Berthier accepta!

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE I.

Ces précautions prises, leurs instructions reçues, Caulaincourt, Ney et Macdonald partent, et arrivent dans Essonne. Pendant qu'ils envoient demander au Prince de Wurtemberg, général de l'avant-garde des Alliés, un sauf-conduit, ils expliquent au Duc de Raguse l'objet de leur mission. Dès leurs premiers mots Marmont se trouble; à celui de Régence, son anxiété augmente, le remords le saisit : dans son angoisse, il avoue des pourparlers avec l'ennemi, une convention commencée, conclue, signée même!

Il était trop vrai, l'infortuné maréchal avait failli! Ce n'était ni l'orgueil de sa lutte énergique du 30 mars, ni l'indignation de l'inutilité d'un si grand dévouement, qui l'avaient égaré; tant d'efforts n'avaient point été suivis d'épuisement; l'affront de la prise de Paris ne l'avait pas ébranlé; dans Paris même, chez lui, pendant la nuit du 30 au 31, on croit qu'il avait été insensible aux insinuations de Talleyrand et aux suggestions de Laffitte en faveur des Bourbons, « de « qui seuls, lui dit ce banquier, on devait attendre le « salut de la France. »

Fabvier confirme cette opinion. Il dit, il est vrai, que, le combat du 30 mars terminé, et après avoir dirigé les restes des deux corps vers Essonne, étant revenu chez Marmont prendre ses ordres, il y avait aperçu Talleyrand assis seul à l'écart, et qu'il en avait reculé comme à la vue d'un mauvais présage. En ce moment, le Duc de Raguse réglait, dans une pièce voisine, les conditions de la capitulation de Paris, avec les envoyés d'Alexandre. Il se peut qu'aussitôt après, ce maréchal, étant retourné près de Talleyrand, ait commencé à subir cette fascination venimeuse. Toutefois, comme à Essonne, quelques heures après, il s'en trouva séparé; comme la défection de Talleyrand n'éclata que le lendemain au soir, et qu'il fallut à son succès, dans Paris, les deux jours suivants, il ne semble pas que jusqu'au 3 avril ce mauvais germe, s'il fut déposé dans le cœur de Marmont, s'y soit développé. Fabvier croit donc qu'il sortit de Paris fidèle encore; du moins ce maréchal l'y laissa-t-il pour observer l'entrée de l'armée Alliée dans la capitale, avec l'ordre d'en rendre compte à l'Empereur.

Fabvier obéit. Ce fut le 3 avril seulement qu'il put rejoindre Napoléon sur la position de l'Essonne. L'Empereur y était revenu ce matin-là même. Pressé de questions, Fabvier se vit forcé de lui raconter, sans ménagement, les détails déplorables de la réception des Alliés par une partie de la population parisienne, à quoi l'Empereur, sans irritation, répondit : « Paris « souffre! Ses habitants sont malheureux, et les mal- « heureux sont injustes! » Alors, avant de tourner bride sur Fontainebleau, où l'attendait, après sa ha-

rangue à sa Garde et le départ de cette élite fidèle, la scène cruelle qu'on vient de lire, il indiqua le champ de bataille qu'il avait choisi, ordonnant d'y marquer les points de protection nécessaires aux forces qu'il comptait y déployer.

Ce travail achevé, Fabvier revint dans Essonne près du Duc de Raguse. Il le trouva, m'a-t-il dit, au fond du jardin de son quartier général. Ce maréchal achevait d'y conférer avec un individu chauve, en habit de ville, jadis officier en Égypte sous ses ordres, et depuis ou démissionnaire ou retraité. C'était Montessuis, un émissaire des Royalistes ! Marmont, quand il l'eut congédié, ne dissimula point à Fabvier la mission que cet envoyé venait de remplir. Puis, interpellant son sous-chef d'état-major, il lui demanda quelle réponse il jugeait convenable à des propositions de cette nature. Fabvier se trouvait, en ce moment, près d'un arbre exotique assez remarquable : « Mais, répondit-il en désignant la plus forte des « branches de cet arbre, il me semble que, dans d'au« tres circonstances, la réponse aurait dû être là ! « Pourtant, au moins, faudrait-il avertir l'Empereur, « d'une aussi fâcheuse tentative ! » Marmont répliqua que telle était son intention ; après quoi l'on se mit à table, où Fabvier remarqua avec peine que la place du chef d'état-major était vide. Sa crainte n'était malheureusement que trop fondée : en ce moment-là même la défection commençait !

Ainsi, dans cette soirée du 3 avril, partout à la fois si fatale à Napoléon, quand, sur l'Yonne et dans Fontainebleau, les autres chefs de l'armée s'étaient sou-

levés : les premiers contre la guerre seulement, les seconds contre l'Empereur lui-même, en demeurant toutefois fidèles au Roi de Rome, Marmont, livré à lui seul, et trop susceptible d'élans subits, s'était laissé entraîner bien plus loin encore! Ébranlé par la révolution accomplie dans la capitale, et sans s'apercevoir de l'énormité de son action, il s'était laissé persuader qu'il serait le sauveur de la France, en trahissant non-seulement Napoléon, mais le drapeau Français, l'armée, et l'Empire même!

Tel avait été l'objet de la mission confiée à Montessuis. Ses lettres de créance près de Marmont avaient été, avec une communication de Schwartzenberg, les premiers actes du Gouvernement Provisoire et les écrits pressants de trois personnages, deux civils, l'autre militaire. Tous trois étaient d'un nom et d'un mérite connus; leurs sollicitations n'avaient eu que trop d'influence sur l'imagination vive et orgueilleuse du maréchal.

Montessuis, comme on l'a vu, était arrivé à Essonne le 3 avril, vers cinq heures du soir. Marmont venait d'expédier tous ses officiers à ses divisions avec des instructions vigoureuses. Ces ordres ne respiraient que la guerre; le maréchal ne semblait songer à autre chose, quand Montessuis, l'abordant, s'enferma seul avec lui et le transforma. Il lui apportait : d'un côté, la certitude que désormais dans Paris tout était fini pour la Dynastie Impériale; et d'autre part, avec les dépêches susdites, la proposition de traverser, à la tête de son corps, l'armée ennemie. Lui et la Normandie deviendraient le centre de ralliement d'une armée

toute nationale! Elle achèvera la révolution; elle décidera de la paix! Elle sauvera la France de l'anarchie, Paris du pillage, et la nation des horreurs de la guerre civile!

A cette tentation, Montessuis joignit la contagion de l'exemple : il cita cent noms remarquables, déjà engagés; il lui remit une lettre de l'un des plus renommés. Ce général s'était déclaré; son parti était pris; il pressait le maréchal d'imiter son patriotisme!

On ignore la réponse du Duc de Raguse, et si l'embaucheur repartit sûr de son succès. On croit qu'il n'en emporta point la certitude. Mais il avait été écouté! Les mémoires, encore secrets, de Marmont, mémoires dont il m'a fait remettre un passage avec d'autres documents, sont, sur ce point, d'une brièveté évidemment pénible et douloureuse. Ce qui est certain, c'est que, resté seul pendant cette nuit si critique, le venin laissé dans son cœur y fermenta; que son orgueil s'enivra du rôle qu'on lui offrait; qu'il s'exalta d'une inconcevable illusion de patriotisme, et se décida, comme à un devoir impérieux, à la trahison qu'on lui proposait. Il en formula l'engagement destiné à Schwartzenberg. En même temps, et pour se justifier, il écrivit à Napoléon. De ces deux lettres, l'une est connue, la seconde est encore inédite, les yeux de Marmont ayant été dessillés avant qu'il eût pu l'envoyer à son adresse; mais l'une explique l'autre, et toutes deux ici sont indispensables.

La copie de cette seconde lettre vient de m'être remise (29 juin 1837) par un ancien aide de camp de M. le Duc de Raguse et par son ordre, ainsi

qu'un passage de ses mémoires et plusieurs autres pièces, que le maréchal a désiré qu'il m'apportât.

« Essonne, 4 avril 1814.

« Sire,

« Je vous ai servi avec dévouement depuis vingt ans, et mon zèle a redoublé avec vos malheurs; les travaux de cette campagne le prouvent assez. Soutenu par l'opinion de mon pays, mes efforts n'auraient point eu de terme, car l'adversité n'a jamais su m'effrayer. Mais, Sire, c'est contre l'opinion de la France, et tout à l'heure contre les Français mêmes, que nous portons les armes! L'exaltation des esprits à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Marseille, l'universalité des sentiments exprimés d'une manière si véhémente, le décret du Sénat, décèlent assez la véritable opinion publique, et celle-là doit faire la règle d'un bon Français, d'un citoyen. D'ailleurs, Sire, dans quelle horrible situation sommes-nous placés? Ou la fortune couronnera momentanément vos efforts, et alors la dévastation de Paris et la fuite de ses habitants en sont la suite; ou elle vous est contraire, et alors, Sire, avec notre perte immédiate nous entraînons la perte du reste d'une milice, peut-être trop tôt nécessaire au salut de la patrie, et qui, combattant pour elle, alors soutenue par l'opinion, saura la sauver. C'est donc, Sire, pour la France que je me dévoue en faisant une action que mon cœur condamne, mais qui m'est commandée par le salut de mon pays. Je dois m'éloigner de vos rangs le jour où la nation vous réprouve; mais, après avoir sauvé la Patrie, je suis prêt à vous rapporter ma tête, si vous la réclamez!

« Je n'ai séduit ni les généraux, ni les troupes dont vous m'avez confié le commandement. Tous sentent, comme moi,

que la volonté de la nation doit être leur règle, et que rien ne la rend douteuse aujourd'hui.

« Je suis avec un profond respect, Sire, de votre majesté, etc. »

Au Maréchal Prince de Schwartzenberg. (*Même date.*)

« Monsieur le Maréchal, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, ainsi que tous les papiers qu'elle renferme.

« L'opinion publique ayant toujours été la règle de ma conduite, et l'armée et le peuple se trouvant déliés du serment de fidélité envers l'Empereur Napoléon par le décret du Sénat, je suis disposé à un rapprochement entre l'armée et le peuple, qui doit prévenir toute chance de guerre civile et arrêter l'effusion du sang. En conséquence je suis prêt à quitter, avec mes troupes, l'armée de l'Empereur Napoléon, aux conditions suivantes, dont je vous demande la garantie par écrit : 1° Les troupes quitteront l'armée avec leurs armes, artillerie, munitions, etc., et se rendront directement en Normandie, dans les lieux que je leur assignerai, et qui ne sont point occupés par les troupes Alliées. Elles y resteront jusqu'à nouvel ordre, s'y reposeront, se referont des fatigues de la campagne, et ne seront qu'aux ordres de leurs généraux ; 2° Dans le cas où, par suite des événements de la guerre, l'Empereur Napoléon tomberait au pouvoir des Puissances Alliées, dans quelque circonstance que ce soit, sa vie et sa liberté, dans un pays qui lui serait déterminé, lui seront garanties, etc., etc. »

Le 4 avril venu, dès le point du jour, Marmont appelle autour de lui, dans sa propre chambre, tous ses généraux, Chastel excepté : il les harangue, il les entraîne dans sa résolution, et reçoit leurs

serments, qui y sont conformes; puis, leur ayant lu sa réponse à Schwartzenberg, l'infortuné maréchal, encore ébloui, la fait aussitôt partir, et s'engage irrévocablement, ainsi, dans une de ces actions irrémissibles, qu'un instant consomme, et qui deviennent le remords dévorant d'une vie entière!

Toutefois, vers quatre heures du soir, lorsque, entouré de l'étonnement douloureux de Ney, de Macdonald et de Caulaincourt, il comprit enfin l'énormité de l'action qu'il avait commise; lorsque, sortant de son ivresse, il s'aperçut que, armée, Empereur et Empire, il avait, à la fois, tout trahi; dans son inexprimable détresse, il implora, de ses regards troublés, ses anciens amis, cherchant à quelle branche rattacher sa renommée, et se débattant vainement sur l'abîme où il la voyait près de s'engloutir! L'un d'eux lui conseilla d'aller à Fontainebleau, jugeant qu'ainsi la réponse de Schwartzenberg aux conditions mises à sa défection, le trouvant absent, l'effet en serait suspendu. Mais Marmont se sentit trop coupable, il n'osa, il s'écria : « Que déjà, peut-être, « l'Empereur connaissait sa faute; qu'il y allait de « sa tête, qu'il ne pouvait la livrer ainsi! » Il émut de pitié ses compagnons d'armes.

Pressé par sa conscience de rentrer dans le devoir; entraîné par son nouvel engagement, il ne savait plus auquel entendre, qui ne point abandonner, à qui ne point manquer de parole! L'infortuné n'avait plus que le choix des trahisons!

Il se décida enfin à se réunir aux efforts que ses collègues allaient tenter en faveur du Roi de Rome.

Sa détermination fut sincère, son retour complet. Il rassembla ses généraux, il leur déclara : que son traité avec le Prince de Schwartzenberg était devenu sans objet ; qu'une négociation nouvelle, entreprise au nom de toute l'armée, commençait ; qu'il fallait s'y rattacher ; et il leur laissa l'injonction formelle d'attendre, quoi qu'il pût arriver, son retour, et de ne faire aucun mouvement sans son ordre !

La nuit, celle du 4 au 5, et le sauf-conduit venus, Caulaincourt et les trois maréchaux étaient repartis, lorsque, arrivés à hauteur de Petit-Bourg, Marmont s'aperçut qu'on les détournait vers ce château. Alors, s'agitant violemment, il s'écria : « Que là était le quar-« tier du Prince de Wurtemberg ; que c'était avec ce « Prince qu'il était convenu du passage de son corps, « cette nuit même, au travers des postes ennemis, et « qu'il ne pouvait se montrer à lui, après s'être décidé « à manquer à cet engagement ! » Ses compagnons cédèrent à son anxiété. En descendant de voiture, ils y renfermèrent le malheureux Duc de Raguse, ils le couvrirent, à sa prière, m'ont-ils dit, de leurs manteaux, pour le cacher à tous les regards ; puis ils entrèrent au château de Petit-Bourg.

Après quelques moments d'attente les portes s'ouvrirent, le Prince de Wurtemberg parut ; et d'abord, ne recevant d'une victoire dérobée et si peu glorieuse que de grossières inspirations, il insultait brutalement à notre infortune, quand Schwartzenberg, accouru pour s'assurer de la défection de Marmont, intervint. Il montra de plus nobles sentiments, mais hostiles à la Régence de la Fille de son Empereur, et

voulut que les maréchaux, pour continuer leur route vers Paris, attendissent l'autorisation d'Alexandre. Les heures ainsi s'écoulaient; la position de Marmont devenait intolérable, quand il aperçut le Généralissime. Saisissant cette occasion, il sortit de son réduit, se découvrit au Feld-Maréchal, lui annonça sa réunion aux négociateurs, et, sa conscience ainsi allégée, il osa se joindre ouvertement à ses collègues.

Ce fut le 5 avril, vers trois heures du matin seulement, qu'arrivés enfin à Paris ils furent admis devant l'Empereur Alexandre. Le Roi de Prusse était présent. A l'aspect de ces envoyés de Napoléon, le souvenir d'une longue et cruelle humiliation l'emporta hors de son caractère. Il ne répondit à leur premier salut qu'en leur reprochant durement d'avoir fait le malheur de l'Europe et de la France! Après quoi, il leur tourna brusquement le dos et se retira.

L'Empereur Russe, au contraire, les accueillit généreusement. Il arrêta d'abord, du geste et de la voix, Ney qui, tout bouillant, s'était empressé de commencer, et il leur dit : « Qu'avant tout il avait besoin « de leur déclarer l'estime, l'admiration même qu'il « portait à la bravoure de l'armée Française et à l'ha- « bileté de ses chefs! Il protesta de ses dispositions « toutes favorables à la France! Il en voulait le bon- « heur, la sécurité! Il fallait qu'elle restât grande, « qu'elle fût puissante! » Ney reprit vivement en insistant pour la Régence, mais dans son ardente chaleur à vouloir assurer le sort désormais privé de l'Empereur, et à exiger l'avénement du Roi de Rome, il s'emportait trop, quand Macdonald, l'interrompant, re-

nouvela, avec une fermeté calme, la proposition formelle de la Régence de Marie-Louise. Alexandre objecta l'inévitable influence de Napoléon sur cette Princesse; les inconvénients de la Régence, au dehors pour la paix générale; au dedans pour Paris, Bordeaux, et pour tant de personnages, déjà compromis contre la Dynastie Impériale! Il termina en ajoutant : qu'il ne tranchait pourtant pas absolument une question aussi importante; qu'il en voulait référer au Roi de Prusse; qu'à neuf heures du matin messieurs les envoyés eussent à revenir, qu'alors il se serait décidé et qu'ils recevraient sa réponse.

Ils ont dit, et l'histoire n'a point le droit de le taire, qu'ils sortirent de chez cet Empereur aussi satisfaits de lui qu'il était possible. Formes majestueuses, noblesse de sentiments, paroles généreuses, tout enfin avait été d'accord avec sa position : quelque grande qu'elle fût, ils l'y trouvèrent proportionné. Mais, en le quittant, ils rencontrèrent dans la pièce voisine Dupont, Dessolles et les membres du Gouvernement Provisoire. Changeant aussitôt d'émotions, ils s'indignèrent, ils les abordèrent avec emportement, les interpellant des noms de rebelles, de traîtres, qui sacrifiaient la France à leur haine contre Napoléon et à leur ambition envieuse et mécontente! Il y eut là plusieurs minutes d'un tumulte de voix injurieuses et de provocations menaçantes. Caulaincourt ne parvint à les calmer qu'en leur rappelant qu'ils étaient chez l'Empereur Alexandre.

Quant à Talleyrand, resté impassible au milieu de ce conflit, il profita de cet apaisement pour essayer

d'attirer chez lui les parlementaires. Mais Macdonald comprit ce que cette offre avait d'insidieux, il la rejeta avec une hauteur méprisante; puis, sortant avec ses trois collègues, ils allèrent chez Ney, laissant libre à leurs adversaires ce champ d'intrigues.

On sait les nouveaux efforts de ceux-ci sur l'esprit de l'Autocrate, et leurs invocations contre le danger auquel il exposerait tant de royalistes, s'il les laissait à la merci de l'Empereur et de la Régente.

CHAPITRE II.

Au reste, en ce moment même, tout espoir était perdu pour la cause Impériale! La défection d'Essonne, abandonnée par Marmont, venait d'être reprise par les généraux de ce maréchal! Déjà même Alexandre en était instruit. Vers la fin de son audience aux maréchaux, Macdonald avait remarqué qu'un officier russe, entr'ouvrant la porte, avait parlé à voix basse à son Empereur. Ces mots « *Totum corpus* » avaient frappé l'oreille du maréchal, sans toutefois qu'il en eût saisi toute l'importance. Mais, trois heures plus tard, au milieu d'un repas matinal qu'ils prenaient en attendant qu'ils fussent rappelés chez l'Empereur Russe, il n'en apprit que trop la fatale explication.

Le fait était que, après leur départ d'Essonne, Napoléon avait envoyé au Duc de Raguse l'ordre de venir de sa personne à Fontainebleau. Le malheur voulut que l'officier chargé de ce message fût un homme de bruit et d'embarras. Ne trouvant point

Marmont, il s'était adressé au général Souham; mais ce fut en s'emportant sur l'absence du maréchal, si inconsidérément, si malencontreusement, que Souham, effrayé, crut la trahison découverte, et que l'Empereur, à défaut de leur chef, allait les faire appeler pour les en punir.

Souham n'avait jamais aimé Napoléon, qui l'estimait peu. A sa haine se joignit la peur; cette peur, il s'était hâté de la communiquer à ses complices. Tous aussitôt s'étaient décidés. Leur terreur fut telle, que, retournant leurs avant-postes, ils s'étaient d'abord mis en défense contre Fontainebleau. En même temps ils avaient fait avertir les Alliés de leur ouvrir le passage. Puis, trompant leurs propres troupes, ils les avaient mises en mouvement sur Versailles. Vainement Fabvier leur avait protesté, m'a-t-il dit lui-même, qu'il allait crever son cheval pour rejoindre le maréchal, en les conjurant d'attendre ses ordres; mais dans leur frayeur, n'écoutant rien, ils avaient entraîné tout avec eux, se précipitant dans la honte de cette trahison pour en éviter la peine.

Fabvier, ainsi repoussé, n'en partit pas moins; il espérait que leur maréchal pourrait les arrêter encore. Il le trouva, m'a-t-il dit, chez lui, seul, assis devant son feu, une glace en face, les coudes sur ses genoux, et la tête entre ses mains. Au bruit qu'il fit en entrant, le Duc, levant la tête et l'apercevant dans la glace, s'écria : « Quoi! vous, Fabvier! Ah! je suis « perdu! » — Et déshonoré aussi! » ajouta Fabvier. « Que faire donc? » reprit Marmont. Fabvier repartit aussitôt : « Courir à vos divisions, et en arrêter la

« défection ! Vous en avez peut-être le temps en-
« core ! » — Oui ! oui ! répondit le maréchal, mais
« avant j'ai promis de retourner, avec mes collègues,
« chez l'Empereur Alexandre ; venez dans une heure,
« avec mes chevaux, m'attendre-là. J'en sortirai
« promptement, et nous partirons ensemble ! »

Ce fut alors que Marmont revint, éperdu, à ses collègues, parlant par exclamations, leur annonçant cette fatale nouvelle, et s'écriant : « Qu'il donnerait son « bras pour qu'elle ne fût point véritable ! » — Dites « votre tête, repartit Ney, et ce ne serait point assez « encore ! »

Pendant qu'ils demeuraient consternés, l'infortuné, dans son désespoir, courut précipitamment au Quartier Impérial d'Alexandre. Il y entra pâle et hors d'haleine. Le comte de Paer venait d'y arriver à toute bride. Tout était consommé ! Vers trois heures du matin, 5 avril, la colonne Française, Bordesoulle en tête, s'était avancée dans l'obscurité, marchant serrée, les armes prêtes, et dans un profond silence ; les soldats, leurs officiers, tous convaincus qu'ils allaient combattre et qu'il s'agissait d'une surprise. Mais d'abord, au milieu des ombres, la marche parallèle des flanqueurs Bavarois entr'eux et les bivouacs ennemis les avait étonnés. A chaque pas leurs soupçons s'étaient accrus. Bientôt des rumeurs avaient parcouru les rangs. Enfin nos éclaireurs Polonais s'étaient écriés : « Qu'on les trompait ! qu'on les livrait à « l'ennemi ! qu'ils ne voulaient point trahir l'Empe-« reur ! » et, refusant d'obéir, ils avaient fait volte-face, et ils étaient retournés, à toute bride, jusqu'à Es-

sonne, où les généraux Chastel et Lucotte, restés fidèles, les avaient reçus. Les murmures alors avaient éclaté dans toute la colonne!

Malheureusement un reste de confiance et l'habitude de la discipline avaient contenu nos soldats et trompé leur obéissance. Leurs généraux s'épuisaient encore en protestations, quand le jour, paraissant enfin, en avait montré le mensonge. Dès lors le désordre était monté à son comble. Jusqu'à Versailles la marche, à tout moment interrompue, n'avait été qu'une longue révolte! On voulut alors vainement les haranguer, Officiers, soldats, tous, dans leur impuissant désespoir, se débandèrent. Les uns brisaient leurs armes déshonorées; d'autres les déchargèrent sur les traîtres! Le crime eût été expié sur le lieu même, sans leur fuite précipitée. Elle déroba ces chefs coupables à leurs victimes. En même temps le colonel Ordener, ralliant ces troupes indignées, se mit à leur tête; et tous se dirigèrent précipitamment vers Rambouillet, pour tenter de se rejoindre à l'Empereur.

On a vu la douleur éperdue de Marmont à la première nouvelle de cet événement. Il eût pu se relever encore, en rejeter la responsabilité; mais Talleyrand étendit sur lui sa fatale influence, et l'infortuné, la tête perdue dans une confusion de remords, se laissa replonger dans l'abîme d'où il s'efforçait de s'arracher depuis la veille. Fabvier, depuis plus d'une heure, l'attendait à la porte de cet hôtel. Il le vit enfin en sortir abattu, la figure bouleversée, s'efforçant de composer sa contenance. Un pénible sou-

rire contracta ses traits; il remercia Fabvier, et le renvoya en balbutiant « que tout était arrangé, qu'il « n'y avait plus rien à faire ! »

On venait de lui persuader d'accepter tout entière la faute dont il n'était plus coupable. Bien plus, ainsi retombé, apprenant la révolte de Versailles, il part avec précipitation de chez Talleyrand : il rejoint son corps d'armée, et, l'arrêtant en dépit de la résistance d'Ordener, il harangue ses soldats, il en invoque les souvenirs, il leur rappelle sa fidélité et son dévouement passés, il en atteste ses blessures, qu'il leur montre, et, ressaisissant un reste d'autorité, il achève de tromper leur confiance et d'obtenir leur résignation, en leur annonçant la paix, dont il leur déclare faussement la signature!

Déplorable fin d'un guerrier justement illustre! Car Marmont avait tout pour lui : complexion martiale, noblesse d'âme, de manières et de figure, instruction variée, que faisaient valoir un esprit piquant et une imagination ardente. Constamment épris de la gloire, tous les biens qu'elle donne, il les exposait héroïquement après les avoir conquis, méprisant le péril, comme vingt-deux ans plus tôt quand il avait tout à conquérir. Mais, plus glorieux que sa gloire, l'orgueil le perdit. Sa chute fut d'autant plus grande qu'il tomba le lendemain de l'action la plus héroïque de toute sa vie, et peut-être même de toute la guerre!

CHAPITRE III.

Il était onze heures, quand les maréchaux Macdonald, Ney et le Duc de Vicence furent une seconde fois introduits chez Alexandre. Les premières paroles de ce Prince furent décisives. Il leur dit : « Que la « Régence était devenue impossible; que trop d'in- « térêts, étrangers, français même, s'y opposaient! « Elle menacerait du retour de Napoléon; son règne « continuerait; l'Europe n'en voulait plus! L'opinion « de la France s'y montrait contraire! L'armée elle- « même, loin d'être unanime comme ils l'avaient an- « noncé, s'en détachait : la défection du corps du « Duc de Raguse en était la preuve! Il fallait donc « chercher un autre Souverain! C'était aux Français « de se décider; la Coalition les laissait libres de choi- « sir : leur pays ne manquait pas d'hommes illustres, « ou l'Europe, de Princes dignes de fixer le choix de « la France, et d'en occuper convenablement le « Trône. Hors Napoléon et sa Dynastie, les Alliés « n'excluaient personne. »

Il affecta de ne point nommer les Bourbons, qui seuls, en ce moment, étaient devenus possibles.

Ici Caulaincourt se récria douloureusement : il demanda quel serait donc le sort qu'on destinait à l'Empereur Napoléon. Et l'Empereur Russe allait répondre, quand Macdonald, élevant avec fierté la tête et la voix, s'anima d'un mouvement plus noble encore que celui du Duc de Vicence. Il l'interrompit hautement en déclarant : que leur Empereur leur

avait prescrit : « De ne point s'occuper de son ave-« nir! » A ces mots, et sur un cri de surprise de l'Autocrate, le maréchal ajouta : que telles étaient ses instructions; et, les déployant, il les présenta à l'Empereur Alexandre.

Ce Prince les saisit avidement. Il lut qu'elles enjoignaient aux plénipotentiaires : « De ne traiter que des « intérêts de la France et non de ceux de sa per-« sonne! » Alors, dans son émotion, sentant sa victoire vaincue par ce généreux abandon que Napoléon faisait de lui-même, il s'écria : « Qu'il l'en estimait « plus encore! » Et, s'exaltant, il rappela l'ancienne amitié « qui les avait unis; il protesta de sa cons-« tante admiration pour un aussi grand homme. Il « attribua leur rupture à leur coalition contre le « commerce anglais. C'était au risque de sa propre « vie, qu'il en avait observé les conditions; pourquoi « Napoléon les avait-il enfreintes? Pourquoi s'é-« tait-il refusé à ce qu'il s'en écartât pareillement? « De là, la guerre de 1812, acceptée par la Russie, « non provoquée par elle, l'invasion jusqu'à Moscou, « et l'incendie de cette capitale! »

Macdonald ici répliqua : que sans doute il n'attribuait pas à l'armée Française cette catastrophe. Alexandre en convint, mais en évitant, ou d'en accuser ses peuples, ou d'en faire honneur à leur patriotisme. Et en effet, Rostopchine seul, et peut-être aussi Kutusow en pouvaient réclamer la gloire. Alors surtout s'échauffant plus encore, et s'attendrissant sur la grandeur de la chute de son rival : « Tous ses « griefs, dit-il, étaient oubliés! Sa première amitié

« renaissait à l'aspect de tant d'infortunes ! Il déplo-« rait la nécessité de sacrifier au repos de l'Europe « cet héroïsme, et d'être forcé de rabaisser tant de « grandeur à une position désormais inoffensive! »

La question ainsi engagée, Caulaincourt se crut le droit de renouveler son premier appel. Il y eut un moment d'hésitation dans la réponse. Alexandre demanda quelques instants, se retira, puis revint bientôt, mais avec une émotion toute différente. Son attitude était contrainte. Ce fut avec un pénible embarras : « Qu'au nom des Alliés il offrit l'île d'Elbe, « ou autre chose semblable ! » Il s'empressa d'ajouter « que le titre d'Empereur et tous les honneurs « attachés à ce rang lui seraient conservés, et que « l'Europe les reconnaissait inhérents à sa Per-« sonne. »

Ces mots « ou autre chose » provoquaient une explication : elle fut demandée, mais il refusa d'y répondre; et aussitôt, reprenant avec une nouvelle chaleur son premier langage, il renouvela ses protestations généreuses; il chargea les plénipotentiaires de les reporter à Napoléon, et de lui dire : « Que, si la « retraite offerte à son malheur lui déplaisait, ses « États lui étaient ouverts! Qu'il y serait reçu en « ami, en Souverain, avec tous les honneurs dignes « de la grandeur de son génie et d'une si mémorable « infortune! »

Paroles magnanimes en apparence, mais aussi vaines qu'éblouissantes! Au fait, et à l'exception de l'imprudence d'un lieu d'exil aussi rapproché de la France que l'île d'Elbe, dans quel réduit plus obscur,

plus circonscrit, pouvait-on reléguer un Souverain naguère si puissant, un aussi grand homme?

Les maréchaux repartirent pour Fontainebleau, forcés d'accepter ce dénoûment, auquel, le 3 avril, ils avaient contribué, plus ou moins, sans le vouloir, et que les généraux de Marmont venaient de rendre inévitable!

CHAPITRE IV.

Pendant que dans Paris tout ainsi s'accomplissait, à Fontainebleau, l'Empereur, renfermé dans ses appartements, y était d'abord resté sans espoir. Toutefois il avait fait avertir l'Impératrice d'envoyer, en toute hâte, à son Père, le Duc de Cadore. Mais il est certain qu'il joignit à cet avis des adieux sinistres! Ce fut alors que ces mots « prêt à quitter la vie! » renfermés dans sa première abdication, furent remarqués. L'effroi de la Régente et les faits qui vont suivre les expliqueront.

Pourtant, quel que fût l'accablement qui succéda à tant de cruelles agitations, le refus des Alliés d'accepter son abdication conditionnelle et un mouvement d'indignation de l'armée pouvaient tout changer encore. Forcé d'attendre, le repos de la nuit du 4 au 5 avril avait ranimé Napoléon, quand on vint lui annoncer la défection du corps d'armée du Duc de Raguse! C'était en la fidélité de cet an-

cien aide de camp qu'il comptait le plus, et son premier mouvement fut incrédule. Mais bientôt convaincu, il cessa de se récrier, et muet, le regard fixe, retombant accablé sur le siége d'où la première nouvelle de cette trahison si inattendue l'avait arraché subitement, il demeura longtemps absorbé dans la méditation la plus douloureuse. « L'ingrat! Il sera « plus malheureux que moi! » furent les seuls mots qui lui échappèrent.

Enfin son cœur, oppressé, s'épancha. Il appela Fain; et, se relevant, son génie ardent, enchaîné pour la première fois dans la révolte des chefs qui l'entouraient, déborda. Il se répandit dans la dictée rapide d'un ordre du jour, long cri de douleur rempli d'amertume. « La fidélité de l'armée y fut invo« quée et louée! La trahison de Marmont, celle du « Sénat, dénoncées! Les abaissements redoublés de « ce Corps, ses décrets, ses adulations pendant sa « longue fortune, n'avaient-ils pas été complices des « excès de gloire qu'on reprochait à son Règne! » Puis, rappelant qu'il ne tenait sa Dignité que de Dieu et de la Nation, il ajouta : « Qu'eux seuls pouvaient « l'en priver! Que, Dieu ou la Fortune s'étant dé« claré contre lui, c'était à la nation d'en décider! « Qu'au reste, puisqu'il paraissait être le seul obs« tacle à la paix, il se sacrifiait à la France! » Et il annonça le départ de ses plénipotentiaires pour régler les conditions de ce sacrifice.

Ceux-ci revenaient en ce moment même; ils lui rapportaient sa ruine complète : résultat qu'il n'avait que trop prévu, et que la trahison d'Essonne rendait

désormais irrémédiable! Il les écouta sans surprise. Ses premiers mots, quand ils accusèrent surtout les généraux du corps de Marmont, furent : « C'est moi, « sans doute, qui les aurai décidés : j'ai fait appeler « Marmont ; ils se seront crus découverts, et, dans « leurs remords, l'effroi aura fait le reste! »

Quand l'offre de l'île d'Elbe lui fut soumise, il la reçut sans émotion. Seulement, à ces mots « ou autre « chose, » il s'écria : « Ah! la Corse, sans doute! ils « auront craint le sobriquet; ils n'auront osé pro- « noncer ce nom, dont ils m'ont fait une injure! »

Dès lors, s'enveloppant dans une froide indifférence, il parut résigné à tout : soit répugnance ou dédain pour toute négociation personnelle, soit dépit contre les chefs qui l'avaient abandonné, qui même venaient de conclure, en leurs seuls noms, un armistice, et qui déjà lui avaient interdit le commandement, car Berthier avait obéi. C'est pourquoi, lorsqu'il fut question de l'armée, il répondit sèchement : « Que puisqu'il était sans pouvoir, il n'avait plus à « s'occuper d'elle! » Affectant ensuite de ne plus songer qu'à son établissement dans son exil, il demanda s'il y trouverait une maison qu'il pût habiter; et il ordonna devant eux, qu'on recherchât tous les officiers capables de lui donner des renseignements sur cette île. Dans ce court mouvement d'humeur il congédia les maréchaux.

Ainsi déchargé de leur présence, et renfermé dans son intérieur, l'espoir en lui sembla renaître. Il s'indigna de succomber sans combattre! Il crut à la possibilité d'une réaction parmi les siens, et il en ap-

pelait encore à la guerre! Peut-être ceux qui l'ont forcé d'y renoncer y reviendront : leurs intérêts sont liés à la Révolution que lui représente! L'aspect de la Contre-Révolution les révoltera! Entre la paix au prix de Louis XVIII et lui, ou son fils, au prix d'un effort de guerre de plus, il espère qu'on n'hésitera point! On l'entendit parler, alors, de « manœuvrer, « de se retirer sur la Loire! de rallier à lui les trois « armées du midi, et de disputer encore la France! » Quand on lui représenta les distances qui séparaient de ces renforts; les autres armées ennemies qui les tenaient en échec; la grande armée Alliée qui, de toutes parts, s'avançait autour de lui, et déjà cernait son Quartier Impérial, il répondit : « Que les routes, « fermées à des courriers, s'ouvriraient devant cin- « quante mille hommes! »

« Mais, à ce cri de rupture, a dit un témoin irré- « cusable (1), l'alarme se répandit de nouveau dans « les quartiers généraux de Fontainebleau et dans les « galeries du palais. On s'unit pour rejeter toute « détermination qui aurait pour résultat de prolon- « ger la guerre. La lutte a été trop longue, l'énergie « est épuisée; on le dit ouvertement, on en a assez! « On ne pense plus qu'à mettre à l'abri des hasards « ce qui reste de tant de prospérités, de tant de nau- « frages! Les plus braves finissent par attacher quel- « que prix à la conservation de la vie qu'ils ont « sauvée de tant de dangers. Peut-être aussi se « sent-on entraîné par une vieille aversion contre la

(1) Fain, *manuscrit de* 1814.

« guerre civile. Tout enfin devient contraire à ce qui « ne serait pas un accommodement. Non-seulement « la lassitude a dompté les esprits, mais chacun des « chefs qui en valent la peine a reçu de Paris des « paroles de conciliation, et des promesses pour sa « paix particulière. On se plaît à envisager la révolu- « tion nouvelle comme une grande transaction entre « tous les intérêts français, dans laquelle il n'y aura « de sacrifié qu'un seul intérêt, celui de Napoléon! « C'est à qui trouvera un prétexte pour se rendre à « Paris, où le nouveau Gouvernement accueille tout « ce qui abandonne l'ancien. On ne voudrait pour- « tant pas être des premiers à quitter Napoléon; mais « pourquoi tarde-t-il tant à rendre chacun libre de « ses actions? Et l'on murmure hautement de ces « délais, des indécisions de l'Empereur, et des pro- « jets désespérés qu'il conserve! »

Ajoutez que, dans l'armée entière, au bruit d'une abdication quelconque, chacun la supposant volontaire, en ignorant la cause, et se croyant abandonné par l'Empereur, les armes étaient tombées des mains les plus résolues! Vainement, quand on objecta ce découragement à Napoléon, invoqua-t-il les conditions qu'il avait mises à sa déchéance, le Duc de Reggio lui répondit: « Que le soldat ne comprenait rien « à ces restrictions politiques! Que le mot d'*ab-* « *dication* avait tout décidé! que le lien entre tous « était rompu, et que tous les corps étaient tombés « dans une dissolution immédiate! » Ce qui était vrai.

Ainsi repoussé, Napoléon, se débattant dans les en-

traves qui de tous côtés l'étreignaient : contre le délaissement des siens; contre le discrédit dont le frappaient trois années de désastres, la perte de Paris, et surtout ce mot d'*abdication;* enfin, contre les intérêts privés qui se détachaient de son infortune, s'écria : « Que, puisqu'il fallait renoncer à défendre plus long- « temps la France, l'Italie lui offrait, du moins, une « retraite digne de lui! Il demanda si l'on voulait « l'y suivre encore une fois, et marcher aux Alpes! » C'était une dernière convulsion de désespoir! Un profond silence y répondit. Lui-même sentit bien que sa détresse venait de laisser échapper de vaines paroles. C'est pourquoi, cédant enfin : « Vous voulez « du repos? leur dit-il; ayez-en donc! Hélas! vous « ignorez combien de chagrins et de dangers vous « attendent! Quelques années de cette paix, que vous « allez payer si cher, en moissonneront un plus grand « nombre d'entre vous, que n'aurait fait la guerre « la plus désespérée! »

Alors, c'était le 7 avril, vaincu par cette défection si contagieuse, et renonçant à tous, lui-même, en ce moment, s'abandonna! Il reprit une plume et traça cette déclaration, dont il ne tarda pas à se repentir : « Les Puissances Alliées ayant proclamé que « l'Empereur était le seul obstacle au rétablissement « de la paix en Europe, l'Empereur, fidèle à son ser- « ment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses en- « fants, aux Trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est « aucun sacrifice, même celui de sa vie, qu'il ne « soit prêt à faire aux intérêts de la France! »

Cette seconde et entière abdication consomma tout!

Aussitôt le Duc de Vicence et les maréchaux repartirent. Le lendemain, 8 avril, tous les corps d'armée et leurs chefs déclarèrent leur soumission au Gouvernement Provisoire!

Dès lors le traité se prépara. L'Empereur Alexandre, satisfait dans sa vengeance, dans sa gloire et dans sa politique, continua ses générosités apparentes; il en décora habilement son triomphe; il se plût à se montrer le Protecteur de la France, de l'armée et de l'Empereur lui-même : de la France, à laquelle il voulait conserver le juste degré de force qui, sans l'inquiéter lui-même, l'aiderait à contre-balancer l'ambition Anglaise; de l'armée, qui, décimée et désunie, avait cessé de lui faire ombrage; enfin, de notre Empereur, désarmé, abandonné, et qui, par cette abdication, avouait et confirmait toute sa victoire!

Au milieu du bonheur d'un triomphe aussi complet, quels que soient l'orgueil vindicatif et la politique intéressée qui l'aient inspiré, et quoique ses soins pour dorer la chaîne de son rival abattu ne dussent être coûteux qu'à la France, il en faut convenir, dans ses formes du moins, il se montra digne de sa fortune. A Macdonald, à ce représentant de notre malheureuse armée, il offrit ses cartes, et le laissa maître d'y tracer, à son gré, la ligne d'armistice. Quand les généraux Alliés voulurent, par d'indignes et puérils subterfuges, altérer cet accord en s'efforçant d'envelopper Fontainebleau de leurs baïonnettes, il les gourmanda, et satisfit la fierté menaçante des réclamations de notre maréchal. Avec Caulaincourt, il régla les honneurs et le sort de tous les membres de

la Famille Impériale. Il veilla à ce qu'une maison militaire et domestique fût assignée à Napoléon; il exigea qu'un revenu convenable lui fût assuré; il voulut même que la France mît à sa disposition les fonds nécessaires pour qu'il pût, en mourant au Trône, faire un testament rémunératoire, en faveur de ses serviteurs les plus pauvres et les plus fidèles!

Tel fut le traité du 11 avril. Le Gouvernement Provisoire le ratifia le même jour, et Louis XVIII, le 31 mai 1814, mais pour ne pas l'exécuter.

CHAPITRE V.

Au milieu de cette négociation il y avait eu un incident remarquable. Alexandre avait tout à coup fait appeler Caulaincourt et les maréchaux. Dans sa contenance tout était changé. Il leur avait reproché amèrement d'avoir abusé de sa confiance. « Napoléon, « leur avait-il dit, le trompait: il révoquait son ab- « dication, et, profitant de la suspension d'armes, il « venait de disparaître avec une escorte, pour re- « joindre ses autres armées, renouveler la guerre et « la rendre interminable! »

Cette étrange nouvelle, mille bruits divers et l'odieuse dénonciation de l'un de nos généraux d'avant-garde paraissaient la confirmer. Macdonald la contesta; il en démontra l'invraisemblance. Néanmoins, et pour rassurer, il avait fallu qu'un aide de camp Russe, avec l'un des officiers du maréchal, allât, sous

un prétexte plausible, s'assurer, dans Fontainebleau même, de la fausseté de cette alerte.

Elle n'avait pourtant pas été dénuée de tout fondement véritable. Dès qu'il avait été affranchi de la présence des maréchaux, le génie de Napoléon se redressant, sa fierté s'était révoltée de ces négociations dans le seul intérêt de sa personne. Il s'était écrié : « Qu'il ne voulait aucun prix pour le sacri-« fice qu'il faisait à sa Patrie! Qu'avait-il besoin d'un « traité, dès qu'on ne traitait point avec lui des in-« térêts de la France? Vaincu, il cédait au sort des « armes! Il refusait seulement de se rendre, et, pour « assurer sa liberté, un simple cartel devait suffire! »

Mais c'était surtout le regret de son entière abdication qui l'avait saisi : il redemandait, à chaque instant, cet acte de sa déchéance et de celle de sa Famille. Plusieurs assurent même que, afin d'y échapper, se décidant à tout, il avait fait tenter le dévouement de sa Garde. On ignore quels moyens furent employés; ce qui est certain, c'est que, dans la soirée du 10 avril, les abords du palais furent soudainement assaillis par des clameurs menaçantes : des groupes de soldats exaspérés l'environnèrent. En même temps une foule d'autres soldats parcourut la ville en tumulte, criant : « Qu'on trahissait leur Empereur! « qu'on le retenait captif! qu'ils voulaient le voir, et « qu'on eût à le leur rendre à l'instant même! »

C'étaient surtout des Polonais et des chasseurs à pied de la Vieille Garde. L'effroi saisit les états-majors renfermés dans le château. Plusieurs officiers s'évadèrent. Il y eut un général d'artillerie qui s'en-

fuit, et erra toute la nuit dans la forêt. Berthier lui-même se crut perdu. Cependant d'autres généraux, plus décidés, résistèrent : ils firent fermer et garder toutes les issues. On se servit du nom de l'Empereur contre lui-même. Alors, et à regret, les officiers, toujours intéressés à la discipline, intervinrent, et l'ordre enfin se rétablit.

Le 12 avril, au milieu de cette agonie, Macdonald, Caulaincourt et Schouwaloff, aide de camp de l'Empereur Alexandre, apportèrent le traité conclu et signé la veille. Ce fut Caulaincourt seul qui le présenta à l'Empereur. Sa dernière abdication du 7 avril en était la base; elle avait été produite, elle était publiée, et pourtant Napoléon ne répondit qu'en redemandant encore cet acte écrit de sa main, et qu'avait dû livrer le Duc de Vicence. Quant au traité, il le repoussa. Néanmoins, comme les plénipotentiaires et l'aide de camp Russe attendaient, il les fit inviter à sa table, où il ne parut point lui-même.

La nuit venait. Silencieux, seul et renfermé dans ses appartements, il persistait à refuser à ce fatal traité sa signature. Enveloppé, comme il l'était, par l'armée Alliée, désarmé et comme emprisonné dans Fontainebleau, sa résistance étonnait ses serviteurs les plus intimes. Ils se demandaient quel but avait son hésitation; à quelle dernière ressource il songeait à en appeler! Et tous, alarmés de son attitude morne, surveillaient tous ses mouvements avec une anxiété de plus en plus vive.

Ils avaient remarqué, depuis quelques jours, qu'un

sombre et secret dessein paraissait le préoccuper. L'un d'eux même, le C[te] de Turenne, avait cru devoir placer ses pistolets hors de sa portée, et les décharger. Or, quand avec une singulière impatience Napoléon les avait redemandés le lendemain, à son irritation, à ses reproches sur ce qu'il les avait trouvés vides, Turenne vit bien qu'il avait été tenté de s'en servir! Pourtant, soit qu'il se sentît deviné, soit irrésolution, ou plutôt qu'il se crût maître d'une arme plus prompte et plus sûre, il n'avait plus insisté, et cet incident n'avait pas eu d'autres suites.

Depuis, il y eut même plusieurs moments où, paraissant accepter son exil, il affecta une résignation calme et philosophique : il s'occupait, il parlait des détails de son établissement à l'île d'Elbe, où il comptait être réuni à l'Impératrice et au Roi de Rome. Quant à la mort, il convenait que plusieurs fois il l'avait cherchée sur les champs de bataille, et il cita, entr'autres, celui d'Arcis. Mais on l'avait entendu repousser comme indigne de lui la pensée d'un suicide; il dit : « Que se tuer, c'était la mort d'un joueur! « qu'il était condamné à vivre! que d'ailleurs il « n'y avait que les morts qui ne revenaient pas! » Puis, reprenant ses discussions précédentes à propos de la paix tant de fois offerte à Châtillon et qu'on le plaignait d'avoir repoussée, il persévéra « à nier la « bonne foi du Congrès; » à soutenir « qu'il n'avait « dû avoir de confiance que dans la victoire! qu'une « bataille était un coup de foudre qui transformait « tout. » Et il s'était applaudi même encore, « d'a- « voir été fidèle à sa déclaration de ne jamais signer

« une paix humiliante! J'abdique! avait-il dit, et « ne cède rien! »

Quant à Talleyrand, dont il ne parlait qu'avec haine et dégoût, il avait ajouté : « Que cet homme, « après lui avoir vendu le Directoire, le vendait aux « Bourbons, lesquels il vendrait à leur tour, au pre- « mier bon marché qu'on lui proposerait! » Alors, revenant sur le passé, il avait avoué : « Que tous ses « malheurs étaient venus d'avoir passé le Niémen; « mais qu'Alexandre lui avait manqué de foi! Qu'un « an de plus au traité de Tilsitt, et l'Angleterre eût « succombé sous le Système Continental! Qu'au reste « on se tromperait à croire que des flatteurs l'eus- « sent aveuglé : qu'en lui, tout venait de lui! Que « toute sa fortune lui appartenait, et qu'il l'avait « faite, tout seul, bonne ou mauvaise! »

Ainsi, jusqu'à ce dernier jour, ces alternatives avaient rassuré; mais, dans cette triste soirée du 12 avril, tout augmenta les appréhensions. En présence de ces conditions imposées, et de l'obligation de signer définitivement sa perte, tout en lui venait de se concentrer. Son regard était devenu fixe; il était tombé dans une méditation si intense, qu'elle le séparait entièrement des soins dont ses serviteurs inquiets s'empressaient de l'environner. « Il leur « semblait, m'ont-ils dit, déjà dans un autre « monde! »

Vers six heures il sortit de cette méditation, mais ce fut pour rappeler les grands et antiques exemples de ces morts fameuses auxquelles, dans des positions semblables, les grands hommes, ses pareils,

avaient eu recours. En ce moment le calme de sa discussion, le sang-froid qu'il mit à peser les diverses opinions, la différence des temps, celle des croyances, au lieu de rassurer, accrurent les inquiétudes.

On espérait pourtant dans l'arrivée de l'Impératrice et du Roi de Rome; mais une exclamation de l'Empereur montra qu'il ne fallait plus compter sur la triste douceur de cette réunion et sur l'attendrissement qui en eût été la suite naturelle. Ses serviteurs disent avoir compris que lui-même avait pris soin de se préserver de cet ébranlement. Il est vrai que déjà un adieu sinistre et prématuré était parvenu à l'Impératrice. Dès le 3 avril il avait chargé Menneval, dans une lettre chiffrée, de la préparer à s'aider de son Père et de Metternich pour assurer ses droits à la Régence, ajoutant : « Que cela même pouvait manquer; qu'alors tout, jusqu'à sa mort, deviendrait possible; et qu'il ne resterait plus à l'Impératrice que d'aller, avec son Fils, se jeter dans les bras de l'Empereur d'Autriche! »

Menneval assure que depuis, changeant de projet, il avait tenté d'ouvrir un passage, jusqu'à lui, à l'Impératrice. De son côté celle-ci avait résisté, avec raison, au projet de fuir plus loin avec ses Beaux-Frères, alléguant qu'elle voulait attendre à Blois les ordres de l'Empereur. Quant à le rejoindre lui-même, ce devoir, que d'abord elle voulut remplir, il paraît que, du moins jusqu'au 12 avril, Napoléon n'en exigea point l'accomplissement, mais qu'ensuite Marie-Louise, et bien malheureusement pour sa mémoire, en manqua l'occasion. Voici comment :

Mme de Luçay, ma belle-mère, Dame d'Atours de cette Princesse, était un modèle d'amour conjugal. Deux fois, pendant la Terreur, elle avait sauvé la vie à son mari, en risquant la sienne avec le courage le plus dévoué et le plus intelligent. Animée des aimables et douces vertus comme de ces sentiments d'honneur qui distinguaient la haute société de la fin du dix-huitième siècle, elle venait de décider secrètement l'Impératrice à partir de Blois pour Fontainebleau; le secret, pour lui faire accomplir un devoir aussi sacré, était malheureusement indispensable. Déjà la voiture, commandée pour ce départ, l'attendait au bas d'un escalier dérobé, quand une autre personne, dont la funeste influence n'agissait que trop, depuis longtemps, sur l'esprit de la faible Marie-Louise, se fit annoncer. Aussitôt l'Impératrice, troublée par cet incident inattendu, fit précipitamment passer sa Dame d'Atours dans un cabinet voisin. Ce fut de là que ma belle-mère put entendre, et n'entendit que trop bien, avec quel art perfide on parvint à détruire, sans retour possible, et à changer en la plus triste des défections la généreuse et noble résolution qu'elle avait fait prendre.

CHAPITRE VI.

Ainsi tous les liens de Napoléon à la vie étaient rompus! Ses serviteurs s'apercevaient qu'il ne songeait plus qu'à achever de s'en affranchir. Quant au moment et au moyen, tous l'ignoraient; mais évidemment sa résolution était prise!

Vers dix heures du soir, après les avoir congédiés, il se coucha, et s'endormit sans qu'on eût remarqué aucun changement dans ses habitudes. Sa porte même, en travers de laquelle son valet de chambre de service était couché, demeura entr'ouverte selon l'usage. C'était, ce soir-là, ce jeune homme nommé Hubert, dont j'ai dit l'éducation et les talents distingués, l'esprit et les mœurs aimables comme sa figure, le cœur élevé, et le dévouement inaltérable. Vers minuit Napoléon l'appela. Il était levé. Sa voix était douce, sa figure calme : « Allons, dit-il, Hu-« bert; faisons du feu. » Et tous deux, l'un à moitié vêtu, et l'Empereur sans vêtements, ranimèrent des tisons presque éteints. Puis il le renvoya se reposer, après lui avoir fait placer sur une table légère, proche du foyer, tout ce qu'il fallait pour écrire. Hubert ayant obéi se retira, mais attentif; et, la porte toujours à demi fermée, il se replaça à son poste.

Ce fut de là qu'il entendit bientôt l'Empereur marcher avec agitation, s'asseoir, écrire, puis froisser son papier, le jeter au feu, se promener encore, écrire de nouveau, et trois fois froisser, déchirer et

brûler ce qu'il venait d'écrire. Alors l'émotion dont son maître était tourmenté sembla s'accroître. Sa marche, au travers de sa chambre, lui parut plus vive et plus rapide. Parfois, et tout à coup, elle était suspendue comme par une méditation plus intense. Enfin il l'entendit se rapprocher et s'arrêter près de sa commode.

C'était sur ce meuble que son nécessaire était placé. L'habitude était de laisser là, au fond d'un verre, du sucre à demi fondu, prêt à recevoir l'eau qu'il lui arrivait souvent d'y verser. Cette fois ce détail avait été oublié. Hubert se rappela cette négligence; il se relevait pour la réparer, lorsqu'il entendit et même entrevit Napoléon ouvrir ce nécessaire, en retirer un sachet noir, que chaque soir il y déposait, et qu'en guerre, depuis sa campagne de Madrid, chaque matin il suspendait à son cou sous ses vêtements. Au bruit qui suivit, le valet de chambre comprit qu'il en jetait le contenu dans un verre où il versa de l'eau qu'il remua et but précipitamment. Après quoi il y eut un moment d'immobilité, puis quelques pas suivis d'un plus long silence : l'Empereur alors s'était recouché.

Hubert, incertain, pressentait quelque malheur; mais, n'osant intervenir, il resta près d'une demi-heure immobile, plein d'anxiété, l'oreille au guet, tandis que Napoléon, étonné de vivre encore, attendait impatiemment l'effet du poison qu'il venait de prendre. Il commençait sans doute à en soupçonner l'inefficacité à de douloureux mais faibles symptômes. On ne sait s'il eut alors recours à un autre moyen

pareil; mais il est sûr qu'un cachet (1), que, dans les premiers jours de 1812, il avait destiné à renfermer le plus actif de tous les poisons, fut, ainsi que le sachet, trouvé, près de là, vide et ouvert! Tous aujourd'hui disent encore, et quelques-uns même de ces témoins ont écrit que sans doute le temps avait ou trop endurci ou fait évaporer ces poisons, et cette opinion, l'incomplet effet qu'ils produisirent la confirme.

Enfin, n'ayant plus d'autre arme assez sûre contre lui-même, fatigué de souffrir sans finir, et sentant jusqu'à cette dernière ressource de son désespoir lui échapper, il demanda Yvan, son chirurgien particulier et le plus ancien de ses serviteurs. Yvan venu, après quelques mots prononcés par Napoléon avec effort, au milieu de plusieurs angoisses, une vive contestation s'éleva. Hubert entendit des exclamations, des refus, d'amers reproches, où la voix du chirurgien dominait. Yvan rappelait l'Empereur à ce qu'il disait être son courage; il se refusait à devenir son complice, lui reprochant de le compromettre : qu'il allait le faire passer pour un empoisonneur, stipendié par les ennemis de l'Empire et de sa Personne!

(1) M. de Turenne le lui avait fait faire par son ordre en 1812. C'est pourquoi, m'a-t-il dit lui-même, il fut frappé de revoir ce cachet ouvert et vide, près de l'Empereur, quand il vint le secourir. Tous croyent que le sachet renfermait une forte dose d'opium, et le cachet, un poison plus subtil, de la composition de Cabanis, et dont l'attouchement sur la langue devait, disait-on, tuer instantanément.

Il l'emporta! il le força d'atténuer, par de chaudes boissons, ses vaines douleurs; d'aider la nature à rejeter le venin qui le tourmentait; et l'Empereur, vaincu dans son dernier refuge, se laissa arracher à des souffrances dès lors sans but, et dont il était forcé de reconnaître l'inutilité.

Déjà d'ailleurs, et de toutes façons, le dénoûment qu'il avait choisi était devenu impossible. L'effroi, les cris, les mouvements précipités des valets de chambre, qui, dans les longs corridors du palais, s'étaient appelés, avaient répandu l'alarme : MM. de Turenne, de Vicence et le Grand Maréchal, avertis, étaient accourus! Le premier soutenait le front de Napoléon, que fatiguaient des crises fortes et successives. Dans leur intervalle, notre malheureux Empereur tantôt recommandait au Duc de Vicence quelques dernières dispositions, et tantôt se plaignait « de ce que tout, jusqu'à la mort, l'eût « trahi! et d'être condamné à vivre encore! »

Quant à Caulaincourt, si dévoué mais si peu écouté, et d'un caractère si franc et si ferme, il détournait la tête et prononçait des mots pleins d'irritation. Bientôt Maret fut introduit. D'autres officiers se pressaient aux portes, interrogeant les sanglots qui s'échappaient de l'antichambre. Cette inquiète agitation se calmait enfin, lorsqu'ils virent Yvan sortir pâle, traverser leur groupe interdit, descendre précipitamment, et les cheveux en désordre, la tête nue, s'élancer sur un cheval attaché aux grilles, et s'éloigner éperdument. Lui-même m'a dit qu'après avoir mis la vie de son maître hors de danger, il n'avait plus voulu en être

responsable. Il craignit qu'un odieux soupçon ne pesât sur lui, et perdit la tête. Son motif l'excuse. Plusieurs abandons, moins excusables, avaient précédé; d'autres suivirent. Il y eut aussi des dévouements généreux, chacun, dans ces moments extrêmes, montrant la plus belle ou la plus triste des nudités, celle du cœur ! Et ici les moindres ne furent pas les moins fidèles.

Le secret sur cette vaine tentative de Napoléon pour échapper à sa destinée et à la nécessité de signer définitivement la chute de sa Dynastie, fut convenu; l'Empereur lui-même, par quelques mots, le recommanda. Ce secret fut longtemps bien gardé, tant la circonspection et la discrétion régnaient dans cet intérieur sévère. Le respect pour le malheur s'y joignit. Ce silence pouvait être un dernier devoir envers une si grande infortune. On craignit aussi, d'abord, que cet acte de désespoir ne parût une abdication de plus; on était d'ailleurs incertain sur le jugement que l'histoire en porterait. Cependant, après la mort de Napoléon, son secrétaire le plus intime ayant divulgué ce fait dans son livre intitulé *Manuscrit de* 1814, j'ai cru, dès lors, devoir en donner les détails inconnus encore.

A une crise si violente, un long assoupissement, suivi d'une sueur abondante et d'un profond abattement, avait succédé. Vers dix heures du matin, Macdonald se présenta; il fut admis. L'Empereur, m'a-t-il dit, était assis près de sa cheminée, la tête penchée, et appuyée sur ses deux mains qui couvraient entièrement sa figure. Il demeura ainsi

une demi-heure, immobile, étranger à tout ce qui se passait autour de lui, soit qu'il ne fût point encore résigné à vivre, soit épuisement. Le maréchal, étonné, se crut oublié, ou que l'Empereur ignorait sa présence. Caulaincourt enfin l'ayant nommé, Napoléon souleva lentement et péniblement sa tête. Sa figure livide était entièrement décomposée. Elle émut Macdonald, qui en ignorait la cause; il se récria de saisissement. L'Empereur convint : « Qu'en effet il avait « souffert, mais qu'il était mieux. » Puis, continuant avec effort, « il le remercia de ses soins pour ses der- « niers intérêts, regrettant d'avoir reconnu si tard sa « loyauté, son attachement, et qu'il ne lui restât « plus que des paroles pour lui témoigner sa recon- « naissance! » Macdonald répondit : « Qu'en aucun « cas il n'en aurait accepté d'autres gages, et que « ces soins portaient avec eux leur récompense! »

Mais déjà l'Empereur, sans paraître l'entendre, était retombé dans son premier engourdissement. Il fallut l'en arracher. Ce fut alors que, congédiant Macdonald, il lui dit : « Qu'il lui réservait un témoi- « gnage de gratitude, que sa délicatesse ne refuse- « rait pas. » Et, se faisant apporter un sabre turc qu'il lui remit de sa main, il ajouta : « Que c'était celui de « Mourad-Bey; que lui-même l'avait porté au com- « bat du mont Thabor; et qu'entre eux cette arme « serait un souvenir! »

Ainsi finit leur dernière entrevue. L'effort qu'elle lui coûta sembla l'avoir rappelé à l'existence. Dès lors, du moins, ses pensées prirent un autre cours. Après quelques instants de réflexion, on le vit se ra-

nimer ; on l'entendit s'écrier : « Dieu ne le veut pas ! » Alors, domptant ses dernieres souffrances et reprenant son calme habituel, il céda enfin, et ratifiant le traité, il le revêtit de sa signature. On comprit que, se résignant à de nouvelles destinées, il s'abandonnait à la Providence !

FIN DU LIVRE ONZIEME.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE I.

Napoléon, captif dans ce palais, témoin naguère de sa plus grande prospérité et aujourd'hui de ses angoisses les plus cruelles, devait y rester encore jusqu'au 20 avril. Dans ces derniers jours, les nouvelles qu'il apprit du Nord et du Midi l'émurent diversement.

Au Nord, Maison avait soutenu jusqu'au bout l'honneur des armes. Et d'abord deux attaques de l'ennemi sur Anvers, les 10 et 20 janvier, avaient été vaines. A la première, une faible démonstration sur la gauche des Alliés les avait déterminés à la retraite. Quant à la seconde, la garnison et les marins avaient suffi contre un bombardement bientôt épuisé. Mais à cette époque, Macdonald, rappelé vers Châlons, ayant laissé la Belgique sans défenseurs, elle nous était échappée sans résistance. Dès lors l'Invasion, dépassant Maison, avait couru vers Paris, sans s'occuper de ce général. Elle avait fait tomber Namur,

Charleroi et Mons aux acclamations de leurs habitants. Maison, presque sans soldats, s'était inutilement jeté dans la position centrale de Louvain, clef de cette province; un coup d'aile de Bulow, donné en passant, et l'insurrection qui l'environnait l'avaient déposté. Dès le 10 février Bruxelles était abandonné, et notre général, rejeté dans Tournay jusque sur la frontière de la vieille France.

Là, négligé par ce grand cours d'hommes, dont les flots se précipitaient sur Paris, il avait tenu tête, pendant un mois, au Duc de Weymar, dans une foule de petits combats sans résultats décisifs. Trop faible pour oser plus, sa première tentative, par Audenarde, sur Anvers, afin d'en retirer la division Roguet qui y était inutile, avait échoué; on l'avait même vu, le 7 mars, forcé de se réfugier sous les murs de Lille. Mais bientôt, s'étant enhardi de quelques renforts, de l'insuffisance des efforts de son adversaire, et de la stagnation calculée de l'ambitieux Bernadotte, l'espoir de rallier à lui la division Roguet l'avait ressaisi.

Cette stagnation de Bernadotte, alors Prince de Suède, a besoin d'être expliquée. Mais le croira-t-on? S'il respectait notre frontière, s'il nous ménageait ainsi, c'était dans le fol espoir que lui, l'un des plus révolutionnaires du dernier siècle, le général d'Auerstaedt, le transfuge de 1812, l'ennemi fatal de 1813, nous l'appellerions à notre Trône pour y remplacer Napoléon! Plein de cette inconcevable prétention, on l'avait entendu demander à nos officiers prisonniers : « Pourquoi ils s'obstineraient à

« préférer un Corse à lui, déjà Prince, et né près du « berceau d'Henri IV ? » En même temps, et dans ce même but, il avait rempli Lille et nos quartiers généraux de circulaires séductrices et insidieuses. Bien plus, trahissant pour cette chimère la Coalition, il avait laissé Maison, jadis son aide de camp, battre ses Alliés, en l'avertissant toutefois de ne point abuser assez de sa complaisance pour le forcer à les secourir. C'était là surtout ce qui venait d'enhardir ce général à ce retour offensif du côté d'Anvers.

Il s'y était décidé le 24 mars. Ce jour-là, donnant le change au général ennemi, il lui avait dérobé plusieurs marches à la tête de six mille hommes, et, descendant brusquement l'Escaut, il avait surpris et culbuté son aile droite. Audenarde avait été reconquise le 25, Gand le 26, d'où un détachement, lancé sur Anvers, en avait ramené, avec Roguet, quatorze canons et quatre mille cinq cents hommes.

Mais son retour sur Lille était dangereux : l'alarme était donnée, et les Alliés, bien supérieurs en nombre, devaient s'être placés en travers de sa retraite. Heureusement la hardiesse de son incursion les avait décontenancés. Dans leur trouble ils n'avaient d'abord songé qu'à garder Bruxelles; un seul corps Saxon, trop faible, s'était interposé. Thielman, derrière notre général, avait repris Audenarde, d'où l'entendant revenir vers Lille par Courtray le 31 mars, il avait osé attaquer son passage sous les murs de cette place.

Maison ne se laissa point imposer par cette agression : il s'arrêta, amorça les Saxons, et, se développant tout à coup, il les menaça en flanc, les attaqua

de front, rompit leurs lignes à la baïonnette, et, poursuivant leur déroute depuis la Lys jusqu'à l'Escaut, il leur fit perdre, avec trois canons, environ mille hommes. C'était par cet heureux coup de main, attristé, sept jours après, par la nouvelle de l'abdication, qu'au Nord notre général avait glorieusement terminé cette campagne.

La guerre au Sud avait duré quelques jours de plus ; une plus grande distance du centre, où tout s'était décidé, le voulut ainsi, et non les talents et le dévouement du général.

Après la prise de Lyon, son armée, forte encore de plus de vingt-trois mille hommes, avait été rejetée derrière l'Isère, depuis le fort Barreaux jusqu'à Valence. Il ne s'était passé là rien de remarquable jusqu'au 12 avril. Mais alors la nouvelle de l'abdication avait mis à découvert la haine brutale d'Augereau contre Napoléon. Elle éclata dans une proclamation indigne du dévouement de son armée à la cause Impériale. Il y accusait son Chef de n'avoir pas su mourir en soldat, après tant de maux qu'il avait faits à la France ! Il s'empressait d'y renier notre drapeau, que, au milieu même de leur capitale conquise, nos gardes nationaux avaient défendu !

On sait que cet outrage public d'Augereau à son bienfaiteur, il le lui renouvela en face, plus grossièrement encore, quelques jours après. Ce fut quand, pour la dernière fois, il le revit emporté par l'exil hors de cette France, en partie perdue par le choix fatal que ce grand homme, qu'il insultait, avait fait de lui pour la défendre !

CHAPITRE II.

Les nouvelles du Sud-Ouest étaient différentes. Wellington venait d'y acheter cher un lent et sanglant triomphe. Cet adversaire grandissait en proportion de nos malheurs ! Il a, comme la plupart des hommes célèbres, ses pareils, des traits fortement prononcés, un regard perçant, une physionomie calme et méditative. Les siens, disait-on, se plaisaient à retrouver dans ses manières et dans ses mœurs toute la simplicité nationale. Mais ils reprochaient à son attitude réservée la même roideur qu'à son caractère ; à sa parole, un laconisme souvent sec et impératif. Tous vantaient l'égalité de son humeur, la perspicacité judicieuse de son esprit, l'exacte probité, la justice, l'impartialité de son âme, loyale, mais rigide, mais froide et absolue comme le devoir, auquel il tenait chacun enchaîné, et dont lui-même se faisait l'esclave. A les entendre, c'était la seule puissance qu'il invoquât, sans employer l'éloge dont il dédaignait d'exciter les siens, sans jamais en appeler à l'ambition, ni même à l'amour de la gloire !

Cet homme de fer dominait toutes leurs volontés ; ils admiraient ses talents, ils croyaient à son bonheur ; il régnait sur leurs esprits, si ce n'est par l'affection, du moins par l'estime.

Dans notre camp, aux yeux de ceux des nôtres qui déjà l'avaient éprouvé, c'était un génie méthodique, circonspect et froidement audacieux ; livrant moins les batailles qu'il ne les recevait, mais dans des posi-

tions bien choisies, où la fermeté et la supériorité de tir de son infanterie, en usant notre offensive, préparait la sienne. Dans sa guerre, où il réussissait par nos contraires, tout était ordre et régularité, y portant toujours tout avec lui, s'attachant à ce que ses corps eussent tout sous leur main, afin de les avoir toujours tous dans la sienne.

Opiniâtre dans la lutte, il était, dans le succès, sans emportement. On l'avait même vu s'y arrêter et, sacrifiant des résultats possibles à son habitude de régularité, laisser à nos retraites le temps de se raffermir. Du reste, général heureux, parfois dans ses adversaires, plus souvent par leurs divisions intestines, sans compter d'autres avantages, tels que la supériorité du tir des siens, le concours des populations, celui d'une flotte maîtresse de la mer, et la prodigalité d'un trésor inépuisable.

Dans ces derniers moments il se retrouvait aux prises avec le maréchal Soult, dont l'armée, avant lui mal commandée, et désorganisée par une défaite, était affaiblie, de plus de moitié, par des détachements d'élite, envoyés à notre secours. Depuis six mois ce maréchal avait défendu, pied à pied contre lui, le midi de la France. D'abord, et depuis le 7 octobre 1813, à la tête de soixante mille hommes contre soixante-douze mille Anglais, Espagnols et Portugais, il s'était habilement servi des difficultés du terrain et de la saison. Sa droite et son centre étaient en avant de Bayonne, et sur l'Adour; sa gauche, sur la Bidouze jusqu'à Saint-Palais, avec une avant-garde sur la Nive, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette aile était en

l'air, elle prêtait le flanc gauche à l'armée Anglaise. La conformation des lieux avait imposé ce désavantage. Wellington en voulut profiter, et il échoua. Ses attaques des 4 et 6 janvier, engourdies par les frimas, furent impuissantes. Cette guerre dégénéra en combats partiels, où, pendant janvier et la moitié de février, tout avait été à notre avantage. Mais alors, et avec le retour de la saison des combats, tout nous était devenu contraire. Le départ des renforts d'élite, appelés par Napoléon, avait réduit Soult à quarante mille hommes, tandis que Wellington s'était renforcé de huit mille Anglais et de l'arrivée du Duc d'Angoulême! Ainsi, devant nous un nombre double; derrière nous le parti Royaliste, exploitant un mécontentement général, résultat du triple fléau de la conscription, des réquisitions et de la cessation du commerce.

Dès lors l'attaque contre notre aile gauche affaiblie avait recommencé : Wellington l'avait fait déborder; Clauzel avait été poussé, depuis Saint-Jean-Pied-de-Port jusque vers Orthez, où le maréchal Soult, déposté de ses lignes de la Nive, de la Bidouze et des Gaves, s'était concentré, en abandonnant Bayonne à ses propres forces.

Dans cette position décisive, devant un ennemi qui momentanément s'avançait divisé, le maréchal s'était tenu prêt à marcher en masse, et du fort au faible, sur la première des trois colonnes anglaises qui tenterait de passer le dernier Gave. Moins nombreux, il mettait ainsi le nombre de son côté et il allait reprendre l'offensive, lorsque, averti trop tard par la né-

gligence d'un colonel d'avant-garde, son espoir avait été déçu; en sorte que, au lieu de surprendre agressivement l'une des colonnes d'attaque ennemies le 26 février, il avait été réduit à se défendre, le 27, contre l'agression entière et simultanée de Wellington.

Là, tout lui avait manqué : le nombre, la position et le sort des armes. L'aile droite de sa ligne de bataille couvrait seule sa ligne d'opérations. Cette aile n'avait d'autre appui qu'elle-même et pour retraite qu'un défilé, et, quant à son centre et à sa gauche, une valeur habile et impétueuse était la seule ressource. C'était là qu'à l'instant le plus décisif le général Foy était tombé blessé; d'où vint que, toute cette partie de sa ligne cédant, le maréchal, avec sa droite, n'avait pu que protéger sa retraite avant d'abandonner le champ de bataille.

Néanmoins cet échec d'Orthès était resté honorable. A la droite surtout, clef de la position, Soult lui-même avait vaillamment soutenu le combat. Les pertes, deux à trois mille hommes de chaque part, avaient été balancées; la retraite s'était faite en ordre; elle avait été calme et vigoureuse; mais l'offensive avait été perdue. Bien plus, parvenu à Saint-Sever, derrière un repli de l'Adour, ce maréchal n'avait plus eu que le choix entre deux malheurs : reculerait-il sur Agen ou sur Bordeaux, c'est-à-dire, abandonnerait-il à l'Invasion l'ouest ou le centre du midi de la France?

Dans une si cruelle alternative, il avait conçu une audacieuse et habile manœuvre : il avait tenté d'at-

tirer ailleurs et sur lui seul tout le danger, de le retenir encore sur notre frontière, et d'en préserver ainsi l'ouest et le centre du sud de l'Empire. En effet, tout à coup tournant à gauche et s'attachant à l'Adour, il l'avait remontée et en avait défendu les deux rives jusqu'à Tarbes, se rattachant aux Pyrénées, et disputant les sources du fleuve dont il n'avait pu défendre le cours. Son but était : d'inquiéter Wellington du ralliement possible de son armée à celle de Catalogne, sans cesse appelée par lui, et d'arrêter la marche de l'Invasion soit sur Agen, soit sur Bordeaux, en en menaçant la base.

Mais, quand tout était contre lui, jusqu'au pays même, quand la guerre, quand la désertion de nos conscrits, provoquée par la trahison, l'avaient réduit à trente mille hommes, le succès de cette manœuvre pouvait-il être entier et durable? Toutefois l'étonnement de l'ennemi avait préservé momentanément nos provinces; notre armée elle-même avait pu respirer, et Wellington avait d'abord perdu, à comprendre Soult et à le chercher, les fruits immédiats de sa victoire.

Ainsi le temps, la plus précieuse des ressources dans le malheur des armes, avait été conquis. Mais à la fois, et de toutes parts, tout s'était conjuré pour rendre cette conquête inutile. Derrière Soult, Suchet annulé n'avait pu le rejoindre. Ce maréchal avait été trop longtemps retenu en Catalogne, bien moins par un ennemi dont il avait dominé et vaincu le nombre, que par la lenteur des négociations; en sorte que, en dépit de ses instances, quand la France envahie était

vide de défenseurs, l'inflexible esprit de conquête lui avait prescrit de laisser ses soldats en garnison jusqu'à Barcelone.

En même temps l'Adour, dont Soult tenait encore les sources, avait été franchi à son embouchure : Bayonne était investie, et, sans obstacle de ce côté, Bordeaux venait d'appeler Wellington au secours de sa révolte. Vainement alors le Duc de Dalmatie, après avoir vaillamment disputé l'Adour, reprenant l'offensive, était revenu sur ses pas contre Wellington, en redescendant ce fleuve et le Gave de Pau : son espoir était de rappeler et de retenir encore contre lui seul toute l'Invasion; mais déjà le général anglais s'était assuré de Bordeaux. Un détachement lui avait suffi, aidé par la défection de cette ville. Libre alors, et répondant au retour agressif de Soult, Wellington s'était précipité sur lui avec toutes ses forces.

Dès lors, poussé de front, débordé à sa droite, il avait fallu céder au nombre et au danger d'être séparé de la France. Mais enfin, pendant trois semaines après sa victoire d'Orthez, l'armée conquérante avait été retenue au pied des Pyrénées. Ce n'était qu'après plusieurs combats glorieux, ceux de Cazères, d'Aire, de Vic-Bigorre et de Tarbes, que, sans s'être laissé entamer, notre maréchal, attirant toujours à lui Wellington, avait abandonné, le 21 mars, cette dernière ville, l'Adour et les Pyrénées, pour aller, par Saint-Gaudens, défendre Toulouse.

CHAPITRE III.

Il y était arrivé le 24 mars, et Wellington, le 27, les convois de vivres à dos de mulets et les grands parcs, dont cet Anglais ne se séparait jamais, ayant appesanti sa marche.

Cette ville célèbre, située sur la rive droite et derrière un brusque repli de la Garonne, a son faubourg de l'ouest sur la rive gauche; mais il y occupe le fond resserré du coude étroit que forme le fleuve, et il est, de ce côté, peu attaquable. Le passage de ce grand cours d'eau devenait donc indispensable pour déposter l'armée Française, réduite, sans compter une garnison de conscrits à peine armés, à vingt-sept mille cinq cents hommes, contre soixante et dix mille. Néanmoins le maréchal avait augmenté la défense de ce faubourg; mais certain que le sort de cette capitale et du midi de la France ne se déciderait que sur la rive droite, c'était là surtout qu'il s'était préparé un champ de bataille.

Trois côtés, le nord, l'est et le sud de la ville restaient donc encore à défendre. Celui du sud était ouvert, mais sur une contrée sans communications praticables. Il avait attiré peu l'attention du maréchal.

A l'est, trois lignes d'obstacles successifs s'offraient à la défense : d'abord le mur d'enceinte, alors flanqué de tours; puis le canal du Languedoc; enfin la longue colline de Montaudran au Calvinet, qui domine tout, et que bordent l'Ers et ses prairies marécageuses.

Au nord, c'était, de droite à gauche, d'abord la forte

tête arrondie de cette même colline du Calvinet; puis encore le même canal de Languedoc, qui, par un détour sur la Garonne, enveloppe entièrement la ville sur cette face, depuis ce changement de direction jusqu'à son embouchure.

Tels sont les lieux. Quant aux habitants, leurs dispositions se prêtaient moins à la résistance. L'esprit de parti les divisait. C'est pourquoi le maréchal Soult n'avait point hésité : il avait choisi ce terrain comme son plus sûr allié pour défendre la capitale de son pays natal et pour s'en défendre.

Aussitôt de nombreuses redoutes, armées de canons, avaient hérissé la colline, depuis la Garonne jusqu'au Calvinet, et du Calvinet jusqu'à Sypierre et vers Montaudran, où, peut-être, il y eut dans ces travaux quelque négligence. D'autres ouvrages, à Saccarin, aux Minimes et devant les ponts, défendaient le canal au nord et à l'est. Tout fut armé, jusqu'aux murs d'enceinte. Le Calvinet, tête de la position ou plutôt son centre, sommet de l'angle formé par les faces du nord et de l'est, commandait, en dehors et en avant de lui, le mamelon de la Pujade. Déjà fort par lui-même, il fut encore habilement fortifié. Mais la redoute de Sypierre, à l'extrême droite, par où l'on succomba, parut si éloignée du danger, qu'elle resta seule désarmée d'artillerie : deux bataillons avaient semblé devoir y suffire.

De son côté Wellington, incertain, perdit huit jours en hésitations et en tâtonnements successifs. D'abord, il voulut s'interposer entre Soult et Suchet, et, remontant le fleuve, il le fit franchir à trois lieues au-dessus

de Toulouse. Puis, dégoûté par le terrain, il revint à son point de départ. Enfin, s'étant décidé, il laissa seize mille hommes devant le faubourg de l'ouest, et, descendant le fleuve pendant cinq lieues, il en commença le passage vers Grenade, dans la nuit du 4 au 5 avril. Le 5, Beresford et dix-huit mille hommes l'avaient franchi, quand une forte crue rompit le pont et le sépara du reste de l'Invasion, jusqu'au 8 avril.

On a dit que ce fut pour Soult une heureuse occasion. Sa cavalerie était cantonnée en face de cet accident. Mais soit que, repoussée, elle s'en fût aperçue trop tard, ce qui est plus que vraisemblable; soit que le maréchal ait jugé Beresford aussi fort que lui sur la rive droite, ce qui était vrai; ou qu'il ne pût supposer un aussi long isolement de ce général, et que d'ailleurs, trop faible pour en profiter et suffire à tout, il n'osât s'éloigner autant d'une ville douteuse, il ne songea qu'à s'enraciner, de plus en plus, dans sa position défensive.

A ces motifs, qu'avoue le maréchal, lui-même en ajoute un autre. Il était persuadé que s'il osait attaquer Beresford, celui-ci se retirerait sur l'Ers dont il se couvrirait, tandis que Wellington, achevant son passage, le mettrait entre deux feux; qu'ainsi coupé de Toulouse, il ne lui resterait plus qu'à s'échapper au travers des terres, avec la honte d'avoir manqué à tout, à la fois, et à l'agression et à la défense.

Le 8 avril, Wellington était tout entier sur la rive droite. Le 9, les deux armées furent en présence devant Toulouse. C'était : sur la rive gauche, Hill avec seize mille Anglais contre Reille et trois mille deux

cents hommes; et sur la rive droite, plus de cinquante mille Alliés contre vingt-quatre mille combattants et quatre mille recrues, celles-ci gardant les murailles.

L'armée française formait un angle obtus, la gauche, appuyée au fleuve, faisant face au nord; le centre, au sommet de l'angle, face à la Pujade; la droite, en retour au sud, jusqu'à Sypierre.

Le 10 avril, à six heures du matin, l'attaque commença au nord, depuis le fleuve jusqu'à la Pujade, entre l'Ers et la Garonne, du côté par où Wellington arrivait. Jusqu'à midi, deux fois les Anglais, près du fleuve, et les Espagnols, au centre, assaillirent ce front. A leur second effort, les Anglais de Picton attaquèrent si furieusement et de si près, qu'ils se trouvèrent à couvert de nos feux sous nos palissades. On ne parvint à les en chasser qu'à la baïonnette, et en les assommant à coups de pierre. Leur retraite fut sanglante et jonchée de morts.

Au centre, un ravin ayant inopinément arrêté les Espagnols, ils furent écrasés, à bout portant, par la mitraille et la mousqueterie, puis attaqués à l'arme blanche par les deux flancs : ils s'en furent dans une complète déroute. Ainsi, vers midi, la bataille, à notre gauche et au centre, semblait gagnée. Trois généraux ennemis étaient hors de combat, les Alliés avaient perdu près de trois mille hommes!

Cependant Beresford, avec l'aile gauche anglaise, se prolongeait entre l'Ers, qu'il remontait, et la longue colline du Calvinet à Montaudran; il défilait sous le feu de nos batteries, se détachant du centre de l'armée anglaise, tournant le nôtre, et cherchant à se placer

en bataille contre notre droite. On assure qu'avant d'achever un mouvement aussi téméraire, il y eut un moment d'incertitude; que la défaite de sa droite et de son centre fit hésiter Wellington; qu'il s'arrêta, qu'il tint Conseil. On dit même qu'un instant il fut tenté de s'avouer vaincu, et d'abandonner le champ de bataille. Mais l'opiniâtreté, si souvent victorieuse partout, et surtout en guerre, était l'une de ses qualités distinctives. Retenu par la difficulté de la retraite, encouragé par l'immobilité de notre droite, trop faible pour descendre de ses positions dans le flanc allongé de la colonne qui la tournait, il s'obstina. Enfin Beresford, en dépit des feux de nos tirailleurs, de nos boulets et des marécages, où il s'enfonçait, acheva sa marche. Ses canons ne l'avaient pas encore rejoint; il ne pouvait sans eux aborder nos redoutes du Calvinet, et, pour en tourner la droite, il poussa jusqu'à Sypierre.

Alors son attaque commença. Soult, dit-on, aurait pu la prévenir; il ne se trouva pas prêt à la recevoir. La division qu'il appela au soutien de cette redoute de son extrême droite, arriva trop faible et trop tard; elle accourut sans canons, sans ensemble, et hors d'haleine. Dans sa précipitation, et dans le flottement de ses recrues sous un feu meurtrier, un faux mouvement masqua la redoute qui devait la soutenir. La mort de son général, tué dans l'instant où il réparait cette faute, acheva le désordre; et l'abandon de la redoute livra cette extrémité de la droite de notre position à l'aile gauche anglaise.

Dans une situation si critique, Soult et Clauzel, pris en flanc et en arrière, mais ralliant leurs soldats, sou-

tinrent d'abord le choc avec quelques hommes. Deux brigades, l'une du centre, l'autre de la rive gauche, avaient été appelées : elles arrivèrent. Aussitôt, changeant de front, et de leur ligne nouvelle croisant le plateau, Soult fit face au danger, disputant, de plain pied contre Beresford, le sud de la longue colline, dont les Anglais et les Espagnols ralliés attaquaient toujours le nord, derrière notre maréchal.

Dans cette lutte désespérée, plusieurs fois les redoutes de notre aile droite, assaillies à revers par Beresford, furent prises et reprises. Enfin, après plusieurs heures d'acharnement, cette aile, refoulée sur le centre, fut acculée aux retranchements de la tête du Calvinet. Alors, pris entre trois feux, ce centre, ce sommet de l'angle, resté jusque-là victorieux de toutes les attaques des Espagnols, fut écrasé : il céda. La colline, vers l'est et le nord, fut abandonnée; et toutes les attaques de l'ennemi, sud, est et nord, se rejoignirent.

Il était sept heures. La lutte en avait duré douze. Deux mille sept cents Français avaient succombé; cinq cents étaient pris, et la moitié du champ de bataille. Mais notre aile gauche, depuis la route d'Alby jusqu'au fleuve, était restée victorieuse; et, sur tous les points, les pertes de l'ennemi avaient été triples des nôtres! Leur victoire, épuisée, s'arrêta sur place : elle n'osa poursuivre. Soult lui tint tête, à portée de fusil, sur le reste du champ de bataille, dédaignant même de passer le canal pour s'en couvrir.

De son côté Reille, ayant abandonné la première enceinte du faubourg de la rive gauche, ouvrage devenu inutile, en avait inébranlablement défendu la se-

conde. Ce fut à la fin de la nuit seulement que le maréchal Soult, à demi vaincu et n'avouant pas sa défaite, rentra dans Toulouse. Il y resta toute la journée du 11 avril. Il eût encore pu la défendre, mais les Alliés étaient maîtres des hauteurs. Cette ville eût trop souffert : l'intérêt de la guerre, la gloire des armes n'exigeaient pas un aussi grand sacrifice. Il en sortit donc le 12, par la route de Villefranche.

Le surlendemain, 14 avril, une brillante action de Thouvenot, qu'il avait laissé dans Bayonne, put le consoler de sa retraite. Ce jour-là, la division Abbé, lancée sur trois colonnes hors des murs, culbuta le corps d'élite qui la bloquait du côté de Saint-Étienne. Elle prit deux cent quarante Anglais et un général; deux autres généraux Anglais et douze cents des leurs restèrent, tués ou blessés, sur le terrain de cette sortie. Ce fait d'armes nous coûta, sur neuf cent dix hommes atteints, vingt morts seulement. Ce fut le dernier de nos efforts. Soult était alors dans Villefranche, où la nouvelle officielle de l'abdication, repoussée d'abord avec incrédulité, termina la guerre!

CHAPITRE IV.

Ce fut ainsi qu'au bruit de cette abdication si inattendue, de toutes parts nos armes tombèrent! Autour de Paris, elle avait étonné nos soldats et leurs officiers; quelques-uns même, ignorant qu'elle avait été imposée, la reprochèrent à leur Empereur! Partout

ailleurs, en France, en Italie, en Allemagne, des généraux, des maréchaux dévoués, tels que Suchet à Perpignan; à Magdebourg, Lemarrois; Dalton à Erfurt; à Hambourg, Davout, demeurèrent saisis de surprise! Chacun douta et résista, suivant son éloignement de Paris, sa position ou son caractère, mais, à la fin, tous se soumirent à la nécessité et aux Bourbons. Ils se résignèrent à reconnaître, après l'abdication de la Légitimité du génie et de la gloire, la seule Légitimité qui restât, celle de la naissance!

Déjà, le 10 avril, à la même nouvelle, la Cour de Blois, elle-même, s'était dissoute. Les jours suivants, l'Impératrice et son Fils s'étaient livrés à l'armée Alliée; leur départ pour Vienne se préparait, et les frères de Napoléon, s'échappant par différentes voies, gagnaient la Suisse. Tout l'Empire ainsi se dispersait!

Quant à l'Empereur, depuis le 13 avril les dispositions de son esprit avaient changé. « La mort, disait« il, n'avait point voulu de lui! » Il en avait donc fini même avec elle. Dès lors, se résignant à accepter l'avenir, il entrevit une destinée nouvelle, et, se ranimant, il prophétisa même son retour! On l'entendit fonder cet espoir sur l'amour de ses peuples de l'Est, sur celui de ses soldats, sur leur nombre qu'allaient accroître la rentrée des prisonniers et celle de nos garnisons des citadelles Allemandes, Espagnoles et Italiennes. Il souriait de l'aveuglement: et de ses ennemis du dehors, qui, le renversant de ses deux Trônes, le laissaient à leur portée; et de ceux du dedans, qui, répudiant les couleurs nationales, symbole de gloire et d'égalité, identifiaient sa cause avec celle de la Ré-

volution! Que d'orgueils, que d'amours-propres et d'intérêts cette Contre-Révolution par l'Étranger allait froisser! Combien de cœurs elle allait lui rendre! Sans compter ceux que tant de fatigues et de malheurs avaient momentanément rebutés, et que le seul ennui du repos lui ramènerait. Bientôt ses lieutenants, même les plus dégoûtés, céderaient à la puissance, sans cesse agissante, d'une origine, d'une renommée et de tant de souvenirs communs; leurs reproches, même les plus fondés, allaient s'effacer, et, ces affinités se rapprochant, le lien rompu entre eux et lui se renouerait!

Telles furent ses paroles; et cet espoir, on sait que pour le réaliser neuf mois suffirent!

Dans cette conviction, son parti pris, et redevenu calme, il ne s'occupa plus que de son établissement dans l'île d'Elbe. On lui avait accordé pour compagnons d'exil plusieurs généraux, quelques autres serviteurs et un bataillon de sa Vieille Garde. Il choisit Bertrand, Drouot, Cambronne et quatre cents grenadiers. Quand on fit l'appel de ceux-ci, la Vieille Garde entière se présenta : tous ces vétérans s'offrirent à le suivre!

Enfin, le 20 avril, jour marqué par les Souverains Alliés, tout étant prêt, il sort, et, pour la première fois depuis tant de jours de douleurs, il reparaît aux yeux des siens : il traverse le double rang de ses officiers, en répondant à leurs larmes, de sa main et de ses regards attendris. Puis, descendant d'un pas ferme et rapide le grand escalier, il s'avance au milieu des vieux bataillons de sa Garde, rangés en lignes redoublées

dans la grande cour du palais qu'il allait abandonner. Un signe de sa main imposa à leur émotion un profond et religieux silence.

« Soldats de ma Vieille Garde, leur dit-il, je vous « fais mes adieux ! Depuis vingt ans, je vous ai trou-« vés constamment sur le chemin de l'Honneur et « de la Gloire. Dans ces derniers temps, comme dans « ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être « des modèles de bravoure et de fidélité ! Avec des « hommes tels que vous, notre cause n'était pas per-« due ! Mais la guerre était interminable : c'eût été « la guerre civile, et la France n'en serait devenue « que plus malheureuse ! J'ai donc sacrifié tous nos « intérêts à ceux de la Patrie ! Je pars ! Vous, mes amis, « continuez à servir la France ! Son bonheur était mon « unique pensée ! Il sera toujours l'objet de mes vœux ! « Ne plaignez pas mon sort ! Si j'ai consenti à me « survivre, c'est pour servir encore votre gloire ! Je « veux écrire les grandes choses que nous avons faites « ensemble ! » — Ici sa voix s'entrecoupa ; et, s'attendrissant : « Adieu mes enfants ! reprit-il ; je voudrais « vous presser tous sur mon cœur ! Que j'embrasse « au moins votre drapeau ! » A ces mots, le général Petit, saisissant l'Aigle, s'avança. L'Empereur reçut dans ses bras ce général ; il pressa le drapeau contre son cœur, et les sanglots de tous ces vieux guerriers éclatèrent ! Alors, s'arrachant à cette dernière angoisse : « Adieu encore une fois ! s'écria Napoléon ; que ce der-« nier embrassement passe dans vos cœurs ! »

Aussitôt, s'élançant brusquement dans sa voiture, il fut rapidement emporté vers son exil, au travers de

l'empressement et des acclamations de douleur des populations du centre et de l'est de la France. Quatre généraux Alliés l'accompagnaient. Ils répondirent de sa personne. Jusqu'à Lyon ce fut lui qui les protégea; mais en Provence la scène changea : ce furent alors eux qui le protégèrent.

Qu'ajouterai-je encore? Grande Armée, Empire, Empereur, tout est fini! Le Génie, qui me soutenait, s'éloigne avec Napoléon! Arrivé à ce terme fatal de tant de grandeurs, il me semble que ma vie littéraire est close, comme alors le fut notre vie guerrière; que l'histoire manque à l'historien, comme alors aux guerriers manqua la guerre! Amer et douloureux souvenir, lorsque, au sein d'une Patrie à reconquérir, devant un grand affront à venger, au milieu de tant d'éclat et de gloire que nous défendions encore, nos bras tombèrent tout à coup désarmés, et quand, dans la force de l'âge, il fallut que nos cœurs flétris s'efforçassent de recommencer une vie nouvelle et de subir une autre existence!

Mais nous n'étions plus les hommes du jour. En nous, comme autour de nous, tout nous repoussait en nous-mêmes! Ce fut alors que, l'âme remplie de longs et profonds regrets, que, l'oreille encore toute retentissante de bruits de guerre, me réfugiant dans le passé, je m'essayai à en retracer la gloire! J'imaginai, pour me soutenir dans un aussi long travail, de ne point en détacher les souvenirs qui ne sont propres qu'à moi-même.

Quant aux souvenirs qui se rattachent à Napoléon, ils ont été soigneusement recueillis au milieu de nos

chefs les plus illustres et de tous nos compagnons d'armes. Tous m'étaient connus. Maréchaux, ministres, généraux, officiers, soldats, et serviteurs même, je les ai consultés; tous ceux surtout dont la position et l'esprit observateur, la mémoire et la loyauté, m'inspiraient le plus de confiance. Leurs récits, plusieurs fois répétés, d'abord après l'événement, puis à des époques diverses, enfin rapprochés et comparés l'un avec l'autre, ont tous concordé entr'eux et avec mes propres souvenirs. C'est de leur accord complet, longuement et consciencieusement médité, que cette œuvre a reçu le jour. Je veux mettre, à la revoir et à la perfectionner, les années qui me restent à vivre.

Vieilli moi-même par beaucoup de sang répandu, par tant d'épreuves violentes, et peut-être aussi par ce travail opiniâtre de tant d'années, espèce de destin qui me domine, qui me ramène sans cesse et m'enchaîne à des impressions dont la fin fut si douloureuse, bientôt j'irai rejoindre dans le passé les grands personnages de ces temps si mémorables. Leurs ombres illustres n'effrayeront point la mienne. Je ne craindrai point de me présenter devant elles ce livre à la main. Il renferme la vérité sur eux, sur moi, sur notre histoire : autant, du moins, qu'il est possible à l'historien d'en rassembler, d'en saisir, d'en fixer les traits, pour les transmettre loyalement à la postérité et en éclairer les siècles à venir!

Mon œuvre est revue. La vieillesse en moi a remplacé l'âge mûr; mais je m'aperçois que, soit fatigue, soit répugnance à redescendre de cette grande infortune de Fontainebleau jusqu'à moi-même, je n'ai pas, sous ce point de vue, complété l'ensemble de mes souvenirs. Je vais donc ajouter le récit de ce qui m'arriva pendant l'accomplissement de ce désastre.

Et d'abord, arraché de l'armée par mes blessures, et presque aussitôt chassé de Paris par l'Invasion, je lui avais abandonné sans regrets mes propriétés, n'en appelant de la guerre qu'à la guerre, et convaincu que l'Empereur se défendrait jusqu'à son dernier soupir. Chemin faisant, vers Epernon, je réunis tous ceux des Gardes, blessés ou démontés, que je rencontrai, leur donnant Tours pour point de ralliement, et leur promettant là des chevaux et des armes. Ces braves Gardes me répondirent par des acclamations; ils se pressèrent autour de moi, me comblant de marques de leur attachement : touchant témoignage, dont mes enfants et ma belle-mère furent témoins, et dont je fus ému jusqu'aux larmes.

Arrivé à Tours, au milieu des dépôts des 3me et 4me régiments de Gardes d'Honneur, j'employai l'argent que j'y trouvai à armer, rééquiper et réorganiser les débris qui s'y étaient réfugiés; je les ralliai aux dépôts de la Vieille Garde. Mais le mal va vite. Bientôt le souffle de la Contre-Révolution nous y attei-

gnit. Il agita les Royalistes de la ville et jusqu'au Préfet lui-même.

J'ai dit que ce Préfet était un homme d'esprit et de cœur; mais il voyait notre cause perdue, il était Breton, et ses relations l'entraînèrent. Mieux instruit que moi, il vint me dire que l'Empire avait fini; que l'Empereur avait abdiqué ; que pour lui son parti était pris, et qu'il allait faire arborer la cocarde blanche! J'ignorais les scènes de Fontainebleau, et ne pus croire à cette abdication. Quant à la cocarde blanche, ma réponse fut qu'il se gardât bien de la prendre; qu'il me mettrait dans la nécessité de faire tirer sur elle, quel que fût celui qui la porterait. Cela suspendit sa détermination.

Le lendemain, m'ayant convoqué chez lui avec les officiers des 3me et 4me régiments, il me demanda s'il pouvait renouveler devant eux sa proposition de la veille. « Sans doute, répliquai-je, et sans douter un « seul instant que vous ne receviez la même réponse! » Aussitôt, s'adressant surtout à MM. d'Arbaud, officiers supérieurs, il leur exposa la situation de Paris, la défection du Duc de Raguse, l'abdication, et leur demanda leur adhésion aux couleurs de la Dynastie que le Sénat et le Corps Législatif rappelaient au Trône. MM. d'Arbaud étaient des émigrés jadis rentrés; pourtant ils n'hésitèrent pas, ils répondirent : « Qu'ils ne trahiraient point le Chef et le Drapeau « qu'ils avaient juré de défendre! »

Ce fut encore un jour de gagné. Mais, en me retirant, je m'aperçus qu'on remuait contre nous la population et nos Gardes même. On excitait la ville, en

répandant le bruit que j'allais en faire sauter le grand pont, son plus bel ornement et le plus utile. On disait aux Gardes, que l'armée s'était soumise au Gouvernement Provisoire, que le Comte d'Artois était dans Paris, et Louis XVIII reconnu Roi dans la capitale! La plupart de ces Gardes étaient Bretons et Vendéens; cet appel à leurs anciens sentiments eut l'effet qu'on voulait produire!

Le hasard voulut que, ce jour-là, plusieurs escadrons du 1er de Gardes d'Honneur passassent à portée de la ville. Leur vieux général les conduisait au Gouvernement Provisoire. Pourtant, soit qu'il hésitât dans sa défection, ou plutôt qu'il voulût en augmenter le mérite en m'y entraînant, il suspendit sa marche, et sembla venir me consulter. Je m'efforçai de le retenir. Mais alors la Fortune s'était déjà trop prononcée. On en était à ce point, où dans le détachement du malheur l'émulation commence, et, dans ce concours vers le parti qui triomphe, la crainte d'être le dernier venu. Il en résulta que, au lieu de le détourner de son projet, ce fut moi qui faillis voir mes Gardes embauchés par lui! Il m'avait à peine quitté, qu'on vint m'avertir que les miens, entraînés par ce général, sellaient déjà leurs chevaux pour m'abandonner et le rejoindre. Je courus à leur caserne. J'avais le bras gauche en écharpe; un pistolet chargé, caché dans mon manteau, était ma seule défense. Mais heureusement j'arrivai à temps. Mon apparition soudaine surprit cette défection. J'interpellai les plus ardents, leur demandant : « Pour« quoi ils se déterminaient sans mon ordre! Les avais« je si mal conduits jusqu'à ce jour? Qui d'entre eux

« saurait, mieux que moi, juger du moment où l'hon-
« neur et la fidélité au drapeau et au pays seraient
« satisfaits, et décider alors du parti que la nécessité
« et leur intérêt forceraient de prendre? » Il n'y eut qu'un cri. Ce fut le Vendéen le plus animé qui commença : « Oui! oui, nous ne suivrons que vous! Nous
« vous obéirons jusqu'au bout! Vive notre Général! » Et en effet, renonçant à leur dessein, aussitôt tout rentra dans l'ordre.

Toutefois je jugeai prudent d'envoyer sur-le-champ, dans le faubourg de la rive droite, prévenir le général Dériot, commandant les dépôts de la Vieille Garde, de garder le pont et de se tenir prêt à m'aider à maintenir Tours dans l'obéissance. Ces précautions prises, j'écrivis à Blois que je répondais de Tours, et que, s'il en était besoin, l'Impératrice y trouverait un second refuge.

Jusque-là le devoir était tracé, et d'accord avec le sentiment. Aucune hésitation, nulle incertitude n'était possible. Qu'importait Paris et le Gouvernement Provisoire? Je n'y voyais qu'une révolte, des Étrangers, une guerre de plus qu'ils nous suscitaient! Notre cause, celle de l'Empereur, en était plus sacrée encore, et plus nationale! L'armée, l'abandonner? L'Empereur, abdiquer? Cela me paraissait invraisemblable! Quand donc le Préfet, renouvelant ses sollicitations, m'annonça la soumission de tous nos maréchaux, celle de tous nos corps d'armée au Gouvernement Provisoire, et l'abdication entière du 7 avril, dans mon inexpérience des révolutions, toujours plein de confiance dans le caractère inflexible et dans l'ascendant de Na-

poléon, je répliquai : « Que l'Empereur se tuerait plutôt que d'abdiquer ! » Fouché, par hasard, se trouvait là : il y arrivait d'Italie, par le midi de la France. Sa réponse à cette exclamation fut : « C'est un roué, « il ne se tuera pas ! » Ce mot, c'est Fouché tout entier, et non l'Empereur ! La nuit du 12 au 13 n'allait que trop le démentir ! Mais, comme il arrive ordinairement, pour juger autrui ce personnage n'avait d'autre mesure que lui-même.

Pourtant chaque heure, chaque bruit nouveau confirmait ces tristes nouvelles ; ma confiance s'ébranla ; elle résistait toutefois encore, lorsque, au milieu de la nuit du 9 au 10 avril, une lettre de Blois et de mon père acheva de la détruire. « Deux aides de camp, « l'un d'Alexandre, l'autre de Napoléon, disait-elle, « venaient d'y arriver. Tout était fini : l'abdication « consommée ! Les Bourbons reconnus ! Napoléon par« tait pour l'île d'Elbe ! Toute résistance devait ces« ser ; il n'y avait plus qu'à se résigner, qu'à adhérer, « qu'à suivre l'exemple universel ! »

Je l'avouerai, je demeurai confondu d'étonnement ! Il fallait cependant prendre un parti, et non-seulement pour moi mais pour les corps que je commandais. Il n'y avait pas à choisir. L'abdication était complète, Louis XVIII déjà proclamé ; j'envoyai donc mon adhésion, dont les premiers mots, « Je suis militaire, j'é« tais à mon poste et fidèle à mes serments, ils me « sont remis par l'abdication de sa Majesté l'Empe« reur Napoléon, » furent supprimés, je ne sais pourquoi, dans le *Moniteur* du 11 avril. Quant au reste, Napoléon nous manquant, quel autre droit que celui de

Louis XVIII pouvait prévaloir, quel autre Prince pouvait, au dehors comme au dedans, pacifier la France? Cette révolution était d'ailleurs un fait accompli, confirmé même par un aide de camp de l'Empereur; nous l'acceptâmes; et, quoi qu'il soit arrivé depuis, nous n'avions alors rien de mieux ni rien autre chose à faire.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

HISTOIRE

ET

MÉMOIRES.

HISTOIRE

ET

MEMOIRES.

APPENDICE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Paris, 1845.

Fatigué par l'âge, fatigué surtout par le travail long, assidu, et par les pénibles émotions que m'avait coûté le tableau des derniers souvenirs du règne de Napoléon, je croyais avoir pour jamais déposé ma plume. Elle était devenue moins un appui qu'un fardeau à ma main sexagénaire. Il me semblait que la continuation du récit d'une vie privée, ou même quelque peu publique, séparée désormais d'une aussi grande mémoire, serait sans intérêt, sans utilité; et qu'une simple biographie, tracée par une autre main, suffirait à ma famille. Pourtant, comme aux jours de l'abdication de Fontainebleau je n'avais que trente-trois ans, et que depuis, dans nos discordes civiles, mon nom, quelquefois prononcé, a pu être diversement jugé selon l'esprit des

partis qui nous divisent, je crois devoir céder aux sollicitations des miens. Je vais donc reprendre, pour vous surtout, mes enfants, et aussi brièvement qu'il convient, le fil de la seconde moitié d'une vie à laquelle des occupations littéraires, mêlées de quelques actes politiques, ne donneront plus que peu d'importance.

La Restauration accomplie, celle de 1814, dès mon premier pas aux Tuileries pour la juger, je reconnus, à ceux qui étaient déjà accourus pour l'entourer et en profiter, la difficulté de la fusion de l'ancienne et de la nouvelle France. Tout en l'une insultait l'autre! Les haines intestines, trop naturelles, il est vrai, après le bouleversement d'intérêts de 1789 et les horreurs Conventionnelles et Directoriales, avaient pénétré au fond des cœurs jusqu'à des parties si sensibles, qu'il y avait peut-être moins loin de nous aux Russes et aux Autrichiens, forcés de respecter des ennemis vaincus et non épuisés, que de nous à un grand nombre de ces Français, ressuscités tout à coup de l'autre siècle, et qui désavouaient le nôtre! Nos ennemis étrangers avaient combattu la République et l'Empire, qu'ils venaient enfin de renverser; mais, du moins, leur vie, leur gloire et leurs travaux; leur histoire entière enfin, depuis un quart de siècle, se trouvait liée à la nôtre; tandis que, à peu d'exceptions près, les plus sages étant là, comme partout, en petit nombre, ceux de nos compatriotes qui n'avaient point accepté la Révolution de 1789 ne reconnaissaient l'existence de ces souvenirs que par de l'aversion et des mépris. Ces dédains étaient si insultants, que, en dépit de la conduite plus prudente des Princes et de Louis XVIII, il nous eût fallu, pour vivre,

pour servir supportablement au milieu de beaucoup de ceux qui les entouraient, devenir transfuges de notre drapeau, renégats de notre gloire, traîtres enfin à tous nos souvenirs et à nos compagnons d'armes!

Toutefois je ne blâme point ceux, d'entre nous, que les circonstances et nos Princes attirèrent et retinrent à cette Cour. Une fois engagés dans cette position, ils durent y persévérer; mais combien ils ont eu à en souffrir! Quant à moi, après un premier pas qui suffit pour m'éclairer, je reculai, je me séparai de cette réaction, en en comprenant la fatalité, mais n'en étant pas moins irrité de la folle et hostile invasion du siècle passé au milieu du nôtre. Je me décidai donc à y résister soit passivement, soit activement, selon l'occurrence.

Il me souvient, à ce propos, que, dans l'un de ces premiers jours, pressé d'épancher l'amertume dont j'étais abreuvé dans le cœur de l'un de nos chefs les plus illustres, j'allai voir un matin le maréchal Ney. J'avais mal choisi le moment de cette visite. En effet, à peine m'étais-je engagé dans l'avenue de son hôtel qu'il fallut me ranger pour en laisser sortir plusieurs voitures. C'étaient celles de l'Empereur Alexandre et de quelques autres Rois et Princes de la Coalition! J'entrai toutefois, sans céder à un premier mouvement de mécontentement irréfléchi, car j'eusse été presqu'aussi insensé que le parti rétrograde de l'ancienne France, si je n'eusse pas reconnu dans cet incident l'empire des faits accomplis. Je me résignai donc à ne point être surpris de trouver dans le maréchal quelqu'enivrement des hommages généreux et mérités dont il venait d'être l'objet.

Cet orgueil bien naturel colorait encore les traits de sa figure martiale si expressive; il perçait même dans ses paroles, lorsque, trop brusquement peut-être, je glaçai son émotion par le tableau des sentiments réprobateurs de notre passé, que, à la Cour des Tuileries, je venais de reconnaître. « Qu'avait-il pour s'en dé-« fendre, si ce n'était les débris de nos armées sous « lui tant de fois victorieuses? Mais savait-il que, en ce « moment, nos soldats, pleins de dépit, couvraient « par bandes les chemins, jetant, brisant leurs armes? « Croyait-il que sans eux, que sans la crainte qu'ils « inspiraient à cette Cour, on ménagerait son isole-« ment, lorsqu'il suffirait de lui en défendre l'entrée, « pour se débarrasser, en lui, d'une origine ré-« prouvée et des souvenirs d'une gloire hostile? »

Ma colère exagérait. Mais il en avait sans doute assez vu déjà pour la comprendre, car, à cette sortie inattendue, il pâlit, demeura muet, puis convint qu'il fallait promptement songer à la réorganisation des restes de l'armée Impériale.

Je vivais dans cette irritation, lorsqu'un autre jour le Prince de Neuchatel, m'ayant appelé dans son cabinet, m'offrit le commandement de la compagnie de Gardes du Corps récemment créée pour lui. Je refusai, il insista; et, forcé de m'expliquer, j'eus le vif regret d'affliger cet excellent homme, que l'âge et surtout des travaux excessifs avaient affaibli. Je lui répondis : « Que ma position passée près du Premier « Consul et de l'Empereur m'excluait de tout ser-« vice personnel près de Louis XVIII; mais que je « n'en serais pas moins prêt à servir mon pays dans

« l'armée et dans mon grade. » En achevant ces mots je me levai, prévoyant le mouvement de dépit avec lequel le Prince s'empressa de me congédier. Depuis, je n'entendis plus parler de lui que pour apprendre et plaindre sa fin malheureuse et peut-être prématurée.

Ajoutons ici, pour ne plus revenir sur ce sujet, que plus tard, à une autre invitation semblable, du ministre de la guerre, d'accepter une place de gentilhomme de la chambre, je répliquai pareillement.

Cependant Louis XVIII, plus clairvoyant que la plupart de ses conseillers et de ses entours, quoique trop peu leur maître, avait satisfait l'opinion par sa Charte, malgré ce qu'il y avait d'aventureux dans cet essai d'un gouvernement monarchique sans aristocratie réelle, mis sans cesse aux prises avec toutes les passions cupides, ambitieuses et vaniteuses d'une presse et d'une tribune démocratiques et révolutionnaires. Il avait même rassuré, du moins matériellement, par la conservation des grades et des emplois, une grande partie des restes de l'armée Impériale. Nos maréchaux en étaient naturellement les protecteurs. Il arriva qu'un jour, réunis à dîner chez le maréchal Moncey, en récapitulant les noms des généraux, ils s'aperçurent que j'étais resté seul, à peu près, sans commandement. On se récria; et aussitôt le maréchal Ney me fit dire que, placé tout récemment à la tête de la Vieille Garde à cheval, alors corps royaux cavalerie, il allait me demander pour son chef d'état-major, emploi dont en effet, dès le lendemain, je reçus les lettres de service.

Cette position me convenait d'autant mieux qu'elle me rapprochait de mes plus habitués et anciens com-

pagnons d'armes. Mais la première instruction qu'on me donna, avec l'ordre d'aller, à Blois, Tours et Saumur, passer l'inspection de ces quatre corps, fut d'accorder des congés définitifs à tous ceux qui en demanderaient. Ceci me déplut, me parut hostile. J'y vis un commencement de licenciement que n'avait point aperçu le maréchal. Aussi, quand je fus au milieu de ces hommes d'élite, loin d'obéir : « Nous avons tous « besoin les uns des autres, leur dis-je, on ne sait « pas ce qui peut arriver; restons donc ensemble! » Et j'en conservai sous le drapeau le plus grand nombre.

J'agissais ainsi sans intention agressive contre le Roi, mais défensivement contre l'inimitié de ses entours et de quelques membres de son Gouvernement. Telle me paraissait être la nécessité des circonstances.

Ceci, pourtant, faillit m'engager plus avant que ma conscience ne l'eût permis; tant il importe de n'accepter que des positions où l'on puisse se mouvoir avec une loyauté libre et manifeste : principe, dont, en dépit de nos intérêts les plus légitimes et de nos passions les plus excusables, il faut reconnaître la vérité, quelque difficile que, parfois, en puisse être l'application.

Nous approchions du 20 mars 1815. Une reconnaissance bien naturelle, des entraînements inévitables, et de dangereux conseils, avaient conduit les Princes à satisfaire les prétentions de ceux dont la fidélité, pendant leur long exil, ne s'était point démentie. Ils s'en étaient entourés, et, pour ne parler que de l'armée, ils avaient prodigué les plus hauts grades à une inactive ancienneté. Quant aux plus jeunes Royalistes, ils s'en étaient formé une Garde nombreuse, toute d'offi-

ciers, de colonels et de généraux, sous les dénominations d'usage avant 1789. En même temps un grand nombre d'officiers de l'armée Impériale avaient été réformés ; enfin, répudiant les insignes de nos victoires, ils nous avaient imposé le drapeau sous lequel ils avaient combattu le nôtre.

Je ne contesterai pas au Roi la sincérité constitutionnelle qu'il est impossible d'accorder à ses entours ; mais n'était-ce pas, dans leurs éléments les plus actifs et les plus hétérogènes, vouloir fondre ensemble et faire marcher d'accord la Révolution et la Contre-Révolution? Elles s'y refusèrent! Celle-ci prétendit dominer et écraser l'autre! A ces envahissements de grades sans services, si choquants pour ceux dont tant de sang et de travaux avaient payé les mêmes grades, et si menaçants pour leur avenir, de journalières aggravations d'outrages de toute nature s'étaient ajoutées! J'en appelle aux journaux, aux propos, aux caricatures du parti dominant de cette époque. L'indignation, l'exaspération de l'armée étaient devenues si violentes, qu'aux Tuileries, parmi les officiers de la Vieille Garde en permission, et spectateurs, comme moi, des revues qui s'y passaient, j'avais peine à en contenir l'explosion.

Ainsi fermentaient nos mécontentements, quand, sur la nouvelle du débarquement de Napoléon, le maréchal Ney me fit appeler. « Il partait, me dit-il, pour « son commandement de la Franche-Comté, pour y « rassembler une armée, et pour s'opposer aux progrès « de la descente. Quant aux corps royaux cavalerie, « il me laissait l'instruction de renvoyer sur-le-champ « à leur tête leurs généraux, avec l'ordre de les main-

« tenir dans la fidélité qu'ils devaient à Louis XVIII! » Puis, en homme tout d'action qu'il était, emporté par l'un de ces élans guerriers dont il n'était pas le maître, il préluda aux paroles ardentes avec lesquelles il allait, s'écria-t-il, prendre congé du Roi à l'instant même!

Leur exaltation m'inquiéta; je craignis qu'elles ne l'engageassent au delà de ce qui était nécessaire : je lui fis donc observer, que, en outre de ce que devait avoir de pénible à ses souvenirs un pareil engagement, il serait sans doute inutile : que, si les défilés du Dauphiné ne s'ouvraient pas devant Napoléon, il s'y perdrait sans qu'on eût besoin de le combattre; tandis que, s'il surmontait cet obstacle, rien, au delà du Rhône, ne l'arrêterait!

Cette considération l'ayant calmé, je le quittai pour aller exécuter ses ordres; mais, en sortant par une porte, je vis entrer par l'autre un personnage qui vraisemblablement m'avait écouté; ce fut lui dont les excitations, dictées par un sentiment toujours mauvais conseiller, détruisirent l'effet des observations que je venais de soumettre au maréchal.

De là, et tout aussitôt, j'allai rue de la Victoire, dans la célèbre maison du 18 Brumaire, donnée par Napoléon à Lefebvre Des Nouettes. Ce général commandait les chasseurs à cheval de la Vieille Garde. Je ne trouvai chez lui que sa femme. Elle était dans une vive anxiété, que mes questions augmentèrent sans pouvoir en rien tirer. Elle ignorait, disait-elle, où était et ce que faisait le général; mais évidemment elle soupçonnait un coup de tête, dont, plus que tout autre, il était capable. Dans ce doute, et comme les trois autres géné-

raux étaient à leurs corps, je rentrai chez moi pour leur écrire les instructions que j'avais à leur transmettre.

La nuit me surprenait dans cette occupation, quand un général, commandant en second les grenadiers à cheval de la Vieille Garde, vint m'interrompre. Il entra précipitamment; puis, sans autre préambule que d'obtenir ma parole de taire ce qu'il allait me confier, il m'apprit : « Qu'en ce moment même Des Nouettes, « avec ses chasseurs, marchait sur Paris; qu'il avait « entraîné des grenadiers en trompant leur général « par un ordre simulé du ministre de la guerre; mais « que, ces deux chefs n'étant point d'accord, infail- « liblement tout allait manquer si je n'accourais pas « me mettre à leur tête; qu'il venait m'en supplier; « qu'alors, sûrs de réussir, d'autres corps, les atten- « dant dans Paris, rien ne leur résisterait! » Il achevait ces derniers mots, lorsqu'un vieux personnage de l'Empire, mon proche parent, étant survenu, ce général ajouta à voix basse, en me quittant aussi précipitamment qu'il était entré : « Qu'il retournait à son poste, « où il espérait me revoir, mais qu'en tous cas il em- « portait la parole de me taire, que d'avance je lui « avais donnée! »

Je l'avoue, quelque téméraire que me parût cette révolte, je me sentis violemment tenté par le danger de mes compagnons d'armes, par leur confiance en moi, et par une même indignation contre tant d'outrages, dont plus qu'eux encore j'avais été témoin! Je n'avais rien à cacher de cette disposition à celui qui venait d'entrer; ses conseils l'excitèrent! Déjà même, rassemblant quelques effets, je m'armais machinale-

ment, lorsque mes lettres de service, signées du Roi, me revinrent à la mémoire! « Non, m'écriai-je! Ce se-« rait une trahison! Ce serait tourner contre lui les « armes qu'il a mises entre mes mains! » Je les jetai aussitôt; et, demeuré seul, je me mis à réfléchir sur ce qu'il me restait à faire.

Il s'agissait de concilier mon devoir avec une parole donnée et avec mon attachement pour mes camarades. La situation était difficile. Il était minuit. Fatigué d'émotions, ma tête tombait de sommeil, lorsque Rabusson, chef d'escadron des chasseurs de Des Nouettes, se fit annoncer. « Son corps, me dit-il, venait d'arriver « devant Compiègne; il s'y était heurté contre un ré-« giment sous les armes, dont on avait voulu vaine-« ment ébranler la fidélité. Dès lors, comprenant le « danger de sa tentative, et se déguisant, Des Nouettes « avait disparu! En conséquence ses officiers, aban-« donnés à eux-mêmes, venaient de le députer, lui « Rabusson, pour protester de leur ignorance des « projets de leur général, de leur soumission au Roi, « et pour demander de nouveaux ordres! »

Ici Rabusson, invoquant nos souvenirs de guerre, me pressa d'aller avec lui aux Tuileries. Je m'y refusai, répliquant que je ne voulais pas m'y faire honneur de cette soumission sans l'avoir mérité; que je préférais rester étranger à cette affaire, comme je l'étais en effet, et surtout au moment où, pour s'excuser, il s'agissait d'accuser un camarade; que je l'engageais, comme son supérieur, à exécuter promptement la mission qui lui était confiée, et, comme ami, à l'accomplir de façon à ce que le lendemain on

ne publiât pas qu'il était venu dénoncer son général.

Les jours suivants, après plusieurs rapports de service avec le ministre de la guerre, comme le danger approchait de Paris, ce ministre me fit appeler. Il me confia les dispositions qu'il venait de prendre contre l'Empereur. Étonné qu'il voulût mêler les compagnies de Mousquetaires et de Gardes du Corps aux régiments de ligne, je lui demandai s'il ne craignait pas que ces régiments ne fissent feu sur elles. Mais, à cette observation que justifia l'événement, ce ministre se récria. Il ne put comprendre pourquoi la création de ces corps privilégiés avait excité la haine de l'armée entière. Or, comme cette assertion, que je renouvelai, l'irrita d'autant plus qu'elle était incontestable, il me prit en défiance, et m'interpella sur mes propres dispositions. Elles lui déplurent. Toutefois il ne put douter de ma fidélité jusqu'au moment où, libre de ma conduite par la cessation, facile à prévoir, de mes fonctions, je pourrais, selon l'occurrence, disposer de mon épée contre les ennemis de la France.

Le surlendemain tout était fini. Louis XVIII était en marche pour une seconde émigration, et l'Empereur aux Tuileries !

CHAPITRE II.

Que d'autres disent les détails héroïques et merveilleux du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, ses premiers efforts, d'abord pour conjurer la Coalition, puis pour se préparer à la combattre, enfin, depuis le

lendemain de son arrivée, ses secrets et tristes pressentiments, sa foi perdue dans son Étoile, et le désastreux résultat de ce troisième et dernier effort d'un incomparable génie contre son destin, dont l'inflexibilité voulut qu'à la grandeur de l'élévation s'égalât celle de la chute! Quelque dignes de mémoire que puissent être, sur ce sujet, les récits que m'en ont fait des témoins tels que M. Mollien, mon père, B^min. Constant, le maréchal Reille, Monthyon, Turenne, le Prince d'Eckmülh, et d'autres encore, je l'avoue, le courage me manque pour retracer tant de douloureux détails.

Renonçant donc à l'Histoire, et continuant cette simple biographie, je me bornerai à dire qu'attendant, d'après l'ordre verbal de Napoléon, le commandement d'une brigade de cavalerie, je fus nommé chef d'État-Major de l'armée chargée de défendre Paris, sur la rive gauche de la Seine. Ici l'événement rend superflue la nomenclature des forces qui nous furent confiées et de nos dispositions de défense. Comment oublier pourtant qu'un jour, vers cinq heures du matin, à cheval et parcourant cette position, je cheminais en compagnie du général commandant en chef, homme d'esprit et de coup d'œil, quand la nouvelle de la défaite de Waterloo nous atteignit? Nous nous arrêtâmes, moi consterné, lui étonné mais calme, réfléchi, et muet d'abord. Bientôt, interrompant mes exclamations, il me montra le moulin de Vaugirard : « Voyez-vous cette hauteur, me dit-il, songez-y; elle « pourra bientôt acquérir de l'importance! Recon« naissez-la bien, quant à moi je vais à mes affaires. » Sur quoi tournant bride, et prenant le galop, il rentra

subitement dans Paris pour ne plus nous revenir.

Ce chef venait, en homme moins moral qu'habile, de prendre sur-le-champ son parti, celui de s'accommoder à la circonstance. Cependant, pour n'être point trop sévère, convenons qu'il ne faut pas juger les hommes d'action dans ces grands bouleversements, comme en des temps moins révolutionnaires; qu'il y faut des hommes de transition. Or, dans ces extrémités, quelle que soit la préoccupation personnelle qui offusque ceux-ci, il se peut qu'elle leur montre l'intérêt du pays lié aux retournements subits que leur intérêt propre leur inspire.

Bientôt après, Louis XVIII et les Anglais étaient arrivés à Saint-Denis, sur la rive droite, tandis que Blücher et ses Prussiens, s'en étant follement séparés, étaient passés sur la rive gauche. Ils s'y trouvaient sans autre retraite qu'un pont étroit devant nos débris de Fleurus et de Waterloo. Ces restes étaient respectables : ils présentaient encore cinquante mille hommes et deux cents canons. La veille de ce dernier jour, leur avant-garde, sous Exelmans, avait même écrasé et rejeté par delà Versailles la cavalerie Prussienne. Exelmans venait de rentrer en ligne. Les deux armées se trouvaient donc en présence, en vue de Paris, et sur la rive gauche de la Seine.

C'était le 3 juillet 1815. Il était environ neuf heures. Drouot, toujours tout entier à ses canons, venait de m'appeler pour l'aider à placer une batterie au petit Montrouge. Nous nous étonnions d'entendre les feux des tirailleurs s'éteindre successivement, quand nous vîmes arriver le Prince d'Eckmülh et les géné-

raux Grenier et Carnot, membres du Gouvernement Provisoire. Aussitôt Drouot interpella vivement le maréchal sur la nécessité de soutenir sa batterie, mais il n'obtint d'autre réponse qu'un geste de découragement; après quoi le maréchal alla s'asseoir sur le revers d'un fossé devant nos canons. Il indiquait assez par là qu'on songeait à tout autre chose qu'à combattre, ce que le patriotisme de Drouot ne put ou ne voulut pas comprendre.

Étonné moi-même, je représentai vivement au maréchal la position désespérée de l'ennemi, s'il était battu. « Pourquoi ne profiterions-nous donc pas de « cette journée de répit et de la nuit suivante? Pourquoi ne pas faire prendre, dans nos maisons, « nos meilleurs vins, nos meilleurs vivres? Le lendemain, dès trois heures, l'armée, ainsi bien repue, « bien reposée, ses armes et ses colonnes d'attaque « prêtes aux débouchés de Neuilly, Saint-Cloud, « Issy et Montrouge, s'élancerait impétueusement : « elle refoulerait, elle anéantirait dans la Seine tous « ces Prussiens, surpris dans une position si insolemment aventurée. Après quoi, retraversant Paris, « nous chasserions de Saint-Denis les Anglais, trop « faibles pour résister à une armée plus que triple en « nombre, et déjà victorieuse!

« Oui, repartit le maréchal, un instant ressaisi d'une « ardeur guerrière, oui sans doute, et ce serait par « Neuilly surtout, en poussant sur Saint-Germain, qu'il « faudrait attaquer. Mais ne voyez-vous pas qu'on ne « peut plus se fier à personne; que chacun traite « pour son compte; que Fouché nous trahit; que là,

« à côté de nous (et il indiquait de la main le mou-
« lin de Vaugirard), Vandamme lui-même, à la tête
« de la Jeune Garde, est découragé, et qu'il ne veut
« plus combattre? » A cela Grenier, s'étant approché, ajouta : « Que risquer, en cas d'échec, de faire prendre
« la capitale au milieu d'une échauffourée, ce serait
« assumer sur soi une responsabilité trop grande;
« que d'ailleurs on traitait, en ce moment, à Saint-
« Cloud avec Blücher, de la reddition de Paris! »

Dès lors, songeant surtout aux vengeances d'une seconde Restauration, je demandai si l'on était au moins entré dans quelque accommodement pour l'armée, avec Louis XVIII. Sur quoi Carnot s'écria : « Eh quel
« arrangement voulez-vous que nous attendions d'un
« Gouvernement dont l'odieuse proclamation, dictée
« après Waterloo sur les restes mutilés de tant de
« Français, commence par ces mots : Grâce au Ciel!
« les satellites du Tyran sont enfin dispersés! — Rai-
« son de plus, répliquai-je, pour ne pas se laisser re-
« tomber sans conditions entre ses mains! — Eh que
« m'importe? reprit Grenier, je suis resté dix ans chez
« moi sous l'Empereur, je puis bien y rester encore
« autant sous Louis XVIII! — Mais on ne vous y lais-
« sera point, lui répondis-je; toute porte doit être
« ouverte ou fermée : le Roi est à la nôtre, traitons
« avec lui ou battons-nous! »

Nous en étions là, quand un officier arriva : la capitulation de Saint-Cloud était signée; l'armée devait partir pour la rive gauche de la Loire. Tous aussitôt se dispersèrent. Drouot, étranger à toute intrigue, revenait en ce moment, préoccupé encore de sa bat-

terie, et me montrant la cavalerie Prussienne à portée de charge. Ma réponse changea son impatience en consternation. « Qu'allez-vous faire? ajoutai-je. » — « Suivre l'armée, répliqua-t-il après un moment de ré-« flexion; et vous? — Oh! quant à moi, lui répondis-je, « seul, sans commandement dans cette armée, sans « autre espoir pour elle qu'une soumission inévitable, « je rentre chez moi. Je vais y déposer des armes dé-« sormais inutiles, puisqu'on nous force de renoncer « à cette dernière et si belle occasion de nous en ser-« vir! » Là-dessus nous étant serré la main, nous nous séparâmes.

Je tins parole. Dès que les environs de Paris redevinrent libres, je me retirai avec vous, mes enfants, à Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency, chez le Cte de Luçay, mon beau-père. C'est là que, hiver comme été, pendant sept ans, rendu aux lettres, et vivant surtout dans le passé, j'écrivis l'histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812.

Pourtant, le lendemain de cette capitulation, qu'un suprême effort, en terminant glorieusement notre carrière, eût au moins pu ajourner ou améliorer, un dernier espoir m'avait attiré à la Chambre des Représentants. J'y arrivais, j'étais déjà au sommet du grand escalier découvert, qui fait face au pont, lorsqu'un ancien militaire, employé dans ce palais, m'arrêta. Il m'apprit la dispersion de cette Assemblée; il ajoutait que déjà une main fidèle avait soustrait à l'Invasion les trophées qu'il se rappelait m'avoir vu rapporter d'Espagne, en 1809; mais, s'interrompant: « Ah! mon « Dieu, en présence d'un tel souvenir, s'écria-t-il,

« voyez, regardez! quelle humiliation! » Et du geste qui accompagnait cette exclamation, il me montrait le Pont-Royal. Une colonne ennemie en débouchait! Déjà de grands malheurs privés m'avaient assailli et trop abattu peut-être; toutefois j'en étais encore à douter de la vérité de ces évanouissements causés, dit-on, par la nouvelle d'une infortune inattendue. Mais cette fois, quelque prévue que fût celle-ci, à l'aspect de cette honte, je me sentis défaillir : j'eus besoin, pour rester debout, du secours de cet ancien compagnon d'armes. Ce cruel, cet humiliant spectacle, était, il est vrai, nouveau pour moi, m'étant trouvé blessé et absent lors de la première invasion de la capitale.

CHAPITRE III.

Et réellement, quel anéantissement soudain de cette création puissante d'un Empire immense et d'une société nouvelle! Que de bouleversements d'existences depuis 1792 jusqu'à 1814 et 1815! Que d'admirables efforts de génie, que d'élans généreux! Combien de souffrances subies, de périls affrontés, de sang répandu et de générations sacrifiées inutilement! Malheureuse France! Mais, aujourd'hui même 23 février 1848, à l'instant où j'écris cette page, quel ébranlement nouveau! Où va, de faute en faute et de chute en chute, notre société décomposée, et à quelle fin funeste, nos âmes sans croyances, nos esprits sans frein, et nos passions ingouvernables nous destinent-elles?.....

29 février 1848.

La démagogie vient de triompher! La Bourgeoisie Française, devenue, depuis 1789, la classe supérieure, la tête de la nation, mais sans organisation qui lui puisse donner, sous ses notables, une direction constante, une marche éclairée, un but conforme à ses véritables intérêts, enfin cette force de suite et d'ensemble capable de la maintenir à la place qu'elle a conquise; cette Bourgeoisie ainsi inorganisée, et qui n'est sage que lorsqu'elle a peur, vient, sans le vouloir, de prêter main forte à sa plus mortelle ennemie contre elle-même. D'autre part le Gouvernement, bien averti et puissamment armé, mais ébranlé par quelques fautes, déconsidéré, dépopularisé par les efforts incessants des partis rivaux et d'une presse factieuse, s'est laissé surprendre : spectateur inerte de sa propre chute, ses forces sont restées sans ordres, sans commandement et sans ensemble!

Le Président du Conseil, courageusement inspiré, avait cependant bien choisi le seul chef de guerre et le seul moyen capables de tout prévenir ou réprimer. Dès la première heure du premier jour, 22 février, trente mille soldats de ligne et dix batteries approvisionnées à soixante coups par pièce, Bugeaud en tête, devaient être prêts. Leur aspect seul eût suffi pour achever de déconcerter une tentative de révolte, à laquelle ses chefs eux-mêmes avaient déjà renoncé. Mais un autre personnage, soit indécision, ménagements privés, ou sécurité trompeuse, fondée sur le découragement subit de ses adversaires, a fait contremander, la veille de la lutte, vers onze heures du soir,

le plan de défense convenu. On l'a remplacé par ces demi-mesures timides qui accroissent les périls; et cela si obstinément, que, au milieu du second jour, à la faveur des clameurs d'une population trop livrée à elle-même, le désordre s'est augmenté, le Roi a perdu confiance dans son Gouvernement, et, s'avouant vaincu par l'émeute, il lui a sacrifié ses ministres et leur système.

Il s'efforçait vainement, à la fin de ce second jour, de se reconstituer un ministère, quand les chefs démagogues, encouragés par cette première victoire, ont provoqué l'un de ces accidents malencontreux qui ne manquent jamais aux situations critiques laissées trop longtemps indécises. L'émeute dès lors s'est changée en une révolte déclarée.

On pouvait encore la comprimer pendant la nuit qui suivit, et la dompter le lendemain. Le Roi, au milieu de cette seconde nuit, s'y était décidé courageusement. Il en avait même donné à Bugeaud l'ordre formel. Cela est si vrai, que, dès le matin du troisième jour, Paris était déjà ressaisi par un vif et double élan, jusqu'à ses faubourgs. Mais, au lieu de confier la responsabilité de cette répression à un Conseil dévoué et d'accord avec Bugeaud, le choix du Roi étant tombé sur des personnages qui avaient plus ou moins provoqué l'émeute, leur chef s'est refusé à combattre ses alliés de la veille, à faire tirer sur ses propres troupes. Bien plus, trop confiant dans une popularité mal acquise, il s'est imaginé qu'au seul bruit de son avénement, qu'à son aspect désiré, à l'autorité de ses paroles, tout s'apaiserait miraculeusement; qu'on verrait s'abaisser les barricades; que désormais, au milieu de cet

immense désordre, lui étant enfin ministre, il n'était plus besoin d'appareil de troupes ni de chefs de guerre! Dans cette infatuation, il a ordonné que de toutes parts on désarmât, qu'on fraternisât avec le peuple!

Depuis ce moment, le flot populaire débordant et surmontant de plus en plus les nouveaux ministres, pendant plusieurs heures, rien, ni les progrès de la révolte, menaçant les Palais du Roi et des Députés, ni la proposition perfide de l'abdication, ni l'égorgement de plusieurs postes, n'ont pu les déterminer à donner à notre malheureux Roi un conseil courageux, ni aux troupes nombreuses et fidèles qui les entouraient, et qu'ils avaient paralysées, l'ordre de la moindre résistance!

Qui pourra croire jamais que ce soit devant quatre à cinq cents misérables, à peine armés de quelques fusils, et en présence de plus de trente mille soldats et gardes nationaux sous les armes, que, à l'étonnement, aux regrets, à la stupéfaction universelle, la Représentation nationale, le Trône, tout l'ordre social enfin se soit écroulé!

On vient de voir la part qui revient aux Conseillers du Roi dans cette honteuse catastrophe. Quant à notre infortuné Monarque, sa première faute, le second jour, est le renvoi de son ministère devant une émeute, depuis vingt-huit heures, il est vrai, bien mal combattue. Sa seconde faute, le troisième jour, après son courageux appel à Bugeaud, a été d'avoir abandonné cette ferme inspiration par une condescendance trop constitutionnelle à l'avis d'un ministère nouveau, mal choisi pour la circonstance. Sa troisième faute, à la dernière heure, est de ne s'être pas décidé à tout plu-

tôt que de capituler avec l'émeute, de lui céder sa Couronne sans combattre, et de lui livrer, sans résistance, l'Ordre Social qu'il était chargé de défendre!

Son excuse est : dans l'affaiblissement d'un âge avancé, dans la fatigue de trois jours et deux nuits de cruelles émotions; dans l'insuffisance et l'aveugle confiance de ses derniers Conseillers responsables; peut-être même dans les coupables intrigues de quelques-uns d'entre eux; et, au dernier moment, elle est encore : dans la surprise, dans le saisissement d'un danger devenu extrême, en apparence, inopinément; enfin dans la persuasion que, en abdiquant pour son petit-fils, il épargnerait le sang Français, et qu'il bornerait la révolution à ce sacrifice.

C'est ainsi que, sans aucune résistance, Royauté, Chambres, Garde nationale, Opposition même, tout a disparu, et que la société entière enfin, surprise par le coup de main de quelques centaines de factieux, s'est trouvée tout à coup désarmée et désorganisée! Étonnés de ce triomphe inattendu, quelques utopistes républicains, maîtres de toutes les hautes positions, de tous les centres du Gouvernement, si fatalement abandonnés, s'efforcent en vain de rétablir quelque ordre dans ce grand désordre. Au milieu de cette confusion, toutes les forces sociales, frappées d'inertie et disséminées, n'ont plus d'autre chef que cet informe Gouvernement qui vient de surgir. Notre malheureuse société, sans autre point de ralliement, noyée dans les masses prolétaires et démagogiques déchaînées, est livrée au pillage et à l'incendie! Voilà que, pour s'en défendre, chacun, sur le seuil de ses foyers, comme

au moyen âge, est forcé de courir aux armes : guerre sociale! de laquelle sans doute va renaître la guerre étrangère, et pour l'armée entière, quel que soit le Gouvernement du pays, obligation de se dévouer au maintien de son indépendance.

CHAPITRE IV.

6 mars 1848.

Pendant que, grâce à quelques-uns des membres de ce Gouvernement, et à un instinct général de conservation, quelques jours de répit et de repos nous semblent permis, reprenons, pour nous distraire des maux présents, le récit interrompu de nos maux passés; retournons aux souvenirs de ceux de l'été de 1815, à la vallée de Montmorency, et dans ce château de Saint-Gratien où je venais de me retirer.

Qu'allais-je y faire? Depuis seize ans j'étais devenu étranger au calme, aux goûts, aux intérêts de la vie des champs. Dans les trois dernières années de l'Empire, et pendant sa réapparition en 1815, déshabitué de toute occupation sédentaire, je n'avais vécu que de vives et fortes émotions. J'emportai donc dans ma retraite une âme obsédée de regrets amers, des sens tellement pleins de bruits de guerre, qu'aux moindres sons il me semblait entendre encore ces petillements inégaux de feux de tirailleurs, précurseurs des combats et des batailles. J'y portai surtout une inconsolable imagination, en désaccord avec le présent, renonçant

à l'avenir, toute retournée dans le passé qu'elle s'épuisait à refaire, et enfin, comme Prométhée sur son rocher, enchaînée au sommet de notre gloire perdue, où l'aigle de nos victoires, que nous avions rendues si vaines, ainsi qu'un remords la dévorait.

Dans mon dépit contre le sort et contre nous-mêmes, je repris ma plume, et, par élans de colère, reprochant à nos fautes nos malheurs, je jetai, sans ordre sur feuilles volantes, en portraits ébauchés, en tableaux sans suite, mille récriminations amères. Vains cris de douleur! Ces pages détachées, que je croyais notre histoire, je les lisais à ma famille, lorsqu'une observation d'un enfant de dix ans m'en fit apercevoir l'inutilité. « C'est bien beau, mon frère! me dit-il (1), « mais quand donc l'histoire que vous écrivez com« mencera-t-elle? »

Cette question naïve, critique pleine d'à-propos et d'autant plus frappante qu'elle était involontaire, m'arrêta tout court. Rentré en moi-même, je compris que j'épuisais ma verve en élans désordonnés. Dès ce moment je me décidai à les concentrer sur le récit de l'un des plus considérables épisodes de notre histoire récente. Je choisis donc le plus saillant, le plus décisif, celui qui rassemblait sous mes yeux notre plus grande armée et le plus grand nombre de nos chefs de guerre les plus célèbres; celui dont l'empreinte cruelle et toute vive encore, concordant avec les dispositions de mon esprit, était gravée dans ma mémoire par les dangers les plus pressants, par les plus poignantes douleurs, et par le plus grand de tous les désastres!

(1) M. le Cte Léon de Luçay, beau-frère de l'auteur.

Mais ce sujet, quelque inspirateur qu'il pût être, ne suffisait pas à l'œuvre. Vous vous souvenez que, depuis l'âge de douze ans, malade, pauvre et proscrit, j'avais achevé seul, sans guides, sans maîtres, et bien imparfaitement, mon éducation; que mes efforts, sous le Directoire, pour devenir prématurément homme de lettres, et vivre de ma plume ainsi que mon père, n'avaient pu suppléer à l'instruction qui me manquait; qu'enfin, engagé soldat depuis 1800 et à l'âge de dix-neuf ans, puis devenu officier de la République Consulaire et de l'Empire, pendant quinze ans de guerres mes retours à des travaux littéraires avaient été courts et sans cesse entrecoupés.

Comment donc me croire digne de mon entreprise? Comment ne pas m'apercevoir que j'allais m'imposer une double tâche : celle de créer l'auteur autant que le livre? Et puis, au milieu de tant de grands hommes et de grandes actions, combien de fois j'avais remarqué l'influence réciproque des hommes sur les faits, des faits sur les hommes. Ne m'était-il pas dès lors évident que, voulant non pas reproduire surabondamment une nomenclature de faits, mais écrire une véritable Histoire, il s'agissait, avant de la commencer, d'en préparer la partie la plus importante, le côté philosophique : c'est-à-dire le tableau fidèle de l'homme aux prises avec les événements, qu'il en soit maîtrisé ou qu'il les maîtrise!

Or, quelque témoin des faits que j'eusse été, pour réussir il y avait nécessité de revenir sur mes pas, de pénétrer le plus avant possible dans le secret des cœurs de nos contemporains, et pour cela d'aller frapper de porte en porte, depuis celle du soldat, de l'officier,

du valet de chambre impérial, jusqu'à celle du ministre ou du maréchal; d'y porter un système d'interrogations capable de réveiller les souvenirs de ces témoins sur toutes leurs impressions, et sur tout ce qui avait pu caractériser les déterminations des chefs, principalement dans les situations les plus critiques. Alors seulement, pouvant saisir l'homme sur le fait dans tous ces souvenirs vivants, colorés, brûlants encore, appréciés selon les miens et la connaissance que j'avais des passions, des intérêts, des rivalités et des caractères, il me serait permis de commencer.

Ce parti pris, je me mis à l'œuvre. Je parcourus la ville et les champs, passant chez l'un, chez l'autre, une heure, un jour, une semaine, selon l'importance et l'abondance de leurs souvenirs. Je rapportai bientôt chez moi de gros cahiers de notes, portant en marge l'indication du sujet de l'anecdote, sa date, et les noms des personnages de qui je tenais ces renseignements.

Voilà pour les matériaux nécessaires à la création du livre. Mais j'ai parlé de celle de l'auteur, dont il fallait m'occuper simultanément. Il y avait là beaucoup à faire. Et d'abord, je n'avais jamais bien su ma langue par principes. Je l'étudiai, je m'en fis, à tous propos, donner des leçons par les gens de lettres de ma connaissance. L'un des moyens que j'employai fut d'écrire dans plusieurs journaux des articles littéraires, et de les soumettre, après l'impression qui fait ressortir les fautes, à une critique sévère et raisonnée. Parmi ces essais, je citerai un résumé de la session de 1816, dont la forme nouvelle était peut-être remar-

quable, mais qu'un style défectueux empêcha sans doute d'être remarqué.

En même temps j'étudiai nos livres d'histoire moderne restés célèbres ; quelque fût leur mérite, il m'inspira peu. Quant aux classiques, tels que Salluste, Tite-Live, Bossuet, Montesquieu, je m'échauffai au génie de ces grands hommes, sans, toutefois, oser commencer moi-même. Je n'étais pas entièrement satisfait ; je cherchais toujours, j'espérais trouver un guide plus en rapport avec mon sentiment intérieur, lorsqu'enfin Tacite, que j'avais seul oublié, me revint à la mémoire ! A cette lecture, saisi, transporté d'enthousiasme, je reconnus le type de perfection que j'avais rêvé ; je criai de ravissement : Voilà mon œuvre ! Mais quelle entreprise ! Ressusciter de notre passé la plus remarquable époque, la transmettre, toute pleine de chaleur, de couleur et de vie, à l'avenir, l'immortaliser ! inspirer enfin, dans deux mille ans, ce qu'après vingt siècles me fait éprouver Tacite ! Tel fut cependant le but que j'envisageai, et l'essai que j'osai tenter !

Ainsi décidé, honteux du temps que j'avais perdu, je pris en aversion toute lecture à mes amis des morceaux choisis que je composais. Je méprisai, comme une puérile et dangereuse faiblesse, ce besoin vaniteux d'applaudissements partiels et de louanges éphémères, cette recherche vaine et empressée de succès prématurés. Je crus même devoir, quelque maître en histoire que fût mon père, ne point recourir à ses conseils, convaincu que nul n'est digne de tenter la Postérité, s'il n'a foi en soi, et s'il ne sait, n'ose, ou ne peut se juger lui-même !

Je me décidai donc à ne plus m'en rapporter qu'à moi-même, et à moi seul; à n'en appeler de moi, dans le feu de la composition, qu'à moi plus calme, le lendemain, le surlendemain, et cent fois encore; en un mot enfin, à n'être que moi, et à me satisfaire, avant tout, moi-même. Dès lors, tel que Pygmalion, l'ensemble de mon travail à peine ébauché, seul avec mon œuvre, je m'en épris, j'en devins jaloux, je concentrai sans distraction sur elle tout le feu des pensées qu'elle m'inspirait : elles se nourrirent de ce tête-à-tête mystérieux, elles se multiplièrent et s'approfondirent dans cet exclusif et silencieux recueillement, et par cette méditation passionnée et solitaire.

Cette œuvre s'empara de moi si souverainement, que, bon gré, mal gré, et pendant sept à huit ans, rêveries, sensations diverses, conversations, lectures, même en apparence les plus étrangères à mon sujet, je lui rapportai tout, tout absolument, et si entièrement, qu'on put me croire monomane. En effet, que de fois, à la chasse, en route, en causeries, ou bien en entendant les récits les plus frivoles, saisi par une concordance quelconque entre les sensations que je recevais et les faits, toujours présents à mon esprit, que j'avais à reproduire, ne me suis-je pas arrêté subitement pour prendre note et en faire le sujet de mon travail du lendemain!

C'était ordinairement vers quatre heures du matin, et dans mon lit, que je reprenais ma tâche. Alors, si la fatigue de la veille ou quelque souffrance m'alanguissait, j'ouvrais au hasard mon Tacite. Jamais,

s'il m'en souvient bien, je n'achevais la seconde page sans que l'un de ces coups de pinceau, si profondément révélateurs du cœur de l'homme en action, de ses mouvements intérieurs et extérieurs, des faits et de leur mobile, me frappant d'une admiration génératrice, ne me fît ardemment ressaisir ma plume! Les autres auteurs, se posant en juges sentencieux, me refroidissaient; tandis que, avec celui-ci, les faits parlant eux-mêmes et les personnages, j'assistais au drame! au lieu de n'y voir que l'Historien, j'y voyais l'Histoire!

J'ai dit : admiration génératrice! C'est que, à mon gré, et selon l'auteur dont on s'inspire, il y a deux espèces d'admirations : l'une stérile, l'autre fertile. Et par exemple, pourquoi Voltaire, en ravissant mon esprit, laisse-t-il ma veine improductive? Ou, du moins, pourquoi ne fait-il de moi, comme de tant d'autres, qu'un imitateur froid et secondaire, tandis que Rousseau, Corneille, Bossuet, et Tacite surtout, fécondent mon âme, et, lui laissant sa personnalité, son originalité, me rendent comme eux créateur, selon la portée de mon mérite?

Serait-ce que, avec l'un, restant en dehors des faits et des hommes, je ne suis qu'auditeur des récits que l'on m'en fait, tandis que, avec l'autre, y étant entraîné et m'y passionnant, m'y compromettant, j'en deviens acteur? D'où il semblerait résulter que, pour bien écrire une histoire, l'auteur devrait y avoir joué un rôle, ou du moins, et autant que possible, s'en être profondément et diversement pénétré et passionné, comme s'il en eût été l'un des per-

sonnages ; car la véritable histoire est dans les hommes qui y prirent part, lesquels seuls donnent aux faits leur signification, leur valeur comme leur couleur, la vie enfin ! Sans quoi votre œuvre est fausse, et, au lieu d'être vivante, n'est qu'une œuvre morte !

Quant au plan, il m'était dicté par la marche des événements. Le seul art que j'y apportai fut, en classant les parties diverses de mon livre, de bien conserver ensemble et de mettre vigoureusement en relief, avec le moins possible de digressions, les faits les plus décisifs par eux-mêmes et par la présence du personnage le plus saillant. Je reléguais donc sur des plans inférieurs les épisodes accessoires, selon leur plus ou moins d'importance, m'en débarrassant même à propos et brièvement. Cela me fut d'autant moins difficile que, dans ma part à l'expédition, m'étant trouvé constamment placé au point le plus dominant, près du principal personnage dont tout dépendait, et qui devait attirer le plus et concentrer l'attention, j'avais pu, de là, mieux juger la place et le degré d'importance à donner à chacune des autres parties de l'entreprise.

Ceci nous ramène à l'observation du principe de l'unité de temps, de lieu, et de personne. On voudra vainement s'en départir et innover ambitieusement en contradiction avec ce principe. Quoi qu'on puisse faire, cette règle, dictée par le bon sens, subsistera victorieuse ; il y faut revenir, il faut s'en tenir le plus près possible : le plus ou moins de succès durable de toute œuvre sérieuse en dépendra.

Il y avait pourtant à mes yeux, dans le caractère du principal personnage, un côté resté incompris. Or, s'il faut tout dire, comme pour juger autrui nous n'avons guère d'autre type que nous-mêmes, j'avoue, sauf erreur, que je ne pus m'expliquer entièrement ce grand caractère qu'après m'être laissé entraîner, passagèrement, à toutes les émotions d'une passion que j'ignorais, celle du jeu! Lorsqu'ensuite, et de même que toutes choses, je les rapportai à mon travail, ce qui dans ce rapprochement me frappa le plus, fut ce goût du risque, et surtout cette témérité négligente, blasée même, qu'inspire à tous les joueurs, même de batailles, une trop longue suite d'heureuses chances : disposition d'esprit, ou, comme on dit, besoin de se piquer au jeu, qui les porte à ne point trop redouter, à provoquer même les chances malheureuses comme une sensation nouvelle, ou comme un ravivement d'émotions, dont ensuite on se repent amèrement.

CHAPITRE V.

Quoi qu'il soit de cette dernière observation, injuste peut-être dans son application à un aussi grand génie, ainsi possédé par mon sujet et lui rapportant tout, tout concourut aux progrès de mon travail, même les occupations diverses que m'imposaient : une famille à élever, quelques soins de fortune, mes relations de société et d'amitié, et des événements politiques tels

que l'odieux procès du maréchal Ney. J'y fus appelé. Ce fut d'abord devant un Conseil de guerre. Le général Gründler en était le rapporteur. Ma déposition, conforme à la vérité, fut toute en faveur du maréchal. Mais j'ajoutai, en invoquant la capitulation de Saint-Cloud, « qu'alors, certes, nul de nous n'y aurait sous-« crit aux dépens d'un seul de nous, et bien moins « encore en livrant celui d'entre nous à qui l'armée « avait dû, tant de fois, et sa gloire et son salut! qu'en « conséquence et en toute justice on devait tenir, en-« vers tous, la foi promise, ou, nous remettant en pré-« sence, nous rendre nos armes! » A cette seconde partie de ma dictée, et non sans raison, il est vrai, quant aux derniers mots, Gründler jeta sa plume, s'écriant que j'allais ainsi tout aigrir, et gâter encore plus la cause du maréchal! J'insistai vainement, il s'obstina et l'emporta. Il en résulta qu'ensuite devant les Pairs, quand je déposai publiquement, je n'osai renouveler cet appel de plus à la foi promise; appel qu'en présence de tant de passions et pour le bien de la cause, il eût été, j'en conviens, convenable de modifier.

Au reste l'intimidation était si grande, que, dans la salle des témoins, en ayant interpellé plusieurs, trop vivement peut-être, en faveur du maréchal, ils m'évitèrent. Le maréchal Davout, isolé aussi, se trouvait là dans l'embrasure d'une fenêtre; je m'en rappro-« chai : Vous voyez, me dit-il, les effets du sort : « jadis cette foule se pressait autour de moi; mainte-« nant, et au milieu d'elle, nous voilà tout seuls! »

On peut juger de l'indignation que, après l'exécrable

exécution du 7 décembre 1815, je rapportai dans ma retraite! Il faut aussi convenir que cette retraite alors presqu'absolue, et ma préoccupation exclusivement rétrospective, en me séparant du mouvement des esprits, en me rendant étranger à toutes les considérations personnelles et intéressées du moment, me laissaient toute la candeur de mes convictions, toute la chaleur de mes anciens sentiments, et m'empêchaient d'apercevoir le danger de leur expression franche et naturelle.

Cette situation, toute à part, m'avait donc conservé mon indépendance. Il en fut de même quant à la naïve sincérité de l'œuvre à laquelle je m'étais voué. Si j'eusse été dans le monde, ses passions, les intérêts du jour, mille considérations d'esprit de parti, mille influences du moment, eussent exercé sur moi leur empire inévitable. Bon gré, mal gré, mes impressions, mes jugements, ou du moins leur expression, sur les choses comme sur les hommes dont j'avais à retracer le passé si vivant encore, en eussent été modifiés.

J'échappai à cette corruption, non-seulement par mon isolement du monde d'alors, mais surtout par une pensée singulièrement ambitieuse qui m'avait saisi. Cette ambition, toute littéraire, m'avait transporté dans un autre monde : elle me faisait vivre d'avance dans la postérité la plus éloignée! Je m'étais passionné de la volonté exclusive de faire éprouver à mes lecteurs, dans dix-huit cents ans, le même enthousiasme qu'après autant d'âges m'inspirait Tacite! Dès lors, que m'importaient les passions contemporaines? Quels ménagements leur devais-je? Qu'avais-

je à leur sacrifier de ce que je croyais la vérité? Mon public à moi, mes seuls juges, n'étaient-ce pas ceux non du dix-neuvième mais du trente-septième siècle? Ajoutons que ce but exclusif, si lointain, me préservait d'un autre danger : il m'ôta cette hâte si funeste qu'on a de produire pour jouir du succès de son travail, et me laissa tout le temps de perfectionner.

Cela est si vrai, que j'évitais, que je dédaignais même de lire à qui que ce fût un seul des passages dont j'étais le plus satisfait, tant je voulais rester, exclusivement, en présence du public à naître et si éloigné que j'avais en vue! De là, neuf ans après, ma répugnance à consentir à la publication de mon ouvrage. Il y avait plus de deux ans qu'il était achevé et renfermé au fond d'un tiroir, comme un legs à la Postérité! De là encore, à la veille de cette publication, et à l'apparition presque simultanée d'un livre sur un sujet semblable au mien, l'effroi dont je fus saisi! « Mon Dieu! m'écriai-je; si *** a cru devoir s'imposer de pareils ménagements, quelles doivent être les passions du jour? Quel effet va produire sur elles ma sincérité, et à quelles inimitiés va-t-elle donc me mettre en butte? » J'eusse reculé, je crois, s'il n'eût été trop tard, car je corrigeais alors ma dernière épreuve.

Mais j'anticipe. Pourquoi abréger? Pourquoi craindre de trop m'appesantir sur le travail de cette composition, sur ma transformation d'homme de guerre en homme de lettres? Ces détails, ce récit fidèle, cette espèce de cours pratique de littérature, est-il donc

sans intérêt? Ne peut-il pas même avoir quelqu'utilité pour vous, mes enfants, comme pour de jeunes historiens à venir, dont le succès de mon œuvre, s'il doit me survivre, exciterait un jour et fertiliserait l'ambition?

Cependant prenez-y garde. Ici l'ambition ne suffirait pas. Non, mes amis; et, de même que c'est la piété vraie, celle qui aime Dieu, c'est-à-dire la perfection pour elle-même, qui fit la grandeur des Saints célèbres; pareillement, quoique dans une voie différente, pour atteindre à une véritable renommée, il faut, avant tout, aimer son art pour lui-même! L'art vient du Ciel; son culte peut seul nous rendre créateurs; lui seul produit les chefs-d'œuvre! tandis que, sans lui, l'émulation, l'amour du bruit et de la louange, vanités terrestres, loin de suffire, n'inspirent que des œuvres sans grandeur, sans feu sacré, froides d'égoïsme! Héros, auteurs, artistes, justement célèbres, si vous fûtes grands, si vous êtes devenus modèles, ce ne fut point par l'amour seul de la gloire, ce fut, surtout, par l'amour sincère, pur et passionné, du grand, du bon et du beau, de la perfection dans votre art enfin, qu'il ait été celui de la guerre, celui des arts ou des lettres, ou celui du gouvernement des peuples!

Mais que de conditions indispensables pour un grand succès, pour une renommée littéraire solide et durable! Et d'abord : moralité ferme et éclairée, ou, si l'on veut, justesse et élévation d'esprit et de cœur; respect du public et de soi-même; vue continuelle des juges qui ont le droit d'être les plus exigeants;

foi dans son art et dans son œuvre, c'est-à-dire : être véritablement inspiré, possédé par son sujet, et pourtant le dominer; en envisager nettement l'ordre et l'ensemble; en classer, en proportionner judicieusement chaque partie, et dans celles-ci les moindres détails. Ajoutez, tout en conservant son originalité et en restant soi-même : une vue constante, une admiration à la fois libre et passionnée des grands modèles; un sentiment juste et jaloux de leur perfection, avec efforts, avec élans soutenus pour l'atteindre, pour maintenir son ouvrage à cette élévation, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, sans lacune, sans négligence ni complaisance pour soi-même, enfin sans relâche et pourtant sans tension; et pour cela, ne produire que de verve, que d'inspiration, sans fatigue et conséquemment sans hâte.

Ainsi, ne commencer un nouveau chapitre qu'après l'avoir longuement médité et préparé; qu'après l'avoir enrichi d'avance, de tableaux, d'observations et de considérations, non écrites toutes au courant de l'œuvre et de la plume. Quand on possède bien son sujet, il est bon parfois que les passages qui doivent être les plus saillants, aient été composés à part pour être placés à propos : morceaux d'inspiration, d'un fini achevé, revus soigneusement, rédigés dans le style préféré, avec cette couleur animée, cette saillie vive et expressive, pittoresque et profonde, qui, chaque fois qu'on les relit, vous saisissent d'un enthousiasme semblable à l'enchantement que vous inspirent les plus beaux passages de votre auteur favori! Ces morceaux brillants, disposés d'avance pour

être enchâssés dans le récit, en provoqueront, vous en inspireront d'autres, et soutiendront, dans une sphère élevée, chaude et lumineuse, tout l'ensemble de votre composition.

Dans ces tableaux d'élite, j'évitai toute forme sentencieuse; je m'efforçai, en peignant le cœur de l'homme en action, de trouver la tournure et l'expression qui pouvaient montrer le plus le personnage et le moins l'auteur, et qui, d'autre part, conservaient au coup de pinceau moral sa spécialité, en lui donnant, cependant, un air de généralité. Il me semblait que cette généralisation devait porter plus naturellement le lecteur à la réflexion, à des retours sur lui-même; qu'ainsi cela ajouterait à l'intérêt, à l'utilité du récit, en conduisant le lecteur à en faire l'application aux diverses situations semblables dont il aurait pu être ou l'acteur ou le témoin.

Je ne sais si je me fais bien comprendre, mais, dans Tacite, on trouvera, de cette règle que je m'imposai, de fréquents exemples.

CHAPITRE VI.

Telle fut la méthode que je suivis. J'ignore si elle peut convenir à des œuvres d'un autre genre ou à des auteurs d'un talent et de caractères différents. Je ne l'imaginai pas d'avance, ce fut l'expérience qui me la dicta. Je me souviens même qu'au commencement, m'efforçant, m'acharnant à composer sans

assez de préparation et sans relâche, j'en étais venu à me rendre incapable de rien produire.

Découragé, je me désolais de cette impuissance, lorsqu'heureusement M. de Lacépède, alors retiré à Épinay, village voisin de Saint-Gratien, entra chez moi. « Qu'avez-vous donc, me dit ce savant célèbre? » Sur ma réponse : « Eh bien, reprit-il, rien de « plus simple, c'est une fourbure. On peut se forcer « l'esprit comme le corps, d'ailleurs si dépendants « l'un de l'autre, et c'est ce qui vous est arrivé. — « Est-ce bien, répliquai-je, à vous, qui dormez à « peine trois heures, et qui travaillez vingt et une « heures sur vingt-quatre, d'imputer à huit ou dix « heures de travail par jour cette honteuse stérilité? « — Eh sans doute! s'écria-t-il. Je vous ai dit, il est « vrai, que dans mon adolescence, tout à coup mon « sommeil avait été réduit à ces trois heures; que, « après m'avoir inutilement médicamenté, mon doc- « teur, s'apercevant que je n'étais ni plus mal portant, « ni plus fatigué malgré un repos si court, avait jugé « que sans doute il ne m'en fallait pas davantage; que « ma vie en serait plus pleine et plus longue; qu'enfin, « au lieu de m'en plaindre, dévoué au travail comme « je l'étais, je n'avais qu'à m'en féliciter. En effet, « telle était ma complexion, et j'en ai souffert si peu, « que même encore aujourd'hui, malgré mon âge, je « compose sans écrire. — Ah! des vers vraisembla- « blement, lui dis-je. — Non; de la prose, me ré- « pondit-il. — Quoi! repris-je en plaisantant, votre « ouvrage sur l'homme, par exemple? — Juste- « ment; et, pour vous le prouver, je vais, si vous

« avez le temps de m'écouter, vous dire tout mon « premier volume! et non-seulement son premier « jet, mais toutes ses variantes! toutes ses correc- « tions! J'en vois d'ici, simultanément, toutes les ra- « tures; je n'en ai pourtant pas encore écrit le « moindre mot, et j'ai presque achevé de même le « second volume! »

Pendant que je restais interdit d'étonnement, il ajouta : « Mais n'allez pas croire, pour cela, que je « travaille consécutivement vingt et une heures par « jour, vous vous tromperiez; j'ai, tout au contraire, « grand soin de ne jamais m'appliquer plus de deux « heures sans m'interrompre, sans reposer ma tête « par une distraction quelconque : des soins de mé- « nage, quelques airs sur mon piano, quelques tours « dans mon jardin, suffisent; après quoi, redevenu « frais et dispos, je reprends ma tâche. »

J'essayai de suivre son conseil, et m'en trouvai bien; je recherchai même des distractions; il m'en vint aussi malgré moi.

Les proscriptions, suites de la réaction contre les Cent-Jours, cessaient alors; le maréchal Saint-Cyr, devenu ministre de la guerre, venait, à l'exemple de mon grand-père, de créer un corps d'État-Major. Il m'appela, me força d'y prendre place, et m'envoya en Bretagne et en Touraine choisir, dans ces divisions militaires, les officiers qui devaient le composer. Il y a des mots qui peignent toute une situation. J'avais, sans refuser mes services, répondu froidement à l'appel du célèbre et nouveau ministre. Son secrétaire général, homme d'esprit, crut devoir, avec moi, s'en

expliquer. Après une assez longue causerie : « Voilà, « me dit-il en terminant, notre système ; il est, vous « le voyez, franchement national et libéral ; nous le « suivrons, nous y sommes décidés ! — Mais nos « Princes ? répliquai-je. — Ah ! oui, j'oubliais notre « mot d'ordre : ce sera avec ou sans eux, me ré- « pondit-il ! »

Mes instructions reçues, je me mis en route. Mais comment rendre l'impression que, après Vitré, me fit l'aspect, tout nouveau pour moi, des landes Bretonnes ? comment dire ma surprise quand, au milieu d'elles, j'aperçus, à cent pas du grand chemin, une véritable hutte de sauvages ? J'arrêtai mon postillon, qui ne comprenait pas mon étonnement. Je voulais m'assurer de la réalité d'une si déplorable habitation, aussi près de Vitré, non loin de Rennes, et en vue d'une grande route aussi fréquentée. Cette réalité était pire encore que l'apparence. La terre de cette lande et ses bruyères avaient fait tous les frais de cette construction, de sa couverture, et de la misérable couche qu'elle contenait. Point d'autres meubles ; point d'autre plancher ni d'âtre, qu'un sol boueux ; point d'autre sortie pour la fumée, que l'entrée, sans porte, de ce repaire. J'y trouvai une grande et forte fille d'une apparence plus sauvage encore que le lieu qu'elle habitait. Elle était à peine vêtue des plus grossiers, des plus sales lambeaux qu'il soit possible d'imaginer. Elle eût été réellement belle, sans la misère maladive qui la défigurait, et sans la singulièrement longue chevelure, sorte de crinière noire, pendante et épaisse, sous laquelle disparaissaient ses

épaules et sa figure, et qu'elle s'efforçait, avec ses doigts, de démêler! Confondu, attendri, jusqu'aux larmes, de ce spectacle, j'allai lui chercher quelque argent, et les vivres que contenait ma voiture. La pauvre fille, abrutie par tant de misère, les reçut sans reconnaissance, sans comprendre, sans apercevoir même l'émotion que j'éprouvais.

Il ne m'arriva rien dans Rennes qui soit digne de remarque, si ce n'est qu'heureusement, et bien plus qu'à Tours, ma récolte d'officiers, pour l'état-major, fut satisfaisante. Un soir pourtant, au milieu d'un dîner, où j'avais réuni le jury d'examen que je présidais, un grand bruit, soudainement venu du dehors, nous annonça quelque événement bizarre. En effet, presqu'aussitôt, ma porte, comme enfoncée, s'ouvre avec fracas : elle donne passage à un individu de grande taille, bondissant, le regard enflammé, égaré même, et prononçant mon nom par éclats de voix! Cet homme se précipita sur moi si impétueusement, qu'à peine debout, ainsi que mes convives étonnés et alarmés, je me sentis saisi par le milieu du corps, enlevé de terre, et presqu'étouffé dans les bras de ce visiteur si expressif et si inattendu! Pâle d'émotion, les yeux hors de la tête, il s'écriait : « Le voilà « donc! C'est lui! C'est moi! C'est Desnestumières, « celui qui vous doit tout, la vie, l'honneur! Me « voilà! Prenez tout, moi, mes biens, toute ma fa- « mille; tout est à vous! » Et il me pressait d'autant contre sa poitrine, si bien qu'il me fallut quelques instants pour reprendre haleine, lui répondre, et pour calmer cet emportement de reconnaissance.

Je lui offris à notre table une place qu'il refusa.

C'était bien mon Desnestumières des Gardes-d'Honneur. Je le retrouvai tel que je l'avais laissé, excessif en tout. Lui parti, on m'adressa sur mon peu de rancune des louanges que sincèrement je n'acceptai pas. Et réellement, n'existe-t-il pas des insensés de diverses sortes? Celui-ci, plein de premiers mouvements, souvent bons, tous irréfléchis, était ivre-né. Je m'en étais aperçu. Comment donc lui en vouloir? Comment n'avoir pas demandé sa grâce? Comment, sans iniquité, l'aurais-je laissé responsable de l'indomptable complexion qu'il avait reçue de la nature? Si notre vie est, dit-on, une lente combustion, la sienne était le plus dévorant des incendies. Elle fut aussi courte que violente. Bientôt, de folies en folies nouvelles que la justice enregistra, enfin consumé, il fut emporté dans un autre monde, où, sans doute, les circonstances atténuantes sont admises avec plus d'à-propos et moins d'inconvénients que dans celui-ci!

Après m'être reposé quelques jours, chez mes amis les Villeneuve, dans le château si justement célèbre de Chenonceaux, j'achevai dans Tours ma mission. Grâce à la paix et à la légalité, depuis cinq ans les progrès matériels dans cette province avaient été aussi rapides qu'en Bretagne ils l'étaient peu. Les progrès moraux y marchaient moins vite. Quant aux progrès politiques, qu'il ne faut guère en séparer, ils me parurent en sens contraire, et je n'en fus point étonné. C'était toujours, en dépit du temps d'arrêt de l'Empire et de la réaction de la Restauration, la

Révolution de 1789, avec sa tendance démocratique à faire descendre le pouvoir, de degré en degré, jusqu'à la dernière classe de l'ordre social; les classes supérieures, dans leur aveuglement passionné, se servant de cet ennemi commun pour s'entre-détruire.

J'écris ceci le 21 avril 1848, du fond de l'abîme démagogique, où cette lutte insensée vient de nous replonger encore!...... Mais ne laissons pas mon esprit rentrer dans ce cercle vicieux, je perdrais le courage de continuer. Retournant donc, non sans effort, dans le passé, et, reprenant mon récit, j'ajouterai que, mon inspection achevée, j'en fis le rapport à la Commission supérieure; mais son étonnement de mes éloges sur plusieurs des candidats alla jusqu'à l'incrédulité. Piqué de cette défiance, je la forçai d'entendre les mémoires rédigés et improvisés, sous mes yeux, par ces jeunes officiers. Il fallut bien alors reconnaître leur mérite. Cela ne m'empêcha pas de remarquer combien au commun des esprits répugne l'éloge; combien à la médiocrité la critique plaît; et que j'eusse été cru sans preuve et sur parole, si, au lieu de louer, j'avais blâmé!

CHAPITRE VII.

Ma joie fut grande quand je me retrouvai dans ma retraite. J'y rapportai, sur notre expédition de Russie, un riche butin d'anecdotes curieuses et de souvenirs encore tout brûlants. Je venais de les recueillir dans

ce voyage, chez les anciens compagnons d'armes que, toujours plein de mon sujet, j'avais recherchés et rencontrés. Combien d'expressions éloquentes, de traits de lumière jaillissaient de ces entretiens! récits animés comme l'action elle-même, si pittoresques, que je croyais voir plutôt qu'entendre, et si enflammés, que leurs auteurs, s'y échauffant de plus en plus, me semblaient finir eux-mêmes par croire bien moins raconter qu'agir encore.

Mon œuvre ainsi bien nourrie et de toutes parts éclairée, quand le premier livre fut ébauché, et les autres, classés et préparés, je compris que la partie philosophique et historique la plus curieuse, la plus importante, devant surtout venir de l'intérieur de la tente Impériale, il fallait choisir, pour y pénétrer entièrement, le témoin le plus assidu et le plus capable, celui dont les relations avec l'Empereur, pendant cette expédition, avaient dû être les plus intimes et les plus fréquentes; en qui je lui avais vu le plus de confiance, et qu'il avait chargé de la plus lourde responsabilité. Que si le bonheur voulait que je reconnusse en même temps dans ce personnage une ferme et loyale moralité, un esprit observateur, juste, sévère, laborieux, enfin un homme d'État, un homme de lettres, un historien même renommé, il fallait sur-le-champ, par respect pour la plus entière vérité des faits intérieurs, pour les mieux apprécier, et pour en compléter le nombre, lui soumettre mon récit.

Ce parti pris, j'allai aussitôt et sans hésiter chez M. le Cte Daru. J'y arrivai déjà riche de mille renseignements obtenus des autres Ministres, des grands

officiers, des maréchaux et généraux, des aides de camp, des quatre secrétaires intimes de Napoléon, de ses médecins, maîtres d'hôtel et valets de chambre, enfin de mes propres observations et de celles de M. Daru lui-même. Ce ministre était lié d'amitié avec mon père, son confrère à l'Académie Française; j'avais déjà profité de leurs entretiens. Sa place dans mon livre était donc marquée d'avance; et comme elle devait s'agrandir de l'appui que je venais lui demander, j'avais lieu de compter sur son obligeance.

L'œuvre lui parut la mériter. Dès lors, aussitôt que chaque livre fut fini, je vins lui en faire la lecture, écouter ses observations, puis recueillir, dans une conversation de plusieurs heures, profondément raisonnée et discutée, sur tout ce qui devait faire le sujet du livre suivant, tous les renseignements que ne manquait jamais de lui fournir sa mémoire heureuse.

C'est ainsi que, pendant plusieurs années, et de livre en livre, j'accomplis mon œuvre. Mais ce qui est singulier, c'est que, pendant des rapports aussi longs et aussi fréquents avec cet Académicien, je n'obtins de lui aucune observation, pas un seul mot d'éloge sur la forme et sur le style de mon livre; en sorte que, lorsque ces lectures cessèrent, je le quittai ma conscience satisfaite pour le fond, puisque nous nous étions mis d'accord sur les faits et sur leur appréciation, mais ignorant complétement son opinion quant au mérite littéraire de l'ouvrage.

Ceci fera comprendre la surprise que j'éprouvai trois ans plus tard, en 1823 ou 1824. L'Empereur était

mort. Votre éducation, mes enfants, m'avait fait sortir de ma retraite; nous étions établis dans le quartier Latin. En même temps j'avais été nommé membre du Comité d'État-Major, et chargé de présider les examens de l'École de cette arme. Ces occupations, et d'autres encore, m'avaient distrait de mes travaux littéraires. Quant à mon livre, persévérant dans la pensée de ne l'avoir écrit que pour la Postérité, je l'avais, depuis 1822, laissé comme un legs dans mon portefeuille, sans songer à le publier. Je sentais bien ma conscience d'auteur satisfaite, mais sans être sûr de ne m'être point fait illusion. Jugez donc de mon étonnement quand, un matin, après deux ans d'un oubli complet de ce manuscrit, mon père m'apprit que, la veille, M. Daru était venu lui en faire le plus grand éloge, qu'il lui en avait promis le succès, et m'en conseillait la publication! Dans ma surprise, je déclinai l'éloge, je refusai le conseil; j'opposai d'une part le peu d'encouragement que, en m'écoutant livre à livre, M. Daru m'avait donné; j'alléguai d'autre part le but éloigné de mon ambition; je répétai que je n'avais écrit qu'en vue du public à naître dans deux mille ans; je convins que j'avais foi dans cet avenir, espérant, pour le style, ne m'être point trompé, et comptant sur l'ineffaçable cachet de vérité dont j'étais sûr qu'il était empreint.

Mais mon père à ce beau raisonnement répondit : que d'abord je devais savoir combien peu M. Daru était d'un naturel complimenteur; qu'il m'approuvait d'avoir pris Tacite pour modèle et d'avoir eu l'ambition de l'égaler; mais qu'alors je devais suivre

son exemple, et surtout ne point me figurer que sa renommée serait arrivée jusqu'à nous sans l'assentiment de ses contemporains, et sans leurs nombreuses copies de ses ouvrages; que d'ailleurs, pour faire retentir le bruit d'un nom à travers tant de siècles, il n'y avait pas trop de toutes les voix et de toutes les acclamations de son propre siècle; qu'à cette condition, aussi juste qu'indispensable pour une renommée aussi durable, il ne connaissait pas de timidité ou d'orgueil d'auteur qui pût échapper; qu'enfin, puisque je prétendais à la Postérité et qu'on n'y arrivait qu'à ce prix, il fallait me décider à comparaître devant mes contemporains, et, me soumettant à leur jugement, en courir la chance!

Il n'y avait, à ce raisonnement, rien à répliquer, d'où vint que j'inventai, pour y échapper, mille réponses. Je me plaisais dans cette timide obscurité, lorsque, rencontrant M. Daru, il me demanda pourquoi je m'obstinais à ne retirer aucun fruit d'un si long travail. « Mais, répondis-je, si le public n'en dit pas « plus que vous ne m'en avez dit vous-même, à quoi « bon le consulter, quand son silence me désolerait « sans me convaincre, et qu'un demi-succès ne « pourrait me satisfaire. — Eh bien, en ce cas, re- « prit-il, vous en appelleriez à la Postérité! — Ah « oui! comme tant d'autres! m'écriai-je. Mais je suis « bien décidé à n'en pas grossir le nombre! » A cela M. Daru répliqua laconiquement, assez sèchement même, selon son usage : que je me trompais, que je me refusais à un succès certain; et nous nous quittâmes.

Ce fut dans une rencontre ultérieure, au château des Tuileries (je m'en souviens si bien, qu'il me semble voir encore la banquette du Salon de la Paix où nous étions assis l'un et l'autre), ce fut là que, sur de nouvelles et pareilles interpellations, lui ayant répondu que je ne me résoudrais à suivre son conseil qu'à une seule condition : « Parlez, me dit-il. » J'hésitai d'abord; puis : « Eh bien, repris-je, vous seul con-« naissez mon livre; répondez-moi donc en toute « conscience. Êtes-vous certain qu'il suffirait pour « m'ouvrir à deux battants les portes de l'Académie « Française? — Je vous en réponds, me répliqua-« t-il, et si bien, que je vous donne ma voix d'a-« vance! »

Cette affirmation, nette et formelle, d'un juge aussi sévère et aussi éclairé, mais jusque-là si réservé et si peu communicatif, me confondit! Je la lui fis répéter à plusieurs reprises. Après quoi, et pendant les deux mois suivants, je crus devoir lire à mon père mon manuscrit. Il obtint son assentiment, qui ne m'eût pas suffi, j'en conviens, me défiant de son indulgence.

Dès lors je commençai à préparer ma comparution publique en première instance, mais non sans de nouvelles hésitations. Elles me conduisirent jusqu'à l'année 1825. Quand la copie fut terminée, je la confiai à MM. Baudouin frères, sur leur excellente réputation. L'impression en fut assez longue. Si l'on m'eût, en ce moment, dit pourquoi, peut-être mes appréhensions eussent-elles été moindres. J'ai su, depuis, que les compositeurs s'arrêtaient pour se lire entr'eux les épreuves. Mais on me laissa ignorer ce premier succès.

Lorsqu'enfin le jour de la publicité arriva, dans ma perplexité j'allai me réfugier tout seul à Saint-Gratien. Mais, au bout de quarante-huit heures, la fiévreuse agitation dont j'étais saisi, augmentée par la solitude, me fit revenir furtivement à Paris, rue de Madame, dans le quartier du Luxembourg, qu'à cette époque nous habitions. Là, renfermé chez moi, j'attendais mon sort, quand M. Baudouin me fit prier de passer chez lui. Il demeurait dans les communs du Luxembourg. Je m'y rendis, de plus en plus agité d'une vive inquiétude. Heurté, en chemin, par une double file de porteurs chargés de hautes piles de brochures, je pénétrai dans la cour avec quelqu'impatience. M. Baudouin était sur la porte de son magasin, il m'attendait. Dès qu'il m'aperçoit, il accourt; et, comme il me prenait et me serrait les mains : « Mon Dieu! que me voulez-vous? lui « dis-je avec effroi, et qu'est-il donc arrivé? — Ne « le voyez-vous pas, s'écria-t-il; regardez, n'est-ce « point une scène des *Mille et Une Nuits?* — Quoi! « ces porteurs qui me barraient le passage... — Eh « oui! reprit-il. C'est vous, c'est votre livre qu'on « emporte ainsi! Nous ne suffisons plus aux demandes! Déjà la première édition, de trois mille exemplaires, est épuisée; il nous en faut promptement « une seconde de quatre mille, et l'autorisation du tirage d'une troisième, d'une quatrième, en nombre « pareil! C'est un succès sans exemple, depuis le « *Châteaubriand!* »

Entre l'anxiété qui venait de m'amener et un tel accueil, quel brusque contraste! Je contins pourtant

la joie que j'éprouvai; une préoccupation, toujours la même, me dominait. Ce succès présent, au milieu des témoins des faits tracés dans mon œuvre, suffisait-il pour confirmer l'ambitieux espoir du succès à venir, qui seul m'avait soutenu dans l'accomplissement d'un si long travail? La première condition de ce succès posthume, dans un âge aussi lointain, était-elle obtenue réellement? J'osai l'espérer. Or, et selon l'avis de mon père, cet espoir ne pouvant se fonder que sur l'opinion de mes contemporains, compagnons ou adversaires dans le grand drame que j'avais décrit, qu'on ne m'accuse point de trop d'orgueil, si je crois devoir publier plusieurs de leurs attestations sur l'exacte vérité de mon récit. On trouvera donc à la fin du 2e volume de la campagne de 1812, celles qui me furent alors écrites par les secrétaires intimes, les aides de camp, les ministres, les généraux de l'Empereur, par sa Fille adoptive même, et d'autres témoins. Quant aux témoignages verbaux, me refusera-t-on le droit de citer à l'appui des précédents ceux qui suivent, qui les complètent, et que je vous laisse, mes enfants, comme une des meilleures parties de votre héritage? et d'abord ces paroles du célèbre général Foy et de M. le Cte de Champagny, ministre des Affaires Étrangères de Napoléon, quand ils me rencontrèrent, l'un chez Saint-Aulaire, l'autre aux Tuileries : « Ah général! s'écria le premier, vous avez coulé « en bronze tous ceux dont, avec tant de vérité, vous « avez parlé! — Monsieur, me dit le second, je ne « vous avais point revu depuis qu'à si juste titre, et « en étant aussi vrai, vous êtes devenu célèbre! »

Un troisième personnage, un officier Prussien, attaché au Roi Frédéric Guillaume, se fit, un matin, annoncer chez moi. « C'est moi, Monsieur, me dit-il, « qui ai fait au Roi la lecture de votre livre; je viens « de sa part. Il m'a expressément recommandé de « ne point quitter Paris sans vous avoir dit, chez vous « et à vous, qu'il vous remerciait de l'équité et de « l'impartialité avec lesquelles vous aviez rendu jus- « tice à son peuple et à lui-même! »

Ceci, joint à la chaleur des éloges de cet officier, me fit comprendre celui de monsieur Cousin, que jusque-là j'avais crû exagéré. Ce savant Philosophe, à son retour de Berlin, où, sur quelques soupçons politiques, il avait été inquiété et même arrêté, était venu me témoigner sa reconnaissance. Il disait avoir dû sa délivrance à la sensation extraordinaire produite dans Berlin par l'apparition de mon ouvrage, et que tous les voyageurs français en Prusse en avaient alors été protégés.

J'ajouterai encore, mais en l'abrégeant beaucoup, le récit suivant que je retrouve sous ma main. Il est signé *Hippolyte Prévost*, sténographe distingué de nos Chambres, et témoin de la scène qu'il raconte.

« 12 juin 1834.

« Monsieur, permettez-moi de ne point vous laisser ignorer une scène remarquable qui vient de se passer aujourd'hui à la Sorbonne, et qui doit vous intéresser. M. Saint-Marc-Girardin, notre professeur, venait de comparer l'histoire de Charles XII par Voltaire à votre histoire de la Grande Armée en 1812. Voulant justifier, par une citation, sa préférence pour le style descriptif de votre ouvrage, il

avait choisi, dans le chapitre 11 du 9ème livre, 2ème volume, le morceau commençant ainsi : « Le 6 novembre le Ciel se déclare!... » et qui finit par ces mots : « d'une armée mourante au milieu d'une na-« ture morte! »

« Pendant la lecture de ce tableau déchirant, nous remarquions, à l'altération de la voix du professeur, la vive émotion qu'il éprouvait. Il s'efforça d'abord de la surmonter; mais chaque ligne peignait un nouveau désastre, chaque mot redisait un dernier soupir de notre Grande Armée expirante, et bientôt, ses regards cherchant vainement à se faire jour à travers ses larmes, et ses sanglots entrecoupant sa voix, il fut forcé de s'interrompre. Dans son trouble, il ne s'était pas aperçu que son émotion était devenue contagieuse; en sorte que, lorsqu'il essaya quelques excuses, sa voix fut couverte de longs et vifs applaudissements. Il recevait ce témoignage d'une sympathie universelle, quand un vieil officier, décoré, se fit jour au milieu de nous. Échappé lui-même au désastre de 1812, il sanglotait, il rendait hautement hommage à la vérité du récit qu'il venait d'entendre, et serrant dans ses bras notre professeur, il le remercia; il vous remerciait aussi de ce touchant tribut de douleur publique à ses compagnons infortunés, s'écriant qu'il n'y avait pas, qu'il ne pourrait jamais y avoir de leçon d'histoire plus éloquente! »

Mais arrêtons-nous, car quelques précautions qu'on puisse prendre, le récit des succès d'autrui n'intéresse guère, surtout lorsqu'il vient de celui qui en a joui;

le lecteur, en ce cas, mettant à lire d'autant moins de complaisance que l'auteur en met plus à raconter. Terminons donc ces souvenirs par celui d'un autre fait, alors bien connu. Quant à celui-ci, si je mets à le rappeler un triste orgueil, comment pourrait-on me le reprocher?

C'était, je le crois, un 1er janvier, dans le Salon de la Paix, aux Tuileries, lieu devenu pénible à nos souvenirs Consulaires et Impériaux, mais où le Cte de Lobau et moi nous étions convenus de venir, une fois l'an, rendre au Roi, chef de l'armée, notre hommage militaire. J'attendais là, appuyé contre une console, près d'une croisée donnant sur la cour, quand madame la Dauphine, s'approchant et s'arrêtant subitement, attacha sur moi un si triste et si long regard, qu'elle semblait avoir oublié l'assemblée nombreuse qui l'entourait. Évidemment émue, elle parut, plusieurs fois, au moment de m'interpeller. Puis, l'arrivée du Roi Charles X l'ayant entraînée, elle disparut.

Jusque-là, et peut-être à cause de l'ancien attachement de ma sœur pour elle, cette Princesse m'avait accueilli avec une telle expression de mécontentement, que je m'étais cru le droit de cesser de m'y exposer. Surpris de ce changement, j'en demandai à l'une des personnes de sa Cour l'explication. « Quoi! ne le sa-
« vez-vous pas? me répondit-elle. Ignorez-vous que, en
« lisant votre récit sur l'infortuné Prince de la Mos-
« kowa pendant la retraite, elle s'est écriée à plusieurs
« reprises : Mon Dieu! pourquoi ignorions-nous tout
« cela? Que d'héroïsme! Pourquoi monsieur de Ségur

« n'a-t-il pas publié plus tôt son livre? Il eût sauvé la « vie au maréchal Ney! »

Regrets inutiles! Il était trop tard! Mais comment cet héroïsme avait-il donc pu être ignoré?

CHAPITRE VIII.

Ainsi le succès allait croissant. Mais ce bonheur devait avoir sa compensation. Il n'y en a guère qui en soit exempt, et l'on est toujours plus ou moins roué sur la roue de sa Fortune! C'est aux succès littéraires surtout que ceci peut s'appliquer : brillants en dehors, ils ont, comme la robe de Déjanire, leur envers empoisonné; et ce venin, c'est souvent la jalousie ou l'envie qui le distille.

Convenons toutefois, pour ce qui me regarde, que la bonne fortune de mon œuvre m'attira peu de ces inconvénients; mais il y en avait un qu'elle rendait inévitable. C'était, parmi tant d'acteurs de mon drame, le mécontentement de ceux qui eussent voulu y être cités; et cela, sans égard pour les proportions d'une histoire que leurs prétentions, satisfaites, eussent changée en un interminable et inlisible bulletin.

J'appris donc qu'une voix ennemie, entre quelques autres, s'élevait insidieusement; que, m'attaquant par le côté le plus sensible dans un historien, sa véracité, elle niait, sous prétexte de défendre l'Empereur, la vérité d'une circonstance importante dont j'avais parlé. Voici le fait. Incontestablement la victoire si lointaine

de la Moskowa n'avait point été assez décisive. On se souvient que j'en avais attribué l'une des causes à de certaines souffrances physiques de Napoléon. Cette assertion non-seulement était conforme à la vérité, mais se trouvait être, en même temps, une excuse favorable à la renommée de l'Empereur. Je ne compris donc pas pourquoi l'un de ses partisans, qu'alors je croyais sincère, démentait ce fait dont j'étais certain.

Ah! si l'Empereur eût été vivant encore, j'aurais si bien conçu le motif d'une semblable dénégation, que je n'eusse certes pas publié mon œuvre : tout affaiblissement, même physique, avoué dans Napoléon, pouvant nuire à l'ascendant qu'il conservait. Ce n'est pas que j'eusse le moindre espoir de la possibilité de son retour; mais il m'eût suffi de lui supposer cette espérance, ordinaire consolation de tout exil, pour m'interdire toute révélation qui eût pu la contrarier. Or, depuis trois ans Napoléon n'existait plus! Dès lors pourquoi cette dénégation mensongère? pourquoi ce maladroit et aveugle ou faux étalage de dévouement? J'en ai découvert, depuis, le triste motif, et j'en conserve, en dépôt, toutes les preuves. Je l'ignorais alors; mais, averti de l'agression, il fallait m'en préserver.

J'allai donc chez les docteurs Yvan et Mestivier, l'un chirurgien, l'autre médecin de l'Empereur en 1812. On a vu le texte des notes qu'ils me remirent. Elles sont aussi curieuses qu'explicites. Néanmoins je prie que l'on se rappelle ici quelques autres renseignements sur ce sujet. On pourra les remarquer

dans le cours de mon ouvrage intitulé *Histoire et Mémoires*, dont cet appendice est le complément.

Heureux d'avoir pu recueillir des témoignages aussi authentiques, je m'étais endormi sur les hostilités qu'on me préparait, lorsqu'une visite fort matinale d'Yvan quelques jours après, réveilla mon attention sur le mauvais vouloir de mon adversaire. Ce pauvre docteur entra chez moi tout effaré. Il venait me redemander les notes qu'il m'avait remises. « Chirurgien des « Invalides, on était venu, me dit-il, le menacer de « lui faire perdre cette place, s'il fournissait des pièces « justificatives à mon ouvrage! » Je ne pouvais ni le compromettre dans ma querelle, ni me dessaisir de pièces aussi importantes. Je les lui refusai, et tout à la fois le rassurai, en lui promettant de n'en faire usage qu'après sa mort. Je m'en suis abstenu jusqu'à ce jour; Yvan n'est plus depuis longtemps : on voit que je lui ai tenu parole.

Je ne songeais plus à cette affaire, quand, bientôt après, M. Baudouin, me rencontrant, m'arrêta. « J'allais chez vous, me dit-il, pour vous avertir « qu'on prépare contre vous un virulent pamphlet, et « qu'il dépend de vous de fermer la bouche à son au- « teur. — Eh! que m'importe? répondis-je, trop légère- « ment j'en conviens; quelle critique peut être sérieuse « contre une œuvre aussi sincère, et aussi hautement « reconnue véridique par tant de témoins? Comment « d'ailleurs arrêter cette publication? — Oh! quant « à cela, reprit mon éditeur, deux mots suffiront. « Prévenez seulement que si l'on vous attaque publi- « quement, vous en ferez connaître le véritable motif

« dans certains faits qu'on veut dissimuler par cet acte « hostile, et dont la preuve vous sera donnée. »

Le conseil était salutaire, j'eusse peut-être dû le suivre; il me répugna. Dans ce moyen proposé je crus voir quelque chose de détourné qui sentait l'intrigue, une apparence, une sorte d'aveu de la crainte d'une lutte que ma loyauté ne devait pas redouter. M. Baudouin m'objecta vainement que je mettais là un faux point d'honneur, et que je comptais sans la mauvaise foi et sans les personnalités calomnieuses, habituelles à toute polémique. Tout cela fut inutile, je résistai, et comme tant d'autres, sacrifiant, à tout hasard, le repos à venir au repos présent, je me persuadai que ces appréhensions étaient exagérées et m'en tins à une délicatesse intempestive.

Elle fut telle, que quelque temps après l'événement j'ignorais encore les révélations que j'avais refusé d'entendre. Mais un jour, me trouvant à table chez M. de La Fayette, mon parent, et assis à côté de lui, il me surprit en me disant qu'il croyait pouvoir là-dessus satisfaire ma curiosité; que précédemment sollicité par mon adversaire de prendre en main la défense d'une pétition à la Chambre des Députés, il avait été averti par Lord Holland, son ami, de n'en rien faire; Lord Holland lui-même ayant refusé, à Londres, dans une occasion pareille, sur l'avis du comte Bathurst, et après la lecture de diverses pièces que ce ministre lui avaient communiquées, de servir d'appui à ce même personnage.

Au reste c'est aux faits à parler eux-mêmes. On les trouvera, si l'on veut, dans Walter-Scott, et dans les

journaux anglais et français du temps. Mais si l'on conteste après moi leur exactitude, d'irrécusables pièces justificatives, signées des témoins et déposées en lieu sûr, prouveront qu'ici je n'avance rien légèrement.

Un autre fait prouve, sans réplique, que les personnages contemporains les plus attachés à la mémoire de Napoléon, ne la jugeaient pas attaquée dans mon livre sur 1812. Ce fait, c'est que, dans le duel que nécessita le pamphlet, MM. les maréchaux C[te] de Lobau et Sébastiani, généraux alors, et MM. les généraux C[te] Dejean et Duc de Plaisance, aides de camp de l'Empereur, ainsi que le général Dalton et Saint-Aulaire, s'offrirent d'eux-mêmes à me seconder. Forcé de choisir, ce furent MM. de Lobau et Dejean qui m'assistèrent comme témoins, et comme spectateurs MM. de La Tour Maubourg et de Saint-Aulaire.

Mais en voilà trop, peut-être, sur cet incident, qu'une blessure reçue par mon adversaire, et crue plus sérieuse qu'elle n'était, termina (1). Je n'aurais pas tant insisté s'il était permis à un historien de négliger des témoignages aussi authentiques de la moralité et de la véracité de son ouvrage.

(1) Le récit de ce duel, signé par deux témoins, existe dans les pièces citées plus haut, et que, à moins de contestation, il est inutile de publier.

CHAPITRE IX.

Quant à l'Académie française, M. Daru ne m'avait point trompé........

Mon Dieu! Quelle interruption! Quel effroyable spectacle! Comment reprendre ma tâche après tant d'anxiété? Ce matin, 15 mai 1848, je commençais ce nouveau chapitre, quand on est venu nous avertir que, de porte en porte, on nous appelait encore aux armes! On disait l'Assemblée Nationale envahie par une populace qui dictait la guerre en faveur de la Pologne!

Des ateliers de prétendus travailleurs sont soldés par le Gouvernement Provisoire. C'est une armée révolutionnaire! Elle se renforce de vagabonds et de repris de justice, accourant de toutes parts à la curée du pillage qu'on leur promet et des millions qu'on leur prodigue! Déjà, depuis la honteuse révolution de la fin de février, ils ont marqué chaque mois par un attentat démagogique : ainsi le 17 mars; ainsi, et surtout, le 16 avril. Aujourd'hui, de plus en plus recrutés et pervertis, les voilà arrivés au nombre de près de cent mille! On les rencontre, par bandes plus ou moins considérables, conduits par des chefs qu'un brassard distingue.

Pourtant beaucoup de ceux-ci, plus intelligents que les brutes qu'ils commandent, paraissent ne se prêter qu'à regret à ces saturnales. On les voit, à l'aspect d'un homme d'ordre, humiliés du rôle qu'ils jouent dans ce désordre, baisser les yeux. Est-ce pudeur de gens qui, dans leur sphère, quelqu'obscure qu'elle

soit, s'étant distingués, ont déjà quelque chose à perdre? Est-ce un reste de respect pour nos lois égales envers tous, et après lesquelles il n'y aurait plus que vol et pillage, où les derniers d'entre eux les éclipseraient? Je ne sais, mais depuis trois mois, malgré l'ivresse du succès, nul de ces milliers d'ouvriers maîtres des rues, n'ose, sur un seul de nous, violer, autrement qu'en paroles, les droits de tous. Ils tremblent autant qu'ils font trembler : soit que notre masse, armée, de propriétaires fonciers et mobiliers leur impose encore ; soit que leurs chefs, avant de franchir un dernier pas, avant de rompre avec toute civilisation, manquent encore de cette énergie du crime que donne, bientôt ensuite, ou la peur d'être puni ou l'impunité.

En attendant, ces bandes parcourent sans cesse, sous un prétexte quelconque, les rues, les boulevards, un drapeau en tête, vociférant *La Marseillaise*, un chant des Girondins, ou les chants les plus atroces de 93. Leurs femmes, leurs filles, soldées aussi, les imitent avec une impudence dégoûtante : armée du mal, promenant effrontément dans Paris sa joie menaçante, et triomphant de la désolation des gens de bien!

Ces manœuvres de terreur ont été préparées, dans les soirées de la veille, par d'infâmes clubs, où tout lien de famille est réprouvé ; où la propriété est traitée de vol ; où l'existence de Dieu, mise aux voix, ne passe qu'à une faible majorité! On y prêche ouvertement le pillage, le meurtre et l'incendie, et d'autant plus impunément, que le Préfet de police lui-même, Représentant du Peuple, repris de justice, et assassin, est

leur protecteur. Ce sont là ses moyens de gouvernement!

Aujourd'hui pourtant, 15 mai 1848, malgré le rappel, soit que le péril de la veille blase sur celui du lendemain, ou que j'eusse été trompé précédemment par des alertes fausses, j'ai voulu m'assurer de la cause de celle-ci. Je suis donc sorti, sans armes, pour en juger. Il était une heure. En approchant du lieu de l'émeute, je n'ai guère vu plus de sept à huit mille ouvriers, comme moi sans armes. Ils couvraient de leur désordre le pont et les avenues de la Chambre des Représentants. La plupart n'avaient rien d'hostile. Ces machines obéissantes croyaient n'avoir été amenées là que pour crier *Vive la Pologne!* Évidemment, de même qu'on les conduisait au mal, d'autres, presqu'aussi facilement, eussent pu les conduire au bien.

Mais il n'en était pas de même de certains groupes plus rapprochés de la grande porte du Palais. Ceux-là étaient en communication avec les chefs du complot et quelques centaines de leurs plus enragés clubistes, déjà maîtres de la Chambre, à laquelle ils dictaient leurs volontés. C'est à l'impatience et aux exclamations de ces groupes de l'extérieur que j'ai pu juger de ce qui se passait à l'intérieur. A chaque nouvelle qui leur était transmise, leur joie furieuse éclatait en propos atroces : *La guillotine en permanence et à domicile! Trois jours de pillage! A bas les propriétaires! Vive la République sociale et démocratique!* Telles étaient leurs vociférations.

Je suis resté trois heures au milieu de ces misérables, étonné de leur petit nombre, indigné de leur effron-

terie, dont la répression était si facile. En effet, dès la première heure, la rue de l'Université, les quais, les deux bouts de la rue de Bourgogne, s'étaient hérissés de baïonnettes et couverts de canons et de cavalerie. Ces troupes, armées jusqu'aux dents, étaient plus nombreuses que ces ouvriers sans armes! Leurs masses n'avaient que quelques pas à faire en avant, et, sans coup férir, elles eussent nettoyé les entours de la Chambre et cerné le Palais entier. Il ne leur aurait pas fallu cinq minutes pour que les chefs des démagogues y fussent pris comme dans un piége. Mais, comme dans les honteux jours de février, soldats, gardes nationaux, tous semblaient frappés d'immobilité! Leurs officiers à toutes mes invocations répondaient : Nous n'avons point d'ordre! C'est ainsi que, pendant trois heures, jusqu'à quatre heures et demie du soir, on est demeuré témoin impassible d'un attentat prêt à dévorer nos biens, nos vies, et à achever le déshonneur et la perte de la France!

La trahison de plusieurs des chefs du Gouvernement et la peur des autres peuvent seules expliquer cette inconcevable inertie. De là aussi l'impudente audace de ces conjurés sans armes au milieu de tant de baïonnettes, dont ils ne paraissaient pas même s'inquiéter.

Il était près de cinq heures quand, tout à coup, les groupes d'anarchistes que j'observais bondirent, et gesticulèrent avec un redoublement d'ivresse, hurlant ces cris de victoire : *L'Assemblée est dissoute! Un milliard sur les riches! Plus de bourgeois! Vive Barbès!* Au même instant, la grande porte du Palais, sur la place Bourbon, vomit une foule nouvelle

de ces Montagnards triomphants. Ils en débouchaient par troupes d'environ quarante ou cinquante, se précipitant en désordre, leurs chefs en tête; c'étaient : Sobrier, Blanqui, Huber, Raspail et Barbès, suivis de l'élite de leurs détestables clubs. Ils accouraient, dans la plus ardente excitation, vers l'entrée de la rue de l'Université, où je me trouvais, et si rapidement, qu'ils faillirent m'entraîner. Ils s'écriaient : *A l'Hôtel de Ville! Marchons! Courons y installer notre Gouvernement, notre Comité de Salut Public!*

Parmi ces enragés communistes, j'en remarquai un surtout; il était en carmagnole, c'est-à-dire en veste. Jeune, bien découplé, la tête haute, l'œil étincelant, il marchait en avant de tous les autres; il était dans un tel état d'exaltation du rôle héroïque qu'il croyait jouer, qu'il se disloquait les jointures par la violence de ses mouvements, et par ses énormes enjambées pour atteindre l'Hôtel de Ville, leur Capitole du moment.

Pourtant l'une de ces bandes semblait bien plutôt pousser en avant son chef qu'elle n'était entraînée par lui. Celui-ci, d'une haute taille et bien vêtu, c'était Barbès, se retournait, et de ses gestes véhéments, de ses paroles suppliantes, il s'efforçait d'arrêter ce mouvement. Mais, ivres de leur succès, ses complices couvraient sa voix de leurs vociférations, et le forçaient de continuer. Fatigués enfin de sa résistance, ils le saisissent, l'enlèvent de terre, le placent à cheval sur les épaules de l'énergumène que je venais de remarquer, et l'emportent, au pas de course, à l'Hôtel de Ville.

Cependant gardes nationaux, gardes mobiles, sol-

dats de ligne, sont encore demeurés spectateurs immobiles de ce départ, et, comme depuis deux heures ils avaient laissé tout faire, ils ont de même tout laissé passer.

L'attentat était consommé; la plupart des émeutiers avaient disparu, et, dans nos troupes, surprises de rester sans ordre, la même inertie continuait. C'en était donc fait! notre perte était certaine. Je l'avoue, confondu d'étonnement, à ma colère, à mes vains reproches, succéda une morne consternation. Elle n'était que trop légitime. Ces chefs démagogues, altérés de sang et de pillage, hurlant leur victoire, venaient, en froissant M. Beugnot et moi, de nous écarter de leur chemin. Trop préoccupés de courir proclamer leur Dictature, ils n'avaient point reconnu en nous leurs anciens juges; mais en eux, nous venions de retrouver ces mêmes repris de justice que, comme Pairs, nous avions condamnés à des peines infamantes, et même à mort : Barbès, entre autres, alors convaincu d'assassinat sur un officier sans défiance, avec lequel il parlementait.

Voilà donc au pouvoir de quels hommes nous nous voyions tombés ainsi que la France! Indigné, désespéré, je suis alors revenu vers mon logis, méditant sur ce que j'avais de mieux à faire : ou chercher à me soustraire, par la fuite, au sort que je prévoyais, ou l'attendre les armes à la main, pour ne pas succomber du moins sans résistance. Mais, si l'on peut seul, à mon âge, se déterminer facilement à une fin pareille, comment se résoudre à y entraîner toute sa famille? Je suis rentré chez moi dans cette perplexité. Elle augmentait, quand

j'appris que, une demi-heure après mon départ du Palais-Bourbon, tout avait changé de face. L'indignation, en dépit de la trahison de plusieurs membres du Gouvernement, et de la honteuse peur des autres, avait enfin décidé quelques centaines de gardes nationaux. D'un premier élan, ils avaient nettoyé du reste des Montagnards, demeurés sans chefs, le Palais des Représentants. Ce branle donné, tout avait suivi : l'Hôtel de Ville avait été bientôt reconquis de même. Dès qu'on l'avait voulu, cette entreprise, mal concertée, et aussi folle que criminelle, avait avorté.

Enfin, comme il arrive souvent, ce que j'avais cru un désastre devenait une chance de salut; cette inertie de nos troupes se trouvait avoir été un bienfait de la Providence. En effet, le succès éphémère de cet attentat manqué vient de mettre à découvert, dans toute son horreur, le but infâme de l'anarchie. Il rompt l'alliance involontaire de nos révolutionnaires utopistes avec les révolutionnaires communistes; il démasque, il dénonce, il met au pilori de l'opinion publique, les chefs terroristes les plus dangereux, leurs démagogues les plus forcenés, et tous leurs projets sinistres!

16 mai.

Nous respirons enfin! Caussidières, avec sa garde de Montagnards en blouse, vient d'être arraché de la Préfecture de police, son repaire. L'armée commence à reprendre possession de la capitale. Les plus dangereux communistes sont arrêtés. Mais combien nous voici loin de ces temps passés sur lesquels je voulais

ramener nos souvenirs ! Revenons-y. Sais-je d'ailleurs de quelle utilité ce travail pourrait m'être un jour? Car enfin, quoique cet attentat avorté rende notre situation meilleure ; quoique même beaucoup d'ouvriers, résistant jusqu'ici aux entraînements du mauvais exemple et de la misère, viennent encore de prêter main forte au bon ordre, comment compter sur l'avenir, en présence de cette licence de la mauvaise presse, de ces clubs corrupteurs, et de cette armée révolutionnaire de travailleurs sans travail, grossissant sans cesse? Que sais-je? au milieu de cette *jacquerie* moderne organisée, soldée, et que notre informe Gouvernement n'ose licencier, ce manuscrit ne peut-il pas bientôt devenir, dans quelque réduit ignoré, ou dans l'exil de la proscription, ma seule ressource?

C'est un motif de plus pour le continuer. Me voilà donc, selon l'expression du jour, devenu travailleur moi-même! Aujourd'hui pourtant, je l'avoue, trop remué encore du péril d'hier, je ne me sens pas le courage de reprendre cette tâche. A demain donc, et terminons enfin ce chapitre, aussi imprévu pour l'auteur que pour le lecteur : pardonnable anachronisme, où l'on aura vu se joindre au récit qui devait seul être le sujet du livre, celui des cruels moments où il fut écrit.

CHAPITRE X.

Je reviens à l'année 1826, et au récit de mon élection à l'Académie Française. M. Daru ne m'avait point trompé, en m'assurant que l'Histoire de 1812 m'en ouvrirait les portes. Déjà plusieurs de ses confrères m'avaient proposé de me mettre sur les rangs. Je m'y refusai. Monter ainsi, d'un premier bond, au fauteuil académique, pour un seul ouvrage, par le hasard peut-être d'une heureuse inspiration, à l'éclat du premier jet d'une verve excitée fortuitement par le sujet, et peut-être passagère; enfin, sans avoir fait preuve d'être un véritable homme de Lettres par le succès d'étude et de style d'un second ouvrage, judicieusement pensé, et fortement et purement écrit, c'eût été, selon ma conscience, un avénement de surprise, une usurpation.

On me crut modeste, je n'étais que juste. Car cette règle, je ne me l'imposais qu'après l'avoir appliquée à d'autres, dont j'avais trouvé la nomination prématurée. Conséquemment à cette pensée, et jaloux de mériter cette suprême couronne littéraire, je me remis bientôt à l'œuvre.

Je n'avais point, quant au choix du sujet, à hésiter : il était dans mon portefeuille. Blessé en 1808 à Sommo-Sierra, et resté inactif l'année suivante, après laquelle la paix et le mariage de l'Empereur avaient suspendu nos grandes guerres, pendant ce loisir, mon premier amour, celui des Lettres, m'avait ressaisi. Ne pouvant plus faire de l'histoire, je m'étais alors mis à en écrire.

Apparemment il était dans la destinée de ma famille d'avoir son nom lié à celui de l'Empire Russe. La longue et brillante ambassade de mon père près de la grande Catherine, ses conversations pleines de ce souvenir, ma captivité dans ce pays, tout avait attiré mes yeux sur cette nation. Il était donc arrivé tout naturellement que je m'étais mis à en étudier l'histoire.

Mon but avait été de me rendre une raison claire, nette, et suivie, des remarquables vicissitudes du développement de ce grand Empire. De 1809 à 1812, après environ quatre ans de recherches, de méditations et de corrections, j'étais parvenu à me satisfaire. Je tenais à la concision du style, parce qu'à mon gré la pensée est, de sa nature, si vive, si prompte, si simple dans son immatérialité, que pour l'énoncer, moins on peut employer de mots, mieux on l'exprime. Il me semblait enfin avoir si bien renfermé dans mon manuscrit, copié et relié, le véritable esprit de toute l'histoire Russe jusqu'aux Romanoff, que, en 1812, j'avais emporté cet embarrassant in-folio jusque dans Moskou, d'où je l'avais soigneusement rapporté, au travers de tous les dangers de la retraite.

Quand donc, en 1826, devenu homme de Lettres, je voulus prouver que mes droits à ce titre n'étaient point fortuits, qu'ils étaient fondés sur des travaux approfondis et de longue haleine, je repris ce manuscrit. Mais quinze ans de plus d'études littéraires, d'expérience, de contact avec les Russes, et la publication de plusieurs documents nouveaux sur leur histoire, me firent juger incomplet mon premier travail. Il fallut, sans en changer le plan et l'esprit, le nourrir

de mille notions récemment publiées, et le remanier de fond en comble.

Cela fait, je m'aperçus que, quelque substantielle qu'elle fût, car je doute qu'il soit possible de renfermer tant de choses en moins de mots, cette œuvre n'équivalait qu'à environ un demi-volume; puis, qu'elle s'arrêtait à l'instant le plus intéressant, au règne de Pierre. Je m'indignai de voir le caractère d'un aussi grand homme insuffisamment apprécié, sa constante, son inébranlable pensée imparfaitement définie. Je crus que pour mesurer, que pour bien comprendre un homme aussi gigantesque, il fallait avoir vécu soi-même près d'un colosse de même nature; et qu'enfin, même après Voltaire, cet avantage me donnait le droit d'entreprendre le tableau de ce grand règne. Je ne me rappelle pas sans un vif plaisir les trois ans que je consacrai à ce travail. Dans ce long contact avec le grand homme des Russes, en m'identifiant, en me mettant aux prises avec ce génie extraordinaire, il me semblait retrouver les habitudes de ma jeunesse, et recommencer mes premières années de ce siècle, passées au service intime du Premier Consul.

Ce laborieux ouvrage, en un gros volume, fait pour les hommes d'études sérieuses, ne pouvait obtenir d'un public restreint et choisi qu'un succès d'estime: on m'assura qu'il avait atteint ce but. Toutefois, quel auteur se contente de ces hommages d'élite, d'un grand poids sans doute, mais successifs, mais graves et isolés, dès lors sans bruit, et qui satisfont plus la conscience que l'amour-propre? Ce sentiment me conduisit à remarquer que chacun, dans tout état et sur tout échelon,

a son chef-d'œuvre. Dans la carrière des Lettres surtout, quelle que soit l'excitation que fait éprouver un premier et grand succès, quelqu'encouragement qu'on en reçoive, c'est un fait que, presque jamais, on n'en remporte un second d'un éclat aussi brillant. Quelque soin qu'il donne à de nouveaux ouvrages, il est rare que l'auteur ne s'étonne pas de les voir accueillis avec un enthousiasme moins vif, moins universel, et que, mécontent, il ne se soit pas senti jaloux pour ces nouveau-nés de ce qu'il croit être pour leur aîné une injuste préférence.

Ce mécompte, à quoi l'attribuer? à qui s'en prendre? Est-ce épuisement? Est-ce négligence du lauréat, trop pressé de jouir encore, ou déjà gâté par le succès? L'attente publique, excitée, est-elle devenue plus exigeante? Le nouveau sujet, moins heureusement choisi, a-t-il moins d'à-propos, moins d'intérêt? N'est-il à la portée que d'une classe de lecteurs? Enfin, l'auteur applaudi s'imite-t-il trop désormais lui-même, d'où vient que ses autres ouvrages, reflets du premier, n'ont plus cette originalité naïve d'une première et libre inspiration, et ne sont plus, en quelque sorte, que les copies parfois exagérées d'un premier modèle?

Mais, indépendamment de toutes ces causes de mécomptes dans l'espoir d'un second triomphe égal au premier, il en est une autre dont l'influence, moins remarquée, est pourtant à peu près inévitable. Cette autre cause tient au changement, nécessairement survenu, dans la position de ce lauréat. S'il ne se surpasse plus, s'il ne s'égale même plus lui-même, c'est

que généralement, lorsqu'il travaillait inconnu, obscur, isolé, il pouvait, sans distraction, tout entier dévoué à son œuvre, tout y rapporter. C'est qu'alors, plus indépendant, plus libre de se reployer, de se concentrer en lui-même, il recevait bien plus de ces vigoureuses, de ces originales et profondes inspirations qu'enfante et nourrit la solitude.

Et en effet, quelle transformation soudaine que ce passage d'une existence jusque-là modeste et inaperçue, au rayonnement de l'auréole dont une renommée, plus ou moins méritée, tout à coup vous environne! Dès lors, combien de soins divers, de liens privés ou publics, de distractions, d'obligations mondaines naissent aussitôt d'un changement de situation aussi complet : jouissances et préoccupations nouvelles qui arrachent, bon gré, mal gré, à cette vie d'habitudes simples et laborieuses, d'études longues, consciencieuses et réfléchies; à ce tête-à-tête enfin, si intime et si attrayant, d'un auteur avec son chef-d'œuvre! C'était comme un de ces mystérieux, un de ces heureux, entiers et premiers amours, toujours si regrettés, dont l'esprit s'efforce vainement de retrouver tous les charmes : on n'en éprouve plus d'aussi sincère, d'aussi pur, d'aussi exclusif et dévoué.

Dans ces conditions moindres, qu'on ne s'étonne donc plus s'il réussit moins.

Ces observations ne me paraissaient applicables à mon histoire de Russie et de Pierre-le-Grand que pour le sujet; mais l'on a vu que le choix m'en avait été dicté. Quant au temps, au soin, à l'application exclusive, quoique ma position intime et sociale eût

fort changé, il me semblait que, soit caractère, habitude ou conscience, je n'y avais rien épargné, et qu'enfin le succès obtenu convenait au but que je m'étais proposé. Dès lors, me croyant le droit de céder aux invitations renouvelées que j'avais reçues, je me présentai à l'Académie Française. Mon concurrent était M. de Lamartine. La place lui appartenait de droit, je le savais. Sa renommée, comme sa candidature, avait précédé la mienne; mais on m'avait averti qu'il convenait que je prisse date; que cela plairait à la Compagnie, et m'assurerait son choix à la première place vacante qui surviendrait. J'avais donc subi cette épreuve de politesse et de modestie, quand la mort de M. le Duc de Levis, mon oncle, ayant laissé vide l'un des quarante fauteuils, je me présentai de nouveau. Mon inquiétude, cette fois, fut d'autant plus vive que j'étais résolu, si j'échouais, de renoncer pour jamais à ce concours.

CHAPITRE XI.

Ce fut le 28 mars 1830 que les Académiciens se réunirent pour choisir un nouveau collègue. Pendant cette élection j'étais chez mon père, attendant mon sort. Il revient, et moi, d'un pas mal assuré, je vais au-devant de lui, songeant à lui plus qu'à moi-même, et osant à peine l'envisager. Mais lui, les yeux brillant de joie, les bras ouverts : « Viens! s'écrie-t-il, « viens, que j'embrasse mon Confrère, nommé à l'una-

« nimité, et le premier Académicien Français devenu « collègue de son père! »

J'étais dans ses bras, je me sentais mouillé de ses larmes! Ah! mes enfants, que sont les satisfactions d'amour-propre en comparaison des joies du cœur? Combien celles-ci sont profondes et durables, quel charme elles répandent sur toute l'existence! Jamais cet heureux moment ne sortira de ma mémoire. Quelle récompense pouvait être aussi douce que ce ravissement d'un père, une seconde fois couronné dans son fils! Mon père se plut à prolonger cet épanchement. Il y avait là quelques témoins : « Mes amis, leur dit-il « en me présentant à eux, c'est mon confrère! Le « voilà arrivé au but d'une carrière commencée, il y a « bien trente-trois ans, sous le Directoire! J'ai là, « dans le cœur, un souvenir qui toujours me le rap- « pelle. Nous étions pauvres alors, nous vivions de « notre plume; il avait dix-sept à dix-huit ans. Son « premier pas fut un succès. Ce n'était qu'un vau- « deville. Cette bluette lui valut quinze cents francs. « C'était pour lui une fortune, mais il n'en voulut « rien garder : il me les apporta, j'en ai vécu! » Et la voix de mon bon père s'entrecoupait d'émotion à ce souvenir, dont je m'empressai, en l'embrassant, d'interrompre le récit.

« Noblesse oblige! » avait dit le Duc de Lévis, que je remplaçais à l'Académie Française. Oui, et de quelque espèce qu'elles soient, toutes obligent : quelle qu'en soit l'origine, scientifique, guerrière, artistique ou littéraire. C'était ce sentiment qui m'avait poussé dans les Armes et dans les Lettres. Dans ces deux carrières, je m'étais

efforcé de soutenir le nom que je portais, et l'une venait heureusement de remplacer l'autre, quand celle-ci m'avait manqué.

Cet avénement littéraire vint à propos me consoler de plusieurs dégoûts dans mes souvenirs guerriers les plus honorables. Et par exemple, le jour même, je crois, ou le lendemain de cette élection, j'étais allé m'en réjouir chez mon ami le général C[te] de Lobau. Je l'avais trouvé à la fenêtre de son hôtel, rue de Bourgogne, en face du Palais des Députés. Là, tous deux accoudés sur son balcon, après qu'il m'eût félicité, nous devisions, quand, m'interpellant : « Par-« dieu ! me dit-il, ce n'est donc pas en plaisantant « que l'on vous nomme l'un des quarante Immortels ! « Sans cela, seriez-vous aussi insensible aux coups re-« doublés qu'on vous porte en cet instant?..... Quoi ! « pas même un cri d'indignation, alors qu'on vous « défigure!..... Eh ! tenez, voici votre tête qui vole en « éclats !.... Vous ne comprenez pas?.... Elle n'est « pourtant pas si dure, car, pour achever de la briser, « ces deux derniers coups de ciseau viennent de « suffire ! »

Pendant qu'il parlait ainsi, je l'interrogeais des yeux. Que voulait-il dire? Quelle plaisanterie bizarre ! Et le C[te] de Lobau s'amusait de mon étonnement, lorsqu'enfin il me montra sur un échafaudage, de l'autre côté de la rue, un ouvrier qui s'efforçait d'effacer, à grands coups de son outil, l'un des bas-reliefs, ornements extérieurs du Palais des Députés. Le général m'apprit que cette sculpture me représentait apportant au Corps Législatif, après mes blessures de

Sommo-Sierra, les drapeaux Espagnols. J'ignorais que les arts eussent consacré ce souvenir; on ne me l'avait point fait remarquer, et, sans en avoir joui, je n'apprenais l'existence de ce bas-relief qu'au moment même où, sous mes yeux, la Restauration le faisait détruire!

Quelque philosophiquement que je dusse supporter cette atteinte, après tant d'autres coups bien autrement hostiles à nos souvenirs de gloire, je l'avoue, je n'acceptai pas cette nouvelle injure sans amertume. J'en appelai, pour l'adoucir, à une autre gloire, à celle des Lettres! Je me promis, si le temps me le permettait, de refaire plus solidement peut-être, dans des Mémoires, ce bas-relief. J'osai même songer à mettre ces souvenirs personnels sous la protection de l'immortelle et grande vie à laquelle s'était si longtemps rattachée la nôtre. Mais, en me préparant dès lors à cet immense travail, enfin achevé, j'allais être distrait de ma colère par une autre préoccupation.

Rarement la joie d'un avénement à l'Académie Française n'est exempte d'un mélange d'inquiétude. Il reste à courir la chance d'une réception, d'un discours et d'un jugement publics. Plusieurs de nos plus grands devanciers, soumis à cet usage, s'en acquittèrent sans paraître s'en être beaucoup préoccupés. Leurs chefs-d'œuvre parlaient assez pour eux. Mais depuis, nos mœurs différentes, la nouvelle forme de notre société, ses tribunes publiques, le développement de la Presse, un concours littéraire plus nombreux, une habitude, un plus grand besoin d'émotions, ont rendu plus exigeant. Devant un pu-

blic ainsi disposé, et devenu aussi nombreux, composé de l'Institut et des hommes et femmes de Lettres de tout Paris, accourant tout exprès pour vous écouter, comment, sans une insouciance d'amour-propre presqu'impolie ou, du moins, bien singulière dans un auteur, ne point attacher une grande importance à cette épreuve?

Ajoutez à cette considération le prix que la famille et les amis de l'Académicien auquel on succède, mettent à l'éloge que l'on doit à sa mémoire; la juste attente de la Compagnie dans laquelle on vient d'entrer, qui, dans cette occasion, a le droit d'espérer un nouveau lustre du confrère qu'elle s'est choisi, et l'on jugera de l'anxiété du récipiendaire par tout ce qu'une pareille solennité lui impose.

D'autre part, lorsque la critique seule amuse, comment, durant une heure entière, prétendre intéresser par un éloge? C'était un écueil. Je crus l'éviter, et satisfaire à tout, en commençant et en finissant exclusivement, mais fort brièvement, par cet éloge. Quant au fond du discours, comme alors la République des Lettres était en proie à une guerre intestine entre deux partis, les *Classiques* et les *Romantiques*, je saisis cet à-propos. J'imaginai de poser mon prédécesseur en juge de ce grand débat; je lui supposai mes convictions. Favorables aux Classiques, elles n'étaient point exclusives d'essais innovateurs, qui respecteraient les principes éternels fondés sur le bon sens, le bon goût et la connaissance du cœur de l'homme, mais elles repoussaient toute atteinte à la correcte, à l'élégante et pure clarté d'une langue désormais fixée par tant de chefs-

d'œuvre, devenue presque universelle par ses qualités, et que le premier devoir de l'Académie était de défendre et de conserver.

Telle fut la pensée de mon discours de réception à l'Académie Française. Il fut accueilli par la Commission préparatoire à l'unanimité. Le surlendemain, 29 juin 1830, le public confirma ce jugement. Voici ce discours. On verra s'il méritait réellement le succès qu'il obtint dans ces deux épreuves.

« Messieurs,

« Le bonheur d'un candidat, parvenu à l'honneur de siéger dans cette enceinte; la reconnaissance d'un fils que vous n'avez pas jugé indigne de s'asseoir ici près de son père; la crainte si naturelle, après une si grande faveur, de ne pas paraître assez la mériter; enfin la douleur d'occuper la place d'un oncle qui, dans sa tendre et peut-être aveugle indulgence, avait exprimé le désir d'avoir son neveu pour confrère, que de sentiments à la fois! Et quels accents, dignes d'être entendus de vous, pourront sortir du désordre de tant d'émotions si diverses?

« Mais l'une d'elles, Messieurs, domine les autres en ce moment : c'est le profond regret d'une perte si récente; c'est le besoin d'en retracer l'étendue. Pourtant, s'il est vrai que louer soit juger, et qu'ainsi décerner un éloge suppose une espèce de supériorité, comment oser se faire le panégyriste ou le juge de l'être qu'on respecte? J'essaierai donc seulement de vous rappeler la vie de M. le Duc de Lévis; et, dans

cette circonstance, si raconter est louer, ce sera à l'Histoire et non à l'Historien que vous devrez attribuer cet éloge.

« Fils d'un maréchal de France né pauvre, et dont le mérite avait fait toute la fortune, Gaston-Pierre-Marc, Duc de Lévis, sentit de bonne heure tout ce que sa naissance lui imposait d'obligations, sentiment qui lui dicta, depuis, la meilleure de ses maximes : *Noblesse oblige!*

« Entré fort jeune dans la carrière des armes, la paix fatigua son esprit, qu'enflammaient l'ardeur d'apprendre et le besoin d'admirer les grandes choses et les grands hommes. On sait qu'alors, pour contempler la gloire de près, il fallait aller un peu loin. Il semblait qu'elle se fût exclusivement fixée à Berlin et à Pétersbourg : et ni la distance, ni l'appréhension de se trouver en face de colosses d'autant plus imposants qu'ils étaient alors sans comparaison, ni les liens si étroits de la discipline, ni même ceux du devoir filial ne purent retenir le jeune Duc de Lévis. Il fit une de ces fautes rares qu'on peut citer sans crainte de les rendre contagieuses, et ne reparut en France qu'après avoir mesuré, sur les lieux mêmes, les pas des trois plus grands Personnages de son siècle : ceux de Catherine, de Frédéric et de Pierre-le-Grand.

« Il revenait riche d'observations, qu'il avait puisées aux meilleures sources de l'histoire, quand le Bailliage de Senlis le nomma Député à l'Assemblée Constituante. La Révolution, commencée dans les esprits depuis longtemps, éclatait alors. Dans cet instant si difficile de la transition d'un ordre de choses

à un autre, M. de Lévis ne fut pas de ceux qui, s'immobilisant, se laissèrent dépasser par le temps, qui est le plus mobile de tous les êtres.

« Placé entre deux générations, dont l'une se retenait opiniâtrément au passé, tandis que l'autre se lançait aveuglément dans l'avenir, il fut à la fois tout ce qu'il devait être : l'homme du passé, l'homme du présent, et celui de l'avenir. Toute sa vie fut ainsi. C'est pourquoi, jeune il plut à l'âge mûr, et vieux, à la jeunesse; se gardant bien d'être exclusif comme celle-ci, qui ne regarde qu'en avant, ou comme la vieillesse, qui ne regarde qu'en arrière, c'est-à-dire chacune du côté où elle peut se voir elle-même davantage.

« Tolérant sans indifférence, il excusait : d'une part, ces esprits inconsidérés qui s'imaginent que les hommes et les choses s'arrangent aussi facilement que les mots dont ils composent leurs utopies; et de l'autre, ces têtes opiniâtres où il semble que, par une pétrification d'une nouvelle espèce, les idées aient pris une consistance presque matérielle.

« Cette libéralité de sentiments inspirait encore M. de Lévis trente ans plus tard, Messieurs, lorsqu'ici même vous l'entendîtes s'écrier : « *Gloire et reconnaissance éternelle au sage Monarque qui a détruit pour jamais le germe des affligeantes dissensions! La Providence*, ajoutait encore M. de Lévis, *a fait enfin luire sur la France le jour fortuné où furent posées les bases d'une Charte, dont le but est la prospérité de tous; dont les moyens, consacrés par l'expérience, n'ont rien d'illusoire ni de captieux. Eh!*

« *comment* (vous disait-il encore dans une autre cir-
« constance), *la liberté*, *la publicité des discours au-
« rait-elle pu effrayer un Prince généreux et loyal*,
« *dont la sollicitude paternelle ne veut rien ignorer de
« ce qui intéresse ses sujets*, *et qui veut connaître leurs
« sentiments*, *comme il désire qu'ils connaissent les
« siens?* »

« M. de Lévis fut donc toujours le même. Aussi, lorsqu'en 1789 il fit noblement à son pays les sacrifices jugés utiles, ce fut avec réflexion, avec dignité et mesure, et en les subordonnant à une Constitution, que dès lors il voulait semblable à celle qui nous régit depuis 1814.

« S'il eût été cru, nous eussions donc commencé par où nous avons fini. Mais alors tous les genres d'intérêts, toutes les passions étaient aux prises; et dans cette tourmente fatale à tous, M. de Lévis, tantôt s'élançant au-devant de sa destinée, tantôt la subissant, quelquefois l'épée, plus souvent la plume à la main, fit partout honorer en lui le nom Français. Il scella de son sang l'accomplissement de ce qu'il regardait comme un devoir.

« Libre enfin, quoique toujours expatrié, il se réfugia dans l'étude des Sciences et des Arts. La Société Royale de Londres l'admit à ses séances. Alors, tirant d'une position forcée tout le parti possible, il parcourut attentivement l'Angleterre, étudiant le lieu de son exil, sous les nombreux et intéressants rapports qu'offre cette métropole de l'industrie humaine à l'observateur digne de l'apprécier. Le livre où il consigna ses observations fut reconnu pour l'un des

mieux écrits et des plus instructifs dont ce pays ait été le sujet. Sa préface elle-même parut un modèle de bon goût, de jugement, et de ce respect consciencieux qu'un auteur devrait toujours avoir pour le public.

« C'était alors le temps des actions gigantesques et des hommes extraordinaires. L'un d'eux revenait de cette Égypte, où devait successivement s'accomplir le pèlerinage de gloire des trois plus grands Capitaines que le temps ait montrés au monde. Réunissant tous les partis dans sa main victorieuse, il venait de renverser en France les barrières de l'exil. M. de Lévis put donc, à la suite de la religion, de l'ordre et des lois, rentrer dans cette France toujours regrettée. Dès lors, tout entier à la littérature, et nous rappelant à la fois deux auteurs célèbres, il publia des *Lettres Chinoises*, et ces *Maximes* claires, concises, profondes, plus variées peut-être que celles de son ingénieux devancier, et qui en soutiennent la comparaison.

« Il y joignit ces *Essais*, où il nous fait voir comment la découverte des armes à feu adoucit les mœurs, égalisa les droits et recomposa de grands États : égalisation de droits, parce que, au travers des châteaux forts et des armures de fer, le canon tua la Féodalité; recomposition des grands États, par la destruction de cette Féodalité qui les divisait; adoucissement des mœurs, parce que l'invention des armes à feu finit le règne de la force physique, acheva d'établir celui de la force morale, et, plaçant les combattants à une grande distance les uns des autres, arracha de leurs cœurs l'acharnement, la fureur, la haine, résultats des combats corps à corps.

« Arrivé à cette conséquence d'un ordre élevé, la vue de M. de Lévis s'étend de plus en plus. Il parcourt les hautes régions de la politique, et rentrant, par un sixième *Essai*, dans sa première proposition, ce n'est pas seulement à l'invention de la Poudre, à celle de l'Imprimerie, au génie de Richelieu, qu'il attribue la victoire de la Monarchie sur la Féodalité; c'est encore à ces attraits toujours si doux et si puissants des Dames Françaises, à leur constant empire sur ces Chevaliers qui, dans les combats et les tournois, se sacrifiaient pour obtenir d'elles une couronne, un regard, un gage de gloire et d'amour! Il dit comment, attirés et retenus par leurs charmes, et s'occupant plus désormais à obtenir leurs faveurs qu'à les mériter, ces guerriers renoncèrent à leur indépendance, à leurs châteaux forts, à leur existence de Souverains, et comment enfin ils abandonnèrent tant d'avantages pour une Cour Suzeraine, où toutes les grâces réunies captivèrent ces Vassaux redoutables, que d'autres armes auraient été plus longtemps à soumettre.

« C'est par de tels travaux, Messieurs, qu'à tous les biens dont on peut hériter M. de Lévis montra qu'il joignait ceux dont on n'hérite pas. Il avait perdu les titres des uns, et il ne devait les retrouver un jour que fort altérés; mais ceux des autres étaient indestructibles : ils traversèrent intacts les révolutions, furent confirmés par le temps, et l'auteur du livre des *Maximes*, le peintre habile de ces portraits dont la touche est si ingénieuse, le conteur aimable et enjoué, qui le premier fit rire *Mousseline* la sérieuse,

l'historien de l'Angleterre du dix-neuvième siècle, celui de l'oppression de l'Italie, enfin l'orateur, à la fois économiste et législateur, vint, au milieu de vous, joindre ses titres à ceux de cette ancienne et illustre Société, l'une des plus incontestables gloires de la France!

« C'est là, Messieurs, que, plein de reconnaissance pour les Lettres, auxquelles il devait tant, il donna l'exemple d'un respect constant et scrupuleux pour l'élégance, pour la pureté du langage et pour les saines doctrines de la littérature; doctrines saines à ses yeux parce qu'elles ne lui paraissaient nullement exclusives, parce qu'elles sont larges, et toujours prêtes à adopter et à consacrer toutes les innovations qui ne blessent ni le bon goût, ni le bon sens, ni les règles d'un langage qu'il regardait comme impossible de jamais fixer, si tant de grands et sublimes écrivains n'avaient pu le faire.

« Son génie observateur et flexible, en remarquant la direction générale et nouvelle des esprits, ne s'étonnait pas de voir la jeunesse (1), devenue plus sérieuse, être aventureuse, et avide de succès en politique comme jadis en galanterie; de la voir souvent donner quelque ombrage à de certains Gouvernements, comme autrefois à plus d'un ménage. Mais quoique l'expérience de M. de Lévis fût indulgente par la même raison que sa science était modeste, plus sévère en littéra-

(1) C'était le moment où une faction de jeunes littérateurs prétendait s'affranchir de toutes les règles reçues, changer les formes du langage, les règles de la versification, l'orthographe, nos mœurs littéraires, et faire siffler enfin Voltaire et surtout Racine.

ture qu'en politique, il s'étonnait de cette inquiète agitation qui semble près de bouleverser la République des Lettres.

« Ce n'est pas qu'il blâmât les auteurs nouveaux de prétendre, comme nos industriels, à des brevets d'invention. Il approuvait même ces esprits fiers et indépendants, qui s'irritent d'avoir été devancés, qui s'indignent de rencontrer partout les traces de leurs prédécesseurs, et ne se plaisent que sur des routes toutes neuves; mais, en aimant leur généreuse audace, plein de respect pour le langage reçu, il demandait : pourquoi des innovations presque matérielles? dans ce travail de l'esprit, pourquoi changer l'instrument? Alors, cette Tour, si fameuse dans l'Écriture, lui revenait à la mémoire, et quoiqu'il ne vît aucun édifice, d'une structure nouvelle, qui menaçât le Ciel par son élévation, il craignait une nouvelle confusion des langues.

« Il comprenait sans doute qu'une société toute jeune et toute neuve, issue, après un enfantement si douloureux, d'une société surannée, devait avoir de nouveaux besoins; mais, loin de lui promettre l'heureux génie qui devait y satisfaire, de pareilles tentatives semblaient lui annoncer plutôt le génie qui s'égare.

« Il pensait aussi que ce n'est pas en s'efforçant d'innover qu'on innove. Et en effet, Messieurs, si les grandes pensées viennent du cœur, fruit d'une inspiration et non d'un effort, elles en jaillissent involontairement, tout armées, avec leurs formes nettes et vigoureuses. C'est pourquoi le génie de ces grands

hommes, dont la voix semble être le cri de tout un siècle, nous apparaît large, plein, facile, majestueux. C'est leur forme naturelle, leur manière d'être; ils sont grands sans le vouloir, et parfois sans le savoir. Voilà ce que furent ces innovateurs du grand siècle: ils travaillèrent en silence, se servirent du langage convenu, le perfectionnèrent, et ne s'annoncèrent que par leurs œuvres.

« De même ont successivement apparu ces Buffon, ces Montesquieu, et tant d'autres gloires du dix-huitième siècle! Siècle qu'on peut appeler, à tant de titres, celui de la pensée, de la pensée hardie, conquérante, et ornée de tout ce que l'éloquence et la poésie ont, dans tous les genres, de plus persuasif et de plus profond : gloire littéraire si grande, que, lorsque les autres gloires s'endormaient au sein des voluptés, elle seule, soutenant la France à ce même degré d'élévation où l'avait portée le grand siècle, acheva la conquête de l'Europe.

« Et réellement, Messieurs, tandis que nos armes fléchissaient à Rosbach et à Dunkerque, voyez la Littérature Française, victorieuse, devancer d'un demi-siècle nos armées conduites par le plus rapide et le plus redoutable des Capitaines; voyez-la pénétrer seule, avec son pur et noble langage, dans toutes les Capitales de l'Europe, s'y établir par la plus douce et la plus légitime des conquêtes, et régner, par d'Alembert et Diderot, par Rousseau et Voltaire, dans Berlin, au milieu même de la Pologne, et jusque dans Pétersbourg.

« Ici, Messieurs, dois-je craindre de m'égarer en ci-

tant, après tant d'hommes célèbres, celui qui fut à la fois mon père, mon maître, mon modèle, de qui je reçus plusieurs vies, qui créa tout en moi, jusqu'à cette existence nouvelle que j'ai le bonheur de venir aujourd'hui respirer au milieu de vous? Lui, Messieurs, dont mes regards ne peuvent se détacher dans ce dix-huitième siècle dont il fut l'historien; dans ce siècle qui semble encore se réfléchir tout entier en son style nourri, et brillant de cette clarté pure, simple, élégante, véritable langue des grandes et fortes pensées; siècle dont il apporte au milieu de nous l'équitable et douce libéralité, la profonde et sage philosophie, l'urbanité de mœurs si aimable, et la persuasive et attrayante aménité! Pardonnez! mais ces paroles, qui s'échappent de mon cœur, ne venez-vous pas de les consacrer par un choix unanime? Car, en moi, Messieurs, je le sens avec une double reconnaissance, c'est lui, lui surtout, que votre tendre, ancienne et *unanime* affection vient de proclamer une seconde fois votre confrère!

« C'est en respectant les mêmes règles, dans des genres nouveaux, que se sont illustrés, dans les livres et sur les théâtres de nos jours, les auteurs de ces romans, de ces scènes, de ces comédies historiques tant de fois redemandées; heureuses innovations, inspirées par nos mœurs, et qui ont étendu, sans bouleversement, le domaine du génie.

« Tels encore se montrent aujourd'hui ces historiens hardis et profonds, ces ingénieux et éloquents professeurs dont notre France s'honore. Voyez en littérature, en histoire, en philosophie, comme ils

caractérisent les temps, comme ils ont su saisir et peindre, à grands et nobles traits, la physionomie de chaque siècle! Jamais le génie de l'histoire et l'histoire de l'esprit nous apparurent-ils sous des formes plus imposantes? Furent-ils jamais mieux étudiés, plus approfondis, et faut-il s'étonner que, au milieu de si nobles et de si vastes pensées, la pensée elle-même n'ait pu méconnaître sa céleste origine (1).

« Mais, de ces hauteurs nouvelles, loin de mépriser leurs ancêtres, leur génie se plaît à s'échauffer à la contemplation des siècles passés, sachant bien que, comme tout ce qui est froid, le dédain est stérile; et que l'admiration, l'enthousiasme sont seuls créateurs, de même que la chaleur seule est féconde.

« Successeurs naturels, héritiers légitimes, ils entrent en possession de ce patrimoine de gloire qu'ils ont déjà tant augmenté, sans prendre un air de conquête; ils succèdent, sans prétendre usurper; ils héritent, et ne dépouillent pas! Enfin, ils recueillent, chaque jour, de leurs efforts, une renommée d'autant plus générale qu'ils ne dédaignent pas de se servir des formes d'un langage devenu presque universel.

« Voilà, Messieurs, ce que pensait celui que je n'ose remplacer ici qu'en vous rappelant ses opinions littéraires. Mais, en applaudissant à ces nobles efforts, M. de Lévis s'étonnait de la direction différente que

(1) Allusion au nouveau système de philosophie spiritualiste opposé à celui de Locke et de Condillac.

ses derniers regards voyaient prendre à des esprits dont les brillants essais, dont la nombreuse clientèle et la généreuse audace faisaient assez reconnaître la supériorité. A leur langage, moins nouveau que renouvelé, il lui semblait apercevoir de hardis et jeunes lutteurs, qui, reculant trop dans un mauvais terrain pour prendre un plus grand élan, y demeurent comme engravés.

« Il s'affligeait surtout d'entendre leur fière indépendance reprocher une servile immobilité au siècle de nos pères. Hé quoi! lorsque, dans le dix-huitième siècle, la République des Lettres fut si entreprenante, qu'on l'accusa d'avoir fini par donner momentanément à tout l'État cette forme républicaine de gouvernement qui la régissait elle-même, on entend dire que son génie poétique et dramatique ne marcha qu'entravé dans le génie du dix-septième siècle, si différent du sien! Ainsi, elle, qui d'une part mit tout en mouvement, serait, de l'autre part, demeurée stationnaire! Novatrice audacieuse en philosophie et en politique, elle n'aurait, en poésie et en art dramatique, rien osé sur elle-même! Maîtresse au dehors, elle serait restée captive au dedans! Les poëtes du grand siècle, qui l'élevèrent si haut, seraient devenus ses dictateurs! et, telle que les États conquérants, vaincue par sa victoire, elle aurait trouvé, dans sa gloire, son esclavage!

« Eh! Messieurs, ce Voltaire, qui, dans le dix-huitième siècle, la représente, marcha-t-il donc enchaîné de si près au char de Racine? Sur quel modèle Ducis et Delille se sont-ils calqués? Collin-d'Harleville, Pi-

card, Beaumarchais, suivirent-ils humblement les traces de Molière? Atride mourant parle-t-il le même langage que, jadis en Aulide, le Roi des Rois? Sur quelle route battue avons-nous donc enfin vu se traîner le *Génie* des *Martyrs* et du *Christianisme?* Le poëme épique de *Philippe-Auguste*, *les Vénitiens*, *les Templiers*, *Marius*, *Pinto*, et, après eux, *Marie Stuart*, *Sylla*, *Marino Faliero*, *Tibère*, enfin ces *Méditations*, aussi sublimes par leur noble et pure expression, par leur rhythme racinien que par la pensée, ne sont-ils pas enfants de ce dix-huitième siècle; enfants posthumes, pour la plupart, il est vrai, mais reconnus par vous, Messieurs, qui en représentez la gloire?

« Où sont dans leur forme, dans leur langage, les marques d'une aveugle sujétion? Et pourtant aujourd'hui ce siècle qui commence, sévère comme tout ce qui est jeune, condamnerait la vieillesse du siècle qui nous donna nos pères! Il accuserait sa poésie de s'être servilement renfermée dans les limites du grand siècle, qu'il appelle celui des grandes illusions, un siècle de convenances, de convention, modelé et comme pétri à main d'homme, le siècle de l'art enfin, tandis que lui, dit-il, veut être exclusivement celui de la nature!

« Mais cette passion pour la nature nous ferait-elle oublier qu'il est ici question d'un art fruit d'une civilisation avancée, et que l'art ne peut jamais être que l'imitation d'une nature plus ou moins choisie. Quelle sera donc la nôtre? Sera-t-elle inculte ou civilisée? Tout lui sera-t-il permis? Et, parce que tout est

dans la nature, pour être naturel faudra-t-il tout nous décrire?

« Ainsi nous changerions de public, et, quand les bienfaits de la liberté et les progrès des sciences rendent de jour en jour plus nombreux ce grand jury littéraire, nous récuserions cette élite de la société, non-seulement Française, mais Européenne! La République des Lettres, cet État dans l'État, existerait sans usages avoués, sans mœurs convenues, sans lois écrites! On n'y reconnaîtrait aucune supériorité, pas même celle du mérite consacré par l'opinion des siècles! On effacerait les nuances, les transitions, les limites des genres; on confondrait leurs accents! On imaginerait, par exemple, que la pensée libre, et ne voulant point descendre jusqu'à la prose, ne doit pourtant plus subir les inutiles entraves d'une versification tyrannique; qu'on doit en rompre la cadence, en briser l'harmonie; qu'on peut, dans ce langage tout de convention, en secouer les règles, c'est-à-dire les conventions; et, résolvant un problème connu au théâtre, inventer une troisième manière d'écrire, qui, sans être encore de la prose, ne soit déjà plus des vers!

« Enfin, Messieurs, parce que les temps sont changés, parce qu'il faut sans doute des teintes différentes pour de nouveaux aspects, des couleurs autrement mélangées pour de nouvelles mœurs, d'autres traits pour d'autres figures, on se persuaderait que les éternels et immuables principes de la Raison, que les formes du langage, que les constructions, et jusqu'à l'orthographe, sont à refaire! Ne semble-t-il pas qu'a-

vant nous tout n'était qu'artifice, usurpation, préjugé, qu'enfin la grande Révolution de 1789, celle du dix-huitième siècle, atteint à son tour l'Empire des Lettres, et que le 14 *Juillet* de la Littérature est arrivé? . . . .

« Mais, Messieurs, quelle analogie? Dans cet Empire, contre quelle usurpation, contre quels priviléges prétendrait-on devoir se révolter? Les formes du républicanisme le plus pur y furent toujours en vigueur: toutes les causes ne s'y décidèrent jamais que par des appels au Peuple; là, point de Chambre Haute, aucun degré de juridiction. Chaque soir, une multitude d'assemblées populaires, réunies sans autre cens exigible qu'une pièce de quelques francs, y jugent de tout en dernier ressort! Racine, Molière, Voltaire et leurs successeurs y furent, y sont jugés par acclamations! Et pourtant, sans craindre le pire des despotismes, celui de l'anarchie, on crierait à l'esclavage! On supposerait une Aristocratie impossible! On l'accuserait d'avoir rendu à notre globe son antique immobilité! Eh bien, nouveaux Copernics, voulez-vous remettre en mouvement ce monde littéraire? Nouveaux Galilées, croyez-vous à d'autres antipodes? Explorateurs hardis, vous figurez-vous un Nouveau Monde? Qui s'oppose à vos tentatives? Marchez! Parvenez! Découvrez! Nos mains sont prêtes pour applaudir; nos voix, pour vous proclamer! C'est alors que vous nous verrez modifier, réformer même ces lois qui ne nous ont point été imposées par nos heureux devanciers, mais auxquelles eux-mêmes furent soumis. Tentez donc! et réussissez, et nous ferons

alors, sur de nouveaux succès, de nouveaux principes!

« Mais, navigateurs heureux, quand des parfums enivrants vous annonceront ces mondes inconnus, promis à votre génie aventureux, et que, nouveaux Colombs, vous nous entendrez, avec vous, crier avec transport : *Terre! Terre!* pourquoi, même alors, votre gloire nouvelle méconnaîtrait-elle une gloire ancienne, gloire consacrée, et mille fois confirmée? Non, sans doute! Parvenus au temple de Mémoire, vous vous respecterez dans vos devanciers; vous songerez que chacun devient ancêtre à son tour; vous craindrez d'apprendre à l'avenir à dédaigner le passé, et de donner à votre postérité l'exemple de mépriser ses ancêtres.

« Pardon, Messieurs; tout plein encore de vos leçons et des doctrines littéraires de M. de Lévis, leur inspiration ne m'a-t-elle pas entraîné trop loin? Fallait-il me laisser emporter ainsi par l'espoir de ce qu'il nous est possible d'acquérir, quand un sentiment douloureux devait, au contraire, me retenir tout entier dans le souvenir de ce que nous venons de perdre!

« C'est ainsi que le moment arrive pour tous, où l'on ne se rappelle ses plus douces émotions que par ses regrets. Quand les nôtres, Messieurs, ont pour objet : l'homme d'État dont la maxime était : *Gouverner, c'est choisir;* le grand qui *dans la Noblesse voyait surtout une obligation;* lorsque ces regrets portent sur un philosophe pratiquant ses *Maximes*, qui travaillait encore la veille de son dernier jour, après avoir écrit : *Qu'on se lasse de tout, excepté du travail!* vous

ne me reprocherez pas, sans doute, de tels souvenirs.

« Déjà ces regrets furent exprimés par l'un de vos confrères, que des succès brillants, que toutes les supériorités de l'esprit, et que votre double choix rendent célèbre. Souffrez donc que, empruntant à son éloquence l'autorité qui manque à mes paroles, je répète après lui : « Que je viens payer un dernier tri-« but au littérateur, au collaborateur assidu qui par-« tagea vos travaux et ne les négligea jamais; dont « le cœur, fermé à tout ressentiment, ne rapporta de « la terre étrangère que le fruit de ses savantes ob-« servations; dont l'esprit si divers embrassa la « science de l'économiste, du législateur, la délica-« tesse de l'homme de goût, la sagacité du peintre « de mœurs : excellent confrère, qui ne fut jamais « qu'homme de Lettres à l'Académie, et fut toujours « moraliste à la Cour! »

« Enfin, Messieurs, dans ce dernier hommage à M. de Lévis, permettez que j'ose ici me réunir à vous comme son parent et comme votre confrère, en disant encore avec M. Étienne : « *Les Lettres le pleurent* « *comme l'amitié, leur deuil est aussi un deuil de fa-* « *mille!* »

CHAPITRE XII.

Ce n'est point charité, c'est justice bien ordonnée, qui doit commencer par soi-même. Or, dans ce discours, si je me montrais aussi exigeant sur l'observa-

tion des règles de notre langue, j'en avais le droit. Je l'avais acquis par mes efforts constants pour rendre mon style aussi correct qu'il m'était possible avec les irréparables défauts de ma première éducation. Ces efforts et mon respect pour le public m'avaient appris, sur ce point surtout, à me défier de moi-même. Je tenais à mes idées, à la forme de leur expression; mais, quant aux règles, jamais je ne me serais permis la publication de la moindre page sans l'avoir soumise à un juge de la plus scrupuleuse sévérité. Ce juge était rarement mon père. L'abondante, l'inépuisable facilité avec laquelle il dictait, sans avoir besoin de corriger, lui donnait trop d'indulgence. Mais, près de vous, j'avais un professeur, un ami, dont la franchise, souvent rude, et l'inexorable dévouement ne me passaient pas la moindre faute. Je vais vous dire ce que je sais de l'origine de M. Gauthier, et comment nous fîmes connaissance.

Il était, ce que je n'ai su qu'après sa mort, tant il prenait soin de le cacher, juif de naissance. Un curé de village alsacien, soit charité, soit zèle apostolique, car ce prêtre le convertit, l'avait élevé. Surpris de l'intelligence de son néophyte, il lui donna des leçons dont cet enfant profita si bien, qu'il en sut bientôt plus que son maître.

Celui-ci, quand son élève en grandissant lui devint à charge, s'en débarrassa en le plaçant dans une Université de la rive droite du Rhin, où il ne put d'abord vivre et apprendre qu'en servant ses professeurs. Bientôt, pourtant, ce fut en les aidant comme répétiteur et en donnant en ville quelques leçons. Mais que

de privations! que de souffrances! que d'efforts de travail et d'intelligence! Quel courage il fallut à ce pauvre adolescent, mal payé, à demi vêtu, à peine nourri, pour lutter honorablement contre sa misère! Que de mécomptes, combien de rebuts il eut à subir! Comment au milieu de tant de cruelles, de tant d'indignes épreuves, en put-il sortir avec cette vigueur d'âme, cette supériorité d'esprit, cette fière élévation de caractère, cette noblesse, cette délicatesse de sentiments qui ont honoré toute sa carrière?

Il avait vingt-cinq ans, quand je ne sais quelle protection lui fit obtenir, à Mayence, un emploi modeste. Il s'y trouvait heureux, lorsque, en 1814, la France perdit Mayence, Napoléon son Empire, lui son emploi et l'arriéré d'appointements qu'on lui devait. Le voilà retombé dans la misère. Toutefois il solde les avances qu'on lui a faites; puis avec dix francs, pour toute ressource, il se met courageusement en route, et à pied, pour Paris, faisant dix lieues par jour, vivant de pain et de fromage, et couchant sur la paille des granges dont on lui permet l'entrée.

Arrivé enfin dans la capitale, malade, exténué, quelques leçons qu'il donne lui procurent un chétif logement, au sixième étage. Il vivait ainsi, mais bien misérablement, lorsque, à la recommandation d'un compatriote, un ministre le charge d'une traduction, qu'il met plusieurs nuits à achever, qu'on accepte avec éloge, et dont on oublie de lui payer le salaire.

Cependant plusieurs mois se sont écoulés, et ses vêtements usés l'empêchent de se présenter chez ses élèves. Bientôt il ne peut plus payer son loyer; bientôt

même le prix d'un dernier morceau de pain seul lui reste, et, quand il sort pour l'acheter, son portier achève sa ruine en lui remettant une grosse lettre dont il faut qu'il paye le port. Désespéré, il remonte dans son réduit, foule aux pieds cette lettre, et se jette sur son grabat, maudissant l'excès de son infortune! Pourtant, dans son agitation, il ressaisit bientôt la dépêche, en déchire l'enveloppe, et froisse de colère, avant de le lire, le papier qu'elle contient..... Mais quelle surprise! quel bonheur inespéré! C'était un mandat de trois cents francs sur le Trésor, c'était le solde de cette traduction dont il avait perdu même le souvenir!

A ce retour du sort, il reprend courage, il se représente, convenablement vêtu, chez ses élèves, et se fait recevoir à une table d'hôte. Sa bonne fortune la lui fit choisir près de l'École d'État-Major, si savamment instituée et dirigée si habilement, par le général Desprez, mon ancien ami.

A cette époque, et quoique du Comité d'inspection de cette école, j'habitais encore Saint-Gratien, où j'avais besoin, pour vous mes enfants, d'un maître de latin et d'allemand. Le bonheur voulut que, étant venu à Paris pour en faire la recherche, je rencontrasse, près de notre école, le capitaine du génie qui en était professeur. Fort las et plus mécontent encore de l'inutilité de mon voyage, je m'en plaignis à cet officier. « J'ai votre affaire, me répondit-il; par un heureux « hasard, depuis huit jours je dîne, à table d'hôte, à « côté d'un maître de langue, dont j'ai pris l'adresse, « tant sa conversation m'a enchanté. C'est votre fait,

« et, si je ne me trompe, l'un des hommes les plus « instruits et des plus spirituels que j'aie encore ren- « contrés! Je vous l'enverrai. »

Le lendemain matin, en effet, M. Gauthier se présentait chez moi; une heure après nous étions d'accord, et il était temps pour lui, car il en était de nouveau à son dernier écu. Bientôt, aidé de son rare mérite, je fus assez heureux pour le faire admettre professeur à l'École d'État-Major, puis aussi à l'École Polytechnique, et pour lui ouvrir en même temps les meilleures maisons de Paris. Cet homme si distingué jouissait de six mille francs de revenu lorsque, en 1844, vieilli avant le temps par ses souffrances passées, nous le perdîmes. Il est mort entouré des regrets de tous ceux qui l'avaient connu et dont il était resté l'ami. Tel fut votre instituteur. Je devais à ses talents, à ses vertus, et à son amitié dévouée, ce dernier hommage, auquel, sans doute, votre souvenir reconnaissant s'associera.

CHAPITRE XIII.

Vous voyez que la date de ma réception publique à l'Académie Française avait été, à un mois près, celle de la fin de la Restauration! Si mes souvenirs ne m'ont guère montré à vous qu'homme de Lettres pendant la durée de ce Gouvernement, c'est que, toute histoire étant nécessairement composée de parties diverses, il m'a toujours paru impossible d'en mener

de front le récit sans confusion. Il y a toujours une de ces parties qui doit dominer les autres, par laquelle il convient de commencer, qu'il faut savoir choisir, et conduire, autant qu'il se peut, jusqu'à sa fin, sans l'entrecouper d'épisodes qui en distrayent. Les autres parties viennent ensuite, mais en résumés succincts, puisqu'elles ont été jugées secondaires. Elles se rattachent alors, à leur tour, au premier et au principal récit, lequel sera resté d'autant plus nettement dans la mémoire qu'il y sera entré tout entier, sans distraction, de plein fil, et isolément.

Telle a été, dans mes œuvres historiques, si vous y avez fait attention, ma méthode habituelle. Ici, pourtant, un autre motif m'a décidé. Si j'ai choisi ma vie littéraire comme le côté dominant de cette partie de mes Mémoires, c'est que de mes autres souvenirs d'alors, ceux politiques ou militaires sont sans importance, et que ceux de notre intérieur, superflus pour vous qui les connaissez, seraient sans intérêt et sans convenance pour des yeux étrangers à notre famille.

Qu'importent les anciens exemples contraires, ceux de Rousseau, de Marmontel, et autres, quelle qu'en ait été la renommée? Nous sommes si loin de la paisible société du dix-huitième siècle, où les détails de la vie privée des notabilités littéraires pouvaient attirer l'attention d'un monde d'élite, mais sans affaires sérieuses, sans événements graves, et comparativement inoccupé.

Dans cette société causeuse, et la plus spirituellement aimable qui fût jamais, cercle d'élite, réunion de toutes les supériorités sociales, dominant seule et

donnant le ton à tout le reste, tout était classé, tous se connaissaient, tous se tenaient par des liens de plaisir, de protection ou de parenté; c'était comme une grande famille. Les prétentions y étaient limitées; les concurrences rares, et les ambitions circonscrites dans l'art de plaire et d'amuser. Voilà quelle était alors la plus importante affaire, le plus grand succès, celui qui menait à tous les autres : quelques-uns, aux honneurs; le plus grand nombre, à la fortune; et plusieurs, à la renommée.

Je ne juge point ici cet ordre de choses, dont le plus grand inconvénient fut d'amener celui qui lui succéda.

Au milieu d'un monde pareil, avide de distractions, allant au-devant, s'y prêtant avec complaisance, on conçoit, sans peine, l'accueil empressé que devaient obtenir les récits anecdotiques de quelques auteurs, racontant à cette bonne compagnie leur avénement au milieu d'elle, et tous les détails de son influence sur leur intérieur et sur leurs intérêts privés; tout cela, bien entendu, avec toutes les convenances et tous les attraits d'un style que le goût exquis, les formes séduisantes de ce grand monde, et les charmes de son langage, leur avaient imposé.

Mais, à présent que cette société d'élite a disparu; maintenant qu'elle est remplacée par une foule confuse de gens d'affaires, de rêveurs égalitaires, de prétendus hommes d'État, la plupart inconnus les uns des autres, surgissant de partout, et prétendant à tout; aujourd'hui enfin, 18 juin 1848, que tant de révolutionnaires, brisant les bases de l'ordre

social du monde entier, et sacrifiant toutes les lois divines et humaines aux rêves insensés de leur orgueil ou à leur avidité, sont arrivés, de bouleversements en bouleversements, à tout détruire; au milieu d'un pareil chaos, qui pourrait espérer attirer un seul instant l'attention sur des détails de famille, quand tout, dans la famille, jusqu'à son existence même, est remis en question? Et déjà, n'est-ce point à moi une erreur bien surannée d'avoir supposé la société encore assez littéraire pour s'intéresser au récit des travaux par lesquels j'étais parvenu à me faire une place au milieu d'elle?

C'est à peine, dans un monde aussi désorganisé, si des mémoires historiques pourraient obtenir quelque attention. A qui s'adresseraient-ils? Qu'importe l'histoire de la veille à qui n'a point de lendemain? Quel lecteur aurait même un instant à lui donner? Tous ne vivent-ils pas au jour le jour, forcés d'épuiser leurs yeux à lire leur sort présent dans les gazettes?

Et d'ailleurs, que sera l'histoire de notre siècle, où tant de faits se sont défaits, se sont entassés sans suite, et détruits les uns les autres si rapidement? histoire d'éphémères, où tout périt, où tout disparaît si vite, hommes, choses, institutions, qu'il n'y reste rien de saisissable! Tout y est destruction, anéantissement, sans qu'on puisse y apercevoir d'autre avenir!

D'autre part, à quoi servent des souvenirs historiques dans un pays où la tradition est sans empire; où tout est sans cesse à recommencer; où l'expérience, dédaignée, est si inutile; où chaque génération nouvelle, détruisant l'œuvre de sa devancière et la mé-

prisant, prétend inventer un nouveau monde, un monde autre que celui que Dieu a créé?

Pour qui et pourquoi donc écrire? Et si l'œuvre est entreprise, comment s'imaginer pouvoir l'achever ou la sauver? L'historien contemporain, tel que Camoëns, à cet autre Cap des Tempêtes, peut-il espérer qu'il surnagera lui-même au milieu de tant de naufrages? Aperçoit-il un port, d'où il puisse et les contempler et les décrire? Dans l'avenir même, lorsqu'à ce siècle de décombres d'autres siècles auront succédé, quel goût, quelle passion d'antiquaire ne reculera, effrayée, à la vue de tant de ruines, et ne se rebutera à en interroger, à en démêler l'entassement, pour satisfaire une triste curiosité?

28 juin 1848.

Encore une horrible convulsion! quatre journées de carnage! la propriété, la famille ne viennent d'échapper à tous les excès d'une démagogie furieuse, au pillage, au viol, à l'incendie, qu'au prix du sang de nos généraux, de notre armée, et de notre bourgeoisie elle-même! Adolescents, hommes, vieillards, tous, pour défendre foyers et famille, ont combattu; et, malgré notre victoire, malgré la Dictature militaire, trop démocratique, qui vient de surgir, notre ordre social est si vicié, tellement perverti, que nous ne pouvons reposer encore que sous les armes!

Jamais tentative démagogique, préparée plus à loisir, de plus longue main, et plus dangereuse et odieuse, n'a autant ensanglanté notre malheureuse capitale: affreux conflit, où, du moins, la garde nationale vient

non de réparer, mais d'expier sa folle et ingrate erreur du 24 février !

Mais, du côté du gouvernement, quelle coupable connivence dans les uns, et de la part des autres, quelle négligence dans les moyens préparés pour prévenir l'attentat de cette armée d'oisifs travailleurs, qu'il s'agissait enfin de licencier ! Quant au combat, que d'imprudence, que d'inexpérience dans l'attaque, de front et à découvert, de tant de formidables retranchements !

Constatons ici, comme témoin, un fait important : c'est que, dans cette lutte, la Garde Nationale, quelque brave qu'elle fût, eût été complétement insuffisante sans nos soldats, lesquels, trop peu nombreux, eussent eux-mêmes succombé sans le concours de la Garde dite *Mobile*, toute composée de ce qu'on appelle les *Gamins de Paris,* depuis deux mois seulement enrégimentés. Ce sont eux dont la vive, l'intelligente et inexprimable audace a le plus contribué à la victoire. Sans eux tout était perdu ! A ce propos, remarquons que dans nos guerres, ces conscrits Parisiens se sont partout fait distinguer par cette bravoure toujours si active et si ingénieuse, qu'ils doivent à une enfance élevée au milieu des épreuves, de toute nature, des rues de la capitale.

Mais, du côté de la révolte, quelle guerre infâme, toute de guet-apens et d'assassinats ! car aucun de ces misérables n'a osé combattre en face et à découvert. Dès qu'ils n'ont pu, en s'abritant, tirer sans danger et à coup sûr, ils ont fui et disparu. Mais jusque-là, embusqués aux fenêtres, retranchés derrière leurs montagnes de pavés entassés jusqu'à la hauteur des

premiers étages, il a fallu quatre-vingt-seize heures de combat pour les chasser successivement de ces repaires! Pendant ces quatre jours, que d'horreurs lâches, que de forfaits ces Barbares de la Civilisation, pires que les sauvages du Nouveau Monde, ont accomplis! C'est là que nos prisonniers ont été horriblement mutilés par leurs mains féroces; qu'un général et vingt officiers, trop généreux, ont été blessés, ou tués en parlementaires; qu'un autre général et l'Archevêque, se livrant seuls à la foi de ces perfides, pour les sauver de leur défaite, ont été traîtreusement, l'un massacré, l'autre assassiné! Sur ces barricades, dans ces maisons partout emportées d'assaut, combien de nos officiers de ligne et de gardes nationaux ont été frappés par derrière, de la main même de ceux auxquels ils venaient d'accorder la vie!

Mais pourquoi hésiter à donner, en un seul exemple, la mesure des forfaits dont ces monstres sont capables? Croira-t-on que, dans le quartier Saint-Antoine, après avoir assouvi leur brutalité sur une jeune et belle femme tombée en leur pouvoir, ces scélérats se sont substitué leurs cartouches, auxquelles ils ont mis le feu! C'est un garde national, breton, attaché à mon service, qui lui-même a recueilli les derniers cris de la victime, expirant dans les douleurs atroces de cet infernal supplice!

Espérons qu'un crime aussi épouvantable n'a pu être commis que par des forçats libérés dont se grossit le parti démagogique. Mais ce que nul démagogue ne pourra désavouer, c'est la perversité des moyens de guerre employés par cet odieux parti pour atteindre

un but plus pervers encore ! Nieront-ils : que, dans les faubourgs du Temple et Saint-Antoine, où nos efforts avaient enfin circonscrit leur agression, ils aient rempli de vitriol leurs pompes à incendie ; qu'ils se soient efforcés de consumer, à l'aide d'un si odieux moyen, la caserne de ce dernier faubourg et leurs braves défenseurs ; que, au faubourg du Temple, ils aient dirigé les jets de cette liqueur corrosive contre nos attaques ; que, entre ces deux faubourgs, nous ayons saisi sur eux des cartouches qu'avec une infâme préméditation ils avaient trempées dans ce poison, dont était imprégnée la serge fixée sur leurs balles ?

Voilà comment ces découvertes si utiles aux métiers dont ils vivaient, et qu'ils devaient à notre société civilisée, ces forcenés, les tournant contre elle-même, les ont transformées, pour la détruire, en d'infernales et barbares inventions !

Quant à la fin qu'ils se proposaient, leur fuite, la dernière nuit de ce combat et sur le dernier boulevard où nous bivouaquâmes, a laissé tomber entre nos mains, avec l'une de leurs proclamations, la preuve de l'horrible but de leur révolte. En voici quelques passages :

La Constitution de 93 !

Comité de Salut Public : Caussidière, Barbès, Louis Blanc, Ledru-Rollin !

Cinq cent millions pour les ouvriers !
Cinq jours de pillage pour les combattants !
Cinq cents têtes à notre choix !

Cependant, tout vaincus qu'ils sont, tout réprouvés

qu'ils soient, en ce moment, par la France entière, tous, jusqu'aux prisonniers restés entre nos mains, nous bravent encore! Mais ce qui est plus menaçant, c'est que jusque-là beaucoup des ouvriers de la capitale étaient restés attachés à l'ordre, et six semaines de désordres de plus et d'excitations de la Presse viennent de suffire pour que plusieurs d'entre eux soient devenus plus ou moins complices d'une *Jacquerie* aussi criminelle! Voilà avec quelle effrayante rapidité, et à la faveur de l'abus de nos libertés, ce mal se propage!

Ainsi nous voilà revenus à des temps plus odieux que ceux du Bas-Empire! Car, ici, les Barbares ne viennent plus du dehors, ils naissent, ils pullullent dans notre sein : ce sont nos compatriotes, ils surgissent du milieu de nous! Est-ce donc là l'inévitable résultat des progrès de cette civilisation dont on est si fier? *Arbre de Science*, à la fin comme au commencement du monde, sont-ce là tes fruits? Quelle dérision! et dans quel cercle vicieux tourne donc ce monde?

Après tout, pourquoi nous en étonner? Pourquoi se révolter contre la loi universelle? Dans cet Univers tout n'est-il pas mortel, tout périssable, les sociétés comme l'homme, comme son histoire, comme le globe qu'il habite, et le soleil même qui l'éclaire? Mais n'en combattons pas moins jusqu'à la fin, c'est notre sort! D'ailleurs tout ceci n'est peut-être encore qu'une leçon; le terme fatal de notre société si vaniteuse, si irrespectueuse et sans croyances, n'est peut-être pas encore arrivé. Enfin, puisque nous ne pouvions descendre plus bas, et que le combat vient de nous réussir, espérons que, ayant touché du pied le fond de l'abîme,

nous allons cette fois encore, et pour quelque temps du moins, nous en relever.

CHAPITRE XIV.

Reprenons donc, le fusil d'une main encore, puisqu'il le faut, et la plume de l'autre, notre travail si violemment interrompu. Que vous disais-je? Nous en étions à cet autre juin 1830! Je vous expliquais pourquoi mes souvenirs d'intérieur sous la Restauration, et ceux même politiques et littéraires me semblaient hors de propos. J'aurai tout dit en effet, et trop peut-être, quant aux premiers, en vous rappelant que les trois ou quatre années qui suivirent le succès de mon histoire de 1812 furent aussi heureuses que je pouvais le désirer. Je vivais alors au milieu de la société la meilleure et la plus aimable, reste ou issue de celle de l'ancien grand monde où je vous avais choisi une seconde et véritable mère; mon père, ma mère et vos deux frères existaient encore. Dans mon bonheur, (et y en a-t-il sans aveuglement?) je ne prévoyais pas que ces quatre vies si chères allaient s'éteindre avant ou avec la Restauration! C'est assez vous dire combien le jour de ma réception publique à l'Académie Française, où manquaient ces êtres chéris, les uns déjà morts, les autres mourants, je méritais peu l'envie, souvent aussi bien aveugle, dont peut-être on m'honora.

Quant à mes autres souvenirs de cette Restauration, ne me demandez rien sur elle; mes antécédents m'en

ont tenu trop éloigné pour que je puisse me croire le droit d'en résumer ici l'histoire. Vous vous rappelez qu'en 1815 je m'étais retiré sans emploi à Saint-Gratien. Plus tard, quand le maréchal Saint-Cyr m'avait appelé dans le corps d'État-Major, la sagesse de Louis XVIII, puis les commencements de Charles X, l'amour des Lettres et le temps, avaient amorti mes répugnances. Résigné, intéressé à l'ordre, j'avais repoussé plusieurs offres conspiratrices. J'avais également évité tout service actif, hors celui du Comité d'État-Major et l'inspection de l'École de cette arme. C'est ainsi qu'en 1823 j'éludai la guerre d'Espagne, d'où vint que le maréchal Duc de Reggio, qui prit pour une injure personnelle mon refus d'être son chef d'état-major, faillit, l'épée à la main, m'en demander raison.

Mais, à ce propos, voyez s'il est vrai qu'il n'y ait point, en ce monde, de prédestination; jugez si la mienne n'était point d'être homme de Lettres, et, je me plais à le croire, l'historien de Napoléon et de notre Armée. En effet, il avait été jusque-là contre tous mes principes de refuser un emploi de guerre. Celui-ci était de plus, comme on le voit, assez difficile à décliner. Puis, rien d'absolu ne me retenant à Paris, où j'étais alors peu occupé, mes chefs et amis me sollicitaient d'entrer en campagne, Guilleminot entre autres, nommé chef d'état-major général de l'armée d'Espagne. Il insistait; il me répondait du succès de l'entreprise. « Ce ne serait, me disait-il, qu'une mar-
« che militaire. Les prêtres, les couvents nous appe-
« laient; toutes les montagnes étaient pour nous!

« Quant aux villes, au moyen d'un passe-partout d'or
« qu'on savait aller à toutes leurs portes, je pouvais
« compter d'avance toutes leurs clefs comme dans sa
« poche! »

Tout cela fut inutile; ils eurent beau dire, rien ne put me persuader de quitter Paris : un irrésistible instinct m'en détourna. J'y cédai sans le comprendre d'abord. J'ai vu, depuis, que c'était mon bon génie qui m'avait retenu dans la capitale. Il m'avait gardé ainsi à la portée de M. Daru, dont la fin prématurée devait être trop prochaine. Seul confident de mon livre de 1812, lui seul pouvait me décider, comme vous avez vu qu'il le fit alors, à le publier.

Si, tout au contraire, mes habitudes guerrières, le soin de mon avancement, et les vœux de mes anciens compagnons d'armes l'eussent emporté, il est plus que vraisemblable que ce manuscrit, peu déchiffrable, alors connu de moi seul et de cet ami près de disparaître, restant oublié dans un portefeuille, s'y serait perdu.

Mais admettons même que, à mon retour d'Espagne, malgré les distractions d'un service devenu actif et mes répugnances, je me fusse décidé, de moi-même, à cette publication; n'est-il pas plus que probable encore que l'apparition de ce livre à la veille de nos discordes renaissantes eût été inopportune, le succès incomplet, et l'auteur découragé? Dès lors, qui m'aurait donné le courage d'entreprendre l'histoire de Russie et de Pierre-le-Grand, celle de Charles VIII, et ces Mémoires et Histoire, bien moins les miens que ceux de Napoléon et de notre Armée? Oui, sans doute, re-

buté par un demi-succès, dégoûté d'écrire, et n'osant prétendre à l'Académie, j'eusse renoncé aux Lettres et brisé ma plume!

Quant à ma carrière militaire, le résultat de cette conduite, très-peu méritoire à ce point de vue, j'en conviens, fut que je restai sans avancement et bientôt même sans emploi, d'autres plus zélés, et fort équitablement, m'ayant été préférés. Je ne sais même pourquoi l'on crut devoir me consoler de cette disgrâce par un grade de plus dans l'Ordre d'Honneur. Aussi le refusai-je d'abord; mais ensuite l'amitié de Clermont-Tonnerre, encore ministre, me contraignit à l'accepter.

CHAPITRE XV.

A cette époque de 1830, j'avais déjà, dans Paris et ses environs, plusieurs propriétés; j'étais dans l'Armée, général; dans les Lettres, Académicien; dans la Légion d'Honneur, Grand Officier. Je n'avais donc, quant à ma situation dans le monde, qu'à me louer du sort qui m'était échu, soit en lui-même, soit aussi par comparaison. Et réellement, quand je me retournais pour considérer le chemin parcouru depuis mon point de départ, alors que, sans maîtres et sans instruction, sans fortune ni santé, j'étais proscrit par les Terreurs Conventionnelle et Directoriale, que de grâces j'avais à rendre à la Providence, bien plus qu'à moi-même! Comment avais-je échappé à tant de dangers,

et surmonté tant d'obstacles, après avoir vu tant de compagnons d'un si long, d'un si périlleux voyage, ou demeurer en chemin, ou succomber? Triste souvenir pourtant, mais dont quelques mots peuvent être utiles.

Combien, en effet, de ces compagnons de ma jeunesse, dès leurs premiers pas, s'étaient égarés! Quelques-uns avaient préféré de mauvais exemples, trop séduisants, à cette estime des chefs si indispensable au début de toute carrière, et tout sacrifié à leurs joies du jour. Après quoi, gens de plaisir et besoigneux tout à la fois, ils s'étaient laissé entraîner dans une foule impure, où, essayant de tout et se dégradant de plus en plus, ils s'étaient perdus sans retour.

D'autres s'étaient effarouchés de ce siècle de labeurs et d'aventures, où tant d'hommes, s'illustrant, eurent le droit de dire : « Si je ne suis un Descendant, je suis un « Ancêtre ! » Dès lors, évitant toutes carrières chanceuses, les seules grandes, et qu'ils eussent été dignes d'affronter, ils s'étaient condamnés à rester obscurs. Leur inaction n'avait pu comprendre tant d'action : ils s'en étaient grossi les difficultés. Dans leur oisiveté s'ignorant eux-mêmes, ils s'étaient crus dépourvus de ces forces morales que, en eux sans doute, comme en tant d'autres, l'occasion eût développées. Ainsi, rebutés d'avance, ils s'abstinrent; faute aussi d'apercevoir, d'une position à l'autre, ces intermédiaires, ces transitions qui y façonnent insensiblement l'âme comme le corps, et y mènent par une pente bien moins rude que d'aussi loin ils n'en avaient pu juger. Telle la foule s'arrête, effrayée, devant ces abruptes sommités, ré-

putées inabordables, et s'étonne d'apercevoir sur leurs crêtes quelques-uns de ceux qui la précèdent, sans comprendre, parce qu'elle n'ose en tenter les voies, comment ils ont pu y arriver. Tel encore le voyageur, trouve la tempête, avant le départ, bien plus redoutable que lorsque, aux prises avec elle, il lutte contre toutes les fureurs qu'elle peut déployer. Tel, enfin, l'homme au déclin de l'âge, mais en pleine santé encore, s'effraye et s'attriste. Il s'étonne du courage à mourir des mourants qui le précèdent, sans tenir compte de ces transitions douloureuses que chaque jour de plus amène, et qui, dégoûtant successivement de la vie, préparent à s'en détacher.

D'autre part, même dans l'auréole éblouissante de Napoléon, si j'avais remarqué plusieurs de ces hommes rares, que jadis on eût crus nés sous l'influence de quelque étoile, brillant d'eux-mêmes et non de reflet, et dont l'attractive personnalité s'était faite centre de système, combien d'autres, après un début heureux, dont j'étais jaloux, l'avaient ou mal soutenu ou même gâté! Gens plutôt de velléités que de volontés, moins ambitieux que vaniteux, passionnés de gloriole plutôt que de gloire, ils s'étaient arrêtés à une première ovation, endormis à l'ombre d'une feuille de laurier, un premier, un demi-succès leur ayant tourné la tête, comme ces faibles buveurs qu'un verre suffit à mettre sous la table.

Parmi ceux-là quelques-uns, braves jusqu'à tel grade, avaient cessé de l'être au delà; se perdant ainsi, soit crainte de risquer, en eux, cet avantage ob-

tenu; soit que pour l'obtenir ils eussent, jusque-là, forcé nature.

Combien encore de ces jeunes renommées, si séduisantes, j'avais vu poindre et s'évanouir dans ces hommes à talents faciles, d'élocution attrayante, et à vive imagination ; avantages dont le succès avait promptement avorté, soit légèreté, soit prodigalité imprévoyante, ou par de continuels engouements et découragements, défauts qui semblent inhérents à ces sortes de caractères ! En littérature surtout, malgré des qualités remarquables, mais pour avoir voulu jouir trop tôt, et à trop peu de frais, que de carrières bornées, que d'avortements pareils !

Il me souvient aussi de quelques autres dont les débuts m'avaient ébloui de même, et qui, réellement, eussent été dignes d'atteindre à la renommée par leurs qualités solides, s'ils n'avaient eu un extérieur trop avantageux. Mais la beauté est un bonheur, elle gâte. Tournés par elle aux succès vulgaires, d'hommes célèbres qu'ils eussent pu être, ils n'avaient laissé de souvenir que celui d'hommes à bonnes fortunes, ou de gens de plaisir plus ou moins aimables.

Mais ce n'était pas seulement dans les carrières publiques qu'il en avait été ainsi. En dehors d'elles et célibataire alors, combien d'amis, dont j'avais envié le lien conjugal si séduisant d'abord, l'avaient bientôt transformé en une chaîne insupportable : l'un, trop absolu, en prétendant soumettre sa compagne à tous ses goûts, à tous ses sentiments, sans songer qu'en ménage, de même qu'en amitié, il suffit de s'entendre et de se tenir par un côté bien choisi, comme dans les

foules c'est assez de se tenir par une main pour marcher ensemble. D'autres, dès le lendemain de leur mariage, sacrifiant, comme de ridicules préjugés, à un faux amour-propre, souvenir de leur société de garçons, leurs nouveaux devoirs de maris, après avoir négligé, méprisé même ces devoirs, y étaient revenus trop tard, lorsque, dans leurs jeunes femmes humiliées, à une douleur résignée d'abord la colère et la vengeance avaient succédé.

Quelques-uns, tout au contraire, bientôt après leur union, étaient devenus la proie de cette cruelle jalousie, née d'un amour-propre inquiet et susceptible, qui déconsidère celui qui l'éprouve et celle qui en est l'objet; qui transforme les soins aimables, seuls capables de retenir comme d'attirer, en humeur injuste, maussade ou colère, dont l'effet certain est de repousser et de détacher : passion aveugle et maladroite, qui, faisant naître les pensées qu'elle soupçonne, crée tous les dangers qu'elle a redoutés.

De plus sages en apparence, et d'abord heureux époux et pères, avaient, par un autre amour-propre, changé leur intérieur en maison de gêne, de chagrin, et même de deuil : celui-ci, trop envieux de succès prématurés, en voulant dans ses enfants forcer nature; celui-là, en les élevant moins pour eux que pour lui-même, et voulant trop se les assimiler; oubliant qu'ils pouvaient avoir d'autres goûts que les siens, un caractère différent, une autre destinée, et, bon gré, mal gré, s'obstinant à faire exclusivement de ses souvenirs surannés leur avenir. Combien de ma-

riages enviés j'avais ainsi vu tourner d'autant plus misérablement ! Malheureux amis ! en croyant avoir fixé leur avenir, ils s'étaient perdus dans ce port devenu, par la tourmente des passions qu'ils y avaient apportées, le plus déchirant de tous les écueils.

Effrayés de ces exemples, ou plutôt entraînés par un caractère et des goûts différents, plusieurs autres compagnons de ma jeunesse, d'un esprit plein d'agréments, avaient soigneusement évité tout engagement sérieux, et dédaigné les liens qui en résultent. C'était, il est vrai pour la plupart, de ces esprits légers, papillonnant à la surface de tout, ne produisant, ne moissonnant que des fleurs, incapables, dans toute carrière utile, de conduire, de se conduire et d'être conduits. Leur vivacité paresseuse, activement futile et inconstante, s'était cru le droit de ne faire de cette vie de travail, pour tant d'autres si pénible, qu'une longue jouissance, qu'un perpétuel amusement. Ils ne s'étaient même donné la peine de plaire dans le monde des plaisirs honnêtes, qu'autant qu'il avait fallu pour s'y plaire eux-mêmes. Leur philosophie avait consisté à se distraire de cette vie, dont, à leurs yeux, l'ensemble n'était qu'une suite de morts continuelles : mort d'enfance; mort d'adolescence, puis de jeunesse, enfin d'âge mûr. Jusque-là, pourtant, ils avaient subi, sans se décourager, ces deuils divers. Mais quand, déshérités de tout noble souvenir, il n'était plus resté à mourir en eux, que la vieillesse, cette part si longue d'une vie si vide, quelques efforts qu'ils fissent pour s'en distraire, dépourvus d'appuis dans le passé et dans l'avenir, je les voyais, échouant au port, suc-

comber à ce désolant isolement qu'ils s'étaient créé.

A côté de ceux-ci, en plus grand nombre, et par trop d'attache à des succès d'amour-propre mondains, que de ruines funestes! de déconsidérations jusqu'au ridicule, et de fins prématurées! Hommes de faste ou de galanterie vaniteuse, combien peu de vous surent s'arrêter! Combien s'efforcèrent, l'un par delà son dernier écu, l'autre par delà son âge viril et jusqu'à son dernier souffle, de paraître ce qu'ils ne pouvaient plus être! Ainsi l'un hâte la chute de sa fortune pour en dissimuler l'ébranlement, et l'autre sa mort pour paraître moins mortel, ou pour cacher qu'il meurt quelque chose en lui.

Dans une voie toute contraire, dont le point de départ avait été la plus laborieuse et célèbre de nos Écoles, je crois voir encore ces hommes d'élite devenus bizarres; gens d'une nature plus ou moins faussée pour avoir été saturés à l'excès de sciences exactes, à l'exclusion de toute étude poétique ou littéraire, et de toute éducation religieuse ou d'une sage philosophie ; esprits roidis par l'orgueil de la science, voulant à tout appliquer le calcul, et le mettre à la place du sentiment. Les voilà bien, quand l'imagination en eux ne dominait point; mais y dominait-elle, qui de nous n'a vu les plus égarés de ces Polytechniciens, devenir, de bonne foi, *Fourriéristes*, *Saint-Simoniens et Communistes?* C'est ainsi que, s'échauffant à ces rêveries systématiques jusqu'à tout y sacrifier, et reniant l'origine providentielle des instincts conservateurs de la propriété, de la société, de la famille, de la maternité même, ils ont voulu y substituer leur ra-

tionalisme. Oh! Babel! Oh! folies d'un trop libre arbitre! Ils prétendirent réformer ces lois de nature, au lieu de s'efforcer de les bien comprendre, afin de mieux s'y conformer; orgueil d'excès d'instruction sans assez d'éducation. Insensés! ils méconnaissaient, dans ces sentiments primitifs, dans ces instincts universels, le souffle de Dieu lui-même, qui a, ainsi, donné un nécessaire et premier branle au monde moral, comme, dans ce monde matériel, il a donné l'impulsion à toutes les sphères pour qu'elles roulent chacune dans leur orbite!

Il n'en était point ainsi de nous, qu'on ne peut certes pas accuser d'avoir abusé de notre libre arbitre dans notre jeune âge! Non, mais tout au contraire, ce qu'on nous reproche, c'est que, dociles aux premiers et nobles élans donnés par un grand homme, nous l'ayons suivi avec une trop aveugle ardeur jusque dans ses emportements. Dans cette course à la gloire, quelle émulation de labeurs et de privations, de fatigues et de périls! d'où vinrent sans doute tant de grands faits accomplis, mais aussi tant de carrières brisées avant terme, et malheureusement tant de bornes morales ébranlées, lesquelles, retombant sur nous, finirent par tout écraser. Voie d'honneur et de gloire en deçà; voie de perdition au delà! Mais dans notre France, qui n'abuse? De quoi n'abuse-t-on pas? Quel abus n'y rejette dans l'abus contraire? Et c'est ainsi que, en y poussant tout à l'excès, on y gâte tout!

Comment oublier, à ce propos, tant de fins cruelles d'existences publiques, dont je fus témoin depuis 1789? Et d'abord, celles de ces premiers Nobles libéraux qui

périrent en voulant fonder la balance de trois Pouvoirs dans un pays où il n'en restait plus que deux, depuis que ces généreux utopistes s'étaient sacrifiés, avec le principe aristocratique, à l'esprit révolutionnaire. Puis, coup sur coup, les chutes de ces niveleurs déchaînés, Girondins et Montagnards, descendus tous dans le crime à divers degrés, et s'arrachant, à coups d'émeutes et d'échafauds, leur brutal Pouvoir éphémère et démagogique : odieux et honteux abîme, d'où nous releva, jusqu'au faîte de la plus grande des gloires civiles et guerrières, le Génie de la Dictature!

Après celle-ci, quand la paix et la liberté revinrent, ce fut le tour de ces guerriers, hommes tout d'action, qui succombèrent à leur inaction forcée, soit tragiquement, soit autrement, n'ayant pu s'y résigner. Puis, lorsqu'aux excès de coups d'épée ceux d'une faconde passionnée succédèrent, vint le tour de ces hommes tout de paroles ambitieuses, lesquels, se disputant à tout prix le gouvernement d'un peuple qu'ils rendaient ingouvernable, sont tombés ensevelis sous les débris de leur Tribune, qu'ils décréditèrent, et dont ils ont, deux fois en un demi-siècle, amené l'écroulement.

Que de déceptions! et non-seulement individuelles, mais générales. Notre nation elle-même, voyez, aujourd'hui 10 juillet 1848, de quel sommet d'orgueil et de gloire elle est descendue! Naguère encore, dans les premières années de ce siècle, fière de son grand homme, elle marchait en tête du monde entier; et la voici ne donnant plus que le triste et hu-

miliant spectacle d'insensés, ivres de passions, tourbillonnant sur eux-mêmes, et ne marchant, au hasard et dans tous les sens, que de chute en chute!

Est-ce donc que, lorsqu'un héros semble avoir porté une nation au faîte des gloires humaines, cette élévation a été pour elle plus apparente que réelle? Serait-ce que l'ascendant superstitieux auquel ce grand homme l'a soumise, a plus enchaîné qu'élevé les intelligences qui la composent? En effet, qu'est-ce que la Grèce après Alexandre? Rome, après César? L'Empire, après Charlemagne? La France enfin, après Napoléon? On envie le bonheur de posséder d'aussi divins Génies, et la prééminence qu'on en reçoit; on ne voit pas qu'une nation ainsi privilégiée en est la plus éblouie; que, exaltée d'admiration et de reconnaissance, elle abandonne son libre arbitre; qu'elle ne voit plus que par les yeux de ce Génie; qu'elle ne met plus sa gloire, comme son bonheur, que dans son obéissance; qu'ainsi, de toutes les nations subjuguées, la conquérante se trouve en réalité la plus conquise; d'où vient, lorsque l'Étoile disparaît, que, ayant été trop conduite, elle se retrouve, à la fois, et la plus orgueilleuse, et la moins capable de se conduire.

Triste revue rétrospective de nos temps révolutionnaires : temps difficiles, où l'on ne peut se préserver de faillir qu'en s'annulant; où les seuls irréprochables ont été ceux qui ne furent d'aucun parti par sagesse, quand tant d'autres, ou furent successivement de tous les partis par faiblesse, ou bien, se passionnant pour un seul, lui ont tout sacrifié! Car enfin, qui de nous est sorti de tant d'épreuves la conscience entièrement

satisfaite? Tant il est vrai qu'en ce siècle, plus qu'à toute autre époque, ceux qui ne firent rien furent les seuls qui ne commirent point de fautes, si, toutefois, ne rien faire n'en est pas une.

Fatigante époque, à la fois propice et funeste à toutes les gloires! Longue tempête, où les plus habiles à tendre leur voile au vent n'ont apparu sur le sommet de la vague, dans l'éblouissant éclair, que pour disparaître au bruit de la foudre qu'il annonçait infailliblement!

Durant ces soixante années, combien de ces hommes d'action, bientôt dépassés par l'action elle-même qu'ils croyaient avoir domptée, sont retombés roulés et noyés dans le torrent révolutionnaire, destructeur de tout homme et de toutes choses ; accumulation de chutes, conséquences de ces sortes d'origines, loi de nature : la durée de la vie étant généralement en raison de la croissance, toute élévation subite étant éphémère; le Ciel paraissant avoir voulu qu'il en soit de ceci comme de l'existence de toute créature, celle qui croît vite mourant de même; et que tout commencement rapide soit suivi d'une fin prompte.

Je n'ai point mission, comme le plus grand de nos historiens chrétiens, de montrer la main d'en haut partout présente. Mais, comme lui, je crois en Dieu! Qu'il puisse y avoir cause sans effet, on le conçoit; mais effet sans cause, non. Or l'Univers, n'étant qu'effet, dit tout entier qu'il y a cause; que Dieu est cette cause, le reste effet; et que l'effet prouve la cause!

Ma conscience, pleine de cette vérité, en accepte

les conséquences. Historien, je les reconnais dans toute l'Histoire. Il semble même, sous l'ascendant de la morale chrétienne, que plus les peuples progressent, que plus ils s'éclairent, plus cette main d'en haut se montre évidente. Je la vois surtout, de nos jours, dans l'histoire du plus puissant, peut-être, des Génies qui soient sortis des mains du Créateur. Là, tout est grand, tout est manifeste : la mission! l'exaltation! l'expiation! Expiation douloureuse, qu'il nous faut bien reconnaître dans l'écroulement de ce Colosse, auquel nous avions cru si solidement attaché notre destin et celui de l'Europe entière! Hélas! de tant de mécomptes dont j'avais été témoin, celui-là sans doute fut le plus cruel. Combien, surtout, me fut pénible la pensée de tout ce que dut souffrir la fierté si légitime de ce vainqueur, de ce dominateur de tant de Rois, par eux, à son tour, renversé du plus haut de tous les Trônes et relégué sur ce rocher solitaire, où l'antiquité n'avait certes pu lui offrir un seul exemple d'une destinée aussi haute et d'une fin aussi déplorable! Aucun rapprochement, nulle similitude ne l'avait donc soutenu dans son infortune! Son grand cœur n'avait pu s'appuyer que sur lui seul; et, dans ce malheur sans comparaison, la philosophie chrétienne seule avait pu l'aider à soutenir une aussi dure et si longue épreuve!

Espérons, croyons que cette philosophie dut suffire à son courage! Et en effet, quoiqu'il soit vrai que jamais, comme en lui, tant de divers génies, dans des proportions aussi extraordinaires, ne furent réunis en un seul homme; quoiqu'il soit encore vrai que

jamais fortune humaine n'ait atteint une aussi grande élévation, et ne soit tombée d'une chute aussi profonde, si l'on compare les plaies de l'ambition antique déchue à celles de l'ambition moderne, de combien ces douleurs païennes devaient être plus poignantes! combien plus inconsolable l'orgueil abattu du Héros antique! Aux yeux de celui-ci, cette terre, dont le sort ou ses fautes le forçaient d'abdiquer la domination, était le centre de l'Univers. Il croyait à l'éternité de ce monde terrestre, où tout, jusqu'à son ambition, était divinisé, qu'il avait pu remplir tout entier de sa gloire! Le Ciel même en était à sa portée; ses passions en étaient les Dieux, Divinités au rang desquelles il pouvait prétendre, il y en avait eu des exemples! Voilà de quel faîte il était tombé!

Eh bien, en comparaison d'une chute pareille, que peut être celle du Héros chrétien, quelle que soit l'illusion dont son orgueil ait pu s'enivrer au sommet qu'il a su atteindre? Se sachant faible et mortel, habitant de l'un des milliards de globes semés dans l'espace infini de l'Univers, que peut être à ses yeux sa grandeur terrestre si éphémère, en présence de l'éternelle immensité d'un Dieu unique, et de cette multitude de mondes incommensurables? Au lieu de pouvoir songer qu'il a rempli de sa gloire toute la Création, il sait que ce n'est qu'une parcelle, qu'un atome de cet Univers, qu'il a pu occuper de sa renommée. Bien loin d'aspirer au Ciel par cette renommée, comme le Héros antique, il sait encore que c'est par l'humilité seule qu'il y peut prétendre. Il sait même enfin que cette terre, jadis immortelle et

Mère des Dieux, n'est plus qu'un être mortel et qui emportera, dans le cataclysme de sa fin, et ses habitants et toutes leurs gloires!

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

Je méditais pareillement, militaire inactif, distrait des lettres par de douloureux soins de famille, et froidement soumis à la Restauration, quand je vis tout à coup, dans les mains imprudentes de Charles X, sa légitimité se briser contre celle de la Charte, à la fin de juillet 1830.

J'en fus témoin, je ne puis oublier comment.

J'avais déjà perdu mon troisième fils; je venais de quitter le lit de douleur de mon second fils mourant, pour courir à Metz, au secours de mon fils aîné, tombé dangereusement malade à l'École d'Artillerie de cette ville. J'y arrivai à temps : l'erreur d'un médecin le laissait périr; je m'en aperçus; et, l'ayant sauvé comme par miracle, je le ramenais convalescent à Paris, lorsque, tombant inopinément au milieu des feux des deux partis, je crus que mon mauvais sort, s'acharnant contre moi, m'avait fait amener là, comme pour le perdre, ce fils, le seul qui me reste, et que, au prix de tant d'angoisses, je venais de préserver.

Mais quel spectacle ! D'un côté toute la population ; de l'autre, la Garde Royale seulement. Quelques régiments de l'armée flottaient entre deux, entraînés dans la révolte ou plutôt dans cette révolution, car c'en était une évidemment ! Déjà tout en avait pris l'aspect. Nous étions rentrés dans Paris avec la Seine. On nous avait débarqués sur le quai opposé à la place de Grève. Nous venions de nous réfugier dans une maison dont les balles frappaient les murs, quand on annonça la prise de l'Hôtel-de-Ville par les insurgés. Aussitôt, et de toutes les fenêtres de ce quartier, un applaudissement unanime s'éleva. Les dames les plus élégamment vêtues agitaient leurs châles ; riches comme pauvres, tous criaient de ravissement : ce fut un universel enthousiasme !

Dans le quartier Saint-Jacques, que nous traversâmes ensuite, même ardeur, même unanimité : locataires, propriétaires, tous, sans hésiter, jetaient aux barricades leurs plus lourds, leurs plus riches meubles !

Arrivés dans le faubourg Saint-Germain, nous y remarquâmes, dans la rue du Bac, un singulier contraste. Le calme de la plus parfaite indifférence semblait y régner. Toutes les habitantes des rez-de-chaussée, chassées de chez elles par l'extrême chaleur du jour, filaient, cousaient et causaient, paisiblement assises devant leurs portes, au bruit du canon et de la fusillade, comme en pleine paix. On les eût dit entièrement étrangères à cette lutte qui pourtant rugissait, furieuse, autour du Palais-Royal, et dont on entendait les coups à quelques cents pas d'elles !

Le faubourg Saint-Honoré, où je demeurais, était de

même. Tels sont toujours plusieurs quartiers de Paris dans ces bouleversements révolutionnaires : calme trompeur, dont il faut se défier quand l'insurrection se prolonge; quand on ne s'est pas empressé d'en écraser, dès leur naissance, les premières tentatives; lorsqu'enfin on s'est laissé gagner par la nuit, toujours complice de ces émeutes, dont elle interrompt la répression, pendant qu'à sa faveur elles se retranchent et se propagent!

En effet, le lendemain matin ce quartier lui-même, le plus éloigné de l'incendie, avait pris feu; et la Garde Royale, en se reployant dans les Champs-Élysées pour abandonner Paris, y perdit encore du monde : guerre hideuse! dont la plus grande part, du côté de la révolte, se compose de guets-apens et d'assassinats. Cette fois cependant, comme dans notre populace même il y a des braves, comme une partie de la garde nationale et beaucoup d'ouvriers anciens soldats de l'Empire s'en étaient mêlés, et qu'enfin, l'émeute ayant été provoquée, sa tête se trouvait formée d'hommes estimables, il y avait eu des combats loyaux et à découvert; d'où vint aussi que le triomphe fut sans vengeance, sans pillage, et dans sa défaite, le Prince vaincu, respecté.

Toutefois, qu'on le sache bien, cette insurrection tant vantée n'était pas plus constitutionnelle que les ordonnances de Charles X. Le refus de l'impôt seul eût été légitime; il aurait suffi peut-être. On eut tort des deux côtés, le tort de l'un, s'il explique celui de l'autre, ne l'autorisant pas. Des deux parts on viola la Charte. Chacun outre-passa donc son droit, auquel fut substitué le plus dangereux de tous, celui qui anéan-

tit tous les autres, celui de la force; d'où il résulta que, dans ce conflit funeste, ce qu'on vainquit le plus ce fut cette Charte, pour laquelle on prétendait combattre!

Mais qu'allait-on faire de ce périlleux succès, de ce nouveau précédent si pernicieux, de cette fatale victoire? victoire de peuple, ingouvernable, et, par ses inévitables conséquences, toujours si dangereuse au Gouvernement même qui en surgit! Le plus grand nombre des victorieux ne s'en doutaient même pas. Ils n'avaient songé qu'à renverser un Gouvernement impopulaire, qu'à reconquérir, par le drapeau tricolore, l'importance de leur Bourgeoisie, le symbole de l'égalité civile et celui d'une époque si grande, si éclatante de gloire et d'héroïsme. Mais quant à ce qu'il fallait créer promptement pour remplir le vide qu'on venait de faire, c'est-à-dire quant au Gouvernement et aux Gouvernants à choisir pour reconstituer la société, pour lui donner une forme, une tête à la place de celle qu'on venait d'abattre, il y avait là-dessus dans les masses, avec le sentiment de la nécessité d'une prompte décision, tant d'imprévu, que le 30 juillet, de quatre à dix heures du matin, Paris offrait l'aspect le plus extraordinaire.

On en peut juger par le fait suivant, quelque insignifiant qu'il puisse paraître. Ce jour-là, vers cinq heures du matin, m'étant croisé avec le général, depuis maréchal, Gérard, au travers d'une barricade, sur ces simples mots de « Bonjour, Gérard » et « Bonjour, Ségur » que nous échangeâmes, voilà que tous les bourgeois armés là, présents et en grand nombre, se mettent à crier

avec transport : *Vive Gérard!* puis, *Vive Ségur!* tant ils se sentaient le besoin d'un Chef, et étaient prêts à accepter le premier venu!

Partout de même, sur les places, sur les boulevards, se pressait une foule incertaine, comme en équilibre, prête à céder à une première impulsion donnée à propos, et à se précipiter dans la première voie convenable qu'on ouvrirait à son indécise anxiété.

Frappé de cette observation, vers sept heures du matin, je montai chez Casimir Périer, où Molé m'accompagna. « Il n'y a pas un moment à perdre, lui dis-« je; Paris attend! Dans la disposition des esprits, un « premier mot va décider de tout : c'est à vous de le « prononcer, et promptement, si vous ne voulez pas « être prévenu! » Alors, comme il prétendait ne savoir à quoi se résoudre, j'ajoutai : « Quant à moi, « vous connaissez mes regrets pour le drapeau sous « lequel j'ai combattu; mais la Charte, pour laquelle « vous venez de vaincre, consacre le principe de la « Légitimité! C'est donc, bon gré, mal gré, le Duc de « Bordeaux qu'elle proclame, si, comme vous le dites, « Charles X et son fils sont devenus impossibles. »

A cette interpellation, Casimir Périer bondit de colère; il s'écria : « Que cela même n'était plus possible; « que, depuis deux jours, il s'était vainement épuisé « pour la conservation de ce principe, dont il recon-« naissait toute l'importance; mais qu'aujourd'hui nous « en étions si loin, qu'il suffirait de lui répéter cette « proposition dans la rue pour nous faire massacrer « tous les trois ensemble! Qu'il y fallait donc renon-« cer et songer à autre chose. — Eh, lui dis-je,

« au Duc d'Orléans, sans doute! » Périer reprit : « Vous « n'êtes pas dégoûté! Je vais chez Lafitte et nous ver- « rons; mais tenez-vous pour heureux encore si, dans « cette journée même, la République n'est pas pro- « clamée! »

Nous accompagnâmes Périer jusqu'à la porte de ce libéral orgueilleux et conspirateur, sans vouloir entrer dans cette maison d'où sortit, une demi-heure après, le sort de la France! Ce fut un chiffon de papier, sur lequel étaient imprimées trois à quatre lignes, qui donna l'impulsion. Il indiquait M. le Duc d'Orléans pour Roi à la révolution de 1830.

Nous étions encore en ce moment sur le boulevard de la Madeleine, où MM. le Duc de Choiseul et Hyde de Neuville nous avaient rejoints; nous y observions la foule, quand le premier exemplaire de cet écrit parut et fut lu dans un premier groupe où je pénétrai. Le feu ne prend pas plus vite à la poudre, il ne se propage pas plus rapidement! En voici la preuve. En me démêlant de cette foule, j'avais averti ces deux personnages de ce que je venais d'entendre, et de l'infaillible résultat qu'il fallait prévoir. Pendant que, aussi incrédules qu'indignés, ils se récriaient, je les quittai pour aller prévenir M. Pasquier de ce dénoûment désormais inévitable. J'avais à peine pour cela deux cents pas à faire. Or il n'y avait pas une heure que j'étais chez lui, lorsque ces deux messieurs m'y rejoignirent désespérés. L'explosion, aussitôt après mon départ, avait été si rapide, si universelle, que déjà, en dépit d'eux-mêmes, ils arrivaient aussi convaincus que désolés de l'unanimité des vœux publics en faveur de

M. le Duc d'Orléans et de l'irrévocable chute de la Légitimité.

M. Pasquier était un personnage de grand mérite; sa conversation était toujours polie, spirituelle, pleine de souvenirs intéressants, d'excellents conseils, et de profondes et utiles observations. Ce jour-là, pourtant, il se trompait sur la portée de ce qu'il ne croyait encore qu'une révolte.

Dans ma préoccupation, j'étais entré chez lui sans trop de façons; il m'avait reçu de même, sans se déranger, en robe de chambre, les jambes étendues sur une chaise, et à demi couché dans un de ces grands fauteuils devenus si indispensables à la mollesse et au sans-gène de notre société moderne. Un peu piqué de cette attitude nonchalante, si peu conforme d'ailleurs à mon active anxiété et aux circonstances, je me proposai de l'en tirer.

Et d'abord, sur quelques premiers mots à propos de la Royauté Légitime, l'une de ses œuvres, que j'aurais voulu voir, lui dis-je, aussi tranquillement assise que je le voyais lui-même, mais dont je venais lui annoncer le renversement, il demeura inébranlablement étendu, me répondant négligemment qu'on n'en pouvait être là encore; que j'exagérais.

Redoublant alors, je lui peignis l'attitude de Paris entier, que je venais de parcourir. Ici, je le vis retirer une jambe du coussin sur lequel elle était étendue; puis, au récit des réponses de Périer, retirer son autre jambe : de couché qu'il était, le voilà donc assis. Mais il tenait encore dans cette dernière position, lorsqu'enfin je lui annonçai l'appel du parti vainqueur en faveur

de la Branche d'Orléans. A ce nom, M. Pasquier, tout ému, se dresse sur ses pieds; il parcourait même assez précipitamment sa chambre, quand l'entrée brusque et les exclamations désolées de MM. de Choiseul et Hyde de Neuville nous interrompirent. Le second surtout, avec toute l'éloquence du cœur et d'une profonde conviction, nous prédit, dans l'avénement de M. le Duc d'Orléans, tous les dangers, au dedans comme au dehors, d'un Trône élevé contre le principe de la Légitimité, et devenant électif au milieu des autres Trônes héréditaires, qui désavoueraient cette origine révolutionnaire, pour eux si menaçante. Mais dans les hommes aussi connus que M. Hyde de Neuville tout en eux parle avec eux : c'était ce Royaliste jadis si fougueux, l'ancien conjuré du 3 nivôse; et ce passé, resté présent à nos yeux, quelle que fût la sagesse actuelle de ses paroles, en affaiblissait l'autorité. Je ne quittai M. Pasquier qu'après l'avoir vu décidé à presser la convocation des Pairs, ce qui était le principal but de ma visite.

CHAPITRE II.

On sait le reste, et qu'à la fin de cette journée-là même, après de vives hésitations, tout en M. le Duc d'Orléans, actions et paroles, indiqua la résolution d'accepter le sceptre qu'on lui offrait. Mais ici, quel-

ques mots d'un témoin sur l'appréciation morale et politique de cet avénement peuvent être utiles.

Sans doute M. le Duc d'Orléans, réduit au silence après de salutaires conseils repoussés par Charles X, s'était attendu à ce que, tôt ou tard, les fautes de la Restauration le forceraient d'accepter le Trône, et, sans doute aussi, il s'y était préparé. Il n'est pourtant pas moins certain que, d'abord, ce Prince répugna à profiter du malheur de sa famille. Mais la plupart des Députés, compromis dans la révolte, répugnaient bien plus encore à se fier au rejeton de la Branche Aînée qu'ils venaient de vaincre. Qu'on se rappelle d'ailleurs la réponse que me fit Périer à sept heures du matin, le 30 juillet : elle prouve que le message, envoyé peu d'instants après, et qui eut peine à trouver et à décider M. le Duc d'Orléans, ne lui laissa ni le temps ni l'alternative de faire un effort en faveur de M. le Duc de Bordeaux.

Si donc M. le Duc d'Orléans n'eût voulu accepter que la Lieutenance Générale du Royaume avec la Régence, ce scrupule eût vraisemblablement été mortel à la Royauté : il eût dès lors fait retomber la France en République. D'autre part, comment ce Prince aurait-il pu se soumettre à la longue et insupportable anxiété de cette tutelle, où son honneur eût été à la merci de tous les hasards de santé d'un pupille aussi jeune, dont la mort pouvait lui être si profitable!

Il n'eut donc à choisir qu'entre deux partis : ou celui d'accepter un Trône devenu révolutionnaire, il est vrai, ou celui de suivre la Légitimité dans son exil!

Mais, tout sentiment de famille à part, après le

10 août 1792, la République de 93, et le Consulat, et l'Empire, le principe de cette Légitimité existait-il encore assez en France pour risquer de lui tout sacrifier?

La Charte avait été violée; le Trône allait s'écrouler dans l'abîme de l'anarchie, il l'accepta! Fit-il bien moralement et politiquement? La Postérité en décidera. Moralement, quand l'impérieuse nécessité nous fit tendre les mains vers cette branche de salut et la saisir avec tant d'espoir, ce n'est point à nous à lui reprocher d'avoir alors été trop flexible! Quant au côté politique de la question, dix-huit années de paix et de liberté, telles que la France n'en goûta jamais de pareilles, et qu'elle regrettera longtemps, répondent assez.

Enfin, quant à l'impossibilité prétendue de la longévité d'une Dynastie née de la violation même du principe qui en consacre la durée, un exemple vivant et voisin, respecté de tous, quoique bien autrement immoral et illégitime, ne contredisait-il pas, et n'infirme-t-il point encore, cette assertion?

Convenons toutefois que, dans cette imitation, nous ne calculâmes pas assez la différence radicale des deux pays, l'un tout aristocratique, l'autre au contraire tout démocratique, démocratie égalitaire, et conséquemment inorganisable.

C'était donc, indépendamment du refus ou de l'acceptation de M. le Duc d'Orléans, c'était une révolution; une révolution populaire, de toutes les révolutions la plus difficile à gouverner. Heureusement la Chambre des Députés en avait pris la direction.

Cependant, la rupture du contrat violé en nécessitait un nouveau. Cette victoire du peuple substituait l'Élection à la légitimité; elle entraînait le remaniement de la Charte, la mutilation de la Pairie dans ses membres nommés par Charles X, et plus tard dans son hérédité; l'abaissement de l'âge et du cens de l'électorat et de l'éligibilité; la liberté de la Presse, avec le jury pour seul juge de ses excès. Ce furent à ces concessions, plus ou moins dangereuses mais inévitables, et à quelques autres de moindre importance que les Chambres parvinrent à circonscrire la révolution de 1830. On crut en faire exclusivement le triomphe de la Bourgeoisie, de cette classe moyenne à laquelle la classe jadis supérieure devait de plus en plus s'assimiler, et à laquelle, encore et sans cesse, par toutes les voies ouvertes à tous les genres de mérite, la classe inférieure pouvait s'élever.

Certes, au milieu de cette décomposition de la société française par tant de bouleversements successifs, rien, théoriquement, n'était plus conséquent au principe de la Révolution de 1789, rien ne paraissait plus rationnel et plus libéral, rien ne semblait devoir être plus populaire, qu'une réorganisation pareille : gouvernement de juste milieu, et conséquemment, de modération, d'ordre légal intérieur, de paix au dehors, et le plus favorable de tous au développement sagement progressif du bien-être universel.

Mais la base en était toute démocratique. Tout le poids s'y trouvait en bas, et y attirait tout de plus en plus, aidé de la foule des intérêts souffrants, des vanités ambitieuses, envieuses, et des mauvaises passions

de toute nature : pente vers un abîme, sur laquelle ce Gouvernement de juste milieu, ayant à lutter sans cesse contre son principe, contre la Presse, contre la Tribune, contre ses propres armes, enfin, retournées contre lui-même, avait un perpétuel besoin des mains les plus vigoureuses et les plus habiles pour se maintenir.

De telles mains ne manquaient pas dans le nouveau Conseil; mais elles s'y trouvaient mêlées à d'autres qui les entravaient, en sorte que l'anarchie, mal contenue, restait sur pied. L'émeute courait les rues : elle assiégeait les Chambres, le Palais-Royal, et prolongeait l'état révolutionnaire. Tantôt elle demandait la tête des ministres du Roi déchu, tantôt la frontière du Rhin, ou la guerre universelle au soutien des bouleversements Belges, Polonais et Italiens, que le succès du nôtre avait excités. Ces passions, démagogiques et conquérantes, avaient dans la Chambre Élective leurs représentants; elles enflammaient dans la rue une populace oisive et la jeunesse des Écoles, qu'augmentait sans cesse le parti républicain, enhardi par les ménagements et les faiblesses d'un Gouvernement né lui-même d'une émeute.

La répression consistait alors dans l'appel aux armes d'énormes masses de gardes nationaux, dont on environnait le Roi. Leur aspect décourageait les émeutiers; on frappait ainsi les yeux pour ne point être obligé de frapper le reste.

Telles étaient les plus ou moins inévitables difficultés des commencements du nouveau règne; difficultés qu'aggravaient la plus odieuse licence de la Presse et

les embarras financiers, conséquences de ces désordres, c'est-à-dire : avec l'accroissement des dépenses le décroissement du produit des contributions indirectes; la dépréciation des immeubles; la chute du crédit public et privé; la suspension des affaires commerciales et industrielles; des faillites innombrables; enfin, les prétentions et la misère menaçantes d'une foule d'ouvriers sans travail, qui couvraient le pavé des rues avec lequel ils venaient de triompher.

Ce fut au milieu de ces agitations anarchiques que commença entre les Conservateurs et les Progressistes cette lutte qui devait, dix-huit ans plus tard, tout entraîner, Institutions, Trône et partis rivaux, dans l'abîme démagogique.

Les hommes alors au Pouvoir représentaient ces deux opinions. Les uns, jaloux avant tout de popularité, ne croyaient pouvoir gouverner la démagogie qu'en la ménageant, et qu'à force de concessions dites libérales. Ils s'aidaient du républicanisme de M. de La Fayette, Commandant de toutes les Gardes Nationales du Royaume. C'étaient les ministres Dupont de l'Eure, Lafitte et le Préfet de Paris, celui-là même à qui Royer-Collard adressa ce mot célèbre : « Il y a « cinquante ans que je vous connais! — Cinquante « ans? mais je n'étais pas né! — Oh que si, vous « vous appeliez Péthion alors! »

Les autres voulaient poser pour bornes au mouvement révolutionnaire le droit et la loi, maintenir la paix au dehors, l'ordre au dedans, constituer la classe moyenne, et appuyer fermement sur elle le Gouvernement. Ceux-ci, ministres avec ou sans portefeuille,

étaient Casimir Périer, Guizot, Broglie et le Baron Louis. Ils avaient la majorité dans les Chambres. Le reste des ministres et le Roi étaient, au fond, de leur avis, mais plus flexibles, et, ne croyant pas l'éruption assez épuisée, la crise à son terme, ils jugeaient que MM. de La Fayette et Lafitte, auxquels surtout on devait le nouveau Trône, n'étaient pas assez usés encore pour qu'on pût déjà s'en séparer.

Il en résulta que, le 2 novembre 1830, Périer et ses trois amis s'étant retirés, Lafitte devint ministre des finances et Président d'un Conseil indécis. Ce premier ministre, s'appuyant en dehors sur La Fayette et Barrot, personnifiait le mouvement, tandis que la plupart de ses collègues représentaient la résistance. Ces deux partis, alors sur un terrain très-resserré par l'émeute, leur ennemi commun, commençaient seulement à se dessiner. Ces couleurs, si tranchées depuis, quand de plus en plus l'amour-propre et l'ambition s'interposèrent, n'étaient encore que des nuances.

Il se peut bien qu'alors en effet, pour un Gouvernement issu d'une révolte, l'appui des personnages les plus populaires, quelque dangereux qu'il fût, ait encore été indispensable pour traverser les crises qui se préparaient. La première et la plus critique fut le procès des ministres de Charles X. Il fut terminé le 21 décembre, sans crime public, grâce au ferme dévouement de M. de La Fayette, qui, dans cette occasion, risqua sa vie et sacrifia jusqu'à sa popularité, et grâce aussi à l'audacieuse habileté de Montalivet. Ce jeune ministre de l'Intérieur, homme de talent, d'esprit et de caractère, sut dérober à temps ces victimes à une

fureur presqu'universelle. Les ayant placés dans sa propre voiture, il les enleva du Luxembourg que l'émeute environnait; lui-même à cheval les escorta, et en plein jour, leur ayant fait traverser inopinément une multitude exaspérée, il les déposa sains et saufs dans la citadelle de Vincennes.

La deuxième crise fut celle de la loi sur la Garde Nationale. Le 26 décembre, elle amena la démission de M. de La Fayette, devenu gênant, et le choix heureux du maréchal Comte de Lobau au commandement de la Garde Nationale de Paris, refusé par La Fayette.

La troisième, provoquée par une démonstration légitimiste dans l'église même de Saint-Germain l'Auxerrois, fut l'émeute des 14 et 15 février 1831 : jours néfastes, où cette église et l'archevêché furent dévastés; où le Roi vit arracher de partout ses armes antiques, et eut le malheur de se croire forcé de les mutiler lui-même. Ajoutons ici, car on l'ignore, que Montalivet, trahi par l'un de ses principaux agents, qu'il eut la générosité de ne point dénoncer aux Chambres, avait été surpris sans défense par cette émeute, que l'exécution de ses ordres eût prévenue.

Ce fut alors que, dans la Chambre Élective, commencèrent ces vigoureuses, ces impérissables harangues, si longtemps victorieuses et si admirablement éloquentes, de M. Guizot. Elles reprochèrent au Gouvernement d'avoir un système de faiblesse et d'irrésolution, ou plutôt d'être sans système. Elles l'accusèrent de sacrifier à une popularité éphémère la paix intérieure et extérieure, l'ordre, la fortune publique, et de pro-

longer indéfiniment ainsi l'état révolutionnaire. Il fallut répondre ; mais, Montalivet en se justifiant et Barrot en cherchant à se justifier s'étant attaqués mutuellement, le ministre déclara qu'il se retirerait si le préfet n'était pas destitué ; et Barrot fut remplacé par Bondy à la Préfecture de la Seine. En même temps Lafitte, dans sa défense, acheva de s'aliéner la Chambre Élective, en la provoquant à demander elle-même sa dissolution ; en sorte que, demeuré sans appuis en dehors comme au dedans du Conseil, lui-même fut obligé d'annoncer la fin de son ministère. Ce fut le 13 mars 1831 qu'enfin celui de Casimir Périer le remplaça.

En terminant cette esquisse, j'invite à relire la séance du 18 mars, qui suivit cet avénement. On y admirera l'éloquente et loyale exposition du noble et mâle système de ce ministère, à la formation duquel j'eus le bonheur de contribuer.

Je rentre ainsi dans des souvenirs plus personnels, après ce résumé indispensable aux récits suivants.

CHAPITRE III.

Quelque peu de goût que la Restauration m'eût inspiré, j'avais trop l'esprit militaire, j'étais trop ennemi de tout désordre, je sentais trop le besoin, dans une Royauté constitutionnelle, du principe de la Légitimité et d'une Aristocratie, pour avoir voulu prendre la

moindre part à une révolution évidemment destructive du peu qui nous restait de ces deux éléments conservateurs. J'en étais donc demeuré simple spectateur, résistant même à plusieurs provocations qui m'y eussent enrôlé.

Mais cette révolution accomplie, je l'acceptai; j'entrai dans son esprit modéré, tel qu'il fut alors défini par MM. Périer et Guizot; je dévouai tous mes efforts à l'institution, sous la Branche d'Orléans, du règne de la classe intermédiaire. Je crus notre Bourgeoisie assez éclairée, assez nombreuse et puissante, et comprenant assez ses intérêts, pour qu'on pût espérer arrêter et fixer enfin le Gouvernement dans cette région d'ordre, de savoir et d'intelligence. Ce point d'arrêt à la Révolution était, à mes yeux, pour le Pays, sa dernière chance de salut. Je n'apercevais : au-dessus, que prétentions surannées, impuissantes et dangereuses; et au-dessous, que honte et désastres, que ruine et anarchie, et peut-être même la dislocation et la perte de la Nationalité Française!

J'allai donc, dès le 2 août 1830, au Palais-Royal, au nom de mon père, malade alors, et avec mon fils et mes trois neveux, nous offrir tous au soutien de ce nouveau Règne. Nous contribuâmes, les premiers jours, à calmer dans la Reine des scrupules honorables, et dans la Sœur du Roi de trop vives inquiétudes.

Ce premier pas fait, j'eus presqu'aussitôt le bonheur de m'en servir pour sauver d'une injuste proscription le lieutenant général Vincent, mon compagnon d'armes aux Gardes d'Honneur. Ce général, personnellement attaché à Charles X, s'était vu forcé, pour le défendre,

d'ordonner un dernier feu : un aide de camp de M. de La Fayette en avait été victime. Ce fut de M. de La Fayette lui-même que je m'appuyai. J'obtins de M. le Duc d'Orléans, pour cet aide de camp, grièvement blessé, l'Étoile d'Honneur, qu'il avait jadis méritée sous mes ordres, et que l'ordre du jour prêt à proscrire Vincent fût supprimé.

Quant au Roi, à chaque émeute menaçante, j'accourus en armes pour le défendre de ma personne, bien décidé toutefois, après avoir servi Napoléon, à ne plus m'attacher personnellement à aucun Prince.

Ce fut dans ces soulèvements, trop fréquents et trop soufferts, que je fis connaissance avec Montalivet.

L'un de mes premiers rapports avec lui, et qu'il provoqua lui-même le 25 décembre, eut pour occasion la rupture de M. de La Fayette avec le Roi. La Chambre Élective venait d'abolir la charge de Commandant Général des Gardes Nationales du Royaume. Elle avait jugé qu'une aussi considérable responsabilité ne devait constitutionnellement peser que sur un ministre responsable. Cette décision, prise le lendemain de l'émeute contre les ministres de Charles X, parut au général une ingratitude, une hostilité même. Il y répondit en annonçant sa démission du commandement de la Garde Nationale de Paris. C'était retirer au Gouvernement l'appui de sa popularité, ce qui, dans ce temps d'émeute à tout propos, pouvait être le signal d'une révolte. L'alarme fut grande au Palais-Royal. Le Roi, quelles que fussent les exigences républicaines de M. de La Fayette, lui devait beaucoup. Soit reconnaissance, soit effroi de l'éclat de cette rupture, il

s'efforça de la conjurer; ce fut vainement. Montalivet m'avait prié d'intervenir, mais je n'avais pas mieux réussi. Le fait est que le général, en présentant au peuple le Roi constitutionnel, s'était écrié : « Que ce se« rait, pour la France, la meilleure des Républiques! » En sorte que, soit malentendu entre le Prince et lui, quant au programme de l'Hôtel-de-Ville; soit que, dans des épanchements mutuels, lors des effusions de l'avénement, des espérances libérales sans mesure eussent été prodiguées à M. de La Fayette, celui-ci se plaignait déjà qu'on manquait à la foi promise. Pour moi, je croirais plutôt à un malentendu, car, je dois le dire, on rencontrait du vague dans ces griefs, quand on s'efforçait de les faire préciser.

Quoi qu'il en puisse être, sur mes interpellations plus ou moins pressantes : « Non, non, mon cher cousin, « m'avait-il répondu; je connais ma position; il est « temps que je me retire. Je pèse, je le sais, comme « un cauchemar sur le Palais-Royal; non pas sur le « Roi et sur sa famille, qui m'aiment, qui sont les « meilleures gens du monde, et que j'aime tendre« ment, mais sur leurs entours. N'ai-je pas entendu « Viennet s'écrier devant le Roi, en me voyant entrer : « Voilà le Maire du Palais! Le Roi, lui-même, est-ce « sans intention qu'il me lit des journaux, venus d'A« mérique, où je suis dépeint montrant à l'Europe mon « mannequin de Roi Républicain pour la séduire. Nous « en avons ri, mais comment? Sans doute, j'ai été « utile à son avénement; mais si je lui ai sacrifié « quelques-unes de mes convictions, ce n'a été que « sur la foi du programme de l'Hôtel-de-Ville.

« J'annonçai là un Roi s'appuyant sur des Insti-
« tutions Républicaines! Or cette déclaration, qu'on
« semble oublier, j'y tiens beaucoup; et voilà ce
« qu'à la Cour on ne me pardonne pas. Ne sais-je
« point qu'on va jusqu'à m'accuser d'avoir ménagé
« la dernière émeute, celle qui demandait la tête
« des ministres de Charles X, et d'en avoir grossi
« le danger aux yeux du Roi! Car, aujourd'hui que ce
« danger est passé, on s'efforce de n'y plus croire.
« Lafitte lui-même prétend que le Roi n'en a point
« éprouvé un moment d'inquiétude; ce qui est faux,
« puisqu'il m'en faisait demander des nouvelles cent
« fois par heure! Et en effet, vous le savez, le péril fut
« si pressant, que je faillis en être victime, que le Luxem-
« bourg fut près d'être envahi par le peuple pendant
« le procès, et après le jugement par une partie de
« la Garde Nationale, le reste nous ayant aban-
« donnés. De tout cela la conclusion est que je de-
« viens gênant. J'en prends mon parti. Je garderai
« à la Famille Royale la même amitié, mais je n'ai
« qu'une parole, et je ne puis changer mes convic-
« tions.

« Pour mon Commandement Général, certes je
« pourrais attendre de la reconnaissance des Pairs le
« rejet de la décision des Députés qui l'abolit, mais,
« outre que cela me semble peu digne, ce serait en
« recevoir un service pour lequel, avec mon opinion
« contre l'hérédité, je ne pourrais que montrer de
« l'ingratitude. Vous le voyez donc, par respect pour
« la Chambre, pour le Roi et pour moi, je dois rési-
« gner, de moi-même, un pouvoir que l'on redoute,

« et que l'on ne m'ôte, croyez-moi, qu'avec prémédi-
« tation.

« Quant à la Garde Nationale de Paris, dont on veut « que je reste le Chef, j'en comprends le motif, mais « il ne convient pas que je m'y soumette. Eh, tenez, « jugez-en vous-même : supposez qu'on offre au ma-« réchal Soult une position pareille à celle qu'on pré-« tend me faire ; croyez-vous qu'il se réduirait à rester « à la tête de l'une des divisions d'une armée dont on « lui aurait ôté le Commandement en Chef? »

Il y avait à ce raisonnement une réponse, c'est que cette division à laquelle on le réduisait se trouvait encore être une armée de quatre-vingt mille hommes, dont le sort de la France dépendait, et peut-être celui de l'Europe entière. Mais, comme on va le mieux voir, sa résolution avait un motif plus sérieux, moins personnel, et rien ne put l'ébranler : ce qui étonnera peu ceux qui ont connu l'inflexibilité calme et l'opiniâtreté douce et polie de M. de La Fayette.

C'était dans la matinée du 25 décembre que ma tentative avait échoué. Dans la soirée du même jour l'inquiétude m'avait conduit au Palais-Royal. Montalivet était prêt à en sortir : « Je suis à pied, me dit-il, « avez-vous là votre voiture? Reconduisez-moi promp-« tement à mon ministère. La crise est à son comble, « mais j'espère m'en rendre maître. Je sais, par nos ef-« forts de ce soir, le sort des vôtres. Lafitte et moi, nous « avons supplié votre cousin deux heures entières ; il a « persisté. Rien, a-t-il répondu, ne pourrait lui faire « conserver partiellement un commandement que la « décision des Députés devait lui faire entièrement

« abandonner; commandement dont il était, d'ailleurs
« et d'avance, décidé à se démettre, ne voulant pas pa-
« raître plus longtemps avouer un système de gou-
« vernement que sa conscience désavouait.

« Vainement alors Lafitte s'est presque mis aux ge-
« noux du général, offrant de lui rapporter, dans un
« billet signé du Roi, la promesse que des lois électo-
« rales et communales conformes à son opinion se-
« raient présentées aux Chambres, au jour et à l'heure
« qu'il désignerait. A tout cela M. de La Fayette n'a
« répondu que par un sourire; et Lafitte, ce qui le
« caractérise bien, après s'être livré une grande demi-
« heure à cette abondante et facile élocution que
« trop d'orgueil, suite d'une vie de succès, lui fait
« croire irrésistible, a si peu douté de son triom-
« phe, qu'il a pris congé de votre cousin sans atten-
« dre sa réplique. Il m'a entraîné moi-même jusque
« sur l'escalier, où, l'arrêtant enfin, je lui ai fait aper-
« cevoir : qu'il venait de parler tout seul; qu'on ne
« lui avait rien répondu; que nous sortions comme
« nous étions entrés, sans savoir si la Garde Nationale
« de Paris avait encore son général. — Comment!
« s'est écrié Lafitte, après ce que je viens de lui
« dire, vous en doutez? — Ah! vous avez admirable-
« ment parlé, lui ai-je répliqué; vous avez été écouté
« de même, et même reconduit jusqu'ici avec
« la grâce la plus affectueuse et la plus exquise po-
« litesse; mais c'est un oreiller trop insuffisant pour
« aller nous endormir dessus, au risque de nous ré-
« veiller demain, sans Chef peut-être et sans parti pris,
« au milieu d'une révolte. Rentrons donc, et que du

« moins, si votre éloquence a triomphé, nous en em-
« portions la certitude.

« Mais, poursuivit Montalivet, Lafitte, avec sa légèreté « habituelle, défaut plus commun qu'on ne pense aux « hommes d'affaires ou d'État, sans doute blasés sur « le risque par les nombreuses chances qu'ils ont af- « frontées, m'a laissé là, alléguant sa confiance dans « l'effet de son discours, et que d'ailleurs il avait du « monde à dîner chez lui.

« C'est ainsi qu'il m'a abandonné, me laissant seul « et fort embarrassé, mais très-décidé, dans une cir- « constance aussi critique, à ne point me contenter « d'à-peu-près et d'incertitudes. Rentrant donc, la tête « haute, chez le général, je traversai un premier salon « rempli d'un état-major dont les regards, de plus en « plus hostiles, ne contribuèrent pas à calmer mon « anxiété. Quant à M. de La Fayette, je n'avais rien « à craindre de pareil. Vous connaissez sa constante « et calme aménité, et avec quelle tranquillité con- « fiante, affectueuse même, dans sa foi absolue en son « système, dans sa franche et inébranlable conviction, « il développe à son adversaire, dont il ne se sent « pas l'ennemi et qu'il ne suppose jamais être le sien, « ses plus énormes exigences.

« Lors donc que, en ma qualité de ministre de l'Inté- « rieur, responsable de l'ordre public, je lui exposai le « motif de mon retour; quand je lui renouvelai, quel- « que aventurées qu'elles pussent être, les offres de « M. Lafitte, lui demandant si je pouvais, à ce prix, « compter désormais sur son concours : Mais non, « m'a-t-il répondu. Comment Lafitte a-t-il cru que

« cela pourrait suffire? Il faut à la liberté d'autres « garanties; et d'abord, un changement de minis- « tère! — Moi compris sans doute, lui ai-je, en sou- « riant, fait observer; sur quoi sa réponse affirmative « fut d'une loyauté si chevaleresque et en même temps « si accorte, que je fus tenté de la croire un compliment. « — Mais ce n'est pas tout, me dit-il. Je voudrais qu'un « message du Roi à la Chambre Élective lui annonçât, « dans un franc exposé de motifs, qu'il la dissout, « pour en appeler une autre avec l'unique mission de « faire une loi électorale, d'après laquelle une Cham- « bre définitive serait convoquée. Quant à la Chambre « des Pairs, je vous le demande, est-ce là une de « ces Institutions Républicaines dont le Trône de Juillet « devait s'entourer? Ne devrait-elle pas être déjà rem- « placée par un Sénat sans hérédité? — Et la Charte? « m'écriai-je. Mais, général, vous m'imposez là le rôle « de M. de Polignac, et de proposer au Roi des Or- « donnances!

« J'achevais cette exclamation, quand un officier « d'état-major, M. Guinard, je crois, entre brusque- « ment, et, à haute et rude voix, annonce au général « que tous les rapports certifient qu'il se prépare pour « le lendemain matin la plus redoutable insurrec- « tion. C'était un à-propos, j'en compris l'intention. « Acceptant donc le coup, mais saisissant l'arme, je la « retournai, et, frappant à coups redoublés, j'épuisai « toute la chaleur d'âge et de cœur que vous me con- « naissez, pour décider votre cousin, au nom de l'or- « dre public en danger, à se réunir à nous, et à mo- « dérer généreusement ses exigences; à ne point se

« faire, enfin, le prétexte, la cause, et, malgré lui sans « doute, comme le chef de cette révolte qu'on venait « de lui annoncer. Mais il est resté inébranlable; il « m'a pressé de porter au Roi ses conditions avec « cette seule concession : d'attendre la réponse du « Roi, de remettre au lendemain sa démission déjà « prête, et de coucher, cette nuit encore, à son Quar- « tier Général.

« Vous jugez bien que, ainsi congédié, je n'ai point « perdu à délibérer le peu de temps qui me restait. « J'ai donc convoqué sur-le-champ les colonels de « toutes les Légions au Palais-Royal. C'est là que, après « leur avoir exposé la situation, je viens de leur dire : « Que je ne doutais pas de leur confiance dans l'exacte « sincérité de mes paroles, mais que la circonstance « était trop grave, et la responsabilité, près de peser « sur eux, trop menaçante, pour qu'ils n'allassent « pas eux-mêmes s'en assurer, et tenter près de leur « Général un dernier effort.

« Là-dessus, MM. de Marmier et de Schonen, s'étant « offerts, sont bientôt revenus, les larmes aux yeux, con- « firmer mon récit à leurs collègues. Alors, invoquant « leur concours unanime dans cette crise : Allez pré- « parer vos Légions, leur ai-je dit; quant à moi, je vais « m'entendre avec le Roi pour le nouveau choix et « pour l'ordre du jour à faire, car il faut que, demain « matin, Paris, en se réveillant, apprenne à la fois la « démission de M. de La Fayette, et qu'il y a un nou- « veau Général en Chef. Dans tous les cas, j'en prends « l'engagement, vous me verrez, s'il le faut, à votre « tête, sûr du succès, si je puis compter sur vous.

« A ce dernier mot, tous m'ont juré l'appui le plus
« dévoué. Schonen même, l'un des plus libéraux,
« et à propos de l'un de ses parents dont on se dé-
« fiait, s'est écrié : Qu'il en répondait; que s'il man-
« quait à son devoir, il lui passerait plutôt son épée
« au travers du corps!

« Nous en sommes là, me dit en terminant Mon-
« talivet; maintenant c'est au choix à proposer au
« Roi et à l'ordre du jour qui l'annoncera, qu'il faut
« songer. »

Vers minuit tout fut convenu, toutes les précautions prises, et tous les dangers prévenus. C'est à cette sage et ferme conduite de Montalivet, dont je fus témoin, c'est à son heureux choix du Comte de Lobau, que Paris dut, non-seulement sa tranquillité du lendemain, mais, pendant les années suivantes, la répression de révoltes bien autrement redoutables que ce misérable désordre devant lequel Louis-Philippe enfin a succombé!

Le lendemain, en effet, l'émeute surprise s'évapora en manifestations insignifiantes. Quant à M. de La Fayette, libre désormais et tenant parole, il se jeta ouvertement dans l'Opposition. Il a persévéré, jusqu'à son dernier soupir, dans cette mission républicaine et démocratique pour laquelle il avait été évidemment créé. Car en lui, et pour qui l'observa de près, tout, depuis sa naissance jusqu'à sa fin, semble attester une véritable prédestination, surtout son dévouement, naïf, invariable et sans réserve, à cette terrible mission, dont le but l'aveuglait sur les sacrifices, quel que fût le contraste avec les douces et

pures qualités de son cœur, les grâces aimables et aimantes de son esprit plein de finesse et d'agrément, et l'intègre bonté et générosité de son noble caractère!

CHAPITRE IV.

C'était quelques semaines après cet événement que le pillage de l'Archevêché avait achevé d'ébranler le ministère. J'étais alors absent de Paris; l'inquiétude m'y ramena, et me conduisit chez Montalivet le 28 février au matin; ce fut par un hasard heureux, car je n'y avais point affaire.

Ici, qu'on me pardonne une courte digression. Un mot sur la situation générale du pays fera mieux juger de l'importance des détails qui vont suivre.

Nous étions alors engagés en Algérie. La Restauration, ne craignant rien du Continent, avait laissé la France sans armes prêtes pour la défendre. La Révolution de 1830 venait d'ébranler la discipline, et de tuer l'industrie. Le commerce était mourant, le crédit mort, le trésor vide; l'anarchie nous dévorait! Les Révolutionnaires, leurs complaisants ambitieux, et quelques guerriers, restes de l'Empire, jaloux d'en réparer les revers, soufflaient un esprit d'hostilité contre toutes les Légitimités Européennes. Cette faction, plagiaire des temps de 93, se serait jetée dans toutes leurs extrémités : les uns, prêts à toutes leurs horreurs pour y pourvoir; les autres, risquant aveuglé-

ment d'entraîner la France, ainsi divisée, endettée, et désarmée, dans la guerre universelle.

Chaque jour de nouveaux complots, de nouvelles émeutes, dans ce but, assiégeaient le Palais-Royal. Il s'agissait donc de choisir une main assez vigoureuse pour se saisir du pays, pour le retourner tout entier, et pour le remettre, le pousser, et le soutenir dans une voie d'ordre, de confiance, et de paix intérieure et extérieure, qui seule pouvait assurer son salut. La France sait à quel grand citoyen elle dut ce grand service. Mais pour le choix, tout indiqué qu'il était d'avance, elle ignore les difficultés qui s'y opposaient, que ce fut Montalivet qui le décida, et comment et quand cette décision fut prise.

Maintenant je reviens à mon arrivée, le 28 février, chez ce ministre.

A cette époque, comme le résumé précédent vous l'a montré, Lafitte, déjà condamné, présidait encore le Conseil. Le Roi hésitait à s'en séparer. Montalivet, plus décidé, était, quant au moment, incertain encore. En attendant, il venait de faire nommer Bondy Préfet de Paris en remplacement de Barrot. Je trouvai le nouveau préfet chez son ministre.

J'étais à peine entré que Montalivet, m'interpellant : « Ah ! puisque vous voilà, me dit-il, voyons votre avis. « Il s'agit de la Garde Municipale. Le maréchal Soult « veut la doubler ; qu'en pensez-vous ? — Cela dépend, « répondis-je, de l'esprit de cette troupe. Mais pour-« quoi créer des forces si dispendieuses, quand vous en « avez tant sous la main dans l'armée et dans la Garde « Nationale, — Il est vrai, reprit Montalivet, que, de-

« puis trois semaines, sur trois cents arrestations il n'y « en a pas dix de faites par la Garde Municipale. — « Le mal vient de plus haut! m'écriai-je; vous frappez « au-dessous. Et ne pensez-vous pas que la nomina- « tion de Bondy, que voilà, est plus efficace que la « création de quinze cents nouveaux gendarmes? Au « reste, il est maintenant à la source des émeutes, « il peut nous en dire l'origine, et peut-être nous « dévoiler bien des trahisons. »

Tous deux convinrent qu'en effet, si le danger, loin de décroître, avait augmenté, c'était bien plus aux chefs qu'à leurs agents qu'il fallait s'en prendre. A ce propos *** fut cité selon ses mérites. Sa tactique, dirent-ils, était à nu. Elle consistait, soit faiblesse, soit goût de popularité, ou plutôt pour se rendre indispensable et se faire appeler au ministère, à solder, de l'argent de l'État, des milliers d'ouvriers de plus qu'il n'en fallait aux travaux entrepris pour les faire vivre, ce qui mettait à sa discrétion ces oisifs à trente sous. On les avait vus maintes fois recevoir leur paye sur le lieu même de l'émeute. Celui qui les payait était ainsi plus sûr qu'ils ne manqueraient pas de s'y trouver. « Et quant « à celui-là, ajouta Montalivet, jamais trahison fut-elle « plus manifeste? Il ne croyait pas que j'eusse gardé « la minute des cinq lettres d'instructions précises « que je lui avais adressées pour prévenir le désastre « du 14. Quand il m'a vu prêt à les produire à la tri- « bune, il a pâli! J'en ai eu pitié, et j'ai tout pris sur « moi. Au fait, c'est moi qui avais choisi cet agent; « j'en ai dû porter la peine! »

Alors, m'attirant à part près de la fenêtre : « Vous me

« remerciez d'avoir désigné au Roi cet honnête homme, « me dit-il en regardant Bondy, qui se retirait par dis- « crétion; mais vous m'approuveriez bien plus encore « si je vous débarrassais de moi-même, en mettant à « ma place Casimir Périer! — Oui et non, lui répondis- « je : oui, Casimir Périer comme Président du Con- « seil, mais non pas à votre exclusion; je crois, au con- « traire, que vous lui seriez indispensable. — Pas de « compliments, reprit-il; et d'abord, le premier mi- « nistère en ce moment est celui de l'Intérieur : tout « en dépend. J'ai pu y être utile quand il y fallait sur- « tout de l'activité, et savoir, dans l'occasion, monter « à cheval et se dévouer comme je l'ai fait; mais, « croyez-moi, il y faut maintenant plus d'âge, plus « d'ascendant, une figure plus imposante que la « mienne. C'est surtout devant les Chambres, plus vieil- « les que moi, que je suis trop jeune. Or Périer, par son « âge, par ses antécédents, par sa réputation, est seul « de taille en ce moment pour sauver la France! « Quant à nous, nous n'y pourrons quelque chose qu'en « le décidant à accepter cette rude mission. Voulez- « vous m'aider dans cette grande œuvre? Chargez- « vous de lui offrir de ma part la Présidence du Conseil « et mon portefeuille. Je vous le répète, c'est à ma « place qu'il convient; c'est de ma place seule qu'il « pourra combattre et vaincre les dangers présents!

« Dites-lui : que pour moi ce ne sera point un sacri- « fice; que je suis ambitieux, mais surtout de gloire; « qu'il n'y en a pas de plus grande, à mes yeux, que de « sauver son pays; et qu'en lui remettant le nôtre entre « les mains, j'ai la conviction qu'il saura l'arracher à cet

« abîme de guerre, de ruine et d'anarchie, où le « parti républicain et les hommes de bruit et de pré- « tendus progrès sont prêts à le précipiter. Dites-lui « encore que je le respecte; que je vois en lui seul « l'âme, le caractère et la renommée qu'il faut pour « relever le Pouvoir, pour entraîner les Chambres, la « Garde Nationale, les électeurs, les jurés, et le Roi « lui-même, toute l'opinion publique enfin, dans la « seule voie de salut qui nous soit ouverte. Persuadez- « lui bien que, comme serviteur dévoué du Roi, « comme homme et comme citoyen, c'est sans arrière- « pensée et sans regret que je lui offre mon porte- « feuille : comme citoyen, parce que, à mon sens, il « est le plus grand citoyen de cette époque; comme « serviteur du Roi, parce que lui seul peut l'arracher « à ces hommes du mouvement qui l'assiégent, qui le « regardent comme leur créature, qui prétendent l'a- « voir conduit à son insu, peu à peu et comme par la « main, sur ce Trône qu'ils s'efforcent d'abaisser à leur « portée, afin d'y régner en son nom. Dites-lui enfin, « s'il est permis de parler de ses penchants person- « nels au milieu d'aussi grands intérêts, que c'est « comme homme encore que je l'invoque, parce que « cette vie ministérielle, qui m'enlève à tous mes « goûts, à toutes mes affections, me devient insuppor- « table. Et cependant, tant que Lafitte y restera, je « m'y enracinerai pour lui disputer le Roi et la France! « Faites donc en sorte que Périer me délivre de ce « poste où lui seul peut me relever, de cette lutte « odieuse où je ne suffis plus, et d'où ma conscience ne « me permet de me retirer que s'il en accepte le péril!

« C'est là, ai-je alors répliqué, une négociation qui « ne sera point facile. Je m'en charge néanmoins, « mais à deux conditions : l'une, que je répondrai de « votre concours dans le ministère nouveau; l'autre, « que vous me direz si le Roi veut la Présidence de « Périer autant que vous, et s'il est prêt à y consen- « tir, aujourd'hui même.

« C'est juste, reprit Montalivet, il n'y a plus que « cela en question. Le Roi croit devoir attendre en- « core. Il veut prendre conseil des élections; et moi, « tout au contraire, c'est à cause des élections pro- « chaines et de l'influence de Périer sur elles que je « presse le Roi de se décider. Le jour de la clôture de « la session doit donc être, à mon avis, celui de l'a- « vénement du nouveau Conseil.

« Eh bien! m'écriai-je, je suis d'un troisième avis. « Comment! déjà la France penche sur l'abîme, et, « lorsqu'il n'y a réellement plus un instant à perdre, « le Roi attendrait le résultat des élections! et vous- « même, la clôture de la session actuelle! Mais ne « voyez-vous pas qu'alors il sera trop tard? A peine sa- « vons-nous aujourd'hui s'il en est temps encore! Res- « pect du Pouvoir, considération intérieure et exté- « rieure, confiance et crédit, tout croule à la fois! « Hâtez-vous donc, arrêtez cette décomposition totale, « avant qu'on ne puisse plus faire un pas dans ces dé- « combres! Si le Roi laisse tomber le Pouvoir en pou- « dre, quelle reconstruction sera désormais possible?

« Mon Dieu! repartit Montalivet, il semble que vous « nous ayez écoutés, tant vos paroles sont conformes « à celles dont chaque jour je l'importune. Ne lui ai-je

« pas dit, quant aux élections, que tous mes efforts « pour les diriger seront vains, combattus, comme ils « ne manqueront pas de l'être, par les efforts contrai- « res de Lafitte? Quant à la confiance et au crédit, « vous dites plus vrai que vous ne pensez. Savez-vous « bien qu'hier, par exemple, il n'y avait pas deux mil- « lions au Trésor Public? Qu'est-ce enfin qu'un pre- « mier ministre, et un ministre des finances, sous le « coup d'une prise de corps, dont la tête se perd au « milieu de ses tristes affaires, qu'il ne mêle que trop « à celles du Roi et de l'État? Je vous le répète, vous « avez encore plus raison que vous ne pensez; finis- « sons-en donc, et, dès aujourd'hui, allez proposer à « Périer d'accepter le ministère. »

Alors, comme je m'étonnais qu'il pût ainsi disposer du jour où ce changement devait être fait : « Oh! « quant à cela, me répondit-il, rien n'est plus simple : « je n'ai qu'à donner au Roi ma démission, et je « m'y engage. N'allez pas croire pourtant que je m'a- « veugle sur mon mérite; mon Dieu non, dans tout « autre Conseil de ministres je serais loin de me croire « indispensable; mais, dans celui-ci, le Roi n'a de « confiance qu'en moi seul; non dans mes talents, « mais dans mon dévouement. Il ne tient plus à La- « fitte que par respect humain; il sent que, en poli- « tique comme en finances, ce ministre le compromet. « Pour Mérilhou, etc., etc... Ne vous étonnez donc « plus si je dispose ainsi du moment où ce cabinet « doit être transformé, puisque tout dépend de ma « démission qui dépend de moi, et que, en la don- « nant, je force le Roi d'appeler un autre Conseil! »

Ainsi Montalivet avait eu réponse à tout. Dès lors, suffisamment renseigné et autorisé : « Vous faites là, « me suis-je écrié en lui serrant la main, une rare et « bonne action, dont le pays vous saura gré; car il « vous devra son salut, et il le saura ! Comme témoin, « comme historien même, s'il le faut, j'en prends l'en- « gagement ! Adieu ! Je vais de ce pas chez Périer; et là, « puissé-je trouver autant de dévouement que je laisse « ici de désintéressement et de vrai patriotisme! »

CHAPITRE V.

Un quart d'heure après j'étais, rue Neuve-du-Luxembourg, aux prises avec Périer. Je trouvai en lui plus de résistance que je ne m'y étais attendu. Elle fut si vive, et d'une amertume si personnelle pour le Roi et sa Famille, que tout autre que moi, vraisemblablement, s'en serait découragé. Je m'estimai heureux d'avoir obtenu qu'il ajournerait au lendemain, après une seconde entrevue, sa réponse définitive. « J'en désespérerais, dis- « je le soir à Montalivet, si la nuit ne lui porte point « conseil! »

Nous la passâmes, plus ou moins tous les trois, chacun de notre côté, dans une anxiété fatigante : Périer, par violence de tempérament et par caractère, d'autant plus agité dans l'indécision que, une fois sa décision prise, il s'y jetait tout entier et y devenait inébranlable; moi, par nature aussi, et surtout parce que les griefs de Périer contre la politique du Roi, de sa Sœur, et contre les penchants trop démocratiques du

jeune Duc d'Orléans (quoique ces griefs fussent taxés d'exagération par Montalivet), m'avaient plus que jamais convaincu que le salut du Trône et du Pays allaient dépendre du résultat de ma seconde tentative. Montalivet fut celui de nous trois qui dormit le mieux, soit satisfaction de conscience, soit qualité et tempérament d'homme d'État qu'il faut reconnaître en lui, l'ayant vu pendant les plus fortes crises rester dans ses habitudes, et demeurer, à la fois, calme et résolu.

Le jour enfin revenu, le 1[er] mars, plein de mon sujet et d'arguments fruits de ma nocturne méditation, je retournai, avant neuf heures du matin, chez Périer. Une première chose me plut : sa porte, pour tout autre que pour moi, était close; cela me parut de bon augure. « Eh bien! lui dis-je en arrivant, vous êtes-« vous réveillé, ce matin, patriote plus dévoué qu'hier, « si toutefois le remords a pu vous laisser dormir? » Alors, entrant promptement en matière, je réduisis à quatre objections toutes ses difficultés de la veille :

Il ne voulait pas, après Lafitte, avait-il dit, renouveler en lui le scandale d'un banquier premier ministre;

Le maréchal Soult, ministre de la guerre, qu'il jugeait indispensable, lui disputerait la Présidence;

Son avénement serait accueilli par une émeute, sans qu'il connût les moyens de la réprimer;

Il ne connaissait que trop les dispositions du Roi et de sa Famille, etc.

Ce texte ainsi établi sans contestation, je lui fis remarquer sur la première objection, sa maison de banque, qu'il avait un frère éprouvé, digne de toute sa confiance; que d'ailleurs sa renommée financière se-

rait un précieux avantage, à tous les yeux, dans l'état critique de nos finances.

A l'égard de l'opposition du maréchal, je convins qu'elle était à craindre; mais, d'accord avec le ministre de l'Intérieur, je lui donnai un moyen honorable et infaillible de la vaincre.

Quant à l'émeute, d'abord Montalivet n'y croyait point. Dans tous les cas, d'ailleurs, il s'en déclarait responsable, se chargeait de la dompter, et promettait enfin de ne lui remettre le Pouvoir que tout entier et incontesté.

Sur la nécessité et la possibilité d'un prompt changement de ministère, je lui expliquai pourquoi nous jugions qu'il n'y avait plus un instant à perdre, et comment Montalivet pouvait, par sa démission, choisir le jour de cet événement à sa disposition.

Je résume ici, car je fus moins bref, étant cette fois mieux écouté. Déjà même, ne doutant plus de mon succès, je me développais complaisamment sur ce terrain dont je me croyais le maître, quand tout à coup je le sentis manquer sous moi par un choc si violent, que j'en perdis, un moment, toute espérance. Nous en étions arrivés à la politique suivie jusque-là avec l'Opposition, lorsque le nom seul du Roi, comme l'étincelle sur la mine, produisit une telle explosion, que je me vis rejeté, d'un seul coup, au point où nous en étions resté la veille.

« Oui! oui! s'écria Périer; vous me répondez de
« tout : je n'ai plus qu'à accepter, me voilà ministre!
« Mais alors, vous et Montalivet, me répondrez-vous
« de tous les faux-fuyants qu'on prendra, de toutes

« les portes de derrière qu'on se gardera, et qu'on
« tiendra ouvertes à nos adversaires? De là, pourtant,
« ma marche entravée, mille obstacles entre moi et
« mon but, toutes mes résolutions dénaturées, avor-
« tées, ou changées en demi-mesures! Me répon-
« drez-vous aussi de l'abandon de cette politique
« étroite, qui pense gouverner par des dîners, donnés
« alternativement aux Chefs des partis les plus con-
« traires, et par les articles de journaux qui les racon-
« tent? Renoncera-t-on à ces prostitutions de la
« Royauté devant les républicains et les anarchistes?
« à l'avilissement de ces camaraderies révolutionnai-
« res? à ces scandaleuses déclamations contre l'Héré-
« dité, qu'on prête à l'Héritier même de la Couronne?
« Croyez-moi, quand ce ne serait que par ce côté ou
« par ***, le Pouvoir m'échapperait; je serais trahi sans
« cesse! J'accepte le combat en face; mais être atta-
« qué par devant, trahi par derrière, avoir à se dé-
« fendre des siens comme de l'ennemi, c'est trop à
« la fois, je ne me charge point de cette tâche! Il
« fallait m'écouter il y a trois mois, quand le dégoût
« me força de quitter le ministère! J'ai prédit alors
« qu'on me rappellerait, mais trop tard, comme Char-
« les X! Eh bien! en effet nous y voilà, et pour celui-
« ci comme pour l'autre le mardi et le mercredi sont
« passés, nous en sommes au jeudi! Il est bien temps
« d'appeler le médecin quand la mort vous frappe!
« Et quelle mort! Voyez l'émeute de l'Archevêché!
« Voyez les Armes du Roi! Lui laisser imposer une
« telle honte! On ne les a pas plus défendues que
« celles du Ciel! Quoi! vous vous dites mes amis, et,

« quand le Pouvoir est tombé dans la boue des rues, « lorsqu'on ne peut plus y toucher sans se salir, vous « voulez que je le ramasse!... »

Il en dit bien plus! On connaît Périer et ses emportements habituels; il était lancé : ses paroles étaient de feu, l'une enflammait l'autre! Sa Philippique dura plus d'une grande heure! Dans son exaltation, il frappait du poing sa table, ses genoux, les miens aussi; il me saisissait le bras avec violence. Mais, loin de me récrier et de l'interrompre, je le laissais dire et faire, se consumer, et me laissai martyriser. Puis, quand je le vis à bout de forces et de colère, et lui-même surpris de se trouver au delà de toutes les bornes, je le ramenai doucement au point de départ, je le fis tacitement convenir qu'il avait exagéré; que même dans ce que ses récriminations avaient de trop juste, il ne faisait point assez la part des circonstances. J'ajoutai toutes les considérations qu'on peut supposer : sur ses antécédents, sur ses engagements avec nous, et sur son patriotisme; sur ce que le Roi serait personnellement compromis contre les factieux, et sans retour possible, dès qu'il aurait accepté, avec un système vigoureux, un premier ministre aussi décidé à les combattre.

« Quant aux autres choix à faire, reprit Périer, évi« demment ébranlé et radouci, ce serait une autre « difficulté. Il faudrait d'abord se voir, se mesurer, et « se bien entendre. Mais nous n'en sommes point là, « vous dis-je! Un tel changement, un parti aussi dé« cisif à prendre, ne peut pas être le résultat d'une « fantaisie de cabinet, des hasards d'une conversation

« occulte, des variations d'un esprit trop épris de po-
« pularisme. Non, décidément je ne puis sortir que
« d'une détermination forte, d'une manifestation écla-
« tante! Que le Roi se montre! Que, devant les Cham-
« bres, il se déclare enfin l'ennemi mortel des ré-
« volutionnaires! Que, devant la première émeute,
« il soit à cheval, écrasant l'insurrection, au lieu de
« se contenter, pour défendre sa cause, d'aller ha-
« ranguer des troupes que tant de faiblesse para-
« lyse! Alors, fort de lui, de moi-même et de cette
« cause, j'écouterai votre appel, j'y pourrai répon-
« dre!

« Vous acceptez donc! me suis-je écrié; car
« cette déclaration de principes et leurs conséquen-
« ces, tout ce que vous demandez là ressort néces-
« sairement de la proposition que je vous apporte.
« Quelle détermination plus formelle, quelle dé-
« monstration plus éclatante exigeriez-vous que cet
« appel de vous et de vos amis au gouvernement de
« la révolution de 1830? Quel pas plus décisif le
« Roi peut-il faire? Quel engagement plus complet
« pourrait-il prendre? Vous le voyez, vos propres
« paroles vous engagent, et, de ce pas, j'en vais porter
« l'heureuse nouvelle à Montalivet, qui l'attend avec
« la plus généreuse impatience! »

En achevant ces mots je sortais, quand, me rete-
nant, Périer me dit, avec embarras, de bien remar-
quer que je n'emportais pas sa parole; qu'il n'avait
fait qu'une simple supposition sans rien promettre.
« Non, répliquai-je; si vous hésitiez encore, de quel
« droit désormais reprocheriez-vous à d'autres leurs

« hésitations? Vous manqueriez à tous vos amis qui « comptent sur vous, et à vous-même! »

Rendu enfin, Périer ne me parla plus que de la composition du nouveau ministère. Comme la pensée des émeutes l'obsédait, il fit d'abord venir chez lui ***, alors Directeur de la Police.

Croyant dès lors achevée ma part dans cette œuvre de salut, le lendemain je quittai Paris. Je venais, mes enfants, d'acheter, entre Melun et Montereau, une terre, plutôt de produit que d'agrément, que j'habite peu. Aujourd'hui pourtant, 25 octobre 1848, il se trouve que j'y retrace ce passage de mes souvenirs. J'y restai les huit jours suivants, fort occupé, sans journaux, sans nouvelles, et pourtant sans inquiétudes politiques, convaincu qu'à mon retour je trouverais le Gouvernement en mains vigoureuses.

CHAPITRE VI.

L'expliquera qui pourra, mais qui de nous n'a point remarqué dans sa vie, de même qu'aux jeux de hasard, des séries de bonheurs ou d'infortunes? Un hasard heureux m'avait conduit, le 28 février, chez Montalivet, ce qui avait décidé la crise ministérielle. Revenu, le 11 mars au soir, à Paris, un hasard pareil me mena le lendemain, au ministère de la guerre, chez le général Préval, Directeur du Personnel. Ce fut au jour, à l'heure juste qu'il fallait : une heure plus tard, il n'était plus temps!

Préval, ce qui arrivait rarement, était seul; autre à-propos! Aussitôt qu'il m'aperçut : « Savez-vous, me « dit-il, ce qui se passe? Quelle scène! En entrant ce « matin chez le Maréchal, je l'ai trouvé étendu sans « force dans son fauteuil, muet, pâle, tout défait! « Je l'ai cru mort. Son orgueil, blessé des prétentions « de Péricr à la Présidence, l'avait mis dans cet état! « Il hésitait, depuis la veille, entre deux partis : celui « d'accepter cet abaissement, ou de se jeter dans l'Op- « position et d'en être le ministre. Sa femme, pen- « dant toute cette nuit, l'avait supplié de se résigner; « mais, surexcité par ***, il avait résisté, et il me fai- « sait appeler pour me demander conseil.

« Votre temps, lui ai-je dit, n'est point venu; il vien- « dra, laissez-le faire. La France n'en est pas à la « page de son histoire où son ministre de la guerre, « son guerrier le plus renommé, doit être Président « de son Conseil. Vous n'en êtes pas moins ici l'homme « indispensable, l'homme dont tous les partis ont et « auront toujours besoin. Tous les autres person- « nages s'useront : ce sont des hommes de passage. « Vous seul, par votre renommée et votre rang, leur « survivrez. Placez-vous donc au-dessus de tous, et « de tous les partis surtout. C'est de cette hauteur « qu'il faut envisager votre position. N'écoutez pas « *** ; vous connaissez son orgueil et sa violence, ces « méchants conseillers l'aveuglent! Ce général ne voit « pas que, vous retirant aujourd'hui, demain vous ne « serez plus que Maréchal d'un parti, au lieu d'être « resté celui de la France. Hé quoi! lorsque dans « votre main vous tenez toutes les armes du Royaume,

« vous vous réduiriez vous-même à n'être plus que « l'arme d'une faction, l'instrument d'insensés uto- « pistes qui, dans leur aveuglement, n'aperçoivent pas « à leurs pieds l'abîme de boue et de sang où ils nous « entraînent! Est-ce à vous, grand propriétaire, Ma- « réchal, Duc, homme de Commandement et d'Auto- « rité, à vous mettre aux ordres de ces révolution- « naires? Que respectent-ils? Ne jetez pas à leur merci « votre illustration, votre tête blanchie, votre main « victorieuse!... »

Ici Préval, après cette chaleureuse inspiration, où chacun reconnaîtra son langage ardent et ses formes sentencieuses, s'était arrêté, voyant, m'a-t-il dit, la Maréchale et sa fille fondre en larmes, et le Maréchal, tout ému lui-même, lui tendre la main, et de l'autre s'essuyer les yeux.

Son parti était pris. Préval me confia que, dans le Conseil convoqué ce jour-là même, le Maréchal se résignerait. Mais, ajouta-t-il, vous comprenez combien il importe que Périer en soit prévenu, et qu'il n'y a pas un instant à perdre; sans quoi, avec la répugnance qu'on emporte d'ici, une délibération trop vive ou mal conduite gâterait tout!

Je n'hésitai point; mais déjà Périer était au Palais-Royal. Je décidai son frère Joseph à s'y rendre sur-le-champ. Un billet, qu'il lui ferait passer au Conseil, devait l'avertir que la place était rendue, et que les noms de Jourdan ou de Clausel, mis en avant avec tous les ménagements convenables, décideraient de la résistance du Maréchal. Ce fut justement ce qui arriva.

Le hasard seul, comme on l'a vu, m'avait mis et

remis la main dans cette affaire. Je la croyais terminée; il n'en était rien cependant. Et vous allez voir encore que, par une persistance assez singulière, ce même hasard, qui m'en avait donné le commencement, m'en avait de même réservé la fin.

Le lendemain 13 mars, en effet, vers huit heures du matin, j'étais sorti de chez moi pour un rendez-vous chez mon notaire, quand cette prédestination bizarre me fit rencontrer Joseph Périer près de sa maison. Pressé par l'heure, je passais lorsque, m'arrêtant, il m'attira, m'entraîna et me poussa, bon gré, mal gré, jusque dans la chambre à coucher de son frère Casimir.

Cette pièce n'était qu'un de ces cabinets bas et resserrés, jadis appelés boudoirs. Un canapé étroit, dans un encadrement de boiserie, en occupait le fond. C'était là le lit de Périer. On connaît la forte et haute taille de cet illustre personnage. Dans ce petit cadre, sur ce lit si exigu, le contraste en faisait comme un colosse. Il y était sur son séant, en chemise, ses bras croisés sur sa poitrine, et ses mains crispées; ses yeux ardents semblaient lui sortir de la tête pour me repousser. A cet aspect : « Comment! m'écriai-je; vous « hésitez encore! Votre ministère n'est point formé! « Le *Moniteur* n'annonce pas ce matin que vous êtes « enfin à notre tête!

« Non, je n'hésite plus; me cria-t-il d'une voix qui « fit explosion. Je ne veux plus de votre infâme Pré- « sidence! Dans quelle caverne m'avez-vous poussé? « Personne, hors des traîtres, ne veut m'y suivre! Bé- « renger refuse!..... Dès le premier pas, je ne m'y

« vois entouré que de perfides collègues et d'amis « lâches!..... Sur quoi m'appuierai-je? La Garde Na- « tionale? Mais arrive-t-elle jamais à temps? La ma- « jorité? Les avez-vous vus hier, à la Chambre, avec « leur attitude timide et irrésolue? Ils s'étonnaient de « ce qu'ils appelaient l'essai hasardeux que j'osais « tenter! Voilà comme ils m'ont soutenu! C'est ainsi « qu'ils encouragent l'homme qui se dévoue seul au « salut de tous!

« Mais c'est pour cela même qu'on vous appelle! lui « répliquai-je. Vous leur demandez là justement le « courage qu'on vous demande! Après six mois de « honteuses faiblesses du Pouvoir et de tergiversations, « ce qu'on vous demande, c'est d'être ce guide, c'est « de marquer ce but, c'est de donner cet ensemble et « cette impulsion qu'on attend de vous! Et, parce que « le succès n'est pas certain, vous voulez vous dé- « rober? Eh oui, vous risquerez quelque chose; mais, « dans ce monde, obtient-on rien sans cela? Sans « doute encore vous exposerez une belle et grande « existence; mais c'est là une de ses conditions : c'est « elle-même qui vous compromet, qui vous engage, « qui nous donne le droit de compter sur vous! Et « vous, quand la Patrie vous nomme son grand ci- « toyen; quand, dans le danger, elle tourne les yeux « sur vous, vous ne répondriez pas à son appel! vous « la laisseriez tomber dans l'anarchie, qui vous dévo- « rerait le premier vous-même! Vous mériteriez en- « fin le reproche qu'hier *Le Courrier* vous adressait. « — Quoi! quel reproche? s'écria Périer. — Celui « d'un caractère où l'incertitude l'emporte sur les

« nobles inspirations ; qui n'ose point exécuter ce « qu'il conseille ; à qui le Pouvoir fait peur, et qui, « dans l'occasion, disparaît ! »

Je m'aperçus que ce dernier coup perçait jusqu'au vif : tant le journalisme a la morsure acérée ; tant il a de prise sur les esprits les plus fermes et les plus hautains ! Dès lors, pénétrant par cette ouverture : « Vous « le voyez, ajoutai-je, vous ne pouvez plus reculer ; « le sort du pays, la paix de l'Europe sont dans vos « mains, vous en êtes responsable ! D'ailleurs, qu'avez-« vous donc tant à craindre ? Tout est honneur dans « ce que vous allez tenter : réussissez-vous, la gloire « en sera impérissable ! Succomberiez-vous, la cause « est si sainte, qu'il n'y aurait pas de chute plus noble « et plus honorable ! »

Je crois voir encore, à ces mots, Périer s'élancer de son lit à terre, venir à moi, et s'écrier : « Vous le vou-« lez, vous m'y forcez, eh bien, j'accepte ! » Puis, la main sur son côté droit, il ajouta : « Mais sachez-le « bien, vous me tuez ! C'est un meurtre ! C'est ma vie « que vous exigez de moi ! Vous ignorez tout ce que « je souffre ; combien le repos m'est indispensable, et « que je vais mourir à la peine ! Oui, avant un an, « vous le verrez, j'aurai succombé ! »

Il ne disait que trop vrai ; mais il avait une si vigoureuse apparence, que je n'en crus rien. « Et quand « cela serait vrai, répliquai-je, le salut du pays vau-« drait bien ce sacrifice ! Et vous allez, d'ailleurs, « vous immortaliser ! »

Nous prophétisions tous les deux !

Alors, et après des détails, inutiles à redire ici, sur

son système, qu'il déclara le 18 mars, et dont il faut se rappeler à jamais l'admirable exposition ; après encore d'autres détails sur ceux à qui il allait avoir affaire, mais trop personnels pour être divulgués, craignant, en le quittant, de lâcher prise, je lui fis, sa main dans la mienne, donner sa parole d'honneur que tout serait terminé dans la journée même, et que le lendemain matin, dans le Journal Officiel, amis et ennemis, la France et l'Europe enfin, l'apprendraient irrévocablement.

Il tint parole ! Trois heures après, une double déclaration royale était promise. Le Roi devait se prononcer devant les Députés, M. le Duc d'Orléans devant les Pairs ; le ministère était formé ; sa composition envoyée au *Moniteur*, puis retirée pour une modification, et enfin arrêtée définitivement telle qu'elle parut dans la soirée même !

CHAPITRE VII.

Ce fut à cette révolution de ministère, accomplie le 13 mars 1831, c'est au système si éloquemment proclamé cinq jours après, que la France a dû les dix-sept années de liberté et de prospérité dont elle a joui !

On a vu la part de Montalivet dans cette œuvre de salut. J'ai dit avec quel généreux et patriotique désintéressement ce jeune ministre en donna le signal, et en facilita les moyens par un noble sacrifice. Je dois ajouter ici qu'il couronna cette bonne action par un autre acte de dévouement digne de mémoire.

Aimé du Roi, qu'il aimait et dont il avait la confiance, l'Intendance de la Liste Civile lui était promise. Il la désirait, il allait en prendre possession; mais, dans mes précédents entretiens avec Périer, j'avais fait observer à celui-ci que son caractère gênerait celui du Roi; qu'entre lui et ce Prince il aurait besoin d'un intermédiaire, et qu'il n'en pouvait choisir un plus utile que Montalivet. Périer en était tombé d'accord. J'étais d'autant plus certain de cette incompatibilité de caractère entre lui et Louis-Philippe, que je savais le Roi contrarié, consterné même jusqu'aux larmes, et déjà presque malade de la nécessité de se soumettre aux vives et impérieuses exigences du nouveau ministre.

La présence de Montalivet entr'eux avait donc été jugée indispensable.

Or la difficulté semblait devoir être de lui faire accepter dans le Conseil une position inférieure à celle dont il venait lui-même de se démettre. Il s'agissait de lui proposer de se donner ainsi l'apparence humiliante d'un ambitieux déchu, se raccrochant aux moindres branches du Pouvoir, et par là de perdre, aux yeux de tous, le mérite de son désintéressement. Il fallait encore lui demander, à lui marié et déjà père, de renoncer à une place paisible, sûre, agréable et conforme à tous ses goûts.

A tant de motifs puissants d'un refus probable, se joignaient les prières de ses parents, les supplications, les pleurs même de sa femme, dont je fus témoin. Rien de tout cela n'arrêta Montalivet! Nous lui avions présenté cette abnégation comme un devoir; il n'a point hésité à s'y soumettre! Et moi, par le fidèle récit

de ce dévouement, je tiens ma parole, alors donnée, de saisir toutes les occasions de lui rendre hommage !

Quant à Périer, l'Histoire, en enregistrant dans ses annales son nom devenu justement célèbre, s'est chargée de notre reconnaissance.

Tout en lui était imposant; tout commandait, et, avec une bien rare harmonie, annonçait l'autorité : grandeur d'âme comme de stature; attitude et voix impérieuses; esprit et regard étincelants; expressive, mâle et noble beauté de figure, de langage et de caractère !

Homme tout de feu, il était, dans le bien, l'action elle-même personnifiée : l'action haute, franche, énergique, irrésistible, et, dans ses justes indignations, souvent même trop impétueuse !

Sans autre ambition que celle de se sacrifier au salut et à l'honneur de son pays, il était toujours prêt à déposer le Pouvoir, qu'il n'accepta que pour le relever et le remettre à sa place.

Ce fut pour la plus sainte, mais la plus difficile des causes, celle du rétablissement de l'ordre et du respect absolu de la loi dans la liberté, ce fut l'homme d'État, l'homme providentiel de Gouvernement, créé pour les circonstances !

Il devait beaucoup à la nature. Né avec un esprit non-seulement juste et droit, mais de plus, vif, ardent, plein d'inspirations et prompt à saisir, l'éducation y avait peu ajouté, ces dispositions lui ayant, dans ses premiers ans, rendu l'application au travail plus pénible qu'à d'autres, et moins utile.

Un contraste singulier frappait en lui : c'était une raison froide, avec un tempérament passionné jusqu'à la violence.

Fier par le sentiment de sa supériorité, il n'en était pas moins défiant et susceptible. J'ai souvent recherché la cause de cette susceptibilité d'une âme si haute; j'ai cru la trouver dans une position longtemps inférieure à son mérite : soit dans sa famille, où de dix enfants il était le dernier par l'âge; soit dans la société, où son adolescence avait été révoltée par les monstruosités de 1793, et sa maturité, froissée peut-être sous la Restauration par les habitudes trop hautaines de l'ancienne France. Jusqu'en 1830 enfin, quelqu'honorable qu'eût été son origine, quelque brillante même que sa position fût devenue, elles ne l'avaient point élevé au niveau de ce premier rang pour lequel il semblait avoir été créé, et dont il s'est montré si digne.

Quant à sa défiance, elle ne paraîtra que trop fondée à tous ceux qui, dans nos temps difficiles, ont connu les hommes. Sa susceptibilité l'était moins; car jusque-là, toujours et partout remarquable, il avait été toujours et partout remarqué : et d'abord, dès 1798, à l'armée d'Italie, où, appelé par la réquisition, il servit trois ans comme officier d'arme savante; puis dans le monde, où, rentré à vingt-deux ans, il plut par un esprit aimable, et se fit estimer plus tard, comme bon père de famille, négociant heureux, et banquier habile.

Il n'avait pas moins réussi dans nos Assemblées politiques. Là, de 1818 à 1830, Paris l'ayant constamment choisi pour son Député, on l'avait vu, comme

tous les hommes nés supérieurs, s'élancer en tête de son parti, et s'y marquer, d'un premier bond, la première place !

Dans cette longue lutte, ferme contre les revers, et, ce qui est plus rare, modéré dans l'attaque et dans le succès, il avait montré, par son respect pour le Pouvoir dont il combattait les dépositaires, que, digne de s'en saisir, il serait capable de le relever de son abaissement, de le soutenir au-dessus de tous les partis, et de l'en défendre.

Tel avait été notre espoir quand nous le décidâmes à l'accepter. En effet, son parti pris, sa lutte à mort contre l'anarchie résolue, choix des hommes, choix des moyens, tout annonce une supériorité irrésistible. Dès les premiers jours qui suivirent, et pendant quatorze mois, le Pouvoir, hautement remis à sa place, y est vigoureusement maintenu. Une Assemblée est favorablement composée d'après une loi d'élection nouvelle. Elle s'égare cependant, dès son premier pas, hors des voies parlementaires; mais Périer, par une vive démission, que suspend heureusement, le même jour, une invasion en Belgique des Hollandais qu'il réprime, la force à rentrer dans son système. On voit alors nos principales questions organiques convenablement résolues; la confiance rendue au commerce, la sécurité à l'industrie, et l'ordre habilement rétabli dans nos finances. A ces résultats, ajoutons : l'organisation et l'armement, achevés, de deux millions de gardes nationaux et d'une armée de quatre cent mille hommes; des complots déjoués; des émeutes vaincues. En même temps qu'ainsi la paix intérieure renaît avec

tous ses fruits, la paix extérieure est imposée à l'Europe entière; et par l'occupation hardie d'Ancône et de la Belgique, qui sauve l'indépendance des Belges et celle du Saint-Père, la Hollande et l'Autriche, courageusement repoussées, sont fermement contenues dans leurs limites!

Voilà les principaux actes dûs à Périer, grâce à la noble voie d'ordre et d'honneur, de puissance et de progrès, où sa forte main a poussé la France. Cette impulsion fut si vigoureuse, qu'elle en a conservé le mouvement, après lui, seize ans encore!

Quant à lui-même, malheureusement, et comme il me l'avait prédit, dès 1832 les fatigues d'un si grand effort, bien plus que le choléra, l'ont arrêté : il succomba le 16 mai! Lorsque, pour conduire à la tombe ses restes mortels, je me réunis à la France entière consternée et à sa famille, une faible consolation se mêla à mes regrets : je venais d'apprendre que j'avais adouci l'un de ses derniers moments par quelques paroles prononcées devant les Pairs. Elles défendaient son système; et lui, tout entier encore à cette œuvre de salut sur son lit de mort, il se les était fait redire; elles l'avaient ranimé quelques instants, et il m'en avait fait témoigner sa reconnaissance!

Ce souvenir me ramène à ce qui m'était advenu depuis que j'avais contribué à le décider à se sacrifier ainsi à la France.

CHAPITRE VIII.

Ce devoir rempli, j'étais retourné à mes occupations agricoles et littéraires. Mais j'oublie de vous dire que, après vingt ans de grade de général de brigade, pendant lesquels je m'étais laissé recommander par quatre campagnes, par de nouvelles blessures, par des actions citées et quelques services rendus en temps de paix, le nouveau Gouvernement, faisant droit à mon ancienneté, m'avait nommé, le 27 février 1831, général de division. Ainsi, parvenu au premier rang des deux carrières que j'avais tentées, et satisfait de ma position, je n'ambitionnais rien au delà. Un dernier vœu de mon père m'avait alors entraîné à ajouter un règne à son histoire de France inachevée. J'écrivais donc l'histoire de Charles VIII, lorsqu'un billet de Montalivet vint m'arracher à ce travail. L'invitation était pressante. Je pars donc et j'arrive à Paris, où j'apprends qu'une promotion de Pairs est résolue; que j'y suis compris, et que, dans l'incertitude sur mon acceptation, Périer veut s'en assurer.

La précaution n'était pas de trop, car je refusai d'abord. Cette nouvelle carrière m'effaroucha. Vous vous souvenez que, dans mon adolescence, l'éducation publique, si utile pour nous faire connaître nos forces personnelles et relatives, et pour leur développement, m'avait manqué. Élevé, tout au contraire, dans la solitude, au milieu des proscriptions, dans l'infortune, et conséquemment peu confiant, il m'en était resté, avec l'habitude de me replier sur moi plu-

tôt que de me communiquer, un goût de retraite si vif, que, à présent même encore, je ne referme jamais ma porte sur moi seul sans un sentiment de mieux-être inexprimable. Après avoir été militaire, c'est-à-dire improvisateur d'actions et non de paroles, devenu historien, avec un penchant décidé pour une concision pleine et claire, ce qui suppose un auteur laborieux d'œuvres longuement méditées et corrigées, plutôt qu'un écrivain de premier jet, rien ne m'avait préparé pour la Tribune.

Bien plus, le souvenir de mes angoisses, lorsqu'à celle du Corps Législatif j'avais présenté les drapeaux conquis en Espagne, me la faisait redouter. Jusque-là, sans doute, le nom que j'avais eu à soutenir et la passion de la renommée m'avaient fait surmonter, dans les Armes et dans les Lettres, cette défiance de moi-même. Mais j'avais cinquante et un ans; n'était-ce pas une raison de plus pour ne point aller m'aventurer dans une troisième carrière, contraire à mes habitudes, et où mon amour-propre souffrirait d'une impuissante et inévitable obscurité?

Pourtant, comme il y avait trop de personnalité dans ces motifs de refus, je n'opposai à Périer que ma santé et le peu d'utilité dont je lui serais. « Cela « ne se passera pas ainsi, me répondit-il. Vous n'i- « gnorez pas qu'il s'agit d'obtenir des Pairs, contre « leur hérédité, un vote pareil à celui de l'autre « Chambre. Si j'y ai souscrit malgré moi, vous savez « encore que votre opinion, tant sur le vœu du « pays que sur le fond de cette affaire, est entrée « pour quelque chose dans cette concession qui m'est

« très-pénible. — J'en conviens, lui répliquai-je.
« Oui, cette hérédité, dont je ne conteste pas d'ailleurs
« tous les avantages, m'a toujours paru une anomalie
« contre tous nos principes établis en France de-
« puis 1789. Ces principes, par des motifs bien autre-
« ment impérieux, admettent, il est vrai par excep-
« tion, un Roi héréditaire, mais en lui imposant des
« ministres responsables. Et vous voudriez que, plus
« privilégiés que le Roi lui-même, de simples citoyens
« pussent naître Législateurs, sans conditions, sans
« responsabilité! Mais c'est justement contre des pré-
« tentions pareilles que, en dépit d'une longue posses-
« sion et d'illustrations brillantes, s'est soulevée la
« grande Révolution de la fin du dernier siècle. Ne
« voyez-vous pas que la Restauration, en rétablissant
« ce privilége d'hérédité, n'a créé qu'une position
« sans défense aucune contre l'envie universelle; que
« ce simulacre d'Aristocratie est sans racines, sans con-
« sistance; que nos mœurs nouvelles le réprouvent;
« qu'il est isolé au milieu de toutes nos institutions,
« qui lui sont contraires; qu'enfin il deviendra de
« plus en plus choquant et insupportable par un re-
« crutement forcé de gens nouveaux, sans fortune,
« sans renommée, sans autorité suffisante, issus de
« la faveur ou des nécessités de ministres éphémères,
« et dont les noms inconnus révolteront par leur con-
« traste avec un aussi éclatant et aussi considérable
« privilége?

« Mon Dieu! personne plus que moi ne regrette
« l'Aristocratie. Cela seul a de la dignité, de la durée.
« Mais son temps n'est plus. C'est une source tarie,

« un fleuve épuisé, dont les eaux, entièrement écou-
« lées, se sont perdues, sans retour, dans l'océan de la
« Démocratie, qui engloutit tout! Et l'on a prétendu
« fonder des supériorités durables sur un tel abîme! Ah!
« croyez-moi, la Restauration n'a formé là qu'un vain
« et dangereux nuage, qui retombera incessamment,
« sur la société nouvelle, en orages et en tempêtes!

— Tout cela peut être vrai quant au fait, me répon-
« dit Périer; quant au fond, je le conteste. Et là-
« dessus, sans me compter, vous avez contre vous les
« meilleurs esprits, Thiers lui-même, Guizot, et Royer-
« Collard! D'ailleurs, nous n'en sommes plus là. Votre
« avis l'emporte; vous n'avez donc aucune raison de
« vous refuser à l'appuyer dans la Chambre où l'on
« vous appelle. »

Alors, comme je persistais dans ce refus, s'échauffant subitement : « Il vous sied bien, reprit-il, à
« vous qui m'avez forcé à me jeter dans cette ba-
« garre, de ne pas vouloir m'y suivre et de m'y aban-
« donner! Qu'est devenue votre promesse, alors
« donnée, d'accourir à mon appel? — Oui, comme
« militaire, et contre l'émeute, lui répliquai-je. — Je
« ne l'ai point entendu ainsi, s'écria-t-il; parlez ou ne
« parlez pas, cela vous regarde, mais je vous somme
« aujourd'hui de tenir parole! »

Je cédai. Le surlendemain, 20 novembre 1831, je me réveillai donc Pair de France. Je dois même convenir que, appréciant déjà tout différemment cette nouvelle situation, j'en fus satisfait; que même je me reprochai mon hésitation, et que je sus gré à Périer et à Montalivet de n'avoir pas cédé à mes répugnances.

CHAPITRE IX.

Me voilà donc, pour la première fois, magistrat, législateur, membre enfin du Parlement dans la Chambre Haute; et cela, sans avoir jamais été légiste, juge, ni orateur! Il y avait là trois éducations à faire, et peut-être une quatrième à défaire, celle des camps, assez opposée aux trois premières.

Mes dispositions pour délibérer n'étaient point heureuses. C'était d'abord, dans toute question que j'étudiais, de me trop passionner pour elle; puis, d'éprouver le plus sincère étonnement qu'on pût être d'un avis contraire au mien; de m'en irriter, d'en manifester mon impatience par des exclamations, par des interruptions fort peu parlementaires. Je me serais, dès le premier jour, cent fois élancé à la Tribune sans la crainte qu'elle m'inspirait; peut-être même, quelque court que fût l'espace qui me séparait d'elle, ne me serais-je jamais décidé à le franchir, sans l'indignation que m'inspira le réveil de l'un des souvenirs les plus odieux de cette Terreur de 93, dont nous avions été victimes!

Encore, le moment venu, si mes amis ne m'eussent pour ainsi dire porté à cette tribune, je reculais; tant imposent : et ces regards de toute une assemblée fixés sur vous seul; et ce solennel silence où votre voix isolée va retentir; et cette attente universelle à satisfaire; enfin l'appréhension du ridicule auquel exposerait la prétention, mal soutenue, d'avoir voulu se faire écouter; appréhension bien digne d'in-

térêt quand c'est la modestie, prête à se sacrifier au devoir, qui les éprouve, et non l'amour-propre, lequel, beaucoup plus préoccupé de lui-même que de la cause qu'il défend, joue trop souvent, en ce cas, le plus grand rôle.

Muet ainsi depuis le 20 novembre 1831, l'occasion qui me fit rompre le silence arriva le 21 février 1832. Voici comment.

La Restauration avait voulu que, le 21 janvier de chaque année, un deuil général fût porté, une cérémonie religieuse accomplie, et que le Testament de Louis XVI fût lu publiquement en expiation de son supplice.

Depuis 1830 le Roi, le Gouvernement et la Chambre Élective réprouvaient ces dispositions, comme ravivant un souvenir pénible et irritant; comme un rendez-vous annuel de lutte, assigné d'avance aux divers ennemis du repos public; enfin, comme l'acte d'une vengeance calomnieuse contre le pays entier, victime, ainsi que le Roi martyr, de ces temps affreux, et non leur complice.

La Chambre Élective, excitée par le Roi personnellement intéressé dans cette affaire, avait pris l'initiative. Mais, dans son empressement à se débarrasser de ce qu'il y avait d'excessif dans cette commémoration, elle en avait prononcé la complète abrogation. Bien plus, soit oubli, soit condescendance, pas un seul mot dans sa loi, en abolissant tout souvenir du crime commis, ne le flétrissait.

Et qu'on ne croie pas que cette réprobation fût superflue! Ne vit-on pas alors le parti révolutionnaire,

insultant au sang de Louis XVI, triompher de cette décision comme d'une victoire? Dans le sein même de la Chambre, n'entendit-on pas une voix, malheureusement trop représentative, oser préconiser cet inique, ce barbare assassinat judiciaire, précurseur de tous les crimes pareils de cette odieuse époque?

Il n'était que trop vrai, à la honte des mœurs déréglées de notre temps, cette voix isolée avait été l'écho d'un parti infâme! Dans toute capitale d'un grand État il y a toujours eu un certain nombre d'hommes nécessiteux, cupides et prodigues; gens pervers, à mauvaises passions, prêts à tout bouleverser pour se satisfaire. Quand ces misérables s'attaquent aux biens ou à la vie des particuliers, on les appelle tout simplement voleurs ou assassins. Mais à présent on les décoré du nom d'utopistes ou d'ambitieux, quand pour mieux s'assouvir, généralisant, systématisant leurs criminels desseins, ils assassinent les défenseurs de l'ordre et convoitent le Trésor Public.

Aux vils, aux coupables instincts de ces gens de proie s'ajoutent d'autres passions, celles de la jeunesse ardente et aveugle de nos rues et de nos écoles, avide de bruit et de mouvement, et que charment, sous les noms de liberté, d'égalité et de républicanisme, la licence, le désordre et la révolte.

La révolution populaire de 1830 venait de remuer toutes ces passions; elles fermentaient! On aurait pu espérer que l'horreur du souvenir des atrocités de 93, que le dégoût des ignominies du *sans-culottisme*, prédomineraient; que les héritiers eux-mêmes de ces détestables hommes de sang les désavoueraient;

que, du moins, leurs mauvais instincts, se déguisant, auraient la pudeur ou la ruse de se reproduire sous une autre dénomination, sous d'autres formes. Mais il était arrivé tout le contraire. De nouveaux, de jeunes Terroristes osaient, avec une inconcevable effronterie, se parer des noms les plus infâmes. Ils s'étaient associé la lie du peuple : ils l'avaient organisée en sections de *Gueux*, de *Bras-Nus*, de *Sans-Culottes*, sous l'invocation de Danton, de Marat, de Robespierre, monstres dont Paris les laissait promener dans ses rues les horribles effigies!

Depuis quarante ans, je gardais à la mémoire de ces hommes de sang toutes les haines de mon enfance proscrite par eux. Le temps, loin de les émousser, les avait aiguisées de plus en plus. A l'aspect de cette recrudescence, je me sentis encore plus d'aversion pour ces théoriciens, ces professeurs de forfaits, que pour leurs devanciers. Ceux-là, du moins pour la plupart, n'avaient pas commis de sang-froid toutes leurs horreurs : engagés, sans préméditation, par la plus passionnée de toutes les guerres, dans cette voie sanglante où l'on ne peut plus reculer ni s'arrêter, fouettés et marqués de sang aux yeux de l'Europe entière, ils s'en étaient enivrés! Mais ils ne s'étaient pas, comme ceux-ci, sans provocation, sans autre entraînement qu'une vaniteuse et horrible émulation, préparés froidement à se créer une carrière de guerre civile et de crimes!

Des cris d'indignation m'échappèrent; mes collègues les entendirent. Cette loi sur le 21 janvier venait d'être votée par l'autre Chambre; c'était une occasion, ils comptèrent sur moi pour la saisir; et voilà

comme, à mon insu, je me trouvai engagé, et presque contraint de monter à cette Tribune, dont le seul aspect depuis trois mois me repoussait.

Nous étions, mes amis et moi, convenus de conserver, de la loi trop radicalement abolie, cette inoffensive commémoration : *que, le 21 janvier de chaque année, les administrations publiques, les Cours et tribunaux vaqueraient en signe de deuil.*

Le jour de la délibération venu, le 21 février 1832, j'arrivai tard à la séance, mais, à tout hasard, préparé. Plusieurs orateurs influents, par ménagement pour le Prince, par condescendance pour les Députés, concluaient, sans amendement, pour la loi adoptée par l'autre Chambre. Quant à moi, ferme dans l'opinion opposée, mais n'étant point inscrit, je me croyais libre de me taire. Je laissais s'échapper l'occasion, quand on m'avertit que mes amis, me regardant comme engagé, s'étonnaient de mon silence. J'hésitais pourtant encore quand M. Pasquier, qui nous présidait, m'interpellant : « Hé quoi! me cria-t-il « rudement, quand on a compté sur vous, ne par- « lerez-vous donc pas? » Je n'osai répondre négativement. « Bien, reprit-il; je vais vous appeler! »

Ce parti pris, bon gré, mal gré, je me sentais déjà moins mal à l'aise, lorsque le maréchal Soult, m'interpellant à son tour, me remercia de ce que j'allais défendre la loi présentée. « Moi! lui dis-je, mais, « tout au contraire, je suis là pour la combattre! — « En ce cas, me répliqua-t-il avec irritation, c'est moi « qui vous répondrai! — Quoi, vous! m'écriai-je, « vous, ministre de la Branche d'Orléans, vous vous

« mêleriez à cette discussion sur le régicide dè 93!
« Vous demanderiez l'abrogation de tout souvenir qui
« le réprouve! Et que dirait l'Europe de vous et du Roi
« que vous représentez? » Alors, comme il recevait de mauvaise grâce cette vive objection d'un militaire accoutumé ailleurs à lui obéir, apercevant heureusement son ami, M. de Pontécoulant, j'en appelai à ce Conventionnel, l'un des plus courageux juges de Louis XVI. Son avis, conforme au mien, eut bientôt dissuadé le maréchal de commettre cette faute.

Nous en étions là, quand, le général Dumas descendant de la tribune, j'y fus appelé :

« MESSIEURS,

« Rejeter purement et simplement le projet de loi, ce serait sanctionner la loi de 1816, que ce projet abroge. Or cette loi méritait la réprobation qu'a fait peser sur elle l'autre Chambre.

« Son exécution littérale était pénible et douloureuse; les différentes passions qui s'en emparaient la rendaient dangereuse. Dans plusieurs de ses expressions perçait l'esprit de parti qui l'avait dictée. Elle semblait associer la Nation entière à l'un des plus funestes attentats politiques dont un parti triomphant ait pu se rendre coupable. C'est, Messieurs, pour de si graves motifs que la loi de 1816 me paraît devoir être abrogée.

« Mais s'il importe d'effacer de nos lois ces empreintes des différentes passions qui les ont inspirées, il importe bien plus encore à notre honneur, et surtout après une révolution populaire, de désavouer les

crimes commis jadis au nom de ce même peuple, qui nous a confié sa victoire.

« Quand toute l'Europe retentit encore de tant de cris anarchiques, proférés non loin de cette enceinte, et de ces atroces menaces hurlées sous les fenêtres même du Palais-Royal; quand la morale publique, quand l'indignation nationale, comprimée par je ne sais quel devoir, sont forcées d'entendre, chaque jour, l'apothéose du crime, et de supporter l'inauguration des plus hideuses effigies, il ne faut pas que les honnêtes gens de tous les pays nous soupçonnent d'indifférence pour le plus grand des attentats qu'une nation ait eu le malheur de laisser commettre.

« Il est donc à propos de stigmatiser à jamais cette odieuse époque; il est temps de frapper, à la fois, de réprobation, dans ce seul attentat, toute la Terreur. Il convient de détruire, dans l'esprit d'une portion égarée de notre jeunesse, cette opinion fausse, perverse, avilissante, que la Terreur a pu être bonne à quelque chose; il faut enfin imposer silence au plus effronté de tous les sophismes. N'avez-vous pas entendu proclamer que ces échafauds sanglants, qui déshonorèrent la cause de la liberté, en furent le soutien? et qu'enfin cette Terreur, dont le moindre des maux fut la honteuse banqueroute, a sauvé la France?

« Ainsi, notre salut d'alors n'appartiendrait plus à cet enthousiasme de liberté, à cette noble passion d'indépendance qui souleva la France de 1792 à la fois et comme un seul homme! Ainsi, nos glorieuses armées de la République, avec leur généreux désinté-

ressement, leur dévouement inouï, leur inimitable valeur, n'auraient plus été que les esclaves obéissantes du plus hideux de tous les despotismes! Ainsi, tant de vertus, dignes de cette antiquité dont, ailleurs qu'à nos armées, l'imitation fut si ridicule et si dégoûtante, seraient forcées de changer de nom, seraient dépouillées de tout leur éclat! Enfin, Messieurs, ce ne serait plus au patriotisme de nos grands citoyens, à l'héroïsme de nos guerriers, conduits par le génie des Marceau, des Kléber, des Ney, des Kellermann, des Macdonald, des Jourdan, et de tant d'autres, que nous devrions le salut et l'immortelle renommée de la France; ce serait au plus honteux, au moins français de tous les sentiments, à la peur! à cette infâme Terreur, qui n'eut d'autre effet que de créer la plupart des dangers dont le glorieux et patriotique dévouement de nos soldats citoyens sut triompher!

« Messieurs, ce n'est pas quand la criminelle licence de la Presse ose vanter encore ces affreux jours; ce n'est pas quand elle insulte impunément tous les Corps de l'État; quand son anarchique voix, essayant d'égarer les masses, excite leurs souffrances contre ce qu'elle nomme l'aristocratie bourgeoise, industrielle et manufacturière, c'est-à-dire contre tous les genres d'illustration, de lumières et de propriétés; ce n'est certes pas alors qu'on peut oser dire au peuple qu'il n'a pas besoin des leçons du passé pour assurer son avenir. Assez souvent, depuis dix-huit mois, au bruit de tant de clameurs démagogiques, on a pu nous croire sur le bord de l'abîme de 93; et chaque jour encore, dans les rues, jusqu'au milieu des tribunaux, nous

revoyons les livrées de cette odieuse époque, et nous en entendons le langage.

« J'en atteste les nobles efforts de notre généreuse Garde Nationale! Jusqu'ici ils ont été victorieux, et l'Europe entière, qu'ils ont sauvée d'une conflagration générale, les applaudit et les admire. Mais quoi! se figure-t-on que de 89 à 93 Paris ait été désarmé? Hé! Messieurs, cinquante mille soldats citoyens, aussi valeureux que leurs fils, étaient alors et sans cesse présents sous les armes; ils eurent aussi leurs jours de victoire; et pourtant il ne fallut qu'un changement dans la Législature, et conséquemment dans leur état-major, pour livrer leurs têtes proscrites aux misérables qu'avait jusque-là contenus leur courage! Nous étions alors les mêmes qu'aujourd'hui, et si notre situation est meilleure, c'est grâce à une ruineuse et sanglante expérience.

« N'en repoussons donc pas les souvenirs, Messieurs; consacrons-les, au contraire; entretenons comme un feu salutaire et sacré l'horreur qu'ils nous inspirent; et qu'enfin, de cette grande violation de toutes les lois morales et constitutionnelles, l'inviolabilité des Rois ressorte plus puissante!

« Voilà pourquoi il faut un éternel désaveu au crime public, précurseur de tant d'autres, que nous eûmes le malheur de laisser commettre; et voilà comme il convient de soutenir l'honneur de notre révolution de juillet, à la fois si héroïque, si pure et si généreuse!

« En me résumant, Messieurs, je demande l'abrogation de la loi de 1816, parce qu'elle est d'une exécu-

tion douloureuse, dangereuse, et qu'elle semble être une punition infligée à la France.

« Je n'en veux plus, parce qu'il convient mieux que le noble désaveu dont il s'agit soit proclamé par la Nation libre et victorieuse de juillet, que par la Nation vaincue, désarmée, enchaînée de Waterloo!

« Mais, en rejetant cette loi de 1816, je repousse bien plus encore un immoral, un calomnieux silence, indigne de cette grande Nation et de sa glorieuse capitale.

« Ne voyez-vous pas qu'un tel silence nous associerait au crime, plus encore que la loi que nous réprouvons? Messieurs, si nous voulons être libres, osons être justes, et commençons par l'être envers nous-mêmes. Que la Justice Française soit donc en deuil le jour où une si grande injustice fut commise!

« C'est pourquoi, Messieurs, je vote pour la proposition faite par M. de Maleville, en prévenant la Chambre que j'aurai l'honneur de lui présenter un sous-amendement, dans le cas où cette proposition serait rejetée. »

CHAPITRE X.

Mon embarras vaincu, tout entier à ce cri d'indignation, à peine entendis-je les acclamations de la plus grande partie de l'Assemblée. Aussi, quelle fut mon émotion quand, descendu de la tribune, je me vis entouré des félicitations de mes collègues, quand notre Président lui-même vint me dire que, dès mon

début, je venais de me marquer une place honorable dans notre Chambre!

La séance, pendant un quart d'heure, fut suspendue.

Mais de ces éloges, les plus touchants pour moi furent ceux du savant et éloquent Mousnier et du vieux et respectable Siméon, qui, tous deux me remerciant de leurs voix émues, de leurs yeux baignés de larmes, et de leurs mains pressant les miennes, s'écrièrent : « Ah! pourquoi votre illustre père, que « nous aimions tant, n'était-il plus là pour vous en« tendre? »

On alla bientôt aux voix; nous l'emportâmes; j'en eus l'honneur et quelques inconvénients. Ainsi, par exemple, pendant qu'on dépouillait le scrutin, le Grand Référendaire, prévoyant le résultat, vint me dire : « Monsieur, vous vous en laverez les mains! » A quoi je répliquai que, les trouvant fort propres, je laissais ce soin à ceux qui pourraient croire en avoir besoin. Le soir encore, à la Cour où j'avais été invité, deux Députés me cherchèrent querelle avec tant de violence, que je restai brouillé avec l'un d'eux dont j'étais parent. Le Roi aussi m'évita avec humeur, et sa Sœur, quand je la saluai, détourna brusquement la tête.

Il est vrai que, en ce moment même, par compensation, Casimir Périer, tout Président du Conseil qu'il était, ne put s'empêcher de me témoigner, par un geste expressif, son approbation tacite. Il est également vrai que le lendemain, à l'Académie Française, quand j'entrai à la séance, mes confrères, Cousin, Villemain, Cuvier, etc., me félicitèrent à leur tour,

et que Royer-Collard, de sa voix toujours solennelle et sentencieuse, me dit..... (Mais dois-je ici le répéter? Eh pourquoi pas?) « Monsieur, ce que vous avez « fait là, ce n'est pas seulement un beau discours, « c'est une courageuse et bonne action! »

Voilà des satisfactions d'amour-propre, sans doute fort séduisantes. Et cependant, si je ne consignais pas ici cette page de mon histoire, qui jamais dans la Postérité, qui, même parmi mes contemporains, en rechercherait, en retrouverait le moindre souvenir? Comment s'imaginer que, au milieu de cette multitude de luttes journalières et si diverses, de cet océan de paroles, de ces flots tumultueux de discours qui s'engloutissent mutuellement, ce discours seul surnagerait?

Je n'eus garde de me laisser aller à une telle illusion. Le meilleur résultat que je retirai de cette épreuve, fut donc d'apprendre, par moi-même, combien sont vives et dévorantes les émotions que donne ce genre de succès. Combien doit-il être difficile à l'homme né orateur de s'y modérer, de n'en rechercher que de légitimes, sans se laisser entraîner par la vanité, par la rivalité ou l'envie, sur cette voie ambitieuse, où, dès qu'on s'arrête, on se trouve remplacé ou dépassé; où la question si brûlante et la renommée si éclatante de la veille sont si promptement effacées par la question aussi passionnée et par la renommée non moins brillante du lendemain! Cette carrière d'orateur, quant à l'amour-propre, là, plus que partout ailleurs, excité, c'est le travail d'Ixion! Il y a sans cesse à recommencer.

Pour moi, qui ne me sentais ni orateur, ni improvisateur, je n'eus pas besoin du frein de ces réflexions pour m'arrêter sur le seuil de cette carrière ambitieuse; mais il m'en resta la satisfaction d'un devoir bien rempli. Quant aux éloges, aux invitations qu'on me prodigua, et à l'espoir trompeur que mon parti fonda sur ce début, je soufflai sur toutes ces illusions. Dès le lendemain, rentrant donc dans ma vie de famille et dans mes habitudes littéraires, je m'arrachai à l'histoire trop vive du jour pour me remettre, tout entier, à l'histoire trop morte de Charles VIII, qu'aux yeux présents et à venir j'avais la prétention de ressusciter.

Mais la lutte si animée, qui m'avait distrait de ce travail, ne pouvait en rester là. Le 3 mars j'étais encore au lit, la plume à la main, livré à ce loisir libre, solitaire et occupé qui m'est si cher, quand un billet pressant de M. Pasquier me força de me rendre chez lui avant neuf heures.

Il y avait cinq jours que les Députés nous avaient renvoyé sèchement leur abrogation de toute commémoration du 21 janvier, sans égard pour l'opinion de notre Chambre. Évidemment, nous ne devions répondre à cette brutalité que par une brutalité pareille : l'honneur, la conscience l'exigeaient ainsi, et là-dessus notre Commission n'hésitait pas. Cependant le Roi, mal inspiré ou mal conseillé, s'obstinait à sacrifier la morale publique et son devoir de Roi au vain désir d'effacer tout souvenir d'une tache originelle. Il s'épuisait donc en démarches auprès de la Commission des Pairs pour en obtenir la proposi-

tion d'ajourner le nouveau rejet de cette abrogation, espérant ainsi, en gagnant du temps, parvenir à changer la majorité de notre Chambre. Mais, repoussé par cette Commission, il me faisait demander de proposer moi-même cet ajournement.

Cette négociation venait d'être entamée par M. Pasquier, non sans embarras. Du plus loin que j'en entrevis la conclusion, l'interrompant, je le priai de s'épargner, à lui comme à moi, de vaines paroles. « Il y a là, m'écriai-je, un cas de conscience! Ce qu'on me demande, c'est de me dédire, c'est un désaveu; c'est de décider mes collègues à se déjuger! Mais l'infaillible effet en serait de nous déconsidérer tous, les Pairs, le Roi, moi-même, et je m'y refuse. Notre devoir est de rejeter, cette fois sans discussion, la proposition de l'autre Chambre. En fait de conflits et de scandales, les plus courts sont les meilleurs : c'est donc une raison de plus d'en finir aujourd'hui même. »

M. Pasquier me tendit la main. Il s'attendait bien, me dit-il, à cette réponse; il partageait mes sentiments. S'il le fallait, il descendrait de son fauteuil à la tribune pour les faire prévaloir. Il en avait même prévenu le premier ministre dans une lettre qu'il voulut me lire; mais il avait été forcé de remplir près de moi la commission dont le Roi l'avait chargé.

Ce jour-là même 3 mars, en effet, la Chambre des Pairs, sans daigner délibérer, rejeta l'abrogation.

Pour aller jusqu'au bout de cette affaire, devançant ici le temps, j'ajouterai que, le 19 janvier 1833, les Députés nous ayant renvoyé une troisième fois

cette même abrogation, je crus devoir, en la repoussant, persifler à la tribune cette persistante affectation d'omnipotence.

« Messieurs, ai-je dit, cette menace de collision, si souvent répétée, demande une réponse; car enfin, n'est-ce donc point avoir une opinion bien injuste de la Chambre Élective? N'est-ce point oser la supposer gratuitement bien illibérale, bien peu faite au Gouvernement constitutionnel, bien absolue en un mot, que de l'imaginer si irascible, si persuadée de son omnipotence exclusive, et si sûre de son infaillibilité? En vérité, Messieurs, on n'aurait pas plus mauvaise opinion du Souverain le plus accoutumé à la toute-puissance de son *bon plaisir*.

« Ainsi, nulle de ses décisions ne serait à ses yeux susceptible de contrôle! Elle ne concevrait pas l'audace de la moindre objection! Elle s'offenserait de la témérité d'un dissentiment! Elle prétendrait qu'une Assemblée, son égale, composée d'hommes mûrs, de vieillards blanchis dans tous les postes de l'État, de membres sortis de son propre sein, et que de longs travaux y ont éprouvés, abdiquât toute opinion indépendante, et qu'enfin le Luxembourg ne fût plus que l'écho du Palais Bourbon!

« Eh! Messieurs, ne voyez-vous pas qu'on insulte la Chambre Élective en la supposant si déraisonnable, si inconstitutionnelle, si peu préoccupée du maintien de la paix publique, et surtout de cette considération qu'il nous importe tant d'inspirer à l'Europe pour le Gouvernement Représentatif?

« Non, Messieurs, cette Assemblée comprend bien

autrement son mandat : elle est, Dieu merci ! bien au-dessus de la faiblesse qu'on lui suppose. Enfin, dans cette question surtout, cette menace de collision est tellement au-dessous d'elle, qu'il y aurait injure à vouloir seulement l'en défendre !

« Quant à nous, Messieurs, dont la conscience, ou individuelle ou collective, est, sans doute, au-dessus de toute crainte, nous ne laisserons pas dominer notre délibération par une supposition si gratuitement offensante pour les deux Chambres.

« Maintenant, en nous renfermant dans la nôtre, pourquoi vient-on demander à sa majorité une rétractation sans motif? Depuis quatre jours, quelle est la nouvelle délibération qui, la frappant d'une lumière subite et inattendue, aurait pu lui faire déserter une conviction déjà trois fois proclamée? Il faudrait la supposer à son tour bien incertaine, et variable, et légère ! Et quant à la seconde modification qu'on lui propose, car déjà la proposition de votre Commission en était une, je demanderais à ceux qui la soutiennent, s'ils en ont une troisième, puis une quatrième, toutes prêtes encore, pour le cas où celle-ci subirait la même destinée que la première.

« Mais pourquoi donc, Messieurs, une si pressante insistance? Pourquoi attacher à ce dissentiment, ou plutôt à ce malentendu, une si grande importance? La question serait-elle vitale? Mais non, sans doute. Ajournons-la donc par un rejet pur et simple ; et, si l'oubli, qui en couvre tant d'autres de sa poussière, n'ensevelit pas celle-ci sous la masse toujours croissante de nos procès-verbaux, croyons que les majo-

rités des deux Chambres, déjà d'accord sur l'abrogation, sauront bien, un jour, s'entendre sur l'expression d'un sentiment qui leur est plus commun qu'on ne pense.

« Je vote le rejet pur et simple. »

Mais l'un de nous, soit complaisance pour une susceptibilité filiale déplacée, soit fatigue de ce conflit, le fit cesser. Il crut sauver l'honneur et préserver assez la société en proposant l'un de ces mezzo-termine qui, dans de pareils embarras, plaisent à la faiblesse du plus grand nombre. La majorité consentit donc à l'abrogation de toute commémoration. Quelques mots de flétrissure pour le crime de 93, qu'on ajouta dans le considérant, la décidèrent; modification insuffisante, et qui fut acceptée par l'autre Chambre.

Entre ces deux efforts, l'un heureux, l'autre inutile, je n'étais remonté qu'une fois à la tribune. Ce fut le 19 avril 1832, et à propos des secours annuels donnés aux réfugiés Polonais. J'en profitai pour attaquer une fois de plus nos révolutionnaires. L'éloge que je fis en même temps du gouvernement de mon malheureux ami Périer, qui se mourait alors du choléra, adoucit, comme on l'a vu plus haut, ses derniers moments.

Aujourd'hui pourtant, puis-je laisser derrière moi une aussi grande mémoire sans lui rendre encore un dernier hommage? Mais que dire de plus digne d'elle que l'éloquent et impérissable adieu prononcé sur cette tombe illustre par Royer-Collard?

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

Périer mort, sa succession dans le Conseil se partage entre Montalivet, qui de l'Instruction Publique passe à l'Intérieur, et le Roi, qui tacitement se réserve la Présidence. Le système de Périer lui survit dans Montalivet, mais avec moins de poids. Il est déjà moins ferme dans le Prince, et moins entier dans plusieurs des autres ministres, leur esprit s'embarrassant de considérations diverses. A la lutte extérieure de ce Conseil contre l'Opposition, contre le choléra, contre la cherté des grains et les désordres qui en résultent, contre le trouble où le jette la démission, heureusement passagère, du ministère Gray, s'est joint une lutte intérieure. L'un, Soult, aspire à la Présidence; un autre convoite le ministère des Affaires Étrangères. Déjà Montalivet, à qui l'on reproche son âge et la confiance exclusive du Roi, a été contraint d'opposer la menace de sa démission à ces intrigues. Ainsi affaibli, le Gouvernement, harcelé par l'Opposition, continue sa marche entre ses deux ennemis acharnés, les partis Républicain et Légitimiste; l'un

plus dangereux que l'autre, mais tous deux aussi violents et aussi vindicatifs.

Ici, et pour mieux retracer les dangers du jour, quelques premiers mots d'une note de ma main à Montalivet les reproduiront aussi vifs qu'ils étaient alors. — « Votre tâche est difficile, mais je sais que, « plus que tout autre, vous voulez la dominer. Jeu- « nesse oblige! Déjà l'Opposition sourit d'espoir. Elle « déclare, mot pour mot, qu'une révolution se pré- « pare; que le peuple est dans sa main; qu'elle le lan- « cera sur les Tuileries, qu'elle en attend l'occasion et « la croit proche. Votre âge l'excite. Elle ne voit, dit- « elle, en vous que l'expression de la volonté d'un Roi « débonnaire. Elle ose vous appeler l'éditeur respon- « sable de ses faiblesses. Déjà, vous le sentez vous- « même, le réseau militaire, administratif et judi- « ciaire flotte incertain. Vos agents hésitent : les « mauvais ont déjà reçu leur mot d'ordre, qui est le « désordre; les médiocres attendent le premier coup « de vent pour tourner à son gré; les meilleurs se « découragent. Les Députés ministériels ne rentrent « dans leurs départements que pour y être insultés à « domicile. Ce n'est qu'après trois jours d'outrages « que le préfet le plus décidé, que le général le plus « solide les font enfin respecter. Voyez Metz! Ainsi « tout se prépare pour que le Pouvoir, relevé si péni- « blement et si glorieusement depuis quatorze mois, « s'échappe de vos mains, dans la Chambre dès sa « première session, dans Paris dès la première « émeute!... »

Venait ensuite de ces conseils de vigueur si inu-

tiles, n'étant guère écoutés que par ceux qui n'en ont pas besoin. Passons donc au récit peu connu des faits. Je le tiens de ce ministre.

On sait qu'alors les deux partis ennemis du Gouvernement, celui d'en haut et celui d'en bas, n'en étaient point encore aux assassinats. Pleins d'espoir, ils comptaient sur le succès d'une guerre ouverte : elle ne tarda point à éclater. L'un commença, le premier, dans la Vendée, où, furtivement, madame la Duchesse de Berry s'était introduite; l'autre, presque simultanément, dans Paris, le 5 juin, à l'occasion des funérailles de Lamarque.

On se rappelle le *Compte Rendu,* ce véritable manifeste d'insurrection, en vue d'usurper le ministère. C'était l'œuvre de cette Opposition factieuse, qui, sans vouloir renverser le Trône, risquant tout pour se satisfaire, poussait à l'émeute. Elle s'en croyait maîtresse, et c'est ainsi que, seize ans plus tard, elle a amené la catastrophe où, jusqu'à l'honneur, tout a péri!

Ce manifeste, Lamarque, que le choléra avait frappé, venait de le signer de sa main mourante. Orateur piquant et grand capitaine, son ambition l'avait jeté dans l'Opposition d'alors, qui prêchait la guerre, et dont les forfanteries déclamatoires plaisaient à l'aveugle vanité des masses, que les Républicains voulaient soulever. Il favorisait ainsi les complots des révolutionnaires.

Ceux-ci, dans l'ovation préparée aux restes de ce général, crurent l'occasion favorable pour renverser la Royauté de 1830. Toutes leurs forces, toutes leurs excitations y furent appelées. On y vit, entre autres,

tous les réfugiés Polonais, Espagnols, Allemands et Italiens avec leurs bannières, que salua de ses acclamations une immense multitude!

Pourtant, à la suite du convoi, de dix heures à trois heures du soir, et depuis la place de la Concorde jusqu'au pont d'Austerlitz, l'insurrection, longuement préméditée, ne préluda que par quelques rixes avec des hommes de police et par les cris : *A bas Philippe! Plus de Bourbons!* et *Vive la République!* Mais là, et après des discours d'adieux, le cercueil, emporté pour une lointaine destination, manquant à l'émeute, elle y substitua une voiture de place, dételée et traînée à bras, dans laquelle M. de La Fayette venait de monter pour rentrer chez lui. C'est un fait certain qu'il y eut un moment où ceux qui traînaient ainsi ce célèbre personnage, soit colère de ses exhortations à rentrer dans l'ordre, soit rage insurrectionnelle, conçurent le projet de l'assassiner, d'imputer au Gouvernement ce meurtre, et de faire de son corps sanglant le signal d'un soulèvement universel!

Mais ils n'en eurent pas besoin : derrière cette ovation si périlleuse, près de l'Arsenal, un autre signal avait suffi. Un homme à cheval, coiffé de l'infâme *bonnet rouge*, venait d'arborer un drapeau de même couleur. Aussitôt une foule d'hommes armés étaient apparus. Deux escadrons de Dragons, spectateurs inoffensifs rangés en bataille, se trouvaient là. Attaqués à coups de feu ils se virent contraints d'y répondre. Dès lors, et aux cris de : *Aux armes! On nous égorge!* la révolte en un instant se propagea, dépava les rues,

désarma, égorgea les postes surpris, assaillit les prisons, les deux Préfectures, s'empara d'une poudrière, et gagna le centre de Paris jusqu'à la place des Victoires.

On sait le reste : le rappel battu, la Garde Nationale et la garnison arrivant, mais tard, mais entrecoupées par l'insurrection, et, à la fin de cette journée, le succès de la répression incertain encore. Mais ce qu'on ignore, c'est, dans ce premier moment, où, comme sur tous les champs de bataille, chaque heure perdue peut tout perdre, ce que fut l'étonnement, l'hésitation même, qui agita le Conseil. C'est ici, surtout, que cette maxime *Gouverner c'est Choisir* apparut dans toute sa vérité, et qu'on vit combien le salut d'un État peut dépendre du choix d'un homme! Il y en eut deux, ce jour-là, qui nous sauvèrent, Lobau et Montalivet.

Le Roi était à Saint-Cloud, son Conseil aux Tuileries. A la première nouvelle du danger, le pain des troupes que dans ce Conseil et comme en 1830, on oubliait, fut commandé à tous les fours de la banlieue par le ministre. En même temps Lobau, que le Conseil fait appeler, rend compte des ordres prompts et vigoureux qu'il vient de donner. Sur quoi l'un des ministres, l'interrompant, lui dit qu'il fallait craindre de trop s'engager; qu'on devait user avec le peuple de plus de ménagements. Mais Lobau, invoquant cette responsabilité dont le poids est si lourd dans le péril, et dont l'acceptation, plus ou moins nette, donne la mesure du chef sur qui elle pèse, répond : « Que « ce n'est pas ainsi qu'il entend agir! Que ceci est la

« guerre; que, la plus courte étant la meilleure, pour « terminer celle-ci il y faut, comme à toute autre, de « l'audace! et des balles, et de la mitraille, et le « plus possible! et qu'il va sur-le-champ en venir là! » On n'osa point le contredire; et aussitôt, pour l'action laissant le conseil, il sort pour tenir parole!

Il fallait pour cela le temps nécessaire. Moment critique! où l'autorité, surprise, avant de pouvoir reprendre l'offensive, est forcée de la subir; où, sans répression encore, l'émeute, comme un torrent prêt à déborder, monte avec fureur, et menaçante frappe, ébranle, à coups redoublés, toutes les digues.

C'était donc l'instant des nouvelles alarmantes : le Conseil en fut assailli! La consternation s'en emparait lorsqu'au contraire Montalivet, s'échauffant, proposa de mettre Paris en état de siége. Mais ce Conseil se trouvait réuni dans le même lieu où celui de Charles X, en 1830, avait succombé. La situation semblait comparable, cette proposition complétait le rapprochement. L'un des ministres en fit la remarque; et, le trouble s'en augmentant, cette mesure, que d'Argout seul appuya, fut repoussée.

Cependant le péril croissait! Les rapports, de plus en plus alarmants, accouraient de toutes parts. L'un disait une partie de la Garde Nationale mêlée à l'émeute; d'autres annonçaient la saisie des barrières, l'enlèvement de tous les postes; un dernier ajouta même, qu'un bataillon de ligne, repoussé, fuyait en désordre. Bientôt enfin le bruit des feux de l'insurrection, se rapprochant, pénétra dans le Conseil : il y porta à son comble l'anxiété. Deux de ses membres

s'en émurent; dans leur expérience d'un tout autre genre de guerre, ils en voulurent appliquer les maximes à celle-ci. Faisant donc observer que la nuit allait ajouter son obscurité au désordre, ils proposèrent le ralliement de toutes les forces sur les places du Carrousel et de la Concorde, pour y prendre position. Mais ici, le ministre de l'Intérieur, se récriant, protesta : « Contre cet aveu de défaite, contre cet abandon « de Paris à l'insurrection! La Garde Nationale, dont « il était chef, en serait découragée, et annulée! La « nouvelle en retentirait dans la France entière; « elle y donnerait le signal d'une défection universelle! »

Ce cri de courage empêcha une résolution dont l'effet eût été fatal; il donna le temps à Lobau de reprendre l'offensive; et bientôt, de meilleures nouvelles survenant, le Conseil se raffermit. La nuit, dès lors, au lieu de nous être contraire, fut vigoureusement mise à profit. Le lendemain, au jour naissant, et sur l'ordre de Montalivet, les presses de sept journaux ennemis étaient saisies; une proclamation énergique, signée par ce ministre seul, était publiée. Lobau, d'autre part, avait agi avec une égale et décisive énergie. Nos renforts, l'artillerie de Vincennes et douze mille gardes nationaux étaient présents. Sans marchander avec les rebelles il fit aussitôt recommencer l'attaque. Bientôt les rues Saint-Martin et Saint-Denis furent reconquises, puis la place de la Bastille, puis le faubourg Saint-Antoine, où il fallut joindre le canon aux petites armes, et enfin la place de Grève.

En même temps le Roi, accouru de Saint-Cloud la veille, parcourait à cheval les rues, excitant les légions et les régiments par ses paroles, consolant les blessés par ses promesses, et, de sa présence à portée du feu, soutenant nos avant-postes. Mais le quartier général de la révolte s'était fortement retranché autour du cloître Saint-Méry, son repaire habituel. Cerné et sommé de se rendre, il s'y refusa, s'y défendit jusqu'au milieu de ce second jour, et ne céda qu'aux assauts, lancés à la suite des boulets et de la mitraille dont on fut contraint de les faire précéder.

Ce fut avant ce dernier combat, quand douze cents rebelles étaient saisis, quand déjà sept cents morts et blessés, des deux parts, ensanglantaient les rues de la capitale, que dans le Conseil Montalivet proposa une seconde fois l'état de siége. Le moment était encore opportun; deux voix, cette fois, l'appuyèrent, le reste n'osa. Et c'est ainsi que, à deux reprises, le Conseil repoussa cette détermination, quand elle était à propos, pour ne l'adopter qu'intempestivement après la victoire!

Cette faute eut de fâcheuses conséquences; l'Opposition s'en empara : la non-rétroactivité fut invoquée. Dès leurs premiers jugements les Conseils de guerre furent récusés, les Cours consultées, et l'Opposition, vaincue en Cour Royale, en Cour de Cassation triompha! Le Légitimisme y dominait : cette Cour déclara l'incompétence des Conseils de guerre! Ainsi vaincu dans sa victoire, le Gouvernement céda : il se désarma, dans Paris, devant les démagogues, de l'état de siége,

qu'il maintint contre les légitimistes dans la Vendée, où la guerre civile existait encore!

Cette Présidence du Conseil par le Roi dura cinq mois, du 16 mai au 11 octobre. Dans les faits, dont cette courte période est remplie, on reconnaît deux vérités. C'est un besoin, c'est même un devoir pour moi, de les consigner ici, surtout après avoir rapporté, dans ces Mémoires, les vives paroles de Périer sur ce Prince. Ces faits prouvent, non-seulement l'habileté alors déployée par Louis-Philippe, mais aussi que, lorsqu'il était suffisamment soutenu, il n'était, certes pas, soit politiquement, soit de sa personne, le moins courageux de son Conseil.

En effet, livré à lui-même depuis la mort de Périer, on vient de voir que le Roi a persisté dans le système de ce grand ministre; que, au milieu du choléra, qui ne s'éteint qu'avec septembre, il a dompté, dans les départements plusieurs séditions, dans Paris une révolte armée, dans l'Ouest une guerre civile. Enfin, le 11 octobre 1832, dans une tentative d'assassinat sur sa personne, au Pont-Royal, il se montre aussi ferme que depuis, et dans chacun de ces attentats, on l'a vu toujours.

D'autre part, et le 9 août, il a resserré l'alliance de la Belgique à la France par le mariage de sa fille avec le Roi Belge; puis, s'aidant de l'Angleterre, il a préparé le siége de la citadelle d'Anvers, entreprise tentée en dépit des trois grandes Puissances Continentales, et victorieusement terminée le 23 décembre.

Contraint enfin, par la réunion des Chambres, à résigner cette Présidence dont il vient de faire un

habile et ferme usage, il couronne son œuvre, le 11 octobre, malgré les vociférations menaçantes de toutes les Oppositions, en appelant à son Conseil Thiers, Broglie et Guizot, c'est-à-dire les plus dignes successeurs de Périer et tous, alors, les plus éloquents, les plus vigoureux défenseurs de l'ordre.

CHAPITRE II.

Cette noble et heureuse politique rendit plus facile au Gouvernement, dans la double session de 1833, où deux budgets furent votés, sa lutte contre une Opposition coupable des dangers que venait de courir, dans Paris, l'Ordre Social. Toutefois l'arrestation de madame la Duchesse de Berry, le 5 novembre précédent, y devint un embarras. Il fut surmonté devant la Chambre; mais au dehors, et malgré des observations auxquelles je pris quelque part, le Gouvernement abusa déplorablement de sa victoire : je veux parler de cette espèce d'exposition publique, de ce cruel pilori, où fut attachée la malheureuse Princesse prisonnière!

Je ne fus sans doute pas le seul à faire trop inutilement observer que cette atteinte, portée à l'honneur d'un Sang Royal et à son propre sang, rejaillirait sur soi-même et sur tous les Trônes; qu'elle irriterait toutes les Cours, et achèverait de détruire dans les peuples un reste de respect si nécessaire à conserver. Mais on avait été trop provoqué, on voulut rendre

outrage pour outrage ! C'était, des deux parts, attaquer la racine de l'arbre lui-même, pour en faire tomber la branche qui gênait ; guerre aveugle, en présence de l'ennemi commun le plus redoutable, guerre de Royalistes contre Royalistes, où la Royauté, qu'avant tout il fallait défendre, fut sacrifiée !

On a vu que cet ennemi commun, abattu le 6 juin précédent, s'était presqu'aussitôt redressé, à la faveur de la faute commise à propos de l'état de siége. De là, et dans la première session de 1833, la nécessité de présenter, sur cette question, une loi nouvelle : projet que les trois partis, l'Opposition, les Légitimistes et les anarchistes, réunissant leur hostilité à l'aveugle défiance de la classe intermédiaire contre le Gouvernement de son choix, firent avorter.

Dans cette occasion je montai, le 6 février, une quatrième fois à la tribune. Ce fut sans espoir de succès, mais pour satisfaire au devoir que je m'étais imposé, à celui de combattre en toute occasion les anarchistes, et de m'efforcer de donner au Pouvoir contre eux l'attitude la plus hostile, convaincu que, avec de tels ennemis, la plus vive et la plus prompte attaque était la meilleure défensive.

Dans cette double session, et devant les mêmes obstacles, tomba pareillement le projet, présenté pour la première fois, de fortifier la capitale : continuelle et triple lutte, qui ne pouvait manquer de finir par un désastre ! Le Roi, pendant seize ans, l'a soutenue avec énergie ; et ses deux ennemis implacables, le légitimisme et l'anarchie, quelqu'acharnés qu'ils aient été, ne l'eussent point emporté sans l'aide d'une

Opposition parlementaire qui, flattant les masses, dans son impatience de les gouverner les rendit ingouvernables !

CHAPITRE III.

Dans l'année suivante (1834) les démagogues, vaincus dans Paris, étendent au dehors leurs machinations. Ils profitent à Lyon d'une grève d'ouvriers. Le 9 avril ils y font éclater une insurrection violente, que le général Aymard écrase après cinq jours de combats livrés à outrance.

La simultanéité de vingt autres séditions étouffées dans leur germe, à Saint-Étienne, dans plusieurs cités, et jusque dans la garnison de Lunéville, révélait l'existence d'un vaste complot, lorsque, dans Paris même, le 12 avril, à la nouvelle attendue de ces révoltes, l'anarchie se redresse, s'arme, se retranche, et recommence une guerre infâme de guets-apens.

La répression, cette fois, fut facile et prompte; mais dans la rue Transnonain plusieurs officiers furent assassinés. Les coups étaient partis des soupiraux de cave d'une maison; nos soldats indignés la prirent d'assaut, et n'en épargnèrent pas les habitants. Évidemment la responsabilité de cet emportement appartenait aux assassins, et cependant l'Opposition, toujours perverse, échauffant la crédulité populaire, l'imputa comme un crime au général

Bugeaud, qui était entièrement étranger à la défense de cette partie de la capitale. Ce mensonge devait, quatorze ans plus tard, contribuer à notre perte, quand ce général, devenu Maréchal et Duc d'Isly, se trouvant déjà frappé d'impopularité, fut écarté par le Gouvernement, lorsque seul il eût pu nous préserver du plus triste de tous les désastres.

Mais la douleur me porte sans cesse à anticiper; revenons donc à l'année 1834. L'anarchie venait d'être vaincue une fois encore. Un cri général d'indignation s'était même élevé contre la récidive audacieuse de tant d'attentats. Néanmoins, comme le jury n'aurait peut-être pas osé les condamner, la haute Cour des Pairs fut chargée d'en faire justice. Dès lors la Presse révolutionnaire tourna contre nous toutes ses armes; *Le National* était la plus dangereuse. Le 10 décembre un article de ce journal parut si injurieux aux membres du Bureau de notre Chambre, qu'ils se décidèrent à en provoquer la punition.

J'étais, ce jour-là, préoccupé d'une brouillerie survenue entre M. Dupin, Président des Députés, et le ministère. M. Guizot m'avait prié d'intervenir dans cette querelle, en sorte que j'arrivai tard à la séance. On m'y attendait, elle était même suspendue. Surpris de cette singularité, dont je ne soupçonnais nullement la cause, je le fus bien plus encore lorsque M. Pasquier me l'expliqua. « Vous vous « êtes, me dit-il, souvent et hautement déclaré « contre la faiblesse du Gouvernement, supportant « toutes les injures de la Presse; c'est pourquoi, dans

« cette circonstance, nous avons compté sur vous « pour en provoquer la répression! »

L'affaire présentée ainsi, il n'y avait pas à reculer. Je répondis donc que j'étais prêt à prendre l'initiative, mais à condition que, une fois entré dans cette voie, on y persévérerait résolûment jusqu'à extinction de cette licence dont on reconnaissait enfin le danger. Cette promesse obtenue, dès le lendemain 11 décembre, et sur mon accusation, le gérant *du National* fut condamné par la Chambre à deux ans de prison et à dix mille francs d'amende.

Je l'ajoute ici avec regret, malgré la promesse qu'on m'avait faite cet exemple de répression resta isolé. A ce propos, je me souviens que, ce jour-là même, un homme d'esprit, le bibliothécaire de notre Chambre, me dit : « Vous venez, général, de vous « exposer à bien des inimitiés. Mais, quelqu'hono- « rable que soit cette voie, vous vous y rebuterez : « vous ferez comme ceux qui vous y ont précédé, « qu'on n'y a point soutenus, et que j'ai vus suc- « cessivement se décourager! »

Je persistai cependant, mais ce ne fut pas, je puis le dire, sans quelque mérite, car, indépendamment d'autres dangers, cette lutte avait pour moi, comme homme de Lettres, d'assez graves inconvénients. La preuve en est dans ce qui m'arriva, dès le surlendemain, pour l'histoire de Charles VIII. Cette histoire, en deux volumes, m'avait coûté quatre années d'un travail si assidu, que j'en fus malade. L'ouvrage venait d'être imprimé, on le brochait, il allait paraître, quand, le 12 décembre, lendemain de ma dénoncia-

tion *du National*, Eymery, mon éditeur, accourut chez moi, tout éperdu. « Bon Dieu! qu'avez-vous fait? gé-
« néral, s'écria-t-il de la porte en m'apercevant; vous
« venez de tuer notre Charles VIII! Ah quelle faute!
« Hé quoi! la veille de la publication, au moment
« même où il va paraître, soulever ainsi contre lui
« toute la Presse! Le voilà proscrit, mort-né! Il ne
« s'en relèvera pas! »

En effet, la Presse quotidienne, tout entière, s'entendit pour se venger d'un auteur qui venait d'oser attaquer l'un de ses organes. Elle se coalisa si complétement contre le pauvre Charles VIII, que non-seulement nul n'en osa prendre la défense, mais que tous, hors *Les Débats*, se refusèrent même à l'insertion d'une simple annonce de cet ouvrage.

Ce fait est, sans doute, l'un des moins importants qu'on puisse citer; mais quel autre Pouvoir, ou Royal, ou Impérial, ou Aristocratique, a plus abusé, et plus désastreusement, de sa puissance? Les anciens disaient que dans l'homme ce qu'il y avait de meilleur et de pire était la langue; et pourtant combien sa portée d'action est bornée et instantanée! Que diraient-ils donc aujourd'hui de cette autre langue moderne, et de sa quotidienne et universelle omnipotence? Et que dira-t-on un jour de nous, quand dans notre histoire on verra que nous avons prétendu reconstruire une société morale bien ordonnée et un Gouvernement durable, en laissant cette arme si acérée, et si difficile à rendre courtoise, entre les mains du premier venu à qui il convient de s'en servir?

D'autre part, quand une société nombreuse, et aussi

avancée en civilisation, s'empare d'une faculté nouvelle d'une aussi grande utilité, comment en limiter, dans une juste mesure, le développement? Voilà pourtant quel est le sort attaché à tous les progrès, chacun ayant son inconvénient; d'où l'on voit que l'histoire de l'*Arbre de Science* est aussi prophétique que rétrospective, et qu'elle s'applique à l'âge avancé de la société humaine comme à son commencement!

CHAPITRE IV.

L'année 1835 devait ajouter à nos travaux législatifs une longue session judiciaire, dont la première phase fut appelée le *Procès d'avril*. Les proportions inouïes et les incidents de ce procès doivent en perpétuer le souvenir. On peut juger de l'énormité de cette affaire par les résultats de l'instruction. Deux mille personnes y furent poursuivies, dix-sept mille pièces consultées, quatre mille témoins entendus! Et, quand on eut élagué de cette multitude le plus possible, il resta encore, devant cent soixante-quatre juges, cent vingt et un accusés présents, quarante contumaces, et cent soixante défenseurs plus ou moins complices de cette nombreuse clientèle. Ajoutons que chaque pas dans cette cause devait se compliquer des plus graves incidents, et que, pour la plupart des décisions, chacun de ces cent soixante-quatre juges

devait, à tour de rôle et à trois reprises, être consulté.

Il y avait surtout ici deux dangers à prévenir : l'un, que la fatigue périlleuse et la durée des débats et du jugement, en éclaircissant les rangs des juges, ne les réduisissent au-dessous du nombre indispensable, c'est-à-dire du tiers présent des membres de la Chambre, et ne forçassent à recommencer tout le procès. Cela faillit arriver par les scrupules et la lassitude de quelques-uns, et par le découragement de plusieurs autres. En effet, depuis le 5 mai jusqu'au 13 août, jour où fut terminé le jugement de la première série, celle de Lyon, quarante-six Pairs nous ayant fait défaut, de cent soixante-quatre que nous étions en commençant, nous n'étions déjà plus, en finissant, que cent dix-huit!

L'autre danger était plus grave. Il était à craindre que ces débats, où les représentants de la démagogie allaient comparaître en si grand nombre devant les représentants de toutes les notabilités sociales, ne prissent l'apparence d'une lutte de partis, d'une violence de vainqueurs contre des vaincus, d'une vengeance de classe enfin, plutôt que d'un jugement impartial et désintéressé. Ce second danger fut évité par la sagesse de la Cour, et surtout par la prudence et l'habileté de son Président. Ses formes furent constamment patientes et protectrices, sans faiblesse, jusqu'à l'indulgence la plus grande; on lui dut encore, et aux magistrats qui nous dirigèrent, l'emploi généreux de l'omnipotence de la haute Cour. On sait qu'elle ne s'en servit contre les coupables que pour adoucir la pénalité.

Cette ligne de conduite, adoptée, fut suivie depuis sans déviation. Elle eut pour effet d'adoucir les mœurs publiques. Ce fut un exemple de noble modération, donné par la haute partie de la société devenue victorieuse : exemple d'autant plus frappant qu'il contrasta avec la férocité de la classe inférieure, lorsque, en 1793, celle-ci, se faisant juge de cette classe supérieure alors vaincue, l'avait décimée avec une si atroce et si inique barbarie!

La déportation, qu'alors nous substituâmes à la peine capitale, eût été suffisante pour débarrasser le sol français de ces insensés, si le Gouvernement, plus résolu, en eût rendu réelle l'application.

Les trois premières séances furent troublées par les violences de Cavaignac, par les fureurs de Lagrange, poussées jusqu'à la démence, et par les clameurs assourdissantes de cette foule d'accusés : véritables émeutes où, gesticulant et menaçant, ils insultèrent, de leurs poings, la Cour. Ils vociféraient, surtout, contre sa compétence et contre sa décision de n'admettre que des avocats pour défenseurs. Ce premier scandale ne cessa que par un arrêt rendu le 8 mai. D'autres arrêts dans le même esprit, s'appliquant aux débats et au jugement, comme à la lecture de l'acte d'accusation, autorisèrent à disjoindre les causes malgré leur connexité; à juger par séries, séparément même, et sur pièces et témoins, ceux que leur obstination dans leur révolte contre la Justice forcerait à exclure de l'audience.

Nos délibérations intérieures à ce sujet furent si pénibles, que deux de nos collègues, après avoir pro-

testé, nous abandonnèrent, et que l'un de nos principaux magistrats, hésitant à s'associer au premier de ces arrêts, fit ajourner la décision au lendemain. Il perdit même connaissance sur son siége, soit émotion des scènes tumultueuses de l'audience, soit effroi de la gravité de cette dérogation aux formes protectrices de la procédure alors en usage. Néanmoins ce premier arrêt, comme les suivants qui en furent la conséquence, fut adopté, et depuis, une loi conforme à ces décisions les a consacrées.

Cette première difficulté vaincue, aussitôt après il en vint une autre, celle des défenseurs non inscrits au tableau des avocats, et comme tels récusés par la haute Cour. Leur protestation avait été suivie d'une lettre diffamatoire contre notre Chambre. Ce factum avait été publié le 11 mai, avec des signatures, dans les journaux factieux de cette époque. Dénoncé par l'un de nous, les signataires présumés, mis en cause, furent appelés à la barre pour en répondre. Dans le nombre se trouvaient deux Députés, dont un seulement, Audry de Puyraveau, persévéra. Il fut abandonné par sa Chambre à la justice de la haute Cour qui le réclamait; mais ce ne fut qu'après les plus violents débats, au milieu des cris les plus séditieux de l'Opposition, et en dépit des insultes de la mauvaise Presse, dont un organe, *Le Réformateur*, s'attira une condamnation semblable à celle que, récemment, j'avais fait infliger au *National*.

Sur les cent soixante défenseurs, quatre-vingt-deux comparurent. Ce furent, entre autres, Lamennais, Gervais, Trélat, Raspail, noms que la révolution de

1848 a reproduits. Mais, la plupart ayant désavoué leur signature, deux journalistes, deux auteurs de la lettre diffamatoire, et quatre signataires, furent condamnés à la prison et à trente et quelques mille francs d'amende. Un cinquième signataire, le Député Audry de Puyraveau, résistant à sa Chambre et à la nôtre, avait refusé de comparaître. Sa cause réservée vint la dernière. Nous délibérions depuis neuf heures du matin, il était huit heures du soir, et la Cour, soit fatigue, soit égards intempestifs pour l'autre Chambre, hésitait à se prononcer, quand je contribuai à faire cesser cette hésitation par quelques paroles qui parurent décisives.

On sait le reste : l'opiniâtreté des accusés dans leur révolte; la fermeté victorieuse de la haute Cour; sa persistance à maintenir sa compétence, et successivement, la disjonction des causes, et son droit de passer outre pour les débats et le jugement, comme pour l'acte d'accusation, malgré l'absence volontaire des accusés.

Ce fut ainsi que le 13 août, après une instruction de plusieurs mois, après cent jours de la lutte publique la plus pénible, et quoiqu'une seule série d'accusés, celle de Lyon, eût été jugée, toutes les difficultés politiques se trouvèrent surmontées, toutes les difficultés légales nettement tranchées. Armée désormais de toutes pièces contre toute révolte d'accusés, contre toute invention captieuse de la défense, la jurisprudence de la haute Cour se trouva solidement assise sur de vigoureux précédents; le Gouvernement en fut raffermi, la société rassurée, et tous deux pu-

rent à l'avenir compter sur une répression salutaire, énergique, et inaccessible à toute menace séditieuse.

CHAPITRE V.

Quinze ou seize jours avant la fin de ce premier jugement, j'avais profité des fêtes de juillet pour aller chez moi respirer l'air pur des champs au château de La Rivière. Cette habitation est située sur le bord même de la Seine. Son parc se compose de prés, de bois et de ces vignes si renommées de Thomery. Il se prolonge, pendant environ une demi-lieue, entre la rive gauche de ce fleuve, qui le borde et le rafraîchit, et la forêt de Fontainebleau, à laquelle se joignent ses bois, et qui en couronne les hauteurs.

Le village de Thomery lui-même est dans une situation pareille. Ses élégantes et jolies maisons, avec leurs riches et innombrables murs, chargés d'espaliers couverts des meilleurs raisins de la France, commencent à quelques centaines de toises en amont du château de La Rivière. Elles bordent aussi la Seine, dont le cours se déroule en replis profonds et gracieux entre les collines abruptes, rocheuses et boisées des deux rives. Celles de la rive opposée protégent ce joli village contre les vents du nord, en sorte que la température y est douce, chaude, et heureuse comme le caractère des habitants. C'est une population de près de mille âmes. Elle fut, dans tous les temps, ennemie de tout désordre; elle est remarquablement belle,

morale et intelligente, parce qu'elle est composée de cultivateurs actifs et laborieux, à la fois mariniers et commerçants, et qu'elle est un peu fière des avantages de sa position, dont son génie vif et industrieux a su profiter.

Il y avait à peine vingt-quatre heures que je me reposais dans ce séjour, quand une horrible nouvelle vint m'en arracher. Je partis aussitôt, et, de poste en poste, avant mon arrivée à Paris, j'appris, comme il suit, tous les détails de l'effroyable attentat du 28 juillet 1835.

Dans ce jour, commémoratif d'une révolution, au milieu de la Garde Nationale et de l'armée bordant la haie depuis la place Louis XV jusqu'à celle de la Bastille, et d'un immense et joyeux concours de spectateurs, le Roi s'avançait à cheval, précédé et suivi d'un nombreux État-Major. Ce cortége se composait d'officiers, de généraux, de maréchaux et des trois premiers Princes du Sang. Il était midi et demi précis. Le Roi venait d'atteindre le boulevard du Temple, lorsqu'à sa gauche, la jalousie d'une croisée d'un troisième étage s'étant entr'ouverte, une explosion, semblable à celle d'un feu de file, éclata subitement, et changea en cris de terreur et de douleur les acclamations universelles! En un instant le pavé fut couvert de sang, jonché de cadavres d'hommes et de chevaux, et de blessés se débattant au milieu de la foule épouvantée! Quarante victimes étaient atteintes : un maréchal, onze officiers et grenadiers, et vingt-huit spectateurs de tout sexe et de tout âge! Onze sont tombées roides mortes; sept autres expi-

rantes, et le reste blessées plus ou moins grièvement.

On a remarqué parmi les premières : une jeune fille de seize ans, un capitaine d'artillerie, le lieutenant-colonel de la huitième Légion et le maréchal Duc de Trévise, le meilleur des hommes, un guerrier sans peur et sans reproches, un héros échappé à cent batailles, l'un des plus nobles restes et des plus dignes représentants de la gloire des Armées Françaises! Parmi les secondes victimes, un général et un colonel renommés par d'anciens services. Parmi les troisièmes on comptait le Roi lui-même! Son front, effleuré par une balle, en portait l'empreinte; son cheval avait été blessé comme ceux de deux de ses fils, M. le Duc d'Aumale et M. le Prince de Joinville!

Dans ce désastre, chacun avait noblement fait son devoir. Louis-Philippe en donna le premier l'exemple. Roi avant tout, il dompta ses cruelles émotions, et, de son attitude ferme, de ses gestes, de ses paroles, il rassura le peuple qui fuyait en désordre ; puis, reprenant avec un calme intrépide sa marche et sa revue, comme s'il ne venait pas d'échapper à un horrible massacre, il exalta de son courage l'armée et la Garde Nationale, transportées de colère et d'indignation. Derrière lui, en même temps que les uns ont secouru les blessés, une foule d'autres, se précipitant sur le lieu du crime, en ont fermé toutes les issues; ils ont saisi l'instrument du meurtre et le meurtrier lui-même, dans l'instant où, quoique blessé grièvement, il n'avait plus pour s'évader qu'un pas à faire.

Voilà ce qu'en arrivant à Paris j'appris d'abord. On ajoutait que l'instrument du crime était une table

en chêne, de grossière structure, à quatre pieds, portant, sur un plan incliné, vingt-quatre canons de fusil, braqués d'écharpe contre le cortége. Cinq étaient crevés, deux déculassés; circonstance à laquelle on attribuait les blessures de l'assassin. Ce fut là, plus tard, ce qui décida celui-ci à des aveux contre ses complices, lorsqu'il les soupçonna d'avoir voulu assurer leur impunité en le faisant périr du même coup que ses victimes.

L'histoire du procès de Fieschi, aussitôt déféré à la Cour des Pairs, est trop connue pour qu'ici les détails en soient utiles. On sait qu'un vieux Jacobin de 93 avait suggéré ce monstrueux attentat à ses dignes émules de 1830; car il ne faut pas que l'on s'y trompe: s'il n'y eut devant nous que quatre assassins en cause, dont trois furent exécutés, nul de nous ne doute qu'un plus grand nombre n'aient été avertis de l'attentat, et que, se tenant prêts à en profiter, comme tels ils n'en aient été les complices.

Ainsi, chez ces démagogues, à leur guerre, déjà honteuse et si criminelle, de surprises, de coups de feu tirés traîtreusement des fenêtres et des soupiraux de cave, succédait une guerre cent fois plus lâche, celle des plus vils assassinats et des plus atroces guets-apens!

Enfin, pour montrer combien notre temps est dégénéré, même en fait de crime, dans ce procès remarquons entre les nouveaux anarchistes et les anciens une dégradante différence : c'est que des deux principaux scélérats en cause, Morey et Pépin, le premier, Jacobin de la fin du dernier siècle, et

l'autre de 1830, celui-ci chercha son salut dans l'hypocrite lâcheté de ses longues dénégations, tandis que, du moins, l'ancien Terroriste de 93 dédaigna de se défendre.

Pendant qu'une Commission, choisie par nous, instruisait ce nouveau procès, nous achevâmes, le 13 août, comme on l'a vu, de juger la première série de celui d'*Avril*, et, les deux Chambres ayant été extraordinairement rassemblées, nous votâmes, sous l'influence de l'attentat de Fieschi, les célèbres lois dites *de septembre*. Après quoi nous reprîmes, en octobre, nos travaux judiciaires sur les diverses séries des révoltés de 1834, sans incidents dignes d'être cités. Ils furent d'autant plus promptement terminés que, le 12 juillet, vingt-huit accusés de la catégorie de Paris, Cavaignac en tête, pleins d'espoir dans le crime préparé pour le vingt-huitième jour de ce même mois, s'étaient évadés.

Quant à ces *lois de septembre*, malgré leur pénalité plus sévère, quelle qu'en ait été l'utilité pour la procédure devant les Cours et le Jury, et contre la licence effrénée des théâtres et des publications de toute espèce, elles furent insuffisantes.

Il eût dès lors fallu un lieu de déportation à vie, et le plus lointain possible, pour les criminels politiques; et un second pour les autres condamnés à des peines afflictives et infamantes de divers degrés, comme pour ceux surpris en rupture de ban et en récidive.

Alors la société française, au lieu de se gangrener progressivement par la présence continuelle et par le

retour dans son sein de ces deux espèces de criminels, se serait épurée de plus en plus.

Mais d'une part, à quoi servent les plus fortes lois sans hommes capables d'en assurer l'exécution? D'autre part, comment aurait-on pu obtenir ces lois protectrices de l'ordre social en présence d'une Opposition constamment protectrice de la révolte, et dénonçant incessamment le Gouvernement à l'opinion, comme l'oppresseur du peuple?

Et puis, soit imprévoyance chez nos hommes d'État, plus commune qu'on ne pense; ou bien qu'un Gouvernement d'élection, de tribune, et de presse trop libre dans un pays aussi agité, aussi loquace, et aussi changeant que le nôtre, dépasse les forces des ministres les plus fermes et les plus actifs; soit, enfin, affectation, alors générale et obligatoire, d'un libéralisme outré, et mode d'une ridicule sensiblerie pour les plus odieux criminels, aux dépens de la société entière, non-seulement on n'osa point, en ce moment, tout ce qu'on pouvait, mais on ne songea même pas à ce qu'on devait vouloir.

Je ne citerai que deux faits à l'appui de cette assertion. L'un m'est personnel, l'autre est bien connu. Quant à ce dernier, chacun sait que, après avoir obtenu en septembre la déportation avec détention, on hésita à en désigner le lieu; d'où vint que plus tard, lorsqu'enfin on l'eut choisi, les circonstances étant devenues moins favorables, on ne put l'emporter sur l'Opposition.

L'autre fait a rapport aux mesures restrictives de la licence de la Presse. Croira-t-on que, deux jours avant

la présentation de ce projet de loi, nul ministre n'avait encore songé à un seul de ses articles, en sorte que rien là-dessus n'avait été même ébauché? Quelqu'invraisemblable que cela puisse paraître, le fait est que, à mon extrême surprise, ce fut un travail préparé sur ce sujet, et oublié depuis deux ans dans mon portefeuille, qui, à défaut de tout autre, servit de base à la loi présentée le lendemain : tant jusque-là, à l'exemple trop suivi de l'Angleterre, et malgré tant de différences de toute nature entre les deux peuples, cette dangereuse licence de la Presse avait paru respectable et inattaquable!

CHAPITRE VI.

Dans le récit des attentats révolutionnaires préparés ou consommés en 1835, je n'ai point parlé d'un complot dit *de Neuilly*, autre essai de régicide, tramé simultanément avec celui de Fieschi. La Police l'avait fait avorter, le jury en avait été saisi, et l'année 1836 s'était ouverte par les jugements de ces deux crimes.

La société, satisfaite par cette répression et raffermie par les lois dites *de septembre*, s'était distraite de cette émulation de forfaits par les débats des Chambres. Ces débats tournèrent mal. Dans celle des Députés, un mot trop sec du premier ministre, à propos de la réduction de la dette publique, lui fit perdre, d'une voix, la majorité. Broglie se décida à donner sa dé-

mission. Surpris de cette susceptibilité qui me paraissait trop vive, je l'en blâmais quand il m'expliqua qu'il cédait bien moins à cet incident qu'à une incompatibilité d'humeur, très-prononcée, entre lui et Louis-Philippe. En effet, soit que le noble et ferme caractère du Duc de Broglie manquât d'une flexibilité souvent nécessaire, et qu'il ne pût s'accorder avec les conseils peut-être trop souples de M. de Talleyrand; soit que ce dernier et célèbre conseiller, bien moins infaillible qu'on ne pense, se fût persuadé qu'il trouverait dans M. Thiers une docilité à la fois plus commode et plus utile, c'est un fait que le Roi, préparé à ce changement, en attendait l'occasion. Il la saisit. C'était créer pour l'avenir un troisième prétendant à la Présidence du Conseil. Nous vîmes donc monter Thiers aux Affaires Extérieures et à cette Présidence d'où, neuf mois après, il tomba mécontent, dans une demi-opposition, qui affaiblit la majorité, compliqua toutes nos affaires, et rendit plus difficile que jamais le gouvernement.

Toutefois on commençait à se rassurer, et, la session étant close, un calme habituel succédait, quand, tout à coup, ce court repos de notre malheureux pays fut troublé encore par un nouvel attentat, celui du 25 juin; son auteur, nommé Alibaud, était natif de Nîmes.

Sa vie fainéante et vagabonde l'avait réduit à une misère insupportable pour son faux et farouche orgueil, qu'exaltait une instruction à demi ébauchée, et d'autant plus prétentieuse. Dans cette disposition d'esprit, mécontent de tout, excepté de lui-même,

envenimé, exalté par les déclamations incessantes de la Presse révolutionnaire, il s'en était pris à la forme de notre société qu'il accusait de son dénûment, et dans cette situation désespérée, se décorant du nom de Républicain, il avait voulu se venger du résultat de son inconduite, sur le Roi lui-même.

Cette espèce d'Érostrate, vaniteux jusque dans le dégoût de son abjecte existence, s'était donc décidé à y mettre fin par un régicide que préconiserait la démagogie. Le retentissement qu'aurait cette œuvre détestable embellissait, à ses yeux, la mort inévitable qu'il affronterait. Car tel était le singulier et fâcheux inconvénient des procès de cette nature jugés par la haute Cour : c'est que leur appareil solennel, à trop grand spectacle, tentait la vanité de ces misérables; et que, les éblouissant, ce triste éclat illustrait à leurs yeux jusqu'à l'échafaud qui les attendait.

Que l'on se rappelle les circonstances du crime d'Alibaud et celles de son procès, et l'on reconnaîtra la brutale exaltation que produisait dans ces forcenés l'appât d'une monstrueuse célébrité. Elle se manifesta : d'un côté, par la manière dont il exécuta son crime, seul, sans autre complice que la Presse anarchique, sans espoir de salut, tirant à bout portant sur le Roi, dans sa voiture, au milieu de son escorte, dans la cour même des Tuileries; et d'un autre côté, par la forfanterie sauvage de l'effroyable discours dans lequel il osa, devant nous, se vanter de son forfait!

Quant au Roi, sa fermeté ne s'était pas démentie dans cette nouvelle épreuve. Mais il n'y avait eu que quatre mois d'intervalle entre l'expiation du crime

de Fieschi et ce troisième régicide! Le ministère en fut consterné : cet acharnement féroce de la basse classe de la société l'effraya, et il exigea que Louis-Philippe ne s'exposât pas dans les fêtes populaires du mois suivant.

Pourtant, en dépit de cette précaution si humiliante pour notre pays, la France n'était pas au bout des émotions qui devaient remplir l'année 1836. A ce dernier forfait, dans cette année en forfaits si fertile, devait succéder un quatrième régicide, et, entre deux, une tentative d'un autre genre, celle de Louis-Napoléon sur Strasbourg, les 28 et 30 octobre.

La témérité de celle-ci s'explique, non-seulement par la crédulité aux renseignements hasardés et par l'impatience naturelles à tous les Prétendants, mais aussi par l'espoir que devait donner à un exilé un peuple aussi remué et tourmenté que le nôtre par l'esprit révolutionnaire. Louis-Napoléon Bonaparte, troisième fils de Louis-Bonaparte l'avant-dernier des quatre frères de l'Empereur, est né le 20 avril 1808, pendant le règne de son père en Hollande, peu de temps avant l'abdication de ce Prince, qui se retira en Autriche, puis à Florence, où il a longuement achevé une vie triste et maladive, mais toujours droite et résignée.

Des deux frères aînés de Louis-Napoléon, l'un, dans sa première enfance, est mort du croup; le second périt dans la guerre excitée en Italie par notre révolution de 1830.

Cette échauffourée fut la première campagne de Louis-Napoléon; Strasbourg la seconde, Boulogne-

sur-mer la troisième. Toutes trois furent malheureuses. Il n'échappa à la première qu'à demi mourant d'une maladie cruelle, et se réfugia en Suisse près de sa mère. Là, capitaine d'artillerie à l'imitation de son oncle, il tenta d'obtenir, comme lui, un commencement de célébrité par quelques écrits politiques et militaires. Ces écrits, ses paroles, ses actes d'alors, ceux subséquents, et ses efforts constants et multipliés pour rattacher à sa cause nos mécontents, l'opinion, enfin, de ceux qui croient le connaître, tout semble prouver que dès lors, comme aujourd'hui, une exclusive, une forte et persévérante conviction l'a dominé, celle que son Droit et son Destin le porteraient infailliblement, un jour, soit comme Empereur, soit autrement, à la tête de la France!

C'est sous l'influence de cette idée, forte comme toutes les idées fixes, de cette pensée dont la persistance audacieuse n'est point sans grandeur, qu'il a tenté deux efforts qui ont échoué : le premier intempestif, mais mieux préparé qu'on ne pense, et le second follement téméraire.

La date de la première de ces tentatives est l'année 1836, où ce récit vient de parvenir; le but, une révolution impériale et militaire; le lieu, Strasbourg, où il avait gagné le chef du 4ème régiment d'artillerie. A peine assuré de ce colonel et vraisemblablement de quelques autres, mais plus éloignés, le jeune Napoléon s'introduit furtivement, le 28 octobre au soir, dans cette ville de guerre. Le surlendemain 30, avant six heures du matin, suivi de quelques amis obscurs, et revêtu d'habits semblables à ceux restés

historiques de son oncle, il se montre aux artilleurs du 4ème, osant ainsi livrer sa vie et sa fortune au hasard du succès des séductions de leur colonel.

Celui-ci venait de les mettre sous les armes, dans leur caserne, à l'insu de leurs officiers, en leur absence, et de gagner ces soldats par une distribution d'argent, par des promesses d'avancement et des nouvelles fallacieuses. Les ayant ainsi préparés, dès que Louis-Bonaparte paraît devant eux, il le leur présente. « Soldats du 4ème! leur dit-il, une révolution « vient d'éclater en France! Louis-Philippe est dé« chu du Trône! Napoléon II vient le remplacer! « Criez, *Vive l'Empereur!* » A ce cri répété, Louis-Napoléon, à son tour, les harangue, et un même enthousiasme lui répond.

Aussitôt tous deux forment trois détachements sous des chefs qu'ils improvisent. Ils les envoient s'emparer simultanément du préfet, du général commandant le département, et d'une imprimerie, d'où leurs proclamations doivent se répandre. En même temps eux-mêmes, en tête du reste de leurs canonniers, marchent rapidement au quartier général de la division. Ils pénètrent sans obstacle jusqu'au général qui la commande. « Venez! s'écrie le jeune Bonaparte en « l'apercevant, venez, brave général Voirol, que je « vous embrasse; et reconnaissez en moi Napoléon II, « votre Empereur! » Repoussé par ce général, il le laisse sous la garde de douze artilleurs, et court au quartier du 46ème de ligne; mais les officiers le repoussent également, et excitent leurs soldats à le saisir. On se jette sur lui, on déchire ses vêtements, on lui ar-

rache ses insignes, et, abandonné des siens, il est retenu prisonnier, à son tour, dans cette caserne.

Ainsi se termina cette courte et déplorable échauffourée. Elle ne produisit, en France, d'autre émotion que celle de la plus grande surprise à la nouvelle d'un acte aussi téméraire, fondé sur une si inconcevable illusion.

Quinze jours après, le jeune Prétendant partait pour l'Amérique Septentrionale. Le Roi l'avait rendu à la liberté; soit générosité, en cédant à l'intercession de la Reine Hortense, accourue jusque dans Paris, soit que diverses convenances politiques l'y eussent décidé : détermination d'autant plus louable qu'elle fut prise en dépit des clameurs de l'Opposition, qui alors, et au nom de l'égalité, réclama l'impunité de tous les complices.

En ce moment s'accomplissait en Algérie, sous le maréchal Clausel et le Duc de Nemours, le désastre de Constantine. En même temps la Police, armée de la loi d'avril 1834 contre les associations et des lois de septembre 1835, ne cessait de lutter dans Paris contre les machinations du parti démagogique. Toutefois l'incorrigible légèreté française recommençait à s'étourdir sur ce danger, lorsque, le 27 décembre, un quatrième régicide vint compléter les sombres agitations de cette année 1836, souiller encore une page de notre histoire, et nous replonger dans une consternation nouvelle!

Ce jour-là, vers une heure après midi, les deux Chambres et les grands personnages de l'État, réunis au Palais des Députés, attendaient que le Roi vînt

ouvrir la session nouvelle. Déjà la Reine et les Princesses étaient arrivées, quand, dans leur tribune, une soudaine exclamation d'horreur, qui passa de bouche en bouche, nous apprit qu'on venait d'attenter encore à la vie du Roi!

Peu d'instants après, à son entrée ferme et calme au milieu de nous, à la vue du sang, coulant encore sur le front de ses trois fils, éclata, en acclamations longuement prolongées, le double sentiment qui nous animait : l'un, de reconnaissance pour la Providence protectrice de ce bon Prince; l'autre, de colère contre tant d'infamies d'en bas, si déshonorantes pour cette noble France que nous représentions, et que nous nous efforçions de maintenir au premier rang de la civilisation moderne.

La session ouverte, les deux Chambres entières s'étant transportées d'un mouvement spontané chez le Roi, pour le féliciter d'avoir échappé à ce nouvel attentat, en apprirent les détails. Cette fois l'assassin, posté sur le Quai des Tuileries, à cent pas de la grille du jardin, avait fait feu sur Louis-Philippe, à l'instant où, saluant le drapeau d'une Légion, ce Prince avançait la tête hors de sa voiture. La balle avait brisé l'une des glaces, dont les éclats avaient blessé, au visage, les Ducs d'Orléans et de Nemours et le Prince de Joinville. Pendant que le Roi s'était montré au peuple en souriant pour le rassurer, la foule, furieuse, s'était précipitée sur le meurtrier : on l'avait, avec peine, arraché à l'indignation universelle!

CHAPITRE VII.

Ce quatrième attentat àvait encore été déféré aux Pairs. On tenait l'auteur du crime, mais ce n'était peut-être pas le plus coupable. Ce nouveau procès, après trois mois d'instruction, commença le 5 avril. On avait eu d'abord quelque peine à connaître le nom et les antécédents de ce malheureux. Il s'obstinait à les celer, quand, sur son signalement, son oncle, un ancien négociant, vint à la prison et le reconnut. On apprit alors que, tel que la plupart de ces êtres nés vicieux, l'enfance de Meunier, de cet assassin de vingt-trois ans, s'était fait remarquer par un esprit borné, un caractère ingrat, un entêtement aveugle; que sa jeunesse s'était signalée par les mêmes défauts; qu'il y avait ajouté une vie fainéante, vagabondant d'une profession à l'autre, sans pouvoir se fixer à aucune, se rebutant de tout travail, et de plus en plus dégradé par la débauche et par le mépris de ses entours. C'était dans cet avilissement que la paresse rêveuse de cette brute avait été poussée, par les journaux anarchiques, dans l'atmosphère des Sociétés Secrètes. Après avoir renié jusqu'à Dieu, il s'en était fait un d'Alibaud, et s'était voué au régicide!

Ses premières déclarations avaient dénoncé l'existence d'une bande de quarante assassins, enrôlés par la *Société des Familles*, numérotés, et dévoués, comme lui, à attenter, chacun à leur tour, contre la vie de Louis-Philippe. Mais, comme ensuite il se rétracta, ce fil nous ayant échappé, on ne sut si l'on devait attri-

buer le vague où l'on se perdit au dévouement fanatique de ce séide, ou plutôt à l'habileté avec laquelle les instigateurs savaient se dissimuler, ou bien encore à l'effroi que leurs menaces inspiraient aux révélateurs.

Ce qui fut prouvé, c'est que les deux coaccusés de ce misérable, soit complicité réelle, soit qu'ils se fussent joués de sa monomanie, avaient, un an avant l'attentat, tiré au sort, avec lui, à qui d'entre eux trois le commettrait; que, le sort l'ayant désigné, conduit par l'un d'eux, il avait été chez un arquebusier s'exercer au tir. Néanmoins, comme on crut plutôt à un jeu infâme qu'à une sérieuse complicité, Meunier fut seul retenu en cause, et condamné à mort, puis, grâce à la pitié trop clémente de sa royale victime, transporté en Amérique, où, pour toute punition, il fut abandonné libre à ses remords : générosité d'autant plus grande, que le 19 janvier de cette même année 1837, pendant l'instruction de ce procès, Champion, autre assassin, avait été saisi en flagrant délit de construction d'une machine plus infernale encore que celle de Fieschi. Celui-là s'était tué lui-même dans sa prison, soit désespoir d'avoir manqué son crime dont il se vanta, soit dévouement au salut de ses complices.

Voilà donc où notre société en était venue! Quelle perversion! Quelle horrible série de parricides, ou projetés ou accomplis! Jamais peuple était-il tombé dans un aussi détestable et aussi honteux désordre? Et quel spectacle désolant nous offrîmes alors à l'Europe et à l'histoire! Au milieu d'une famille resplen-

dissante de toutes les vertus privées, on voyait un Roi entouré de fils voués, pour le service du pays, sur mer, sur terre, en toute occasion, aux dangers des expéditions les plus lointaines; et c'était ce Roi, le meilleur, le plus éclairé des Princes, choisi, appelé au Trône par une nation dont, chaque jour depuis sept ans, son règne habile et libéral accroissait la prospérité, c'était ce même Prince que l'on voyait environné des piéges les plus perfides, en butte aux plus atroces guets-apens, cerné, traqué à toutes les issues de son Palais par les plus vils rebuts de la basse classe de son peuple, et réduit enfin à ne pouvoir plus respirer l'air, commun à tous, que par les fenêtres de cette demeure royale, où le vœu général l'avait fait monter, et dont on n'osait plus le laisser sortir!

Était-ce là un sévère, un cruel enseignement de la Providence? Punissait-elle ainsi, par cette horrible démoralisation d'en bas, ce qu'en haut il y avait eu d'immoralité donnée en exemple, dans le Prince, par l'usurpation du Trône sur l'héritier légitime de sa Famille; et cela, sans admettre l'excuse du péril social, de la nécessité pressante qui entraîna, en 1830, les uns à offrir ce Trône, le Prince à l'accepter, et nous tous, aussitôt après, à y applaudir!

Mais quoi! l'assassinat de M. le Duc de Berry, et tous ces complots tramés déjà sous le règne de la Branche Aînée, la chute de celle-ci, tant de bouleversements qui, depuis soixante ans, ont détruit en France toute Légitimité ancienne ou nouvelle, et qui aujourd'hui ébranlent l'Europe entière, permettent-ils d'interpréter ainsi l'intention de la Providence? Tout cela n'in-

dique-t-il pas, à ce débordement de crimes, à cet assaut de forfaits, une cause différente?

Quoi qu'il en puisse être, sans entrer ici dans une aussi vaste contemplation, disons la pénible émotion dont je fus saisi dans une occasion qui me rapprocha d'un aussi douloureux spectacle.

Au milieu de ces affligeants procès j'avais été choisi pour Directeur de l'Académie Française. La mort venait de frapper M. de Tracy, l'un de ses membres les plus distingués; M. Guizot avait été élu pour le remplacer. Le Roi, selon les usages primordiaux de cette Classe, la plus ancienne de l'Institut, avait confirmé ce choix, et ces mêmes usages m'avaient imposé, comme Directeur, le devoir d'aller avec M. Villemain, notre Secrétaire Perpétuel, présenter à ce Prince le nouvel Académicien. Ce fut le 22 janvier 1837. La date de cette présentation m'est restée dans la mémoire comme l'un des tristes moments de ma vie entière.

Depuis plusieurs années j'avais admiré dans M. Guizot l'un des plus savants et des plus célèbres de nos professeurs. J'aimais en lui la piété filiale et paternelle la plus touchante, un pur désintéressement, une noble élévation de caractère, et l'un des plus éloquents de nos orateurs; enfin celui de nos hommes d'État le plus courageusement voué aux progrès, au salut de cette Civilisation dont il avait si admirablement écrit l'histoire. Alors déjà une vive amitié, politique et littéraire, et à la fois d'estime et de cœur, nous unissait.

C'était donc avec une joie bien naturelle que j'a-

vais entrevu, après la séance publique, où je l'avais reçu à l'Académie Française, le jour où j'irais le présenter au Roi comme notre Confrère. Mais quel cruel désappointement j'éprouvai en apprenant que, ce jour-là même, il venait de perdre son fils, et que c'était un père désolé que j'allais avoir à conduire, de l'Institut aux Tuileries, chez un Roi emprisonné dans le Palais de ses ancêtres, par l'acharnement, tout récemment redoublé, des crimes les plus odieux. En effet ses ministres n'osaient plus, depuis quelques jours, l'en laisser sortir.

Je crois voir encore en présence ces deux grandes douleurs. L'une, toute paternelle, fut d'une gravité sévère et stoïquement silencieuse, dédaignant, prévenant la plainte; elle ne répondit à de premiers mots de condoléance que par un geste mâle et résigné; l'autre douleur, au contraire, après ces premières paroles, revenant sur elle-même, éclata avec l'émotion la plus expansive. La voix altérée du Monarque nous peignit, presqu'avec des larmes, la déplorable captivité à laquelle il était réduit; il demandait à l'initiative de son Gouvernement, qu'ici M. Guizot représentait, et à nous Législateurs, de lui rendre cette liberté qu'il avait conservée à tous, et dont lui seul, au milieu de son peuple, se trouvait si péniblement privé.

Ainsi se passa cette scène douloureuse. De là vinrent ces projets de lois préventives, qui avortèrent; puis, cette modification dans le Conseil, où M. Guizot fut si injustement sacrifié : rupture dans le sein du Parti Conservateur, dont une autre

ambition trop personnelle doit surtout répondre, et dont les fâcheuses conséquences (1) devinrent bientôt inévitables.

Mais pour échapper à ces tristes souvenirs et nous en reposer, revenons à ceux de ma vie littéraire, où cependant la politique, aujourd'hui mêlée à tout, va se retrouver encore. Je vous ai dit que j'avais reçu M. Guizot à l'Académie Française. Dans ces solennités, on le sait, au discours d'avénement du Récipiendaire, le Directeur doit répondre par un double éloge : oraison funèbre du membre qu'elle vient de perdre; éloge aussi du nouveau Confrère appelé à le remplacer.

Il faut aussi se rappeler qu'à cette époque nos discordes parlementaires étaient des plus vives. Par un hasard malencontreux la Commission chargée de juger les deux discours, et que, selon l'usage, le sort avait désignée, s'était trouvée presqu'entièrement composée des adversaires politiques les plus animés contre le Récipiendaire. Je me souviens même que le singulier résultat de ce tirage avait excité dans l'Académie un cri de surprise. On le comprendra aux noms qui sortirent : ce furent, entr'autres, ceux de messieurs Dupin, Thiers et Michaud. Dans l'un, un sentiment fâcheux que le talent n'exclut pas toujours, et l'esprit de parti dans les deux autres s'étaient révoltés de mes éloges; et cela, au point qu'au mot d'*éloquence* (il était question de Monsieur Guizot!), l'un d'eux s'était récrié négativement; lui seul à la vérité,

(1) La Coalition.

mais sur un ton d'ironie et d'incrédulité si naturel, que ce fait vrai me semble encore invraisemblable. Quant aux deux autres, il y avait eu dans leurs critiques, dont plusieurs étaient fondées, plus d'urbanité et beaucoup moins d'exagération.

On pourra lire ce discours à la fin du volume.

Avant de laisser derrière nous l'année 1837, rappelons ici quelques faits qui la rendent remarquable. Et d'abord le mariage de M. le Duc d'Orléans, le 30 mai, avec la Princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin; celui de la Princesse Marie, deuxième fille du Roi, avec le Duc de Wurtemberg, le 18 octobre; et, le 10 juin, l'inauguration du Musée Historique de Versailles, Panthéon de toutes les gloires de la France, heureuse conception, non-seulement protectrice des Beaux-Arts, mais à la fois politique, morale, patriotique, et royalement exécutée; magnifique et instructif spectacle, digne de son cadre, le seul convenable à ce Palais du grand siècle, et journellement offert au public de toutes les classes avec une généreuse et noble libéralité!

Quant au Gouvernement, dès le quatrième mois de cette année, on vit, après sept mois d'existence, la fin, par le rejet de la loi de *disjonction*, du ministère Molé et Guizot, remplacé par le ministère Molé et Montalivet : ministère se disant de conciliation, mais flexible jusqu'à la souplesse. Il abandonne non-seulement la loi de *non-révélation*, ce qui était à propos, mais aussi celle qui établissait un lieu de déportation. Il accorde une amnistie, dédaignée par les amnistiés eux-mêmes; il ajourne l'apanage demandé pour M. le

Duc de Nemours, afin d'obtenir la dotation du Prince Royal. Il renouvelle enfin la Chambre pour en modifier la majorité dans un intérêt plutôt personnel que de principes, et au risque de la diviser et d'en affaiblir la vigueur éclairée et conservatrice.

Plus ferme au dehors et mieux inspirée, on lui dut la protection efficace de Tunis contre la Porte, et la prise de Constantine, le 13 octobre.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE I.

Notre histoire parlera peu de l'année 1838, ce qui signifie qu'elle fut calme et assez heureuse; car, au point de vue historique, il en est des années comme des femmes : généralement les meilleures sont celles dont on parle le moins.

Celle-ci offre enfin un intervalle de repos quant aux attentats à la vie et à la Couronne de Louis-Philippe. Les deux procès politiques qui l'occupent ont peu d'importance. L'un fut celui de Hubert et de Laure Grouvelle, inculpés de projets régicides l'an précédent, et condamnés en Cour d'Assises, le 24 mai 1838; l'autre, celui de l'officier d'artillerie Laity, condamné par la Cour des Pairs, le 10 juillet, pour provocation à la révolte en faveur de Louis-Napoléon. D'autre part le ministère et la Dynastie semblent se consolider : l'un, le 24 mars, par le vote des fonds secrets, augmentés d'un tiers; l'autre, par la naissance du Comte de Paris, le 24 août, et la gloire acquise à la prise de Saint-Jean d'Ulloa, le 27 novembre, par le Prince de Joinville.

Quant à la pension de cent mille francs votée, le

2 juin, pour la Reine Caroline de Naples, Sœur de Napoléon, si je rappelle cette décision, à laquelle je contribuai, c'est pour vous expliquer une lettre autographe que vous trouverez dans mes papiers; lettre de remercîments que cette Princesse m'écrivit en quittant pour jamais la France (1).

Maintenant passons à l'année 1839. Toutefois remarquons que le calme de 1838 n'avait été qu'apparent, et bien plus dans les choses que dans les esprits dont la fermentation devait, dès les premiers jours de l'année suivante, faire explosion. Commençons donc par rappeler l'origine de cette querelle.

Le 6 octobre 1837 M. Molé, afin de revenir au Pouvoir, s'était associé à M. Guizot. Celui-ci, malgré mon avis, leurs caractères me semblant antipathiques, s'y était prêté. Il avait même accepté modestement le portefeuille de l'Instruction Publique, mais en exigeant que celui de l'Intérieur fût donné à Gasparin, excellent administrateur, et l'un de ses amis politiques les plus éprouvés. Peu de temps après, il s'était plaint à moi de l'aigreur du premier ministre. « Elle se manifestait, disait-il, en toute occasion. Il n'en comprenait pas la cause. Était-ce désaccord de vues ou de caractère, ou plutôt jalousie de pouvoir ou de talents? »

Cette malveillance avait surtout éclaté au commencement de 1838, quand Gasparin, renonçant à l'Intérieur, M. Guizot prétendit l'y remplacer. Molé s'y était opposé ouvertement. Le rejet de la loi de *disjonction*, en renversant le ministère, avait mis fin à cette

(1) L'original de cette lettre est aux Archives nationales.

guerre intestine. Un long interrègne avait succédé, pendant lequel chacun de ces deux ministres s'était efforcé de recomposer un cabinet. Molé seul y réussit. Il avait repris la Présidence du Conseil le 15 avril 1838, à l'exclusion de M. Guizot, et en s'adjoignant Salvandy, Barthe et Montalivet.

C'était ainsi que la majorité conservatrice, formée par Périer et ses successeurs, s'affaiblissant, tendait à se fractionner en trois Partis. Les Conservateurs, déjà divisés en 1836, après le passage de M. Thiers à la Présidence, par la formation du Tiers-Parti, allaient se trouver encore subdivisé par cette scission nouvelle. Une part s'était réunie à Molé, chef, comme nous l'avons vu, d'une politique flexible, souple et d'expédients, tandis que l'autre part était restée fidèle à M. Guizot, chef du Parti jadis Doctrinaire, d'un parti à principes fixes, fermes jusqu'à la roideur peut-être, mais hautement déclarés et soutenus.

Toutefois cette fraction conservatrice, si utile au milieu d'un peuple aussi mobile, avait, quoique dépossédée du Pouvoir, déclaré vouloir persévérer à le soutenir. C'était alors, que, se défiant de cet appui, Molé en avait appelé à une autre Chambre, à une autre majorité, et que, soit en nommant Pairs plusieurs Députés amis de M. Guizot, soit en combattant secrètement la réélection de plusieurs autres, il avait commencé la guerre; guerre personnelle, de toutes la plus irritante, et surtout de la part d'un ministre du Roi contre les soutiens, jusque-là les plus dévoués, de la Royauté, guerre dans laquelle ce ministre tournait contre eux ces mêmes armes dont ils venaient de se servir pour la

défendre; hostilités que bientôt la Presse envenima, et qui, s'aigrissant de plus en plus, éclatèrent enfin à la tribune.

M. Guizot n'en prit pas l'initiative. Ses amis, jeunes et ardents, irrités de se sentir attaqués dans leur existence politique, le devancèrent. Il résista; il les contint même autant qu'il lui fut possible. Je me souviens que, au milieu de leurs cris impatients, chez lui, un soir, la veille du jour où ces hostilités se déclarèrent, à une dernière interpellation : « Eh oui, me « répondit-il, aussi ai-je fait tout ce qui dépendait « de moi pour éviter une rupture. J'en reconnais les « inconvénients. Mais, vous le voyez, mes amis m'en-« traînent. Les dernières agressions des feuilles mi-« nistérielles les ont décidés. Broglie vient d'y être « attaqué lui-même. Il est indigné; il veut se défen-« dre. Et je me tairais encore! Je m'isolerais, j'aban-« donnerais les miens! Puis-je ainsi, lorsqu'ils accep-« tent la guerre qu'on leur déclare, les désavouer, les « blâmer par mon silence? et, par ménagement pour « un ministre qui s'est fait mon ennemi, rompre avec « mes meilleurs et mes plus anciens amis? »

Il y avait cependant pour eux, comme pour lui, dans ce conflit tout personnel, deux dangers inévitables. L'un, de paraître tout sacrifier à l'ambition, en se trouvant coalisés, de fait, avec les Oppositions qu'on avait combattues jusque-là comme dangereuses; l'autre, quelques précautions oratoires qu'on pût employer, de frapper du même coup que le ministre le Pouvoir et le Roi que ce ministre représentait. Il eût donc mieux valu s'abstenir, savoir attendre, ou, comme alors on le pro-

posa : « Rendre pour la guerre clandestine du ministre « une guerre insidieuse, et l'étouffer à force d'em- « brassements. » La guerre ouverte avait été préférée. Dès janvier 1839 ses nécessités, ses entraînements amenèrent tous les inconvénients prévus; et, le fer une fois croisé, les coups portèrent plus loin et plus haut qu'on n'en n'avait eu l'intention.

Ce fut alors qu'on imagina cette inexplicable maxime : « *Le Roi constitutionnel règne et ne gou-* « *verne pas!* » Dans le fait, alors comme jadis, c'était le Pouvoir Royal qu'on se disputait. Les temps changés, il n'y avait eu à changer que le prétexte. Au dix-septième siècle, sous Mazarin, pour s'autoriser à tenter de s'emparer de ce Pouvoir, on alléguait : « Que le Mo- « narque se laissait gouverner par son ministre! » Au dix-neuvième siècle, au contraire, sous Louis-Philippe, et dans le même but, on prétexta : « Que le ministre « se laissait gouverner par le Monarque! »

Le champ du combat fut l'Adresse en réponse au discours du Trône. Molé expia par sa chute, mais par une chute glorieuse, son fâcheux avénement. Attaqué comme insuffisant par les cinq Oppositions coalisées, il eut à lutter contre Guizot, Thiers, Barrot, Berryer et Garnier-Pagès : c'étaient les chefs éloquents des Doctrinaires, du Tiers-Parti, de l'Opposition Dynastique, des Légitimistes et des Républicains. Il leur tint tête. Sa résistance, habile et courageusement obstinée, l'emporta; mais ce fut par une majorité si faible, que, le Pouvoir lui échappant, il fut forcé de le déposer; puis, à défaut de successeur, de le reprendre, de dissoudre une seconde fois la Chambre, le 31

janvier, et d'en appeler une nouvelle, dont l'élection, le 6 mars, lui ayant été contraire, le renversa définitivement.

Mais cette lutte, plus encore de personnes que de systèmes, dans laquelle, à mes yeux du moins, M. Guizot n'eut pas le premier tort, avait tellement désorganisé la majorité conservatrice, qu'aucun prétendant n'en put rallier une suffisante. Il fallut donc, le 31 mars, avoir recours à un Cabinet provisoire et intérimaire, que, le 12 mai, une insurrection démagogique décida le Roi à remplacer par un Conseil aussi définitif qu'il fut possible de le composer.

C'était un dimanche. Je dînais ce jour-là aux Tuileries. J'y arrivai tard. En entrant, étonné de l'altération des traits de la Reine, je m'approchais, quand m'apercevant : « Quoi ! monsieur de Ségur, s'écria-t-« elle, vous ignorez ce qui se passe? Encore une ré-« volte ! Encore des assassinats ! Cela dure depuis « deux heures ; déjà plusieurs de nos pauvres soldats « sont égorgés ! »

Il n'était que trop vrai. Huit cent cinquante misérables démagogues, gens en faillite, repris de justice, ou cerveaux brûlés, enhardis par nos embarras parlementaires, venaient de tenter ce guet-apens. C'était le bas-fond de la société dite *des Saisons*, troisième transformation de la société *des Droits de l'Homme*, suivie de celle *des Familles*. Cavaignac mort, Blanqui, Barbès et Martin-Bernard en étaient devenus les principaux chefs.

Voici quel était le plan de ces scélérats effrontés, que l'esprit faussement libéral et la sensiblerie

niaise de notre époque laissaient ainsi jouer à ce jeu fatal des émeutes et des sanglantes rébellions. Il consista, ce jour-là, à profiter de la sécurité et des vacances presqu'universelles d'un dimanche de printemps, pour s'emparer d'abord, par surprise, de la Préfecture de Police et de la Cité. La révolte devait se faire de ce quartier, à l'aide des ponts, un camp retranché de barricades; puis, aussitôt, étendre ce foyer d'insurrection : en arrière d'elle, jusqu'au faubourg Saint-Antoine; à sa droite, dans les quartiers Saint-Denis et Saint-Martin; en avant-d'elle, jusqu'aux Tuileries, à la Banque et au Palais-Royal.

Quant aux moyens, c'étaient : pour munitions de guerre, à peine trois mille cartouches, et de divers calibres; pour armes, quelques pistolets seulement. On comptait, pour se procurer des fusils, sur le pillage des armuriers, puis sur le désarmement des postes. Quant au nombre, un premier succès l'augmenterait. A ce signal, on ne doutait pas du concours de ces enfants perdus, avant-garde de toute émeute, gamins querelleurs dont Paris fourmille, et de tant d'autres, intéressés, par leur misère et leur inconduite, à tous les désordres : populace nombreuse, que l'oisiveté du dimanche aiderait à ameuter.

L'exécution fut digne de la préméditation. Pendant le pillage des armes et la distribution des cartouches, un quart environ des sociétaires s'éclipsa, comme aussi, dès les premiers coups de feu, la plupart des excitateurs, gens les mieux vêtus, beaux parleurs ou gens de plume. Le reste, en trois troupes inégales, alla s'attaquer à la Préfecture de Police, au poste de

la place du Châtelet, d'où ils furent repoussés, et à celui du palais de Justice, où Barbès, de deux coups de feu à bout portant, assassina l'officier de garde pendant qu'il parlementait, et en fit ensuite égorger la troupe; crime inutile, la révolte partout ailleurs ayant été chassée de la Cité, et contrainte à se transporter sur la rive droite. C'est là que furent désarmés les postes de gardes nationaux de l'Hôtel de Ville, de deux mairies, et que celui du marché Saint-Jean, défendu par douze soldats de ligne, fut massacré.

Le nombre des révoltés s'accroissant alors, ils couvrirent de barricades l'espace compris entre le boulevard et les quais, depuis la rue Saint-Antoine jusqu'au Palais-Royal. Mais, comme la plupart étaient sans armes, quand, revenus d'un premier moment de surprise, la Garde Nationale et la troupe se présentèrent, ce fragile échafaudage fut renversé : on ressaisit ce terrain entier, sans coup férir, hors sur deux ou trois points que, après quelques coups de feu, l'on emporta à la baïonnette et au pas de course.

Tout parut terminé, et tout l'eût été en effet ce soir-là même, si le lendemain on fût resté sur le pied de guerre, sans souffrir, sous aucun prétexte, le moindre attroupement. Mais, au lieu d'une proclamation vigoureuse et d'une attitude menaçante suivie des plus prompts effets, on respecta la curiosité des uns, on toléra le mauvais vouloir des autres, on laissa des foules s'agglomérer; d'où vint que, à leur faveur, vers le milieu de ce second jour, les factieux, reprenant courage, relevèrent leurs barricades. Il y en eut, dans le quartier du Temple surtout, que l'on fut con-

traint de reprendre de vive force. La caserne des *Minimes* même fut attaquée ; après quoi, cette misérable insurrection, sans but, sans chefs, Barbès, le seul audacieux, ayant été pris la veille, et la plupart des autres s'étant cachés, vagua, sans armes apparentes et presque sans répression, de la rue Saint-Méry à l'École Polytechnique; revint, avec un drapeau rouge, à ses premières barricades rue Saint-Magloire, où, par une dernière lutte enfin, et assez sanglante, on l'étouffa.

CHAPITRE II.

Cependant, grâce aux nouvelles parvenues rapidement, notre dîner aux Tuileries, assez agité d'abord, s'était terminé sans inquiétudes. Mais à cette agitation une autre avait succédé. Cette alerte inattendue avertissait qu'il fallait une vie plus que provisoire à un ministère chargé du poids d'une aussi lourde responsabilité. Le Roi, décidé à en finir ce jour-là même, avait donc fait appeler M. Guizot.

Ce grand orateur accepta la charge de composer un Cabinet, qu'il promit de soutenir, et dont il s'exclut lui-même. Il sut décider à y entrer des hommes de talent, de diverses nuances conservatrices, modérées, presque neutres entre les divers Partis. Il n'y voulut qu'un seul des siens. Je le vis accomplir cette œuvre loyale et désintéressée. Trois heures lui suffirent. Vers

onze heures du soir, quand je quittai le château, ce ministère définitif, composé du maréchal Soult, de Duperré, Duchâtel, Dufauré, Villemain, etc., était sur pied contre l'émeute, dont, il est vrai, la répression semblait terminée.

Cette administration, toute de conciliation, pouvait être faible encore et d'une viabilité douteuse, mais elle convenait à la composition d'une Chambre à la fois réformatrice, conservatrice, et sans majorité homogène. Il n'y avait donc rien de mieux à faire.

Il en résulta que le reste de cette année fut calme. Quant à notre arrêt sur les révoltés du 12 mai, il intervint le 12 juillet. Quinze d'entre eux furent condamnés à diverses peines, et un seul à mort, Barbès, qui parut dès lors repentant, religieux même, mais seulement jusqu'à la commutation de sa peine.

Au milieu de ces souvenirs historiques, le plus souvent personnels et conséquemment restreints, il me revient que, dans cette session de 1839, Mousnier, l'un de nos collègues, justement renommé comme son père, fit une proposition de loi digne de remarque. Le but en était de limiter à cinquante Grand'Croix, trois cents Commandeurs, mille Officiers et quinze mille Légionnaires, à seize mille trois cent cinquante enfin, les membres de la Légion d'Honneur. Le moyen fut de n'accorder désormais qu'une décoration sur trois extinctions, jusqu'à réduction légale du nombre excessif de cinquante mille quatre cents, auquel la Légion était arrivée. Mousnier m'avait fait prendre l'engagement de le soutenir dans son entreprise. Il ne réussit qu'à demi devant les Chambres; il échoua complète-

ment devant le Roi, dont ce projet limitait la prérogative.

Un autre projet de loi de cette session sur la Propriété Littéraire me rappelle que, en octobre 1836, une Commission préparatoire, nombreuse, composée d'auteurs, d'éditeurs et de jurisconsultes les plus renommés, avait été convoquée, à ce sujet, au ministère de l'Intérieur. Le ministre m'avait choisi pour présider à ses travaux; la Commission voulut, à son tour, que j'en fusse le rapporteur. Mon rapport fut approuvé.

Quant à la victoire de Nezib par le fils du Pacha d'Égypte, le 24 juin 1839, suivie de la défection de la flotte Turque, je n'en parle ici qu'en raison de l'influence qu'elle eut sur les événements politiques de l'année suivante.

Mais, avant de passer à l'année 1840, n'oublions pas de citer la téméraire et heureuse expédition, en octobre, de M. le Duc d'Orléans, au travers des *Portes de Fer* Algériennes : entreprise dangereuse, dans laquelle le Roi osa risquer le plus précieux des fils qui l'environnaient.

Plusieurs fois déjà il n'avait point hésité à l'exposer aux hasards de la guerre, à Bruxelles, à Anvers, et dans cette même Algérie, où deux fois il avait également envoyé son second fils à l'assaut de Constantine. En même temps le Roi venait d'aventurer le troisième, M. le Prince de Joinville, au delà des mers, à l'attaque d'Ulloa, celui-là même qu'il envoya depuis à Tanger et à Mogador arracher glorieusement la paix au Maroc, à force d'audace. De même encore il commençait à mettre aux prises avec Abdel-Kader son qua-

trième fils, M. le Duc d'Aumale, dont l'ardeur habile et impétueuse devait bientôt vaincre, dans son camp détruit, ce Chef célèbre. C'était ainsi qu'il dévouait sans cesse, au service de la France, la vie de ses enfants : généreuse et patriotique fermeté dans un père, et digne de plus de reconnaissance !

CHAPITRE III.

L'année 1840 commença, pour le ministère, par un succès, celui de l'Adresse, jugement des Chambres qu'il obtint tel qu'il le désirait. Bientôt après, notre arrêt du 31 janvier condamna à diverses peines vingt-huit nouveaux accusés de l'insurrection du 12 mai, dont l'un d'eux à mort, comme Barbès. C'était Blanqui, le plus astucieux de ces artisans de révolutions, et qui s'en était fait un métier. Il s'était créé une existence : il jouissait d'une espèce de supériorité dans les cabarets, dans les rues, et au milieu de la populace. Le Roi commua sa peine.

Cependant le ministère de transition s'avançait, dans cette nouvelle session, d'un pas assez ferme en apparence, lorsque, le 21 février, à propos du projet de dotation de M. le Duc de Nemours, trompé par le silence universel de la Chambre, il se figura qu'on allait voter cette loi sans discussion. Deux cent vingt-six voix la rejetèrent. C'était un affront ; cette sorte de mystification l'aggravait. Le ministère ne put le supporter. Cet affront fut encore plus sensible au Roi ; mais, quoi-

que ce Prince ne pût le pardonner à M. Thiers, ce fut celui-ci même que le 1er mars, dix jours après, il fut forcé d'accepter pour Président de son Conseil!

Thiers y appela ses anciens amis, et les nouveaux que la Coalition lui avait donnés.

A ce triomphe de l'Opposition, les partisans de ces progrès que, hors du Pouvoir, on croit si faciles, s'emparèrent de la tribune. Pleins d'espoir, ils demandèrent le changement du privilége de la Banque, la conversion de la rente, la réforme électorale. Mais, les portefeuilles saisis, le but était atteint : le privilége de la Banque resta le même; on laissa rejeter par les Pairs la conversion; la réforme fut *enterrée*, et les utopistes n'obtinrent de ce nouveau ministère rien de plus que des précédents.

Il y avait pourtant ici quelque différence : c'était surtout dans le caractère du premier ministre, plus aventureux que ses devanciers, et plus confiant en son génie. Sa prétention consistait, pour les affaires étrangères, à s'affranchir de la prudente direction de Louis-Philippe, et à s'y croire et plus ferme et plus habile. C'était là, en 1836, et à propos de l'Espagne, ce qui, dans son premier ministère de neuf mois, l'avait fait succomber. Ce fut encore, quoique moins en désaccord avec le Roi, à propos de la question d'Orient, et dans un espace de temps semblable, ce qui le renversa une seconde fois.

Quant à cette question d'Orient, j'y reviendrai : vous savez que je n'aime point à morceler les sujets de quelque importance. Je dirai seulement ici que, dans le Congrès, à Londres, des cinq grandes Puis-

sances, assez malencontreusement provoquées par le ministère précédent, un double malheur voulut que le génie de M. Thiers se trouvât aux prises avec un autre génie aventureux aussi, mais de plus machiavélique; et que, en même temps, une mort inattendue frappât Frédéric-Guillaume III de Prusse, celui des quatre Monarques étrangers représentés dans ce Congrès, dont l'esprit était le plus éminemment sage et pacifique.

Je n'imaginais guère que ce dernier événement pût avoir sur ma destinée la moindre influence. Mais M. Cousin, célèbre professeur de philosophie, venait d'être appelé par M. Thiers au ministère de l'Instruction Publique. Je crois vous avoir dit que, sous la Restauration, il avait été témoin, à Berlin, de l'effet produit dans cette ville par mon *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en* 1812. Maintes fois depuis, il avait raconté que l'apparition de cet ouvrage avait alors protégé les Français voyageurs dans ce pays. Quoi qu'il en fût, c'était ainsi, du moins, que son amitié pour l'auteur louait l'ouvrage. Il ajoutait même qu'à cette époque, il lui avait dû sa liberté, qu'un soupçon sans fondement, du Gouvernement Prussien, venait de lui ravir. Or, lorsqu'en l'année 1840, où nous sommes arrivés, il fut question, à la nouvelle de la mort de Frédéric, de choisir un envoyé pour complimenter son successeur, Cousin, devenu ministre, et tout plein encore de ce souvenir de Berlin, l'ayant invoqué, fit porter sur moi le choix du nouveau Conseil.

En ce moment des raisons d'affaires, de travail ou

de santé, m'avaient ramené, depuis quelques jours, à La Rivière, quand fort inopinément une lettre du Président du Conseil m'en arracha.

Il m'écrivait que, d'après sa proposition, Sa Majesté m'avait choisi pour aller complimenter à Berlin le nouveau Roi sur son avénement ; et, si j'acceptais, de venir m'entretenir immédiatement avec lui sur cette mission.

J'hésitai vingt-quatre heures. D'une part, une crainte me portait à accepter, celle de paraître me refuser à représenter près des Monarques légitimes, notre Roi qu'ils prétendaient entaché d'illégitimité. D'autre part, ma paresse et mon éloignement pour toutes représentation et cérémonies me retenaient ; comme aussi l'humiliation de retraverser nos champs de victoires, pour rentrer, au nom de notre France mutilée, au milieu de cette Prusse agrandie de nos défaites.

Sachant d'ailleurs que, pour ces missions de confiance, Louis-Philippe préférait ses aides-de-camp, je soupçonnais que le choix fait de moi pouvait bien lui avoir été plus ou moins dicté par ses ministres. Je ne tardai même pas à en être sûr quand une seconde lettre pressante m'eut décidé. En effet, l'aigreur d'une première réception du Roi me força de lui laisser apercevoir que ce voyage était, quant à moi, fort involontaire, et qu'il flattait moins mon amour-propre qu'il ne répugnait à mes penchants.

Il est vrai que, dès le second jour, à ce premier mouvement de défiance de Louis-Philippe, alors à Neuilly, succéda l'épanchement de la plus entière con-

fiance. Admis près de la Reine et de lui, dans son intérieur le plus intime, pendant toute la seconde moitié de ce jour-là, je ne puis assez redire combien j'éprouvai d'admiration pour ce modèle, si haut placé, et le plus respectable, le plus touchant qu'il soit possible de concevoir, de toutes les simples, douces et tendres vertus qui font le charme des familles!

Quant à notre entretien, entrecoupé par ces mille soins naïfs de sa Famille, parmi les chagrins de politique intérieure et extérieure dont je vis le Roi préoccupé, les trois plus vifs me parurent être : son éloignement, plein d'amertume, pour le caractère du ministre qui évidemment lui avait été imposé; son mécontentement d'une Opposition aveuglément acharnée contre son Pouvoir constitutionnel, protecteur de l'ordre; son dépit, enfin, de l'hostilité personnelle et persistante des Cours Étrangères contre ce qu'elles appelaient son illégitimité.

Ce dernier chagrin lui tenait plus au cœur que les deux autres. L'Empereur Russe se signalait, disait-il, en tête de cette Coalition : « Il m'a forcé de « lui rendre rebuts pour rebuts. A l'entendre, je ne « devais point avoir pour dix ans de règne! Voilà cependant, aujourd'hui, sa prophétie dépassée. Mais, « vous le voyez, lui et les autres, comme lui, s'obstinent à ne point me reconnaître pour leur Frère; ils « m'en refusent le nom; ils évitent d'échanger avec « moi leurs principaux Ordres. Il est vrai que, lors de « l'émeute qui m'a forcé d'effacer mes armes, oubliant de ménager l'aversion de ces Princes contre « notre Drapeau tricolore, qu'ils ont vu régner dans

« leurs capitales, je l'ai ajouté aux insignes de notre « Légion d'Honneur, et qu'il est peut-être assez na- « turel qu'ils répugnent à porter sur leurs poitrines « cet emblème de liberté et d'égalité, souvenir, « d'ailleurs, peu agréable pour eux, de tant de dé- « faites! Mais que voulez-vous? il faut bien que je « m'en console; et puis, ce qu'ainsi je perds d'une « part, je le regagne, de l'autre, en popularité! »

CHAPITRE IV.

Pour en finir sur ce point assez irritable, où peut-être la bonhomie chagrine et plaintive du Roi manqua de quelque dignité, je dois dire que, dans cette même soirée, je remarquai chez M. le Duc d'Orléans tout le contraire, sa fierté ayant encore plus besoin d'être contenue que celle du Roi d'être excitée. Ce jeune Prince, en m'instruisant de ses rapports intimes avec la Cour de Berlin, m'avait exprimé une vive reconnaissance pour le feu Roi et pour le Prince de Wittgenstein, son premier ministre. C'était à eux, disait-il, qu'il devait son mariage avec la Princesse la plus aimable et la plus spirituelle, la plus instruite et la plus distinguée, qu'il lui eût été possible de choisir. Il n'exagérait point, et il ne pouvait rien dire, en cela, qui ne fût au-dessous de la vérité. Mais il ajouta que, lors de son voyage à cette Cour, s'il avait réussi près du Roi et de son ministre, il s'était aperçu qu'il en avait été tout autrement avec le reste de cette

Royale Famille. Le portrait qu'il en fit à ce propos fut tracé de main de maître. Là, me dit-il en achevant son récit, tout, quant au but de ce voyage, lui avait été hostile; hostilité qu'il avait retrouvée plus vive encore à la Cour d'Autriche. En effet, le Prince, comblé d'honneurs à cette Cour, n'avait été pourtant bien accueilli, dans l'espoir qui l'y attirait, que par la jeune Archiduchesse Thérèse, depuis Reine de Naples, et par son père, le célèbre Archiduc Charles. Sa demande, d'abord faite secrètement à cet Archiduc seul, avait été acceptée chaleureusement. Mais déjà la volonté, jadis si ferme, si audacieuse dans ce grand capitaine, n'apparaissait plus que par lueurs incertaines et passagères. Elle était dominée, non par l'Empereur qui dominait peu sa Cour, mais par Metternich, par le reste de la Famille Impériale, et par leur politique, tournée tout entière vers la Légitimité.

L'Archiduc avait donc fait pressentir au Prince qu'il serait repoussé par sa famille. Néanmoins M. le Duc d'Orléans, forcé par ses instructions à se compromettre, allait emporter l'affront d'un refus, lorsqu'il fut tiré d'un si mauvais pas au moyen d'une apparence de consentement conditionnel, arraché, en écrit, à Metternich, par l'habileté de Saint-Aulaire, notre ambassadeur : consentement dont le Prince, en quittant Vienne dès le lendemain, n'avait usé que pour faire une retraite honorable.

« Vous comprenez, continua M. le Duc d'Orléans, que,
« mis ainsi comme au ban de toutes les Couronnes Eu-
« ropéennes, un tel ostracisme, s'il eût été sans excep-
« tion, ne nous eût laissé d'autre parti à prendre que

« d'accepter la position qu'on nous faisait : c'est-à-dire « de me décider à un mariage révolutionnaire, et de « rendre guerre pour guerre à cette Coalition nouvelle. « Dans cette guerre politique, nous aurions eu pour Al- « liés tous les Peuples Allemands. Car tous, vous le ver- « rez, sont sur la pente constitutionnelle, quoiqu'ils ne « marchent dans cette voie qu'avec leur lenteur accou- « tumée. Et si leurs Princes, en s'attachant à la Russie « comme à leur ancre de salut, s'efforcent d'arrêter ce « mouvement, leurs Sujets, tout au contraire, ont pris « en haine le despotisme hautain de cet Empire, et ils « en détestent l'influence. Nous n'aurions donc eu « d'autre politique à suivre que de nous réunir à cette « haine, que de les pousser à ce mouvement. Voilà ce « que la sage prévision du feu Roi de Prusse n'a pas « manqué d'apercevoir et d'appréhender. Voilà pour- « quoi, grâce aux sentiments affectueux que je lui « avais inspirés, que je n'oublierai jamais, et dont je « vous prie de témoigner au Prince de Wittgenstein « toute ma reconnaissance, il s'est décidé, à l'insu des « autres Cours, et malgré tous les efforts contraires de « l'Empereur, à me donner la Princesse de Mecklem- « bourg, dont il avait, m'a-t-il dit, suivi et protégé la « jeunesse, et dont il connaissait toutes les perfections. »

Toutefois, en dépit du bonheur que M. le Duc d'Orléans devait à cette union, évidemment la fierté offensée de ce jeune Prince belliqueux gardait une vive rancune des rebuts qu'ailleurs il avait éprouvés. Aussi la politique libérale et aventureuse de notre premier ministre était-elle loin de lui déplaire, en ce moment, autant qu'à son père.

Celui-ci ne pouvait la supporter. Il avait même pris en aversion le caractère et jusqu'à l'esprit de ce ministre. « Vous venez, me dit-il, de le voir sortir d'ici. « En nous promenant ensemble nous avons rencontré « le Cte de Paris. La vue de cet enfant l'a inspiré. Il « m'a improvisé tout aussitôt, sur l'importance euro- « péenne de cet être, si faible et si frêle encore, un « morceau d'éloquence, d'une demi-heure au moins, « qu'il eût voulu sans doute qu'on pût sténogra- « phier, etc., etc.... » Et là-dessus, le Roi, après avoir récapitulé ses griefs d'alors, sur le quitus, sur la dotation qu'on lui refusait, sur la Légion d'Honneur dont on avait voulu, non sans raison, borner par une loi la prodigalité, enfin sur les efforts de l'Opposition pour le dépouiller de son pouvoir, revenant à l'objet de ma mission, sans cesser de se plaindre de son ministre : « Il va vous remettre, me dit-il « encore, la lettre que vous devez porter au nouveau « Roi, etc., etc..... Il m'a fallu la recommencer. Je « veux que vous en emportiez pour vous une copie, « et que vous ne la teniez que de ma main. »

Tels furent, sur cet entretien de trois ou quatre heures, plusieurs des souvenirs choisis que j'en emportai. Quelques-uns, ces derniers surtout, me furent pénibles. Je redoutai les suites de ce désaccord profond du Roi et de son ministre, sans néanmoins prévoir le cruel dénoûment auquel, huit ans plus tard, cette mésintelligence devait contribuer !

Vous trouverez le reste de mes souvenirs sur cette mission dans la dépêche suivante et dans les notes qui l'accompagnent. Elles sont datées de Berlin. Mais,

avant d'arriver à cette Cour, quel serrement de cœur j'éprouvai en revoyant étrangères ces provinces Rhénanes que j'avais laissées Françaises encore en 1814! Combien de fois je les avais triomphalement parcourues avec le Premier Consul ou l'Empereur, alors qu'elles nous servaient de point de départ pour tant de victoires lointaines! Le Rhin lui-même, noble conquête, acquise au prix de tant d'efforts héroïques de notre jeune âge, avec quelle douleur je revis ses flots, jadis ployant sous notre grande armée victorieuse, et maintenant s'écoulant captifs sous d'autres maîtres! Armée et frontière redoutables, combien pourtant m'aviez-vous paru faites l'une pour l'autre! Dirai-je que, oppressé de ces souvenirs, à l'aspect de ce Fleuve resté toujours si majestueux, quand notre Grande Armée et notre grand Empereur, anéantis, étaient déjà disparus dans le passé, il me sembla que, devant cette grandeur matérielle, toujours vivante, j'étais là, de notre grandeur morte comme une ombre désolée, comme une faible apparition! Vaniteuse illusion de ma douleur, dont il me fallut descendre encore, lorsqu'emporté par ces flots qu'en ce moment un orage soulevait, je fus forcé de joindre mes efforts à ceux du passeur indifférent pour faire atteindre notre barque à l'autre rive. Des sensations semblables, mais pourtant mêlées de moins de regrets et de plus d'orgueil, m'attendaient à mon passage sur les champs d'Iéna et d'Auerstadt, comme aussi dans les Palais de Berlin et de Postdam : on se rappellera peut-être que deux fois déjà, dans d'autres missions avec Macdonald et Duroc, j'avais visité ces Palais sous le Consulat; et

que j'en avais eu le commandement dans le temps de nos conquêtes.

Quant à mon séjour à Berlin, la dépêche et les notes vous en donneront tous les détails. Vous y remarquerez les épanchements trop prophétiques du vieux et habile Prince de Wittgenstein; l'importance qu'il attachait pour l'Europe à la durée du règne de Louis-Philippe, et les prévisions inquiètes de ce ministre pour l'avenir de la Prusse, depuis l'avénement du nouveau Monarque.

DÉPÊCHE.

« Monsieur le Ministre,

« Parti de Paris le 2 juillet, je suis arrivé le 6 au soir à Berlin. Le lendemain 7 nous avons été, M. le C[te] Bresson (1) et moi, chez MM. le Baron de Werther (2) et le Prince de Wittgenstein (3), etc., etc... (Je supprime le récit de ces deux visites, où je ne vois de remarquable que ces mots de M. de Werther : « Qu'il regardait le « Roi Louis-Philippe comme la sauvegarde du repos « de l'Europe! » et cette réponse de M. de Wittgenstein : « Que c'était avec raison qu'un si grand malheur « (la mort du dernier Roi) était si douloureusement « senti; que Sa Majesté avait perdu dans le feu Roi « son plus entier, son meilleur et son plus sûr ami, « le Prince qui souhaitait le plus sincèrement la sécu- « rité et la prospérité de son règne, qui y attachait le « plus d'importance, et qui était le plus profondément

(1) Notre ambassadeur.

(2) Ministre des affaires étrangères.

(3) Ancien premier ministre et ami du feu Roi.

« convaincu que le repos et la paix de l'Europe en « dépendaient........... »)

« Le Roi m'a reçu à Berlin, aujourd'hui 10 juillet, à dix heures et demie du matin; et en même temps il m'a fait l'honneur exceptionnel de me prier à dîner pour le même jour. Dans cette audience il m'a comblé de tant de bontés et d'éloges, qu'il m'est impossible d'en répéter les expressions. Elles m'ont empêché pendant quelques minutes de lui adresser les trois à quatre phrases que j'avais préparées, et qu'il serait inutile de reproduire si elles n'avaient pas été interrompues par quelques mots de Sa Majesté.

« Sire, ai-je dit, souffrez que, en ayant l'honneur d'ap« porter à Votre Majesté cette lettre du Roi mon auguste « Souverain, j'ose vous dire combien je suis fier d'une « mission dont le but est de renouveler et de resser« rer, de plus en plus, une alliance si utile et si pré« cieuse aux deux Royaumes. » Ici le Roi a fait un signe d'assentiment, en disant : « Oui, en effet! — Votre « Majesté me permettra-t-elle de lui dire aussi com« bien je me sens honoré de me trouver au pied de « ce Trône, élevé si haut par l'un des plus grands « hommes des temps modernes, et que vient d'illus« trer encore le meilleur, le plus sage et le plus re« gretté de tous les Rois. » Ici encore le Roi m'a interrompu par ces mots accompagnés d'un geste douloureux : « Ah! cela est bien vrai! Aucun ne sera « jamais si regretté et ne mérite autant de l'être! » Alors ayant ajouté : « L'Europe entière, Sire, serait « inconsolable d'une perte si grande, si elle ne voyait « déjà revivre en vous toutes ces vertus qu'elle res-

« pectait, qu'elle chérissait, et qui ont tant contribué « au bonheur dont elle jouit encore, » Sa Majesté s'est alors écrié : « Oh non, je n'ai point ses ver- « tus! Je serais trop heureux! Mais, du moins, tous « mes efforts tendront à l'imiter, à marcher sur ses « traces, sans rien changer à son système. Le Roi peut « compter sur moi comme sur mon père! » Comme ensuite la conversation tournait en généralités (1), j'ai repris : « Sire, le Roi m'a expressément chargé de dire « à Votre Majesté ce que je venais de voir à Neuilly. J'y « ai vu, Sire, un deuil profond, un véritable deuil de fa- « mille ; j'y ai laissé la Famille Royale intimement unie à « votre Royale Famille par ses regrets, par ses vœux les « plus ardents pour la prospérité de votre règne, par « la vive et filiale reconnaissance de M. le Duc d'Or-

(1) Voici l'une d'elles. Le Roi m'ayant demandé si je connaissais Berlin, je lui répondis que j'avais eu l'honneur d'y faire ma cour au feu Roi son père, et d'y accomplir, près des souvenirs du Grand Frédéric, un pèlerinage dont la mémoire, quelque vive qu'elle me fût restée, ne m'empêcherait pas de le renouveler une troisième fois, s'il m'en accordait la permission. Puis, comme, évidemment curieux de savoir si j'avais fait partie de l'invasion de 1806, il me questionnait sur cet événement, je répliquai, avec une réserve qu'il apprécia, qu'attaché militairement à la personne de Napoléon Consul et Empereur, j'avais fait près de lui toutes nos campagnes jusqu'à celle de 1814 inclusivement. La conversation tournant alors sur le plaisir que le Roi aurait à me confier au célèbre M. de Humboldt, mon confrère à l'Institut, pour me faire parcourir les Palais de Charlottembourg, de Postdam, de Sans-Souci et celui de Berlin, où j'étais en ce moment, je me gardai bien de refuser, et encore bien plus de lui dire que je les connaissais d'autant mieux que, en 1806, en ayant pris possession, je les avais tous commandés successivement.

« léans pour le bonheur qu'il doit à votre auguste père, « et pour l'inestimable présent que la Prusse a fait à « la France. » Le Roi déjà ému, m'a répondu : « Qu'en « effet le feu Roi s'était vivement intéressé à ce ma- « riage; qu'il était heureux du bonheur du Prince « Royal; qu'il demandait au Roi de lui conserver les « mêmes sentiments d'affection qu'il avait eus pour « son père; que c'était tout ce qu'il désirait le plus; « que de son côté il ferait tout ce qu'il faudrait pour « cela; qu'enfin le Roi pouvait compter sur tout son « attachement, et qu'il désirait que son règne fût dé- « sormais exempt d'épreuves. » Ma réplique ayant provoqué ses questions, il a repris : « Ah! la France! « Dieu veuille qu'elle soit sage! Et cette translation « des cendres de Napoléon, est-ce que vous n'êtes pas « inquiet de l'effet qu'elle va produire? Pour moi, je « vous avoue que j'en suis effrayé. » J'ai répondu qu'en France cet événement n'inspirait aucune inquiétude. J'ai fait remarquer au Roi, comme la veille à M. de Werther, la juste mesure que, dans les Chambres, on avait conservée à cette occasion; que cette cérémonie serait surtout militaire, et conséquemment toute à l'ordre et à la régularité; qu'elle traverserait le côté le plus froid et le plus calme de la France; qu'elle aurait lieu en présence des Chambres, et dans la saison la plus défavorable à toute effervescence populaire. « Oui! Je n'y avais pas songé, a dit le Roi, « allons, tant mieux; mais Paris? » J'ai pu comprendre la portée de ce mot, parce que, l'avant-veille, M. de Werther, plus explicite, m'avait parlé de l'excessive influence de Paris sur toute la France; dan-

ger toujours imminent, avait-il dit, puissance dont un mouvement imprévu pouvait toujours remettre inopinément tout en question! J'ai donc répondu au Roi, que, au contraire, c'était à cette centralisation que tenait en grande partie la sécurité du Gouvernement : d'abord, parce que toutes les forces les plus vives et les plus actives étaient réunies sur ce point capital; et puis, parce que c'était là le centre de réunion de la classe la plus riche ou aisée, la plus intéressée à l'ordre, la plus éclairée sur ses vrais intérêts. Aussi l'avait-on vue, depuis dix ans, accourir et prodiguer son sang à la moindre apparence de désordre; que ce bon esprit l'animait plus que jamais; qu'on en pouvait juger par deux faits récents : l'un, la dernière revue de la Garde Nationale, qui jamais n'avait été si nombreuse, et où avait éclaté, pour le Roi, le plus vif enthousiasme; l'autre, les dernières élections dans cette même Garde, fait sans réplique, et qui en avait prouvé l'excellent esprit, puisque sur 238 compagnies il ne s'en était pas montré trois qui fussent douteuses; qu'ainsi, bien loin d'être un danger, Paris était, sous la main du Gouvernement, un point d'appui solide qui lui répondait de toute la France; que, d'ailleurs, il était plus que vraisemblable qu'on en avait fini avec l'émeute, la plupart des meneurs étant ou en prison, ou dégoûtés, et cette guerre se trouvant réduite à celle de tous les lieux et de tous les temps, la guerre de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose; que celle-là n'était pas plus dangereuse en France qu'ailleurs, surtout à

présent, où de grands travaux occupaient ou allaient occuper de plus en plus les prolétaires. Le Roi a paru surtout frappé des deux faits cités plus haut, la revue et la réélection. « Cela est en effet remar-
« quable et rassurant, a-t-il dit; je ne croyais pas cette
« Garde si bien disposée. Je pensais bien que, en géné-
« ral, vos honnêtes gens détestaient le désordre; mais
« je croyais que, inertes pour le réprimer, ils vous
« manquaient dans l'occasion! » J'ai répondu par des exemples contraires; à quoi le Roi a repris : « En ce
« cas, c'est là une grande force! » L'entretien ayant alors tourné sur les excès de Presse et de Tribune, j'ai saisi cette occasion de dire à Sa Majesté tout ce dont nous étions convenus : qu'on se tromperait sur la situation morale de la France en la jugeant de loin sur paroles; que Sa Majesté n'ignorait pas notre péché originel, qui était d'être frondeurs et babillards; qu'à ce penchant s'était ajouté notre Constitution, machine la plus bruyante et criarde qu'il fût possible d'imaginer; mais que ce défaut portait en lui-même son correctif; que, dangereux d'abord, bientôt ces excès avaient blasé, et que toute cette licence, écrite ou parlée, avait perdu toute influence; qu'elle ne devait plus être considérée que comme un langage convenu, jugé d'avance; une espèce d'argot qui n'en imposait à personne, comme ce bruit des rues auquel on se fait, et qui n'empêche plus de dormir; que, au dehors, il était naturel qu'on n'en jugeât point ainsi, et qu'on crût la France un volcan, tandis qu'au contraire, dès les premiers pas qu'on y faisait, on restait surpris de la trouver calme, même jusqu'à l'indifférence; que le peu d'agitation

qu'on y remarquait était à la surface, entre quelques ambitieux, mais dans un espace circonscrit, toujours le même, entraînant, il est vrai, quelques changements d'hommes trop fréquents, mais jamais de choses ou de système; que c'était comme un vaisseau chassant sur son ancre, mais sur une ancre solide qui était le Roi, et sur un bon fond, qui était la classe intermédiaire, c'est-à-dire la nombreuse et toute-puissante classe de tous les possesseurs de fortunes mobilières ou immobilières, gens éclairés, satisfaits, fiers même de leur position, sachant bien qu'en cela ils n'ont plus rien à gagner à un changement; qu'ils y auraient, au contraire, beaucoup à perdre, et que toute révolution ne pourrait leur être que ruineuse; qu'aussi remarquerait-on que le mouvement révolutionnaire de 1830, si imprudemment provoqué, avait touché à son plus bas fond; que maintenant, grâce à la sagesse du Roi, tout remontait; qu'il y avait réaction vers l'ordre; qu'enfin il ne restait plus que deux points d'irritation, capables de volcaniser encore la France, et plus encore qu'il y a cinquante ans, sa richesse étant doublée et sa population accrue de plus d'un tiers : l'un, tout intérieur, sa passion de l'égalité, point entièrement hors de question avec la Dynastie actuelle; l'autre, tout extérieur, le point d'honneur, l'orgueil national; mais que ce point-là, aussi chatouilleux que l'autre, était de même, en ce moment, hors de question, grâce à la sagesse des Gouvernements de l'Europe, auxquels le Cabinet de Berlin avait donné le plus heureux exemple. Ici le Roi, qui plusieurs fois m'avait interrompu, s'est écrié : « Oh! cela est sans aucun doute. Nous voulons

« tous la paix, nous; l'Europe ne demande que du
« repos; ce repos ne pourrait être troublé que par la
« France. Quant à la confiance de votre nation dans
« votre Roi, oui, elle a raison; c'est au Roi que tient
« tout : c'est à lui que nous devons, depuis dix ans,
« le repos universel !.......... »

« Le bruit a couru dans Berlin, ce jour-là même, que cette audience avait duré deux heures; c'était, comme il arrive toujours, une exagération de près de moitié.

« La Reine ensuite m'a reçu avec une bonté pareille. Le matin, le soir, avant et après le dîner, elle m'a plusieurs fois parlé de notre Reine pour qui elle montre une profonde vénération, et des Princes, de M. le Duc d'Orléans surtout; puis de Mme la Duchesse d'Orléans, mais avec plus de réserve sur cette Princesse... etc. etc. etc.

« J'avais oublié le matin de remettre au Roi la lettre de M. le Duc de Nemours; avant le dîner j'ai dit à Sa Majesté que, troublé par les bontés dont elle m'avait comblé, j'avais eu cette distraction, et que je lui demandais la permission de la réparer..... etc. Après le dîner, j'ai trouvé une occasion naturelle de lui dire qu'en France, à la triste nouvelle arrivée de Berlin, on s'était d'abord alarmé; mais que, bientôt, la publication des derniers écrits du feu Roi, les paroles et les premiers actes du nouveau Règne, avaient excité des transports universels. « Quoi! réellement, s'est écrié le Roi,
« la France a lu ces écrits! —Avec avidité, Sire, ai-je
« répliqué; cette publication a produit l'effet le plus
« heureux; et la renommée de l'esprit du Prince qui al-

« lait régner, de sa profonde instruction et de son goût « si éclairé pour les Arts, a aussitôt ramené la con- « fiance générale ! » Sa Majesté est restée un moment silencieuse ; puis, me serrant la main, elle a repris : « Monsieur de Ségur, vous direz au Roi que je tiens « surtout à son amitié ! »

« Voilà, monsieur le Ministre, le compte aussi fidèle que possible de tout ce que j'ai vu, entendu et dit ici jusqu'à ce jour. Peut-être est-il trop long pour ce qui a rapport à mes paroles. Mais songez à nos deux derniers entretiens; et votre bonne mémoire vous fera retrouver, à peu de choses près, dans le récit de ces conversations avec le Roi, le fond et même la forme des instructions que vous m'aviez données..... etc. etc. etc.

« Agréez, monsieur le Ministre.... »

« Berlin, 10 juillet 1840. »

Ces derniers *et cætera* sont, après quelques autres détails, un éloge très-mérité de la haute position qu'avait su prendre à Berlin, par son esprit à la fois sage, ferme et habile, le C[te] Bresson, notre ambassadeur; puis l'avis de la perte que la France allait éprouver, dans le Conseil de Prusse, par la retraite du Prince de Wittgenstein, âgé de soixante-dix-ans, ce ministre m'ayant confié les divers motifs qui le décidaient à se retirer.

Notes recueillies pendant mon séjour a Berlin,

faisant suite a la dépêche ci-dessus,

(Et dont, à mon retour à Paris, une partie a été lue au Roi et à son Ministre.)

Vendredi, 10 *juillet*. « Dans les premiers moments de mon audience chez la Reine, je risquai, en lui parlant de Mme la Duchesse d'Orléans, de dire que nous la devions à la Prusse. Le Roi avait accepté gracieusement cette expression de reconnaissance ; quant à la Reine, elle me répondit d'abord : « Mais non, nous n'y sommes pour rien. » Ce qui était faux quant au feu Roi, mais trop vrai pour elle, et conforme à l'éloignement qu'elle a pour la France. Je me tirai de ce mauvais pas en paraissant n'y point faire attention, et en redoublant d'éloges pour Mme la Duchesse d'Orléans. Puis, quelques minutes après, voyant la Reine satisfaite et entraînée par la conversation que j'avais amenée sur son père, autrefois colonel, comme le mien, au service de France, et avec qui j'avais eu, à Munich, les rapports les plus agréables, je revins sur la même assertion, qu'elle ne combattit plus, acceptant ainsi l'expression de reconnaissance de M. le Duc d'Orléans pour le feu Roi. Ce fut alors qu'elle renouvela plusieurs fois, avec curiosité et plaisir, ses questions sur l'intérieur du Roi et de nos Princes ; qu'elle se plut beaucoup au tableau que je lui traçai de leur tendresse paternelle, filiale, fraternelle et conjugale ; et qu'enfin émue, elle me répondit par un éloge complet de la Reine, des Princes et de Mme la Duchesse d'Orléans. Quant à Mme la Duchesse de Nemours, elle m'interrogea avec insistance sur le genre d'esprit qu'elle montrait. Comme je lui répondais qu'il nous était impos-

sible d'en juger encore, parce qu'elle ne savait pas bien le français, sur de nouvelles interpellations semblables, j'ajoutai que, en attendant, sa charmante figure parlait très-spirituellement pour elle. « Mais enfin, n'est-ce pas, reprit la « Reine, que Mme la Duchesse d'Orléans a plus d'esprit que « sa belle-sœur? — Tout ce que je puis dire à Votre Ma« jesté, répliquai-je, c'est qu'il est impossible d'en avoir « plus que Mme la Duchesse d'Orléans! »

« Dans ce même jour, 10 juillet, j'ai été passer la soirée chez M. le Prince de Wittgenstein. Il venait de me présenter aux dames dont mon arrivée avait interrompu la conversation, lorsque, s'adressant à l'une d'elles : « Hé quoi! lui dit-il gaî« ment, vous n'éprouvez pas plus d'émotion en voyant ce« lui auquel vous devez le salut du Prince qui vous a donné « la vie, dont vous êtes l'ornement! Car sachez-le, Mon« sieur le Comte, Mme la Ctesse de ***, que voici, est cette « même enfant dont la Psse d'Hatzfeldt était près d'accou« cher quand, malgré l'ordre donné, vous l'avez introduite « si à propos chez l'Empereur pour y obtenir la grâce de « son mari! » Alors, comme cette dame, sans rien ré-pondre, prenait un air un peu boudeur et embarrassé : « Ah! pardon, reprit malicieusement M. de Wittgens« tein; j'ai fait, je le vois, une maladresse : j'ai rappelé « une date de naissance que, en vous regardant, je trouve « moi-même invraisemblable! » Et là-dessus, m'emmenant de l'autre côté du salon : « Vous voyez, ajouta-t-il, que dans « une jolie femme le regret d'avoir passé trente ans est sa « préoccupation la plus exclusive! Mais causons de choses « plus sérieuses. — Oui, répondis-je; et d'autant plus que je « suis pressé de vous exprimer ma reconnaissance pour l'ac« cueil si honorable que j'ai reçu du Roi, grâce à vous, sans « doute, comme aussi pour les témoignages si positifs d'at« tachement que Sa Majesté m'a donnés pour le Roi et pour

« la Famille Royale de France. » A ces mots, et à quelques autres que je savais le toucher personnellement, le Prince s'est animé peu à peu, et, s'épanchant tout à coup, il m'a dit : « Tenez, Monsieur de Ségur, je ne vous le cache pas, je suis « vieux, affaibli, frappé au cœur profondément; il est temps « que je me retire!.... Et puis ce n'est pas tout, voyez-vous : « c'est une Cour jeune, j'y serais déplacé!..... Enfin, je n'ap- « prouve pas tout ce qui s'y fait. Ah! je vous l'ai dit, votre « Roi a fait une bien grande perte dans le feu Roi, une perte « irréparable!.... Je ne devrais peut-être pas le dire; mais « que voulez-vous? ce qui est aujourd'hui n'y ressemble « plus.... vous comprenez... une tête où il y a trop de.... « comment dirai-je en français? — Trop d'imagination peut- « être, trop de pensées à la fois, » ai-je ajouté pour l'aider, voyant bien de qui il voulait et n'osait parler plus ouvertement. « Oui, oui, a-t-il repris; c'est à peu près cela, mais non « pas tout encore..... pas trop de pensées..... Je n'en veux « pas dire de mal, mais enfin cela ne vaut rien pour gou- « verner. » Alors, se prenant le front d'une main, il agitait ses doigts comme s'il eût voulu figurer une fermentation, un mélange d'idées trop actives et trop mobiles, et il ajoutait : « Quand la tête est comme cela, voyez-vous, les « affaires marchent mal : on ne sait plus où l'on va, on ne « peut compter sur l'avenir, sur rien! Non, cela ne me « convient plus; je n'y conviens plus moi-même; je ne veux « plus m'en mêler, il faut que je me retire! » Fort surpris d'un si singulier épanchement, je le confiai au C[te] Bresson, aussitôt que nous fûmes en voiture. J'étais persuadé qu'il m'allait répondre que ce Prince, dont il était l'ami, lui en avait déjà dit autant, et sans doute bien plus encore; mais, tout au contraire, il demeura confondu d'étonnement, et nous nous quittâmes, tous les deux assez intrigués sur le motif et sur la portée d'une telle confidence. Ce qui est certain, c'est

que nul mieux que le Prince de Wittgenstein, qui a si longtemps et si sagement gouverné la Prusse sous le feu Roi, ne doit connaître le bon ou le mauvais génie de son successeur. Pourtant, le matin même, plusieurs personnes, attachées à la Cour, m'ont dit : « Que jamais Roi, nouvellement monté au « Trône, n'avait plus démenti les prévisions inquiètes ins« pirées, jusque-là, par son esprit railleur et ses habitudes « paresseuses ; que sa transformation, sur ces deux points « surtout, à leurs yeux était complète ; qu'ils la remarquaient « dans ses audiences, dans ses réponses comme dans ses « travaux assidus avec ses ministres ; que sa table lui plaisait « toujours beaucoup, il est vrai, mais que son lit, auquel il te« nait trop autrefois, il le quittait, à présent, dès cinq heures « du matin, pour reprendre son travail ! » Ces officiers ajoutaient qu'il se plaisait aux arts, à la littérature, et à la conversation, où son esprit, enjoué comme sa physionomie, et son instruction lui donnaient un grand avantage ; que, sans passion pour les femmes, ces délassements n'auraient pas d'inconvénients, les repos, ainsi occupés, des Rois faisant aussi celui des Peuples. J'ai trop peu vu pour juger qui, d'eux ou du Prince de Wittgenstein, avait raison : l'avenir en décidera !

Dimanche, 12 *juillet*. « M. de Werther sort de chez moi. En voyant sur ma table le *Journal des Débats*, il s'est récrié sur la grande et universelle influence de cette feuille. En effet, tout ce que je vois et entends me prouve qu'on peut considérer ce journal comme celui des notabilités de toute l'Europe, et peut-être plus encore en Prusse que partout ailleurs. L'entretien, du reste, a eu lieu sur les affaires du Hanovre et sur les nôtres...... etc. etc. (J'abrége, cela étant aujourd'hui sans intérêt. Ce furent, quant à nous, des éloges de M. de Werther sur M. Thiers et M. le Duc de Broglie, des conseils au premier de s'aider de la sagesse du second,

de celle du Roi, et de ne plus s'en détacher, ce qui serait toujours pour lui une fausse position, etc.)

13-14 *et* 15 *juillet.* « J'ai cru devoir me montrer très-curieux de visiter les divers établissements d'une capitale où l'envoyé du Roi était si honorablement reçu. Après avoir parcouru Berlin et ses casernes avec une attention marquée, j'ai donc été voir : le Musée, où se trouve la statue de Napoléon; la Bibliothèque, contenant quatre cent mille volumes, cinq mille manuscrits, et possédant un rescrit sur cuivre, fort curieux, de Vespasien, etc. etc. (mais le bâtiment est insuffisant); puis le vieux Palais, renfermant des souvenirs très-intéressants du Grand Frédéric, deux tableaux, l'un représentant Napoléon Premier Consul passant le Saint-Bernard, l'autre, Napoléon Empereur, etc. etc.; puis l'École d'Architecture et son Directeur M. Schinkle, etc. etc. Ses esquisses mythologiques sur la création et l'histoire du monde ont tellement enchanté le Roi, qui lui en avait donné l'idée, qu'il vient de l'embrasser à plusieurs reprises, en s'écriant : « J'embrasse l'homme qui fait le plus grand hon-« neur à la Prusse! »

« Le lendemain je suis retourné chez ces Directeurs, les remercier de l'obligeance avec laquelle ils m'avaient reçu. Ces visites et mes paroles ont atteint le but que je m'étais proposé : elles ont flatté le Roi, et lui ont montré ma reconnaissance.

« Je m'aperçois que j'ai omis de parler de l'accueil plein de grâce que m'a fait Mme la Princesse de Prusse. Mme la Duchesse d'Orléans sait d'avance tout ce qu'elle a pu me dire de touchant sur elle et sur toute la Famille Royale. Elle m'en aurait dit plus, évidemment, si Mme la Grande Maîtresse n'avait point été trop proche témoin de cette audience; aussi ai-je été secrètement averti, dans la soirée, de la part de cette Princesse, de ne point partir sans la revoir.

16 *juillet, jeudi*. « Le Roi, au dîner du 10, ayant bien voulu regretter de n'avoir pu me réunir à M. de Humboldt, qui ne le quitte guère, et qu'il loge chez lui à Sans-Souci, j'avais répondu que je ne manquerais pas de faire mon pèlerinage près d'une aussi grande renommée. M. de Humboldt était, en ce moment, à Berlin; je l'y ai vu. Dans cette visite, je lui ai dit combien Paris faisait de vœux pour le revoir, et que j'y serais mal reçu, ainsi qu'à l'Institut, si je n'y rapportais l'espoir de son prochain retour. Puis nous nous sommes dit adieu, lui partant pour Sans-Souci, et M. de Werther m'ayant prévenu que l'usage s'opposait à ce que j'allasse y prendre congé de Sa Majesté avant mon départ. Mais, tout au contraire, j'ai reçu du Roi une invitation pour aller dîner chez lui le 16 dans cette même résidence. On m'a averti, en même temps, d'y venir de bonne heure, Sa Majesté ayant chargé M. de Humboldt de m'en faire les honneurs.

« En effet, arrivé à temps, M. de Humboldt en m'apercevant m'a dit : « Je vous attendais, vous le voyez ; le Roi a fait « mettre pour vous l'une de ses voitures à ma disposition ! « Il veut que je vous fasse voir le Palais-Neuf, la Villa Char- « lottenhoff, le tombeau de la feue Reine, et le parc où il a « fait jouer les eaux pour vous ! » Au milieu de cette course d'une heure et demie, comme je remerciais ce savant célèbre de la prédilection qu'il montrait à Berlin pour les Français, et de ses constants efforts pour faire partager à Sa Majesté, comme au feu Roi, un penchant aussi heureux pour les deux Peuples, il m'a répondu : « Qu'il était bien « vrai qu'il aimait la France, dont il se regardait comme Ci- « toyen par adoption; quant à sa position à la Cour de « Prusse, qu'il y était aussi bien avec le fils qu'il avait été avec « le père, parce que, constamment attaché à tous les deux, « il n'avait jamais été à l'un aux dépens de l'autre; que le « Roi, tout en conservant, avec grand soin, des dehors d'at-

« tachement de politique et de famille pour la Russie, avait « au fond plus d'éloignement qu'on ne pensait pour son « voisin du Nord; que ses goûts, ses penchants et son ca- « ractère étaient antipathiques aux violences exercées en « Pologne, comme à d'autres façons d'être et de faire de « cet Empereur; qu'il avait au contraire un penchant se- « cret pour la France; que le voyage de M. le Duc d'Or- « léans y était pour beaucoup; que ce Prince avait touché « le cœur du Roi; qu'il y avait dans ce cœur plus de libéra- « lité qu'on ne pouvait croire, etc. etc. »

« A trois heures, l'heure du dîner, j'étais chez le Roi. Après de nouvelles bontés de Leurs Majestés l'on s'est mis à table : toute la Famille Royale d'un côté, et en face les convives. Le Roi m'a constamment adressé la parole, tantôt sur l'Algérie, tantôt sur Paris, sur feu Mme la Duchesse d'Orléans et sur Sceaux, ce qui m'a donné l'occasion de rappeler qu'avant la révolution de 1789, très-enfant alors, j'avais eu l'honneur de voir, à Sceaux, le célèbre Prince Henri de Prusse, frère du Grand Frédéric, et même d'être embrassé par lui. Le Roi a bien voulu me répondre à ce propos : « Qu'il était fort contrarié de l'absence de ses frères; « qu'ils seraient certainement désolés de n'avoir point fait « connaissance avec moi, etc. etc. » Après le dîner on s'est longtemps promené sur la terrasse. C'est là que Mme la Princesse de Prusse m'a chargé de dire à Mme la Duchesse d'Orléans : « Qu'elle l'aimait tendrement; qu'elle me remettrait « seule, s'il se pouvait, sa réponse. » Puis elle m'a parlé de mon fils et de ma belle-fille, dont Mme la Duchesse d'Orléans lui écrivait les plus aimables choses. En la remerciant, j'ai répondu que cette Princesse parlait sans cesse d'elle comme de sa sœur la plus chérie. « Et moi de « même, a-t-elle repris; mais malheureusement nous ne « pouvons nous voir ! » Alors, et à voix basse, elle a ajouté :

« Je voudrais bien qu'on ne songeât plus qu'à se rappro-« cher, qu'à rester unis ! » Sur ma réponse, que, avec tant de grâces et d'esprit, il était impossible qu'elle n'exerçât pas une heureuse influence : « Oh non ! a-t-elle répliqué, je ne « dois point surtout paraître en avoir ; mais peut-être que « des sentiments de douceur et de conciliation rapproche-« ront des personnes faites pour se convenir, et maintien-« dront une paix qui doit être si chère à tous ! Déjà même, « des caractères, des esprits, autrefois opposés, changent : « ils se modifient. » Cependant, quand je fis cette remarque qu'il serait bien désirable que toutes les personnes placées dans une position aussi haute et aussi influente que l'était son Altesse Royale, eussent des sentiments aussi favorables au bonheur des deux Familles et des deux Peuples, en me répondant par un geste très-expressif d'acquiescement, elle me montra clairement le regret qu'il n'en fût pas ainsi ; regret dont la Reine me parut être l'une des principales causes, et d'autant plus que, en ce moment, l'œil inquiet sur notre entretien, elle le surveillait, tournait autour, et cherchait à l'interrompre, ce qu'elle fit enfin, en m'abordant d'un air assez contrarié.

« Elle m'a pourtant comblé de nouvelles obligeances. Puis elle m'a chargé de ses compliments, mais pour les deux Princes seulement, pour M. le Duc d'Orléans surtout, ajoutant : « Qu'il était si aimable, si distingué ! qu'elle « était bien fâchée de ne point connaître la Reine ! » Or, comme je ne répondais que par des saluts silencieux, par un air d'attente fort marqué, et par un sourire qui provoquait évidemment quelques mots de plus pour le Roi lui-même, elle s'embarrassa, balbutia, et ne put s'empêcher de s'excuser, « sur ce qu'elle ne connaissait pas, me dit-elle, « le reste de la Famille Royale ! » Ce fut tout ce que je pus en obtenir, et son embarras a été la seule vengeance que j'ai

pu tirer de sa persévérante et manifeste animadversion pour Sa Majesté.

« Le Roi, comme s'il eût voulu m'en consoler, est venu à moi; il m'a demandé « si j'étais satisfait de tout ce que « j'avais vu à Berlin. » Je lui ai répondu qu'il m'avait comblé de tant de bontés, qu'il était impossible que je n'eusse point vu tout en beau dans son Royaume! Et, comme je me disposais à prendre congé de lui, il me dit alors : « Je vou-« drais bien revoir le Roi et la Reine à Neuilly, à Fon-« tainebleau qu'on dit si beau, et que je ne connais pas « encore! » Ces paroles pouvaient exprimer le désir d'un rapprochement plus intime entre les deux Cours; je voulus en sonder la réalité. J'insistai donc sur le bonheur qu'aurait notre Roi à le recevoir dans ce château si historique de Fontainebleau, dont il faisait restaurer à grands frais les souvenirs; mais la réponse m'empêcha de continuer. « Oh « non! reprit-il; si je pouvais disposer de quelques moments, « ce serait pour Vienne et Pétersbourg; mais je suis trop « accablé d'affaires. » Comme il n'y avait à cette préfé-rence de famille rien à objecter, je ne parus avoir remar-qué que ces derniers mots *trop d'affaires*. « Sire, répliquai-« je, pourtant, à n'en juger il est vrai que par les dehors, tout « ici me semble facile, tant les peuples paraissent satisfaits du « présent, et pleins d'espoir pour l'avenir! — Merci, Mon-« sieur de Ségur, m'a répondu le Roi avec émotion; c'est « vrai, je les crois heureux! Mais vous-même, l'avez-vous été « à Berlin? Je regrette que vous y ayez souffert de vos bles-« sures; je voudrais que vous n'emportassiez d'ici que les « souvenirs les plus agréables. Je suis bien fâché de vous « y avoir vu si peu. » Après toutes les expressions possi-bles de ma gratitude, il a ajouté : « Dites à M. le Duc d'Or-« léans que je l'aime beaucoup; que je n'oublierai jamais le « temps qu'il a passé ici; qu'il doit compter entièrement sur

« mon amitié, particulièrement et entièrement, entendez-« vous! Faites aussi mes amitiés à son frère. Dites au Roi « que je tiens beaucoup à son affection; que je lui demande « le même attachement qu'il avait pour mon père. Qu'il « sache bien que, de mon côté, toute mon ambition, oui mon « ambition, est de continuer en cela mon père. Comme lui « je veux mériter l'amitié de votre Roi! » Comme alors je le remerciais de me charger de paroles aussi précieuses, que j'allais, sans m'arrêter, porter au Roi, et qui m'assureraient le plus agréable de tous les accueils, il a repris : « Dites-lui aussi que je le remercie de vous avoir choisi; « qu'il a eu là une attention pour moi à laquelle je suis extrê-« mement sensible; qu'il m'a fait le plus grand plaisir; que « je n'osais l'espérer, car depuis longtemps c'était tout ce « que je désirais : j'attachais beaucoup de prix à vous con-« naître, il m'a deviné, oui deviné, je vous autorise à le lui « dire! » Alors il m'a pris la main et me l'a serrée fortement, à plusieurs reprises, en accueillant mes dernières expressions de reconnaissance.

« Une heure après, en quittant le chemin de fer de Postdam et ramenant chez lui M. de Werther dans ma voiture, je lui répétai combien j'étais heureux d'avoir à rapporter au Roi des paroles d'attachement et d'amitié si agréables et si positives. M. de Werther m'a répondu vivement : « Elles « sont vraies, monsieur le Comte, je vous en réponds! Le « Roi pense ce qu'il vous a dit : il est loyal; après votre « départ il m'a retenu pour me parler d'affaires qui ont « rapport à votre Roi et à la France, et ses sentiments « étaient tels, que vous et moi ne pouvions désirer mieux! »

Vendredi 17 *juillet*. « M. de Werther est revenu me voir une quatrième fois, comme il m'en avait prévenu la veille. Cette visite avait pour but la libération de Don Carlos. Il m'a d'abord dit : « Qu'il ne venait pas au nom du

« Roi, quoiqu'il sortît du Conseil, ni comme ministre, mais « comme M. de Werther, s'il était encore à Paris et allait « chez M. Thiers lui faire part d'une pensée qu'il croyait « opportune, convenable, et qu'il voudrait voir adoptée, « parce qu'il était persuadé que désormais cette libération « serait sans inconvénient; que depuis la sortie d'Espagne « de Cabrera, on pouvait regarder la cause Carliste, déjà dé-« gradée par la défection de Marotto, comme entièrement « et définitivement perdue; que la libération qu'il propo-« sait aurait en Europe le double avantage : de faire beau-« coup d'honneur à M. Thiers, qui avait trop de talent et « d'esprit pour ne pas le sentir, et de faire le plus grand « plaisir à toutes les Cours, dont les Princes s'intéressaient « naturellement les uns aux autres, et ressentaient, chacun, « le contre-coup de ce qui arrivait à l'un d'entre eux; que « cette idée ne lui serait point venue plus tôt, mais que, au « point où en étaient les choses, et l'Autriche offrant un « asile à Don Carlos, il croyait le temps venu de soumettre « sa pensée au Président de notre Conseil, mais de lui à lui « seul, par mon entremise, comme une communication « nullement officielle, et purement de société, d'amitié; « que c'était pourquoi il n'en voulait parler ni à M. Bres-« son, ni en écrire à son fils; et qu'il me priait de n'en par-« ler à personne qu'à M. Thiers. »

« J'ai répondu que je me chargeais de sa proposition, sans en préjuger le résultat, n'ayant aucune donnée sur cette affaire; mais que je prévoyais que la réponse ne pouvait être prompte, le Cabinet français ne me paraissant pas pouvoir prendre un parti sur ce sujet sans s'en être entendu avec l'Espagne. « C'est juste, a repris M. de Werther; mais « ce sera l'affaire de peu de jours, la Reine étant en ce « moment près de vos frontières, etc. etc. »

« M. de Werther, malgré le deuil qui défend les grandes

réunions, a voulu me donner, avant mon départ, un grand dîner diplomatique. Après quoi, lui et M. de Humboldt, d'eux-mêmes et séparément, m'ont encore confirmé tous les sentiments de leur Roi pour le nôtre. J'ai reconnu dans les expressions dont ils se sont servis plusieurs de celles que j'avais entendues, la veille, sortir de la bouche même de Sa Majesté.

« En faisant mes adieux à M. de Werther, je lui ai dit que nous ne nous consolions de ne l'avoir plus à Paris qu'en voyant un ministre aussi attaché qu'il l'était à notre pays, à la tête des relations de la Prusse avec la France. Sa réponse a été : « Que je disais vrai; qu'il me priait de « dire à M. Thiers de compter sur lui comme sur un ami de « la France, et sur un homme bien convaincu que du bien- « être de notre pays et de la Famille Royale dépendait ce- « lui de la Prusse et de l'Europe entière; qu'enfin, s'il l'o- « sait, il me prierait de donner au Roi la même assurance. »

« J'oublie de dire qu'il m'a été remis, ce jour-là même, de la part du Roi, son portrait sur une riche tabatière, avec cette remarque de M. de Werther, que cette faveur m'était toute personnelle et n'était plus d'usage depuis longtemps.

« Le même jour, vendredi 17, M. le Prince de Wittgenstein est aussi venu chez moi, une troisième fois, pour me dire adieu, et me prier de mettre tous ses vœux aux pieds de M. le Duc et de Mme la Duchesse d'Orléans. Comme alors je lui fis part des paroles si affectueuses que j'emportais du Roi pour le nôtre : « Cela est bien, fort bien, » m'a-t-il répondu; mais aussitôt il est retombé dans toutes les prévisions inquiètes dont il m'avait entretenu dans nos conversations précédentes. Il est certain que, soit esprit de vieillard chagrin, soit plutôt défiance du caractère du Roi, il semblait par ces avertissements, trois fois répétés avec insistance, nous prévenir de nous tenir en garde, et de ne pas

nous laisser faire illusion, par le présent, sur l'avenir.

« Je terminerai ces notes par cette observation : c'est que, dans mes conversations avec des personnes de tout état, j'ai remarqué que toutes s'empressaient d'abord, avec un certain embarras, d'excuser leur soumission à l'autorité absolue de leur Prince par leur reconnaissance pour la paternelle libéralité de son gouvernement. Cependant, quelque satisfaites qu'elles fussent de son administration, toutes m'ont paru humiliées, devant le représentant du Roi d'un pays libre, de leur dépendance du caractère et de la volonté d'un Monarque dont les droits sont sans limites. Dans la Bourgeoisie surtout, et même dans la plus haute, la plus riche, chez ceux qui ont le plus à perdre au désordre, la crainte que pourraient leur inspirer nos troubles publics, nos révolutions même, ne semble diminuer en rien la vive amertume de ce sentiment. Enfin toutes mes observations, soit volontaires, soit accidentelles, m'ont convaincu que, si la haine contre l'orgueil russe est à peu près égale, ici, à celle qu'y a laissée contre nous notre conquête, il n'en est pas moins vrai que c'est l'esprit libéral et modéré de notre *Journal des Débats*, qui règne chez cette Bourgeoisie, dans une partie même de l'armée, et dans la vieille Prusse comme dans la nouvelle. Quelques exclamations, échappées à M. de Werther lui-même, quand il aperçut ce journal chez moi, ont achevé de me confirmer dans cette opinion. »

CHAPITRE V.

Vous le voyez, malgré ma répugnance pour la vie diplomatique, je n'avais rien épargné pour rendre cette mission aussi utile qu'il se pouvait, et pour en

laisser à Berlin un bon souvenir. Ce vœu fut rempli, je dus l'espérer, puisque, lors du rappel de M. Bresson, plusieurs fois le Roi Frédéric-Guillaume montra le vif désir de me voir remplacer près de lui cet ambassadeur. Mais telle n'était pas ma vocation; bien au contraire. Je me souviens même que l'un de mes plus heureux moments fut celui où j'échappai à cette vie, pour moi la plus fatigante qu'il soit possible d'imaginer. Ce moment, celui de mon départ de Berlin arrivé, croyant avoir satisfait à tout, et bien profondément touché d'un accueil et d'adieux aussi honorables, avec quel indicible bonheur je me précipitai et me renfermai hermétiquement dans ma voiture, bien garnie de livres choisis!

Oh! combien, pour une imagination vive et inquiète, cette transition d'une existence surveillée et tout extérieure, toute d'apparat, à une autre tout indépendante et intérieure, fut douce et délicieuse! J'étais donc enfin rentré en moi-même, et en moi seul! J'en reprenais possession! Mes stores baissés dans Berlin encore, affranchi de tous regards, je m'étais fait de ma voiture une solitude : je m'y sentais libre de tous soucis, à l'abri de toute critique; je pouvais m'y abandonner, sans réserve, à tous mes premiers mouvements; m'y délasser de ce continuel qui-vive de la vie officielle; insulter même à cette existence factice et théâtrale par le contraste d'une entière liberté d'esprit et d'un sans-gêne complet d'attitude et de vêtements! Retour, subit et réactionnaire, à mes plus intimes penchants, à mes habitudes les plus commodes! Joignez à cela l'heureuse perspective de ne

rapporter de ce grand monde si fatigant que des souvenirs d'une conscience, d'un amour-propre satisfaits, qui devaient me rendre plus douce encore ma retraite si chère et si regrettée.

Cet enchantement dura les cinq jours et les cinq nuits que je mis à revenir.

A mon arrivée à Paris, devancé par la dépêche précédente, et porteur des notes qu'on vient de lire, je devais m'attendre à être bien reçu du Roi et de son ministre. Quelle fut donc ma surprise, en abordant M. Thiers à son déjeuner, de n'en être écouté qu'avec une distraction presque choquante; de l'entendre ne répondre à tant de bonnes paroles, que je rapportais, que par d'amers sarcasmes et des exclamations hostiles à la Cour de Prusse! Il n'applaudit qu'aux indications que je lui donnai sur l'esprit libéral et anti-Russe qui fermentait dans cette monarchie. On eût dit qu'il aurait voulu le voir éclater à l'instant même, satisfait de cette tendance hostile à une Cour dont il semblait ne pas croire les dispositions si pacifiques.

J'étais confondu d'une telle métamorphose, et mon étonnement croissait de plus en plus, lorsqu'enfin, se levant de table et m'emmenant à part : « Vous ne « devez pas me comprendre, me dit-il; sachez donc « ce qui est encore un secret ici pour tout le monde, « sachez que depuis vingt-quatre heures tout est « changé : que nous voici l'épée hors du fourreau « contre l'Angleterre, et peut-être même contre une « nouvelle Coalition! etc. etc. »

Le fait n'était que trop vrai; mais, quoique l'orgueil-

leux génie de Palmerston fût mêlé dans cette rupture, le tort au fond, cette fois, me parut être de notre côté.

On sait que notre politique protégeait, à la fois, le Pacha d'Égypte contre l'Angleterre, et, avec celle-ci, le Sultan, que notre position sur la Méditerranée et l'équilibre de l'Europe nous commandaient de défendre contre la Russie. Or le Sultan et le Pacha se trouvaient aux prises : ils se disputaient la Syrie. Le Pacha venait d'achever, à Nezib, de s'en rendre maître; Constantinople même était menacée, sa flotte venait de se livrer à l'Égypte; et nous, embarrassés dans notre double protection, inclinant pour le Pacha, pendant nos négociations, d'un côté pour arrêter le vainqueur sur le Taurus, et de l'autre pour décider la Porte à le reconnaître son Vassal Héréditaire en Égypte et en Syrie, nous avions laissé l'Europe s'emparer du jugement de cette querelle! Un Congrès s'était rassemblé à Londres; nous l'avions même provoqué. Mais des cinq grandes Puissances qui la composaient, quand seuls nous demandions pour le Pacha sa conquête entière, les quatre autres Cours ne lui avaient accordé, d'abord que l'Hérédité de l'Égypte, puis, mais viagèrement, le Pachalik d'Acre, et, pareillement enfin, la partie méridionale de la Syrie.

Ces deux concessions n'avaient pu nous satisfaire. En même temps l'impatience anglaise venait de s'accroître par la répression de la révolte du Taurus, qu'on la soupçonnait d'avoir fomentée contre le Pacha, et par la disgrâce du ministre ottoman le plus hostile à la cause égyptienne. Maintes fois déjà, fatigué de

notre complaisance pour Méhémet-Ali, trop exclusive des droits mêmes et de la sécurité du Sultan, le Congrès nous avait avertis qu'il se déciderait sans nous à intervenir; qu'alors il retirerait ses concessions; qu'il forcerait le Pacha à rentrer dans ses anciennes limites, et à restituer toutes ses conquêtes.

Il semble que M. Thiers aurait dû s'estimer heureux de la concession de cette clef et de cette partie de la Syrie, accordées successivement au Pacha sur notre insistance. Mais, comme le précédent ministère, moins pressé par Londres, n'avait point osé s'en contenter de peur de déplaire à l'Opposition; comme aussi d'imprudents discours, sur ce sujet, des chefs de cette Opposition, la veille même de leur avénement au Pouvoir, étaient devenus pour eux des engagements devant la Tribune et la Presse quotidienne, M. Thiers, arrivé au ministère, avait craint, sans doute, en renonçant à soutenir les prétentions exorbitantes du Pacha, et d'exciter les plaintes de celui-ci, et, en se démentant, d'être accusé de faiblesse devant nos Chambres. Que de fautes semblables, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, cette crainte des clameurs de l'Opposition nous a fait commettre!

Les avertissements de Palmerston n'avaient donc point assez ébranlé notre ministre, quoiqu'il eût alors cédé sur l'hérédité de la Syrie. Il s'est plaint de n'avoir pas été prévenu à temps, par notre ambassadeur à Londres, que le Congrès allait réaliser les menaces. Ce qui est certain, c'est qu'il était trop persuadé de l'ascendant que la fertilité de son esprit et sa popularité devaient donner au dehors à sa politique. Quand,

la veille même de la signature de cette fatale résolution de l'Europe sans notre concours, l'un des amis de M. Guizot, revenant de Londres, prévint M. Thiers de l'imminence de cet acte hostile, on assure qu'il répondit : « Qu'on n'oserait, tant qu'il serait Président de notre Conseil; que d'ailleurs, loin d'être « ainsi traité par Palmerston, c'était lui qui saurait « déjouer sa malveillance! »

Or il arrivait en ce moment tout le contraire. Ces derniers mots signifiaient que, en dépit de l'une des conventions du Congrès, celle qu'aucune des cinq Puissances ne traiterait séparément avec les parties belligérantes, M. Thiers venait de s'efforcer, secrètement par ses envoyés, d'amener un arrangement direct entre la Porte et le Pacha. Quelle que fût cette négociation, sa confiance dans le succès était si grande, qu'il s'en était vanté, dit-on, devant l'envoyé d'Autriche, lequel n'avait pas manqué d'en instruire Palmerston. C'était alors que celui-ci, avec sa hauteur habituelle, venait aussitôt, et à notre insu, de faire signer, le 15 juillet, l'intervention armée des quatre Puissances : acte violent, qui n'accordait à Méhémet-Ali que dix jours pour accepter ou refuser l'offre précédente; après quoi, réduit à l'Égypte, il en serait chassé comme de la Syrie, si, dans les dix jours suivants, il ne s'était pas soumis à cette entière restitution de sa conquête!

Quant à la France, de quelques formes pacifiques que cette brusquerie fût ensuite environnée, on l'avait ironiquement laissée libre de se réunir à cette décision ou de s'abstenir.

Ceci explique la réponse de M. Guizot à M. Thiers sur ce sujet. Quand plus tard ce ministre, renversé, reprocha à cet ambassadeur, qui venait de le remplacer, de n'avoir point prévu ce guet-apens et de ne l'en avoir pas averti, M. Guizot répondit : « Que le pré-
« texte de ce dénoûment inattendu avait été la décou-
« verte de négociations secrètes et directes du Cabi-
« net de Paris avec le Pacha : fait qu'il avait démenti
« à Londres d'après ses instructions, à la sincérité
« desquelles on n'avait malheureusement pas cru ! »

Pour moi, et pour en finir sur ma mission, j'étais donc arrivé de Berlin avec les assurances les plus sincèrement bienveillantes et pacifiques du Roi et de son ministre, à l'instant même où leur envoyé à Londres venait de signer cet acte hostile. Il y avait là contradiction. Je le fis remarquer à M. Thiers : il en fut frappé ; il en conçut même quelque espérance. Aussi mit-il aussitôt un secrétaire à ma disposition, en me priant de lui dicter la copie des notes dont je venais de lui lire quelques passages. Il voulait les avoir à sa disposition dans la journée même.

Tout cela se passait à Auteuil, où M. Thiers demeurait. J'allai de là à Saint-Cloud rendre au Roi compte d'une mission que ces nouvelles circonstances dépouillaient de la meilleure part de son mérite. Le Roi me reçut en conséquence. Je le trouvai désappointé, mais point étonné, ni trop hérissé. Habile et plein de ressources en politique, il y était calme, il s'y montrait ferme, sachant attendre, se sentant trop sage pour se laisser entraîner jusqu'à l'imprudence, et point assez fier et chevaleresque pour ne point savoir

s'arrêter à temps, et reculer même. Il ne crut point aux bonnes dispositions de Berlin, et peut-être à tort. La position isolée qui venait de lui être faite à Londres, il l'acceptait. Je ne sais s'il entrevoyait déjà le parti qu'il en pourrait tirer pour réaliser trois de ses plus vifs désirs : renforcer son armée; fortifier Paris; puis changer son ministère, brouillon à ses yeux et indocile, contre un ministère sage et pacifique.

Ce qui est moins conjectural, c'est que, en ce moment, il se faisait illusion sur les difficultés de l'intervention des quatre Puissances, et sur la force de l'armée égyptienne : « Car enfin, me dit-il, pour vaincre « Ibrahim, du moins faudra-t-il l'atteindre, et quel« qu'habiles marins que soient les Anglais, nous ver« rons s'ils feront monter leur flotte sur le Taurus! »

Ce fut pourtant, comme on sait, ce qui arriva, ou du moins l'équivalent : Beyrouth, foudroyé par cette flotte, se rendit le 11 septembre; Sidon, sans coup férir, le 21; et Saint-Jean-d'Acre, en quatre heures, le 3 novembre!

Cependant le Roi, entraîné plus ou moins malgré lui par son ministre, avait pris contre cette nouvelle Coalition l'attitude la plus menaçante. On se souvient qu'elle fut même poussée jusqu'à quelques formes violentes et passionnées de notre première révolution. Des imprécations, des chants de *la Marseillaise* avaient été ou tolérés, ou excités. Dès le 29 juillet, nos soldats des quatre dernières classes avaient été appelés; puis l'on avait, à grand bruit, réparé nos citadelles, équipé nos vaisseaux, et renforcé

notre armée de plusieurs cadres. Le 13 septembre, un crédit de cent millions avait même été ouvert, par ordonnance, pour fortifier Paris! Toutefois le rappel, puis la stagnation de notre flotte, répondaient mal à de telles manifestations, quand, poussé à bout par la nouvelle de la déchéance entière du Pacha comme Vice-Roi d'Égypte, le Gouvernement déclara enfin ce fait un cas de guerre, et donna l'ordre à notre flotte d'appareiller.

Cet acte appartient à M. Thiers; il décida la fin de la querelle. En effet, au reçu de cette note du 8 octobre, communiquée le 10, dès le 15 Palmerston, lui-même, envoie prescrire au Divan la rétractation de la déchéance du Pacha; et, le 27 novembre, l'Amiral anglais Napier, par la convention d'Alexandrie, termine la guerre.

Cette convention reconnaissait Méhémet-Ali Vice-Roi Héréditaire de l'Égypte, ce que nous exigions, au prix de la restitution de la flotte turque, ce que nous n'avions jamais contesté. Quant à l'évacuation entière de la Syrie, qu'Ibrahim, vaincu sur le littoral, occupait encore, Méhémet et notre Gouvernement durent s'y soumettre : la guerre en avait ainsi décidé.

CHAPITRE VI.

C'était dans cette même année 1840, et dès les premiers jours de cette dernière crise, que la deuxième tentative de Louis-Napoléon contre Louis-Philippe,

en éclatant, nous avait encore plus étonnés que la première.

En 1836, comptant sur un régiment d'élite gagné à sa cause, sur d'autres peut-être, et sur la saisie de la plus grande de nos citadelles, il avait tenté l'Est de la France, côté le plus attaché à la mémoire de Napoléon. Il y avait donc eu là, pour la possibilité d'un premier succès, quelqu'excuse à son imprudence. Mais en 1840, malgré ce premier mécompte, il revenait essayer le Nord, bien moins empreint de souvenirs napoléoniens; et, cette fois, sans qu'il soit possible de comprendre sur quel espoir raisonnable il s'était fondé.

Boulogne-sur-Mer n'était point, comme Strasbourg, une forteresse qui lui pût servir de base d'opérations. Il n'y avait point là de colonel de régiment, pas un seul officier de peloton qu'on lui eût acquis! Une offre de quatre cent mille francs au général commandant le département du Nord avait même été, dit-on, repoussée. Son unique point d'appui pour rentrer en France ne consistait donc que dans sa foi en son droit et en son nom, en quelques écrits répandus dans les casernes, et dans une soixantaine de partisans. Ceux-ci, la plupart à Londres comme lui, se composaient, moitié de domestiques qu'il déguisa en soldats du 40ème, et moitié d'officiers supérieurs et subalternes; officiers sans troupes, tous, ou retraités, ou réformés, ou démissionnaires, ou déserteurs!

Y avait-il là, même en supposant que, ravivés par sa présence, les souvenirs des camps de 1805, ceux de la flottille, et cette apparence de soldats du 40ème

pussent émouvoir Boulogne et sa faible garnison, de quoi fonder raisonnablement le moindre espoir? Non sans doute; mais on a lieu de croire que Louis-Napoléon avait été d'abord abusé, puis entraîné, par de perfides assurances, dans quelques premiers engagements; qu'ensuite, entouré d'intérêts impatients et nécessiteux, sa fortune insuffisante et son amour-propre compromis l'avaient poussé en avant, et décidé, à tout hasard, à en finir!

Quoi qu'il en soit, le 4 août 1840, uniforme du 40ème, munitions, armes, proclamations, ordre du jour, tout étant prêt et tout chargé sur un bâtiment à vapeur loué d'avance, lui et sa suite, pourvus d'un pilote français, partent de trois points divers, se réunissent, et, s'embarquant, ils se dirigent vers la France. Le 5, pendant la traversée ils se distribuent les rôles, les armes et les munitions. Le 6 août, vers quatre heures du matin, le Prétendant débarque, à une lieue de Boulogne, sur la plage de Vimmereux, où quatre de ses partisans, seulement, l'attendaient. Là d'abord des douaniers se présentent, et, vainement tentés, on les entoure, on les entraîne de force vers Boulogne, où le premier poste qu'on rencontre, commandé par un sergent, résiste de même, mais, trop faible aussi, laisse les conjurés pénétrer dans la ville basse, jusque dans la caserne du 42ème régiment.

Il n'était encore guère que cinq heures : les officiers étaient absents, les soldats à demi vêtus. Pendant que ceux de Louis-Napoléon, ayant fait battre au drapeau, les ont appelés, qu'ils leur déclarent la déchéance de Louis-Philippe, l'avénement de Napo-

léon, et qu'ils s'efforcent de les gagner par mille promesses, trois de leurs officiers accourent, et, repoussés de l'entrée de leur caserne, ils sont tentés comme leurs soldats. Mais l'un d'eux surtout, Col-Puggellier, un capitaine, ne répond aux cris de *Vive l'Empereur!* à l'offre d'une grande fortune pécuniaire et militaire, qu'en mettant le sabre à la main et en cherchant à se faire jour! Il criait à la trahison, il appelait ses soldats à leur devoir, lorsque, saisi par les conjurés et sentant sa voix étouffée par leurs cris de *Vive Napoléon!* « Eh! où est-il donc votre Prince? » leur demande-t-il. « Le voilà! lui répond Louis-Napoléon « lui-même. Capitaine, soyez des nôtres, et quels que « soient vos désirs, ils seront comblés! — Je ne vous « connais point, lui répliqua Puggellier; Prince ou « non, vous êtes un conspirateur! Le 40ème n'a rien « à faire dans ma caserne; il faut que vous en sortiez, « ou que je sois assassiné! » Et, comme il continuait à lutter, il allait être victime de sa fidélité, quand Aladenise, un des conjurés, en le couvrant de ses bras et de son corps, le préserva!

Cependant, au bruit de cette rixe, les sous-officiers, ayant démêlé la voix de leur capitaine, étaient accourus; ils le dégagèrent et le réunirent à ses soldats. Ce fut alors, et comme il leur disait: « Soldats, on « vous trompe! *Vive le Roi!* » qu'un coup de pistolet, parti des mains du Prince, manqua Puggelier, et blessa l'un des grenadiers à la figure. On n'a point su, depuis, si cet acte fut involontaire, et, s'il fut volontaire, à qui ce coup de désespoir était destiné.

Quoi qu'il en puisse être, après une tentative si

malencontreusement terminée par ce coup sanglant, porté à ceux-là mêmes qu'on était venu séduire, il n'y avait plus qu'à lâcher prise. Mais à défaut de soldats il restait le peuple, et les conjurés s'obstinèrent à espérer que, à l'apparition de Napoléon, on se soulèverait; qu'on leur livrerait la haute ville, le château, son arsenal et toutes ses armes. Les voilà donc, malgré leur désappointement, qui marchent vers la ville haute, répandant leurs proclamations aux cris répétés de *Vive l'Empereur!* dont ils s'étourdissaient pour s'encourager.

L'un d'eux, en tête, tient leur Aigle; il en frappe le sous-préfet accouru pour les arrêter, et tous arrivent aux portes qu'ils trouvent closes. Et d'abord ils s'épuisent, pour les rompre, en puérils et vains efforts. Alors, au temps qu'ils perdent, aux bruits qu'ils entendent, convaincus de leur impuissance, ayant échoué partout, rebutés enfin, dans leur effarouchement, soit délire de cerveau encore échauffé de leurs libations nocturnes, soit désespoir et pour ennoblir une fin désormais inévitable, ils se détournent, ils se précipitent hors de la ville, ils gagnent le rivage, et, courant se presser au pied de la colonne élevée à la gloire de la Grande Armée impériale, ils tentent d'arborer leur Aigle à son sommet! Cette prise de possession est pour eux un dernier espoir : ce monument les protégera; ce souvenir du grand Empereur parlera enfin pour eux; à son ombre, son Héritier, du moins, deviendra inattaquable!

Vaine et dernière illusion, que, à la vue de toute la population civile et militaire accourant menaçante, il

leur faut abandonner! Évidemment, ainsi attaqués sur une plage découverte, toute fuite était impossible, et il ne leur restait plus qu'à se rendre ou à mourir. Mais il était écrit que tout serait insensé dans cette entreprise! Changeant donc encore de résolution, et laissant là, pour fuir, la colonne et leur drapeau, on les voit tout à coup se débander, se disperser, éperdus et à tout hasard, dans toutes les directions : les uns courent à travers champs; d'autres, vers la ville elle-même!

Quant au Prince, mieux avisé du moins, il gagne, avec cinq de ses conjurés, un canot qu'il s'efforce de pousser au large. Les cris de se rendre et les coups de feu ne l'arrêtent pas ! L'un des siens en est blessé, un second tué; un troisième se noie, ceux atteints ayant, en se débattant, fait chavirer la barque. Et pourtant Louis-Napoléon, avec les trois compagnons qui lui restent, ne désespère point encore! Il s'obstine à se livrer aux flots plutôt qu'à ses ennemis; l'infortuné s'efforçait de gagner à la nage son paquebot, quand une embarcation, lancée du port, est près de l'atteindre. En ce dernier moment, mécontent soit de lui-même, soit de sa fortune, on assure que, se voyant près d'être pris, il s'écria « qu'il valait « mieux se laisser disparaître au fond des flots, que « de reparaître captif au sein de la France, » mais que Persigny le soutint de son bras, et que, par ce seul mot « et l'Empire donc! » il le rendit à la vie, et à ce persévérant et si singulier espoir qui venait un instant de l'abandonner. Ce fut alors que, arraché du milieu des vagues, il fut ramené prisonnier dans cette

France où, pour la seconde fois, sa confiance en son Étoile l'avait attiré.

Cinquante-sept prisonniers furent recueillis. Le procès qui suivit, déféré à la haute Cour des Pairs, instruit sur-le-champ, et commencé le 28 septembre, finit le 6 octobre. Dix-neuf accusés comparurent : quatre furent acquittés, et quinze condamnés à diverses peines. Celle du Prince fut un emprisonnement perpétuel, que réduisit à cinq ans et neuf mois son évasion de Ham.

Les détails de son procès importent peu. Je dirai seulement que nous sûmes de ses défenseurs eux-mêmes, confondus d'étonnement jusqu'à lui croire un coin de folie, que, bien moins préoccupé de sa défense présente que de son avénement futur, il ne répondait à leurs instances qu'en les entretenant des améliorations diverses que son Gouvernement à venir nous apporterait. Pour nous, l'impression qui nous resta de l'audience fut une surprise différente. Nous savions ce Prince né de parents français et italiens, et sa nature, tout au contraire des natures communes à ces deux pays, nous parut taciturne, sans prétentions vaniteuses, sans amour-propre apparent. Nous le vîmes même singulièrement peu soucieux de l'effet qu'il produisait sur notre Assemblée. J'ajouterai que, pendant les débats, sa physionomie nous sembla sans expression, son regard sans feu, son attitude simple, sans embarras, et d'une fermeté même assez digne, mais calme jusqu'à l'impassibilité : autre anomalie singulière, autre contraste inattendu avec l'impatiente témérité de ses coups de tête!

Il prit la parole avant l'interrogatoire. Son discours, celui d'un Prétendant, fut sans jactance, noble, et ne manqua point d'habileté. Il soutint son droit au nom de celui du Peuple, dont il invoqua la Souveraineté, méconnue en juillet 1830. Il ne montra de regrets que pour les compagnons qu'il avait entraînés dans son entreprise, mais sans la démentir; il en défendit même l'imprudence aussi convenablement qu'il était possible. « Je représente devant vous, ajouta-t-il, un « principe, une cause, une défaite! Le principe, c'est « la Souveraineté du Peuple! La cause, celle de l'Em- « pire! La défaite, celle de Waterloo! Le principe, « vous l'avez reconnu! La cause, vous l'avez servie! « La défaite, vous voulez la venger! etc. etc. Non, il « n'y a point de désaccord entre vous et moi! etc.... » Du reste, il ne voyait au lieu de juges dans la haute Cour, « que des vainqueurs, dont lui vaincu ne pou- « vait pas attendre de justice, et ne voulait point de « générosité! »

Ce discours, quand on le relira, fera quelque effet. Il en produisit peu sur l'auditoire : soit réprobation du fait qu'il tendait à justifier, soit désaccord entre l'attitude et les paroles, et parce qu'il fut froidement prononcé.

CHAPITRE VII.

J'allais, aujourd'hui 20 décembre 1848, après une assez longue interruption, reprendre mon récit sur

l'année 1840; mais, entre ces deux époques, quel contraste vient de surgir ! et comment ne pas s'arrêter à le contempler? O Providence, qui peut pénétrer tes secrets, et dans notre France démocratique, combien tout est soudain et imprévu !

Quand en 1840, étonnés de la témérité de Louis-Napoléon, nous en condamnions l'audace si intempestive, si l'on nous eût dit que, huit ans seulement après ce jugement, ce même Prince, alors jugé si téméraire, se présenterait comme Député dans la France transformée en République; qu'il y serait élu par plusieurs départements, et que, lorsqu'on en viendrait au choix d'un Chef du Gouvernement, la prudence de son attitude, autant que nos dangers nouveaux, lui concilierait la presque universalité de nos suffrages, qui de nous ne se fût récrié? Qui eût pu croire à une pareille invraisemblance? Voilà pourtant ce qui vient d'arriver; et cet événement, la plupart de nous ont contribué à l'accomplir : nous avons cru qu'entre Cavaignac et Louis-Napoléon il n'y avait point à hésiter!

Ainsi notre prisonnier d'hier, aujourd'hui nous le proclamons notre Chef! Ainsi va ce monde! Que d'épreuves! Que de variations de conduite nous impose, au milieu de tant de bouleversements, la nécessité despotique des circonstances! Quelle existence sans suite, sans règle assurée, où les principes eux-mêmes semblent se contredire! Vie toute de pièces et de morceaux continuellement à recoudre; toute de carrières sans cesse à recommencer, et sans cesse interrompues par des abîmes; où chaque jour le salut du

Pays, celui de l'Ordre Social entraînent à prendre les partis les plus opposés!

C'est pourquoi enfin, après tant de vicissitudes et cette étrange élection, me croyant, grâce à mon âge, le droit de m'abstenir, je me décide, quoi qu'il arrive, à demeurer désormais simple spectateur. Mais, comme tel, et en contemplant cet avénement de Louis-Napoléon, précédé d'une captivité à peu près pareille en durée à celle qui suivit la chute du grand homme dont il devient l'héritier, que de considérations naissent d'un spectacle aussi extraordinaire! Cette captivité, qui fut pour l'oncle une expiation, aura-t-elle été pour le neveu la préparation de son avenir? En aura-t-il su profiter? Dieu veut-il que cette éclipse de trente-trois ans, y compris la cruelle épreuve de Sainte-Hélène, ait atteint son terme? Veut-il qu'un aussi grand nom ne soit point déshérité de l'œuvre de salut et de régénération sociale du commencement de ce siècle? œuvre si grande, que le génie qui put l'accomplir semble y avoir été prédestiné. Quoi qu'il en soit, Louis-Napoléon est à l'œuvre. C'est à l'œuvre à le juger. Quant à moi, rebuté de tant de changements et de révolutions, du fond de ma retraite, je souhaite qu'il puisse soutenir le mieux possible le nom qu'il porte, et dont je vénérerai la mémoire jusqu'à mon dernier moment!

Maintenant reprenons le fil des événements de l'année 1840. Le 6 octobre, après la condamnation de Louis-Napoléon, jugement pénible à plusieurs de nous, quoique juste et rendu sans aucune hésitation, nous nous étions dispersés avec l'espoir de quelque

repos. Mais neuf jours s'étaient à peine écoulés, que nous étions déjà rappelés en haute Cour. Un cinquième assassinat venait d'être tenté contre Louis-Philippe!

Le 15 octobre, vers six heures du soir, le jour tombant, le Roi, sa Sœur et la Reine retournaient à Saint-Cloud dans leur voiture. Ils passaient devant le poste du Lion, à hauteur de la fin de la terrasse de l'eau, près du pont de la Concorde, sur le quai des Tuileries. Le Roi s'inclinant, pour saluer, se montrait à la portière, quand tout à coup, à douze pas de lui, près du factionnaire masqué par un poteau d'éclairage, une forte détonation avait éclaté! Au même instant la voiture, enveloppée d'un nuage de fumée, avait disparu aux regards du poste; deux valets de pied et un garde national d'escorte s'étaient sentis blessés, mais légèrement. D'autre part plusieurs soldats, se précipitant, s'emparaient d'un homme du peuple, de taille et de physionomie basses, interdit, ensanglanté, exhalant une odeur de liqueurs fortes, et encore dans l'attitude d'un homme agenouillé pour mieux voir sans être vu, et mieux viser. Dans son trouble, il s'écriait : « Me voilà ! citoyens! « c'est moi! Je ne m'en vas pas! Ne me faites point « de mal, je suis blessé pour ma vie! » En effet sa carabine, en crevant, venait de lui emporter la moitié de la main gauche. Quant à la Famille Royale, miraculeusement préservée, elle n'avait pas été atteinte!

Ainsi le Ciel avait, encore, contre le meurtrier retourné le meurtre! Combien de fois, pendant dix-huit ans, sa protection évidente s'est-elle signalée pareillement! Non, jamais, elle ne manqua à cette cause;

et c'est elle-même, et elle seule, qui s'est perdue!

Cependant le misérable avait été entraîné et fouillé au poste. On avait trouvé sur lui trois francs et quelques centimes, moitié de ce qu'il avait emprunté pour vivre, le matin même et de plus, deux pistolets chargés, provenant d'un vol, un poignard, et des écrits révolutionnaires.

Aux premières questions sur ce qu'il était, dans son exaltation, soit de crime, soit d'eau-de-vie, il avait répondu avec emphase : « Exterminateur de Ty-
« rans! du plus grand Tyran que la France ait eu! Je
« ne suis point un fanatique exploité; c'est le sublime
« travail de la nature; Je tenais pourtant bien le Ty-
« ran! Maudite carabine! Cinq balles, huit chevro-
« tines, ah! je l'avais trop chargée! »

Ce vil assassin s'appelait Marius Darmès. C'était un Marseillais; il était âgé de quarante-trois ans, et conséquemment né sous le Directoire : prénom, lieu et date de naissance qui peuvent le faire supposer issu de quelque démagogue sanguinaire de notre première révolution.

Celui-là, sans être lâche comme le premier assassin du Pont-Royal, ou mercenaire comme Fieschi, ou aussi brutalement féroce qu'Alibaud, ou stupide comme Meunier, était plus vicieux qu'eux tous. Son père était mort à l'hôpital. Lui-même, disgracié de la nature, d'une physionomie triviale, trapu, presque difforme, tantôt portier, tantôt homme de peine, il avait pourtant trouvé dans Paris une femme, et même une dot de six mille francs, qu'il avait mangée au jeu; puis cinq autres mille francs, qu'il avait volés à

sa mère, et dissipés pareillement. Dès lors, tel que la plupart de nos démagogues révolutionnaires, après avoir gaspillé un bien mal acquis, l'espoir de se sauver d'un désordre privé dans un désordre public l'avait éperdument lancé dans le communisme.

Ce méridional lascif, dégoûtant, brutal et ivrogne, serviteur infidèle, fils dénaturé, mari infâme, s'était donc posé en Républicain : il s'était fait apôtre de bouleversements. Il déclamait si furieusement sur le partage des biens, et contre ceux de la classe intermédiaire, qu'il appelait *affranchis de* 89! *voleurs des nobles leurs maîtres auxquels ces bourgeois s'étaient substitués ;* il vociférait enfin si violemment et partout, contre le Gouvernement, le Roi, la propriété, et tout ce qui avait intérêt à l'ordre, que, après avoir été abandonné par sa femme d'abord, par sa mère ensuite, il avait été repoussé de toute société et de toute maison honnête.

Relégué dans la plus basse démagogie, qui s'était reconstituée, depuis l'émeute du 12 mai, en association dite de *communistes* ou de *travailleurs égalitaires,* il prétendait y avoir professé une odieuse propagande. Au milieu de leurs banquets d'anarchistes, tolérés par un ministère né de l'Opposition, trop jaloux de popularité, on l'avait entendu se vanter effrontément de parler : aux vieilles femmes, du communisme de Jésus-Christ; aux ouvriers, de leur exploitation par les maîtres ; aux pauvres, de la dureté des riches ; sachant ainsi, ajoutait-il, envenimer et pousser à la révolte chaque passion envieuse dont il se disait écouté.

Mais, pendant que le sot orgueil de ce misérable s'était figuré qu'il exploitait ainsi les passions des autres, il ne s'était point aperçu que, au contraire, c'étaient les siennes que d'autres, plus habiles, fanatisaient. Ceux-ci avaient exalté sa vanité de la gloire d'Alibaud, le « *brave des braves!* Quel triomphe, s'il « réussissait! Et s'il était saisi, quel spectacle mé« morable il offrirait à la haute Cour! Quelle at« tention curieuse et universelle il exciterait! Que « de regards fixés sur lui seul! Et quel effet, à « jamais célèbre, produirait le discours foudroyant « qu'il prononcerait! » Déjà même, et à tout hasard, il avait préparé cette pièce d'éloquence dont on a trouvé les essais chez lui.

Toutefois, de son propre aveu, il avait espéré échapper, dans l'ombre et à la faveur du trouble produit par le succès de son attentat, au jugement et au châtiment qu'il affrontait. L'instruction a de plus donné la certitude que, à l'instant et sur le lieu du crime, plusieurs complices se tenaient prêts à favoriser son évasion.

Parmi ces complices un cocher de place et un obscur cabaretier, commis subalterne, furent seuls connus, mais sans preuves suffisantes. Évidemment ces deux hommes, déjà repris de justice, furent chefs de ce complot, ou ses principaux instigateurs. Malheureuse et vicieuse organisation, que celle d'une société, grande et civilisée comme la Nation française, où des êtres aussi vils peuvent jouer un rôle, se croire quelqu'autorité, et même oser concevoir jusqu'à l'espérance d'en renverser le Gouvernement et

de s'en emparer, de le ravaler jusqu'à l'abjecte portée de leurs mains ignobles!

Tout ce qui précède résulte de l'instruction de ce procès, que nous jugeâmes le 29 mai de l'année suivante. Mais, pour en finir promptement et ne plus salir ma plume en la retournant dans cette fange, disons sur-le-champ que ce misérable, toujours dominé par la vanité d'avoir seul conçu et exécuté son crime, emporta dans l'autre monde le secret de ses complices. Il soutint ainsi, jusqu'à son exécution, avec une astuce opiniâtre, ce dont il s'était d'abord vanté.

CHAPITRE VIII.

Ce cinquième assassinat, manqué sur le Roi le 15 octobre, avait achevé le renversement du ministère. Né le 1er mars 1840, il n'existait que depuis environ huit mois; mais dans ce court espace tant d'événements fâcheux étaient survenus: la Coalition hostile du 15 juillet; la France mise contre l'Europe sur le pied de guerre; la tentative de Boulogne; des coalitions d'ouvriers; des banquets, des associations révolutionnaires; enfin cette recrudescence de l'anarchie, éclatant, après quatre ans de répit, par le renouvellement de ces infâmes attentats : tout cela avait conduit à sa fin ce cabinet! On se souvient qu'il s'était imposé à la Couronne; on sait qu'il chancelait, depuis trois mois, entre la guerre, devant laquelle il

hésitait, et la paix, qu'il avait compromise, et à laquelle le Roi était prêt à le sacrifier.

Au reste, il semblait s'être condamné lui-même : l'un de ses membres, M. Cousin, celui qui avait dit au Roi, *il en est temps, renvoyez-nous, Sire*, m'avait pressé d'engager M. Thiers à se retirer. Je n'avais point été jusque-là, ne me sentant pas sur lui cette influence; mais M. Thiers venait lui-même de s'y résoudre. Nos Chambres étaient convoquées pour le 5 novembre; il s'agissait d'éviter la guerre contre l'Europe; et ce danger, qu'on lui imputait, quel que fût son bon vouloir, M. Thiers sentait que ce n'était plus à lui de le conjurer.

Il fut donc remplacé, le 29 octobre, par un ministère nouveau. Le Roi le composa du maréchal Soult et de MM. Guizot, Duchâtel, Humann, Villemain, etc. etc. Sa mission fut de rétablir la paix intérieure et extérieure; et, six jours après son avénement, la session s'étant ouverte, on le vit aussitôt aux prises avec les Partis contraires.

Dans cette première session, où M. Thiers, forcé de défendre sa cause, le fit avec autant d'habileté qu'il était possible, les Oppositions dynastique et républicaine tentèrent vainement, et à tout prix, de renverser le nouveau Conseil. Mais l'éloquence de M. Guizot et la force des choses l'ayant emporté, ce ministère put commencer enfin sa marche réparatrice au dedans et au dehors.

L'un de ses premiers actes et des plus utiles, fut le choix de Bugeaud, et l'adoption de son système pour l'Algérie. Il fallait en finir de cette conquête. Jusque-

là, en ne faisant rien qu'à demi, en n'étendant pas à la fois sur toute cette contrée une main puissante, on n'avait réussi qu'à se créer, sur les points qu'on occupait, une guerre incessante et indéfinie. D'autre part, forces disponibles, attirails, moyens d'attaque, tactique de guerre, tout avait été, ou insuffisant sur un aussi vaste champ de combat, ou trop pesant contre des ennemis d'une aussi légère et mobile agilité.

Mais pourquoi m'engager dans de tels détails? chacun a pu voir à l'œuvre ce guerrier célèbre. Toutefois ce qu'on ne sait point assez, c'est avec quelle habile puissance de jugement, quelle sûreté d'aperçus, et quelle conviction entraînante, Bugeaud emporta du milieu de nous la conception, toute faite d'avance, de l'achèvement de cette conquête! La veille même de son départ de Paris, dans une soirée de six heures que nous passâmes ensemble, il m'en exposa le plan complet, tel absolument que depuis on en a vu l'entier accomplissement; et cela sous tous ses points de vue, et si judicieusement raisonné, qu'involontairement je m'écriai : « Ah! vous « avez le génie du bon sens, mon cher général! »

Cela était vrai. C'était là réellement ce qui le caractérisait, et non-seulement dans ses paroles, mais dans l'action, nul, mieux que lui, ne sachant exécuter ce qu'il conseillait. Épris de bien faire, consciencieux et sans vanité, il n'aimait que la gloire utile. C'était véritablement un grand capitaine! le dernier qui soit issu de nos grandes guerres : c'est-à-dire, un appréciateur intelligent et éclairé de la valeur morale et matérielle des siens, de son ennemi, et des circonstances; dé-

mêlant, d'un coup d'œil, dans toute entreprise, le point décisif; et sur-le-champ, sans oubli, sans hésitation, avec cette présence d'esprit qui embrasse et domine tout : et les divers emplacements de ses forces diverses, et l'obstacle des lieux, et la mesure du temps, celle des distances, et les nécessités d'approvisionnements, il savait, par cette foule d'ordres qu'il faut alors donner nettement, vigoureusement et à la fois, mettre ensemble, à portée d'un but bien choisi, et faire concourir, pour l'atteindre, toutes les armes!

Il était doué par la nature : promptitude et présence d'esprit; clairvoyance et justesse de jugement; décision et persévérance de caractère; loyauté naïve, droiture d'âme; parole expressive, facile même jusqu'à la surabondance; tout, quoique sous une forme soldatesque, le distinguait. Ses dehors répondaient à ses qualités intérieures : il avait la taille élevée, le regard franc et audacieux, la poitrine large, la voix mâle, et une santé vigoureuse. Compagnon de ses soldats, dont il aimait les mœurs, dont il savait parler le langage, dont il se plaisait à partager les fatigues comme les périls, et qui l'appelaient leur père, il avait tout ce que dans un guerrier accompli on peut désirer.

Et cependant, soit franchise et impétuosité guerrière, parfois inconsidérément apportée dans la politique; soit aussi que l'instinct des Cours et celui des factions l'eussent redouté, car celles-ci, trouvant peu à médire sur lui, le calomnièrent, son mérite n'avait été reconnu que tardivement. On vient pourtant de voir qu'il fut choisi, quand il en était temps encore, pour l'Algérie; et sans doute un historien digne de

raconter les gloires de cette conquête se rencontrera. Mais, quand la Providence, toujours protectrice de Louis-Philippe, avait, huit ans après cet heureux choix, ramené dans Paris ce grand capitaine, Maréchal, Duc, et brillant de tout son lustre, l'histoire aura-t-elle la franchise de dire comment et pourquoi, appelé d'abord par M. Guizot, il fut, pendant les trois journées, à jamais déplorables, de février 1848, fatalement écarté et annulé ; et cela, lorsqu'évidemment le premier jour il eût, sans coup férir, prévenu l'émeute; quand le second jour il l'eût encore facilement réprimée; enfin, quand vers une heure du matin le troisième jour, lui-même répondait (et telles furent ses propres expressions) : « Qu'il se chargeait encore « de remettre, en vingt-quatre heures, Paris entier, « plus soumis que jamais, sous l'autorité légale du « Roi Louis-Philippe! »

Mais voilà que la pire des douleurs, celle que l'humiliation accompagne, me rappelant au temps présent, vient encore interrompre mon récit; écartons-la donc, mais pour retomber dans une autre douleur plus ancienne, que va raviver le dernier de mes souvenirs sur l'année 1840.

Cette année restera surtout célèbre par la restitution à la France des restes mortels de l'Empereur Napoléon. M. Thiers l'avait obtenue du Gouvernement anglais. C'est à lui et au Roi qu'il faut en rendre hommage.

Tout fut convenable et digne dans cette solennelle translation. Le Prince de Joinville, commandant la frégate la Belle-Poule, avait été honoré de cette mis-

sion. Le 15 octobre 1840, vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée de l'Empereur à Sainte-Hélène, et dix-neuf ans après sa mort, cette douloureuse cérémonie avait commencé.

Ce jour-là, de minuit et demi à dix heures du matin, après plus de neuf heures d'un travail opiniâtre, au milieu d'un recueillement constamment grave et silencieux, la tombe de l'exil ayant enfin été démolie, les quatre cercueils, de chêne, d'ébène, de plomb, et de fer-blanc, renfermés l'un dans l'autre, en furent à la fois retirés, portés sous une tente, puis ouverts successivement.

Restait encore la doublure intérieure, de taffetas, du dernier cercueil. Lorsqu'enfin elle eut été soulevée avec une religieuse précaution, le général Bertrand et Marchand, qui avaient enseveli Napoléon, et le jeune Las-Cases, chargés de reconnaître l'identité, demeurèrent frappés d'étonnement! On eût dit que c'était, non les restes du grand homme, mais leur grand homme lui-même, qui s'offrait vivant devant leurs yeux! Et réellement ce corps, revêtu de son uniforme, était si singulièrement conservé; ses traits si reconnaissables; ses mains, renommées par leur perfection, toujours si belles; sa pose elle-même sans roideur et dans un si mol abandon, qu'il leur sembla plutôt endormi qu'inanimé! Cette réapparition fut si complète, elle les reporta si entièrement au dernier moment où la mort les en avait séparés, et à tant d'autres souvenirs, que, fondant en larmes, ils éclatèrent en sanglots, comme s'ils venaient à l'instant de le perdre encore!

Alors, tout ayant été reconnu tel qu'au jour de l'inhumation, et les cercueils refermés pareillement, la translation commença. Elle s'accomplit, tant de la part des Anglais que de celle des Français, au milieu des plus grands honneurs civils, militaires et religieux.

Aussitôt la frégate, en deuil, chargée de son précieux fardeau, mit à la voile. Cette pompe funèbre traversa paisiblement le grand Océan, qui sembla la respecter! Dans ce trajet le seul incident remarquable fût, à la fausse nouvelle d'une rupture avec l'Angleterre, l'héroïque inspiration du Prince de Joinville, partagée avec enthousiasme par son équipage entier. Il lui fit jurer de se faire sauter en pleine mer et de s'y engloutir plutôt que de laisser retomber prisonnière, en des mains anglaises, la relique glorieuse qui leur était confiée!

Cherbourg fut, le 8 décembre 1840, la première ville française qui revit les restes de Napoléon. Les jours suivants, au milieu d'honneurs croissant à chaque pas, et de toutes nos populations accourues sur son passage, le cercueil, après trois transbordements, arriva, par le Havre et Rouen, jusqu'à Courbevoie, où, le 14 décembre au soir, toujours escorté par les quatre cents marins de la Belle-Poule, il fut immédiatement débarqué.

Ce fut de là que le lendemain 15, après vingt-cinq ans et demi d'exil, Napoléon rentra, mort, dans sa capitale, au milieu du plus solennel et sincère de tous les triomphes imaginables! L'imagination ne s'était même que trop ingéniée à créer un char funèbre et un catafalque assez grandioses pour convenir à la renommée colossale du grand homme dont ils ren-

fermaient les restes. Vains appareils matériels, sans rapports possibles avec le génie dont leurs proportions, puérilement gigantesques, semblaient prétendre représenter l'immensité! Les cœurs, au contraire, avides de contempler ce qui leur restait de leur grand homme, s'irritaient contre ce lourd échafaudage, contre cet obstacle de plus à leurs efforts pour se figurer revoir cette tête si longtemps maîtresse des destins du monde, régénératrice de la France, et la plus grande de ses gloires!

Telles étaient nos pensées dans ce douloureux et mémorable jour, où, réuni au peu de généraux existant encore, jadis attachés au service le plus intime de Napoléon, je marchais immédiatement à la suite de ce char funèbre. Mais de combien d'autres sentiments ce retour, cette présence de ces restes sacrés pour nous, m'oppressaient! Avec quelle puissance ce corps, tout inanimé qu'il était, saisissait notre imagination! Comme il la transportait tout entière dans notre jeune âge, au milieu de tant d'actes fameux que, depuis vingt-sept ans, je m'étais dévoué à retracer : actions célèbres, paroles, attitudes même, que cette présence, quoique morte, nous rendait si vivantes, qu'il me semblait le revoir tout animé de ces grandes émotions dont il nous avait exaltés!

J'étais tout plein encore de ces immortels souvenirs à notre entrée sous l'Arc de Triomphe des Champs-Élysées, bien moins triomphal que l'inexprimable spectacle de ces innombrables têtes, toutes découvertes, toutes respectueusement silencieuses, qui peuplaient les abords, les fenêtres, les arbres, jus-

qu'aux toits des maisons, et au milieu desquelles le majestueux monument se trouvait comme encadré! Triomphe admirable d'un cercueil, où ce mort impérissable me semblait mille fois plus vivant encore que cette immense multitude réunie pour le contempler!

Nos annales ont conservé le récit des honneurs, inouïs jusque-là, qui l'attendaient à l'église des Invalides. J'ajouterai seulement que nous fîmes tout ce trajet par un froid cruel. Un vent d'est, violent et glacial, le rendait tellement incisif, qu'il nous rappela le ciel russe de 1812, et toutes les douleurs de la Retraite! Ce fut en dépit de cet ouragan, s'opposant de front à notre marche, et de cette atroce température, mortelle à beaucoup des spectateurs, que rentra dans Paris, en face du Trône qu'il avait si glorieusement occupé, ce mort illustre! comme si le Ciel, non apaisé encore, eût voulu, par cette rigueur, rappeler l'une des fatales entreprises qui l'en avaient fait tomber!

CHAPITRE IX.

Suum cuique! Deux faits mémorables, cette restitution des restes de l'Empereur et les fortifications de Paris, qu'on allait nous demander, étaient un legs de M. Thiers à ses successeurs. Mais on a vu qu'il leur laissait aussi une lourde tâche, le rétablissement de la paix au dedans et au dehors.

Quant à l'extérieur, quelque pacifique que fût le nouveau Conseil, et quoique la querelle fût terminée, il conserva du ministère précédent une attitude défensive; il accepta, fier et armé, en présence d'un ministre Anglais hostile, l'isolement que la jactance de ce ministre, provoquée il est vrai, nous avait brutalement imposé. Bien plus, en obtenant du vote des Chambres le complément des fortifications de la capitale, il se montra prêt à tout risquer, s'il le fallait, pour défendre l'honneur Français. Ce fut dans cette attitude calme et ferme que, depuis le 18 octobre 1840 jusqu'au 30 août 1841, il persista, attendant, pour en changer, un changement prévu, d'hommes et de système, chez notre ennemie naturelle.

Ces fortifications de Paris sont l'un des actes les plus mémorables du Règne de Louis-Philippe. On les voulut complètes, parce que des forts détachés sans l'enceinte eussent été insuffisants : l'enlèvement subit d'un seul d'entre eux, par surprise ou trahison, en pouvant faire tomber, d'un seul coup de main, tout le système.

Maintenant, que l'on suppose l'Europe conjurée contre nous encore, ses armées victorieuses, et l'une d'elles, forte de cent cinquante mille hommes et chevaux, abordant Paris; car c'est là tout ce qu'une Coalition, elle-même, pourrait avoir de disponible : après plusieurs combats, après une bataille, après cent lieues d'une marche appesantie par la nécessité de traîner avec soi un parc de siége, enfin, après tous les détachements laissés en arrière pour occuper nos provinces, masquer nos citadelles, et pour garder

et couvrir une aussi longue ligne d'opérations. Eh bien ! arrivée au terme, dans quelle situation critique une aussi lourde masse se trouverait-elle ? Arrêtée devant l'énorme développement du double cercle de nos remparts, hérissés de forts et défendus par plus de cent mille hommes, qu'elle ne pourrait guère attaquer que d'un seul côté, la voyez-vous, de toutes parts, harcelée sur ses flancs, sur ses derrières, de toutes parts dominée de front, et forcée, pour vivre, pour nourrir cinquante mille chevaux, de distendre ses corps, dès lors entrecoupés par les accidents de terre et d'eau qui nous environnent ? Évidemment ces corps, ainsi harcelés en flanc, en queue, et fatigués en tête par les sorties répétées, du fort au faible sur ce cercle dangereux, de l'armée assiégée libre d'en parcourir invisiblement le diamètre, seraient bientôt rebutés. La faim d'ailleurs, que cette masse ennemie subirait, et qu'elle ne pourrait nous imposer, suffirait seule, avant dix jours, pour lui faire lâcher prise.

Cette grande mesure, dont l'exemple sera imité sans doute, est due surtout à la persistante volonté du Roi. Elle aura un résultat bien important, celui de changer à l'avenir, ou de modifier profondément, le système de guerre d'invasions courtes et décisives par grandes masses, lancées sur les grands centres de Gouvernements ; système créé par nous, et déjà deux fois retourné contre nous-mêmes !

Il y avait à ces fortifications un autre avantage, mais secondaire, quoique fort important. Elles autoriseront, elles nécessiteront une plus forte garnison dans la capitale, ce qui ajoutera aux moyens de

contenir la populace. Ceci nous ramène à la deuxième partie de la mission du ministère nouveau : au rétablissement de la paix intérieure.

Une attitude décidée et l'usage hautement annoncé et employé des lois préservatrices de l'ordre rétablirent le repos public. Toutefois, soit insuffisance de ces lois, ou de leur application, surtout à la Presse factieuse, soit reste d'audace de la démagogie, le 13 septembre de cette année 1841, un nouvel attentat éclate, nous est déféré, et l'instruction, achevée le 3 décembre, amène encore à notre barre dix-sept inculpés.

Leur but, annoncé par l'un de leurs orateurs de cabarets, tel que l'instruction l'a révélé, était un bouleversement social, suivi de l'établissement d'ateliers nationaux, où l'ouvrage attendrait l'ouvrier qui travaillerait moins, c'est-à-dire peu ou point, gagnerait plus, et dont les enfants seraient dès lors élevés et soignés comme ceux des Princes qu'il s'agissait d'assassiner. Ainsi commencerait le Règne du Peuple, règne dont l'organisation était d'avance, disaient-ils, toute préparée.

Voilà par quelles grossières séductions on recrutait les trois sociétés secrètes, alors appelées *Réformistes*, *Ouvriers égalitaires*, et *Communistes !* L'initiation obtenait des adeptes le secret et un dévouement absolu par les menaces les plus sinistres. Quant à la qualité et à la quantité de ces recrues, il n'y avait rien là de redoutable : leur nombre n'allait guère, dans Paris, à plus de mille. La plupart étaient des ouvriers, ou viveurs et mauvaises têtes, ou repris de justice, ou

gens sans aveu et sans ressources. Il est vrai que, le premier mouvement donné, tous comptaient sur le concours d'une immense et aveugle populace.

Ils avaient dans la Presse, et ailleurs, des chefs occultes. Quant à leurs chefs immédiats, ouvriers comme eux, sans compter l'espoir d'une meilleure part dans le succès, leur mobile était cette vaniteuse envie si commune en France : le plaisir d'abaisser ce qui est élevé ; la gloriole de commander à des Sections ; de pérorer dans des cabarets, de s'y poser en conspirateurs politiques, en ennemis des Rois, en réformateurs d'Empires ; d'imiter enfin les déclamations de leurs journaux, qu'ils admiraient, qui leur dépeignaient le peuple tellement tyrannisé, l'ordre social si révoltant, si vicieux et vermoulu, qu'un signal suffirait pour tout soulever, tout bouleverser, tout mettre en poudre.

On vient de voir ce qu'ils voulaient y substituer. C'était, en commençant par l'assassinat, un système de rançonnements ou d'extorsions, organisé contre tous ceux qui possédaient quelque chose, au profit de ceux qui ne possédaient rien : c'est-à-dire le mot d'ordre des voleurs de grands chemins, *la bourse ou la vie !* déguisé sous d'autres mots. C'était la révolte de la partie ignorante, brutale ou perverse de la société, poussée au meurtre et au pillage par des chefs qui lui promettaient de la faire vivre ensuite, oisivement, aux dépens de l'autre partie, comme une armée victorieuse sur un pays ennemi qu'elle vient de conquérir. C'était, enfin, ce que nous avons vu commen-

cer à se réaliser de mars en juin 1848, après la révolution de Février.

Quant aux armes, hors quelques cartouches et quelques pistolets, ils n'en avaient point. Le projet pour s'en pourvoir était bien digne de cette misérable espèce de conjurés : au signal d'un coup de feu sur les Princes qui devaient entrer dans Paris, par le faubourg Saint-Antoine, à la tête du 17ème régiment revenant d'Afrique, on s'emparerait des fusils de cette troupe, soit de force, soit en fraternisant avec les soldats, à la faveur et de leur étonnement, et du désordre, et d'un soulèvement qu'ils supposaient devoir être universel.

Cette fois le moins dégoûtant, peut-être, de ces conspirateurs, fut l'assassin. Il s'appelait Quénisset. C'était un scieur de long, jadis soldat condamné aux fers pour insubordination. Jamais homme du peuple, jeune, ignorant, de passions vives mais sans perversité, n'avait été choisi de longue main, séduit et peu à peu entraîné au crime avec une astuce plus évidente.

Le coup ainsi préparé, l'entrée des Princes avait en effet eu lieu le 13 septembre. Déjà MM. les Ducs d'Orléans, d'Aumale et de Nemours, entourés d'un nombreux état-major, et à la tête du 17ème, qu'ils venaient d'aller recevoir à la barrière, avaient atteint, dans le faubourg Saint-Antoine, la hauteur de la rue Traversière, quand le malheureux Quénisset, exalté par une triple ivresse, de vin, de haine, et surtout de peur, de la peur des menaces de ses complices, s'était dévoué! Ses complices l'avaient amené à cette place; ils lui avaient montré le but, c'est-à-

dire le groupe que formaient les trois Princes, sur lesquels Quénisset, en s'étourdissant de ses propres imprécations, avait tiré! Mais la balle de son pistolet s'était perdue sur deux chevaux de l'escorte, qui seuls en avaient été blessés; et, comme le peuple indigné, loin d'applaudir, se précipitant sur l'assassin, s'en était saisi, quand celui-ci avait appelé ses amis à son secours, tous, disparaissant, l'avaient lâchement abandonné.

Pendant l'instruction le malheureux Quénisset, bientôt rentré en lui-même et repentant, avait dénoncé ses suborneurs. En conséquence le 23 décembre, sur les dix-sept inculpés, trois furent condamnés à mort, trois à la déportation, six à la réclusion, et cinq acquittés faute de preuves suffisantes. Le Roi, en raison du repentir et des aveux de Quénisset, commua sa peine, ce qui entraîna la même grâce pour les deux autres.

Ce complot, plus absurde encore qu'il n'est dégoûtant, m'aurait déjà trop arrêté sans un incident digne de remarque. A notre barre, parmi les coupables, la plupart en blouse, ou vêtus comme de simples ouvriers, il y en avait un, tout au contraire, que ses gants jaunes et sa mise recherchée jusqu'à l'élégance faisaient distinguer de ses complices. C'était Dupoty, un journaliste, le rédacteur d'un journal infâme appelé *Le Peuple;* l'un de ces écrivains incendiaires, dont chaque matin les calomnies contre le Gouvernement et les provocations séditieuses, s'adressant à tous les instincts jaloux des classes souffrantes, y mettaient le feu.

Ce sera l'étonnement de l'avenir, que, de nos jours, on ait pu croire à l'existence possible d'un ordre moral et social quelconque en présence d'une Presse quotidienne libre de tout dire ainsi. C'est absolument comme si l'on prétendait conserver la santé publique d'un pays, où l'on reconnaîtrait à chacun le droit de composer les venins les plus actifs, et d'en empoisonner, quotidiennement, les sources où s'abreuvent les populations!

Déjà, dans le jugement des attentats précédents, plusieurs de nous, les imputant surtout à la Presse factieuse, avaient demandé, mais vainement, qu'on la mît en cause. Cette fois encore, les plaintes des malheureux égarés par les provocations directes du journal *Le Peuple* n'avaient point ému. Il fallut qu'une invocation à son secours, écrite de sa prison, par l'un des prévenus les plus compromis, au rédacteur de cette feuille, eût mis la complicité de ce suborneur tellement en évidence, qu'il fut impossible de reculer.

Mais que la Cour des Pairs ne se soit enfin décidée qu'après bien des hésitations à oser le condamner à cinq ans de détention, ce n'est pas ce qu'il y a de plus singulier dans cet incident. Il y eut là quelque chose de plus caractéristique encore de ce temps bizarre : ce fut la contenance et les paroles, devant la haute Cour, de ce démagogue.

Représentez-vous, aux temps féodaux de notre histoire, un d'Armagnac, un Duc de Bourgogne même, cité au ban du Roi ; vous vous ferez une image assez fidèle de la physionomie dédaigneuse et de l'attitude hautaine, à notre barre, de ce journaliste, en guerre

ouvertement déclarée contre le Gouvernement, contre la Charte, et contre l'ordre social entier du dix-neuvième siècle!

Enfin telles étaient les idées d'alors, que, hors un seul, nos grands journaux eux-mêmes s'indignèrent jusqu'à menacer notre Chambre de la méconnaître désormais, accusant d'attentat contre la Presse cette répression si juste d'une licence aussi criminelle. Ils oublièrent que l'abus de toute liberté peut en amener la perte, ce qui pour celle-là, et pour la quatrième fois dans ce siècle, arriva bientôt; et que la plus dangereuse ennemie de la bonne Presse, c'est la mauvaise.

Maintenant ne comprendra-t-on pas pourquoi un Gouvernement assis sur de telles bases a pu s'écrouler aussi subitement?

D'autre part, pourtant, quel Gouvernement, s'il est sans contrôle, ne devient bientôt insupportable? Et contre un danger aussi humiliant, quel contrôle, sans une Presse libre, pourrait suffire? Comment donc faire? O Démocratie égalitaire! es-tu donc ingouvernable, trop fière pour te laisser gouverner, trop passionnée pour te gouverner toi-même? Et ce siècle, bientôt octogénaire, qui t'a produite, siècle de tant de progrès, mais bien moins moraux que matériels, où tout est remis en question, jusqu'à Dieu même, est-il une punition, ou une transition? Une fin, ou un commencement? L'époque fatalement arrivée d'une dissolution sociale, ou plutôt, malgré son début, l'Ère nouvelle d'une Société meilleure?

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER VOLUME.

RÉPONSE

DE M. LE GÉNÉRAL C^TE DE SÉGUR,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE,

AU DISCOURS DE M. GUIZOT,

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE DU 22 DÉCEMBRE 1836.

MONSIEUR,

Vous venez, dans un magnifique et vaste tableau, de nous peindre à grands traits le mouvement rapide des hommes et des événements, passant et se précipitant devant un philosophe d'un esprit ferme et invariable. Vous nous avez reportés à cette époque d'espoir et de joie, où naquirent, où grandirent nos pères; et bientôt à ces puissantes émotions de liberté, de terreur et de gloire, qui enflammèrent, qui étonnèrent leur vie, et qui en ont avancé le terme.

Après nous avoir montré comment l'espace, toujours si borné, d'une seule vie, a suffi pour réaliser l'immense avenir que la philosophie du dix-huitième siècle osa concevoir, vous nous assurez que désormais, arrivés au port, nous n'avons plus qu'à recueillir les fruits de tant de travaux et d'infortunes. Serait-il donc vrai que les leçons du malheur forment aussi promptement les nations que les hommes?

Toutefois n'y aurait-il pas quelque abnégation, quelque oubli de vous-même, à nous parler ainsi de calme et de repos? En est-il donc jamais pour ceux qui se dévouent,

dans nos luttes parlementaires, aux dévorantes émotions de la tribune? S'il existe quelques-uns de ces moments de loisir pour vous, Monsieur, s'il est vrai que vous puissiez parfois en goûter les charmes, ce ne peut être, chaque année, qu'après ces luttes éloquentes, lorsqu'ici, vous vous retrouvez avec les compagnons de votre gloire littéraire, et au milieu de cette Université dont vous avez, ainsi qu'eux, agrandi l'empire.

C'est là que bientôt viennent pour vous des joies plus douces encore, dans ces heureuses journées destinées aux prix universitaires. Alors que d'acclamations incontestées! Combien la main qui décerne ces paisibles couronnes en augmente l'éclat et le prix! Et quelle heureuse excitation doivent éprouver ces jeunes adeptes de toutes les sciences dont notre pays doit un jour s'enorgueillir, lorsque, dans le personnage qui préside à ces solennités, ils reconnaissent le professeur dont la renommée a longtemps retenti dans leurs écoles, le maître que ses travaux et son éloquence ont successivement élevé jusqu'au poste éminent où ils le contemplent!

Mais à ces jeunes esprits tout nouvellement pénétrés du récit des vertus antiques, supposons que cette renommée puisse dire encore : « Celui-là, ce savant trois fois appelé « au Pouvoir, deux fois déjà il en a volontairement déposé « les honneurs, et il s'en dépouillerait encore : vous le « verriez retourner pauvre à sa modeste retraite, plutôt « que de renier d'un seul mot le culte de ce qu'il croit la « vérité; de cette vérité dont la recherche heureuse a fait « sa gloire, lorsque, son flambeau à la main, il en éclaira « vos regards jusque dans les plus profondes obscurités « de nos annales! »

A cet écho de l'opinion universelle dans ces jeunes cœurs, où fermentent les germes toujours généreux des plus purs élans,

âge heureux des plus vives émotions, où les dévouements les plus désintéressés semblent si faciles, combien de nobles résolutions seraient prises! Que d'avenir dans de pareils souvenirs! Heureux celui dont la seule présence est un enseignement profond, un noble encouragement! Qu'elle est puissante l'éloquence d'une belle vie jointe à l'éclat des nobles paroles!

Mais pourquoi m'être laissé entraîner si loin du premier et triste devoir qu'ici j'avais à remplir? En vous voyant enfin au milieu de nous, Monsieur, l'assentiment public que partage ma joie privée, et l'amitié dont je m'honore, peuvent-ils me servir d'excuse? Cependant, que pourrais-je ajouter à l'éloquent éloge que vous venez de nous faire entendre? Il y a de rares esprits qui, saisissant les choses et les hommes par leur côté le plus élevé, semblent agrandir tout ce qu'ils touchent. Vous venez de nous en donner un exemple lorsque, dans l'illustre confrère qui laissait un si grand vide au milieu de nous, vous avez personnifié l'ère philosophique qui vient de finir.

Mais quand vous représentez ce puissant esprit s'emparant de celui de son siècle, et poussant le principe, alors reçu, jusqu'à ses dernières conséquences; lorsqu'enfin vous nous montrez ces conséquences, jugeant et condamnant le principe, en attribuant une aussi grande autorité à ce philosophe qui n'avait peut-être que subi celle du temps où il a vécu, ne l'avez-vous pas chargé d'une responsabilité bien pesante?

Peut-être, sous une autre influence, eût-il cru : que dans l'homme l'âme est un emblème de ce que Dieu même est dans l'univers; qu'invisible, mais présente partout dans notre être, elle se révèle à nous, tantôt par l'effet involontaire de la sensation, tantôt par le travail du jugement; enfin sous la forme plus libre de la volonté, et toujours

suivant ses rapports divers avec l'être visible auquel Dieu a voulu qu'elle fût associée.

En effet, quelque mâle, quelque hardie que puisse être la pensée humaine, nous prétendrions vainement à une entière indépendance. Chaque âge, chaque siècle a sa pensée dominante; et soit qu'un grand Roi la représente, comme dans le dix-septième siècle, ou, comme dans le dix-huitième, un grand homme de Lettres; soit comme aujourd'hui, que, sans se faire homme, et d'autant plus forte peut-être, cette grande pensée règne par elle-même, il en faut convenir, elle s'empare des générations qui naissent et s'élèvent au bruit de son triomphe; elle s'impose à leur libre arbitre; c'est précisément sur les esprits les plus distingués qu'elle exerce l'empire le plus absolu. Bientôt tous les talents, comme d'ardents sectaires, se poussent, se pressent à la suite de cette pensée souveraine; ils la dépassent, ils en rendent la puissance presque théocratique : hors d'elle point de salut pour l'amour de la gloire!

Mais, lorsqu'enfin surchargé des erreurs de notre enthousiasme, tout l'effet en est produit, l'à-propos épuisé; quand, sous l'empire d'une pensée différente, souvent même réactionnaire, un âge nouveau conteste à la pensée vieillie du siècle passé son autorité sur l'esprit des générations présentes, alors, peut-être, devenons-nous trop sévères pour ceux qui furent les adeptes d'une opinion détrônée, d'un culte déchu, d'un principe dont on conteste jusqu'à la vérité, et que nous accusons d'une partie des maux, ou des erreurs, au milieu desquels son règne a semblé s'éteindre.

Vous avez évité cet écueil, Monsieur, et, dans cette grande succession que nous laisse le dernier siècle, distinguant de l'erreur la vérité, vous nous avez montré combien encore était précieux un aussi riche héritage.

Je n'ajouterais donc rien à l'hommage de regrets et de reconnaissance que vous venez d'offrir à la mémoire du confrère que nous avons perdu, si, pour le compléter, je ne retrouvais dans mon cœur de tristes et bien chers souvenirs.

Dans cette même enceinte, en 1808, et dans une occasion pareille à celle-ci, des paroles éloquentes, semblables aux vôtres, furent entendues. Elles s'adressaient à M. de Tracy lui-même; elles me sont encore présentes; tout ce qui est sorti de la bouche qui les prononça m'est trop cher pour que j'en aie rien oublié.

Cette voix, de cette même place où je suis, disait à M. de Tracy : « L'amitié vous a présenté, mais c'est la jus- « tice qui vous a reçu. On vous a toujours vu faire le « bien, chérir l'humanité, pratiquer constamment la vraie « philosophie, celle qui apprend à maîtriser ses passions, « et à maintenir notre âme dans cet état paisible qui l'ouvre « aux vertus et la ferme aux vices! »

Telles furent quelques-unes des paroles avec lesquelles mon père, il y a vingt-sept ans, accueillit dans cette même Académie l'illustre confrère que nous regrettons. Pourquoi faut-il que j'aie aujourd'hui à ne les rappeler que sur sa tombe?

Mais tout en M. de Tracy s'y trouve-t-il donc renfermé? Hé quoi! ces œuvres d'une philosophie si profonde; ces pensées toutes vives encore, dont sa renommée se compose; ce style toujours vivant d'une pureté si simple et si lumineuse; cette logique animée d'une force encore si puissante; ces mâles, ces tendres vertus, impérissables aux cœurs des siens, au milieu de nous toujours présentes, n'était-ce point là, Messieurs, n'est-ce point encore, ne sera-ce point toujours M. de Tracy? Ah! plus que jamais, lui-même aujourd'hui se réfute! Ce qu'il y a d'absent en

lui peut-il se comparer à ce qui nous reste de lui? Non, tout ce qu'il y avait là de mortel n'est plus, l'être matériel a péri, et M. de Tracy vit encore!

Il vivra surtout dans ces paroles mémorables qu'il vient de vous inspirer, et qui vont s'ajouter d'elles-mêmes à cette vaste histoire de la civilisation, l'un de vos premiers titres à nos suffrages.

Nous n'en pouvions attendre de moins remarquables de vous, Monsieur, en songeant à vos premiers pas, et à ceux d'entre nous qui vous ouvrirent la carrière; nous savions que deux personnages illustres avaient protégé votre début, comme ils se sont honorés, depuis, d'avoir pressenti votre avenir.

C'était en 1811; vous étiez ignoré encore; M. Royer-Collard vous présenta à M. de Fontanes; tous deux vous devinèrent, et ce fut pour la première fois et pour vous, qu'une chaire d'histoire moderne fut alors instituée.

Vous ne vous êtes point effrayé de l'immense engagement que vous imposaient et cette création nouvelle, et la recommandation du plus grave et du plus puissant de nos philosophes; de celui qui, dès les premières années de ce nouveau siècle, le grandissait, en relevant la pensée humaine jusqu'à sa céleste origine.

Dès lors, et sans hésiter, vous préludâtes à cette histoire de la civilisation moderne, deux fois interrompue, d'abord par plusieurs années de fonctions administratives, ensuite par un caprice du Pouvoir, trois fois recommencée sous des titres différents, et qu'enfin, surmontant tous les obstacles, vous avez achevée en 1828.

Entreprise audacieuse, et qui, dans les annales de l'esprit humain, signale une époque!

En effet, annoncer l'Histoire de la Civilisation, c'était prétendre vous placer au sommet le plus élevé de l'histoire;

c'était prendre l'engagement d'éclairer sous toutes ses faces ce monde civil et religieux, moral et politique, littéraire et scientifique, dont notre société civilisée se compose. Et pourtant vous avez tenu parole. Vous avez dit, avec l'opinion européenne, que la France était le pays le plus civilisé de l'Europe; et vous l'avez prouvé, non-seulement par les faits que développe votre cours d'histoire, mais par le degré de perfection auquel cet ouvrage est porté. Car un tel monument vous appartient-il exclusivement? Une œuvre à la fois si vaste et si complète, peut-elle être l'ouvrage d'un seul homme? Non, sans doute, et pour la produire, il a fallu plusieurs siècles de progrès; elle est le résultat de cette civilisation française qui vous a produit vous-même; elle appartient à la France, elle est un des titres de sa gloire!

La vôtre n'en est pas moins grande; et d'abord hâtons-nous de rendre hommage à la haute portée morale et politique de ces belles définitions des mots de *Civilisation, de Royauté, de Religion!* Jusque-là ces noms, qui renferment tant de pensées, étaient compris diversement, leur acception était restée vague, arbitraire et incomplétement sentie. Désormais les grandes puissances qu'ils expriment, mises dans tout leur jour, sont élevées à leur véritable place; leur origine est entièrement dévoilée; puissances providentielles, et conséquemment toutes libérales, dont la source morale, rendue à toute sa pureté, est si évidente, qu'il n'est plus possible d'en désavouer les droits et d'en méconnaître la force et la vérité.

C'est dans l'esprit des sociétés romaine, chrétienne et barbare, dont la nature de notre société moderne se compose; c'est dans le choc et le mélange de quatre éléments; c'est dans la lutte et la fusion de deux principes, celui de la centralisation ou théocratique ou monarchique, aux

prises avec l'individualisme ou féodal ou communal, que vous avez montré les diverses causes de la marche toujours progressive de la civilisation européenne. Personne n'a contesté ce nouvel et vaste aperçu, Monsieur, et Dieu veuille, comme vous l'assurez, que, grâce à cette origine, notre progrès social soit désormais illimité!

La critique ne pouvant donc pas s'attaquer aux bases de ce monument national, s'est hasardée à en blâmer quelques formes. On a reproché au style si mâle et si franc de cette grande méditation l'inconvénient de ses qualités, c'est-à-dire quelque rudesse. Mais comment renfermer tant de pensées profondes et si fécondes dans une juste mesure, sans une concision ferme et forte? Et d'ailleurs, ce style s'adressait à des auditeurs encore plus qu'à des lecteurs : on l'écoutait avant de le lire ; et l'oreille, quelque fine, quelque délicate qu'elle soit, l'est moins que les yeux d'un lecteur solitaire; elle est moins attentive; elle a moins de temps pour comprendre; la même langue ne convient donc pas entièrement à l'une comme aux autres. Il fallait, dès lors, que ce style, toujours clair, fût toujours et surtout, expressif; que, pour pénétrer simultanément des milliers d'intelligences, il répétât les propositions principales sous plusieurs formes différentes, et souvent brusques, heurtées, pittoresques, afin de saisir comme au passage ces nombreux esprits, de s'en emparer comme par surprise, de les frapper vivement, fortement, et d'y laisser de longues et profondes impressions.

Tel en fut l'effet dans ces jours brillants où l'on vous voyait, saisissant votre auditoire suspendu à la mâle éloquence de vos paroles, le transporter tout entier jusqu'aux premières sources de notre histoire, et, de cette hauteur, lui faire redescendre graduellement le grand cours des âges. Heureux, admirable voyage de cette foule d'esprits avides

de science, suivant, avec une confiance toujours croissante, avec des acclamations chaque jour redoublées, l'esprit supérieur qui les guide!

Mais enfin, après nous avoir conduits des ténèbres de la barbarie jusqu'à cette diffusion des lumières, peut-être un peu éblouissantes à des yeux encore inaccoutumés, il était à propos d'ajouter à cette instruction historique de la jeune France, son éducation constitutionnelle; il convenait, en constatant les forces, d'apprendre à en user; en déroulant les droits, de montrer les devoirs; en proclamant la victoire, d'indiquer les moyens d'en profiter. C'est là, Monsieur, l'effort que vous avez tenté dans ces nombreux ouvrages politiques, dont l'éloge serait superflu. Leur succès est si populaire, que partout ailleurs, comme au milieu de nous, cette simple indication suffirait. Il ne faut pas craindre d'être trop court, lorsque chacun peut achever nos paroles.

Il y avait un autre à-propos à saisir. Les souvenirs d'un peuple voisin éclataient d'exemples fameux; ils offraient de glorieuses, de cruelles et surtout de frappantes similitudes, aussi instructives pour les Rois que pour les Peuples.

Relever, comme vous le fîtes, au milieu de la France de 1826, le flambeau de l'histoire d'Angleterre de 1640, c'était placer, à temps, le fanal le plus élevé sur le plus grand de tous les écueils. Aussi tous les yeux l'aperçurent, hors ceux pourtant qu'il aurait dû surtout éclairer.

Le mérite du citoyen, comme celui de l'historien, ne vous en reste pas moins, Monsieur. Dans cette noble entreprise comme dans celle de l'histoire de la civilisation, le siècle est venu à votre aide; et l'Angleterre, étonnée de se voir mieux connue hors d'elle que par ses propres auteurs, a senti que sa révolution n'avait pu être entièrement comprise et racontée que par la nôtre.

De tels résultats avaient excité la curiosité générale, ils avaient inspiré le désir de remonter aux sources mêmes d'où tant de lumières furent puisées. Vous avez secondé cet heureux mouvement que vous aviez imprimé, en rassemblant dans un vaste travail les archives anglaises et françaises. Vos notices, toujours instructives et souvent profondes, les ont mises à la portée de tous les esprits. Cet exemple a eu d'heureux imitateurs : et désormais nos bibliothèques resteront enrichies de mille trésors, dont jusque-là, pour le plus grand nombre, le mérite et la valeur étaient ignorés encore.

Mais pendant que votre carrière littéraire s'étendait ainsi, notre histoire contemporaine marchait, et le mouvement des esprits se produisait sous toutes les formes.

L'Université, forte de ses anciens et glorieux souvenirs, animée de cette seconde vie, de cette mâle organisation que lui rendit le plus grand des capitaines, lui avait survécu. Mais bientôt faussée, mutilée même, par d'imprudents successeurs, si elle résista, ce fut, dites-vous, « grâce à la « vigueur de son institution, à la noblesse de son objet, et « à cette élite modeste d'hommes voués à l'enseigne- « ment! »

Cela est vrai, Monsieur; mais ce que je dois ajouter, c'est que le mérite de cette résistance vous appartient, ainsi qu'à vos nobles émules, que je ne nomme point, parce qu'ils m'entendent.

Qui de nous ne se rappelle cette époque si glorieuse aux Lettres françaises, quand tous à la fois, par un merveilleux accord, et du haut de ces chaires célèbres, vous fîtes parler à la Philosophie, à l'Histoire, à la Littérature, un langage si profond et si enchanteur? Dès lors quel pouvoir eût entrepris d'étouffer le foyer d'où jaillissaient tant de lumières? Et d'ailleurs, le charme entraînant de ces leçons éloquentes

ne vous avait-il pas fait un rempart de toute la France nouvelle? Quel mauvais vouloir eût osé pénétrer au travers de ces accents d'admiration et de tant d'élans d'enthousiasme?

Ce fut ainsi que, par les propres forces qu'elle-même avait enfantées, l'Université sut non-seulement se défendre, mais contribuer à préparer à la civilisation française sa grande et dernière victoire.

Aussi, Monsieur, dès qu'en vous, comme en vos nobles émules, le mérite eut reconquis la puissance, vit-on reparaître sur le faîte de cette institution, son École Normale. Honneur à ceux de nos confrères qui rendirent ainsi à ce corps illustre sa véritable couronne!

Bientôt vous-même fîtes plus : on vous avait vu, le 3 novembre 1830, abdiquer noblement un pouvoir que vous ne jugiez plus utile; mais le 11 octobre 1832 vous avait remis à votre place. Ce fut alors que, ministre de l'instruction publique, vous osâtes tenter, en proportionnant la lumière à tous les yeux, d'en multiplier les foyers dans la France entière. La France confiante a généreusement répondu à ce noble appel. Depuis 1833, cinq cents comités d'instruction et d'éducation volontairement réunis; un grand nombre d'écoles normales primaires obtenues des Conseils de Départements; cinq mille écoles communales, ou instituées, ou même construites à grands frais par nos municipalités, telles sont les fondations auxquelles votre nom restera attaché. En trois ans, six cent mille élèves ont été arrachés à l'ignorance! N'est-ce pas là un honorable souvenir et la plus utile des conquêtes?

Ainsi, de cette même voix dont vous aviez fait parler le génie de notre histoire passée, dont vous défendiez l'honneur et la sécurité de notre histoire présente, vous avez, en quelque sorte, dans nos générations naissantes, préparé notre histoire à venir.

L'entreprise, Monsieur, était grande; il vous appartenait d'y ajouter encore en complétant l'instruction secondaire, et, à ce propos, de nous montrer Napoléon dans sa législation, dans toute son organisation civile et militaire, s'efforçant de rallier, de constituer, d'élever sans cesse la classe moyenne, que vous appelez *l'élément vital* de notre société.

Cette classe intermédiaire, victorieuse en 1789, après des siècles d'efforts, d'une classe supérieure, avait été presqu'aussitôt vaincue à son tour par une autre classe; vous nous avez fait voir la main du grand homme la relevant et avec elle la nouvelle France; vous nous l'avez montrée se hâtant de ramener aux fortes, aux lentes et profondes études cette classe moyenne, afin de l'élever au niveau de ses destinées, et de consolider sa double victoire par cette même instruction qui jadis l'avait préparée.

Mais je m'aperçois qu'en rappelant vos titres à nos distinctions littéraires, j'en ai cité plusieurs de ceux qui vous donnent des droits à une autre gloire. Qu'on ne s'étonne donc pas, sous quelque forme de gouvernement que les peuples soient libres, si leurs vœux portent à la direction de leurs destinées ces philosophes citoyens, ces hommes de Lettres laborieux, qu'ils ont vus sans cesse occupés de la recherche de la vérité. Parvenus à ces postes éminents, s'ils se montrèrent constamment fidèles à son culte, si tous leurs efforts ont eu pour but d'en répandre les clartés salutaires, félicitons-les d'avoir pratiqué leurs maximes.

Disons plus, Messieurs: et si leur éloquence haute, franche, loyale, a dédaigné comme faible et petit tout ce qui n'est que fin et subtil; si tels que de hardis athlètes, et dans les jours de danger, on les a vus aborder en face les mauvaises passions, les attaquer corps à corps, leur arracher leur masque; lorsqu'enfin de nobles vicissitudes les ramènent

au milieu de nous, remercions-les d'avoir honoré par un si digne emploi de leur talent les Lettres françaises, et d'en avoir utilisé et illustré plus que jamais la noble culture.

C'est ainsi que, professeur, publiciste, historien et homme d'État tour à tour, vous avez donné à notre histoire toutes les formes de son plus utile et de son plus ferme langage. J'ignore quels sont les pas d'une carrière aussi pleine auxquels votre esprit attache le plus d'importance; mais quels qu'aient été vos succès, soit dans ces enseignements profonds, soit dans ces compositions historiques d'un talent si remarquable, historien moi-même, qu'il me soit permis de vous dire que l'Histoire, dans laquelle vous-même aurez un jour votre place, vous sera plus honorable encore..

Vous êtes un de ceux qui ont dit à la mer orageuse de nos passions : «Tu n'iras pas plus loin!» et votre voix, forte des inspirations de la véritable éloquence, a victorieusement retenti dans la France entière.

Je ne sais si, dans cette enceinte exclusivement consacrée aux Arts, aux Sciences et aux Lettres, j'ai le droit de citer ces grandes actions politiques. Car enfin, il se peut qu'il ne doive être question ici que de ces titres académiques qui décident seuls de nos suffrages. Mais n'en est-il donc que d'une espèce? Lorsque vos livres sur les temps passés, quand vos discours sur les temps présents me laissent le choix, ne puiserai-je mes exemples que dans l'histoire morte, quand l'histoire vivante nous en offre de si mémorables, quand ils parlent encore à tous les cœurs, quand votre présence ici nous les rappelle?

Hé quoi! parce que tant de mouvements oratoires furent mêlés à la politique, dois-je séparer ce qu'ils ont de mérite littéraire de ce génie du bon droit et du bon sens, de ce courage civil, de ces élans si généreux qui contribuèrent à sauver la chose publique? L'Académie Française sort-elle

donc ainsi de son domaine? Quelque vaste qu'il soit devenu, qui oserait le lui contester? Et parce qu'aujourd'hui nos destinées en dépendent; parce que chaque jour l'empire de la Littérature, écrite ou parlée, s'agrandit; enfin ce vaste domaine, parce que des hommes tels que vous l'étendent encore, l'Académie ne peut-elle oser d'un coup d'œil le parcourir, pour y recueillir et proclamer tous leurs titres à ses suffrages?

Et par exemple, ne peut-elle dire aujourd'hui à celui qu'elle reçoit dans son sein : Que portant partout les mœurs prescrites à l'orateur, une ferme, une haute morale dans la politique comme dans l'enseignement, il a été partout utile et partout regretté; qu'au précepte joignant le modèle, la chaire universitaire lui a préparé la tribune; et qu'enfin, dans l'une comme dans l'autre, notre histoire lui doit à la fois, et les plus instructives de ses leçons, et dans ces temps difficiles, les plus salutaires, les plus éloquents de ses exemples.

Oui, sans doute, ces utiles, ces bonnes actions, car c'est ainsi qu'on peut appeler et vos écrits et vos paroles, l'Académie Française, en les couronnant, avait droit de les proclamer. Qu'on me permette donc en finissant, d'ajouter encore que, depuis l'École du hameau jusqu'à l'École Normale, et de la Chaire à la Tribune, partout la voix publique vous désignait à nos suffrages; et qu'enfin, en vous honorant de son choix, l'Académie n'ignore pas, Monsieur, qu'elle n'a jamais été plus Française!



